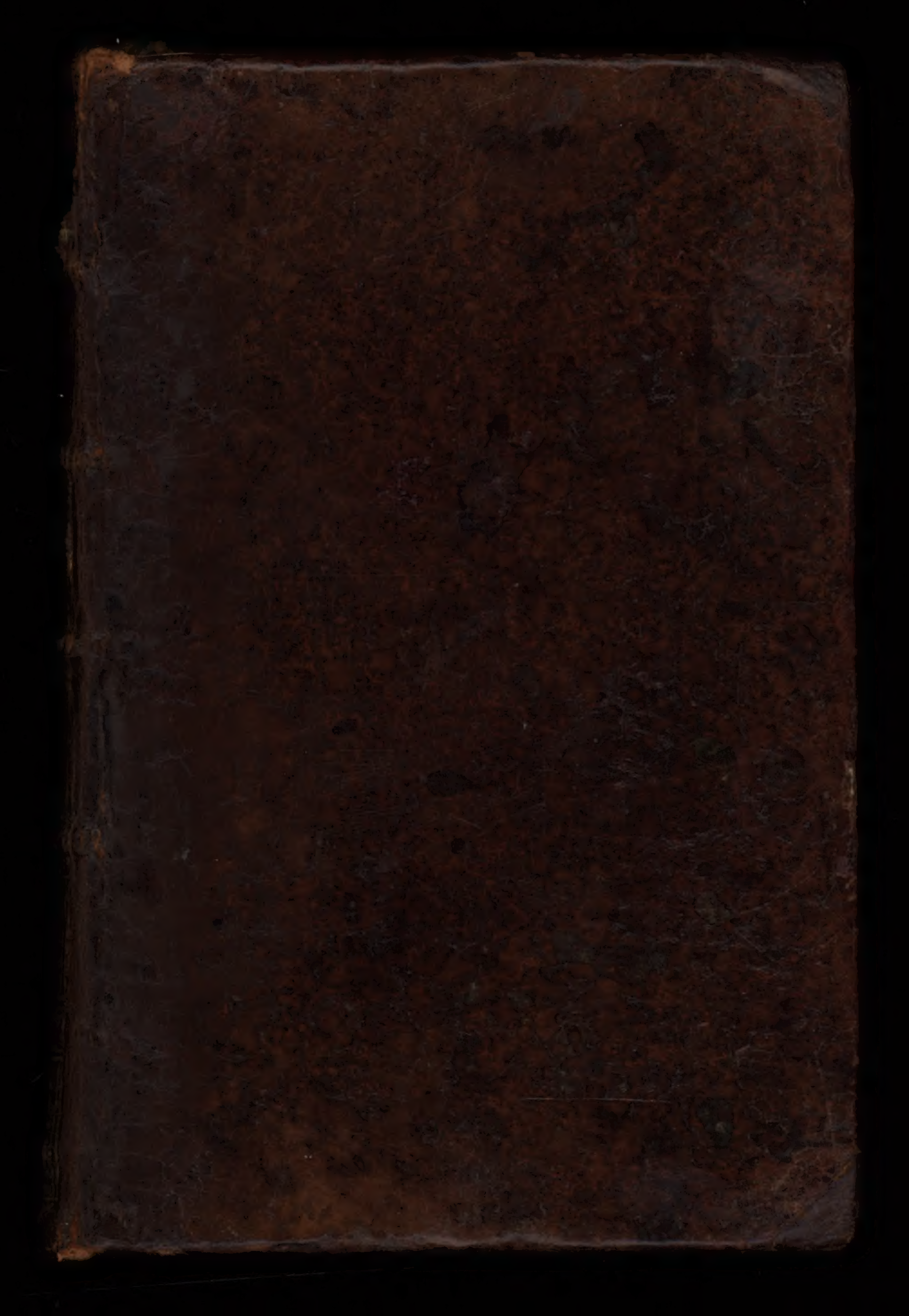
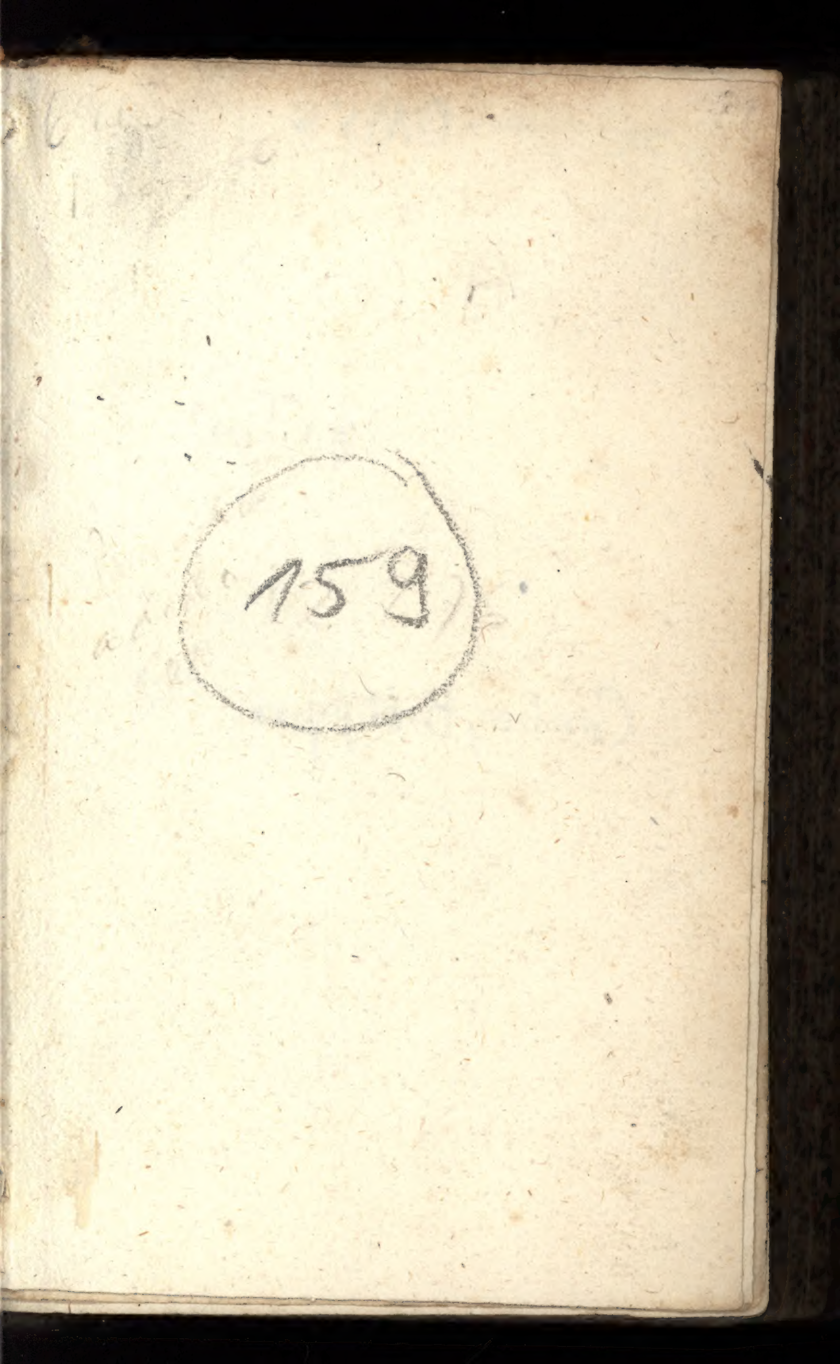





159

HISTOIRE NATVRELLE ET MORALLE

des Indes, tant Orientalles qu'Occidentalles.

Où il eſt traitté des choſes remarquables du Ciel, des Elemens, Metaux, Plantes & Animaux qui ſont propres de ce païs. Enſemble des mœurs, ceremonies, loix, gouuernemens, & guerres des meſmes Indiens.

Compoſée en Caſtillan par IOSEPH ACOSTA, & traduite en François par Robert Regnault Cauxois.

Derniere edition, reueuë & corrigée de nouueau.



A PARIS,
Chez MARC ORRY, ruë ſainct Iaques, au Lyon Rampant.

M. DCVI.



AV ROY TRES-CHRESTIEN DE FRANCE ET DE NAVARRE, HENRY IIII. de ce nom.

SIRE,

Cet admirable & inuincible guerrier Alexandre, iadis Roy des Macedoniens, qui par sa valeur & heureuse fortune rangea sous son pouuoir toutes les prouinces de Grece, auparauant des-vnies en plusieurs Cantons & Republiques, puis passant la mer de l'autre costé, subiugua le tres-grand & tres-opulent Royaume des Perses, & de là continuant plus outre, fit retentir ses armes iusques bien auant dedans l'Inde Orientalle, borne de ses desseins, & pour lors la plus renommée & plus heureuse region de la terre. Entre mille grandes & belles affections qui logeoient en son ame genereuse & guerriere, auoit ceste-cy, qu'il desiroit & de vaincre & surmonter tous les autres, non point seulement en valeur & reputation d'armes, mais aussi en sçauoir & cognoissance des choses: &

ſur tout, des terres & regions eſtranges. De telle façon, qu'il faiſoit curieuſement recherher, (& à quelque prix que ce fuſt) tous les liures rares & exquis qu'on pouuoit recouurir de ſon temps. Et luy encor fort ieune, comme les Ambaſſadeurs de Perſe fuſſent venus vn iour deuers ſon pere, il les enquit ſi particulierenent de la nature, grandeur & ſituation du Royaume de Perſe, des villes, fleuues, & montagnes d'iceluy; meſme des mœurs du peuple, & de la gendarmerie, qu'il apprit par leur bouche tout ce qu'ils auoient en leur Royaume de plus grand & de plus ſignalé. Dont il ſceut bien faire ſon profit par apres; & ne ceſſa iamais depuis, iuſques à ce qu'il eut conquis ce grand & floriſſant Empire: de ſorte qu'on pourroit dire auec raiſon, que les propos & aduertiſſemans de ces Ambaſſadeurs furent comme la premiere eſtincelle, ou cauſe des grandes victoires & heureux ſuccez qui luy arriuerent depuis. Dequoy me reſſouuenant, SIRE, *& de la comparaiſon que pluſieurs font auiourd'huy de ſa valeur, clemence, & bonne fortune à la voſtre, voire de pluſieurs autres dons & vertus heroïques, dont il eſtoit doüé, qui vous ſont pareillement communes: Outre ce que tous deux puiſſans & redoutez Princes, eſtes yſſus (quoy qu'en diuers ſiecles) d'vn meſme eſtoc de nobleſſe, & race*

de Hercules, luy par Caranus, & vous, SIRE, *par Charlemagne, qui ſuiuant les anciens teſmoignages, en eſtoit auſſi deſcendu, & de la race duquel vous eſtes extraict par le Roy ſainct Loys, & les autres Rois de France vos predeceſſeurs, iſſus de la race du meſme Charlemagne par ſexe feminin: Ie me ſuis enhardy de traduire en langue Françoiſe l'Hiſtoire Naturelle & Moralle des Indes Orientalles, nouuellement compoſee en Caſtillan par Ioſeph Acoſta, homme certainement docte & fort curieux, pour la preſenter aux pieds de voſtre Majeſté, ſous eſpoir que ce luy ſeroit choſe agreable pour la delectable varieté & nouueauté des choſes qui y ſont contenuës: Comme ie croy qu'Alexandre meſme l'orroit fort volontiers ſ'il viuoit en ce preſent ſiecle; luy qui tant de fois de ſon temps deſira qu'il fuſt encor' vn autre monde, afin d'auoir vn plus large champ d'exercer ſes proüeſſes. Et ce qui plus m'a incité de l'entreprendre, a eſté que les Eſpagnols, jaloux & enuieux de ce bien, ayans fait bruſler par Edict public (comme on m'a aduerty puis quelque temps) tous les exemplaires de ceſte Hiſtoire, afin d'en priuer les autres nations, & leur celer la cognoiſſance des Indes; i'ay penſé que ie ferois faute ſi ie laiſſois perdre à la France (ſi curieuſe des choſes rares & belles) vn ſi riche ioyau, & vne ſi gentille Hi-*

ſtoire, que l'Autheur a compoſee, la plus grand' part à veuë d'œil, & ſur les meſmes lieux, d'vn tel ordre & briefueté, qu'auec bonne raiſon il peut eſtre appellé l'Herodote & le Pline de ce monde nouuellement deſcouuert. Bref ie peux dire de ce Caſtillan, S I R E, *que c'eſt vn priſonnier d'entre vos ennemis, lequel i'ay ſurpris en ſa terre, luy ayant appris tellement quellement noſtre langue Françoiſe pour vous le preſenter, afin qu'il vous conduiſe & face voir toutes les ſingularitez plus exquiſes de ce nouueau monde, ſans crainte & danger de naufrage. Que ſi, comme Alexandre ſouuerain d'vne grande region de l'Europe en la partie d'Orient, a voulu tourner ſes deſſeins ſur l'Inde Orientale: Ainſi vous,* S I R E, *iſſu de ſa meſme race, & comme luy Prince & poſſeſſeur triomphant d'vn grand & floriſſant Royaume de l'Europe en la partie d'Occident, vueillez auſsi voir & regarder de plus pres ces Indes Occidentalles, encor plus riches & renommées à preſent que ne furent onc les Orientales: ceſtuy-cy meſme vous y ſeruira de guide & de tres-fidele eſpion, pour vous aduertir des ports, villes & montagnes d'iceluy, & de l'ordre & nature du peuple; dont il vous dira d'auantage que ne firent onc les Ambaſſadeurs de Perſe au Roy Alexandre. Il plaira donc à voſtre Majeſté,* S I R E, *receuoir de bonne part*

ce thresor estranger, que vous offre l'vn de vos humbles & fideles subiects, pour tesmoignage du seruice qu'il vous doit, & vous a voüé pour toute sa vie.

Du Haure de Grace, le premier Decembre, 1597.

Vostre tres-humble & tres-obeissant subiect & seruiteur,

ROBERT REGNAVLD.



ADVERTISSEMENT DE L'AVTHEVR

aux Lecteurs.



PLVSIEVRS autheurs ont escrit des liures, & des narrations, du nouueau monde & des Indes Occidentales, esquels ils descriuent les choses nouuelles, & estranges, que l'on a descouuertes en ces parties là, les actes, & les aduentures des Espagnols qui les ont conquestees & peuplees. Mais iusques à present ie n'ay veu aucun autheur, qui traicte, & declare les causes, & raisons, de telles nouueautés, & merueilles de nature, ny mesmes qui en face aucun discours & recerche. Ie n'ay point veu aussi liure qui face mention des bestes, & histoires des mesmes Indiens anciens, & naturels habitans du nouueau monde. A la verité ces deux choses sont assez difficiles, la premiere d'autant que sont œuures de nature, qui sortent, & sont contraires à la philosophie ancienne receuë & practiquee, comme de monstrer que la region qu'ils appellent Torride, est fort humide, & en plusieurs endroits fort temperee, & qu'il pleut en icelle quand le Soleil en est plus proche, & autres semblables choses. Car ceux qui ont escrit des Indes Occidentales, n'ont pas fait profession de tant

de philoſophie, voire la plus part d'iceux eſcriuains ne ſe ſont pas apperceus de telle choſe. La ſeconde eſt, qu'elle traicte des beſtes, & hiſtoire propre des Indiẽs, laquelle choſe requeroit beaucoup de communication & de progrés dans le pays auec les meſmes Indiens : ce que la plus part de ceux qui ont traicté des Indes, n'ont peu faire, ou pour n'entendre leur langue, ou pour ne vouloir rechercher leurs antiquitez, tellement qu'ils ſe ſont contentez de racõter quelque choſe d'eux qui eſtoit le plus commun & ſuperficiel. Deſirant donc auoir quelque plus particuliere cognoiſſance de leurs choſes, i'ay fait diligence de m'informer des hommes les plus experimentés, & verſez en ces matieres, pour tirer, & recueillir de leurs diſcours & relations, ce qui m'a ſemblé ſuffire pour donner cognoiſſance des faicts & couſtumes de ces peuples. Et en ce qui eſt du naturel du pays, & de leurs proprietez, ie l'ay apprins par l'experience de pluſieurs amis, & par la diligence que i'ay faite de chercher, diſcourir, & conferer auec perſonnes ſages & experimentez. Il me ſemble meſme qu'en ce faiſant, il ſe preſente quelques aduertiſſements, qui pourront ſeruir & profiter à d'autres eſprits meilleurs, afin de chercher la verité, ou de paſſer plus outre, en trouuant agreable ce qu'ils trouueront cy dedans. Ainſi combien que le nouueau monde, n'eſt plus nouueau, mais vieil, veu le beaucoup que l'on a eſcrit d'iceluy, ce neantmoins ceſte hiſtoire pourra eſtre tenuë en quelque façõ pour nouuelle, d'autãt qu'elle eſt en partie hiſtoire, & en partie philoſophie, & non ſeulement, d'autant que ce ſont œuures de

nature, mais aussi celles du liberal arbitre, qui sont les faicts, & coustumes des hommes, ce qui m'a donné occasion de luy donner nom d'Histoire Naturelle & Moralle des Indes, comprenant ces deux choses. Il est fait mention ez deux premiers liures, de ce qui touche le ciel, temperature, & habitation de ce monde, lesquels liures i'auois premierement escrits en Latin, & maintenant les ay traduits vsant plus de la licence d'autheur, que de l'obligation d'interprete, pour m'accommoder mieux à ceux pour qui elle est escrite en vulgaire. Es deux liures suiuãs est traicté ce qui touche ces Elements & mixtes naturels, qui sont metaux, plãtes & animaux, & ce qui semble remarquable aux Indes, le reste des liures discourant ce que i'ay peu discourir au certain, & ce qui m'a semblé digne de memoire des hommes de leurs bestes, (ie veux dire des mesmes Indiens) de leurs ceremonies, coustumes, gouuernement, guerres & aduentures. Il sera dit en la mesme histoire, comme i'ay peu apprẽdre, & cognoistre, les bestes des anciens Indiens, veu qu'ils n'auoient aucune escriture, ny charactere, comme nous auõs, ce qui n'est pas peu d'industrie d'auoir peu conseruer leurs antiquitez sans l'vsage des lettres. En fin l'intention de ce trauail est afin qu'ayant la cognoissance des œuures naturelles, que le sage autheur de toute la nature a faites, l'on loüe & glorifie le haut Dieu, qui est merueilleux en tout. Et qu'ayant cognoissance des coustumes & choses des Indiens, l'on leur aide plus facilement à suiure, & perseuerer en la haute vocation du S. Euangile, à la cognoissance de laquelle le seigneur a voulu amener ceste natiõ

ſi aueuglee en ces derniers ſiecles. Outre toutes ces choſes, vn chacun pourra meſme tirer pour ſoy quelque fruict, attendu que le ſage tire touſiours quelque choſe de bon de quelque petit ſuject que ce puiſſe eſtre, comme l'on peut tirer des plus vils & petits animaux vne grande philoſophie. Il reſte ſeulement d'aduertir le lecteur, que les deux premiers liures de ceſte Hiſtoire, ou diſcours, ont eſté eſcrits eſtant au Peru, & les autres cinq depuis en Europe, l'obedience m'ayant commandé de retourner par deça: ainſi les vns parlent des choſes des Indes comme de choſes preſentes, & les autres comme de choſes abſentes. C'eſt pourquoy il m'a ſemblé bon d'aduertir le Lecteur de cecy, afin que ceſte diuerſité de parler ne luy ſoit ennuyeuſe.

IN HISTORIAM INDIARVM NATVRALEM A IOSEPHO Acoſta Hiſpanico ſermone compilatam, nuper à Róberto Reginaldo Gallicè redditam.

Ad Lectorem.

SI luſtrare nouos retinére cupidine mundos,
Lataque ſi Pelagi littora noſſe cupis:
Huc curſus diſpone tuos, non nauſea lædet,
Nec ſtomachus ciuem te vetet eſſe maris.
Nil opus eſt velo, rimas ſarcire carinis,
Aut Magnetiaca pixide,nil opus eſt.
Alter Tiphys adeſt, extremas ire per oras
Edocet, & populos, iam breuiore via:
Sidera ſub terris veteri non cognita ſeclo,
Ortaque in occiduo limine ſigna, refert.
Temperiem Zonæ, que non habitabilis antè
Iudicio veterum, tunc habitata tamen:
Noueris in curſu quo ſigno vtatur, & aura,
Vendicet atque ſibi quidquid vterque polus.
Noueris & montes. Germanique ora Typhœi
Igniuoma, & piſces, flumina magna, lacus,
Templa ſacerdotes, verique imitamina cultus,
Chriſticolûm ritus vt coluiſſe putes.
Annales, faſtóſque libros, elementáque, regna,
Imperium, reges, prælia, magna, duces.
Terra ferax gemmis, fuluóque referta metallo,
Se peregrina tibi conſpicienda dabit.
Deniq;, quod luſtris, & ſumptibus hauſit Iberus,
Bis quarto poteris parcus adire die.

ANTONIVS BONDOR.

AD ROBERTVM REGINALDVM TRADVCTOREM,

Epigramma.

TE Franciſcis alit, quem nobis edidit vrbs, quæ
Vellerij montis nomine, nomen habet.
Betica (demirans genium) mutare loquelam
Inſtitit, vt potius diceret eſſe ſuum.
Ipſe tamen patriæ reducem te reddis, &, illa
Quæ ſecreta cupit, cognitiora facis.
Non te pœniteat tanti, Reginalde, laboris,
Hoc tibi nam patriæ pignus amoris erit:
Parua videre putas victorem præmia regem
Henricum, & ſacras conteruiſſe manus?
Qui gratus patriæ, tum regi, deſerit auras,
Rectiùs ille ſuo munere functus abit.

ANTONIVS BONDOR.

Ad eundem de inſcriptione libri.

ECquid id? in prima promittit fronte libellus
Indos eos occiduóſque ſimul.
Attamen heſperias, tantummodo detegit oras,
Nulla ferè eoi eſt mentio facta ſoli
Hoc, Reginalde, typis debetur, non tuus error.
(Error ſi fuerit conſpiciendus ibi.)
Occiduus nobis, aliis oriturus habetur
Phœbus: nil prius eſt, poſteriúſve globo.

ANT. BONDOR.

M. CHARLES REGNAVLD, A ROBERT REGNAVLD SON Frere, sur la traduction de l'Histoire Naturelle des Indes Occidentales.

SONNET.

On dit qu'Æta iadis Roy des Scythes-Colchoys,
A qui la toison d'or auoit esté donnee,
Pour vn gage fatal de sa vie honoree,
La faisoit d'vn grand soing, garder dedans vn bois.
Vn dragon & deux bœufs, de qui l'horrible vois
Remploit tout l'air de flamme, en defendoient l'entree:
Mais Iason neantmoins, assisté de Medee,
La prit, & la fit voir à son Prince Gregeois.
Ainsi fais tu, Regnauld; car malgré les excés
Des soldats Espagnols, qui en gardent accés,
Malgré tous leurs canons, & leur naualle armee,
Tu fais voir aux François ces tresors retenus,
Et du riche Peru les secrets incognus
Bref, d'vn autre Colchos la toison desiree.

A M. REGNAVLD SVR LA VERSION DE L'HISTOIRE des Indes de l'Espagnol de Ioseph Acosta.

SONNET.

Polyclete imager burinoit vn visage
Si bien apres le vif, que nature auoit peur
Qu'elle semblast auoir sur l'image trompeur
Elle mesme imité les traicts de son ouurage.
Mais le seul Hyponie entre ceux de son aage
Mesprisa cest ouurier, desireux que l'honneur
D'vn tableau qu'il offroit retournast au donneur,
Non à l'art que l'on eust admiré d'auantage.
Ainsi tout Espagnol qui verra que tes doigts
Ont d'vn traict si diuin fait Acosta François,
Qui deuancé par toy ne fait plus que te suiure:
Craindra que ton labeur soit du sien le tombeau,
Ton renom son oubly, sa cendre ton flambeau,
Prira que ton pinceau ne nous change son liure.

F. L'EPARMENTIER.

EXTRAICT DV PRIVILEGE DV ROY.

PAR grace & priuilege du Roy, il est permis à Robert Regnauld de faire imprimer par tel Libraire ou Imprimeur que bon luy semblera, son Histoire Naturelle & Moralle des Indes, traduite de Castillan en François, & ce pour l'espace & terme de dix années : & defenses sont faites à tous Libraires & Imprimeurs de n'imprimer ou faire imprimer ledit Liure sans le consentement de ORRY, sur peine de cinquante escus d'amende, & de confiscation des exemplaires qui s'en trouueront imprimez. Et ledit Robert Regnauld a choisi & transporté son priuilege à MARC ORRY, marchand Libraire à Paris, pour le temps de dix ans. Donné le premier Decembre, mil cinq cens quatre vingts dix-sept. Et de nostre regne le huictiesme. Signé, HENRY. Et plus bas, POTIER. Et seellé en cire jaulne sur simple queuë.



LIVRE PREMIER DE L'HISTOIRE NATVRELLE ET MORALE DES Indes, tant Orientales qu'Occidentales.

De l'opinion que quelques Autheurs ont euë pensans que le Ciel ne s'estendoit iusques au nouueau Monde.

CHAPITRE PREMIER.



LES ANCIENS ont esté si eslongnez de penser qu'il y eut peuple ou nation habitante en cestuy nouueau monde, que plusieurs mesme d'entr'eux n'ont peu s'imaginer que de ce costé-cy y eut seulement terre : & qui plus est digne de merueille, s'en sont trouué aucuns qui ont nié tout ouuertement que le ciel que nous y voyons à present, y peust estre. Car iaçoit que la plus grand part, voire les plus renommez entre les Philosophes, ayent bien recogneu que le ciel estoit tout rond (comme en effect il l'est) & que par ce moyen il entouroit & ceignoit toute la terre, l'enserrant & comprenant dedans soy : Neantmoins plusieurs du nombre mesme des Docteurs sacrez, de plus gran-

de authorité, ont eu ſur ce poinct differentes opinions: ſ'imaginans la fabricque de cet Vniuers, à la façon d'vne maiſon en laquelle le toict qui la couure, circuit & ſ'eſtend tant ſeulemēt en la partie d'enhaut, & non pas par toutes les autres parties: alleguans pour leur raiſon que la terre autrement demeureroit ſuſpenduë au milieu de l'air. Ce qui leur ſembloit choſe du tout hors d'apparence: & tout ainſi que l'on void en tout baſtiment le fondement & l'aſſiete ſituez d'vne part, & le toict & couuerture d'vne autre oppoſite & contraire, ainſi qu'en ce grand edifice de l'Vniuers, tout le Ciel demeuraſt en la partie d'enhaut, & la terre en la partie d'embas. Le glorieux Chryſoſtome, comme homme qui ſ'eſt plus occupé en l'eſtude des lettres ſacrees, que non pas aux ſciences d'humanité, ſemble eſtre de ceſte opinion, quand il ſe rid en ſes Commentaires ſur l'Epiſtre aux Hebrieux, de ceux-là qui afferment la rotondité du ciel. Et ſemble que la ſaincte Eſcriture ne vueille ſignifier autre choſe, appellant le ciel, tabernacle, ou taudis, faict de la main de Dieu. Et ſur ce ſubiect il paſſe plus outre, diſant, que ce qui ſe meut & chemine n'eſt pas le Ciel, mais que c'eſt le Soleil, la Lune, & les eſtoilles qui ſe meuuent au Ciel. En la façon que les paſſereaux & autres oiſeaux ſe meuuent parmy l'air, tout au contraire de ce que les Philoſophes penſent, qu'ils ſe tournent auec le meſme Ciel, comme les bras d'vne rouë, auec la meſme rouë. Theodoret autheur fort graue ſuit en ceſte opinion, Chryſoſtome, & Theophile auſſi, ſelon qu'il a de couſtume, preſque en toutes choſes. Mais Lactan-

Chryſoſt. hom. 14. & 17. in epiſt. ad Hebr.

Heb. 8. Idē Chryſ. hom. 6. 13. In Gen. & hom. 12. ad pop. Antioc.

Tdeodoret. Theop. in c. 8. ad Hebr.

ce Firmian, deuant tous les dessusdits, ayant la mesme opinion, se moque des Peripateticiens & Academiques, qui donnent vne figure ronde au Ciel: constituans la terre au milieu du monde: pour-autant que ce luy semble chose ridicule, que la terre demeure suspenduë en l'air, comme il est deuant dit. Par laquelle sienne opinion, il se conforme à celle d'Epicure, qui tient, que de l'autre part de la terre il n'y a autre chose qu'vn Chaos ou abysme infini. Et semble mesme que sainct Hierosme s'approche aucunement de ceste opinion, escriuant sur l'epistre aux Ephesiens en ces termes: *Le Philosophe naturel par sa contemplation penetre iusques au haut du Ciel, & de l'autre part il trouue vn grand vuide, aux profonds & abysmes de la terre.* L'on dit aussi que Procope afferme (ce que ie n'ay veu toutesfois) sur le liure du Genese, que l'opinion d'Aristote touchant la figure, & mouuement circulaire du Ciel est contraire & repugnant à la saincte Escriture. Mais quoy que disent & tiennent là dessus tous les anciens, il ne s'en faut esmouuoir. Pource qu'il est tout cogneu & approué qu'ils ne se sont pas tant souciez des sciences & demonstrations de philosophie: pourautant qu'ils se sont occupez à d'autres de bien plus grande importance. Mais ce qui plus est à esmerueiller, est que sainct Augustin mesme, tant versé en toutes les scien ces naturelles, voire fort docte en l'Astrologie, & Physique, neantmoins demeure tousiours en doute, sans se pouuoir resoudre, si le Ciel circuit la terre de toutes parts, ou non. *Que me soucie-ie* (disoit-il) *que nous pensions que le Ciel, comme vne boule enserre en soy la terre de toutes parts, estāt icelle*

Lact. lib. 3. diuin. inst. cap. 24.

Hier. in ep. ad Ephes. l. 2. in c. 4.

Sixtus Senensis l. 5. bibliot. annot. 3.

Aug. l. 2. de Gen. ad lit. c. 9.

August. Psal. 35.

au milieu du monde, comme au peloton de fil le fondreau: ou que nous disiõs qu'il n'est pas ainsi, mais que le ciel couure la terre par vne part seulement, tout ainsi qu'vn grand plat qui est par le dessus. Au mesme lieu que dessus, il semble demonstrer, voire dit clairement qu'il n'y a demonstration certaine, pour affermer la figure ronde du ciel, mais seulement de simples coniectures. Esquels lieux alleguez, & en d'autres endroicts mesmes ils tiennent pour chose douteuse le mouuement circulaire du ciel. Neantmoins on ne se doit offenser, ny auoir en moindre estime les Docteurs de la saincte Eglise, si en quelques poincts de la Philosophie & sciences naturelles ils ont eu differente opinion à ce qui est tenu & receu pour bonne philosophie : veu que toute leur estude a esté de cognoistre, prescher & seruir le Createur de toutes choses, en quoy ils ont esté excellens, & comme ayãs bien employé leur estude en chose plus importante, c'est peu de chose en eux de n'auoir cogneu toutes les particularitez concernantes les creatures. Mais bien d'auantage sont à reprendre les Philosophes vains de ce siecle, qui attaignans iusques à la cognoissance de l'estre, & ordre des creatures du cours & mouuement des cieux, ne sont pas paruenus (mal-heureux qu'ils sont) à cognoistre le Createur de toutes les choses. Et s'empeschans du tout en ses œuures, n'ont point monté par leurs imaginations iusques à cognoistre l'autheur souuerain d'icelles, ainsi que nous enseigne la saincte Escriture : ou bien s'ils l'ont cogneu, ne l'ont point serui & glorifié comme ils deuoiẽt ; aueuglez de leurs inuentions, dequoy les accuse & reprend l'Apostre.

Sap. 13.
Rom. 1.

Que le Ciel est rond de toutes parts, se mouuant en son tour de soy-mesme.

CHAP. II.

OR venans à nostre subiect, il n'y a point de doute que l'opinion qu'ont eu Aristote & les autres Peripateticiens auec les Stoiques (que la figure du Ciel estoit ronde, & se mouuoit circulairement en son tour) est si parfaitement veritable que nous, qui sommes & viuons à present au Peru, le voyons de nos propres yeux. En quoy l'experience doit valoir d'auantage que toute autre demonstration philosophique, d'autant que pour faire cognoistre que le ciel est tout rond, & qu'il comprend & circuit en soy la terre de tous costez, & pour en esclaircir tout le doute que l'on en pourroit auoir, il suffit que i'aye veu & cõtemplé en cestui nostre hemisphere la partie & region du ciel, qui tourne autour de ceste terre, laquelle n'a esté cogneuë des anciens, ou bien d'auoir veu & remarqué (comme i'ay fait) les deux poles, esquels le ciel se tourne, comme dans ses fiches. Ie dy le pole Arctique ou Septentrional que voyent ceux de l'Europe, & l'autre Antarticque ou Meridional (duquel sainct Augustin est en doute) & lequel nous changeons & prenons pour le Nort icy au Peru, ayans passé la ligne equinoctiale. Il suffit finalement que i'aye couru par nauigation plus de septante degrez du Nort au Sud, sçauoir quarante d'vn costé de la ligne, & vingt-trois de l'autre. Laissant quant à present le tesmoignage des autres qui ont beaucoup plus nauigé que

Plutarch. de placit. phil. lib. 2. cap. 2.

Aug. lib. 2. de Gen. ad lit. ca. 10.

moy, & en plus grande hauteur, estans paruenus presque iusques à septante degrez au Sud. Qui dira que la nauire appellee Victoire, digne certainement de perpetuelle memoire, n'aye gaigné le prix & le triomphe d'auoir le mieux descouuert & circuy la rondeur de la terre, mesme le Chaos vain & le vuide infiny, que les anciens Philosophes disoient estre au dessous de la terre, ayant fait tout le tour du monde, & circuy l'immensité du grand Ocean? Qui est donc celuy qui ne recognoistra par ceste nauigation que toute la grandeur de la terre, quoy qu'elle puisse estre plus grande qu'on ne la depeint pas, ne soit subiecte aux pieds d'vn homme, puis qu'il la peut mesurer? Ainsi, sans aucun doute le Ciel est de figure ronde & parfaite. Et la terre aussi s'embrassant & ioignant auec l'eauë fait vn globe, ou boule ronde composee de ces deux elemens, ayans leurs bornes & limites dans leur propre rondeur & grandeur. Ce qui se peut suffisamment prouuer, & demonstrer par raisons de Philosophie & Astrologie, laissant arriere les subtiles definitions qu'on peut alleguer communément, Que au corps le plus parfait (qui est le ciel) se doit attribuer la plus parfaite figure, qui est sans doute la figure ronde. Duquel encore, le mouuement circulaire ne pourroit estre ferme & esgal en soy, s'il auoit quelque coing, ou destour en quelque part, ou s'il estoit tortu (comme il le faudroit dire par necessité) si le Soleil, la Lune, & les estoilles ne faisoient le tour, & circuissoient tout le monde. Mais sans considerer toutes ces raisons, il me semble que la Lune seule est suffisante, en ce cas, comme vn

fidele tesmoing du Ciel mesme : veu que son eclipse aduient seulement, lors que la rondeur de la terre s'oppose diametralement entre elle & le Soleil, & par ce moyen empesche que les rayons du Soleil ne donnent sur icelle. Ce qui ne pourroit certainement aduenir, si la terre n'estoit au milieu du monde, circuite & entouree de tout le Ciel. Il y en a eu aucuns qui ont douté iusques *August.*
là, si la resplendeur qui est en la Lune, luy estoit *ep.109. ad*
communiquee de la lumiere du Soleil. Mais c'est *Ianuariũ*
par trop douter, puis qu'il ne se peut trouuer au- *c.4.*
tre cause raisonnable des Eclipses, du plain, & quartiers de la Lune, que la communication de la resplendeur & lumiere qui procede du Soleil. Aussi si nous voulons diligemment rechercher ceste matiere, nous trouuerons que l'obscurité de la nuict n'est causee d'autre chose que de l'ombre que fait la terre, empeschant la clarté du Soleil de passer de l'autre costé du Ciel, où il ne iette ses rais. Si donc il est ainsi que le Soleil n'outrepasse point, & ne iette ses rais sur l'autre partie de la terre, ains seulement se destourne à son coucher, faisant eschine à la terre, par vn tournoyement (ce que par force sera contraint d'accorder celuy, qui voudra nier la rotondité du Ciel, puis qu'à leur dire le Ciel comme vn plat seulement couure la face de la terre.) Il s'ensuit clairement que l'on ne pourra remarquer la difference que nous voyons estre entre les iours & les nuicts, lesquels en quelques regions sont courts & longs selon les saisons, & en d'autres *Aug. lib.*
perpetuellement esgaux. Ce que sainct Augu- *de Gen. ad*
stin escrit aux liures *de Genes. ad literam*. Que l'on *lit.c.10.*

pourra bien comprendre les oppositions, conuersions, esleuations, descentes, & tous autres aspects & dispositions des planettes & estoilles, quand nous cognoistrons qu'elles se meuuent, & que neantmoins le Ciel demeure stable & immobile. Chose qui me semble bien aisee à entendre, & le sera à tout autre, m'estant permis de feindre ce qui me vient en la phantasie. Car si nous posons le cas que chaque estoille & planette soit vn corps en soy, & qu'elle soit demenee & conduite par vn Ange, en la façon que fut porté Habacuc en Babylone: Qui sera ie vous prie celuy tant aueuglé, qui ne voye bien que tous les aspects diuers qu'on void apparoir aux planettes & estoilles, peuuent proceder de la diuersité du mouuement que celuy qui les mene & conduit, leur donne volontairement? Cependant l'on ne peut dire auec raison, que ceste espace & region par où l'on feint que marchent & roulent continuellement les estoilles, ne soit elementaire & corruptible, puis qu'il se diuise & separe quand elles passent, lesquelles certainement ne passent pas par vn lieu vuide. Que si la region en laquelle les estoilles & planettes se meuuent, est corruptible, par raison donc les estoilles & planettes le doiuent estre elles mesmes de leur propre nature, & par consequent se doiuent changer, alterer, & finablement prendre fin. Pource que naturellemẽt le contenu n'est pas plus durable que le contenant. Or dire que les corps celestes soient corruptibles, cela ne s'accorde point auec ce que l'Escriture dit au Psalme, *Que Dieu les fit pour tousiours.* Et encore moins se rapporte à l'ordre & conseruation de cet vniuers.

Dan. 14.

Psal. 148.

Ie dy d'auantage pour confermer ceste verité, que ce qui se meut, sont les mesmes cieux, & en iceux les estoilles cheminent en tournoyant. Chose que nous pouuons cognoistre auec les yeux, puis que nous voyons que non seulement les estoilles se meuuent, mais aussi les regions & parties entieres du Ciel. Ie ne parle point seulement des parties luysantes & resplendissantes, cõme celle que l'on appelle la voye laictee, que le commun appelle le chemin S. Iacques; mais ie dy cela d'auantage, pour les autres parties noires & obscures qui sont au Ciel. Pource que nous y voyons realement comme des taches & obscuritez qui sont fort manifestes, lesquelles ie n'ay point souuenance auoir iamais veu en Europe, mais au Peru, en cet autre hemisphere ie les ay veuës plusieurs fois fort apparentes. Ces taches sont de la couleur & forme de la portion de la Lune eclipsee, & luy ressemblent en noirceur & obscurité. Elles marchent attachees aux mesmes estoilles, & tousiours d'vne mesme teneur & figure, comme nous l'auons cogneu & remarqué par experience tres-claire. Parauẽture cela semblera à quelques-vns chose nouuelle, & pourroient demander d'où procede tel genre de taches au ciel; ie ne puis certes respondre autre chose pour l'heure, sinon que, comme disent les Philosophes, que la voye lactee est cõposee des parties du ciel les plus denses & espesses, & qui pour ceste cause reçoiuent plus grande lumiere: ainsi par contraire raison il y a d'autres parties fort rares, deliees, & transparentes, lesquelles pour receuoir moindre lumiere, semblẽt plus noires & obscures. Que cecy en soit la vraye rai-

ſon ou non, (ie n'en peux rien affermer de certain) ſi eſt-il pourtant veritable, que ſelon la figure que ces taches ont au Ciel, elles ſe meuuent auec vne meſme proportion quant & leurs eſtoilles, ſans aucunement ſe ſeparer d'elles. Qui eſt vne experience certaine & remarquee par pluſieurs fois tout exprés. Il ſ'enſuit de tout ce que nous auons dit, que ſans doute le Ciel contient en ſoy de toutes parts la terre, tournoyant continuellement à l'entour d'icelle, ſans que l'on puiſſe plus propoſer queſtion là deſſus.

Que la ſaincte Eſcriture nous enſeigne que la terre eſt au milieu du monde.

CHAP. III.

COMBIEN qu'il ſemble à Procope, à Gaze, & à aucuns autres de ſon opinion, que ce ſoit contreuenir à la ſaincte Eſcriture, de figurer
Heſter 13. la terre au milieu du monde, & de dire que le ciel
Sap. 1. 2. 7. 11. 18. eſt tout rond: ſi eſt-ce qu'à la verité ceſte doctrine
Pſal 91. 7. non ſeulement ne luy eſt point contraire, mais
23. 39. 97. auſſi ſe trouue du tout conforme à ce qu'elle nous
Iob 37. *Eccleſ.* 1. en enſeigne. Car laiſſant à part les termes dont vſe la meſme Eſcriture en pluſieurs endroicts: *La rondeur de la terre*, (& ce qu'en autre endroit elle dit, que tout ce qui eſt corporel, eſt circuit & entouré du ciel, & comme embraſſé de ſa rondeur) à tout le moins ne peut-on nier que le paſſage de l'Eccleſiaſte ne ſoit fort clair, où il eſt dit: *Le Soleil naiſt, ſe couche, & retourne en ſon meſme lieu: & va recommençant à naiſtre, il prend ſon chemin par le midy ſe tournant iuſques au Septentrion, cet eſprit chemi-*

ne circuissant à l'entour toutes choses, & s'en retourne a son mesme endroit. En ce lieu la paraphrase & exposition de Gregoire Neocesarien ou Nazianzene dit: *Le Soleil ayant couru toute la terre, s'en reuient comme en tournoyant iusques à son mesme poinct & terme.* Ce que dit Salomon interpreté par Gregoire, ne pourroit certainement estre vray, si quelque partie de la terre delaissoit d'estre circuite du Ciel. Et ainsi l'entend sainct Hierosme escriuant sur l'epistre aux Ephesiens, de ceste maniere: *La plus commune opinion afferme (se conformant auec l'Ecclesiaste) que le ciel est rond se mouuant en circuit à la maniere d'vne boule.* Et est chose certaine que aucune figure ronde ne tient ny latitude ny longitude, ny hauteur ny profondeur, pource qu'en toutes ces parties elle est esgale & pareille. Par cela il appert selon sainct Hierosme, que ceux qui tiennent que le Ciel est rond, non seulement ne sont pas contraires à la saincte Escriture, ains au contraire se conforment à icelle, attendu principalement que sainct Basile & sainct Ambroise qui l'imite ordinairement aux liures appellez Hexameron, se trouuent vn peu douteux en ce poinct. En fin toutesfois ils reuiennent à conceder la rondeur de ce monde. Il est vray que sainct Ambroise ne demeure point d'accord de ceste quintessence, qu'Aristote attribuë au ciel. Et certainement c'est chose belle de voir auec quelle grace & quel style accomply la saincte Escriture traicte de la situation de la terre & de sa fermeté, pour causer en nous vne grande admiration, & non moindre contentement sur l'ineffable puissance & sagesse du Createur. D'autant que en vn endroit

Hier. in c. 3. ad Eph.

Bas. hom. l. 1. hexam. prope finem.

Ambr. l. 10. hexam. c. 6.

Psal. 74. Dieu nous refere que ç'a esté luy qui a estably les colomnes qui soustiennent la terre, nous donnãt à entendre, comme bien l'explique S. Ambroise, Ambr. 1. hexam. c. 6. que le poids immense de toute la terre est soustenu par les mains du diuin pouuoir. La saincte Escriture a de coustume de les appeller ainsi, & vser de ceste phrase, les nommant colomnes du ciel & de la terre, nõ point celles de l'autre Atlas, qu'ont feint les Poëtes, mais celles propres de la parole eternelle de Dieu, qui par sa vertu soustient les cieux & la terre. D'auantage la saincte Escriture Iob. 9. 26. en autre lieu nous demonstre comme la terre, ou grande partie d'icelle, est ioincte & enuironnee Hebr. 1. de l'element de l'eau, disant generalement que Dieu mit la terre sur les eaux. Et en autre endroit, qu'il fonda la rondeur de la terre sur la mer. Et Aug. in Psal. 135. encore que sainct Augustin n'accorde pas que de ce passage (comme de sentence de foy) l'on puisse inferer que la terre & l'eau face vn globe au milieu du monde, pretendant par ce moyen donner autre exposition à ces paroles du Psalme. Ce neantmoins il est tout certain, que ce qui est porté en ces paroles du Psalme, nous veut donner à entendre qu'il n'y a d'occasion d'imaginer autre ciment ou liaison à la terre, que l'element de l'eau, lequel, quoy qu'il soit facile & muable, neantmoins soustient & enceint ceste grande machine de la terre. Ce qui a esté fait par la sagesse du tres-grand Architecte. L'on dit que la terre est fondee & bastie sur les eaux, & sur la mer. Mais au contraire la terre est plustost au dessous de l'eau, que non pas dessus, pource que selon l'imagination & iugement commun, ce qui est de l'autre costé de la terre que

nous habitons, ſemble eſtre au deſſous de la terre, & par meſme moyen les eaux & la mer qui ceignent la terre de l'autre part, ſont au deſſous, & la terre au deſſus. Neantmoins la verité eſt ſeulement, que ce qui proprement eſt en bas, eſt ce qui eſt touſiours plus au milieu de l'Vniuers: mais la ſaincte Eſcriture s'accommode à noſtre façon d'imaginer & parler. Quelqu'vn pourra demander, puis que la terre eſt eſtablie ſur les eaux (comme dit la ſaincte Eſcriture) ſur quoy ſont eſtablies les meſmes eaux, ou quel appuy les ſouſtient? Et ſi tant eſt que la terre & l'eauë font vne boule ronde, où ſe peut ſouſtenir toute ceſte horrible machine? A cela reſpond en autre endroit la ſaincte Eſcriture, nous donnant bien plus grande admiration de la puiſſance du Createur: Et dit ces propos: *La terre s'eſtend vers Aquilon ſur vn vuide, & demeure penduë ſur rien.* Iob. 26. Ce que certes eſt tres-bien dit, pource que realement il ſemble que ceſte machine de la terre & de la mer eſt aſſiſe ſur rien, quand on la depeint droit au milieu de l'air, comme en verité elle y eſt. Mais ceſte merueille que les hommes admirent tant, Dieu ne l'a-il pas luymeſme eſclarcie, demandant au meſme Iob en ces termes: *Dy moy ſi tu ſçais qui a ietté le plomb ou la ligne pour la fabrique du monde, & auec quel ciment ont eſté aſſis & ioincts ſes fondemens?* Pſal. 38. Finalement, afin de nous faire entendre la trace & modelle de ce merueilleux edifice du monde, le Prophete Dauid accouſtumé de chanter & louër les œuures diuines, dit fort bien en vn Pſalme compoſé ſur ceſte matiere en ces propos, *Toy qui as fondé la terre ſur la meſme ſtabilité & fermeté ſans qu'elle chancelle, ny tour-* Pſal. 103.

ne d'vn costé ny d'autre, pour tousiours & à iamais. Voulant dire la cause pourquoy la terre estant assise au milieu de l'air ne tombe, ni ne chancelle d'vn costé ny d'autre, est, pource que de sa nature elle a des fondemens asseurez, qui luy ont esté donnez par son tres-sage Createur: afin que de soy-mesme elle se soustienne, sans auoir besoin d'autres appuis, ou soustenement. Donc en cet endroit se trompe l'imagination humaine, cherchãt d'autres fondemens à la terre, que les susdits: & vient leur faute de mesurer les choses diuines, à la façon des humaines. Ainsi ne doit on craindre, que quelque grande & pesãte que semble ceste machine de la terre suspẽduë en l'air; qu'elle puisse tomber, ou contourner s'en dessus dessoubs: nous estans asseurez sur ce point, parce que le mesme Psalme dit, que pour iamais elle ne se renuersera. *Psal.* 103. Certes auec raison Dauid apres auoir contemplé & chanté l'estat de si merueilleuses œuures du Seigneur, ne cesse de se resiouyr auec luy en icelles, disant: *O combien les œuures du Seigneur sont aggrandies & accreuës, il appert bien que toutes sont sorties de son sçauoir.* Et en verité si ie dois raconter ce qui se passe sur ce propos: ie dy que souuentesfois que i'ay voyagé, passant les grands golphes de l'ocean, & cheminant par les autres regions de terres si estranges, m'arrestant à contempler & considerer la grandeur de ces œuures du Seigneur, ie sentois vn admirable contentement de celle souueraine sagesse & grandeur du Createur, qui reluit en ces mesmes œuures, en comparaison desquelles, tous les palais, chasteaux, & bastimens des Roys, ensem-

ble toutes les inuentions humaines ſemblent bien peu, voire choſes baſſes & viles, au reſpect d'icelles. O combien de fois me venoit en la penſee, & en la bouche ce paſſage du Pſeaume, qui dit ainſi: *Grande recreation m'auez donné Seigneur, par vos œuures, & ne ceſſeray de me reſiouyr en la contemplation des œuures de vos mains.* Realement & de faict, les œuures diuines ont ne ſçay quelle grace & vertu cachee & ſecrette, qui combien qu'elles ſoient cōtemplees pluſieurs & diuerſes fois, neantmoins cauſent touſiours vn nouueau gouſt & contentement: au contraire les œuures humaines, encor qu'elles ſoyent conſtruictes auec vn exquis artifice, toutesfois eſtans veuës ſouuent, ne ſont plus eſtimees, au contraire deuiennent ennuyeuſes, ſoit que ce ſoyent iardinis tres plaiſans, ou palais, ou temples magnifiquement baſtis, ſoit Pyramides de ſuperbe edifice, ſoit peinctures, ſculptures, ou pierres d'exquiſe inuention & labeur, quoy qu'elles ſoyent doüees de toutes les beautez qu'il eſt poſſible: touſiours c'eſt choſe certaine qu'en les contemplant deux ou trois fois auec attētion, les yeux ſe diuertiſſent toſt de ceſte veuë à vne autre, eſtans incontinent ſoulez d'icelles. Mais ſi auec attention vous cōſiderez la mer, ou quelque haute montagne, yſſante hors la plaine d'vne eſtrange hauteur, ou les champs reueſtus de leur naturelle verdure, & de belles fleurs, ou bien le cours furieux de quelque fleuue, qui ſans ceſſer bat continuellement les rochers en bruyant; finalement, quelques œuures de nature que ce ſoyent, quoy qu'elles ſoyent contemplees pluſieurs fois, touſiours cauſent nouelle recreation,

& iamais ne s'ennuye la veuë. Ce qui ressemble vn banquet magnifique & abondant de la diuine sagesse, qui sans iamais ennuyer, cause tousiours nouuelle consideration.

Contenant la response à ce qui est allegué de la saincte Escriture contre la rondeur de la terre.

CHAP. IIII.

REVENANT donc à la figure du Ciel, ie ne sçay de quelle authorité de la saincte Escriture on ait peu tirer qu'elle ne soit pas ronde, ny son mouuement circulaire, pource que ie ne voy point que ce que S. Paul appelle le Ciel tabernacle, ou taudis, que Dieu a estably & non point l'homme, puisse estre appliqué à ce propos. Car quoy qu'il nous dise qu'il est fait par Dieu, l'on ne doit pour cela entedre que le Ciel tout ainsi comme vn toict, couure la terre, d'vne part seulement, ny mesme que le Ciel soit basty sans se mouuoir, comme il semble que quelques-vns l'ont voulu donner à entendre. L'Apostre en ce lieu traictoit de la conformité du tabernacle ancien de la loy, disant là dessus que le tabernacle de la loy nouuelle de grace est le Ciel, auquel est entré le grand Prestre Iesus-Christ vne fois, par son sang, & de là s'entend qu'il y a autant de preeminence du nouueau tabernacle au vieil, comme il y a difference d'entre l'autheur du nouueau, qui est Dieu, & çil du vieil qui a esté l'homme, encor qu'il soit vray que le vieil tabernacle fut aussi bien basti par la sagesse de Dieu qui l'enseigna à son ouurier Beseleel: & ne doit-on penser que ces comparaisons,

Hebr. 8. — *Exod. 31.*

paraboles

paraboles & allegories se puissent rapporter en tout & par tout à ce à quoy elles sont accommodees, comme le bien-heureux Chrysostome a bien sceu dire à ce propos. L'autre authorité que rapporte S. Augustin alleguee d'aucuns, pour monstrer que le Ciel n'est pas rond, est telle en disant, *Le Ciel s'estend comme vne peau.* Dont ils concluent qu'il n'est pas rond, mais plat en la partie d'enhaut. A quoy respond fort bien & fort familierement le mesme S. Docteur, mais donnant à entendre que ce passage du Psalmiste, ne parle ny s'entend propremẽt de la figure du Ciel, mais dit cela seulement, afin de nous demonstrer auec quelle facilité Dieu bastit vn Ciel si grand, ne luy ayant esté non plus difficile de bastir vne si immense couuerture, comme est le Ciel, qu'il seroit à nous de desployer vne peau double, ou bien pretendant le Psalmiste nous donner à entendre la grande majesté de Dieu, auquel le Ciel sert, qui est si beau & si grand, de mesme façon que nous seruent les tentes ou couuertures aux champs. Ce qui a esté fort bien declaré par vn Poëte, disant: *Le taudis du clair Ciel.* Mesme le passage d'Isaye qui dit, *Le Ciel me sert de chaire, & la terre d'escabeau pour mes pieds.* Que si nous ensuiuons l'erreur des Anthropomorphites, qui attribuoient des membres corporels à Dieu selon sa diuinité, nous aurions occasion sur le dernier passage de rechercher comment il seroit possible que la terre fust l'escabeau des pieds de Dieu, & comme le mesme Dieu pourroit tenir ses pieds d'vne partie & d'autre, & plusieurs testes tout à l'entour, puis qu'il est en tout & par tout le monde,

Chrysost. in 10 cap

Psal. 103.

August. 2. de Gen. ad liter. c. 9.

Isaia. 66.

qui seroit chose vaine & totalement ridicule. Il faut donc conclure qu'aux sainctes Escritures nous ne deuons pas suiure la lettre qui tuë, mais
3.Corin. 2. l'esprit qui viuifie, comme dit sainct Paul.

De la façon & figure du Ciel du nouueau monde.

CHAP. V.

PLVSIEVRS en Europe demandent quelle est la façon & figure de ce Ciel qui est en la partie du Sud, pource qu'il ne s'en peut trouuer chose certaine aux liures des anciens, lesquels encor qu'ils accordent y auoir vn Ciel en ceste autre part du monde, ce neantmoins n'ont peu atteindre iusques à la cognoissance de la façon &
Plin. lib. 6. cap. 22. figure, quoy qu'à la verité ils facent mention d'vne belle & grande estoille qui se void en ces parties cy, laquelle ils appellent Canopus. Ceux qui de nouueau ont nauigé en ces parties, ont accoustumé d'escrire & raconter choses grandes de ce Ciel, à sçauoir qu'il est fort resplendissant, y ayant grand nombre de belles estoilles. Et en effect les choses qui viennent de loing, se descriuent ordinairement auec augmentation. Mais il me semble tout au contraire, tenant pour certain qu'en nostre costé du Nort il y a plus grand nombre d'estoilles, & de plus illustre grandeur, ne se voyant point par deça estoilles qui excedent la Poussiniere, ny le Chariot. Il est bien vray que la Croisee de deça est fort belle & aggreable à voir. Nous appellons Croisee, quatre estoilles notables & apparentes, qui font en-

tre elles vne forme de croix, assises esgalement & auec proportion. Les ignorans croyent que ceste croisee est le Pole du Sud; d'autant qu'ils voyent les mariniers prendre leur hauteur par icelle, comme nous auons icy accoustumé de la prendre par le Nort. Mais ils se trompent. Et la raison pourquoy les mariniers le font de ceste façon, est, pource que de ce costé du Sud il n'y a aucune estoille fixe qui marque le Pole, comme à nostre Pole le fait l'estoille du Nort. Et ainsi ils prennent leur hauteur par l'estoille du pied de la Croisee, distante du vray & fixe Pole Antarctique, de trente degrez, comme de là l'estoille du Nort est distante du pole Arctique de trois degrez, ou peu d'auantage. Et ainsi il est plus difficile de prendre la hauteur en ces parties, pource que ladite estoille du pied de la Croisee doit estre droite, ce qui aduient seulement en vne heure de la nuict. qui est en diuerses parties de l'an, en differentes heures, & bien souuent en toute la nuict ne se monstre, qui est chose fort mal commode pour prendre la hauteur. Par ainsi les plus experts pilotes ne se soucient de la Croisee, prenans la hauteur du Soleil par l'Astrolabe, par lequel ils cognoissent la hauteur où ils se trouuent. En quoy communément les Portugais sont plus experts, comme nation qui a grand discours en l'art de nauiger sur toutes les autres nations. Il y a aussi de ceste partie du Sud d'autres estoilles, qui en quelque façon ressemblent à celles du Nort. Ce qu'ils appellent la voye lactee, s'estend beaucoup, & est fort resplendissant en ce costé du Sud, se voyant en

icelle, ces taches noires tant admirables, desquelles cy-deuant nous auons fait mentiō. Pour les autres particularitez, d'autres les diront auec plus grande curiosité, & nous suffit pour l'heure de ce qu'auons dit.

Qu'il y a terre & mer soubs les deux poles.

CHAP. VI.

CE ne nous est point peu de chose faite d'estre sortis de ceste matiere, auec ceste cognoissance & resolution qu'il y a vn Ciel en ces parties des Indes, qui les couure, comme à ceux d'Europe, d'Asie, & Afrique. Et no⁹ sert ce poinct quelquesfois contre beaucoup d'Espagnols, qui par deçà souspirent pour leur Espagne, ne sçachans dequoy parler que de leur pays, lesquels s'esmerueillent, voire se faschent contre nous autres, estimans que nous auons oublié, & faisons peu de cas de nostre patrie. Ausquels nous respōdons, que pour cela le desir de retourner en Espagne ne nous trauaille point. Pource que nous trouuons que nous sommes aussi proches du ciel estans au Peru, comme nous en sommes estans en Espagne : comme dit fort bien sainct Hierosme escriuant à Pauline, sçauoir que la porte du Ciel est aussi proche de Bretagne comme de Hierusalem. Mais encor que le Ciel circuise le monde de tous costez, il ne faut pas pour cela penser, que necessairement il y ait terre de tous costez du monde. Car estant ainsi que les deux Elemens de la terre & l'eauë composent vn globe ou boule ronde, selon que la plus-part, & les plus re-

nommez autheurs des anciens l'ont tenu (à ce que rapporte Plutarque) & comme on le prouue par demonſtrations tres-certaines l'on pourroit coniecturer, que la mer occupaſt toute ceſte partie qui eſt ſoubs le Pole Antartique ou Sud, de telle façon qu'il ne reſtaſt aucune place en ces parties pour la terre; ſelon que S. Auguſtin reprend fort doctement contre ceux qui tiennent les Antipodes; diſant, que encor que l'on face preuue, & que l'on croye que le monde ſoit de figure ronde, comme vne boule, il ne faut inferer de cela, que en ceſte autre partie du monde, la terre ſoit deſcouuerte & sãs eauë. Et ſans doubte S. Auguſtin dit fort bien en ce poinct, ce neantmoins le contraire de ce ne ſe prouue, & ne s'enſuit non plus ſçauoir qu'il y aye terre deſcouuerte au Pole Antartique. Ce que l'experience nous a ja monſtré à veuë d'œil eſtre ainſi comme en effect il l'eſt. Car iaçoit que la plus grande partie du monde, qui eſt ſoubs le Pole Antartique, ſoit occupee de la mer; ce neantmoins elle ne l'eſt pas entierement: Mais y a terre, de ſorte qu'en toutes les parties du monde, la terre & l'eauë ſe vont embraſſans l'vn l'autre, qui eſt veritablement vne choſe pour nous faire admirer & glorifier l'art du ſouuerain createur. Nous ſçauons donc par la ſaincte Eſcriture, que au commencement du monde les eaux furent aſſemblees, & ſe joignirent en vn endroit, tellement que la terre demeura deſcouuerte. D'auantage la meſme Eſcriture ſaincte nous enſeigne, que ces aſſemblemens d'eaux s'appellerent mer, & comme elles ſont pluſieurs, il eſt de neceſſité qu'il y ait plu-

Plutarc. l. de placitis phil. c. 9. & 11.

Auguſt. l. 16. de Ciui. c. 9.

Gene. 1.

ſieurs mers. Et non ſeulement eſt ceste diuerſité des mers en la mer Mediterranee, les vnes ſ'appellans Euxine, les autres Caſpie, autre Erythree, ou rouge, autre Perſique, autre d'Italie, & ainſi pluſieurs autres. Mais auſſi bien au grand Ocean que l'Eſcriture ſaincte a accouſtumé d'appeller abyſme, encore que realement & en verité ce ne ſoit qu'vne mer, mais en pluſieurs & differentes manieres: comme au reſpect de tout le Peru & de toute l'Amerique, ils appellent l'vne la mer du Nort, & l'autre la mer du Sud. En l'Inde Orientale l'vne ſ'appelle la mer d'Inde, & l'autre de la Chine. Et ay remarqué tant en ce que i'ay nauigé moy-meſme que par la relation des autres, que iamais la mer ne ſe ſepare de la terre de plus de mil lieuës. Et quoy que ſe puiſſe eſtendre la grandeur de l'Ocean, ſi eſt-ce qu'il n'outre-paſſe iamais ceſte meſure. Ie ne veux pas pour cela dire que l'on ne nauige plus de mil lieuës de la mer Oceane: qui ſeroit contre la verité, puis que nous ſçauons que les nauires de Portugal ont nauigé quatre fois autant, voire d'auantage, que tout le monde en rond ſe peut nauiger par mer, comme en ce temps nous l'auons deſia veu, ſans que plus on en puiſſe douter. Mais ce que ie dy & afferme, eſt que en ce qui eſt auiourd'huy deſcouuert, aucune terre n'eſt diſtante & eſlonguee par ligne directe de l'autre terre ferme, ou Iſles, qui luy ſoiët plus proches, au plus que de mil lieuës, & que par ainſi entre deux terres, il n'y a point plus grãde eſpace de mer: le prenãt par les parties des terres plus proches les vnes des autres. Pource que de la fin de l'Europe ou de l'Afrique & de leur

costé,les Canaries,les Açores, les Isles du Cap de vert,& les autres qui sont en ce pareilles, ne sont distantes de plus de trois cens lieuës, ou cinq cẽs de la terre ferme. Desdites Isles prenant son cours vers les Indes Occidẽtales, à peine y a-il neuf cẽs lieuës, iusques aux Isles S. Dominique, les Vierges, la bien-heureuse & les autres, & les mesmes Isles vont courãt par leur ordre, iusques aux Isles de Barlouẽte,qui sont,Cubà,Espaignolla, & Boriquen ; D'icelles iusqu'à la terre ferme à peine y a-il deux cens ou trois cens lieuës,& en l'endroit le plus proche beaucoup moins. La terre ferme court vn espace infiny,depuis la terre de la Floride,iusqu'à la terre des Patagõs, & de l'autre costé du Sud, depuis le destroit de Magellan iusqu'au Cap de Mẽdoce,court vne terre tres-lõgue, mais nõ beaucoup large:car le plus large gist le trauers du Peru, qui est distante du Bresil d'enuiron mil lieuës. En ceste mesme mer du Sud,encor qu'õ ne sçache rẽcõtrer la fin, en tirãt vers le Ponãt,neãtmoins il y a peu de temps que l'on descouurit les Isles, qu'ils ont appellees de Salomon, qui sont plusieurs & grãdes, distantes du Peru cõme huict cẽs lieuës. Et pour ce que l'on obserue,& se trouue ainsi,que là,où il y a plusieurs & grandes Isles, la terre ferme en est peu eslongnee : de là viẽt que plusieurs, & moy-mesme auec eux, ayons opinion, qu'il y a quelque grande terre ferme proche desdites Isles de Salomon,laquelle respond à nostre Amerique, du costé du Ponant ; & seroit possible qu'elle courust par la hauteur du Sud, iusques au destroit de Magellan. On tient que la neuue Guinee est vne terre ferme, & quelques

doctes la peignẽt fort pres des Isles de Salomon: De sorte, que c'est chose vray-semblable de dire qu'il y a encore vne bonne partie du monde à descouurir, puis qu'auiourd'huy les nostres nauigent en ceste mer du Sud, iusques à la Chine & Philippines, & disons que pour aller du Peru en ces parties là, qu'ils passent vne plus longue mer que non pas allant d'Espaigne au mesme Peru. D'auantage l'on cognoist que c'est par le tant signalé destroit de Magellan, que ces deux mers se joignent, & continuent l'vne auec l'autre, (ie dy la mer du Sud auec la mer du Nort) par la partie du Pole Antarctique qui est en hauteur de cinquante & vn degré. Mais c'est vne belle & grande question, où plusieurs se sont employez, sçauoir si ces deux mers se joignent, & continuent aussi bien du costé du Nort. Mais ie n'ay point cognoissance, que iusques auiourd'huy aucun aye peu attaindre à ce poinct, si ce n'est seulemẽt, par ne sçay quels indices, & coniectures. Quelques-vns afferment qu'il y a vn autre destroit, sous le Nort à l'opposite de celuy de Magellan: Toutesfois pour nostre suiect, il suffit de sçauoir maintenant au vray qu'il y ait terre de ce costé du Sud, & que c'est vne terre aussi grande comme toute l'Europe, l'Asie, & l'Afrique mesme, que à tous les deux Poles du monde, l'on trouue & rencontre terre, & mer, embrassees l'vne auec l'autre. Enquoy les anciens ont peu entrer en doubte & le contre-dire par faute d'experience.

Pour reprouuer l'opinion de Lactance qui tient qu'il n'y a point d'Antipodes.

CHAP. VII.

PVis donc que c'est chose cogneuë, qu'il y a terre au costé du Sud, ou Pole Antartique: reste maintenant de voir s'il y a des hommes habitans en icelle, qui a esté au temps passé, vne question fort debatuë. Lactance Firmian & S. Augustin se mocquent de ceux qui afferment les Antipodes (qui vaut autant à dire comme, hommes qui ont leurs pieds au contraire des nostres) Mais encor que ces deux autheurs s'accordét en ceste moquerie, ce neantmoins aux raisons, & motifs de leur opinion, sont fort differents l'vn de l'autre, comme ils estoient fort diuers d'esprit, & d'entendement. Lactance suit le vulgaire, estimant chose ridicule de dire, que le ciel est formé en rond & circuit: & que la terre soit au milieu enuironnee & enclose d'iceluy comme vne pelotte. Et pource il escrit en ces termes. *Quelle raison y a il à ce que quelques vns veulent dire, qu'il y a des Antipodes, qui ont leurs pas contraires aux nostres? Est-il possible, qu'il y ait hommes si lourds, & si grossiers, qui croyent, qu'il y ait vn peuple, ou nation cheminant les pieds en haut, & la teste en bas, & que les choses, qui sont icy assises, & arrestees d'vne façon soient de ceste autre part pendantes, & renuersees au contraire: que les arbres, & les grains croissent là contre bas, & que la pluye, la neige, & la gresle tombent, & s'escoulent de terre contremont?* Puis apres quelques autres propos le mesme Lactance tient ces propos: *L'opinion &*

Lact. l. 7. Instit. diuin c 23. Aug l 16. de Ciuitate c. 9.

imagination, que quelques-vns ont euë estimans le Ciel rond, a esté la cause & le motif d'inuenter ces Antipodes suspendus en l'air, par ainsi ie ne puis que dire de tels Philosophes, sinon que ayans vne fois erré, ils poursuiuent, & s'obstinent tousiours en leur opinion, se deffendans les vns les autres. Iusques icy sont les propos de Lactance. Mais quoy qu'il die, nous autres, qui pour le present estans au Peru, habitons la partie du monde contraire à l'Asie, & sommes leurs Antipodes (ainsi que les Cosmographes l'enseignent) ne nous voyons pas cheminans suspendus en l'air, la teste en bas, ny les pieds en haut. Certainement c'est chose merueilleuse de considerer que l'esprit & entendement humain ne peut attaindre & paruenir à la verité, sans vser d'imagination : & d'autre part, qu'il luy est impossible, qu'il n'erre, & ne faille, s'il s'en veut totalement abstenir. Nous ne pouuons comprendre que le Ciel soit rond, comme il l'est, & que la terre soit au milieu, sans l'imagination. Mais si ceste mesme imagination n'estoit corrigee, & reformee par la raison, & que nous l'ensuiuissions du tout, en fin nous nous trouuerions trompez. D'où nous pouuons conclure vne experience asseuree, que en nos ames, il y a vne certaine lumiere du ciel, par laquelle nous voyons & iugeons, voire les mesmes images, & formes interieures, qui se presentent à nous, pour les cognoistre, & par ceste mesme lumiere, nous approuuõs, & reiettõs ce, que l'imagination nous represente. Et de là voit-on clairement comme l'ame rationelle est par dessus toute la nature corporelle, & comme la force, & vigueur eternelle de la verité

preside au plus eminent lieu de l'homme: mesme l'on recognoit facilement, cõme ceste lumiere si pure, est participante, & procede de celle premiere & grande lumiere: que qui ne sçait cela, ou qui en est en doubte, nous pouuons dire de luy qu'il ignore, ou doubte s'il est homme, ou non. Ainsi si nous demãdons à nostre imagination, ce qui luy semble de la rondeur du Ciel, à la verité elle ne nous respondra autre chose, sinon que ce que dit le mesme Lactance, sçauoir que, si le Ciel est rõd, le Soleil, & les estoilles deuroiẽt tõber lors qu'ils se mouuent, & qu'ils changent de place, & s'esleuent en tirant au midy. Tout de mesme que si la terre estoit penduë en l'air, les hõmes qui habitẽt en l'autre partie d'icelle, doiuent cheminer les pieds en haut, & la teste en bas, & que les pluyes ne tõbent point d'enhaut, mais coulẽt de bas en amont: & plusieurs autres monstruositez ridicules. Mais si l'on consulte la force de la raison, elle fera peu de cas de toutes ces peintures vaines, & fera qu'on n'escoutera non plus l'imagination, qu'vne vieille folle. Mais auec ceste sienne grauité, & integrité respõdra la raison, que c'est vne erreur fort grande de fabriquer en nostre imaginatiõ, tout le mõde en la façon d'vne maison, en luy dõnãt pour fõdemẽt la terre, & le Ciel pour toict & couuerture. Et dira d'auantage que cõme aux animaux, la teste est la partie la plus haute, & la plus esleuee (biẽ que tous les animaux n'ayẽt pas la teste posee en mesme situatiõ, les vns l'ayans au plus haut, cõme l'hõme; les autres trauersãtes, cõme les brebis; les autres au milieu comme les seches & araignees) ainsi le ciel, en quelque endroit

qu'il ſoit, eſt touſiours en haut,& la terre ne plus ne moins, en quelque endroit qu'elle ſoit, demeure touſiours en bas. Parquoy eſtant ainſi que noſtre imagination, eſt fondee ſur le temps, & le lieu, leſquels elle ne peut pas meſme comprendre & conçeuoir vniuerſellement, mais ſeullement en particulier: Il s'enſuit que quand on la veũt eſleuer, à la conſideration des choſes, qui excedent & ſurpaſſent le temps & lieu, qui luy ſont cogneus, auſſi toſt elle deſchet & ne peut bonnement ſubſiſter, ſi la raiſon ne la ſouſtient & ſouſleũe, & elle ne peut bonnement ſe tenir en pied. De meſme nous voyons, que ſur le diſcours de la creation du monde, noſtre imagination extrauague pour chercher vn temps, auant la creation d'iceluy, & pour ſe baſtir le monde, elle remarque vn lieu. Mais elle ne paſſe pas outre à conſiderer, que le monde pouuoit eſtre fait d'vne autre façon. Comme ainſi ſoit neantmoins que la raiſon nous apprend qu'il n'y a point eu temps, auant qu'il y ait eu mouuement, duquel le temps eſt la meſure, & qu'il n'y a eu aucun lieu, auparauant l'vniuers, qui comprend & contient en ſoy tout lieu. Enquoy l'excellent Philoſophe

Ariſt 1. de Cæl. c. 3. Ariſtote ſatisfait clairement, & en peu de paroles à l'argument que l'on fait contre le lieu de la terre, s'aydant de noſtre meſme vſage d'imaginer, quand il dit (& auec verité) *Que au monde, ce meſme lieu de la terre, eſt au milieu, & en bas, & que tãt plus vne choſe eſt au milieu, tant plus eſt elle en bas.* Laquelle reſponce ayant eſté alleguee & miſe en auant par Lactance Firmian, luy-meſme neantmoins paſſe ſans la debatre & confuter d'aucune

raiſon, ſe paſſant de dire qu'il ne ſe peut arreſter, pour traicter, & auancer d'autres choſes.

De la cauſe, pourquoy ſainct Auguſtin a nié les Antipodes.

CHAP. VIII.

LA raiſon, qui a meu S. Auguſtin de nier les Antipodes, a eſté bien autre, que celle preallegues, comme eſtant d'vn entendement plus ſublime. Pource que la raiſon, qu'auons deduite cy deuant, (qui eſt que les Antipodes chemineroiēt au reuers,) eſt deſtruicte par le meſme S. Docteur en ſon liure des predications, par ces paroles. *Les anciens tiennēt, que la terre de tous coſtez, eſt en bas & le Ciel par deſſus, pour raiſon dequoy les Antipodes qu'ils diſent, cheminer au cōtraire de nous, ont de meſme nous, le Ciel au deſſus de leurs teſtes.* Puis donc que S. Auguſtin a recogneu cela ainſi, ſi vray-ſemblable & conforme à bonne Philoſophie, quelle ſera la raiſon dirons nous, pour laquelle vn perſonnage ſi docte & ſi ſuffiſant que luy, ait eſté pouſsé d'enſuiure l'opinion contraire? Pour certain, qu'il en a tiré le motif & la cauſe, des entrailles de la ſacree Theologie, ſelon laquelle, les lettres diuines nous enſeignent, que tous les hommes du monde deſcendent d'vn premier homme, qui fut Adam. Et de dire que les hommes euſſent peu paſſer au nouueau monde, trauerſants le grand Ocean, cela ſembleroit incroyable, & vn pur menſonge. Et à la verité ſi le ſuccez, & experience de ce, que nous auons veu en nos ſiecles, ne nous euſt eſclarcis ſur ce poinct, l'on euſt tenu

Aug. lib. Categoriarum c. 10. in 1. tomo.

iusques à maintenãt ceste raison pour bõne. Mais encore que nous sçachions que ceste raison n'est pertinẽte, ny veritable, ce neãtmoins voulõs nous bien y dõner respõse, en declarãt de quelle façon & par quel chemin le premier lignage des hõmes peut passer icy: cõmet, & par quel endroit ils vindrent pour peupler & habiter ces Indes. Or pour ce que par cy-apres nous traicterõs ce suject fort succinctemẽt, il sera bõ d'entẽdre pour le present ce que le sainct docteur Augustin dispute sur ceste matiere, aux liures de la cite de Dieu, disant ainsi:

Lib. 16. c. 9. *Ce n'est point chose que l'on doiue croire ce que quelques-vns afferment qu'il y a des Antipodes, c'est à dire des hommes qui habitent de l'autre partie de la terre, en la region desquels le Soleil se leue lors & au temps qu'il se couche en la nostre, & que leurs pas sont au rebours, & au contraire des nostres, puis qu'ils ne l'afferment point par reuelation certaine qu'ils en ayent, mais seulemẽt par vn discours de Philosophie qu'ils font, par lequels ils concluent que la terre estant au milieu du monde de toutes parts enuironnee, & couuerte esgalement du ciel, necessairement doit estre le plus bas lieu celuy, qui le plus est au milieu du monde. Puis apres il continue en ces termes, la saincte Escriture n'erre, ni se trõpe en aucune maniere, la verité de laquelle est si bien approuuee en ce qu'elle propose, des choses qui sont passees: pour-autant que ce qu'elle a prophetisé deuoir aduenir, est de point en point arriué: Cõme nous le voyõs. Et est chose hors de toute apparẽce de dire, que les hõmes ayent peu passer de ce cõtinent icy en l'autre nouueau mõde, & trauerser ceste immensité de la mer Oceane, puis que d'ailleurs il se trouue impossible que les hõmes ayẽt passé en ces parties là, estãt chose certaine, que tous hõmes descendẽt de ce premier hõme.* Enquoy

l'on recognoit que toute la difficulté que S. Augustin y trouue n'a point esté autre, que l'incõparable grãdeur de ce large Ocean. S. Gregoire Nazianzene, a eu la mesme opinion, asseurant (cõme chose sans doute,) que passé le destroit de Gibaltar, il est impossible nauiger plus outre : & sur ce subject escrit en vne sienne epistre. *Ie m'accorde bien auec le dire de Pindare qui dit que passé Cadiz, la mer est innauigable aux hommes*. Et luy mesme en l'oraison funebre, qu'il feit pour S. Basile dit. *Qu'il n'a esté permis à aucun nauigãt la mer, de passer le destroit de Gibaltar.* Et est veritable que ce passage de Pindare, où il dit, *Qu'il est deffendu aux sages & aux fols de sçauoir ce qui est plus outre, que le destroit de Gibaltar*, a esté prins & receu pour prouerbe. Aussi voyons nous par l'origine de ce prouerbe cõbien les anciẽs se sont fichez & arrestez obstinémẽt sur ceste opinion, cõme aussi par les liures des Poëtes, des historiographes & Cosmographes anciens, que la fin & borne de la terre a esté mise en Cadiz d'Espagne, où ils fabriquẽt les colõnes d'Hercules, là ils bornẽt les fins & limites de l'Empire Romain, là ils depeignẽt les limites du monde. Et non seulemẽt les lettres prophanes en parlẽt de ceste façon, mais aussi les sainctes Escritures pour s'accõmoder à nostre lãgage, disans que, *L'edict d'Auguste Cesar fut publié, afin que tout le monde fut enregistré:* & d'Alexãdre le Grãd, *qu'il estẽdit son Empire iusques aux fins & limites de la terre.* Et en autre endroit ils disent que l'Euangile *a fructifié & cru en tout le mõde vniuersel.* Car la saincte Escriture par vn style qui luy est cõmun, appelle tout le monde ce, qui est la plus grande partie d'iceluy, & qui iusques

Nazian. epi. 27. ad postumianum.

auiourd'huy a esté descouuert & cogneu. Et ont ignoré les anciens, que la mer de l'Inde Orientale, ny ceste autre l'Occidentale, peust estre nauigee, en quoy ils se sont generallement accordez. Pour raison dequoy, Pline escript comme chose certaine, que les mers qui sont entre deux terres, nous ostent l'entiere moytié de la terre habitable: pource (dit-il) que d'icy nous ne pouuons aller là, ny de là non plus venir icy. Et finalement, Tulle, Macrobe, Pomponie Mele, & les anciens escriuains ont ceste mesme opinion.

Plin. l. 2. cap. 67.

De l'opinion d'Aristote touchant le nouueau monde, & ce qui la deceu pour le luy faire nier.

CHAP. IX.

OVtre toutes les raisons susdites, il y en a eu vne autre, pour laquelle mesme les anciens furent esmeuz à croire qu'il estoit impossible aux hommes de passer en ce nouueau monde. C'est qu'ils tenoyent, que outre l'immensité & grandeur de l'Ocean, la chaleur de la region, que l'on appelle Torride ou bruslee, estoit tant excessiue, qu'elle ne pouuoit permettre aux hommes, quelques hazardeux & laborieux qu'ils fussent, de la passer, ny par mer, ny par terre, pour trauerser d'vn Pole à l'autre. Car iaçoit que ces Philosophes ayét eux mesmes affermé, que la terre estoit ronde (comme en effect elle l'est) & que sous les deux Poles y a terre habitable: ce neantmoins ont ils mescogneu, que la region comprenante tout ce qui est entre les deux Tropiques (qui est la plus grande des cinq Zones ou regions, par lesquelles les

les Cosmographes, & Astrologues diuisent le monde) peut estre habitee de l'humain lignage. La raison qu'ils donnoient pour soustenir que ceste Zone torride estoit inhabitable, estoit à cause de l'ardeur du Soleil, lequel fait son cours droitement par dessus celle region, & s'en approche de si pres qu'elle en est totalement embrasee, & par consequent luy cause vn defaut d'eauës & de pasturages. De ceste opinion a esté Aristote, lequel encore qu'il fut grand Philosophe, neantmoins s'est trompé en cet endroit, pour l'esclarcissement dequoy il sera bon de dire & remarquer les poincts où il a bien discouru, & les autres où il a failly. Ce Philosophe donc met en auant vne dispute sur le vent Meridional, ou du Sud, à sçauoir si nous deuons croire, qu'il prenne sa naissance du midy, ou bien de l'autre Pole contraire au Nort, & escrit en ces termes. *La raison nous enseigne, que la latitude & largeur de la terre habitable, est bornee & determinee, & neantmoins toute ceste terre habitable ne peut estre conjointe & continuee l'vne à l'autre. Pour-autant que la region du milieu est trop intemperee : car il est certain qu'en sa longitude, qui est d'Orient au Ponant, il n'y a point de trop grand froid, ny d'excessiue chaleur, mais il est en sa latitude & hauteur, qui est d'vn Pole à la ligne Equinoctiale. Et par-ainsi pourroit-on cheminer & trauerser toute la terre en sa longitude, si la grandeur de la mer, laquelle conioint les terres ensemblement, ne donnoit empeschement.* Iusques icy il n'y a rien à contredire en ce que dit Aristote, & a fort bonne raison de dire que la terre par sa longitude, qui est d'Orient au Ponant, court plus vniement, & est tousiours

Arist. 2. Metaph. cap. 5.

plus commode à la vie & habitation humaine, que non pas par ſa latitude, qui eſt du Nort au Midy. Ce qui eſt veritable non ſeulement pour ceſte raiſon ſuſdite d'Ariſtote, à ſçauoir pour ce qu'il y a vne meſme & touſiours ſemblable temperance du ciel de l'Orient au Ponant : attendu qu'elle eſt eſgalement diſtante, & du froid ſeptentrional, & de la chaleur du Midy : Mais auſſi pour vne autre raiſon, qui eſt qu'en allãt & cheminant touſiours en longitude l'on trouue & apperçoit-on les iours & les nuicts ſuccedans les vns aux autres alternatiuement. Ce qui ne peut eſtre en allant par la latitude; d'autãt que par neceſſité il ſeroit beſoin d'arriuer iuſques à ceſte region Polacque, en laquelle il y a nuict continuelle de ſix mois, choſe grandement incommode pour la vie humaine. Le Philoſophe paſſe plus outre, reprenant les Geographes, qui deſcriuoiẽt la terre en ſon temps, & dit ainſi : *L'on peut bien cognoiſtre ce que i'ay dit par les chemins que l'on peut faire par terre, & par les nauigations maritimes. Car il y a grande difference entre la longitude & la latitude, d'autant que l'eſpace & interualle qui eſt depuis les colomnes d'Hercules, ou deſtroit de Gibaltar, iuſques à l'Inde Orientale, excede de la proportion de plus de cinq à trois, celle qui eſt depuis l'Ethiopie iuſques au lac Meotis & derniers confins de Scythie : ce qui eſt approuué par le compte des iournees des chemins & de la nauigatiõ, que nous ſçauons à preſent par la meſme experience. D'autre part nous auons auſſi cognoiſſance de la terre habitable, iuſques aux parties d'icelle qui ſont inhabitables.* Et certes en ce poinct l'on doit pardonner à Ariſtote, puis que de ſon temps l'on n'auoit point en-

core descouuert plus outre que la premiere Ethiopie appellee exterieure, qui est ioignant l'Arabie, & l'Afrique; & que l'autre Ethiopie interieure a esté totalement incogneuë de son temps; mesme toute ceste grande terre que nous appellons auiourd'huy la terre de Prete-Ian. Comme aussi n'ont point eu cognoissance du reste de la terre qui gist sous l'Equinoxe, & va courant iusques à outrepasser le Tropique de Capricorne, pour s'arrester au Cap de bonne esperance, si bien cogneu & renommé par la nauigation des Portugais, que si l'on mesure la terre depuis ce Cap iusques à la Scythie & Tartarie, il n'y a point de doute que ceste espace & latitude se trouuera aussi grande comme l'espace & la longitude, qui est depuis Gibaltar iusques à l'Inde Orientale. C'est chose certaine que les anciens n'ont point cogneu les commencemens & sources du Nil, ny la fin de l'Ethiopie, & pour cela Lucain reprend la curiosité de Iules Cesar, de vouloir rechercher & enquerir la source du Nil, disant par ces vers:

Que te sert-il Romain de prendre tant de peines *Lucan. 10. Pharsal.*
A rechercher du Nil les sources & fontaines?

Et le mesme Poëte parlant auec le Nil, dit:

Puis que ta prime source est si cachee encore,
Que qui tu sois, ô Nil, tout l'Vniuers ignore.

Mais par la saincte Escriture mesme l'on peut entendre que ceste terre est habitable. Car si elle ne l'estoit, le Prophete Sophonias ne diroit parlant de ces nations appellees à l'Euangile, *Les fils de mes dispersez* (ainsi appelle-il les Apostres) *m'apporteront des presens de plus outre que les riuages*

d'Ethiopie. Neantmoins, comme il a esté dit, il est raisonnable de pardonner au Philosophe, d'auoir creu les historiens, & Cosmographes de son temps. Poursuiuons donc maintenant & examinons ce qui s'ensuit du mesme Aristote : *Vne partie du monde* (dit-il) *qui est la septentrionale situee au Nort, outre la Zone temperee, est inhabitable pour l'excez de froidure : l'autre partie, qui est au midy, de mesme ne peut estre habitee outre le Tropique, pour l'excessiue chaleur qui y est. Mais les parties du monde sont & gisent outre l'Inde, d'vn costé, & les colomnes d'Hercules de l'autre, pour certain ne se peuuent joindre, & continuer l'vne à l'autre : de telle façon que toute la terre habitable se tienne en vn seul continent à cause de la mer qui les separe.* En ce dernier poinct il dit la verité, puis il poursuit touchant l'autre partie du monde, & dit : *Il est necessaire que la terre aye mesme proportion, auec son Pole Antartique que ceste nostre partie habitable a auec le sien, qui est le Nort, & n'y a point de doute que en l'autre monde toutes choses doiuent estre disposees comme en cestuy-cy, specialement en la naissance & ordre des vents.* Et apres auoir mis en auant d'autre raisons, hors de propos, conclud le mesme Aristote disant : *Nous deuons donc confesser par necessité, que le Meridional est le mesme vent qui souffle, & procede de ceste region embrasee de chaleur : laquelle region pour estre fort proche du Soleil, defaut & manque d'eaux, & de pasturages.* Cecy est l'opinion d'Aristote, & à la verité, l'humaine coniecture à grãd peine a peu passer plus outre. D'où souuentesfois ie vien à considerer, (par vne contemplation Chrestienne) combien debile, & petite a esté la Philosophie des sages de ce siecle, en la recherche

Soph. c. 3. c.

des choſes diuines, puiſque meſme aux choſes humaines, où ils ſemblent ſi bien verſez, ils ont maintefois erré. Ariſtote eſt d'opinion & afferme que la terre habitable au Pole Antarctique en longitude eſt tres-grande, qui eſt d'Orient au Ponant, & qu'en latitude du Pole Antarctique à la ligne equinoctial elle eſt tres-petite. Ce qui eſt ſi contraire à la verité, que toute l'habitation preſque, qui eſt en ce coſté du Pole Antarctique, a ſa ſituation en la latitude, (i'entens du Pole a la ligne,) & en la longitude d'Orient au Ponant eſt tant petite, que la latitude l'excede trois parts, voire d'auantage. L'autre opinion eſt, qu'il afferme que la region du milieu eſt du tout inhabitable, pour eſtre ſouz la Zone Torride embraſee de l'exceſſiue chaleur que luy cauſe la prochaineté du Soleil, & par ceſte raiſon n'a point d'eaux, ny de paſturages. Ce qui eſt auſſi tout au contraire, d'autant que la plus grande part de ce nouueau monde eſt ſituee entre les deux Tropiques ſouz la meſme Zone Torride: Et neantmoins ſe trouue fort peuplee, & habitee d'hommes, & d'autres ſortes d'animaux, eſtant la region la plus abondante de tout l'vniuers en eauës & paſturages: & qui plus eſt fort temperee en la plus grande partie. Ce que la volonté de Dieu a diſpoſé de telle façon, afin de monſtrer comme meſme aux choſes naturelles il a renuersé & confondu la ſageſſe de ce ſiecle. En reſolution il faut croire que la Zone Torride eſt fort bien peuplee & habitee, quoy que les anciẽs l'ayent tenu pour choſe impoſſible. Mais l'autre Zone ou region, qui eſt entre la Torride & la Zone du Pole Antarctique,

encore qu'en son assiete elle soit fort commode pour la vie humaine, ce neantmoins est peu peuplee & habitee, puis que l'on ne cognoist autre habitation en icelle que le royaume de Chillé, & vne petite portion joignant le Cap de bonne Esperance. Le reste est occupé de la mer Oceane, bien que plusieurs soient d'opinion (laquelle ie veux bien ensuiure de ma part) qu'il y a beaucoup dauantage de terre non encore descouuerte, laquelle doit estre terre ferme à l'opposite du royaume de Chillé, qui va courant plus outre, que le cercle ou Tropique de Capricorne. Que s'il y en a, sans doute ce doit estre vne terre d'excellente temperature, pour estre au milieu des deux extremitez, & situee en mesme climat que la meilleure region de l'Europe. Et pour ceste consideration est fort bonne la coniecture d'Aristote: mais parlant de ce qui est auiourd'huy descouuert, ce qui est en ceste Zone est peu de chose, en comparaison de la grande espace de terre habitee estenduë souz la Zone Torride.

Que Pline & les anciens ont eu la mesme opinion qu'Aristote.

CHAP. X.

L'Opinion susdicte d'Aristote a esté suyuie & tenuë par Pline, qui dit ainsi: La temperature de la region du milieu du monde, par où & à l'endroit de laquelle continuellement chemine le Soleil, est embrazee & bruslee comme d'vn feu prochain, ioignant icelle region du milieu.

Plin.lib.2. c. 68.

Il y en a deux autres aux deux costez, qui pour estre entre l'ardeur de ceste Torride, & le froid cruel des deux autres extremes, sont fort temperees, & ne peuuent auoir communication les vnes auec les autres, à cause de l'ardeur excessiue du Ciel. Qui a esté la mesme opinion des anciens generalement descrite par le Poëte, en ces vers:

Tout le Ciel est circuit de cinq Zones, dont l'vne
Que Phebus ard tousiours d'vne braise importune,
Rend la terre au dessous toute rouge d'ardeur.

Et le mesme Poëte en autre lieu:

Oyez si quelque gent habité en celle part,
Qui sous la large Zone a son quartier à part,
Que Phebus au milieu des quatre autres allume.

Et vn autre Poëte dit plus clairement,

Il y a sur la terre autant de regions
Comme au ciel qu'on diuise en ces cinq portions,
Dont celle du milieu, par l'ardeur excitee,
Des chauds rais du Soleil est toute inhabitee.

Les anciens ont fondé leur opinion commune sur vne raison, qui leur a semblé certaine, & inexpugnable. Car voyans que tant plus vne region approchoit du midy, tant plus elle estoit chaude, (laquelle preuue est si certaine en ces regions, que pour ceste mesme raison, en la Prouince d'Italie la Pouille est plus chaude, que la Toscane, & en Espaigne, l'Andalusie plus que la Biscaye: chose si apparente, que iaçoit qu'il n'y ait point de difference entre l'vne & l'autre de plus de huict degrez, & encore moins, on voit que l'vne est fort chaude, & l'autre au contraire, bien froide,) de là ils inferoient que la

region ſi proche du midy ayant le Soleil droit pour Zénith, neceſſairement deuoit eſtre continuellement embraſee de chaleur. Ils voyoient d'auantage, que toutes les diuerſitez des ſaiſons de l'annee, du Printemps, de l'Eſté, de l'Autõne, & de l'Hyuer, eſtoient cauſees de l'aprochement, & eſloignement du Soleil. Voyans auſſi que, combien qu'ils fuſſent fort eſloignez du Tropique, par où chemine le Soleil en Eſté, ce neantmoins lors qu'il s'approchoit d'eux, en la meſme ſaiſon ils ſentoient de terribles chaleurs, & de là ils iugeoient que ſi ils euſſent eu le Soleil ſi proche d'eux, qu'il cheminaſt au deſſus de leurs teſtes, & tout le long de la nuee, la chaleur ſeroit tant inſupportable, que ſans doute elle conſumeroit & embraſeroit les hommes par ſon excez. C'a eſté la meſme raiſon, qui a eſmeu les anciens à croire que la region du milieu n'eſtoit point habitable, & pour cela l'appellerent ils la Zone bruſlante. Et à la verité, ſi l'experience oculaire, que nous en auons, ne nous euſt eſclarcis ſur ce poinct, nous dirions auiourd'huy, que ceſte raiſon eſtoit fort peremptoire & Mathematicienne, d'où nous pouuons voir, combien foible eſt noſtre entendement, pour comprendre ſeulemẽt ces choſes naturelles; Mais ores que nous pouuons dire qu'il eſt eſcheu au grand heur & felicité de noſtre ſiecle, d'auoir la congnoiſſance de ces deux grandes merueilles, à ſçauoir que l'on peut fort facilemẽt nauiger la grande mer Oceane, & que ſouz la Zone Torride les hommes iouyſſent d'vn Ciel fort temperé. (Choſe que les anciens n'ont peu iamais croire.) De la derniere

de ces deux merueilles, touchant la qualité & habitation de la Zone Torride, nous en traiterons auec l'ayde de Dieu fort amplement au liure ensuiuant. Et par ce me semble conuenable de discourir en ce liure de l'autre, qui est de la maniere de nauiger l'Ocean, d'autant que cela nous importe beaucoup pour le subject de cest œuure. Mais auãt que de venir à ce poinct, il sera bon de dire ce que les anciens ont tenu de ces nouueaux hommes, que nous appellons Indiens.

Que l'on trouue quelque cognoissance de ce nouueau monde dedans les liures des anciens.

CHAP. XI.

REprenant doncques ce qui a esté mis en auãt cy dessus, il faut necessairement conclure, ou que les anciens ont creu, qu'il n'y auoit hommes par delà le Tropique de Cancer (comme S. Augustin, & Lactance l'ont tenu) ou que s'il y en auoit, à tout le moins ils n'habitoient pas entre les deux Tropiques (ainsi que l'ont affermé Aristote, & Pline, & deuant eux le Philosophe Parmenides) dont le contraire est assez prouué cy-deuant, tant pour l'vn que pour l'autre. Mais cependant, plusieurs par curiosité pourroient demander, si les anciens n'ont eu aucune cognoissance de ceste verité, qui nous est à present si claire & si notoire: D'autant qu'à la verité cela semble vne chose fort estrange, que ce nouueau mõde estant si grand, comme nous le voyons oculairement, ait esté neantmoins incogneu des anciens par tant de siecles passez. D'où quelques-

Plutarc. 3. de placitis phil. c. 11.

vns auiourd'huy, pretendans amoindrir en ceſt endroit la felicité de noſtre ſiecle, & la gloire de noſtre nation, ſ'efforcent de monſtrer que ce nouueau monde a eſté congneu des anciens. Et de faict l'on ne peut pas nier, qu'il n'y en ait quelques apparences. Sainct Hieroſme eſcriuant ſur

Hier. ſuper c.2 ad Eph. l'Epiſtre aux Epheſiens dit. *Auec raiſon nous recherchons ce que veut dire l'Apoſtre, en ces paroles qu'il dit. Vous auez cheminé vn temps ſelon le cours de ce monde, ſçauoir ſi d'auanture il nous veut faire entendre, qu'il y ait vn autre ſiecle, qui ne ſoit, ny deſpende point de ce monde, mais d'autres mondes deſquels eſcrit Clement en ſon epiſtre, l'Ocean, & les mondes qui ſont par de-là l'Ocean.* Ce ſont les termes de S. Hieroſme. Mais à la verité ie ne peux trouuer, quelle Epiſtre ſoit celle de S. Clemẽt que cite ſainct Hieroſme: neantmoins ſans doute ie croy, que S. Clemẽt l'a eſcrite, puiſque S. Hieroſme l'a mis en auant. Et auec raiſon dit S. Clement, que par de là la mer Oceane, il y a vn autre monde, voire pluſieurs mondes, comme c'eſt la verité, puiſque il y a ſi grande diſtance d'vn nouueau monde à l'autre nouueau monde. (I'entẽs dire du Peru & des Indes Occidẽtales, à la Chine & Indes Orientales.)

Plin lib. 2. c. 67. D'auantage, Pline qui a eſté ſi diligent rechercheur des choſes eſtrãges, & admirables, rapporte en ſon hiſtoire naturelle, que Hannon capitaine Carthaginois, nauiga par l'Ocean depuis le deſtroit de Gibaltar, coſtoyant touſiours la terre iuſques aux confins d'Arabie, & qu'il laiſſa par eſcrit ceſte ſiẽne nauigation. Que ſ'il eſt ainſi comme Pline l'eſcrit, il ſ'enſuit que Hannon nauiga autant, comme nauigent auiourd'huy les

Portugais, trauersans deux fois par dessoubs l'equinoxe, qui est vne chose espouuentable. Et qui plus est le mesme Pline rapporte de Cornele Nepueu auteur fort graue, & dit que le mesme chemin a esté nauigé par vn autre homme appellé Eudaxius, toutesfois par chemins contraires: d'autant que cest Eudaxius suiuant le Roy des Latyres, sortit par la mer rouge dans l'Ocean, & en tournoyant paruint iusques au destroit de Gibaltar: ce que le mesme Cornele Neputeu afferme estre aduenu de son temps. Comme aussi d'autres auteurs graues escriuent, qu'vne nauire de Carthaginois poussee par la force des vens dans la mer Oceane, arriua en vne terre, qui iusques à ce tẽps n'auoit esté cogneuë, & qu'estant de retour à Carthage, donna vn grand desir & enuie aux Carthaginois de descouurir & peupler ceste terre. Ce que voyant le Senat, par vn rigoureux decret defendit telle nauigation, craignant qu'auec le desir de nouuelles terres, l'on delaissast à aimer son pays. De tout cecy l'on peut tirer que les anciens ont eu quelque cognoissance du nouueau monde, encore que parlant de nostre Amerique & de toute ceste Inde Occidentale, à peine en trouue-l'on chose certaine ès liures des Escriuains anciens. Mais de l'Inde Orientale, ie dis qu'il y en a assez ample mention, non seulement de celle de par-delà, mais aussi de celle de par-deçà, qui anciennement estoit la plus esloignee, pource que l'on y alloit par contraire chemin, que celuy qu'on fait auiourd'uy. Pourquoy n'est-il pas aisé de trouuer aux liures anciens Malacà qu'ils appelloient le doré Cher-

ſoneſe, le Cap de Comorni, qui ſ'appelloit le Promontoire de Cori, & la grande & renommee Iſle de Sumatre, tant celebree par l'ancien nom de Taprobane? Que dirons nous des deux Ethiopies, des Brachmanes, & de la grande terre des Chinois? qui doute que aux liures des anciens, il n'en ſoit fait mention pluſieurs fois? Mais des Indes Occidentales, nous ne trouuons point dedans Pline, que en ceſte nauigation l'on paſſaſt les Iſles Canaries, qu'il appelle Fortunees, la principale deſquelles il dit auoir eſté nommee Canarie, pour la multitude des chiens qui eſtoiēt en icelle. Mais à peine il y a aucune apparence aux liures anciens de la nauigation, que l'on fait auiourd'huy plus outre que les Canaries, par le Golphe qu'auec fort bōne raiſon ils appelloient grand. Ce neantmoins beaucoup ont opinion que Seneque le Tragique a prophetiſé de ces Indes-Occidentales, parce que nous liſons en ſa tragedie de Medee en vers Anapeſtiques, qui reduicts en vers François, diſent ainſi:

Plin. lib. 6. cap. 21.

Senec. in Med act. 2. in fin.

Il viendra ſur le dernier aage
Vn ſiecle nouueau, bien-heureux,
Où noſtre Ocean ſpacieux
Eſtendra plus loing ſon riuage.
Vne grand terre ſe verra
Nauigeant ceſte mer profonde,
Et lors vn autre nouueau monde
Aux humains ſe deſcouurira.
La Tullé par tout renommee
Pour vn bout du monde eſlongné
Tantoſt apres ce poinct gaigné
Sera pour voiſine contree.

Cecy raconte Seneque en ces vers,& ne pouuons bonnement nier que la prenant à la lettre, sa prediction ne soit veritable. Car si l'on compte les longues annees qu'il dit, à commencer dés le temps du Tragique, l'on trouuera plus de mil & quatre cens ans passez, & si c'est dés le temps de Medee, il y en aura plus de deux mil: ce que nous voyons auiourd'huy à veuë d'œil tellement accomply, veu qu'il n'y a point de doute que l'on n'aye trouué le passage de l'Ocean si long temps caché, & que l'on a descouuert vne grande terre & nouueau monde habitee, plus grande que tout ce continent de l'Europe & de l'Asie. Mais ce que l'on peut en cela raisonnablement disputer est, à sçauoir si Seneque a dict cela par diuination, ou si ç'a esté poëtiquement, & à la volee. Et pour en dire mon opinion, ie croy qu'il l'a pronostiqué auec la façon de deuiner qu'ont les hommes sages & aduisez: attendu qu'en son temps l'on entreprenoit desia de nouuelles nauigations, & voyages par mer. Il cognoissoit bien aussi comme Philosophe, qu'il y auoit vne autre terre cōtraire & opposite à nous, qui estoit celle qu'ils appellent Antichthon. Et par ce fondement il a peu considerer que la hardiesse & industrie des hommes en fin pourroit atteindre iusques là que de trauerser la mer Oceane, & l'ayant trauersee pourroient descouurir de nouuelles terres, & vn autre monde: attendu que du temps de Seneque l'on auoit cognoissance du succez de ce naufrage que Pline raconte, par lequel on passa le grand Ocean. Ce qui appert auoir esté le motif de la Prophetie de Seneque, comme il le donne à en-

tendre par les vers cy deuant recitez : apres lesquels ayant acheué d'escrire le soucy & la vie peu malicieuse des anciens, il suit ainsi:

Aiourd'huy c'est vn autre temps,
Car la mer contente ou forcee,
Se void de l'hardy trauersee,
Qui n'y prend que du passe-temps.

Et plus bas il dit ainsi :

Tout batteau sans craindre naufrage
Se iette or sur la haute mer,
Et ja le bouillant passager
Tient pour bref vn si long voyage.
Il n'est plus rien à descouurir,
Ny lieux qui soyent encor à prendre :
Celuy là qui se veut deffendre,
D'vn nouueau mur se doit couurir.
Tout est renuersé par le monde,
Rien n'est en son lieu demeuré,
Rien secret ny rien d'asseuré
N'y a parmy la terre ronde.
On void que le chaud Indien
Boit l'Araxe en froideur extresme,
Et l'Elbe & le Rhin tout de mesme,
Lauent le peuple Persien.

Et de ceste tant grande hardiesse des hommes Seneque a coniecturé ce qu'il a escrit, comme le dernier poinct qui doit arriuer disant : *Il viendra sur le dernier âge*, &c. ainsi qu'il a esté mis cy dessus.

De l'opinion que Platon a eüe des Indes Occidentales.

CHAP. XII.

OR si quelqu'vn a traicté plus particulierement de ceste Inde Occidentale, que l'honneur en doit estre donné à Platon, qui en son Timee dit ainsi : *En ce temps l'on ne pouuoit nauiger ce Golphe* (il entend de la mer Atlantique, qui est l'Ocean, qui se rencontre au sortir du destroit de Gibaltar) *pour ce que le passage estoit clos à la bouche des colomnes d'Hercules*, (qui est le mesme destroit de Gibaltar). *Et ceste Isle estoit joincte en ce tẽps à la bouche susdicte, & estoit de telle grandeur, qu'elle excedoit toute l'Asie & l'Afrique ensemblemẽt: & alors il y auoit vn passage pour aller de ces Isles à d'autres, & de ces autres Isles l'on alloit à la terre ferme, qui estoit proche, enuironnee de la vraye mer.* Cela est raconté par Critias en Platon. Et ceux qui se persuadẽt que ceste narration de Platon est vne vraye histoire deduicte & cõtenuë souz ces termes, disent que ceste grande Isle appellee Atlantique, laquelle excedoit en grandeur l'Afrique & l'Asie tout ensemble, occupoit alors la plus grande part de la mer Oceane appellee Atlantique, que les Espagnols nauigent auiourd'huy, & que les autres Isles, qu'il disoit estre proches de ceste grande, sont celles que maintenant nous appellons Isles de Barlouante, à sçauoir Cube Espagnolle, sainct Iean du Portriche, Iamaique & autres Isles de ceste contree : mesme que la terre ferme dont il fait mention, est celle qu'auiourd'huy nous appellons

terre ferme, à ſçauoir le Peru, & l'Amerique, & que ceſte vraye mer, qu'il dit, eſt joignant icelle terre ferme, ſçauoir la mer du Sud, qu'il appelle vraye mer, pource qu'en comparaiſon de ſa grandeur, les autres mers Mediteranees, voire la meſme Atlantique, ſont comme petites mers. Par cela à la verité ils donnẽt vne interpretation fort ingenieuſe & artificieuſe à ces propos de Platon. Mais ſi ceſte interpretation doit eſtre tenuë pour veritable, ou non, i'ay deliberé l'eſclaircir en autre lieu.

Que quelques-vns ont eu opinion qu'aux lieux de l'Eſcriture ſaincte, où il eſt faict mention d'Ophir, on le doit entendre de noſtre Peru.

CHAP. XIII.

QVelques-vns ont ceſte opinion qu'il eſt fait mention en la ſaincte Eſcritue de ceſte Inde Occidentale, prenans la region du Peru pour ceſt Ophir tant celebré en icelle. Robert Eſtienne, ou pour mieux dire François Vatable, homme fort verſé en la langue Hebraïque (comme i'ay ouy raconter à noſtre Precepteur qui fut ſon diſciple) dit aux annotations ſur le neufieſme chapitre du troiſieſme liure des Roys, que l'Iſle Eſpagnolle, que trouua Chriſtofle Colõb, eſtoit celle d'Ophir, dont Salomon faiſoit apporter quatre cens vingt, ou quatre cens cinquante talents d'or tres-fin & pur. Pour ce que l'or de Cibao que les noſtres apportent de l'Eſpagnolle, eſt de telle façon & qualité. Et s'en trouuent encore pluſieurs

In 3. l. Reg. c. 9.

In apparatu Bibliæ regiæ in phaleg. c. 9.

plusieurs autres qui afferment que cestuy nostre Peru est Ophir, deduisans & tirans vn nom de l'autre, lesquels croyent que dés lors que le liure de Paralipomenon fut escrit, l'on appelloit Peru comme auiourd'huy ils se fondent en ce que la saincte Escriture rapporte que l'on apportoit d'Ophir de l'or tres-pur, & des pierres fort precieuses auec du bois qui estoit fort beau & fort rare: lesquelles choses sont abondantes au Peru, comme ils disent. Mais (à mon opinion) c'est chose fort esloignee de verité, que le Peru soit Ophir tant celebré par les lettres sacrees. Car iaçoit qu'en ce Peru il y ait assez grande abondance d'or, ce n'est pas toutesfois de telle façon que l'on le doiue esgaler à la renommee des richesses qu'a euë anciennement l'Inde Orientale. Ie ne trouue point qu'en ce Peru il y ait des pierres si precieuses, ny de bois si exquis, qu'on n'en ait iamais veu de semblables en Hierusalem. Car encore qu'il y ait des esmeraudes exquises, & quelques arbres d'vn bois dur & aromatique : ce neantmoins ie n'y trouue point chose digne de telle louange, que la saincte Escriture donne à Ophir. Mesme il me semble qu'il n'est pas vraysemblable que Salomon eust laissé l'Inde Orientale tres-riche & opulente, pour enuoier ses flottes de nauires à ceste derniere terre: que si elles y estoient venuës tant de fois, (comme il est escrit) certainement nous trouuerions plus de reste & de tesmoignage d'icelles que nous n'auons pas. Dauantage, l'etymologie du nom d'Ophir, & le changement ou reduction d'iceluy au nom du Peru, me semble chose peu considerable, estant

2. Paral. 9.
3. Regum. 10.
2. Par. 8.
4. Reg. 22.
3. Reg. 9.

certain que le nom du Peru n'est pas fort ancien, ny commun à toute ceste contree. L'on a eu de coustume ordinairement en ces descouuertures du nouueau monde, de donner nom aux terres & ports de mer, selon l'occasion qui se presentoit alors de l'arriuee, & croy que le nom du Peru a esté ainsi trouué, & mis en vsage. Car nous tenons icy, que le nom a esté donné à toute ceste terre du Peru, à cause d'vn fleuue ainsi appellé par les naturels du pays, auquel les Espagnols arriuerent quand ils firent la premiere descouuerte. Et de là nous disons que les mesmes Indiens naturels du Peru ignorent, & ne se seruent aucunement de ce nom & appellation pour signifier leur terre. Il semble d'auantage que les mesmes autheurs veulent dire que Sepher, denommee en la saincte Escriture, est ce qu'auiourd'huy l'on appelle les Andes, qui sont des montagnes tres-hautes du Peru. Et ceste ressemblance des mots & appellatiōns n'est pas chose suffisante. Car si cela auoit lieu, nous pourrions aussi bien dire que Iectan est Iecsan, mentionné en la saincte Escriture. Aussi nous ne pouuons dire que les noms de Tite & Paul, desquels ont vsé les Rois Inquas de ce Peru, soient prouenus des Romains, ou Chrestiens; d'autant que c'est vn argument trop foible & trop leger, pour tirer conclusion de choses si grandes. L'on voit clairement que c'est chose contraire à l'intention de l'Escriture saincte, ce que quelques-vns ont escrit que Tharsis & Ophir n'estoient en vne mesme route & prouince, en conferant le chapitre vingt-deuxiesme du quatriesme liure des Rois,

Iectan filius Heber. Gen. 10. Iecsan filius Abrahæ ex Cetura Gen. 25.

auec le chapitre vingtiesme du secõd liure du Paralipomenon. D'autant que ce qui est dit au liure des Roys, que Iosaphat dressa vne flotte de nauires en Asiongaber pour aller querir de l'or à Ophir, est aussi referé au Paralipomenon, que ceste mesme flotte fut dressee pour aller à Tharsis. D'où l'on peut facilement iuger qu'en ces liures susdits, quand l'Escriture parle de Tharsis & Ophir, elle entend vne mesme chose. Quelqu'vn me pourroit demander sur cecy, quelle region ou prouince estoit cest Ophir, où alloit la flotte de Salomon, auec les mariniers de Hyram Roy de Tyr & de Sidon, pour rapporter de l'or, *3. Reg. 9.*
& où pretendant aller la flotte du Roy Iosaphat, *4. Reg. 22.*
perit, & fit naufrage en Asiongaber, comme rapporte l'Escriture. En cecy ie dis, que ie m'accorde fort volontairement à l'opinion de Iosephe, en ses liures des Antiquitez, où il dit que c'est vne prouince de l'Inde Orientale, laquelle fut fondee par cest Ophir, fils de Iectan, duquel il est faict mention au Genese dixiesme, & estoit celle *Genes. 10.*
prouince abondante d'or tres-fin. De là est venu que l'on celebre tant l'or d'Ophir, ou d'Ophas, ou selon qu'aucuns veulent dire que ce mot d'Obrise, vaut autant comme qui diroit l'Ophirize. Pource que y voyant sept sortes & especes d'or, (comme refere sainct Hierosme) celuy d'Ophir estoit tenu pour le plus fin, comme icy nous loüons & estimons l'or de Valdiuia ou de Caranaya. La principale raison qui me fait croire qu'Ophir est en l'Inde Orientale, & non en ceste Occidentale, est pource que la flotte de Salomon ne pouuoit venir icy sans passer toute

l'Inde Orientale, toute la Chine, & autre grande espace de mer; n'estant pas vray-semblable qu'ils eussent trauersé tout le monde pour venir icy chercher de l'or, principalement estant ceste terre de telle façon, que l'on n'en peut auoir eu cognoissance par aucun voyage de terre, & monstrerons apres que les anciens n'auoient cognoissance de l'art de nauiger, dõt nous vsons auiourd'huy, sans lequel ils n'eussent peu s'engouffrer & auancer si auant dans la mer. Finalement en ces choses quand il n'apparoist indices certains, mais seulement coniectures legeres, l'on n'est obligé d'en croire dauantage que ce qu'il en semble à vn chacun.

Que signifie en la saincte Escriture Tharsis & Ophir.

CHAP. XIIII.

SI les opinions & coniectures d'vn chacun doiuent estre receuës, ie tiens quant à moy qu'en la saincte Escriture ces mots de Tharsis & Ophir, le plus souuent ne signifient aucun lieu determiné, mais que c'est vn mot & signification generale aux Hebrieux, comme en nostre vulgaire ce mot des Indes nous est general en nostre vsage & façon de parler: car nous entendons par les Indes, des terres fort riches, esloignees & estranges des nostres. Ainsi nous autres Espagnols indifferemment appellons Indes le Peru, le Mexique, la Chine, Malaque, & le Bresil, & de quelconques parties de celles-cy que viennent lettres, nous disons que ce sont lettres des Indes,

eſtans neantmoins leſdites terres & Royaumes de grande diſtance & diuerſité entre elles ; iaçoit auſſi qu'on ne puiſſe nier, que le nom des Indes ſ'entend proprement de l'Inde Orientale. Et pour ce que anciennement on parloit de ces Indes comme d'vne terre fort eſlongnee, de là eſt venu, que à la deſcouuerture de ces autres terres, auſſi bien eſloignees, a l'on donné le nom des Indes : pour eſtre diſtantes des autres, & tenuës comme le bout du monde. Et de meſme façon il me ſemble, que Tharſis en la ſaincte Eſcriture le plus ſouuent ne ſignifie ny lieu, ny partie determinee, mais ſeulement des regions fort eſlongnees, & ſelon l'opinion du peuple, fort riches, & fort eſtranges. Car ce que Ioſephe & quelques-vns veulent dire, que Tharſis eſt Tarſo ſelon l'intention de l'Eſcriture, il me ſemble auec bonne raiſon auoir eſté reprouué par ſainct Hieroſme: non ſeulement d'autant que ces deux vocables ſ'eſcriuent par diuerſes lettres, l'vn auec vne aſpiration, & l'autre ſans aſpiration; mais auſſi, pource que l'on eſcrit beaucoup de choſes de Tharſis, qui ne peuuent pas bien conuenir ny ſe rapporter à Tarſo cité de Cilicie. Il eſt bien vray, que en quelques endroits de l'Eſcriture, il eſt dit que Tharſis eſt en Cilicie. Ce qui ſe trouue au liure de Iudith, quand il eſt parlé d'Holofernes, duquel il eſt dit qu'ayant paſsé les limites d'Aſſyrie, il paruint iuſques aux grands monts d'Ange, (qui par aduenture eſt Taurus) leſquels monts ſont à la feneſtre de Cilicie, & qu'il entra en tous les chaſteaux, où il aſſembla toutes ſes forces, ayant deſtruit celle tant renommee cité de Melothi,

Hieron. ad Marcell. in 3. tomo.

Iudith. 2.

Lege Plin. l. 5. c. 27.

despouilla, & ruina tous les fils de Tharsis & d'Israël, qui estoient joignant le desert, & ceux qui estoient au midy, vers la terre de Cellon, & de là passa l'Euphrates : mais (comme i'ay dit) ce qui est ainsi escrit de Tharsis ne se peut accommoder à la cité de Tarso. Theodoret & autres suiuās l'interpretation des septante, en quelques endroits mettent Tharsis en Afrique, voulans dire que c'estoit la ville mesme, qui anciennement s'appelloit Carthage, & auiourd'huy Royaume de Thunes, & disent que c'estoit là où Ionas vouloit aller, quand l'Escriture rapporte qu'il s'enfuyoit du Seigneur en Tharsis. Autres veulent dire, que Tharsis est vne certaine region des Indes, comme il semble que sainct Hierosme s'y vueille incliner. Ie ne veux pas à present debatre ces opinions, mais ie veux bien dire, que l'Escriture sur ceste matiere ne signifie pas tousiours vne region ou partie du monde certaine & determinee. Il est certain que les Mages ou Roys qui vindrent adorer Iesus Christ, estoient d'Orient, & aussi dit l'Escriture, qu'ils estoient de Saba, Epha, & Madiem. Et quelques hommes doctes sont d'opinion, qu'ils estoient d'Ethiopie, d'Arabie, & de Perse. Et neantmoins le Psalmiste & l'Eglise chante d'eux; *Les Roys de Tharsis apporteront des presens.* Nous nous accordons donc auec sainct Hierosme, que Tharsis est vn mot, qui a plusieurs & diuerses significations en l'Escriture, & que quelquefois il signifie la pierre Chrysolithe, ou Iacinthe, tātost quelque certaine regiō des Indes, tantost la mer mesme, qui est de couleur de Iacinthe à la reuerberation du Soleil. Mais auec raison le

Theod. in 1. Ioan. Artasmōt. ibid. & in alphabeto apparatus.

Hieron. ad Marcell.

Psal. 44. Isaya 60.

mesme sainct Docteur nie que Tharsis soit regiõ des Indes,où vouloit fuir Ionas,puis que partant de Ioppé, il luy estoit impossible de nauiger iusques és Indes par icelle mer. Pource que Ioppé (qu'auiourd'huy nous appellons Iaffe, n'est pas vn port de la mer rouge, laquelle est iointe auec la mer Indique Orientale, mais de la mer Mediterranee,qui n'a point d'issuë par la mer Indique. D'où il appert clairement,que la nauigation que faisoit la flote deSalomon partant de Asiongaber (où se perdirent les nauires du Roy Iosaphat) alloit par la mer rouge à Tharsis & Ophir, ce qui est expresséement attesté en l'Escriture. Et a esté ceste nauigation fort differente de celle que pretendoit faire Ionas àTharsis,puisque Asiongaber est le port d'vne cité d'Idumee, assise sur le destroit,où la mer rouge se ioint auec le grãd Oceã. De cest Ophir l'on apportoit à Salomon de l'or, de l'argẽt,du morphie,des monnes, & coqs d'Inde, & estoit leur voyage de trois ans, toutes lesquelles choses sans doute doiuent estre entẽduës de l'Inde Orientale, qui est feconde & abondãte en tout ce que dessus, ainsi que Pline l'enseigne, & que nous en auons à present certaine cognoissance. De nostre Peru certainement ils n'eussent peu apporter du morphie, d'autant que les Elephans y sont du tout incogneus. Mais ils eussent bien peu apporter de l'or, de l'argent, & de fort plaisantes & gentilles monines. Finablement il me semble que l'Escriture saincte entend communement par ce mot de Tharsis, ou la grande mer, ou des regions fort eslongnees & estranges. Par ainsi il suppose que les Propheties qui

parlent de Tharſis (puiſque l'eſprit de prophetie peut tout ſçauoir) ſe peuuent bien ſouuent accõmoder aux choſes de noſtre nouueau monde.

De la Prophetie d'Abdias, que quelques-vns interpretent eſtre des Indes.

CHAP. XV.

Guido Bodeian. in epi. ad Philippum Cathol. regem in 3. Com. ſac. Bibl. in Marrag. in Hiſpã. hiſt.

PLuſieurs diſent & afferment, qu'en la ſaincte Eſcriture il a eſté predit bien long temps deuant, que ce nouueau monde deuoit eſtre conuerty à Ieſus Chriſt par la nation Eſpaignolle, & à ce propos mettẽt en auant & expliquent le texte de la Prophetie d'Abdias, qui dit ainſi: *A la tranſmigration de ceſt exercite des enfans d'Iſrael poſſedera toutes les choſes des Chananeẽs iuſques en Sarepte, & la tranſmigration de Hieruſalem, qui eſt au Boſphore, poſſedera les citez du midy, & monteront les ſauueurs au mont de Sion pour iuger le mont d'Eſau, & ſera le Royaume pour le Seigneur.* Cecy a eſte mis ainſi en vulgaire ſuyuant la lettre. Mais les autheurs que i'entens, en l'Hebrieu liſent ainſi: *Et la tranſmigratiõ de ceſt exercite des enfans d'Iſraël* (qui ſont les) *Cananeans iuſques à Zarphat* (qui eſt France) *& la tranſmigration de Ieruſalem, qui eſt en Sapharad* (entendez pour Eſpaigne) *poſſedera pour heritage les citez du midy, & monteront ceux qui procurent la ſaluation au mont de Sion, pour iuger le mont d'Eſau, & ſera le Royaume pour le Seigneur.* Toutefois aucuns d'eux n'alleguent ſuffiſant teſmoignage des anciens, ny raiſon pertinente, pour monſtrer que Sapharad, que ſainct Hieroſme interprete le Boſphore ou deſtroit, & les ſeptante Interpretes

Ludouicus Leo Auguſtinian. in comment. ſuper Abdia.

l'Euphrate, doiue signifier l'Espagne, que leur seule opinion. Les autres alleguent la Paraphrase Chaldaïque, qui est de ceste opinion, & mesme les anciens Rabis qui l'expliquent de ceste façon, comme aussi ils expliquent Zarphat estre France (que nostre vulgaire & les septante disent estre Sarepte). Et laissant ceste dispute, qui appartient aux gens plus de loisir, quelle necessité y a-il de croire, que les citez de l'Austre, ou de Mageb (ainsi qu'escriuent les septante) soient les gens de ce nouueau monde? D'auantage, quel besoin est-il de croire, & de prendre la nation Espagnolle pour la transmigration de Hierusalem en Sapharad? si ce n'est que nous vueillions prendre Hierusalem spirituellement, & que pour icelle nous entendions l'Eglise. De sorte que par la transmigration de Hierusalem en Sapharad, le sainct Esprit nous demõstre les enfans de la saincte Eglise, qui habitent aux fins de la terre, & aux riuages, pource cela en langue Syriaque est dict Sapharad, & se rapporte bien à nostre Espagne, qui selon les anciens est la fin & le bout de la terre, estant presque toute enuironnee de la mer. Or par les citez d'Austre, ou de Sud, l'on peut entendre ces Indes: attendu que la plus grande part de ce nouueau monde est assise au midy: & la meilleure partie duquel regarde le Pole Antarctique. Ce qui s'ensuit est facile à interpreter, sçauoir *ceux qui procurent la salutation, monteront au mont de Sion pour iuger le mont d'Esau*: parce qu'on peut dire que ceux là se retirent à la doctrine, & au fort de la saincte Eglise, qui pretendent rompre & dissiper les erreurs profanes des gentils, car cela

peut eſtre interpreté iuger le mont d'Eſau. D'où il ſ'enſuit biẽ, qu'alors le Royaume ne ſera pour les Eſpagnols,ny pour ceux d'Europe,mais pour Ieſus Chriſt noſtre Sauueur. Quiconque voudra expliquer de ceſte façon la Prophetie d'Abdias, ne doit eſtre reprins puis qu'il eſt certain que le ſainct Eſprit a ſceu & cogneu tous les ſecrets lõg temps au parauant. Et ſemble qu'il y a grande apparence de croire, qu'il eſt faict mention en la ſaincte Eſcriture d'vne affaire de telle importance,comme eſt la deſcouuerture des Indes & nouueau monde, & conuerſion d'iceluy en la foy.

Iſai. 18. iuxta 70. Inter. Iſaie meſme dit ces termes.. *Ah les ailles des nauires qui vont de l'autre part d'Ethiopie*. Pluſieurs auteurs tres-doctes declarent que tout ce chapitre eſt entendu des Indes, & le meſme Prophete en d'autre

Iſaiæ 66. endroit dit, *Que ceux qui eſchaperont d'Iſrael iront fort loing à Tharſis & en des Iſles fort eſlongnees, où ils conuertiront au Seigneur pluſieurs & diuerſes nations*. Entre leſquelles il nomme la Grece, l'Italie, & l'Afrique, & beaucoup d'autres. Ce qui ſans doute ſe peut bien rapporter à la conuerſion de ces nations des Indes. Car eſtant choſe aſſeu-

Matth. 24. ree que l'Euangile doit eſtre preſchee par tout l'vniuers, ainſi que le Sauueur nous l'a promis, & qu'alors viendra la fin du monde, il ſ'enſuit, & ainſi le doit-on entendre, qu'en toute l'eſtenduë du monde il y a beaucoup de nations à qui Ieſus Chriſt n'a eſté annoncé. Partant nous deuons de là recueillir, qu'il eſt demeuré grande partie du mõde incogneuë aux anciens, & qu'auiourd'huy il y en a encore vne bonne partie à deſcouurir.

Par quel moyen ont peu arriuer aux Indes les premiers hommes, & qu'ils n'y sont arriuez de gré, & selon leur intention.

CHAP. XVI

MAintenant il est temps de respondre à ceux qui disent qu'il n'y a point d'Antipodes, & que ceste region où nous viuons, ne peut estre habitee. L'immense grandeur de l'Ocean, espouuenta tellemēt sainct Augustin, qu'il ne pouuoit penser comment le lignage humain eust peu passer à cestuy nostre nouueau monde. Mais puis que d'vne part nous sçauōs de certain que passez sont plusieurs ans, qu'il y a des hommes habitans en ces parties cy, & d'autre part ne pouuons nier ce que la saincte Escriture nous enseigne clairement, que tous les humains sont procedez d'vn premier homme, que sans doute serons contraincts de croire & confesser que les hommes seront passez icy de l'Europe, de l'Asie, ou de l'Afrique: toutesfois ce pendant il nous faut rechercher & discourir par quel chemin ils y ont peu venir. Il n'est pas vray-semblable qu'il y ait eu vne autre arche de Noé, en laquelle les hommes puissent estre arriuez aux Indes, & moins encore que l'Ange ait transporté les premiers hommes de ce nouueau monde, attachez & suspendus par les cheueux, comme il feit le Prophete Habacuc, car nous ne traitons pas de la toute puissance de Dieu, mais seulement de ce qui est conforme à la raison & à l'ordre & disposition des choses humaines. C'est pourquoy ces

deux choses doiuent estre tenuës pour admirables & dignes de merueille, voire d'estre cõptees entre les secrets de Dieu. L'vne que le genre humain ait peu passer vne si grande trauerse de mer, & de terre. L'autre que y ayant icy si grand nombre de peuple, ils ayẽt esté neãtmoins incogneus par tant de siecles. Pour ceste cause ie demande par quelle deliberation, force & industrie, le lignage des Indiens a peu passer vne si large mer,& & qui pouuoit estre l'inuenteur d'vn passage si estrange. Veritablement ie l'ay plusieurs fois recherché & ruminé à moy-mesme, (comme plusieurs autres ont fait,) & iamais n'ay peu trouuer chose qui me peust satisfaire. Toutes-fois i'en veux bien dire ce que i'en ay conceu & qui me vient à present en la fantasie, puis que les tesmoins me manquent, lesquels ie peusse suiure & me laisser aller par le fil de la raison (quoy qu'il soit fort delié) iusques à ce qu'il se disparoisse du tout de deuant mes yeux. C'est vne chose certaine que les premiers hõmes sont venus en la terre du Peru par l'vne de ces deux manieres, sçauoir ou par terre, ou par mer. Que s'ils sont venus par la mer,ç'a esté ou fortuitement & par hazard, ou de gré & propos deliberé. I'entens par hazard estans iettez par quelque orage & force de tourmente, comme il aduient en temps rude, & tempestueux. I'entens aussi de propos deliberé qu'ils eussent dressé leur nauigatiõ, pour chercher & descouurir de nouuelles terres. Outre ces deux manieres, ie trouue qu'il n'est point possible d'en trouuer d'autres, si nous voulons suiure le cours des choses humaines, & ne nous arrester

à fabriquer des fictions Poëtiques & fabuleuses. Car il ne faut pas que quelqu'vn se persuade de trouuer vn autre Aigle, comme celle de Ganimede, ou quelque cheual volant, comme celuy de Perseus, qu'il maintienne auoir apporté les premiers Indiens par l'air, ne que par aduenture ces premiers hommes se soient seruis de poissons, comme Serenes, ou Nicolas, pour les auoir passez là. Mais delaissant arriere ces propos de mensonge, & dignes de risee, examinons vn peu chacune de ces deux manieres mises en auant: attendu que ceste dispute sera plaisante & vtile. Premierement il me semble que ce ne seroit pas chose trop eslongnee de raison de dire, que les premiers & anciẽs peuples de ces Indes sont venus, ont descouuert, & peuplé par la mesme façon, que nous autres à present y venons iournellement, à sçauoir part l'art de nauiger, & l'ayde des pilotes, lesquels se conduisent par la hauteur & cognoissance du Ciel, & auec l'industrie qu'ils ont de chãger & manier les voiles selon le temps qui se presente. Pourquoy cela ne pourroit-il pas bien estre? faut-il croire que nous seuls hommes, & en cestuy nostre siecle, tant seulement, ayons comprins & cogneu l'art de n'auiger l'Ocean? Nous voyons que de ce temps mesme, l'on nauige & trauerse encore l'Ocean pour descouurir nouuelles terres, comme peu de temps y a qu'Aluaro Mendana & ses compagnons ont nauigé, estans partis du port Lima, & suiuy la route du Ponant pour descouurir la terre qui gist à l'Est, où est le Peru, & au bout de trois mois, descouurirent les Isles, qu'ils appellerent Isles de

Salomon, qui ſont pluſieurs & fort grandes. Et y a grande apparence qu'elles giſent joignant la nouuelle Guynee: ou pour le moins qu'elles ſont fort proches d'vne autre terre ferme. Et encore auiourd'huy par le commandement du Roy, & de ſon conſeil l'on delibere d'appreſter vne nouuelle armee pour aller à ces Iſles. Puis donc qu'il eſt ainſi, pourquoy ne dirons nous pas, que les anciens auſſi bien n'ayent peu auoir le courage, & reſolution de voyager par mer à meſme deliberation de deſcouurir la terre, qu'ils appellent Antictthon, oppoſite à la leur, & que ſelon le diſcours de leur philoſophie, deuoit eſtre auec deſſein de ne s'arreſter iuſques à la veuë des terres qu'ils cherchoient? Certainement il n'y a aucune repugnance ou contrarieté que ce que nous voyons auiourd'huy arriuer, ſoit ainſi anciennement arriué: attendu meſme que la ſaincte Eſcriture teſmoigne que Salomon print des maiſtres pilotes de Tyr & de Sidon, fort adroits & experimentez à la mer, & que par leur induſtrie, l'on feit ceſte nauigation de trois ans. A quel propos penſez vous quelle remarque l'art des mariniers, & leur ſcience, enſemble leur nauigation ſi longue de trois ans, ſinon pour nous donner à entendre que la flotte de Salomon, nauigeoit le grand Ocean? Il y en a beaucoup qui ſont de ceſte opinió, auſquels il ſemble que ſainct Auguſtin auoit peu de raiſon de s'eſpouuenter, & eſmerueiller de la grandeur de l'Ocean puiſqu'il pouuoit coniecturer qu'il n'eſtoit ſi difficile à nauiger, veu ce qui eſt rapporté par la nauigatió de Salomon. Mais pour dire la verité mon opinion eſt bien

2. Par. 9.
3. Reg. 10.

autre, & ne me puis persuader que les premiers Indiens soient arriuez en ce nouueau monde, par vne nauigation ordonnee, & faite à propos. Mesme ie ne veux pas accorder que les anciens ayent cogneu l'art & industrie de nauiger par le moyen duquel les hómes auiourd'huy trauersent la mer Oceane de quelque partie que ce soit à quelconque autre, qu'il leur prene fantasie. Ce qu'ils font auec vne incroyable vistesse & resolution, attendu que ie ne trouue en toute l'antiquité aucun reste, ou tesmoignage d'vne chose si notable, & de si grande importance. Et ne trouue qu'aux liures des anciens soit faite aucune mention de l'vsage de la pierre d'Aymant, ne de l'Esguille à nauiger, voire, ne croy-ie point qu'ils en ayent eu aucune cognoissance. Que si l'on oste la cognoissance de l'Esguille à nauiger, l'on cognoistra facilement qu'il est impossible qu'ils ayent trauersé l'estenduë du grand Ocean. Ceux qui ont quelque cognoissance de la mer, entendent bien ce que dis. Pource qu'il est aussi facile de croire, que les mariniers estans en pleine mer puissent dresser la prouë de la nauire, où ils voudront, si l'Esguille de nauiger leur deffaut, comme de penser que l'aueugle puisse monstrer auec le doigt ce qui est proche ou ce qui est eslógné en quelque endroit. Et est vne chose esmerueillable que les anciens ayent ignoré par tant de temps vne si excellente proprieté de la pierre d'aymant, & qu'elle ait esté descouuerte & cogneuë par les modernes. Il appert bien que les anciens ont ignoré ceste proprieté, en ce que Pline, qui est si curieux historien des choses naturelles, neantmoins parlant

Plin. lib. 3. c. 6. & lib. 34. c. 1. 14. & lib. 7. c. 4.

de ceste pierre d'Aymant, ne dit aucune chose de ceste vertu & proprieté, qu'elle a de faire tousiours tourner deuers le Nort le fer qu'elle aura touché, qui est la vertu la plus admirable qu'elle ait. Aristote, Theophraste, Dioscoride, Lucrece ny aucuns historiens ny philosophes naturels, que i'ay veu, n'en font aucune mention, encore qu'ils traictent de la pierre d'Aymant. Sainct Augustin escriuant d'autre part plusieurs & diuerses proprietez, & merueilleuses excellences de la pierre d'Aymãt aux liures de la cité de Dieu, n'en parle nullement. Et est certain, que toutes les merueilles que l'on conte de ceste pierre, ne sont rien au respect de ceste proprieté si estrãge, qu'elle a de regarder tousiours au Nort, qui est vn grãd miracle de nature. Il y a encore vn autre argument, qui est que Pline traictant des premiers inuenteurs de la nauigation, & racontant tous les instrumens & appareils, ne parle aucunement de l'Esguille à nauiger, ny de la pierre d'Aymant: mais ie dy seulement que l'art de recognoistre les estoilles, a esté inuenté des Pheniciens. Et n'y a point de doute, que ce que les anciens ont sceu & cogneu de l'art de nauiger, n'estoit qu'au regard des estoilles, & remarquãs les riuages, Caps, & differences des terres. Que s'ils se trouuoient si auant en haute mer, que du tout ils perdissent la veuë de la terre, ils ne sçauoient en quelle part dresser la prouë par autre discours, sinon par les estoilles, Soleil & la Lune, & cela leur defaillant (comme il aduient en temps nebuleux, & couuert,) ils se gouuernoient par la qualité du vent, & par coniectures du chemin qu'ils pouuoient

Diosco. l. 5. c. 10.
Lucret. l. 6.
Aug. de Ciuit. Dei. c. 1. vbi multa de magnete.
Plin. l. 7. c. 56.

auoir

auoir fait, finalement alloient conduits de leur instinct. Comme en ces Indes les Indiens nauigent vn long chemin de mer, conduits seulement par leur industrie & instinct naturel. Et sert beaucoup à ce sujet ce qu'escrit Pline des insulaires de la Taprobane (qu'auiourd'huy nous appellons Sumatra) disant en ceste façon, lors qu'il traicte de l'art & industrie dont ils vsoient à nauiger. *Ceux de la Taprobane ne voyent point le Nort, & pour nauiger, suppleent à ce defaut, portans auec eux certains petits oiseaux, lesquels ils laissent aller souuent, & comme ces petits oiseaux par naturel instinct vollent tousiours vers la terre, les mariniers dressent leur proue à leur suite.* Qui doute donc que s'ils eussent eu cognoissance de l'Esguille, ils ne se fussent aidez pour guide de ces petits oiseaux pour descouurir la terre? Bref, il suffit pour monstrer que les anciens n'ont cogneu ce secret de la pierre d'Aymant, de veoir qu'à chose si remarquable, il n'y a aucun mot ny vocable Latin, ny Grec, ny Hebrieu qui luy soit propre. Car vne chose de telle importance, n'eust point manqué de nom en ces langues, s'ils l'eussent cogneu. De là vient qu'auiourd'huy les Pilotes, pour faire dresser la route, à celuy qui tient le gouuernail, se seent au haut de la pouppe, qui est afin qu'il puisse de cest endroit regarder l'Eguille, là où anciennement, ils seoiẽt en la prouë, pour regarder les differẽces des terres & des mers, & duquel lieu ils cõmandoient au gouuernail. Cõme auiourd'huy l'on vse encore à l'entrer ou sortir de quelque port & haure, & pour ceste occasion les Grecs appelloiẽt les Pilotes *Prorītas*, pour ce qu'ils se tenoient en la prouë.

De la proprieté & vertu admirable de la pierre d'Aymant, pour le faict de la nauigation, & que les anciens n'en ont eu cognoissance.

CHAP. XVII.

PAr ce qui est dit cy dessus, il appert que l'on doit tenir la nauigation des Indes si briefue & si certaine que nous l'auons de la pierre d'Aymant. Comme auiourd'huy nous voyons plusieurs hommes qui ont voyagé de Lisbonne à Goa, de Seuille à Mexicque, à Panama, & en toute ceste autre mer du Sud, iusques à la Chine & au destroit de Magellan, & ce aussi facilement & certainement, comme le laboureur peut aller de la metairie en la ville. Nous auons veu aussi des hommes qui ont faict quinze voyages aux Indes, voire dix-huict, & auons entendu parler d'aucuns anciens lesquels ont fait plus de vingt voyages, passans & repassans la largeur de ce grand Ocean, ausquels ils n'ont apperceu aucuns restes ny apparences de ceux qui auoient passé ny rencontré voyageurs à qui demander le chemin. Car (comme dit le Sage) la nauire coupe l'eau & ses ondes, sans laisser vestiges par où elle passe, ny faire chemin dans les ondes. Mais par la vertu & proprieté de la pierre d'Aymant, il se faict en cest Ocean comme vn chemin tracé & descouuert, le tres-haut Createur de toutes choses luy ayant communiqué telle vertu, que par son attouchement au fer, il luy communique ceste proprieté, d'auoir son mouuement & regard vers le Nort,

tap. 5.

ſans y faillir en quelque partie du monde que ce puiſſe eſtre. Quelques-vns recherchent quelle eſt la cauſe de ceſte proprieté merueilleuſe, & veulent dire, & ſ'imaginer ie ne ſçay quelle ſympathie : mais quant à moy, ie prends plus de plaiſir & de contentement conſiderant ſes merueilles, à loüer la grandeur & pouuoir du Tout-puiſſant, & me reſiouyr en la contemplation de ſes œuures admirables, & à dire auec Salomon, parlant ſur ce propos : *O Pere, duquel la Prouidence gouuerne & maintient vn bois, luy donnant vn chemin aſſeuré ſur la mer, & au milieu des bondiſſantes ondes, pour monſtrer que de meſme façon tu pourrois ſauuer & deliurer l'homme de tout peril & naufrage, encor qu'il fut ſans nauire au milieu de la mer. Mais d'autant que tes œuures ſont pleines de ſageſſe, les hommes mettẽt & hazardent leurs vies ſur vn peu de bois, & pour trauerſer la mer, s'eſchapent & ſe laiſſent aller en vn bateau.* Et ſur ce meſme propos le Pſalmiſte dit : *Ceux qui montent ſur mer en des nauires, & qui font leurs affaires en trauerſant les eaux, ſont ceux qui au profond de la mer ont veu les œuures du Seigneur, & ſes merueilles.* Et à la verité ce n'eſt pas vne des moindres merueilles de Dieu, que la force d'vne pierre ſi petite commande à la mer, & cõtraigne l'abyſme infiny de luy obeyr & ſuiure ſon commandement. Mais pour-autant que c'eſt choſe qui ſe void tous les iours, & ſemble ſi facile, les hommes ne ſ'en eſmerueillent point, & ne ſe ſouuiennent pas d'y prendre garde : & d'autant que ceſte liberalité eſt telle, les ignorans pour cela en font moins d'eſtat. Neantmoins ceux qui le veulent conſiderer de prés, ſont conduits par la raiſon à benir la ſa-

Sap. 14.

Pſal. 106.

gesse de Dieu, & luy rendre graces d'vn si grand benefice. Estant donc ordonné du Ciel, que ces nations des Indes qui tant de temps ont esté cachees fussent cogneuës & descouuertes, & que ceste route fut hantee & frequentee, afin que tant d'ames vinssent à la cognoissance de Iesus Christ, & gaignassent le salut eternel, il a esté pourueu de guide asseuree pour ceux qui font ce chemin, sçauoir l'Esguille de nauiger, & la vertu de la pierre d'Aymant. On ne peut sçauoir au certain, depuis quel temps cest vsage & art de nauiger a esté pourueu de guide asseuree pour ceux qui font ce chemin, sçauoir l'Esguille de nauiger, & la vertu de la pierre d'Aymant. On ne peut sçauoir au certain, depuis quel temps cest vsage & art de nauiger a esté mis en lumiere: mais quant à moy, ie tiens pour certain, qu'il n'est pas fort ancien, d'autant que outre les raisons desduites au chapitre precedẽt, ie n'ay leu en aucun autheur ancien, traittant des horloges, qu'il soit faict aucune mention de la pierre d'Aymant. Et neantmoins il est certain que le principal & plus necessaire instrument des cadrans au Soleil, dont nous vsons auiourd'huy, est l'esguille de fer touchee de la pierre d'Aymant. Quelques autheurs approuuez escriuent en l'histoire des Indes Orientales, que le premier qui commença à descouurir ce secret sur mer, fut Vasco de Gama, lequel à la hauteur de Mozambique rencontra certains mariniers Mores, qui vsoient de l'Esguille de nauiger, & que par le moyen d'icelle Esguille il nauigea ces mers: toutesfois ils n'escriuent point de qui ils auoient apprins cest artifice: & quelques-vns

Li. 1. de Ital. illustr. regni 13. Plin. l. 2. c. 71. & lib. 7. cap. vlt. Ozorius de rebus gestis Emmian. lib. 1.

d'entre'eux mesmes sont de nostre opinion, qui est que les anciens ont ignoré ce secret. D'auantage ie diray vne autre & plus grande merueille de l'Esguille de nauire, que l'on pourroit tenir pour incroyable, si l'on ne l'auoit veu & cogneu par experience si asseuree & manifeste. Le fer touché & frotté de la pierre d'Aymant par la partie d'icelle pierre, qui en sa naissance regarde le Sud ou Midy, a ceste vertu de se tourner & incliner tousiours & en tous lieux vers le contraire, qui est le Nort : toutesfois en tous lieux il ne le regarde pas directement, mais y a certains poincts & climats, où il regarde droitement le Nort & s'y arreste : mais passant ou changeant de ce climat, il costoye vn peu, ou à l'Orient ou Ponant, tant plus qu'il se va esloignant de ce climat, c'est ce que les mariniers appellent nordester, ou nortoester. Nordester, vaut autant à dire comme costoyer, s'inclinant au Leuant, & nortoester s'inclinant au Ponant. Et est chose de telle consequence, & qui importe tant de sçauoir ceste declinaison, & costoyement de l'Esguille, que si l'on n'y pensoit & regardoit de pres, (quoy qu'elle soit petite) l'on s'esgareroit merueilleusement en la nauigation, & arriueroit l'on en autre lieu que celuy où l'on pretendoit aller. Vn iour vn pilote Portugais fort experimenté me disoit qu'il y auoit quatre poincts en tout le monde, ou l'Esguille se dressoit au Nort, & me le contoit par leurs noms, que ie n'ay retenus, vn d'iceux est la hauteur de l'Isle de la corne en la Tiercyere, ou Alçores, qui est chose fort cogneuë à tous ; mais tirant outre de là à plus de hauteur, il nortoeste,

qui est à dire decliner au couchant. Mais tirant au contraire à moins de hauteur, vers l'Equinoctial, il nordeste, qui est incliner à l'Orient. Les maistres en cest art pourront enseigner de combien, & iusques où: de ma part ie demanderois volontiers aux bachelliers qui presument sçauoir tout ce qui est, qu'ils me dissent la cause de cest effect, & pour quelle raison vn peu de fer frotté à la pierre d'Aymant reçoit tant de vertu que de regarder tousiours au Nort: mais encor auec telle dexterité, qu'il cognoit les climats & diuerses situations du monde, & où il se doit ficher & dresser, où s'incliner en vn costé ou en l'autre, aussi bien qu'aucun Philosophe & Cosmographe qui soit. Que si ne pouuons bonnement descouurir la cause & la raison de ces choses que nous voyons iournellement à l'œil, qui sans doute seroiẽt fort difficiles à croire, si nous ne les voyons ainsi ouuertement: Certes l'on cognoit bien par là nostre folie & vanité, de nous vouloir faire iuges, & assubiectir à nostre raison & discours les choses diuines & souueraines. C'est pourquoy il vaut mieux, comme dit Gregoire Theologien, que la raison s'asuiettisse à la foy, puisque en sa maison mesme elle ne se peut pas biẽ gouuerner. Mais cecy nous doit suffire, retournons à nostre propos, & concluons que l'vsage de l'Esguille à nauiger n'a point esté cogneuë des anciens, d'où l'on peut resoudre qu'il leur a esté impossible de faire voyage de propos deliberé, partans de l'autre monde pour venir en cestuy-cy par l'Ocean.

Auquel est respondu à ceux qui disent qu'au temps passé comme auiourd'huy l'on a nauigé sur l'Ocean.

CHAP. XVIII.

CE que l'on allegue au contraire de ce qui a esté dict, que la flotte de Salomon nauigeoit en trois ans, n'est pas preuue suffisante, puis que les sainctes Escritures n'afferment pas expressément que ce voyage durast trois ans, mais bien qu'il se faisoit vne fois en trois ans. Et encore que nous accordions que la nauigation durast trois ans, il pouuoit estre, comme il est plus vraysemblable, que ceste flotte nauigeant vers l'Inde Orientale, fut retardee de sa route pour la diuersité des ports & regions qu'elle alloit recognoissant : comme auiourd'huy en toute la mer du Sud, l'on nauige depuis Chile iusques à la neuue Espagne, laquelle nauigation encor qu'elle soit plus certaine, neantmoins elle est bien plus longue à cause de ce tournoyement qu'elle est contrainte de faire par les costes, & le retardement qu'elle peut auoir en diuers ports. Et à la verité ie ne trouue point és liures des anciens qu'ils se soient beaucoup aduancez & engolphez en l'Ocean, & ne peux croire, que ce qu'ils en ont nauigé ait esté autrement que de la façon qu'on nauige encor auiourd'huy en la mer Mediterranee. Qui donne occasion aux hommes doctes de croire, qu'anciennement l'on ne nauigeoit point sans rames, d'autant que l'on alloit tousiours costoyant la terre, & semble que l'Escriture *Ion.* 10.

ſainĉte le vueille ainſi donner à entendre, quand elle parle de ceſte fameuſe nauigation du Prophete Ionas, où il eſt diĉt que les mariniers eſtans forcez du temps, ramerent à terre.

Que l'on peut coniecturer que les premiers peupleurs des Indes y ſont arriuez par tourmente & contre leur volonté.

CHAP. XIX.

AYant monſtré qu'il n'y a point d'apparence de croire que les premiers habitans des Indes y ſoient venus de propos deliberé, il ſ'enſuit donc que ſ'ils y ſont venus par mer, ç'a eſté par cas fortuit & par force de tourmente, ce qui n'eſt pas incroyable, quelque grande que ſoit la mer Oceane, puis qu'il en eſt autant aduenu de noſtre temps: lors que ce marinier (duquel nous ignorõs encore le nom,afin qu'vn œuure ſi grand & ſi important ne ſ'attribuë point à d'autre autheur qu'à Dieu) ayãt par vn terrible & mauuais temps recogneu ce nouueau monde, laiſſa pour paye de ſon logis, où il l'auoit receu, à Chriſtofle Colon, la cognoiſſance d'vne ſi grande choſe. Ainſi a-il peu arriuer, que quelques hommes de l'Europe ou Afrique, au temps paſſé ayent eſté eſté pouſſez par la force du vent, & iettez à des terres incogneuës par de-là la mer Oceane. Qui eſt-ce qui ne ſçait point que pluſieurs, ou la plus grande part des regions que l'on a deſcouuertes en ce nouueau monde, a eſté par ce moyen, deſquelles l'on doit pluſtoſt attribuer la deſcouuerture à la violence des temps & orages, que non

pas à l'esprit & industrie de ceux qui les ont descouuertes? Et afin que l'on recognoisse que ce n'a pas esté de nostre temps seulemẽt que l'on a faict & entreprins de tels voyages, pour la grandeur de nos nauires, valeur & hardiesse de nos hommes, on peut voir dedans Pline, que plusieurs des anciens ont faict de semblables voyages. Il dit donc de ceste façon : *L'on raconte que Caius Cesar fils d'Auguste, estant en charge sur la mer d'Arabie, l'on veid & recogneut des pieces & restes de nauires Espagnols, qui y auoient pery.* Et dit apres : *Nepos raconte du circuit Septentrional, que l'on apporta à Quintus Metellus Celer compagnon au consulat de Caius Affranius (estant alors iceluy Metellus Proconsul en Gaule, certains Indiens qui auoient esté presentez par le Roy de Suede, lesquels Indiens nauigeans de l'Inde pour leur commerce, furent iettez en Germanie par la force des tempestes.* Pour certain si Pline dit verité, les Portugais ne nauigent point auiourd'huy d'auantage que firent ceux là en ces deux naufrages, l'vn depuis l'Espagne iusques en la mer Rouge, & l'autre depuis l'Inde Orientale iusques en Allemagne. Le mesme autheur escrit en vn autre liure, qu'vn seruiteur d'Annius Plocanius, qui tenoit la ferme des droits de la mer Rouge, nauigeant la route d'Arabie, suruint des vẽts du Nort furieux, tellement qu'en quinze iours il passa la Carmanie, iusques à recognoistre Hippures, port de la Taprobane, qu'auiourd'huy nous appellons Samatre. Mesme l'on raconte d'vn nauire de Carthaginois, qui de la mer de Mauritanie, fut poussé d'vn vent de bize, iusques à la veuë du nouueau monde. Ce qui n'est pas chose nouuelle à ceux

Plin. li. 2. cap. 6

Plin. lib. 6. cap. 22.

qui ont quelque experience de la mer, d'entendre que quelquefois vne tempeste dure si long temps & obstinément, sans appaiser sa fureur. Il m'est aduenu allant aux Indes, que partant des Canaries, i'ay descouuert & apperceu en quinze iours la premiere terre peuplee des Espagnols. Et sans doute, ce voyage eust esté plus bref, si les mariniers eussent appareillez toutes leurs voiles, à la bize qui couroit. Ainsi me semble-il chose vray-semblable, qu'au temps passé les hommes soient arriuez aux Indes, contre leur intention, poussez & vaincus de la fureur des vents. Ils font au Peru grande mention de quelques Geans qui ont esté en ces quartiers, les os desquels se voyēt encor auiourd'huy en Manta & port vieil, d'vne grandeur enorme, & à leur proportion, ces hommes deuoient estre trois fois plus grands que les Indiens d'auiourd'huy. Ils racontent que ces Geans vindrent par mer, & faisoient la guerre à ceux du pays, qu'ils bastirent de somptueux edifices, dont-ils monstrent encor auiourd'huy vn puits fait de pierres de grand valeur. Ils disent d'auantage, que ces hommes commettans pechez enormes, & specialement cil contre nature, furent embrasez & consumez du feu qui vint du ciel. Mesme raconte que les Indiens d'Yca, & d'Arica, qu'ils souloient anciennement nauiger fort loin à des Isles du Couchant, & faisoient leur nauigation en des cuirs de loup marin enflez. De façon qu'il n'y a point faute de tesmoignages pour monstrer que l'on ait nauigé la mer du Sud deuant que les Espagnols y vinssent. Ainsi pouuons-nous penser, que le nouueau monde a

commencé d'estre habité par des hommes qui y ont esté iettez par la tempeste des vents, & la force du Nort, comme finalement on l'a veuë descouuerte en nostre temps. Il est ainsi (chose bien considerable) que les œuures de nature de grande importance, pour la plus grand part, ont esté trouuees fortuitement, sans y penser, & non pas par l'industrie & diligence humaine. La plus-part des herbes medecinales, des pierres, des plantes, des metaux, des perles, de l'or, aymant, ambre, diamant, & la plus-part de choses semblables, & leurs proprietez & vertus sont plustost venuës en la cognoissance des hommes par accident que par art, & par leur industrie. Afin que l'on voye que la gloire & loüange de telles merueilles, se doit plustost attribuer à la prouidence du Createur, que non pas à l'entendement humain : pour-autant que ce qui nous semble arriuer fortuitement, procede tousiours de l'ordonnance & disposition de Dieu, qui fait toutes choses auec raison.

Que neantmoins tout ce qui a esté dit cy dessus est plus vray-semblable de penser, que les premiers peupleurs des Indes y sont venus par terre.

CHAP. XX.

IE conclus donc qu'il est bien vray-semblable de penser que les premiers, qui arriuerent aux Indes, fust par naufrage & tempeste de mer : mais il se presente sur ce poinct vne difficulté, qui me trauaille beaucoup, qui est qu'encor que nous accordions, que les pre-

miers hommes ſoient venus à des terres ſi eſloignees, que celles-cy, & que les nations que nous voyons icy ſoient ſorties d'eux, & ſe ſoient tellement multipliez qu'ils ſont à preſent. Neantmoins ie ne me puis imaginer par quel moyen, ny de quelle façon les beſtes & animaux, dont il ſe trouue grande abondance aux Indes, y ayent peu arriuer, n'eſtant pas croyable que l'on les ait embarquez & portez par mer. La raiſon pour laquelle nous ſommes contraints de dire, que les premiers hommes des Indes ſont venus de l'Europe ou de l'Aſie, eſt pour ne contredire à la ſain-
Geneſ. 7. ɛte Eſcriture, qui nous enſeigne clairement que tous les hommes ſont ſortis d'Adam: Par ainſi nous ne pouuons donner autre origine aux hommes qui ſont és Indes; veu que la meſme Eſcriture nous dit, que toutes les beſtes & animaux de la terre perirent, ſinon celles qui furent reſeruees en l'Arche de Noé pour la multiplication & entretien de leur eſpece. De façon que nous deuons neceſſairement referer la multiplication de tous les animaux ſuſdits à ceux qui ſortirent de l'Arche de Noé aux monts d'Araraat où elle ſ'arreſta, & par ce moyen nous deuons rechercher, tant pour les hommes que pour les beſtes, le chemin par lequel ils ſont paſſez du vieil monde au nou-
Aug. l. 16. de ciuit. c. 7. ueau. Sainɛt Auguſtin traiɛtant ceſte queſtion, pour quelle raiſon l'on trouue en certaines Iſles des loups, des tygres, & autres beſtes rauiſſantes qui n'apportent aucun profit aux hommes, veu qu'il n'y a point de doute que les elephans, cheuaux, bœufs, chiens & autres animaux dont ſe ſeruent les hommes, y ont eſté portez tout expres

en des nauires, comme nous voyons auiourd'huy que l'on les porte depuis l'Oriẽt iusques en l'Europe, & de l'Europe au Peru, encor que les voyages en soient si longs. Et par quel moyen ces animaux qui sont de nul profit, au contraire sont dommageables, comme les loups, & autres de telle nature farouche, ayent peu passer aux Indes, supposé (cõme il est certain) que le Deluge noya toute la terre. Sur lequel traicté, ce docte & sainct homme essaye à se demesler de ces difficultez, disant, qu'ils peurent passer à nage en ces Isles; ou que quelqu'vn les y a portez expres pour le desduit de la chasse. Ou bien que par la volonté de Dieu, ils eussent esté creez tout de nouueau de la terre, en la mesme sorte & maniere de la premiere creation, quand Dieu dist: *Que la terre produise tout animal viuant en son genre, animaux, reptiles & bestes sauuages des champs selon leur espece.* Mais si nous voulons appliquer ceste solution à nostre propos, la chose en demeurera plus ambarassee; car commençant au dernier point, il n'est pas vray-semblable, selon l'ordre de nature, ny n'est pas chose conforme à l'ordre du gouuernement que Dieu a estably, que les animaux parfaits, comme les lyons, les tygres & les loups, s'engendrent de la terre, sans leur generation, comme l'on voit que les rats, les grenouilles, les abeilles & tous autres animaux imparfaicts s'engendrent communément. D'auantage, à quel propos est-ce que l'Escriture dit, & repete tant de fois; *Tu prendras de tous les animaux & oiseaux du Ciel sept & sept, masles & femelles, à fin que leur generation s'entretienne sur la terre*, si tels animaux apres le Deluge de-

Genes. 1.

Genes. 7.

uoient eſtre creez derechef par vne nouuelle maniere de creation, ſans la conjonction du maſle & femelle? Et ſur ce pourroit encor ſe faire vne autre queſtion: Pourquoy tels animaux naiſſans de la terre (ſelon ceſte opinion) il n'y en a pas auſſi bien en toutes les autres parties de la terre ferme, & és autres Iſles: puiſque nous ne deuons pas conſiderer l'ordre naturel de la generation, mais ſeulement la liberalité du Createur. D'autre-part que l'on ait paſsé quelques-vns de ces animaux, pour le deſduit de la chaſſe (qui eſt ſon autre reſolution) ie ne le veux pas tenir du tout pour choſe incroyable: d'autãt que nous voyons ſouuentesfois que les Princes & grãds Seigneurs tiennent & nourriſſent en leurs cages, pour leur plaiſir & grandeur tant ſeulement, des lyons, des ours & autres beſtes ſauuages, principalement quand elles ſont amenees de terres lointaines: mais de dire cela des loups, renards & autres animaux qui n'apportent aucun profit, & qui n'ont rien de rare ny de bon que de faire dommage au beſtial; & de dire auſſi qu'ils ont prins la peine de les apporter par mer pour la chaſſe: certainement c'eſt choſe qui n'a point de raiſon. Qui eſt-ce qui pourra penſer qu'en vne nauigation ſi longue & infinie il y ait eu des hommes qui ayent prins la peine de porter au Peru des renards, principalement de ceux qu'ils appellent Anas, qui eſt vne eſpece des plus ords & infects que i'aye iamais veu? Qui voudra dire auſſi qu'ils y ayent apporté des tygres & des lyons? certainement c'eſt choſe digne de riſee & moquerie, de le vouloir penſer. Car c'eſtoit aſſez

voire beaucoup aux hommes, poussez malgré eux par l'orage & la tempeste en vn si lointain & incogneu voyage, de pouuoir eschapper du danger de la mer leurs propos vies, sans s'amuser à porter des renards & des loups, & les nourrir par la mer. Si donc ces animaux sont venus par mer, il faut croire que ç'a esté à nage : ce qui se peut faire en quelques Isles, peu distantes & esloignees des autres, ou de la terre ferme : comme on ne le peut nier, veu l'experience certaine que nous en auons, & que nous voyons que ces animaux estans pressez nagent iour & nuict sans se lasser, & en fin ils s'eschappent de la façon. Mais cela s'entend en de petits golphes & trauerses, pource qu'en nostre Ocean l'on se moqueroit de tels nageurs : veu que les aisles faillent aux oiseaux, mesmes de grand vol, sur le passage d'vn si grand abysme. Et combien qu'il se trouue bien des petits oiseaux qui volent plus de cent lieuës, comme nous l'auons veu plusieurs fois en voyageant, toutesfois c'est chose impossible aux oiseaux, à tout le moins fort difficile, de pouuoir passer toute la mer Oceane. Or tout ce que nous auons dit cy dessus estant veritable, par quelle part ferons-nous le chemin à ces bestes sauuages & aux oysillons pour les passer aux Indes, & comment dirons-nous qu'ils sont passez d'vn monde à l'autre ? Ie coniecture donc par le discours que i'ay fait, que le nouueau monde, que nous appellons Indes, n'est point du tout diuisé ny separé de l'autre monde ; & pour en dire mon opinion, il y a ja fort long temps que i'ay pensé que l'vne & l'autre terre se joignent &

continuent en quelque part, ou à tout le moins ſ'auoiſinent & approchent de bien pres. Et toutesfois encor iuſques à preſent n'y a aucune certitude du contraire : pour autant que vers le Pole Arctique, que nous appellons le Nort; toute la longitude de la terre n'eſt pas deſcouuerte & cogneuë, & y en a pluſieurs qui afferment qu'au deſſus de la Floride, ſ'eſtend au Septentrion vne terre fort large, qu'ils diſent ſe venir rendre iuſques à la mer Scytique ou Germânique. D'autres adiouſtent qu'il y a eu vn nauire qui nauigeant en ces parties, raconte auoir veu la coſte de Bacaleos, qui ſ'eſtend quaſi iuſques aux fins de l'Europe. D'auantage l'on ne ſçait non plus iuſques où ſ'eſtend la terre qui court au deſſus du Cap de Mendoce en la mer du Sud, ſinon que l'on dit que c'eſt vne terre fort grande & qui court vne longueur infinie; & retournãt à l'autre Pole du Sud, il n'y a pas homme qui ſçache où ſ'arreſte la terre qui eſt de l'autre coſté du deſtroit de Magellan. Vn nauire de l'Eueſque de Plaiſance qui paſſa le deſtroit, raconte n'auoir perdu la veuë de la terre; le meſme dit, Hernande Lamer pilote, qui par tourmente paſſa deux ou trois degrez au deſſus dudit deſtroit. Ainſi n'y a-il raiſon ny experience qui contrediſe mon imagination ou opinion: Sçauoir eſt que toute la terre ſe joint & continuë en quelque endroit, ou à tout le moins qu'elle ſ'approche fort l'vne de l'autre. Si cela eſt vray, comme en effect il y a de l'apparence, la reſponſe eſt aiſee au doute ſi difficile que nous auions propoſé, comment peurent paſſer aux Indes les premiers peupleurs d'icelles : pour ce que l'on doit

croire

croire qu'ils ne peuuent pas tant y estre venus nauigeans par la mer, comme cheminans par terre, & auroient peu faire ce chemin sans y penser, en changeans peu à peu leurs terres & habitations. Les vns desquels peuplans les terres qu'ils rencontroient, les autres en cherchant d'autres nouuelles, vindrent en fin par la longueur du temps à remplir & peupler les terres des Indes de tant de nations, gens & langues que nous y voyons.

De quelle façon & maniere les animaux & bestiaux domestiques passerent aux Indes.

CHAP. XXI.

LEs signes & arguments qui se presentent à ceux qui sont curieux d'examiner la façon & maniere des Indiens aident beaucoup à soustenir l'opinion susdite : pour-autant que l'on ne trouue point d'hommes habitans és isles, qui sont beaucoup esloignees de la terre ferme, ou des autres isles, comme la Bermude, dont la raison est, pource que les anciens ne nauigeoient qu'aux costes prochaines, & tousiours à veuë de terre. Surquoy l'on rapporte qu'il ne s'est trouué en aucune partie des Indes de grands nauires qui fussent capables de passer tels golphes, mais seulement y a-l'on passé des Balsas, Barquettes, ou Canoes, qui toutes sont moindres que Chaloppes, desquelles sortes de vaisseaux seulemẽt vsent les Indiens, auec lesquels ils ne pourroient s'engolpher en vne si grande trauerse, sans vn manifeste danger de naufrage, & ores qu'ils eussent eu

des nauires ſuffiſans, ils ne ſçauoient l'art de l'eſguille, Aſtrolabe, ou cadran. Que ſ'ils euſſent eſté huict ou dix iours ſans voir la terre, il eſtoit impoſſible qu'ils ne ſe perdiſſent, ſans pouuoir recognoiſtre où ils euſſent eſté. Nous recognoiſſons pluſieurs Iſles fort peuplées d'Indiens, & leur nauigation fort vſitée, mais c'eſtoit celle qu'ils pouuoient faire en Canoes & Barquettes ſans l'Eſguille de nauiger. Quand les Indiens du Peru qui demeuroient en Tombes, veirent la premiere fois nos nauires Eſpagnols qui nauigeoiët au Peru, & recogneurent la grandeur des voiles tendus, & du corps des nauires, demeurerent fort eſtonnez, & ne pouuans ſe perſuader que ce fuſſent nauires, pour n'en auoir iamais veu de telle forme & grandeur, ſ'imaginoient que ce fuſſent des rochers. Mais voyans qu'ils aduançoient ſans ſ'enfoncer, demeuroient tous rauis & tranſportez d'eſpouuentement; iuſques à ce que regardãs de plus pres, ils recogneurent des hommes barbus qui cheminoient en iceux, qu'ils eſtimerent alors deuoir eſtre quelques Dieux, ou gẽs du ciel. D'où il appert combien c'eſtoit choſe incogneuë aux Indiens d'auoir de grands nauires. Il y a encor vne autre raiſon qui nous fait croire, & tenir pluſtoſt l'opinion ſuſdite, ſçauoir que ces animaux deſquels nous diſons qu'il n'eſt pas croyable qu'ils ayent eſté embarquez par aucuns hommes, pour porter és Indes, ne ſe tiennent qu'en la terre ferme, & non point aux Iſles qui ſont à quatre iournées de terre ferme. I'ay fait ceſte recerche pour faire preuue de cecy, d'autant qu'il m'a ſemblé que c'eſtoit vn poinct de grande impor-

tance, pour me resoudre en l'opinion que i'ay dite, que la terre des Indes, d'Europe, d'Asie & d'Afrique ont quelque communication ensemble, ou à tout le moins qu'elles s'approchent fort par quelque partie. Il y a en l'Amerique & Peru beaucoup de bestes sauuages, comme des Lyons (encor qu'ils ne soient semblables en grandeur, fierté, ny en la mesme couleur de roux, aux renommez Lyons de l'Afrique.) Il y a aussi grand nombre de Tygres qui sont fort cruels, & plus communément aux Indiens, que non pas aux Espagnols. Il y a aussi des Ours, non pas toutesfois en fort grande abondance. Des Sangliers & des Renards vn nombre infiny. Neantmoins si nous voulons chercher de toutes ces especes d'animaux en l'isle de Cuba, Espagnolle, Iamaique, la Marguerite, ou la Dominicque, il ne s'en trouuera aucuns. Tellement que esdites Isles, quoy qu'elles fussent fertiles & de grande estenduë, il n'y auoit aucune sorte d'animaux de seruice, quand les Espagnols y arriuerent: mais à present y a si grand nombre ce troupeaux de Cheuaux, Bœufs, Vaches, Chiens & Pourceaux, qui ont multiplié de telle façon, que ja les troupeaux de Vaches n'ont plus de maistre asseuré, mais appartiennent au premier qui les tuë, & iartiere, soit en la montagne ou aux champs: ce que les insulaires font seulement pour auoir le cuir, dont ils font grand trafic, laissans perdre la chair, sans la manger. Les chiens y ont tellement multiplié, qu'ils marchent en troupes, & endommagent fort le bestail, & font autant de desgast que des Loups, qui est vne grande incom-

modité en ces Isles là. Il n'y a pas seulement faute de bestes sauuages en ces Isles, mais en la plus grand part, d'oiseaux & oisillons. Pour les perroquets, il y en a beaucoup qui ont vn grand vol, & vont par bandes, mais il y en a peu, comme i'ay dit, & d'autres sortes d'oiseaux. De perdrix il ne me souuient point d'y en auoir veu, ny entendu qu'il y en aye comme au Peru. Aussi peu y a-il de ces bestes qu'ils appellent au Peru Guancos & Vicunas, qui sont comme Chieures sauuages, fort vistes, en l'estomac desquelles se trouue la pierre Bezaar, que plusieurs estiment de grand prix, & s'en trouue quelquesfois d'aussi grosses qu'vn œuf de poulle, voire la moitié d'auantage. Ils n'ont non plus d'autre sorte de bestial, que de ceux-là que nous appellons moutons d'Inde, lesquels outre la laine & la chair, de laquelle ils se nourrissent & se vestent, leur seruent d'asnes, & de voitures à porter charge. Ils portent la moitié de la charge d'vne mule, & sont de peu de frais à leurs maistres, pource qu'ils n'ont besoin ny de ferrures, ny de bas, ny d'auoine pour leur viure, ny en fin d'autre harnois ; d'autant que de tout cela ils en sont pourueus de nature, qui a voulu en ce fauoriser ces pauures Indiens. De tous ces animaux, & de plusieurs autres sortes dont ie feray mention en son lieu, la terre ferme des Indes est fort abondante & remplie. Mais il ne s'en trouue aux Isles que ceux que les Espagnols y ont apportez. Il est bien vray qu'vn de nos freres veid vn iour vn Tygre en vne isle, comme il nous a raconté sur le propos d'vne sienne peregrination & naufrage. Mais interrogé combien ceste

Isle estoit esloignee de terre ferme, respondit comme de six à huict lieuës pour le plus: laquelle trauerse de mer les Tygres peuuent aisément passer à nage. L'on peut inferer par ces argumens & autres semblables, que les premiers Indiens ont passé pour peupler ces Indes plus par le chemin de terre, que de la mer; ou s'il y a eu nauigation, qu'elle n'a esté ny grande ny difficile: pource que c'est chose indubitable qu'vn monde doit estre ioint & continué auec l'autre, ou à tout le moins estre en quelque endroit fort proche l'vn de l'autre.

Que le lignage des Indiens n'est point passé par l'isle Atlantique, comme quelques-vns s'imaginent.

CHAP. XXII.

IL y en a quelques-vns qui suiuans l'opinion *sap.c.12.* de Platon, mentionnee cy-dessus, disent que ces gens là partirent de l'Europe, ou d'Afrique, pour aller en ceste tant fameuse & renommee Isle Atlantique, & de là passerent d'Isle en autre, iusques à paruenir à la terre ferme des Indes: pour ce que le Crisias de Platon en son Timee, en discourt de ceste façon. Car si l'isle Atlantique estoit aussi grande comme toute l'Asie & l'Afrique ensemble, ou bien encor plus grande, comme veut dire Platon, elle deuroit par necessité comprendre tout l'Ocean Atlantique, & paruenir presque iusques aux Isles du nouueau monde. Et dit dauantage Platon, que par vn grand & estrange deluge son isle Atlantique se noya, & par ce

moyen rendit ceste mer innauigable, pour la grãde abondance des bancs, rochers, & impetuosité des vagues qui y estoient encore de son temps. Mais qu'en fin les ruines de ceste isle noyee, le rassirent & rendirent ceste mer nauigable. Cecy a esté fort curieusement traicté & discouru par aucuns hommes doctes & de bon entendement, & neantmoins estant de prés consideré, à vray dire se trouuent choses ridicules, qui ressemblent plus les fables ou contes d'Ouide, qu'vne histoire ou philosophie digne d'estre mise en auant. La plus-part des interpretes & expositeurs de Platon affermment que c'est vne vraye histoire tout ce que Crisias raconte de l'estrange origine de l'isle Atlantique, de sa grandeur & prosperité, des guerres qu'ils ont euës contre ceux de l'Europe, & plusieurs autres choses. Ce qui fait croire dauantage que c'est histoire vraye, sont les paroles de Crisias, que Platon introduit en son Timee, disant que le sujet qu'il veut traicter est de choses estranges, mais qui sont neantmoins veritables. Les autres disciples de Platon considerans que ce discours a plus d'apparence de fable, que non pas d'histoire, disent, que l'on doit entendre cela par allegorie, & que ç'a esté l'intention de leur diuin Philosophe. De ceste opinion est Procle, & Porphyre, voire Origene, lesquels estiment tant les escrits de Platon, que quand ils en parlent, il semble que ce soient les liures de Moyse, ou d'Esdras, & là où il leur semble que les escrits de Platon ne sont pas vrais semblables, disent qu'on les doit entendre en sens allegoric & mystic. Mais pour dire la verité, ie ne porte

point tant de respect à l'authorité de Platõ, quoy qu'ils l'appellent diuin, qu'il me semble trop difficile de croire qu'il ait peu escrire ces choses de l'isle Atlantique pour vne vraye histoire, lesquelles pour cela ne laissent point d'estre de pures fables: veu qu'il confesse ne l'auoir appris que de Critias qui estoit petit enfant, & entre autres chansons chantoit celle de l'isle Atlantique. Quoy que c'en soit, que Platon l'ait escrit pour histoire ou pour fable, quant à moy ie croy que tout ce qu'il a escrit de ceste isle, commençant au Dialogue du Timee, & poursuiuant à celuy de Critias, ne peut estre tenu pour chose vraye, sinon entre les enfans & les vieilles. Qui ne tiendra pour fable, de dire que Neptune s'enamoura de Clyté, & eut d'elle cinq fois des gemeaux d'vne ventrée, & que d'vne montagne il tira trois pellotes rondes de mer, & deux de terre, qui se ressembloient si bien, que l'on eust dit qu'elles eussent esté faites toutes en vn tour? Que dirons-nous dauantage de ce Temple de mil pas de lõg, & de cinq cents de large, duquel les parois par dehors estoient toutes couuertes d'argent, tout le lambris d'or, & le dedans d'yuoire ciselé & entrelassé d'or, d'argent, & de perles? En fin parlant de sa ruine finale, il conclud ainsi au Timee: *En vn iour & vne nuict suruint vn grand deluge, par lequel tous nos soldats furent engloutis à monceaux dans la terre, & de ceste façon l'isle Atlantique estant submergée disparut en la mer.* Pour certain ce fut bien à propos que ceste isle disparut si subitement, veu qu'elle estoit plus grande que l'Asie & l'Afrique ensemble, & qu'elle estoit faicte par

enchantement. C'est chose aussi de mesme fort à propos, de dire que les ruines de ceste Isle si grande se voyent au fonds de la mer, & que ceux qui les voyent, qui sont les mariniers, ne peuuent nauiger par là. Puis il adiouste: *Pour ceste cause iusques auiourd'huy ceste mer ne se nauige point, ny ne peut estre nauigee pour raison du banc qui peu à peu s'est formé en ceste isle submergee.* Ie demanderois volontiers quelle mer a peu engloutir vne telle infinité de terre, qui estoit plus grande que toute l'Asie & l'Afrique ensemble, & qui se confinoit iusques aux Indes, & encore l'engloutir de telle façon, qu'il n'en soit demeuré à present aucuns restes ny apparences quelconque: veu qu'il est tout cogneu & esprouué que les mariniers ne trouuent aucun fond (quoy que longue soit leur sonde) en la mer où ils disent auoir esté ceste isle. Toutesfois ce pourra sembler chose indiscrete & esloignee de raison, de vouloir disputer serieusement les choses qui ont esté racontees par passe-temps seulement, ou bien si l'on doit auoir tant de respect à l'authorité de Platon (comme il est bien raisonnable) on les doit plustost entendre pour signifier simplement comme en peinture la prosperité d'vne ville, & quant & quant sa perdition. Car l'argument qu'ils font pour prouuer que reellement & de faict ceste Isle Atlantique ait esté, disans que la mer en ces parties là retient encor auiourd'huy ce nom d'Atlantique, est de peu d'importance, veu que nous sçauons que le mont Atlas, duquel Pline dit ceste mer auoir prins son nom, est aux confins de la mer de Mauritanie. Et si le mesme Pline raconte que joignant le mont

Plin. l. 5. c. 1. & l. 6. c. 31.

susdit il y a vne Isle nommee Atlantique, qu'il dit estre fort petite & de fort peu de valeur.

Que l'opinion de plusieurs qui afferment que la premiere race des Indiens vint des Iuifs, n'est point veritable.

CHAP. XXIII.

MAINTENANT que nous auons monstré qu'il n'est point vray-semblable que les premiers Indiens ayent passé aux Indes par l'Isle Atlantique, il y en a d'autres qui disent & ont opinion que ce fut par ce chemin dont parle Esdras au liure quatriesme, disant ainsi: *Et pource que tu veids qu'il assembloit vne autre troupe & multitude d'hommes paisibles, tu sçauras que ceux-là sont les dix tributs qui furent menez en captiuité au temps du Roy Ozee que Salmanezar Roy des Assyriens mena prisonniers, & les passa de l'autre part du fleuue, & furent transportez en vne autre terre. Ils arresterent & resolurent entr'eux de laisser la multitude des Gentils, & de passer en autre region plus esloignee, où iamais les humains n'habiterent, afin de garder leur loy qu'ils n'auoiēt peu conseruer en leur terre; ils passerent donc par les chemins estroits du fleuue Euphrate: car alors Dieu monstra ses merueilles en leur endroit, arrestant le cours du fleuue iusques a ce qu'ils eussent passé, d'autant que le chemin pour aller en ceste region estoit tres-long, & d'vn an & demy, & s'appelle ceste region Arsareth. Alors ils y demeurerent iusques aux derniers temps. Maintenant quand ils commenceront à reuenir, le Tout-puissant retiendra derechef vne autre fois le cours du fleuue, afin qu'ils puissent passer, & pour ceste cause tu as veu ceste* 4. Esdr. 13

multitude auec paix. Quelques-vns veulent accommoder ceste escriture d'Esdras aux Indiens, disans qu'ils furent conduits de Dieu où iamais n'habita genre humain, & que la terre où ils demeurerent est si esloignée, qu'il y a vn an & demy de chemin pour y aller, estant ceste nation naturellement paisible, & qu'il y a de grands indices & argumens entre le vulgaire de ces Indiens, pour faire croire qu'ils descendent de la race des Iuifs, d'autant que l'on les voit communément eschars, rabaissez, ceremonieux, & subtils en mensonge. Et disent dauantage que leurs habits ressemblent fort à ceux dont vsoient les Iuifs, pource qu'ils portent vne tunique ou chemisolle, & vn manteau brodé tout autour, vont les pieds nuds, ou seulement auec des semelles attachées de courroyes sur le pied, qu'ils appellent Ojotas. Et disent qu'il appert par leurs histoires, comme aussi par les anciennes peintures qui les representent en ceste façon, que cet habit estoit l'ancien vestement des Hebrieux, & que ces deux sortes d'habits dont les Indiens vsent tant seulement, estoient ceux dont vsoit Samson, que l'Escriture appelle *Tunicam*, & *Sindonem*, qui est le mesme que les Indiens appellent chemisolle & manteau. Mais toutes ces coniectures sont legeres, & plustost contr'eux, que pour eux: car nous sçauõs bien que les Hebrieux vsoient de lettres, & il n'y en a aucune apparence entre les Indiens. Les autres estoient fort amis de l'argent, & ceux-cy n'en ont point de cure. Les Iuifs s'ils n'estoient circoncis ne s'estimeroient pas Iuifs, & les Indiens au contraire ne le

ſont ny peu ny point, & iamais n'ont vſé de ceremonie qui en approche, comme pluſieurs des Orientaux. Mais quelle apparence y a-il de coniecturer cecy, veu que les Iuifs ſont tant diligens à conſeruer leur langue & leurs antiquitez, de ſorte qu'en toutes les parties du monde où ils ſont, ils different & les cognoiſt-on touſiours d'auec les autres, & neantmoins qu'aux Indes ſeulement ils ayent oublié leur lignage, leur loy, leurs ceremonies, leur Meſſie, & finalement tout leur Iudaiſme? En ce qu'ils diſent que les Indiens ſont eſchars, rabaiſſez, ſuperſtitieux & ſubtils en menſonge: pour le premier c'eſt choſe qui n'eſt point commune à tous: car il y a des nations entre ces Barbares exemptes de ces vices. Il y en a d'autres genereux & hardis, il y en a auſſi de groſſiers & fort lourds d'entendement. Quant aux ceremonies & ſuperſtitions, les Gentils en ont touſiours fort vſé. De leur façon d'habits, comme il a eſté deſcrit cy-deuant, ils en vſent ainſi, pource que c'eſt le plus ſimple & naturel du monde, ſans artifice, & qui preſque a eſté commun non ſeulement aux Hebrieux, mais à toutes les autres nations. Veu meſme que l'hiſtoire d'Eſdras (ſi nous deuons adiouſter foy aux Eſcritures apocryphes) eſt plus contraire, qu'elle ne ſe rapporte à leur intention. Car il dit en ce paſſage, que les dix tributs ſ'eſloignerent de la multitude des Gentils, pour garder leur foy & ceremonies, & l'on voit que les Indiens ſont addonnez à toutes les idolatries du monde. Et ceux qui ont ceſte opinion meſme voyent bien ſi les entrées du fleuue Euphrate vont iuſques aux Indes,

& s'il est necessaire aux Indiens de repasser par là, comme il est dit au lieu preallegué. Outre ce ie ne voy point comme ils se puissent nommer pacifiques, veu qu'ils se sont continuellement guerroyez les vns les autres. En conclusion ie ne voy point que l'Euphrate de l'apocryphe Esdras soit vn passage plus propre pour aller au nouueau monde, que l'enchantée & fabuleuse Isle Atlantique de Platon.

Pour quelle raison l'on ne peut bien trouuer l'origine des Indiens.

CHAP. XXIIII.

IL est plus aisé de refuter & contredire les faulses opinions mises en auant sur l'origine des Indiens, que non pas d'en dire & arrester vne resolution certaine & veritable: pour-autãt qu'il n'y a aucune escriture entre les Indiens, ny memoires certaines de leurs fondateurs; & que mesme il n'est fait aucune mention de ce nouueau monde és liures de ceux qui ont eu cognoissance des lettres: nos anciens ont tenu qu'en ces parties là n'y auoit ny hommes, ny terre, ny ciel. A raison dequoy celuy-là sembleroit fort temeraire & presomptueux qui penseroit descouurir & monstrer la premiere origine des Indiens, & des premiers hommes qui ont peuplé les Indes. Mais nous pouuons de loing donner iugement, par le discours que nous auons mis en auant cy-dessus, que ce peuple des Indes est venu, s'aduançant peu à peu iusques à ce qu'il soit arriué au nouueau monde, & ce par l'aide & le moyen de la conti-

nuité ou voisinage des terres, ou bien par quelque nauigation. Ce qui me semble auoir esté le moyen par lequel ils y sont venus, & non pas qu'ils ayent fait armée pour y aller de propos deliberé, ny qu'il leur soit arriué aucun naufrage, ou tempeste qui les y ait portez : combien qu'en quelque partie des Indes aucunes de ces choses puissent estre arriuees, d'autant que ces regions estans si grandes qu'elles comprennent en elles des nations sans nombre, nous pouuons croire que les vns y sont venus pour peupler d'vne sorte, & les autres d'vne autre façon. Mais en fin ie me resous à ce poinct, que la vraye & principale cause & moyen de peupler les Indes, a esté pource que les terres & limites d'icelles se ioignoient & continuoient en quelques extremitez du mõde, ou qu'à tout le moins elles estoient fort proches. Et croy qu'il n'y a pas plusieurs milliers d'années que les hommes habitent ce nouueau monde, & Indes Occidentales, mesme que les premiers hommes qui y entrerent, & estoient plustost hommes sauuages, & chasseurs, que non pas esleuez & nourris en Republique ciuile & policée, & qu'ils arriuerent au nouueau monde plustost s'estans perdus de leur terre, ou s'y estans trouuez en trop grand nombre, & en necessité d'en chercher vne autre, laquelle ayant trouuée, ils commencerent peu à peu à la peupler, n'ayans point d'autre loy, qu'vn peu d'instinct naturel, & encor fort obscur, & pour le plus quelques coustumes qui leur sont demeurées de leur premiere patrie. Et bien qu'ils fussent sortis de terres policées & bien gouuernées, si est-ce qu'il n'est pas

incroyable de penser qu'ils eussent oublié le tout pour la lõgueur du tẽps, & le peu d'vsage; veu que l'on sçait qu'en Espagne & en Italie mesme, l'on trouue des cõpagnies d'hõmes qui n'en ont rien que la figure & geste seulemẽt, d'où l'on peut cõiecturer que de la façon, les mœurs barbaresques & inciuils sont venus en ce nouueau monde.

De ce que les Indiens racontent de leur origine.

CHAP. XXV.

CE n'est pas chose de grãde importãce de sçauoir ce que les mesmes Indiẽs ont accoustumé de raconter de leur commencemẽt & origine, veu qu'ils ressemblẽt plus leurs songes que vrayes histoires. Ils font entr'eux grãde mentiõ d'vn deluge adueeu en leurs pays, mais l'on ne peut pas biẽ iuger si ce deluge est l'vniuersel, dõt parle l'Escriture, ou si ç'a esté quelque autre deluge, ou inondatiõ particuliere des regions où ils sont. Aucuns hommes experts disent que l'on voit en ces pays là plusieurs notables apparẽces de quelque grande inondatiõ, & suis de l'opinion de ceux qui pensent que les vestiges & marques qu'il y a de ce deluge, ne sont de celuy de Noé, mais de quelque autre particulier, comme de celuy que raconte Platõ, ou celuy que les Poëtes chantent de Deucaliõ. Quoy qu'il en soit, les Indiens disent que tous les hommes furẽt noyez en ce deluge, & racontent que du grand lac Titicaca sortit vn Viracocha qui s'arresta en Tiaguanaco, où l'on voit auiourd'huy des ruines & vestiges d'anciens edifices fort estranges, & de là vint à Cusco: ainsi recommença le genre humain à se multiplier. Ils

monstrent en ce mesme lac vn petit islet, où ils feignent que le Soleil se cacha & s'y conserua : & pour ceste raison ils luy faisoient de grands sacrifices en ce lieu, non seulement de brebis, mais d'hommes mesmes. D'autres racontent que six ou ne sçay quel nombre d'hommes sortirent d'vne certaine cauerne par vne fenestre, qui donnerent commencement à la multiplication des hõmes, & à ceste occasion les appellent Pacaritampo. C'est pourquoy ils sont d'opinion que les Tambos est la race la plus anciẽne des hommes. Ils disent que Mango Capa, lequel ils recognoissent pour fondateur & chef des Ingas, estoit issu de ceste race là, & que de luy sortirent deux familles & lignages, l'vn de Hauan Cusco, & l'autre de Vrni Cusco. Ils disent dauantage que quand les rois Ingas entreprenoient guerre & conquestoiẽt diuerses prouinces, ils donnoient couleur & prenoiẽt pretexte de leur entreprise, disans que tout le monde les deuoit recognoistre, pour-autant que tout le monde s'estoit renouuellé de leur race & de leur patrie ; & mesme que la vraye Religion leur auoit esté reuelée du ciel. Mais que sert d'en dire dauantage, veu que tout y est plein de mensonge & de vanité, & du tout esloigné de raison? Quelques hommes doctes escriuent, que tout ce dont les Indiẽs font mention, & n'est plus ancien que de quatre cens ans, & tout ce qu'ils disent du parauant n'est qu'vne confusion embrouillée de si obscures tenebres, qu'on n'y peut trouuer aucune verité. Ce qui ne doit sembler estrange, d'autant que les liures & escritures leur defaillent, au lieu desquelles ils se seruent de leur

conte de leurs Quipocamayos, qui leur est particulier. Par lequel conte tout ce qu'ils peuuẽt rapporter ne peut estre plus long que de quatre cens ans. M'informant diligẽment d'eux, pour sçauoir de quelle terre, & de quelle nation ils passerẽt autresfois, là où ils sont & viuent à present, ie les ay trouué si esloignez de pouuoir donner raison de cela, qu'ils tiennẽt pour certain qu'ils sont creez de leur premiere origine en ce nouueau mõde où ils habitent. Mais nous leur auons osté cet erreur par nostre foy, qui nous enseigne que tous les hõ-
Act.17. mes procedent d'vn premier hõme. Il y a grande coniecture & fort apparente, que ces hõmes par longue espace de temps, n'ont point eu de rois ny de republiques, mais qu'ils viuoient par troupes, comme font auiourd'huy ceux de la Floride, de Chiriquanas, du Bresil, & plusieurs autres natiõs qui n'ont aucuns rois asseurez, sinon selõ l'occasion qui s'offre ou en paix ou en guerre qu'ils eslisent leurs capitaines comme il leur plaist. Mais quelques hõmes surpassans les autres en force & industrie, auec le temps commencerẽt à seigneurier & commander, cõme fit anciennemẽt Nem-
Gen.10. brot: puis croissant peu à peu sont venus à fonder les royaumes du Peru & de Mexique, que nos Espagnols trouuerent, & combiẽ qu'ils fussent barbares, surpassoient neantmoins de beaucoup les autres Indiens. Voila comment la raison susdite nous demonstre, que la race des Indiens a commẽcé à multiplier pour la plus grãd part d'hõmes sauuages & fugitifs. Ce qui doit suffire touchant l'origine des gens dõt nous parlõs, laissant le surpius quãd l'on traitera leur histoire plus à loisir.

LIVRE



LIVRE SECOND DE L'HISTOIRE NATVRELLE ET MORALE des Indes.

Que ce n'est pas hors de propos, mais necessaire, de traitter de la nature de l'Equinoxe.

CHAPITRE PREMIER.



OVR bien comprendre les choses des Indes, il est necessaire de cognoistre la nature & disposition de ceste region, que les anciens appelloient Zone Torride, & la tenoient pour inhabitable, veu que la plus grand' part de ce nouueau monde que l'on a dernierement descouuert, gist & est situé souz ceste region du milieu du ciel. Et me semble chose fort à propos, ce que quelques-vns disent que la cognoissance des choses des Indes depend de bien entendre la nature de l'Equinoxe: d'autant que la difference qu'il y a presque entre l'vn & l'autre monde, procede des proprietez de cet equinoxe. Et faut noter que tout cet espace qui est entre les deux tropiques, se doit tenir & entendre proprement pour ceste ligne du milieu, qui est l'Equinoxe, ainsi appellée, pource que le Soleil faisant son cours en icelle, rend par

tout le monde les iours & les nuicts esgaux; mesmes que ceux qui habitent au dessouz d'icelle, iouyssent tout le long de l'année de ceste mesme esgalité des iours & des nuicts. Or en ceste ligne equinoxiale, nous trouuõs tant d'admirable proprietez, que c'est auec bonne raison que l'entendement humain se resueille & trauaille pour en rechercher les causes, n'estant point tant esmeu à ce par la doctrine des anciens Philosophes, que par la mesme raison & certaine experience.

Pour quelle raison les anciens ont tenu que la Zone Torride pour certain estoit inhabitable.

CHAP. II.

RECHERCHANT à presẽt ce sujeɛt dés son commencement, aucun ne pourra nier ce que nous voyons clairement, que le Soleil en s'approchant eschauffe, & refroidit en s'esloignant. Tesmoins en sont les iours & les nuicts, tesmoins l'Hyuer & l'Esté, la varieté desquels & le froid & le chaud est causé par l'approchement & esloignement du Soleil. D'autre-part il est aussi certain que plus le Soleil s'approche & iette ses rayons directement, plus la terre est arse & embrasée: ce qu'on void clairement en la chaleur du Midy, & en la force de l'Esté. D'où l'on peut iuger (à ce qu'il me semble) que tant plus vne terre est esloignée du cours du Soleil, tant plus est-elle froide. Ainsi nous experimentons que les terres & regions qui s'approchent d'auantage du Septẽtrion ou Nort, sont les plus froides, & au cõtraire celles qui s'approchent du Zodiaque, où chemine le Soleil, se trouuent les plus chaudes. Pour ceste cause l'Ethiopie surpasse l'Afrique & Barba-

rie en chaleur, la Barbarie ſurpaſſe l'Andalouzie, l'Andalouzie, Caſtille & Arragon ; & Caſtille & Arragon ſurpaſſent auſſi la Biſcaye & la France. Et d'autant plus qu'elles ſont Septentrionales, d'autant moins ſont-elles chaudes : par conſequent celles qui s'approchent le plus du Soleil,& ſont plus à plomb frapées de ſes rayons,ſe reſſentent dauantage de la chaleur du Soleil. Quelques vns mettent en auant vne autre raiſon à ceſte fin, qui eſt que le mouuement du ciel eſt fort ſoudain & leger deuers les Tropiques;mais qu'à l'endroit des Poles au contraire il eſt fort lent & peſant: d'où ils concluent que la region que le Zodiaque circuit & contient eſt embrazée de chaleur pour trois cauſes & raiſons, l'vne pour le voiſinage du Soleil,l'autre pour receuoir directemẽt ſes rayõs, la troiſieſme,pource qu'elle participe& ſe reſſent aucunement de ce plus viſte & ſoudain mouuement du ciel. Voila ce que la raiſon & le diſcours nous enſeignẽt,touchant la cauſe du froid & chaleur des regiõs de la terre. Mais que dirons nous des deux autres qualitez,qui ſont l'humidité & la ſechereſſe? tout le meſme. Car la ſechereſſe ſemble eſtre cauſée par l'approchement du Soleil, & l'humidité de ſon eſloignement, d'autant que la nuict eſtant plus froide que le iour, eſt auſſi plus humide, & le iour eſt plus ſec, comme eſtant le plus chaud. L'Hyuer pendant que le Soleil eſt plus eſloigné, ſe void plus froid & plus pluuieux, & l'Eſté au cõtraire,auquel le Soleil eſt plus proche,certainemẽt eſt plus chaud & plus ſec. Pource que tout ainſi que le feu a la proprieté de cuire & de bruſler,auſſi l'a-il pareillement de deſſecher

l'humidité. Conſiderans donc ce que deſſus, Ariſtote & les autres Philoſophes attribuent à la region du Midy, qu'ils appellent Torride, vne exceſſiue chaleur, & vne ſechereſſe tout enſemble. C'eſt pourquoy ils diſent que ceſte region eſtoit merueilleuſement embraſée & deſechee: & que par conſequẽt elle n'auoit point d'eaux ny de paſturages, cauſe pour laquelle elle deuoit eſtre par neceſſité fort contraire & fort incommode à la vie humaine.

Que la Zone Torride eſt fort humide, contre l'opinion des anciens.

CHAP. III.

TOVT ce que nous auons propoſé cy-deſſus, ſemble certainement eſtre vray & bien à propos, & neantmoins la concluſion qu'ils en veulent tirer ſe trouue apertement fauſſe, d'autant que la region du Midy, qu'ils appellent Torride, eſt peuplée & habitée d'hommes realement, & de faict; & nous meſmes y auons demeuré long temps: auſſi eſt-elle fort commode, plaiſante & agreable. Si donc il eſt ainſi, comme on ne le peut nier, que d'vne propoſition veritable, l'on ne peut tirer vne concluſion fauſſe, & que neantmoins ceſte concluſion ſoit fauſſe, comme elle l'eſt, il nous eſt beſoin de retourner arriere par les meſmes pas, pour conſiderer & regarder vn peu de plus prés ceſte propoſition, & d'où procede l'erreur & la faute. Nous dirons donc premierement quelle eſt la verité, ſelon que l'experience certaine nous le mõſtre, puis apres nous le prou-

nerons (combien que ſoit choſe fort difficile) & mettrons peine d'en donner la raiſon, ſuiuant les termes de Philoſophie. Le dernier poinct que nous auons propoſé cy-deſſus, que la ſechereſſe eſt plus grãde lors que le Soleil eſt plus prochain de la terre, ſemble choſe certaine & veritable, & ne l'eſt pas toutesfois, au contraire eſt totalement faulſe. Car il n'y a iamais plus grande abondance de pluyes en la Zone Torride, que lors que le Soleil paſſe par deſſus, & en eſt fort proche. C'eſt certainement choſe admirable, & digne d'eſtre remarquée, que l'air eſt plus ſerain, & ſans pluyes, ſouz ceſte Zone Torride, lors que le Soleil en eſt plus eſloigné, & au contraire, qu'il y a plus de pluyes, de neiges, & de broüillas au temps que le Soleil en eſt plus proche. Ceux qui n'ont point eſté en ce nouueau monde, parauanture tiendrõt cecy pour choſe incroyable, & ſemblera eſtrange meſme à ceux qui y ont eſté, ſ'ils n'y ont prins garde: mais les vns & les autres ſ'y accorderont volontiers, en remarquant l'experience certaine de ce qui a eſté dit en ce coſté du Peru, qui regarde le Pole du Sud ou Antarctique, le Soleil en eſt plus eſloigné, lors & au meſme temps qu'il eſt plus prochain de l'Europe, à ſçauoir en May, Iuin, Iuillet, & Aouſt, qu'il fait ſon cours au Tropique de Cancer, durant leſquels mois, au Peru y a vne grande ſerenité & tranquillité de l'air, & n'y tombent alors aucunes neiges, ny pluyes. Tous les fleuues & riuieres y diminuent fort, & quelques-vns y tariſſent du tout: Mais comme l'année ſ'aduance, & que le Soleil ſ'approche du Tropique de Capricorne, alors commencent les

eaux,pluyes,neiges, & se font les grandes creuës des riuieres, qui est depuis Octobre, iusques en Decembre, puis apres le Soleil se retirant du Capricorne, lors que ses rais donnent droitemẽt sur les testes de ceux du Peru, c'est alors que la force & fureur des eauës est grande, c'est le temps des pluyes,neiges,& grands desbordemens des riuieres,qui est en la mesme saison de l'année, qu'il y a plus grande chaleur, sçauoir depuis Ianuier iusques à la my-Mars. Et est chose si vraye & si certaine,que personne ne le peut contredire. Et tout le contraire alors se rencontre és regions du Pole Arctique,outre l'Equinoxe,ce qui procede d'vne mesme raison. Mais voyons maintenant de la temperature de Panama, & de toute ceste coste, tant de la neufue Espagne,des Isles de Barlouent, de Cuba,Espagnolle & Iamaique, de Sainct Iean de Port-riche, nous trouuerons sans faute que depuis le commencement de Nouembre iusques en Auril, ils y ont l'air & le ciel fort clair & fort serein, dont la raison est, pour-autant que le Soleil passant par l'Equinoxe, pour aller au Tropique de Capricorne, il se va esloignant de ces regions, plus qu'en autre saison de l'année: Et au contraire ils y ont de grosses pluyes, & de fort grands rauages d'eaux, quand le Soleil retourne vers elles, & qu'il en est plus proche, qui est depuis Iuin iusques en Septembre, pource qu'alors ses rayons donnent plus fort sur eux. On void aduenir le semblable en l'Inde Orientale, comme nous l'apprenons iournellement par les lettres qui en viennent. Par ainsi c'est vne regle generale (bien qu'en aucuns lieux il y ait exception)

qu'en la region du Midy, ou de la Zone Torride, qui est vne mesme chose, l'air y est plus serain, & y a plus de secheresse alors que le Soleil en est plus esloigné : & au contraire, que quand il s'en approche, il y a plus de pluyes & de l'humidité, & tout ainsi comme le Soleil s'aduance ou se retire peu ou plus, ainsi la terre abonde ou manque d'eaux ou d'humidité.

Qu'aux regions qui sont hors des Tropiques, il y a plus d'eaux, lors que le Soleil en est plus esloigné, tout au contraire de ce qui est souz la Zone Torride.

CHAP. IIII.

ES regions qui sont hors les Tropiques, l'on void tout le contraire de ce qui est dit cy-dessus; pource que la pluye se mesle auec le froid, & la secheresse auec la chaleur, ce qui est fort biẽ cogneu en toute l'Europe & en tout le vieil monde, comme on le void de mesme façon en tout ce nouueau. Dont est tesmoin tout le royaume de Chillé, qui pour estre dehors le Tropique de Capricorne, & en mesme hauteur que l'Espagne, est subiect aux mesmes loix de l'Hyuer & de l'Esté, excepté que l'Hyuer est là quand l'Esté est en Espagne, d'autant qu'ils sont en diuers Poles. Par ainsi quand le froid est en ces prouinces, les eaux y sont en fort grande abondance, qui est quand le Soleil s'en esloigne le plus, depuis le commencement d'Auril, iusques à la fin de Septembre. Finalement la disposition des saisons y est telle qu'en Europe, sçauoir que la chaleur & secheresse y viennent quand le Soleil

y retourne. De là vient que ce royaume de Chillé approche plus de la temperature de l'Europe, qu'aucun autre des Indes, tant aux fruicts de la terre, qu'en la diſpoſition du corps & de l'eſprit des hommes. Ce qu'ils diſent eſtre de la meſme façon en ceſte partie de terre, qui eſt deuant l'Ethiopie interieure, laquelle ſe va eſlargiſſant en façon de pointe, iuſques au Cap de bonne Eſperance. Ce qu'ils tiennent pour vraye cauſe des inondations du Nil, qui ſont en Eſté, deſquelles les anciens ont tant diſputé : d'autant qu'en ceſte region là l'Hyuer & les pluyes y commencent au mois d'Auril, quand le Soleil paſſe deſia le ſigne d'Aries. Et ces eaux qui en partie procedent des neiges, & en partie des pluyes, ſ'aſſemblẽt & font de grands lacs & eſtangs, deſquels procede par bonne & vraye Geographie le fleuue du Nil. Et par ce moyen va peu à peu eſlargiſſant ſon cours, iuſques à ce qu'apres auoir couru vn long chemin, il vient finalement au temps de l'Eſté inonder l'Egypte, qui ſemble choſe contre nature, & neantmoins eſt choſe qui ſ'y rapporte. Car au meſme temps qu'il eſt Eſté en Egypte, ſituée au Tropique de Cancer, l'Hyuer eſt aux ſources du Nil, qui eſt en l'autre Tropique de Capricorne. Il y a en l'Amerique vne autre & ſemblable inondation que celle du Nil, au Paraguey, ou autrement riuiere de la Platte (qui vaut autant à dire comme riuiere d'argent) lequel tous les ans receuant vne infinité d'eaux qui tombent des montagnes du Peru, vient à ſe deſborder ſi terriblement de ſon cours, & va gaignant tellement ceſte region, que les habitans ſont contraints du-

rant ces mois là de se retirer & se tenir en des Barques & Canoes, & de quitter l'habitation de la terre.

Qu'entre les deux Tropiques en Esté, ou temps de chaleur, est la saison où il y a plus grande abondance de pluyes, auec vn discours de l'Hyuer & de l'Esté.

CHAP. V.

POVR resolution, l'Esté est tousiours suiuy & accompagné de chaleur & de secheresse és deux regions ou zones temperees, & l'Hyuer aussi de froidure & d'humidité: Mais en la Zone Torride les susdites qualitez ne se trouuẽt point ensemble de la mesme façõ, d'autãt que les pluyes y suiuent la chaleur, & le froid y est accompagné de secheresse & d'vn air serain. I'entends par le froid le defaut de chaleur excessiue, d'où vient que l'Hyuer se prend en nostre Europe pour le froid, & le temps pluuieux & Esté pour le temps de chaleur & serenité de l'air. Nos Espagnols qui sont au Peru & en la neufue Espagne, voyans que ces deux qualitez ne se trouuoient point ensemble comme elles sont en Espagne, appellẽt l'Hyuer la saison en laquelle il y a beaucoup d'eaux & de pluyes, & l'Esté, celle où il y en a peu, ou point. En quoy ils se trompent euidemmẽt, quoy qu'ils vueillent dire par vne reigle commune que l'Esté est aux montagnes du Peru, depuis le mois d'Auril, iusques en Septembre, pour-autant que les pluyes cessent en ce temps là, & que l'Hyuer est depuis le mois de Septembre iusques au mois

d'Auril, pource qu'alors elles y reuiennent, & par ainsi il est Hyuer & l'Esté au Peru, lors & au mesme temps qu'il l'est en Espagne. De sorte que quand le Soleil chemine au dessus de leur teste, alors ils croyent que c'est le fond de l Hyuer, pource qu'il y a plus grande abondãce de pluyes. Mais c'est chose digne de risee, comme venant de gens ignorans & sans lettres : car tout ainsi comme la diuersité qui est entre le iour & la nuict, procede de la presence ou absence du soleil, en nostre hemisphere, selon le mouuement du premier mobile, qui est la cause du iour & de la nuict, ainsi la difference que nous voyons entre l'Hyuer & l'Esté, procede de l'approchement ou eslongnement du Soleil, selon le mouuement du mesme Soleil, qui en est la propre cause. Doncques à vray dire, il est l'Esté lors que le Soleil est plus proche, & Hyuer quand il est le plus eslongné. La chaleur, le froid, & toute autre temperature sont causées par necessité de l'approchement ou esloignement du Soleil : mais le pleuuoir & non pleuuoir, qui est l'humidité & la secheresse, ne s'en ensuiuent pas necessairement. C'est pourquoy il est aisé de iuger (outre ceste opinion vulgaire) qu'au Peru l'Hyuer est serain, & sãs pluyes, & que l'Esté y est pluuieux, & non pas au contraire, comme plusieurs pensent que l'Hyuer soit chaud, & l'Esté soit froid. Ils tombent en la mesme erreur sur la differẽce qu'ils font entre la plaine & les montagnes du Peru, disans que quand il est Esté en la montagne, l'Hyuer est en la plaine, qui est en Auril, May, Iuin, Iuillet, & Aoust: pource qu'alors l'air est fort clair & serain en la mon-

tagne, ſans aucunes pluyes ny bruines, & en ce temps là neantmoins on void ordinairement en la plaine des brouillars qu'ils appellent guariia, qui eſt comme vne roſee fort douce, de laquelle eſt couuert le Soleil. Mais l'Hyuer & l'Eſté, comme il eſt dit, ſont cauſez de l'approchement & eſloignement du Soleil. Puis donc qu'il eſt ainſi qu'en tout le Peru, tant en la montagne comme en la plaine, le Soleil ſ'en approche & eſloigne en vn meſme temps: il n'y a donc point de raiſon de dire, que quand il eſt Eſté en vne partie, l'Hyuer ſoit en vne autre. Toutesfois c'eſt choſe de peu d'importance de debatre ſur la ſignification des mots, qu'ils l'appellent comme ils voudront, & diſent qu'il ſoit Eſté quand il ne pleut point, encore qu'il face dauantage de chaleur. Mais ce où l'on doit auoir plus d'eſgard, eſt à la verité du ſubiect qui eſt declaré, à ſçauoir que la ſechereſſe ou defaut de pluyes ne ſont pas touſiours en plus grande abondance quand le Soleil ſ'approche le plus, ainſi que l'on void en la Zone Torride.

Que la Zone Torride abonde en eauë & paſturages, contre l'opinion d'Ariſtote, qui a mis en auant le contraire.

CHAP. VI.

PAR le diſcours precedent l'on peut facilement entendre que la Zone Torride n'eſt ſeche, mais abondante en grande quãtité d'eaux, ce qui eſt tellement vray, qu'elle ſurpaſſe les autres regions du monde en abondance d'eaux,

d'eaux, si ce n'est en quelques endroits où il y a des sablons ou terres desertes, cõme l'on trouue mesme és autres parties du monde. Quant est pour les eaux du Ciel, l'on a desia mõstré qu'il y a grande abondance de pluyes, neiges & gresles, qui specialement abondent en la prouince du Peru: mais pour les eaux de la terre, comme sont riuieres, fõtaines, ruisseaux, puits, torrens & lacs, ie n'en ay rien dit iusques icy, toutesfois estant chose ordinaire que les eaux d'embas se rapportent à celles d'enhaut, l'on doit entendre qu'il ne peut y en auoir faute. Et de vray il y a vne telle & si grande abondance de sources & de fontaines, qu'il ne se peut trouuer lieu, regiõ ou cõtree dans tout le reste du mõde, où il y ait tãt de lacs, marescages, & si grandes riuieres. Car la plus grande partie de l'Amerique est presque inhabitable pour ceste trop grande abondance d'eaux, d'autant que les riuieres enflées de grandes pluyes de l'Esté, sortent à tous coups de leur lict, auec telle furie qu'elles rõpent tout ce qu'elles rencontrent; & ne peut on cheminer en plusieurs endroits, à cause de la boüe & fange des marescages & vallons. A ceste occasiõ ceux qui demeurent ioignant le Paraguey, duquel nous auons cy dessus fait mention, preuoyans la cruë du fleuue auant qu'elle aduienne, se mettent en leurs Canoës auec leurs meubles & hardes, & presque par l'espace de trois mois, ils garantissent leurs vies & moyens en nageãt. Puis apres le fleuue retournant en son lict, ils reuiennent en leurs maisons comme deuant, encor toutes moittes & degoutantes de l'inondation. Et est ce fleuue de telle grandeur, que le Nil, le Gange, & l'Euphrate,

s'ils estoient amassez ensemble, ne le pourroient pas esgaller à beaucoup pres. Mais que dirõs nous de la grande riuiere de la Magdalaine, qui s'engolphe en la mer entre saincte Marthe & Carthagene, & est appellée auec bonne raison, grande riuiere? Nauigeãt en ces parties là, i'estois esmerueillé, comme son eaue, qui est tres-claire, demeuroit & s'escouloit dans la mer plus de dix lieuës auant, ayant en sa largeur deux lieuës & d'auantage, sans qu'elle se meslast, ny peust estre vaincuë des vagues impetueuses de la mer Oceane. Que s'il faut parler d'auantage des fleuues, ce grand fleuue appellé par les vns la riuiere des Amazones, par les autres, Maranou, & par les autres, riuiere d'Orellana, laquelle nos Espagnols nauigerent lors de leurs descouuertes, doit esteindre la renommée de tous les autres. Et à la verité ie suis en doute si ie le dois appeller ou riuiere, ou mer. Il fluẽ depuis les montaignes du Peru, desquelles il reçoit vne abondãce infinie d'eaux, de pluyes, & de riuieres, qu'il va recueillant & attirant à soy, puis passant les grandes campagnes & plaines de Pautiti, du Dorado, & des Amazones, vient en fin s'emboucher dans l'Ocean, presque à trauers des Isles de la Marguerite, & de la Trinité. Il a sa couche si large & si spacieuse, principalement au dernier tiers de la longueur, qu'il contiẽt au milieu de soy plusieurs & grandes Isles: Et ce qui semble incroyable, quand on le nauige par le milieu, l'on ne voit que du Ciel & de l'eauë. On dit bien d'auantage, que de ce milieu l'on ne peut pas voir, ny descouurir à l'œil plusieurs grandes & hautes mõtagnes qui sont à son riuage, à cause de sa grande largeur.

Nous auons apprins de bonne part la grandeur & largeur eſmerueillable de ce fleuue (qui doit bien ce me ſemble meriter le nom d'Empereur & Monarque des fleuues) qui fut par le rapport d'vn frere de noſtre compagnie, lequel eſtant ieune pour lors, le nauigea en la compagnie de Pierre d'Orſua, auec lequel il ſe trouua à toutes les aduantures de ceſte eſtrange entrée & deſcouuerte, & aux ſeditions & pernicieux actes de ce meſchant Diego d'Aquirre, d'où Dieu luy fit la grace de ſortir & en eſtre deliuré, pour le mettre de noſtre compagnie. Telles donc ſont les riuieres qui ſont en la region qu'ils appellent Zone Torride, & la region ſeche & bruſlée, en laquelle Ariſtote & les anciens diſent qu'il n'y a point d'eaux ny de paſturages. Mais d'autant que i'ay fait mention du fleuue Maronnon, afin de monſtrer l'abondance des eaux qui ſont en la Torride, il ne ſera mal à propos de toucher quelque choſe de ce grand lac, qu'ils appellent Titicaca, qui eſt au milieu de la prouince de Collao. Il y a plus de dix fleuues, fort grands, qui ſe perdent en entrant dans ce lac, & neãtmoins n'a pour ſa vuide qu'vn ſeul courant d'eauë qui eſt petit, bien qu'on diſe qu'il eſt tres-profond, & de telle façon, qu'il eſt impoſſible d'y baſtir ou faire pont, pour la profondeur de ſon eauë, & qu'on ne le peut non plus paſſer par bateaux, pour la grande roideur & rapidité du courant. L'on le paſſe par vn gentil & remarquable artifice, propre & particulier aux Indiens, qui eſt auec vn pont de paille, poſé ſur la meſme eauë, lequel d'autant qu'il eſt fait d'vne matiere ſi legere ne ſ'enfonce point, & neãtmoins

eſt ce paſſage fort ſeur & fort aiſé. Ce lac contient preſque quatre vingts lieuës, trente cinq en ſa longueur, & quinze lieuës au plus large. Il y a pluſieurs Iſles qui anciennement eſtoient habitées & cultiuées, mais auiourd'huy elles ſont deſertes. Il produit vne grande abondance de ioncs, que les Indiens appellent Totora, duquel ils ſe ſeruent en mille vſages. Car il ſert de mangeaille aux pourceaux, aux cheuaux, & aux hommes meſmes. Ils en font des maiſons, du feu, & des barques. Bref les Vros trouuent en ceſtuy leur Totora, tout ce dont ils ont de beſoing; & ſont ces Vros vn peuple ſi brutal & ſi lourd, qu'eux meſmes ne ſ'eſtiment pas hommes. On raconte d'eux qu'eſtans interrogez de quelle nation ils eſtoient, ils reſpondirent qu'ils n'eſtoient pas hommes, mais Vros, comme ſi c'eſtoit quelque genre d'animaux. Il ſ'eſt trouué des villages entiers des Vros, habituez en ce lac ſeulement dans leurs bateaux de Totora, leſquels ſont liez enſemble, & arreſtez à quelque roche, & bien ſouuent changent ainſi de lieu à autre, tout le village enſemble. Par ainſi qui voudroit auiourd'huy les chercher où ils eſtoient hier, on n'y trouueroit aucun reſte ny apparēce d'eux ny de leur village. Le cours & vuide de ce grand lac ayant couru enuiron cinquante lieuës, fait encor vn autre lac, moindre toutesfois que le premier, qu'ils appellent de Parya, & contient auſſi en ſoy quelques Iſlettes, mais l'on n'y voit aucune iſſuë. Quelques-vns penſent qu'il court deſſouz terre, & qu'il va donner en la mer du Sud, mettant en auant à ceſte fin qu'il y a vn bras de fleuue que l'on void naiſtre

& entrer en la mer fort proche du riuage, sans en cognoistre l'origine. Au contraire ie croy que les eaux de ce lac se resoluēt & dissipent dans le mesme lac, par l'ardeur & chaleur du Soleil. Ce discours me semble suffisant, pour monstrer qu'à tort les anciens ont tenu la region du milieu inhabitable par faute d'eaux, d'autant qu'il y en a grande abondance & du ciel & de la terre.

Traictant la raison pourquoy le Soleil hors des Tropiques engendre plus grande quantité d'eauës quand il est plus esloigné, & pourquoy au contraire au dedans d'iceux il engendre moins quand il en est plus proche.

CHAP. VII.

PENSANT plusieurs fois à part moy d'où pouuoit proceder que l'Equinoxe est si humide, comme i'ay dit, pour refuter l'opinion des anciens, ie n'en trouue point d'autre cause, que la grande force du Soleil en ces parties là, par laquelle il esleue & attire à soy vne grande abondance de vapeur de tout l'Ocean, qui en cet endroit est fort grand & fort estendu, & ayant tiré à soy ceste grande abondance de vapeurs, aussi tost les resoult & conuertit en pluyes, & est approuué par plusieurs experiēces certaines que ces pluyes & torrents celestes prouiennent des plus grandes chaleurs du Soleil. Premierement, comme nous auons ja dit cy-deuant, il pleut en ces pays là au temps que le Soleil iette ses rayons directement sur la terre, & qu'en ce faisant il a plus de force: mais quand le Soleil s'en esloigne, la chaleur se tempere, & alors il n'y tombe point de pluye. D'où

D'où l'on peut bien inferer que la force & ardeur du Soleil est ce qui cause les pluyes en telles regions. Aussi l'on obserue, tant au Peru, neufue Espagne, qu'en toute la Torride, que les pluyes y viennent ordinairement apres Midy, lors que les rayons du Soleil sont au poinct de leur plus grād' force, & que c'est chose rare de voir pleuuoir au matin. C'est pourquoy les voyageurs y preuoyēt, & commencent leur iournée de grand matin, afin de l'acheuer, & se reposer à Midy, pource qu'ils tiennent qu'ordinairement il y pleut apres Midy. Ceux qui ont hanté & cheminé par ce pays là, en peuuent parler suffisamment: car mesmes il y en a aucuns qui y ayans fait quelque residence, disent que la plus grande abondance des pluyes est quand la Lune est en son plein: encor que pour dire la verité, ie n'en ay peu faire preuue suffisante, bien que i'y aye prins garde quelquesfois. Dauantage les iours, l'an & les mois donnent à entendre la verité de ce que dessus, sçauoir qu'en la Torride l'excessiue chaleur du Soleil cause les pluyes. L'experience nous enseigne le mesme aux choses artificielles, comme aux alambics, ausquels on distille les eauës des herbes ou des fleurs: car la vehemence du feu enserre & contraint, pousse & esleue en haut vne abondance de vapeurs, lesquelles estans pressées, & ne trouuans issuë, sont conuerties en liqueur & en eaux. L'on void tout le mesme en l'or & en l'argent que l'on tire & affine par le vif argent, d'autant que si le feu est lent & petit, l'on ne tire quasi rien du vif argent, mais s'il est aspre & violent, il euapore beaucoup le vif argent, lequel se rencontrant en

haut contre le chapiteau (qu'ils appellẽt) le tournent incontinent en liqueur, & commence à degouter en bas. Ainsi la grand' ardeur du Soleil produit ces deux effects, quand elle trouue matiere disposée, qui est de leuer les vapeurs en haut, & l'autre de les resoudre incontinent, & les tourner en liqueur, lors qu'il y a quelque obstacle, pour les consumer & resoudre. Et bien qu'il semble que ce soient choses contraires qu'vn mesme Soleil dans la Zone Torride estant proche cause les pluyes, & que hors la Torride estant esloigné, il cause vn mesme effect : si est-ce que tout bien consideré, il ne l'est pas reellement & de faict. Mil effects és choses naturelles procedent de choses contraires par vn moyen diuers. Nous mettons secher le linge au feu & à l'air, desquels neantmoins l'vn eschauffe, & l'autre refroidit. Les pastes sont sechees & endurcies par le Soleil & par la gelée. L'exercice moderé prouoque le dormir, s'il est trop violent, il l'empesche : si l'on met du bois au feu, finalement il s'esteint, si l'on y en met beaucoup, & trop, il s'esteint aussi : car la seule proportion l'entretient & le fait durer. Pour bien voir vne chose, elle ne doit estre ny trop proche des yeux, ny trop loin, mais en distance raisonnable & proportionnée : estant trop esloigné d'vne chose l'on en perd la veuë, & trop proche aussi, ne la peut voir. Si les rayons du Soleil sont foibles, ils n'attirent pas les bruines des riuieres; s'ils sont violents, aussi tost qu'il a attiré les vapeurs, il les resout & consomme, mais la chaleur moderée les attire & conserue. Pour ceste raison les vapeurs ne s'esleuent point communé-

ment de nuict, ny à midy, mais au matin, quand le Soleil commence à entrer en sa force. Sur ce subiect il y a mil exemples de choses naturelles, que l'on void proceder souuent de choses contraires, qui doit faire que nous ne nous deuons pas esmerueiller si le Soleil pour estre fort proche engendre les pluyes; & qu'il en fait tout autant estant fort esloigné, mais qu'estant son approchement moderé & proportionné, il n'en produit ny cause aucunement. Cependant il reste encor vn poinct que l'on peut demãder, pour quelle raison en la Zone Torride l'approchement du soleil cause les pluyes, & hors d'icelle sont causées par son esloignement. A ce que ie puis iuger, la raison est, que hors des Tropiques en Hyuer, le soleil n'a point tant de force, qu'il soit suffisant pour consumer les vapeurs qui s'esleuent de la terre & de la mer. Car ces vapeurs s'amassent en grande abondance en la region froide de l'air, où elles sont congelées & espaissies par la grande froideur, puis apres estans pressées, se resoluent & conuertissent en eau. C'est pourquoy en ce temps d'Hyuer, que le Soleil est plus esloigné, que les iours sont courts, & les nuicts plus longues, la chaleur du Soleil a peu de force, mais quand le Soleil s'approche de ceux qui sont hors des Tropiques, qui est au temps d'Esté, la force du Soleil est desia telle, qu'elle esleue les vapeurs, & tout ensemble les consomme, les dissipe & resoult: car la chaleur & la longueur des iours sont causées par l'approchement du Soleil. Mais au dedans des Tropiques, en la region Torride, l'esloignement du Soleil a tout autant

d'effect que le plus grand approchement qui soit aux regions desdits Tropiques. Au moyen dequoy il ne pleut pas en la Torride alors que le Soleil est esloigné, non plus que hors les Tropiques quand le Soleil est plus proche, d'autant qu'en cet approchement & esloignement, le Soleil demeure tousiours en vne mesme distance, d'où procede vn mesme effect de serenité. Mais quand le soleil est au periode de sa force en la Zone Torride, & qu'il jette ses rayons directement sur la teste des habitans, il n'y a ny serenité ny secheresse, comme il semble qu'il deuroit y auoir. Mais plustost de grandes & estranges pluyes, dautant que par la force excessiue de sa chaleur, il attire & esleue presque en vn instant vne grande abondance de vapeurs de la terre, & mer Oceane, lesquelles sont si espaisses & en si grande abondance, que le vent ne les pouuant dissiper ny resoudre facilement, elles viennent à se fondre en eau, qui cause les pluyes si froides & en si grande abondance, car la grande vehemence de la chaleur peut attirer en peu de temps beaucoup de vapeurs, lesquelles elle ne peut si tost consumer & resoudre, & estans attirées & assemblées, par leur grande abondance se fondent & tournent en eau. Ce que l'on cognoistra fort bien par cet exẽple domestique & familier. Quand l'on met rostir vn morceau de porc, de mouton, ou de veau, si le feu est violent, & la viande en soit fort proche, nous voyons que la graisse se fond tost & degoute en bas, qui vient de ce que la grande chaleur attire & esleue cet humeur & graisse de la chair, & pour estre en grande abõdance ne la peut

resoudre, & ainsi distille & tombe d'auantage. Mais quand le feu est moderé, & ce que l'on rostit est en distance proportionnée, nous voyons que la chair se rostit propremēt, sans que la graisse distille trop à coup, pource que la chaleur moderée attire l'humidité, qu'elle consomme & resout en vn instant. C'est pourquoy les cuisiniers font le feu moderé, & n'en approchent la viande ny trop prés ny trop loing, de peur qu'elle ne se fonde. On le peut voir par vne autre experience aux chandelles de suif & de cire, car si la mesche en est grosse, elle fait fondre & decouler le suif & la cire: pource que la chaleur ne peut consommer ce qui s'esleue d'humeur: mais si la flame est proportionnée, la cire ne se fond ny decoule, pource que la flame va consommāt peu à peu ce qui s'esleue. Ce qui me semble la vraye raison pourquoy en l'Equinoxe, & en la Torride la grand' force de la chaleur cause les pluyes, lesquelles en d'autres regions sont causées par la foiblesse & peu de chaleur.

Comment l'on doit entendre ce qui a esté dit cy-dessus de la Zone Torride.

CHAP. VIII.

S'Il est ainsi qu'és choses naturelles & physiques l'on ne doit rechercher de regle infaillible & mathematique, mais ce qui est ordinaire, & ce qu'on void par experience, qui est la plus parfaite regle, il faut croire que ce que nous auons dit, qu'il y a plus d'humidité en la Torride qu'aux autres regions, & qu'en icelle il ne pleut

point lors que le Soleil en eſt plus proche, ſe doit prendre & entendre de meſme : & de vray c'eſt bien ce qui eſt le plus commun & le plus ordinaire. Mais ce n'eſt pas pour empeſcher les exceptions que nature a voulu mettre à ceſte regle, rendant quelques regions de la Torride extremement ſeches. Ce qu'on raconte de l'Ethiopie, & nous l'auons veu en vne grande partie du Peru, où toute la terre ou coſte, qu'ils appellẽt Plaines, manquent de pluyes, voire d'eaux de la terre, excepté quelques vallées où il y a des eaux de riuieres qui deſcendent des montagnes, le ſurplus ſont ſablons & terres ſteriles, où à grand peine l'on trouue des fontaines, mais bien quelques puits tres-profonds. Mais nous dirons (Dieu aidant) en ſon lieu, quelle eſt la cauſe pourquoy il ne pleut point en ces plaines (choſe que plusieurs demandent) car à preſent ie pretends de monſtrer ſeulement qu'il y a pluſieurs exceptiõs aux regles naturelles, d'où vient qu'il peut aduenir en quelque partie de la Torride, qu'il ne pleut pas lors que le Soleil eſt plus proche, mais quand il eſt plus eſloigné. Bien que iuſques auiourd'huy ie ne l'aye veu ny entendu, toutesfois ſ'il y en a, on le doit attribuer à la qualité particuliere de la terre : mais auſſi quelquesfois ſ'il aduient le contraire, l'on doit auoir eſgard qu'en ces choſes naturelles il aduient pluſieurs contrarietez & empeſchemens, par leſquels elles ſe changent & defont les vnes les autres. Pour exemple, il peut eſtre que le Soleil cauſera les pluyes, & que le vent les empeſchera; ou bien les rendra plus abõdantes qu'elles n'ont accouſtumé d'eſtre. Les

vents ont leurs proprietez & diuers commencemens, par lesquels ils operent de differents effects, qui sont le plus souuent contraires à ce que l'ordre & la saison requierent. Puis donc qu'en chacun endroit l'on void arriuer de grandes varietez en l'année, qui prouiennent de la diuersité des mouuemens & aspects des planettes, ce n'est point chose mal à propos de dire qu'en la Zone Torride l'on peut voir & remarquer quelques choses contraires à ce que nous auons experimenté. Mais pour resolution, ce que nous auons conclu est vne verité bien certaine & experimentée, à sçauoir la grande secheresse que les anciens ont pensé estre en la region du milieu, que nous appellõs Torride, n'y estre point du tout, & qu'au contraire il y a beaucoup d'humidité, & que les pluyes y sont alors que le soleil en est plus proche

---

Que la Torride n'est point excessiuement chaude, mais plustost moderée.

CHAP. IX.

IVSQVES icy nous auons traitté de l'humidité de la Zone Torride, maintenant il sera bõ de parler de deux autres qualitez, qui sont le chaud & le froid. Nous auons demonstré sur le cõmencement de ce discours, comme les anciens ont tenu que la Zone Torride estoit chaude & seche excessiuemẽt, ce qui n'est pas ainsi toutesfois; car elle est chaude & humide, & en la plus grand' partie sa chaleur n'est pas excessiue, mais plustost tẽperée. Ce que l'on tiendroit pour incroyable, si

nous ne l'auions assez experimenté. Quand ie passay aux Indes (ie diray ce qui m'arriua) ayant leu ce que les Poëtes & Philosophes disent de la Zone Torride, ie me persuadois qu'arriuãt à l'Equinoxe, ie ne pourrois y supporter ceste excessiue chaleur. Mais il m'aduint tout au contraire, car au temps que i'y passay, qui fut alors que le Soleil y estoit pour Zenith, estant entré au signe d'Aries, à sçauoir au mois de Mars, i'y senty si grand froid, que i'estois contraint me mettre au Soleil pour m'eschauffer: que pouuois ie moins faire alors, que de me rire & me moquer des meteores d'Aristote, & de sa Philosophie, voyant qu'au lieu, & en la saison que tout y deuoit estre embrazé de chaleur suiuãt ses regles, moy & tous mes compagnons auions froid? il n'y a à la verité region au monde plus douce ny temperée que sous l'Equinoxe, combien qu'elle ne soit pas en tous endroits d'esgale ou semblable temperature, & qu'il y ait beaucoup de diuersitez. La Zone Torride en quelques endroits est fort temperée, cõme en Quitto, & aux plaines du Peru, en quelques endroits fort froide, comme en Potozi, & aux autres fort chaude, comme en l'Ethiopie, Bresil, & aux Mollucques. Ceste diuersité donc nous estant certaine, & toute cogneuë, nous deuons par force recercher vne autre cause du froid & du chaud, que les rayons du Soleil y font naistre, veu qu'en vne mesme saison de l'année, & en lieux qui sont d'vne mesme hauteur & distance du Pole & de l'Equinoxe, on y retrouue vne si grande diuersité, que les vns sont embrazez de chaleur, les autres de froidure, & les autres se

trouuent temperez d'vne chaleur moderée. Platon met sa tant renommée Isle Atlantique souz la Zone Torride, puis dit qu'en certain temps de l'année elle auoit le Soleil pour Zenith, & neantmoins qu'elle estoit fort temperée, fort abondante, & fort riche. Pline dit que Taprobane, (qu'ils appellent auiourd'huy Samatre) est souz l'Equinoxe, comme en effect elle y est, escriuant qu'elle n'est pas seulement riche & heureuse, mais aussi peuplée d'hommes & d'animaux. D'où l'on peut facilement cognoistre, qu'encor que les anciens ayent tenu la chaleur de la Torride insupportable, neantmoins ils pouuoient bien entendre qu'elle ne l'estoit pas tant comme ils disoient. Le tres-excellent Astrologue & Cosmographe Ptolomée, & l'insigne Philosophe & medecin Auicenne en eurent meilleure resolution, estans tous deux d'opinion que sous l'Equinoxe y auoit de fort commodes habitations.

Plat. in Tim. & in Critia.

Plin. lib. 6. cap. 22.

Que la chaleur de la Torride est temperée, pour l'abondance des pluyes, & pour la briefueté des iours.

CHAP. X.

DEPVIS que le nouueau monde a esté descouuert, l'on a cogneu & sans doute, ce que les derniers autheurs ont tenu veritable. Mais c'est chose naturelle, que quand quelque chose qui est hors de nostre opinion nous vient à estre cogneuë par l'experience, nous voulons incontinent en rechercher la cause. C'est pourquoy nous desirons sçauoir pour quelle cause la region de

laquelle le Soleil eſt plus proche, n'eſt pas ſeulement temperée, mais eſt froide en pluſieurs endroits. Conſiderant ceſte matiere generalement, ie trouue deux cauſes generales, pour rendre ceſte region temperée, l'vne eſt celle-cy deuant declarée, d'autant que ceſte region eſt fort humide, & ſubiecte aux pluyes, & n'y a point de doute que la pluye ne rafraiſchiſſe, pource que l'eſleuement de l'eauë eſt de ſon naturel froid: & encor que l'eauë par la force du feu ſ'eſchauffe, ce neantmoins ne laiſſe pas de temperer l'ardeur, cauſée des rayons du Soleil purement. Ce qu'on void par experience en l'Arabie interieure, laquelle eſt embrazée du Soleil, pour n'y auoir aucunes pluyes qui temperent ſa furie. Les nuages & bruines empeſchent que les rayons du Soleil n'offenſent tant, & les pluyes qui procedẽt d'icelles meſmes, rafraiſchiſſent l'air & la terre, & l'humectent auſſi, quelque chaude qu'elle puiſſe eſtre. L'on boit l'eauë de la pluye, & elle eſtanche la ſoif, cõme les noſtres l'ont bien eſprouué, ayans faute d'eauë pour boire. De ſorte que la raiſon & l'experience nous enſeigne que la pluye de ſoy appaiſe la chaleur, & par ce moyen ayant ja monſtré comme la Zone Torride eſt fort pluuieuſe, il appert auſſi qu'il y a en icelle choſe qui peut rendre ſa chaleur temperée. A cecy i'en diray encor vne autre raiſon qui merite bien qu'on entende, non ſeulement pour ceſte matiere, mais auſſi pour pluſieurs autres. Car pour le dire en peu de paroles, le Soleil quoy qu'il ſoit fort chaud & bruſlant en l'Equinoxe, ce neantmoins c'eſt pour peu de temps, de ſorte que la chaleur du iour y eſtant

plus briefue & de moindre durée, ne fait pas tant d'embrazement. Ce qu'il conuient declarer & entendre plus particulierement. Ceux qui sont versez à la cognoissance de la Sphere, enseignent fort bien, que d'autant plus que le Zodiaque est oblique& trauersant sur nostre hemisphere, d'autant plus les iours & les nuicts sont inegaux; & au contraire où la Sphere est droite, & les signes montent droictement, les iours & les nuicts y sont esgaux. C'est pourquoy en toute la region qui est entre les deux Tropiques, il y a moins d'inegalité aux iours & aux nuicts, que hors d'iceux, & plus l'on approche de la ligne, moins y trouue-on d'inegalité; ce que nous auons experimenté en ces parties. Ceux de Quitto, pource qu'ils sont au dessous de la ligne, n'ont point en toute l'année les iours ny les nuicts plus courts en vne saison qu'en l'autre, mais y sont continuellement esgaux. Ceux de Lyma, pource qu'ils sont distans de la ligne presque de douze degrez, apperçoiuent quelque difference entre les iours & les nuicts, mais c'est fort peu, d'autant qu'en Decembre & en Ianuier les iours y croissent d'vne heure, ou peu moins. Ceux de Potozi y recognoissent beaucoup plus de difference, tant l'Hyuer que l'Esté, pource qu'ils sont presque souz le Tropique. Mais ceux qui sont du tout hors des Tropiques, remarquent d'autant plus la briefueté des iours de l'Hyuer, & la longueur de ceux de l'Esté, qu'ils sont esloignez de la ligne, & sont proches du Pole; comme l'on void qu'en Allemagne & en Angleterre les iours sont plus longs en Esté qu'en Italie & Espagne. C'est chose qui

ſe void, que la Sphere enſeigne, & l'experience le monſtre clairement. Il faut adiouſter vne autre propoſition, qui eſt auſſi vraye, & bien conſiderable, pour tous les effects de la nature, ſçauoir la perſeuerance & continuation de ſa cauſe efficiente à operer & agir. Cela ſuppoſé, ſi l'on me demãde, pourquoy en l'Equinoxe il n'y a point de ſi violentes chaleurs en Eſté, qu'il y a en quelques autres regions, (comme en Andeluzie és mois de Iuillet & Aouſt) ie reſpõdray pource que les iours d'Eſté ſont plus longs en Andeluzie, & les nuicts y ſont plus courtes, & le iour comme chaud qu'il eſt enflame & cauſe la chaleur, la nuict auſſi comme froide & humide donne du rafraichiſſement. Suyuant quoy au Peru il n'y a point tant de chaleur, pource que les iours d'Eſté n'y ſont pas ſi longs, ny les nuicts ſi courtes, qui cauſe que la chaleur du iour eſt beaucoup temperée par la fraiſcheur de la nuict. Mais là où les iours ſont de quinze ou ſeize heures, par raiſon il doit y auoir plus de chaleur, que là où ils ne ſont que de douze ou de treize, & où il en demeure autant de la nuict pour rafraichiſſement. Et bien que la Zone Torride ſoit plus proche du Soleil, que toutes les autres regions, ſi eſt-ce toutesfois que la chaleur du Soleil n'y demeure pas ſi lõg temps: car c'eſt choſe naturelle qu'vn feu encor qu'il ſoit petit, ſ'il perſeuere, eſchauffe d'auantage qu'vn plus grand qui durera peu, principalemeut ſ'il y ſuruient du rafraiſchiſſement. Qui voudra mettre donc ces deux proprietez de la Torride en vne balãce, ſçauoir quelle eſt plus pluuieuſe au temps de ſa plus grande chaleur, & que les iours y ſont plus courts,

on pourra bien parauanture trouuer qu'elles seront esgalles à ces deux autres contraires:qui sont que le Soleil y est plus proche & plus droit qu'ès autres regions, à tout le moins que l'on n'y recognoistra pas beaucoup d'auantage.

Qu'il y a d'autres raisons outre les desduittes cy dessus, qui monstrent que la Torride est temperée, principalement en la coste de la mer Oceane.

CHAP. XI.

ESTANT chose resoluë que les deux proprietez susdictes sont communes & vniuerselles à toute la region Torride, & qu'en icelle neantmoins il se trouue aucuns lieux fort chauds, & les autres où il y a fort grand froid: Bref la temperature n'y est esgalle en tous lieux, mais en vn mesme climat, vne partie est chaude, l'autre foide, & l'autre temperée tout en vn mesme temps: nous sommes cōtraints de rechercher d'autres raisons, d'où procede ceste grande, diuersité qui se trouue ainsi en la Torride. Discourrant doncques sur ceste question, i'en trouue trois causes apparentes & certaines, & vne quatriesme plus obscure & cachee. Les causes apparentes & certaines sont, la premiere l'Ocean, la seconde l'assiete & situation de la terre, & la troisiesme le naturel & proprieté de plusieurs & diuers vents. Outre ces trois que ie tiēs pour manifestes, ie croy qu'il y en a vne autre quatriesme, cachée & moins apparente, qui est la proprieté de la mesme terre habitée, & la particuliere influence de son Ciel. Qui voudra considerer de pres les causes & raisons generales cy

dessus desduites, on trouuera qu'elles ne sont suffisantes pour la resolution totale de ceste matiere, veu ce qui arriue iournellemēt en diuers lieux de l'Equinoxe. Manomotapa, & grande partie du royaume de Prete Ian, sont situez dessous la ligne, ou fort proches, esquelles regions ils endurent de terribles chaleurs, & y naissent les hommes tous noirs. Ce qui n'est pas seulement en ces parties de terre ferme, esloignées de la mer, mais aussi en est-il de mesme és isles enuironnees de la mer. L'isle de sainct Thomas est souz la ligne, les isles de Cap de vert en sont prochaines, & en l'vne & en l'autre y regnent de furieuses chaleurs, & y sont mesmes tous les hommes noirs. Soubs la mesme ligne, ou bien proche d'icelle, gist vne partie du Peru, & du nouueau royaume de Grenade, qui neantmoins sont terres fort temperées, declinantes plustost à froidure, que nō pas à chaleur, & les hommes qui habitent en icelle sont blancs. La terre du Bresil est en la mesme distance de la ligne que le Peru, & neantmoins le Bresil & toute ceste coste est extremement chaude, encore qu'elle soit en la mer du Nort, & l'autre coste du Peru qui est en la mer du Sud, est fort temperée. Ie dis donc que qui voudra considerer ces differences, & donner la raison d'icelles, ne se pourra contenter des generales cy-dessus traitees, pour declarer comme la Torride peut estre vne terre temperée. Entre les causes & raisons speciales, i'ay mis pour la premiere la mer, pource que sans doute son voisinage aide à temperer, & refroidir la chaleur. Car combien que son eauë soit

sallee, elle est tousiours eau toutesfois, & l'eau de sa nature est froide, & si encore est remarquable que pour la profondité de l'Oceã, l'eau n'en peut estre eschauffee par la chaleur du Soleil, comme les eaux des riuieres. Finablement tout ainsi comme le sel nitre (quoy qu'il soit du naturel du sel) a la proprieté de refroidir l'eaue: ainsi voyons nous par experience en quelques ports & haures que l'eau de la mer y rafraischit, ce que nous auõs veu en celuy de Callao, où l'on mettoit rafraischir l'eaue ou vin pour boire dedans des cruches ou flascons mises en la mer. D'où l'on peut sans doute recognoistre que l'Ocean a ceste proprieté de temperer & rafraischir l'excessiue chaleur. Pour ceste occasion l'on ressent d'auantage la chaleur en la terre, qu'en la mer, *cæteris paribus*, & communément les terres situees sur la marine, sont plus fraisches que celles qui en sont esloignees *cæteris paribus*, comme i'ay dict. Ainsi la plus grande partie du nouueau monde estant fort proche de la mer Oceane, nous pouuons dire auec raison, encor qu'il soit soubs la Torride, qu'il reçoit de la mer vn grand benefice, pour temperer sa chaleur.

Que les plus hautes terres sont les plus froides, & quelle en est la raison.

CHAP. XII.

MAIS si nous voulõs encor recercher particulierement, nous trouuerõs qu'en toute ceste terre il n'y a pas vne chaleur totalemẽt égale, quoy

qu'elle ſoit en pareille diſtance de la mer, & en meſme degré, veu qu'en quelques parties d'icelle il y a beaucoup de chaleur, & en d'autres y en a fort peu. Il n'y a point de doute que la cauſe de cecy ne ſoit, pour-autant que l'vne eſt plus baſſe, & que l'autre eſt plus haute & plus eſleuée, d'où vient que l'vne eſt chaude, & l'autre froide. C'eſt choſe certaine que le ſommet des montagnes eſt plus froid que le profond des vallées, ce qui ne procede point ſeulement de ce que les rayons du Soleil ont plus de repercuſſion aux lieux bas & profonds, encor qu'il en ſoit vne grande raiſon, mais il y en a vne autre, qui eſt que la region de l'air eſt plus froide, d'autant plus qu'elle eſt haute & eſloignée de la terre. Les plaines de Collao au Peru, & de Popajan en la neufue Eſpagne, font preuue ſuffiſante de cecy. Car ſans doute, toutes ces parties ſont terres hautes, & pour ceſte raiſon auſſi ſont-elles froides, combien qu'elles ſoient toutes enuironnées de hauts pics de montagnes fort expoſées aux rayons du Soleil. Mais ſi nous demandons pourquoy au Peru & en la neufue Eſpagne, les plaines de la coſte ſont terres chaudes, & les plaines de la meſme terre du Peru & de la neufue Eſpagne ſont au contraire terres froides. A la verité ie ne voy point qu'il ſ'en puiſſe donner autre raiſon, ſinon que les vnes ſont en terre baſſe, & les autres en terre haute. L'experience nous enſeigne que la moyenne region de l'air eſt plus froide que l'inferieure : & pource tant plus les montagnes ſ'approchent d'icelle region moyenne, tant plus elles ſont froides, couuertes de neiges & de gelées. La raiſon meſme ſ'y accorde,
pource

pource que s'il y a vne sphere ou region du feu, comme Aristote & les autres Philosophes disent, la region moyenne de l'air doit estre plus froide par antiperistase, la froidure estant repoussee, & se resserrant en icelle, comme en temps d'Esté nous voyons aux puits qui ont de la profondité. Pour ceste occasion, les Philosophes afferment que les deux extremes regions de l'air, celle d'enhaut, & celle d'embas sont les plus chaudes, & la moyenne plus froide. Que s'il est ainsi, comme de faict l'experience le monstre, nous en tirerons encor vn argument & raison remarquable, pour monstrer que la Torride est temperee. Sçauoir que la plus grande partie des Indes est vne terre haute, remplie de beaucoup de montagnes, qui par leur voisinage rafraischissent les terres prochaines. L'on void continuellement és sommets des mõtagnes dont ie parle, de la neige, de la gresle, & des eauës toutes glacees, & le froid qu'il y fait est si aspre, que l'herbe en est toute gresillonnée, tellement que les hommes & cheuaux cheminans par là, y sont tous engourdis de froid. Cecy, comme i'ay desia dit, est en la Zone Torride, & aduiẽt le plus souuent quand ils ont le Soleil pour Zenith. Ainsi est-ce chose notoire & conforme à la raison, que les montagnes sont plus froides que ne sont les vallees & les plaines, d'autant qu'elles participent de la region moyenne de l'air, qui est tres-froide. Or la cause pourquoy la regiõ moyẽne de l'air est plus froide, a esté mesme dite cy-deuant, qui est que la region de l'air prochaine de l'exhalation ignee, laquelle (selon Aristote) est sur la sphere de l'air, repousse & reiette arriere

toute la froidure, laquelle ſe retire & reſerre en la moyenne region de l'air par antiperiſtaſe, comme parlēt les Philoſophes. En apres ſi quelqu'vn me demande & veut interroger de ceſte façon, ſ'il eſt ainſi que l'air ſoit chaud & humide, comme tient Ariſtote, & comme l'on dit communémēt, d'où procede ce froid qui ſe retire en la moyenne region de l'air, puis qu'il ne peut venir de la ſphere du feu? Car ſ'il procede de l'eau ou de la terre, par ceſte raiſon la baſſe regiō de l'air deuroit eſtre plus froide que celle du milieu. Certes à reſpondre au vray ce que i'en penſe, ie confeſſeray que cet argument & obiectiō m'eſt tant difficile, que ie ſuis preſque diſpoſé de ſuiure l'opinion de ceux qui reprouuent les qualitez, ſymboles & diſſymboles que met Ariſtote aux elements, diſant que ce ſont imaginations, leſquels pour ceſte occaſion tiennent que l'air de ſon naturel eſt froid, & à ceſte fin ils ſe ſeruent de pluſieurs arguments & raiſons, du nombre deſquels nous en propoſerons vn aſſez vulgaire & cogneu, laiſſans les autres à part, ſçauoir qu'és iours caniculaires nous auons accouſtumé nous donner de l'air auec vn eſuentail, & trouuons qu'il nous rafraiſchit: de ſorte que ces Autheurs afferment que la chaleur n'eſt vne proprieté particuliere d'aucun autre element que du ſeul feu, qui eſt eſpars & meſlé parmy toutes les choſes (ſelon que le grand Denys nous enſeigne) mais qu'il ſoit ainſi, ou qu'il en ſoit autrement (car ie ne veux pas contredire à Ariſtote, ſi ce n'eſt en choſe fort certaine) en fin ils ſ'accordēt tous que la moyenne region de l'air eſt plus froide que la plus baſſe prochaine à la ter-

Ariſt. Ma.

Diony. cap. 15. de cœl. hierar.

re, comme mesme l'experience le monstre, puis qu'en ceste region du milieu les neiges, les gresles, frimats & autres indices d'extreme froid s'engendrent. Or donc la region du milieu qu'ils appellẽt Torride, ayant d'vn costé la mer, & de l'autre les hautes mõtagnes, l'on doit tenir cela pour causes suffisantes pour tẽperer & rafraischir sa chaleur.

Que les vents froids sont la principale cause de rendre la Torride temperée.

CHAP. XIII.

LA temperature de ceste region se doit principalement attribuer à la proprieté du vent qui court en ceste terre là, lequel est fort frais & gracieux. La prouidence du grand Dieu, createur de toutes choses, a esté telle, qu'il a ordonné qu'il y eust des vents merueilleusement frais en la region où le soleil fait son cours (qui semble deuoir estre du tout embrazee) afin que par leur fraischeur l'excessiue chaleur du Soleil fust temperée. Et ne sont pas ceux-là trop esloignez d'apparence de raison, qui ont eu opinion que le Paradis terrestre estoit souz l'Equinoxe, s'ils ne se fussent trompez eux-mesmes sur la cause de leur opiniõ, en ce qu'ils disoient que l'égalité des iours & des nuicts estoit seule suffisante cause de rendre ceste Zone temperee, à laquelle opiniõ toutesfois plusieurs autres ont esté contraires, du nombre desquels a esté le Poëte renommé, disant:

—— & celle region
S'embraze incessamment aux chaleureux rayons
Du Soleil qui d'illec iamais ne se retire.

Doncques la fraiſcheur de la nuict n'eſt pas telle, qu'elle ſoit ſeule ſuffiſante pour moderer & corriger de ſi aſpres & furieuſes ardeurs du Soleil, mais pluſtoſt ceſte Torride reçoit vne ſi douce temperature par le benefice de l'air frais & gracieux, de telle ſorte que combien qu'elle ait eſté tenuë des anciens, plus embrazée qu'vne fournaiſe ardente, & ceux qui l'habitent à preſent, la tiennent pour vn Printemps delicieux : il appert par argument & raiſons fort euidentes, que la cauſe de cecy giſt principalement en la qualité du vent. Nous voyons en vn meſme climat quelques regions & villes meſmes plus chaudes les vnes que les autres, pource ſeulemẽt qu'ils ſe reſſentent moins des vents qui rafraiſchiſſent. De meſme en eſt-il en d'autres terres, où le vent ne court point, leſquelles ſont toutes embrazees cõme vn fourneau, & y eſt-on ſi fatigué de la chaleur, que d'y eſtre, c'eſt autant que de ſe voir dans vne fournaiſe. Il y a beaucoup de ces bourgades, & de ces terres au Breſil, en Ethiopie, & au Paraguay, comme chacun ſçait: & ce qui eſt plus conſiderable, c'eſt que l'on void ces differences non ſeulement parmy les terres, mais auſſi en la mer; il y a des mers où l'on ſent beaucoup de chaleur, comme ils racontent de celle de Mozambique, & Ormus, & en l'Orient, & de la mer de Panama, en Occident (laquelle pour ceſte occaſion engendre & produit en ſoy des Cayamans) comme auſſi en la mer du Breſil. Il y a d'autres mers, voire en meſme degré de hauteur, fort froides, comme en celle du Peru, en laquelle nous euſmes froid, comme i'ay raconté cy-deſſus, quand

nous la nauigeasmes la premiere fois, qui estoit en Mars, & au temps que le Soleil cheminoit par dessus. A la verité en ce continent, où la terre & l'eau sont de mesme sorte, l'on ne peut imaginer autre occasion de si grande difference, sinon la proprieté du vent qui les rafraischit. Que si l'on veut de prés aduiser à ceste consideratiõ du vent, dont nous auons parlé, l'on pourra resoudre plusieurs doutes qu'aucuns mettent en auant, & qui semblent choses estranges & merueilleuses, sçauoir pourquoy le soleil donnant de ses rais sur la region Torride, & particulierement au Peru, voire beaucoup plus violemment qu'il ne fait pas en Espagne és iours caniculaires, neantmoins l'on resiste à sa chaleur auec vne fort legere couuerture, si bien qu'au couuert d'vne natte ou d'vn simple toict de paille, l'on est mieux contregardé de la chaleur, que l'on n'est pas en Espagne dessouz vn toict de bois, & mesme d'vne voute de pierre. Dauantage pourquoy les nuicts d'Esté ne sont chaudes ny ennuieuses au Peru, comme en Espagne? Pourquoy aux plus hauts sommets des mõtagnes, & mesme entre les monceaux de neige, il y fait quelquesfois de grandes & insupportables chaleurs. Pourquoy en toute la prouince de Colao, quand l'on se trouue à l'ombrage quelque petit qu'il puisse estre, l'on y sent du froid, mais quãd l'on vient à en sortir aux rayons du soleil, incontinent l'on vient à y sentir vne excessiue chaleur. Pourquoy toute la coste du Peru estant pleine de sablons, neantmoins se trouue fort temperee, & pourquoy Potozi distant de la cité d'Argent tant seulement de dix-huict lieuës, & en vn mesme de-

gré, est toutesfois de si differente temperature, que le pays estant tres-froid, il est sterile & sec à merueilles: au contraire la ville d'Argent est temperee, declinant à la chaleur, & a vn terroir fort gracieux & fertile. C'est donc pour certain le vent qui principalement cause toutes ces estranges diuersitez: car sans le benefice du vent frais, l'ardeur du Soleil est telle, qu'encor que ce soit au milieu des neiges, elle brusle & embraze, mais aussi quād la fraischeur de l'air reuiēt, aussi tost toute la chaleur s'appaise, quelque grande qu'elle soit: & où ce vent frais est ordinaire, & regne souuent, il empesche que les vapeurs terrestres & grossieres que exhale la terre, ne se ioignent, & causent vne pesante & ennuyeuse chaleur, dont le contraire aduient en Europe, dautant que par l'exhalation de ces vapeurs, la terre demeure comme bruslee du Soleil du iour, qui est cause que les nuicts y sont si chaudes & ennuyeuses, tellement qu'il semble plusieurs fois que l'air sorte comme d'vne fournaise. Pour ceste mesme raison, au Peru ceste fraischeur du vent cause que par le moyen de quelque petit ombrage au coucher & declin du Soleil, l'on y est assez fraischement: au contraire en Europe le temps le plus doux & plus agreable en Esté est le matin, & le soir est le plus froid, & le plus ennuyeux. Mais au Peru, en tout l'Equinoxe il n'en est pas de mesme, d'autāt que tous les matins que le vent de la mer y cesse, & que le Soleil y commence à jetter ses rayons, pour ceste raison l'on y sent la plus grande chaleur aux matins, iusques au retour dudit vent, qu'ils appellent autremēt, Marée, ou vent de la mer, qui fait qu'on commence

à ſentir le froid. Nous auons experimenté tout cecy du temps que nous eſtions aux Iſles qu'ils appellent de Barlouãte, où au matin nous ſuyons de chaud, & à midy nous ſentions vn bon frais, pource que la bize ordinaire, qui eſt vn vent frais & gracieux y ſouffle alors.

Que ceux qui habitent ſouz l'Equinoxe viuent d'vne vie fort douce & delicieuſe.

CHAP. XIIII.

SI ceux qui ont eu opinion que le Paradis terreſtre eſtoit en l'Equinoxe, ſe fuſſent conduits par ce diſcours, encor ne ſembleroient-ils point eſtre du tout hors du chemin. Non que ie vueille reſoudre que le Paradis delicieux dont parle l'Eſcriture, ſoit en ce lieu là, d'autant que ce ſeroit temerité de l'affermer pour choſe certaine; mais ie dis que ſi l'on peut dire qu'il y ait quelque Paradis en la terre, ce doit eſtre en lieu où l'on ioüiſt d'vne temperature fort tranquille & fort douce. Car il n'y a choſe ſi faſcheuſe & repugnante à la vie humaine, que de viure ſous vn ciel ou vn air contraire, ennuyeux & maladif, comme il n'eſt choſe plus agreable que de ioüir d'vn ciel & d'vn air qui ſoit ſain, doux, ſubtil & gracieux. Il eſt certain que nous ne participõs point d'aucun des elemens, ny n'en auons l'vſage ſi ſouuent en l'interieur du corps, que nous auons de l'air. C'eſt celuy qui enuironne nos corps de toutes parts, qui nous entre iuſques dans les

entrailles, & à chaque moment nous va visitant le cœur, auquel il imprime ses proprietez. Si l'air est tant soit peu corrompu, il cause la mort: s'il est pur & salubre, il augmente les forces. Finablement nous pouuons dire que l'air seul est toute la vie des hommes, de sorte que combien que l'on aye des biens & des richesses, si est-ce que si le Ciel est fascheux & mal sain, l'on ne peut viure à l'aise, ny auec du contentement. Mais si l'air & le Ciel est salubre, gracieux & plaisant, encor que l'on n'ait d'autres richesses, ne laisse de donner du contentement & du plaisir. Considerant à part moy l'aggreable temperature de plusieurs terres des Indes, où l'on ne sçait que c'est de l'Hyuer, qui par son froid gele & estraint, ny de l'Esté, qui ennuye par ses chaleurs, mais auec vne natte, l'on se guarantit de quelque iniure du temps que ce soit, & où il est à peine besoin de changer d'habit en toute l'annee: Ie dis certes que considerant cela plusieurs fois, ie trouue & me semble encor auiourd'huy que si les hommes se vouloiẽt vaincre eux-mesmes, & se deslier des lacs que la cupidité leur dresse, se desistans de plusieurs inutiles & pernicieux desseins, sans doute qu'ils pourroiẽt viure aux Indes fort doucement & heureusemẽt: car ce que les autres Poëtes chantent des champs Elisées, & de la fameuse Tempé, ou ce que Platon raconte, ou feint de son Isle Atlantique, certes les hõmes les trouueroiẽt en ces terres, si d'vn cœur genereux ils aimoient mieux estre seigneurs de leur argent, & de leur cõuoitise, que d'en demeurer esclaues comme ils sont. Ce que nous auons traicté iusques icy suffira touchãt les qualitez de

l'Equinoxe, du froid, chaud, ſechereſſe, pluyes, & des cauſes de ſa temperature. Le diſcours en particulier des diuerſitez des vents, eaux, des terres, des metaux, plantes & animaux qui y ſont, & dont y a aux Indes grande abondance, reſtera pour d'autres liures, car la difficulté de ce qui eſt traitté en ceſtuy-cy, quoy qu'au bref, le fera parauanture trouuer plus long qu'il n'eſt.

ADVERTISSEMENT
AV LECTEVR.

LE lecteur doit estre aduerty que i'escriuy les deux liures precedens en Latin, lors que i'estois au Peru, & pource parlent ils des choses des Indes, comme de choses presentes. Depuis estant venu en Espagne, me sembla bon de les traduire en langue vulgaire, & ne voulus changer la façon de parler qui y estoit couchée: mais aux cinq liures suiuans, parce que ie les ay faits en Europe, i'ay esté contraint de changer la façon de parler, & de traitter en iceux les choses des Indes, comme terres & choses absentes: & parce que ceste diuersité de parler pourroit auec raison offenser le lecteur, il m'a semblé bon l'aduertir de ceci.



LIVRE TROISIEME DE L'HISTOIRE NATVRELLE ET MORALE des Indes.

Que l'histoire naturelle des Indes est plaisante & agreable.

CHAPITRE PREMIER.



OVTE histoire naturelle de soy est agreable, & mesme est vtile, & de grand profit à ceux qui veulent esleuer leur discours, & contemplation en haut, en ce qu'elle les excite à glorifier l'Autheur de toute la nature, comme nous voyons que font les sages & saincts personnages, *Psal.* 103.
principalemẽt Dauid en plusieurs & diuers Pseaumes, où il celebre l'excellence des œuures de 135. 91. 92. 18. 8.
Dieu. Et Iob aussi traittãt des secrets du Createur, où le mesme Seigneur respond à Iob si amplement: *Iob.* 28. 38 39. 40. 41.
Celuy qui se plaira d'entendre les vrayes œuures de ceste nature si diuerse & si abondante, aura vrayemẽt le plaisir & contentement de l'histoire, & plus encor quand il cognoistra que ce ne sont point simples œuures des hommes, mais

du Createur mesme, & qu'il passera plus outre, & paruiẽdra à cõprendre les causes naturelles de ses œuures, il sera occupé en vn vray exercice de Philosophie. Mais qui esleuera plus haut sa consideration, regardant au grand & premier Architecte de toutes ces merueilles, cognoistra la sapience & grandeur infinie d'iceluy, pourrons dire qu'il traictera vne excellente Theologie, & par ainsi la narratiõ des choses naturelles peut beaucoup seruir pour plusieurs bonnes consideratiõs, combien que la foiblesse & debilité de plusieurs appetits ait accoustumé ordinairement de s'arrester au moins profitable, qui est le desir de sçauoir choses nouuelles, appellé curiosité. Le discours & histoire des choses naturelles des Indes, outre le commun contentement qu'il donne, il en a encore vne autre, qui est de traitter de choses esloignees, la plus-part desquelles ont esté incogneuës aux plus excellens autheurs de telle professiõ qui ayent esté entre les anciens. Que s'il falloit escrire ces choses naturelles des Indes aussi amplement comme elles le requierent bien, estans choses si remarquables, ie ne doute pas qu'on n'en peust faire des œuures qui ne seroiẽt pas moindres que celles de Pline, Theophraste & Aristote. Mais ie ne me repute point assez suffisant, & (encor que ie le fusse) ce ne seroit mon intention, ne tendant à autre fin que de remarquer quelques choses naturelles que i'ay veuës & cogneuës estant aux Indes, ou bien que i'ay entenduës de personnes dignes de foy; lesquelles me semblent estre rares, & peu cogneuës en l'Europe. A raison dequoy ie passeray succinctement sur beaucoup d'icelles,

tant pource qu'elles ſont ja eſcrites par d'autres, ou bien qu'elles requierent dauantage d'eſclairciſſement & de diſcours, que ce que ie leur pourrois donner.

Des vents, de leurs differences, proprietez & cauſes en general.

CHAP. II.

AYANT traitté aux deux liures precedens ce qui concerne le Ciel, & l'habitation des Indes en general, il nous conuient parler des trois elemens, l'air, l'eau & la terre, & de leurs compoſez, qui ſont les metaux, plantes & animaux : car pour le regard du feu, ie ne voy choſe ſpeciale aux Indes qui ne ſoit és autres regions, ſi quelqu'vn ne vouloit dire que la façõ de tirer du feu en frottant deux baſtons l'vn contre l'autre, comme en vſent quelques Indiens, de cuire quelque choſe en des courges, y jettant vne pierre ardente, & d'autres choſes ſemblables fuſſent à remarquer, auſſi en ay-ie eſcrit ce que l'on en pouuoit dire. Mais de ceux qui ſont aux Vulcans ou bouches de feu des Indes, dignes certainement de remarque, i'en diray à leur ordre en traittãt de la diuerſité des terres, eſquelles l'on trouue ces feux ou Vulcans. Parquoy pour commencer par les vẽts, ie diray premieremẽt que c'eſt à bonne cauſe que Salomon, entre les grandes ſciences que Dieu luy auoit donnees, eſtime beaucoup la cognoiſſance de la force des vents, & de leurs proprietez certainement admirables : pource que les vns ſont pluuieux, & les autres ſecs, les vns maladifs, & les

autres ſains,les vns chauds,& les autres froids,les vns doux & gracieux, & les autres rudes & tempeſtueux,les vns ſteriles,& les autres fertiles,auec vne infinité d'autres differences. Il y a des vents qui courent en certaines regions, & ſont comme ſeigneurs d'icelles, ſans ſouffrir l'entree ou communication de leurs contraires. En d'autres parties ils ſoufflent de telle façon,que tantoſt ils ſont vainqueurs, & tantoſt ſont vaincus, & bien ſouuent il y a des vents diuers & contraires, leſquels courent enſemble tout en vn meſme temps,diuiſans le chemin entr'eux, & quelquesfois les vns ſoufflent en haut d'vne façon, & les autres par le bas d'vne autre; quelquesfois ſe rencontrent violemment les vns les autres,qui fait courir de grãdes fortunes à ceux qui ſont lors ſur mer. Il y a des vents qui aident à la generation des animaux, & d'autres qui l'empeſchent,& y ſont contraires. Il y a vn certain vent de telle proprieté, que quãd il ſouffle en quelque contree, il y fait pleuuoir des pulces, non point par maniere de dire, mais en ſi grande abondance, qu'ils en troublent & obſcurciſſent l'air, & en couurent tout le riuage de la mer, & en d'autres endroits il fait pleuuoir des petits crapaux.

Ces diuerſitez & d'autres qui ſont aſſez cogneuës, s'attribuent communément au lieu par où paſſent ces vents, pource qu'ils diſent que de ces lieux ils prennẽt leurs qualitez d'eſtre froids, chauds, ſecs, ou humides, maladifs ou ſains,& ainſi de tout le reſte, ce qui eſt en partie veritable, & ne le peut-on nier, d'autant qu'en peu de diſtance l'on void en vn meſme vent beaucoup de

diuersitez. Pour exemple, en Espagne le Solanus ou vent de Leuant est communément chaud & ennuyeux; en Murcia c'est le plus frais & plus sain qui y soit, pource qu'il passe par ces vergers, & ceste si large campagne qu'on void assez fraische. En Carthagene, qui n'est guere esloignee de là, le mesme vent est ennuyeux & mal sain. Le Meridional, que ceux de la mer Oceane appellent Sud, & ceux de la mer Mediterranee Meziozorne, communément est pluuieux & moleste, & en la mesme ville que ie dis, est sain & gracieux. Pline raconte qu'en Afrique il pleut du vent de Nort, & que le vent de Midy y est serain. Qui voudra donc considerer de pres ce que i'ay dit de ces vẽts, il pourra bien comprendre qu'en peu de distance & espace de terre ou de mer, vn mesme vent a plusieurs & diuerses proprietez, voire quelquesfois toutes contraires. D'où l'on peut inferer qu'il tire & acquiert sa proprieté & qualité du lieu par où il passe. Ce qui est vray de telle façon, que l'on ne peut pas toutesfois dire infailliblemẽt que ce soit la seule & principale cause des diuersitez & proprietez des vents. Car c'est chose que l'on apperçoit & recognoist fort bien, qu'en vne region qui contienne cinquãte lieuës de circuit; ie le mets ainsi pour exemple, le vent qui souffle d'vn costé est chaud & humide, & celuy qui souffle d'vn autre, est froid & sec. Toutesfois ceste diuersité ne se trouue point és lieux par où il passe, qui me fait dire plustost que les vẽts d'eux mesmes apportent quant & eux ces qualitez, d'où vient que l'on leur approprie les noms de ces qualitez. Pour exemple, l'on attribuë au vent

de Septentrion, autrement appellé Cierço, ou Nort, la proprieté d'estre froid & sec, & de consommer les bruines. A son contraire, qui est le vent de Midy, Leueche ou Sud, est aussi attribué tout le contraire, qui est d'estre humide & chaud, & d'engendrer des brouillats. Cecy donc estant general & commun, l'on doit rechercher vne autre cause vniuerselle, pour donner raison de ces effects, & ne suffit pas de dire que les lieux par où ils passent leur donnẽt ces proprietez qu'ils ont, puis que passans par de mesmes lieux, on void qu'ils ont apertemẽt effects tous contraires. Tellement que nous deuons confesser par force, que la region du Ciel où ils soufflent, leur donne ces proprietez & qualitez. Comme le Septentrional de soy est froid, pource qu'il procede du Nort, qui est la region plus esloignee du Soleil. Le Sud qui souffle du Midy est chaud, & pource que la chaleur de soy attire les vapeurs, il est aussi humide, & pluuieux: au cõtraire le Nort est sec & subtil, d'autant qu'il ne laisse espaissir les vapeurs, & de ceste façon l'on peut discourir des autres vẽts, leur attribuans les proprietez des regions de l'air d'où ils soufflent. Mais considerant cela de plus pres, ceste raison encor ne me peut satisfaire. Parquoy ie veux demander, que fait la region de l'air par où passent ces vents, si elle ne leur attribüe point sa qualité. Ie le dy, pour-autant qu'en Allemagne le Meridional est chaud & pluuieux, & en Afrique le Nort est froid & sec. Neantmoins il est tres-certain que de quelconque region d'Allemagne où s'engendre le Sud, doit estre plus froide qu'aucune d'Afrique où s'engendre le Nort.

Que

Que s'il est ainsi doncques, pour quelle raison est-ce que le Nort est plus froid en Afrique, que n'est le Sud en Allemagne, veu qu'il procede d'vne region plus chaude? L'on me pourra respondre que c'est à cause qu'il souffle du Nort qui est froid, mais cela n'est pas chose suffisante ny veritable: car s'il estoit ainsi, lors que le Septentrional souffle en Afrique, il deuroit aussi courir & continuer son mouuement en toute la region iusques au Nort: ce qui n'est pas toutesfois, car en vn mesme tẽps il court des vents de Nort fort froids és terres qui sont en moins de degrez, & des vents d'embas, qui sont fort chauds és terres situees en plus de degrez, ce qui est tout certain, coustumier & notoire. D'où l'on peut, à mon iugement, inferer que ce n'est pas raison pertinente de dire, que les lieux par où passent les vents leur donnent ces qualitez, ny mesme qu'ils sont diuersifiez, pource qu'ils soufflent de diuerses regions de l'air, encor que l'vn & l'autre en soit quelque raison, comme i'ay dit. Mais il est besoin de s'enquerir plus auant pour sçauoir quelle est la vraye & originelle cause de ces differences si estranges qu'on void entre les vents. Ie n'en peux imaginer d'autre, sinon que la mesme cause efficiente qui produit & fait naistre les vents, leur donne & imprime quant & quant ceste premiere & originelle proprieté. Car à la verité, la matiere de laquelle les vents sont formez (qui n'est autre chose selon Aristote, que l'exhalation des elements interieurs) peut bien causer en effect vne grande partie de ceste diuersité, pour estre plus grosse, plus subtile, plus seche ou plus humide. Mais ce n'est pas pourtant vne

raiſon pertinente, veu que nous voyons en vne meſme region où les vapeurs & exhalations ſont d'vne meſme ſorte & qualité qu'il ſ'y eſleue des vents & effects tous contraires. Parquoy l'on en doit referer la cauſe à l'efficient ſuperieur & celeſte, qui doit eſtre le Soleil, & au mouuement & influence des cieux, leſquels par leurs mouuements contraires donnent & cauſent de diuerſes influences. Mais les principes de ces mouuemens & influences ſont ſi obſcurs & cachez aux hommes, & d'ailleurs ſi puiſſans & de ſi grande efficace, que le ſainct Prophete Dauid en eſprit prophetique, & le Prophete Hieremie celebrans les
Pſal. 134. c. grandeurs du Seigneur, en parlent ainſi, *Qui pro-*
Hier. 10. *fert ventos de theſauris ſuis*, qui tire les vents de ſes threſors. A la verité ces principes & commencemens ſont des threſors bien riches & bien cachez : car l'Autheur de toutes choſes les tient en ſa main & en ſa puiſſance, quand il luy plaiſt les tire & les met dehors pour le biẽ ou pour le chaſtiement des hommes, & enuoye tel vent qu'il veut, non pas en la façon de cet Eolus, lequel les Poëtes ont follement feint auoir la charge de tenir les vents arreſtez & enfermez dans vn antre, tout ainſi que des beſtes ſauuages. Nous ne voyõs point le commencement de ces vents, & ne ſçauons non plus combien ils doiuent durer, d'où ils procedent, ny iuſques où ils doiuẽt aller. Mais nous voyons & cognoiſſons fort bien les diuers effects & operations qu'ils font, ainſi que la ſupreme verité, autheur de toutes choſes nous l'a apprins, diſant: *Spiritus vbi vult ſpirat: & vocem eius audis, & neſcis vnde venit aut quò vadit.* L'eſprit ou

vent souffle où bon luy semble, & bie͂ que tu sente son soufflement, tù ne sçais pas toutesfois d'où il procede, ny iusques où il doit arriuer: afin de nous enseigner, que comprenans si peu és choses qui nous sont presentes & communes, nous ne deuons pas presumer d'entendre ce qui est si haut & si caché, que les causes & motifs du S. Esprit. C'est pourquoy il suffit que nous cognoissio͂s ses operations & effects, lesquels nous sont suffisamment descouuerts en sa grandeur & perfection, & d'auoir en general philosophé ce peu des vents & des causes de leurs differences, proprietez & operations que nous auo͂s reduites en trois, qui sont le lieu par où ils passent, les regio͂s où ils soufflẽt, & la vertu celeste, principe & motif des vents.

D'aucunes proprietez de vents qui courent au nouueau monde.

CHAP. III.

C'Est vne question fort disputee par Aristote, sçauoir si le vent Auster, que nous appellons Abreguo ou Sud, souffle depuis le Pole Antarctique, ou bien tant seulement depuis l'Equinoxe & Midy, qui est proprement demander si par delà l'Equinoxe il a & retient aussi la mesme qualité de chaud & pluuieux que nous voyons icy. C'est vn poinct sur lequel on peut, non sans raison, entrer en doute. Car bien qu'il passe l'Equinoxe, il ne laisse pas toutesfois d'estre vent d'Auster ou Sud, puis qu'il vient du mesme costé du monde, comme le vent de Nort qui court du costé contraire, ne laisse pas aussi d'estre Nort, *Arist. 2. Met. c. 5.*

encor qu'il passe outre la Torride & ligne Equinoxiale. Et semble bien par cela que ces deux vents doiuent retenir leurs premieres proprietez: l'vn d'estre chaud & humide, & l'autre froid & sec, l'Auster de causer les bruines & des pluyes & le Boree ou Nort de les consommer, & de rendre le Ciel serain & tranquille. Toutesfois Aristote s'encline à la contraire opinion, pour-autant qu'en Europe le Nort est froid, pource qu'il vient du Pole, region extremement froide, & le Sud au contraire est chaud, pource qu'il vient du Midi, qui est aussi la region que le soleil eschauffe dauantage. Par ceste raison donc il faudroit croire que l'Auster seroit froid à ceux qui habitent l'autre partie de la ligne, & que le Nort leur seroit chaud: car en ces parties l'Auster vient du Pole, & le Nort vient du Midy. Et combien qu'il semble par ceste raison que l'Auster ou Sud doiue estre plus froid par delà que n'est pas le Nort par deçà, attendu que l'on tient la region du pole du Sud plus froide que celle du pole du Nort, à cause que le soleil demeure sept iours dauantage par an au Tropique de Cancer, qu'il ne fait pas au Tropique de Capricorne, comme il appert par les Equinoxes & solstices qu'il fait és deux cercles. En quoy il semble que la nature ait voulu monstrer la preeminence & excellence que ceste moictié du monde qui est au Nort a sur l'autre moictié qui est au Sud; d'où il semble qu'il y ait raison de croire que ces qualitez des vents se chãgent en passant la ligne: mais à la verité il n'en est pas ainsi, à ce que i'ay peu comprendre par l'experience de quelques annees que i'ay esté en ces par-

ties des Indes, qui gisent au Sud de l'autre costé de la ligne. Il est bien vray que le vent du Nort n'est pas si communément froid & serein par delà, comme il est icy. En quelques endroits du Peru, comme en Lyma, & aux plaines, ils experimẽtent que le Nort leur est maladif & ennuyeux, & par toute ceste coste, qui dure plus de cinq cents lieuës, ils tiennent le Sud pour vn vent sain & frais, & qui plus est tres-serain & gracieux; mesmes que iamais il n'en pleut, tout au contraire de ce que nous voyons en Europe, & en ceste partie de la ligne. Toutesfois ce qui est en la coste du Peru, n'est pas vne regle generale, mais plustost vne exception, & vne merueille de nature, de ne pleuuoir iamais en ceste coste-là, & qu'il y regne tousiours vn mesme vent, sans donner lieu à son contraire, dequoy nous dirons apres ce qu'il nous en semblera. Maintenant demeurons à ce poinct, que le Nort n'a point de l'autre costé de la ligne les proprietez que l'Auster a par deça, encor que tous deux soufflent du Midy à des regions & parties du monde opposites & contraires. Car ce n'est pas reigle generale par delà, que le Nort soit chaud ny pluuieux, comme l'Auster l'est par deçà: au contraire il pleut là aussi bien lors que nostre Auster y regne, comme l'on void en toute la Sierre ou montagne du Peru, en Chillé, & en la terre de Gongo, qui est de l'autre costé de la ligne, & bien aduancée en la mer. Et en Potozi mesme, le vent qu'ils appellent Tomahani, (qui est nostre Nort, si i'ay bonne memoire) est extremement froid, sec, & mal plaisant, comme il nous est pardeçà. Il est vray que ce n'est pas chose coustumie-

re par delà, que ce Nort dissipe les nuages comme icy: au contraire (si ie ne me trompe) il cause souuentesfois de la pluye. Et n'y a point de doute que les vents ne tirent & n'emprumtent ceste grande diuersité d'effects contraires des lieux par où ils passent, & des prochaines regions d'où ils naissent, comme chaque iour l'on experimente en mil endroits. Mais parlant en general de la qualité des vents, l'on doit plustost regarder aux costes & parties du monde, d'où ils naissent & procedent, que non point pour estre du costé de deçà la ligne, ou autrement, comme il me semble que le Philosophe en a eu opinion. Ces vents capitaux, qui sont le Leuant & le Ponant, n'ont point de qualitez si vniuerselles, ne si communes en ce continent, ny en l'autre comme les deux susdits. Le Solanus ou Leuant est icy ordinairement ennuyeux & mal sain, & le Ponant ou Zephyre est plus doux & plus sain. Aux Indes & en toute la Torride, le vent d'Orient qu'ils appellent brise, est au contraire d'icy fort sain & delicieux. Du Ponant ie n'en pourray dire chose certaine ny generale, d'autant qu'il ne souffle point du tout, ou bien fort rarement en la Torride, car en tout ce que l'on nauige entre ces deux Tropiques, le vent de la brise y est ordinaire, mais pource que c'est vne des merueilleuses œuures de nature, il sera bon d'en entendte la cause & l'origine.

Que les brises courent tousiours en la Torride, & hors d'icelle les vents d'abas & les brises y sont tousiours ordinaires.

CHAP. IIII.

LE chemin de la mer n'est pas comme celuy de la terre, pour retourner par où l'on a passé, il y a vn mesme chemin, dit le Philosophe, d'Athenes à Thebes, que de Thebes à Athenes, mais il n'est pas ainsi en la mer, pource que l'on va par vn chemin, & retourne-on par vn autre. Les premiers qui descouurirent les Indes Occidentales, voire Orientales, trauaillerent beaucoup, & eurent de grandes difficultez à trouuer la route, iusques à ce que l'experience maistresse de ces secrets, leur eust enseigné, que de nauiger par l'Ocean, n'est pas chose semblable, que de passer en Italie par la mer Mediterranee, où l'on va recognoissant au retour les mesmes ports & caps qu'on a veus à l'aller, & ne fait on tousiours qu'attendre la faueur du vent, qui s'y change en vn instant, & encor quand il leur defaut, ils ont recours & se seruent fort bien de la rame, & ainsi vont & viennent les galeres tousiours en costoyant la terre. En certains endroits de la mer Oceane l'on ne doit esperer autre vent, que celuy qui court, parce que ordinairement il y dure long temps: en fin celuy qui est bon pour aller, ne l'est pas pour retourner: car en la mer outre le Tropique, & dedãs la Torride, les vents de Leuant y regnent tousiours, soufflant continuellement, sans permettre leurs contraires, en laquelle region

Iuan de Gacos in decada. 1. l. 4. c. 6.

y a deux choſes merueilleuſes, l'vne qu'en icelle, (qui eſt la plus grande des cinq, en quoy ils diuiſent le monde) regnent les vents d'Orient qu'ils appellent Briſes, ſans que ceux du Ponant & Midy, qu'ils appellent vents d'abas, ayent lieu de courir en aucune ſaiſon de l'annee. L'autre merueille eſt que ces briſes ne ceſſent iamais de souffler, & le plus communém ent és lieux qui ſont plus proches de la ligne, eſquels il ſemble que les calmes deuſſent eſtre plus ordinaires, d'autāt que c'eſt la partie du monde plus ſubiette à l'ardeur du Soleil. Mais c'eſt au contraire, car à peine l'on y voit des calmes, & ſi la briſe y eſt beaucoup plus froide, & y dure plus long temps: ce qui a eſté recogneu en toutes les nauigations des Indes. C'eſt donc là l'occaſion pourquoy la nauigation que l'on fait allant d'Eſpagne aux Indes Occidentales, eſt plus briefue & plus facile, voire plus aſſeurée que celle que l'on fait au retour d'icelles en Eſpagne. Les flottes ſortans de Seuille ont le plus de peine & de difficulté à paſſer & arriuer iuſques aux Canaries, d'autant que ce Golphe des Yegues, où des iuments, eſt variable, eſtāt batu de pluſieurs & diuers vents, mais ayant paſſé les Canaries, elles vont baiſſans iuſques à entrer en la Torride, où ils trouuent incontinent la briſe, & y nauigent vent en poupe, de telle ſorte, qu'à peine eſt beſoin en tout le voyage de toucher aux voiles. Pour ceſte raiſon ils appellerent ce grand Golphe, le Golphe des Dames, pour ſa douceur & ſerenité. En apres ſuiuant leur route elles arriuent iuſques aux Iſles de la Dominique, Guadelupe, Deſiree, Marigualante, & les autres, qui

ſont en cet endroit comme les faux-bourgs des Indes. Là les flottes ſe ſeparent, & ſe diuiſent, dõt les vns (qui vont en la neufue Eſpagne) tirent à main droite pour recognoiſtre l'Eſpagnolle, & ayans recogneu le Cap ſainct Antoine, donnent iuſques à ſainct Iean Delua, leur ſeruant touſiours la meſme brize. Celles de terre ferme prennent la main gauche, & vont recognoiſtre la haute montagne de Tayrone, puis ayant couché en Carthagene, paſſent outre à Nõbre de dyos, d'où par terre l'on va à Panama, & de là par la mer du Sud au Peru. Mais lors que les flottes retournent en Eſpagne, elles font leur voyage en ceſte façon. La flotte du Peru va recognoiſtre le Cap ſainct Antoine, puis entre en la Hauane, qui eſt vn fort beau port, de l'iſle de Cube, & celle de la neufue Eſpagne vient meſme toucher en la Hauane, eſtãt ſortie de la vraye Croix, ou de l'Iſle de ſainct Iean Delua: toutesfois ce n'eſt ſans trauail, pource que là ordinairement ventent les briſes, qui eſt vn vent contraire pour aller à ce port de la Hauane. Ces flottes eſtans iointes pour retourner en Eſpagne, vont chercher leur hauteur hors des Tropiques, où incontinent ils trouuent des vẽts d'abas, qui leur ſeruent iuſques à la veuë des Iſles des Açores ou Tyerceres, & de là à Seuille. De ſorte qu'ils font le voyage de l'aller en peu de hauteur, ne ſ'eſloignans point de la ligne de plus de vingt degrez, qui eſt ja dans les Tropiques. Mais le retour ſe fait par le dehors d'iceux Tropiques en vingt-huict ou trente degrez de hauteur pour le moins, ce qu'ils font pour la raiſon ſuſdite, d'autant que dans les deux Tropiques conti-

nuellement regnent des vents d'Orient, lesquels sont propres pour aller d'Espagne aux Indes Occidentales, pource que la route est d'Orient au Ponant, & hors les Tropiques, qui est en vingt-trois degrez de hauteur, l'on trouue des vents d'abas, lesquels sont plus certains & ordinaires plus l'on s'eslongne de la ligne, qui sont propres pour retourner des Indes, d'autant que ce sont vents de Midy & de Ponant, qui seruent pour courir à l'Orient & au Nort. Le mesme discours est aux nauigations que l'on fait en la mer du Sud allant de la neufue Espagne & du Peru, aux Philippines, ou à la Chine, & retournant des Philippines ou Chine, à la neufue Espagne, car cela leur est facile, pource qu'ils nauigent tousiours d'Orient au Ponant, proche de la ligne, où ils trouuent continuellemẽt le vent de brise qui leur donne en poupe. En l'an quatre vingts quatre, sortit de Callao en Lyma, vn nauire pour aller aux Philippines, lequel courut & nauigea deux mil sept cẽts lieuës sans voir terre, & la premiere qu'il descouurit fut l'isle de Lusson, où il alloit & y print port, ayant fait son voyage en deux mois, sans auoir eu aucune faute de vent, ny souffert aucune tourmente, & fut sa route presque tousiours sous la ligne: pource que de Lyma qui est à douze degrez au Sud il vint arriuer à Menilla, qui est quasi autres tant au Nort. Le mesme lieur accompagna Aluaro de Mandana, quand il fut à la descouuerte des Isles appellées de Salomon, pource qu'il eut tousiours le vent en poupe, iusques à la veuë de ces Isles; lesquelles doiuent estre distantes du lieu du Peru d'où ils sortirent comme mil lieuës, ayant

fait sa route tousiours en vne mesme hauteur au Sud. Le retour est comme le voyage des Indes en Espagne, car ceux qui retournent des Philippines ou Chine à Mexique, afin de trouuer les vẽts d'abas, montent à beaucoup de hauteur, iusques à se mettre au droit des isles de Iappon, & venant à recognoistre les Calliphornes, retournent par la coste de la neufue Espagne, au port d'Acapulco, d'où ils estoient partis. De sorte qu'il est mesme prouué par ceste nauigation, que d'Orient au Ponant l'on nauige fort bien dans les Tropiques, d'autant qu'il y regnent des vents Orientaux: mais retournans du Ponant en Orient, l'on doit chercher les vents d àbas ou du Ponant hors des Tropiques en hauteur, de vingt-sept degrez. Les Portugais experimentent le mesme en la nauigation qu'ils font à l'Inde d'Orient, bien qu'au rebours, pource qu'allãt de Portugal, le voyage est ennuyeux & de trauail, mais le retour est plus aisé, d'autãt qu'à l'aller leur route est du Ponant à l'Orient, tellement qu'il leur conuiẽt monter iusques à ce qu'ils ayent trouué les vents generaux, qu'ils disent, qui sont au dessus de vingt-sept degrez. Et au retour ils recognoissent les Tyercieres, mais c'est plus aisément, pource qu'ils viennent d'Oriẽt, en quoi les brises, ou Norts, leur seruent. Finalement les mariniers tiennent ja pour regle & obseruation certaine, que dãs les Tropiques regnẽt continuellement les vents de Leuant, parquoy il y est tres-facile de nauiger au Ponãt. Mais hors iceux Tropiques, il y a en quelques saisons des brises, en d'autres & plus ordinairemẽt des vẽts d'abas: à raison dequoy ceux qui nauigent du Ponant en Orient

procurēt tousiours sortir de la Torride, & se mettre en hauteur de vingt-sept degrez, & pour ceste raison les hommes se sont ja hazardez d'entreprendre des nauigations estranges, & à des parties esloignees & incogneuës.

De la difference des brises & vent d'àbas, ensemble des autres vents.

CHAP. V.

BIEN que ce qui a esté dit cy-dessus soit vne chose si approuuee, & si vniuerselle, neantmoins il me reste tousiours vn desir d'enquerir la cause de ce secret, pourquoy en la Torride l'on nauige tousiours d'Orient en Occident auec telle facilité, & non pas au contraire d'Occident en Orient. Qui est le mesme, que si l'on demandoit pourquoy les brises regnent là, & non les vents d'àbas, puis que selon bonne Philosophie, ce qui est perpetuel, vniuersel & de par soy (comme disent les Philosophes) doit auoir vne cause propre & de par soy. Or auant que de m'arrester à ceste question qui me semble remarquable, il sera besoing de declarer ce que nous entendons par les brises & vēts d'abas, à cause que cela seruira beaucoup pour ce subiect, & pour plusieurs autres choses & matieres des vents & nauigations. Les pilotes mettent trente deux differences de vents, pource que pour conduire leur prouë au port desiré, ils ont de besoin faire leur conte fort punctuallement & le plus dstinctement & au menu qu'ils peuuent, veu que pour peu qu'ils tirassent en vn costé ou à l'autre, en fin de leur chemin, se

trouueroient beaucoup esloignez d'où ils penseroient aller: & ne content plus de trente-deux vents, d'autant que ces diuisions suffisent ; & ne pourroit-on auoir la memoire pour en retenir dauantage. Mais à la rigueur comme ils mettent trente-deux vents, l'on en pourroit conter 64. 128. & 256. finalement aller multipliant ces parties iusques à l'infiny. Car le lieu où se trouue le nauire estant comme le centre, & tout hemisphere en circonference, qui est ce qui empesche que l'on ne puisse conter des lignes sans nombre, lesquelles sortans de ce trente, tirent droit à ce cercle lineal en tout autant de parties, qui feront autant de vents diuers, puis qu'ainsi est que le vent qui vient de toutes les parties de l'hemisphere, & qu'on le peut diuiser en autãt de parties que nous voudrons imaginer? Toutesfois la sagesse des hõmes se conformant à la saincte Escriture, remarque quatre vents, qui sont les principaux de tous, & comme quatre coings de l'Vniuers, que l'on ferme, en faisant vne croix auec deux lignes, dont l'vne va d'vn Pole à l'autre, & l'autre d'vn equinoxe à l'autre, & sont d'vn costé le Nort, ou Aquilõ, & l'Auster ou vent de Midy, son contraire: & de l'autre costé l'Orient, qui procede d'où sort le Soleil, & le Ponant d'où il se couche. Et combien que l'Escriture saincte parle en quelques endroits d'autres diuersitez de vents, comme de l'Eurus, & Aquilon, que ceux de la mer Oceane appellent Nort-d'est, & ceux de la mer Mediterranee Gregual, duquel il est fait mention en la nauigation de sainct Paul ; si est-ce que la mesme Escriture saincte rapporte ces quatre differences remarqua-

bles, que tout le monde cognoist, qui sont, comme il est dit, Septentrion, Midy, Orient & Ponāt. Mais d'autant que l'on trouue trois differences au leuer, & naissance du Soleil (d'où vient le nom d'Orient) à sçauoir les deux plus grandes declinaisons qu'il a accoustumé de faire, & le milieu d'icelles, selon qu'il naist en diuers lieux en Hyuer, l'Esté & en celle qui tiēt le milieu de ces deux saisons. Pour ceste raison l'on conte deux autres vents qui sont l'Orient d'Esté, & l'Oriēt de l'Hyuer, & par consequent deux autres Ponants d'Hyuer & d'Esté, contraires aux dessusdits. De sorte qu'il y a huict vents, en huict poincts notables du ciel, qui sont les deux poles, les deux equinoxes, les deux solstices, & leurs opposites au mesme cercle, lesquels sont appellez de diuers noms & appellations en chacun lieu de la mer & de la terre. Ceux qui nauigent l'Ocean ont accoustumé les appeller ainsi. Ils donnent le nom de Nort aux vents soufflans de nostre pole, qui retient le mesme nom de Nort, & de Nordest: celuy qui luy est prochain, & qui vient de l'Oriēt estiual, ils l'appellent Est: celuy qui sort du vray Oriēt equinoccial, & Suest celuy qui vient de l'Oriēt d'Hyuer. Au midy ou pole Antarctique, ils donnent le nom de Sud, & à celuy du couchant d'Hyuer, le nom de Suroest, au vray couchant equinoccial, le nom de oest, & au couchant d'Esté, celuy de nortoest. Ils diuisent entr'eux le reste des vents, & leur donnent les noms, selon qu'ils participēt & s'approchent des autres, comme nort nortoest, nortnoitdest, est nortdest, est suest, sur soroest, susuest, oest suroest, oest nortoest, de sorte que par leurs

denominations l'on cognoist d'où ils procedent. En la mer Mediterranee encor qu'ils suiuent la mesme diuision, & façon de conter, neantmoins ils leur donnent d'autres noms differents, ils appellent le Nort, Tramontane, & son contraire qui est le Sud, Mezoiorne, ou Midy, l'Est ils l'appellent Leuant, & l'Oest Ponant, & ceux qui trauersent ces quatre, ils les nomment ainsi: le Suest est par eux dit Xirocque, ou Xaloque, & son oppofite qui est le Nortoest, Mestral. Ils appellent græc, ou gregual, le nortdest, & le suroest son contraire leuesche, lybique, ou affriquain. En Latin les quatre cogneus sont, Septentrio, Auster, Subsolanus, Fauonius, & les entre-lassez sont Aquilo, Vulturnus, Affricus & Corus. Selon Pline Vulturnus & Eurus sont vn mesme vẽt, qui est le suest, ou xaloque, fauonius est le mesme que l'oest ou Ponant, Aquilo & Boreas le mesme que nortest, ou gregual, & Tramõtane, l'Africus & lybique, est ce suroest ou leuesche, l'auster & notus, est le sud ou midy, corus & zephyrus, n'est autre que le nortoest, ou mestral, & à son prochain qui est nortdest ou gregual, on ne luy dõne autre nom que Phenicié. Quelques autres les diuisent d'vne autre maniere, mais parce que ce n'est pas à present nostre intentiõ de raconter les noms Latins & Grecs de tous les vẽts, disõs seulemẽt qui sont ceux d'entre ces vẽts que nos mariniers de l'Oceã d'Inde appellẽt Brises, & vents d'àbas. I'ay esté fort long temps en difficulté sur ces noms, voyãt qu'ils en vsoient fort differemmẽt, iusques à ce que i'aye recogneu que ces noms sont plus generaux, que propres & particuliers. Ils appellent brises ceux qui ser-

uent pour aller aux Indes,& qui donnent quaſi en poupe,leſquels par ce moyen comprennent tous les vents Orientaux & ceux qui en dependent, & appellent vents d'àbas ceux qui ſont pres pour retourner des Indes,& qui ſoufflent depuis le Sud iuſques au Ponant eſtiual, de maniere qu'ils font comme deux eſcoüades des vents de chacun coſté, les Caporaux deſquelles ſont d'vne part le nortd'eſt ou gregual,& de l'autre le Suroeſt ou leueſche. Mais l'on doit entendre que du nombre des huict vents & differences que nous auõs cottez, il y en a cinq qui ſont propres pour nauiger, & non point les trois autres. Ie veux dire que quand vn nauire nauige en la mer, il peut aller & faire long voyage auec l'vn de ces cinq vents,encor qu'ils ne luy ſeruent pas eſgallement, mais il ne ſe peut pas ſeruir d'aucuns des trois, comme ſi le nauire va au Sud, il nauigera auec le Nort, le Nortd'eſt,le Nortoeſt,& auec l'Eſt,& l'Oeſt: Car ceux des coſtez ſeruent égalemenr pour l'aller & pour le venir. Mais du Sud,il ne ſ'en pourra ſeruir,pource qu'il luy eſt directement contraire, ny de ſes deux collateraux, qui ſont Sueſt & Suroeſt, qui eſt vne choſe fort triuiale & commune à ceux qui nauigent. C'eſt pourquoy il n'eſtoit beſoin de le deduire icy,ſinon pour ſignifier que les vẽts lateraux du vray Oriẽt ſont ceux qui cõmunément ſoufflẽt en la Torride,qu'ils appellẽt Briſes,& les vents de Midy declinãs au Ponãt,qui ſeruẽt pour nauiger d'Occident à l'Orient, ne ſont point ordinaires en la Torride,parquoy l'on les va cercher hors des Tropiques,& les appellent les mariniers des Indes communément vents d'àbas.

Quelle

Quelle est la cause pourquoy nauigeant en la Torride, l'on y trouue tousiours des vents d'Orient.

CHAP. VI.

DISONS maintenant ce qui touche la question proposée, sçauoir, quelle est la cause pourquoy l'on nauige bien en la Torride d'Orient au Ponãt,& non pas au contraire. Surquoy nous deuons presupposer deux fondemens certains. L'vn est que le mouuement du premier mobile, qu'ils appellent rauissant, ou diurnel, non seulement tire & esmeut quant & luy les Spheres celestes, qui luy sont inferieures; comme nous le voyons chacun iour au Soleil, en la Lune,& aux Estoilles,mais aussi les elemens participent de ce mouuement, entant qu'ils n'en sont point empeschez. La terre ne se meut point à cause de sa grande pesanteur, qui la rend mobile, & qu'elle est aussi beaucoup esloignee de ce premier mobile. L'element de l'eauë ne se meut non plus de ce mouuement diurnel, d'autant qu'il est joint & assemblé auec la terre, & font ensemble vne Sphere,de façon que la terre l'empesche de se mouuoir circulairement, mais les deux autres elemens, le feu & l'air sont plus subtils & plus proches des regions celestes,d'où vient qu'ils participent de leur mouuement,& sont meus & agitez circulairement,comme les mesmes corps celestes. Pour le regard du feu,il n'y a point de doute qu'il n'ait sa Sphere,ainsi qu'Aristote & les autres Philosophes l'ont tenu:mais pour l'air (qui est le poinct de nostre subiect) il est tres-certain

qu'il ſe meut du mouuement diurnel, qui eſt d'Orient à l'Occident, ce que nous voyons clairemẽt és Cometes qui ſe meuuent d'Orient à l'Occident, montans, deſcendans, & finalement tournoyans en noſtre hemiſphere, de la meſme façon que les eſtoilles ſe meuuent au firmament. Car autrement, ces cometes eſtans en la regiõ & Sphere de l'air où elles s'engendrent, apparoiſſent & ſe conſomment, il leur ſeroit impoſſible de ſe mouuoir circulairement comme ils ſe meuuent, ſi l'element de l'air où ils ſont, ne ſe mouuoit du meſme mouuement du premier mobile. Car eſtãs ces cometes d'vne matiere enflamee, par raiſon deuroient demeurer arreſtees ſans ſe mouuoir circulairement, ſi la Sphere où elles ſont demeuroit ſans ſe mouuoir, ſi ce n'eſt que nous feigniõs que quelque Ange ou intelligence chemine auec la Comete, la menant circulairement. En l'an 1577. apparut ceſte merueilleuſe Comete (de figure reſſemblant vn plumage (depuis l'horiſon preſque iuſques à la moitié du ciel, & dura depuis le premier Nouembre iuſques au huictieſme de Decembre. ie dis depuis le premier de Nouembre, car iaçoit qu'en Eſpagne on la veid & remarqua premierement au 9. de Nouembre (ſuiuant le recit des Hiſtoriens de ce temps) neantmoins au Peru, où i'eſtois pour lors, il me ſouuient bien que nous la veiſmes & remarquaſmes huict iours deuant, & tous les iours enſuiuans. Pour la cauſe de ceſte diuerſité, quelques-vns la pourront dire particulierement, mais ie veux dire qu'en ces quarante iours qu'elle dura, nous remarquaſmes tous, tant ceux qui eſtoient en Europe, que nous

autres aussi qui estions alors aux Indes, qu'elle se mouuoit chaque iour du mouuement vniuersel, d'Orient au Ponant, comme la Lune & les autres estoilles. D'où il appert que la Sphere de l'air, estant sa region, il faut que le mesme element se meuue de ceste façon. Nous recogneusmes aussi, que outre ce mouuement vniuersel elle en auoit encor vn autre particulier, par lequel elle se mouuoit auec les planettes d'Occident en Orient, car chaque nuict elle deuenoit plus Orientale, ainsi que font la Lune, le Soleil & l'Estoille de Venus. Nous remarquasmes dauantage vn troisiesme mouuement particulier, dont elle se mouuoit au Zodiaque vers le Nort, d'autãt que passees quelques nuicts, elle se trouuoit plus coniointe aux signes Septentrionaux. Et parauãture cela fut cause pourquoy ceste grãde comete fut plustost veuë de ceux qui estoient plus Meridionaux, comme le sont ceux du Peru. Et d'autre-part ceux de l'Europe cõmencerent à la voir plus tard, à cause que par ce troisiesme mouuement que i'ay dit, elle s'approchoit plus des Septentrionaux. Toutesfois vn chacun a peu remarquer les differences de ce mouuement, de façon que l'on peut bien voir, que plusieurs & diuers corps celestes donnent leur impression à la Sphere de l'air, ainsi est-il certain que l'air se meut du mouuement circulaire du ciel, d'Orient au Ponant, qui est le premier fondement mis en auant cy-dessus. Le second n'est pas moins certain ny notoire, qui est que le mouuement de l'air aux parties qui sont sous la ligne, ou proches d'icelle, est tres-viste, & leger, & d'autant plus qu'il s'approche

de l'Equinoxe,par consequent ce mouuement est d'autant plus lent & pesant, qu'il s'esloigne de la ligne en s'approchant des poles. La raison de cecy est manifeste,parce que le mouuemẽt du corps celeste estant la cause efficiente de ce mouuemẽt de l'air, il doit par necessité estre plus prompt & plus leger à l'endroit où le corps celeste a son mouuement plus viste. Or de vouloir enseigner la raison pourquoy le ciel a vn plus viste mouuement en la Torride, qui est la ligne plus qu'en autre partie du ciel, ce seroit peu estimer les hommes: puis qu'il est aisé de voir en vne rouë que son mouuement est plus tardif & pesant à l'endroit de sa plus grande circonference, qu'à l'endroit de sa plus petite,& qu'elle acheue son grand tour au mesme espace de temps, que la moindre acheue son petit. De ces deux fondemens procede la raison pour laquelle ceux qui nauigẽt grãds Golphes d'Orient au Ponant,trouuent tousiours vent en poupe, allans en peu de hauteur, & tant plus ils sont proches de l'Equinoxe, tãt plus leur est certain & durable le vent. Et au contraire nauigeans du Ponant à l'Orient, ils trouuent tousiours vent en prouë & contraire: pource que le mouuement tres-viste de l'Equinoxe tire apres soy l'element de l'air, comme il fait le surplus des Spheres superieures. Par ainsi l'air suit tousiours le mouuement du iour allant d'Oriẽt au Ponant, sans iamais varier,& le mouuement de l'air viste, amene mesme apres soy les vapeurs & exhalatiõs qui s'esleuent de la mer, ce qui cause en ces parties & regions vn continuel vent de brise, qui court de Leuant. Le Pere Alonso Sanchez, qui est

vn religieux de noſtre compagnie, qui a voyagé en l'Inde Orientale & Occidẽtale, comme homme ingenieux & experimenté, diſoit qu'en nauigeant deſſous la ligne, ou proche d'icelle, auec vn temps continu & durable, il luy ſembloit que c'eſtoit le meſme air, meu du ciel, qui conduiſoit les nauires, & n'eſtoit pas proprement vn vent ni exhalation, mais cet air eſmeu du cours iournalier du Soleil. Pour preuue dequoy il mettoit en auant, que le temps eſt touſiours égal & ſemblable au Golphe des Dames, & és autres grands Golphes que l'on nauige en la Torride. Pour raiſon dequoy les voiles des nauires y ſont touſiours de meſme façon ſans aucune impetuoſité, & ſans qu'il ſoit beſoin les changer preſque en tout le chemin. Que ſi l'air n'eſtoit émeu du ciel, il pourroit quelquesfois defaillir, quelquesfois ſe changer au cõtraire, & quelquesfois y auroit des tourmentes. Toutesfois combien que cecy ſoit dit doctement, l'on ne peut pas nier que ce ne ſoit vent, & qu'il n'y en aye, attendu qu'il y a des vapeurs & exhalations de la mer, & que nous voyõs quelquesfois que tantoſt la briſe eſt plus forte, & tantoſt plus froide, & remiſe de telle façon, qu'il aduiẽt quelquesfois que l'on ne peut porter toutes les voiles. L'on doit donc entendre, & eſt la verité que l'air eſmeu attire quant & ſoy les vapeurs qu'il trouue, d'autant que la force eſt grande, & qu'il ne trouue point de reſiſtance, pour raiſon dequoy le vent d'Orient & Ponant eſt auſſi continuel & preſque touſiours ſemblable és parties qui ſont proches de la ligne, & preſque en toute la Torride, qui eſt le chemin qui ſuit le

Soleil entre les deux cercles du Cancer & du Capricorne.

Pourquoy sortans de la Torride en plus de hauteur, l'on trouue plus souuent des vents d'àbas.

CHAP. VII.

QVi voudra bien regarder de prés ce qui a esté dit, pourra aussi bien entendre qu'en allant du Ponant à l'Orient, en hauteur plus outre que les Tropiques, l'on trouue des vents d'abas, d'autant que le mouuement de l'Equinoxe estant si viste, il est cause que l'air se meut dessouz luy suiuant son mouuement, qui est d'Orient au Ponant, attirant quant & soy les vapeurs qui s'esleuent de la mer, de sorte que les vapeurs & exhalations qui s'esleuent des costes de l'Equinoxe, ou Torride, venans à rencontrer le cours & mouuement de la Zone, sont contraintes par la repercussion de retourner quasi au contraire, d'où viénent les vents d'àbas, & Suroest, communs & si ordinaires en ces parties là. Tout ainsi que nous voyons au cours des eauës, lesquelles si elles sont rencontrées d'autres qui soient plus fortes, retournent quasi au contraire. Et semble qu'il en soit ainsi des vapeurs & exhalations, d'où vient que les vents se tournent & se separent d'vne part à l'autre. Ces vents d'àbas regnent le plus cõmunement en la moyẽne hauteur, qui est de 27. à 37. degrez, combien qu'ils ne soient pas si certains & si reguliers que les brises le sont en peu de hauteur. La raison est pource que les vents d'abas ne sont pas causes de ce mouuement propre & égal

du ciel, comme les brises le sont, estans proches de la ligne. Mais, comme i'ay dit, ils y sont plus ordinaires, & bien souuent plus furieux & plus tempestueux. Mais en allant en plus grande hauteur, comme de quarante degrez, il y a aussi peu d'asseurance és vents en la mer, comme en la terre, car tantost les Brises ou Norts y soufflent, & tantost les vents d'àbas, ou Ponans, d'où viēt que les nauigations y sont plus incertaines & plus dangereuses.

Des exceptions qu'il y a en la regle susdite, & des vents & calmes qu'il y a en la mer & en la terre.

CHAP. VIII.

CE que nous auons dit des vents qui courent ordinairement dedans & dehors la Torride, se doit entendre en la haute mer, & aux grands Golphes: car en la terre c'est tout autrement, en laquelle l'on trouue de toutes sortes de vents, à cause de l'inegalité qu'il y a entre les montagnes & les vallees, le grand nombre des riuieres & des lacs,& les diuerses situations des pays,d'où s'esleuēt les vapeurs grosses & espaisses,lesquelles sont esmeuës de l'vne ou de l'autre part,selon la diuersité de leur origine, & commencement, qui fait ces vents diuers, sans que le mouuement de l'air, causé du ciel, ait tant de puissance que de les attirer, & mouuoir quant & soy. Et ceste diuersité de vents ne se trouue point seulement en la terre, mais aussi és costes de la mer, qui sont en la

Torride, pource qu'il y a des vents forains qui viennent de la terre, & marins, qui soufflent de la mer, lesquels vents de la mer sont ordinairement plus sains,& plus gracieux que non pas ceux de la terre, lesquels sont au contraire ennuyeux & mal sains, bien que ce soit la difference des costes qui cause ceste diuersité. Communément les forains ou terriens soufflent depuis la minuict, iusques au Soleil leuant, & ceux de la mer, depuis que le Soleil commẽce à s'eschauffer,iusques apres qu'il est couché. Dequoy la cause est parauanture,que la terre comme matiere plus grosse, fume dauantage alors que la flame du Soleil ne donne plus dessus,tout ainsi que le bois verd, ou mal sec fume dauantage en esteignant la flame. Mais la mer comme elle est composee de parties plus subtiles, n'engendre point de fumees, sinõ quand l'on l'eschauffe:de mesme que la paille,ou le foing,estant humide & en petite quantité, engendre de la fumee quand on les brusle, & lors que la flame cesse,la fumée defaut tout aussi tost. Quoy qu'il en soit, il est certain que le vent de la terre souffle plustost la nuict, & celuy de la mer au contraire durant le iour. Tellement que tout ainsi qu'il y a souuentesfois des vents contraires, violents & tempestueux és costes de la mer, ainsi y voit-on de tres-grands calmes. Quelques hommes fort experimentez racontent qu'ayans nauigé plusieurs grandes trauerses de mer sous la ligne, ils n'y ont neantmoins iamais veu de calmes, mais que tousiours peu ou beaucoup l'on y fait chemin à cause de l'air esmeu du mouuement celeste, qui suffit à conduire la nauire donnant en poupe,

comme il fait. I'ay desia dit comme vn nauire de Lyma allant à Manilla, nauigea & courut deux mil sept cẽts lieuës, tousiours souz la ligne, à tout le moins n'en estant esloigné que de douze degrez, & ce au mois de Feurier & de Mars, qui est lors que le Soleil y est pour Zenith, & en tout cet espace ne trouuerent aucuns calmes, mais tousiours vn vent frais, tellement qu'en deux mois ils firẽt ce grand voyage. Mais en la Torride, & hors d'icelle l'on a accoustumé de voir de grands calmes és costes où arriuent les vapeurs des Isles, ou de la terre ferme. C'est pourquoy les tourbillons & tempestes, & les inesperees esmotions de l'air sont plus certaines & ordinaires aux costes où arriuent les vapeurs de la terre, que non pas en la pleine mer. I'entens en la Torride, car hors d'icelle & en la haute mer l'on y trouue des calmes, & des tourbillons de vents. Toutesfois il ne laisse pas d'y auoir quelquesfois entre les deux Tropiques, voire en la mesme ligne des grands vents & des pluyes subites, encor que ce soit bien auant dans la mer, car pour ce faire les vapeurs & exhalations de la mer sont assez suffisantes, lesquelles s'esmouuans aucunesfois hastiuement en l'air, causent des tonnerres & tourbillons, mais cela est plus ordinaire prés de la terre, & dessus la terre. Quand ie nauigeay du Peru en la neufue Espagne, ie remarquay qu'en tout le temps que nous fusmes en la coste du Peru, nostre voyage fut (cõme tousiours a accoustumé) fort doux & facile, à cause du vent de Sud qui y court, & auec lequel l'on va vent en poupe, retournant d'Espagne & de la neufue Espagne. Comme nous trauersions

le Golphe,& allions tousiours auant dans la mer, presque tousiours souz la ligne, nous trouuasmes vn temps frais, paisible & gracieux, vent en poupe: mais arriuant comme proche de Nicaragua & de toute ceste coste, nous eusmes des vents contraires auec grande quantité de pluyes & broüillats, qui quelquesfois bruyent horriblement. Toute ceste nauigation fut dans la Zone Torride, car de douze degrez au Sud qu'est Lyma, nous nauigeasmes à dix-sept, où gist Guatulco, port de la neufue Espagne, & croy que ceux qui auront prins garde aux nauigations qu'ils ont faites dans la Torride, trouueront à peu prés ce que i'en ay dit, qui suffira pour la raison des vents qui regnẽt par la mer en la Zone Torride.

D'aucuns effects merueilleux des vents qui sont en quelques endroits des Indes.

CHAP. IX.

CE seroit chose fort difficile de raconter par le menu les effects admirables que causent aucuns vents en diuerses regions du monde, & d'en donner la raison. Il y a des vents qui naturellement troublent l'eauë de la mer, & la rendẽt verte-noire, & d'autres qui la rendent claire comme vn miroir, les vns esgayent & resiouyssent de soy, & les autres apportent de l'ennuy & de la tristesse. Ceux qui nourrissent des vers à soye, ont grãd soin de fermer les fenestres, lors que les vẽts d'abas soufflent, & de les ouurir quand leurs contraires courent, ayans troué par certaine experience que leurs vers se meurent & diminuent

par les vns, s'engraissent & deuiennent meilleurs par le moyen des autres: & qui y voudra prendre garde de prés, il pourra remarquer en soy-mesme, que les diuersitez des vents causent de notables impressions & changemens en la disposition des corps, principalement aux parties dolentes & indisposees, & lors qu'elles sont plus tendres & debiles. L'Escriture appelle l'vn vent bruslant, & l'autre vent de rosee & plein de douceur. Et n'est pas chose esmerueillable que l'on apperçoiue de si notables effects des vents és herbes, animaux, & és hōmes, puis que l'on en cognoist visiblement au fer mesme, qui est le plus dur de tous les metaux. I'ay veu des grilles de fer en quelques endroits des Indes, de telle façon mouluës & consommees, qu'en les pressant entre les doigts, elles se resoluoient en pouldre, comme si c'eust esté du foin ou de la paille seiche. Ce qui procede tant seulemēt du vent qui le corrompt du tout, & sans qu'on le puisse empescher. Mais laissant à part plusieurs autres grands & merueilleux effects, i'en veux seulement raconter deux. L'vn desquels, encor qu'il cause des douleurs plus grandes que la mesme mort, n'apporte point de mal ni d'incommodité dauātage, l'autre destruit & oste la vie sans le sentir. Le mal de la mer dont ceux-là sont trauaillez, qui commencent à nauiger, est vne chose fort ordinaire, & neantmoins si l'on ignoroit son naturel, qui est tant cogneu à tous les hōmes, l'on penseroit que ce fust le mal de la mort de la façon qu'il afflige & tourmēte pendāt le tēps qu'il dure par le vomissement d'estomach, douleurs de teste & autres mil accidēs fascheux. Mais à la verité ce

Exod. c. 10 & 14.
Iob 17.
Ioan. 4.
Osee 13.
Dan. 3.

mal ſi commun & ſi ordinaire vient aux hommes pour la nouueauté de l'air de la mer. Car combien qu'il ſoit vray que le mouuement du nauire y aide beaucoup, en ce qu'il ſ'eſmeut plus ou moins, & meſme l'infection & mauuaiſe odeur des choſes des nauires. Neantmoins la propre & naturelle cauſe eſt l'air & les vapeurs de la mer, lequel debilite & trauaille tellement le corps & l'eſtomach qui n'y ſont point accouſtumez, qu'ils en ſont merueilleuſement eſmeuz & changez. Car l'air eſt l'element par lequel nous viuons & reſpirons, l'attirant dedans nos meſmes entrailles, leſquelles nous baignons & arrouſons d'iceluy: c'eſt pourquoy il n'y a choſe qui altere ſi toſt & auec tant de force, que le changement de l'air que nous reſpirons, comme l'on void en ceux qui meurent de peſte. C'eſt choſe approuuee par pluſieurs experiences, que l'air de la mer eſt principal moteur de ceſte eſtrange indiſpoſition, l'vne eſt que quand il court de la mer vn air fort, nous voyons que ceux qui ſont en terre ſe ſentent du mal de la mer, comme il m'eſt aduenu pluſieurs fois. Vne autre que tant plus auant l'on entre dans la mer, & que l'on ſ'eſloigne de terre, plus on eſt atteint & eſtourdy de ce mal: vne autre qu'allans le long de quelque iſle, & venans par apres à embouſcher en la pleine mer, l'on y trouue en cet endroit l'air plus fort. Encor que ie ne vueille pas nier que le mouuement & agitation ne puiſſe cauſer ce mal, puis que nous voyons des hommes qui en ſont épris, paſſans des riuieres en des barques, & d'autres qui en ſont de meſme en allant dans des chariots ou caroſſes, ſelon les diuerſes

complexions d'estomacs: comme au contraire y en a d'autres, qui pour grosse & esmeuë que puisse estre la mer, ne s'en sentent iamais. Parquoy c'est chose certaine & experimentee, que l'air de la mer cause ordinairemẽt cet effect en ceux qui de nouueau entrent sur icelle. I'ay voulu dire tout cecy, pour declarer vn effect estrange qui aduient en certains endroits des Indes, où l'air & le vent qui y court estourdit les hommes, non pas moins, mais dauantage qu'en la mer. Quelques-vns le tiennent pour fable, d'autres disent que c'est addition: de ma part ie diray ce qui m'est aduenu. Il y a au Peru vne montagne haute, qu'ils appellent Pariacaca, & ayant ouy dire & parler du changemẽt qu'elle causoit, i'allois preparé le mieux que ie pouuois, selon l'enseignement que donnent par delà ceux qu'ils appellent Vaquianos ou experts: mais neantmoins toute ma preparation quand ie vins à monter les escalliers qu'ils appellent, qui est le plus haut de ceste montagne, ie fus subitemẽt atteint & surprins d'vn mal si mortel & estrãge, que ie fus presque sur le poinct de me laisser choir de la monture en terre: & encor que nous fussions plusieurs de compagnie, chacun hastoit le pas sans attendre son compagnon, pour sortir vistement de ce mauuais passage. Me trouuant donc seul auec vn Indien, lequel ie priay de m'aider à me tenir sur la monture, ie fus épris de telle douleur de sanglots & de vomissemens, que ie pensay jetter & rendre l'ame. D'autant qu'apres vomy la viande, les phlegmes & la colere, l'vne jaulne & l'autre verde, ie vins iusques à jetter le sang de la violence que ie sentois en l'esto-

mach, ie dis en fin, que si cela eut duré, i'eusse pensé certainement estre arriué à la mort. Mais cela ne dura que comme trois ou quatre heures, iusques à ce que nous fussions descendus bien bas, & que nous fussions arriuez en vne temperature plus conuenable au naturel, où tous nos compagnons, qui estoyent quatorze ou quinze, estoyent fort fatiguez, quelques vns cheminans demandoient confession, pensans reallement mourir, les autres mettoyent pied à terre, & estoyent perdus de vomissement, & de force d'aller à la selle, & me fut dict qu'autresfois quelques vns y auoiēt perdu la vie de cest accident. Ie veis vn homme qui se despitoit contre terre, s'escriant de rage & douleur que luy auoit causé le passage de Pariacaca. Mais ordinairement il ne fait point aucun dommage qui importe, autre que cest ennuy & fascheux degoust qu'il donne pendant qu'il dure, & n'est pas seulement le pas de la montagne Pariacaca, qui a ceste proprieté, mais aussi toute ceste chaine de montagnes qui court plus de cinq cens lieuës de long, & en quelque endroit que l'on la passe, l'on sent ceste estrange intemperature, combien que ce soit en quelques endroits plus qu'és autres, & plus à ceux qui montent du costé de la mer, qu'à ceux qui viennent du costé des plaines. Ie l'ay passee mesme outre de Pariacaca par Lucanas & Soras, & en autre endroit par Colleguas, & en autre par Cauanas, finalement par quatre lieux differens en diuerses allees & venues, & tousiours en cet endroit ay senty l'alteration & estourdissement que i'ay dict, encor qu'en nul endroit ce n'a esté tellement que la premiere

fois en Pariacaca, ce qui a esté experimenté par tous ceux qui y ont passé. Et n'y a point de doute que la cause de ceste intemperature & si estrange alteration est le vent, ou l'air qui y regne, pource que tout le remede (& le meilleur qu'ils y trouuent) est de se bouscher tant que l'on peut le nez, les oreilles, & la bouche, & de se couurir d'habits, specialement l'estomac, d'autant que l'air est si subtil & penetrant, qu'il va donner iusques aux entrailles : & non seulement les hommes sentent ceste alteration, mais aussi les bestes, qui quelquefois s'arrestent, de sorte qu'il n'y a esperon qui les puisse faire aduancer. De ma part ie tiens que ce lieu est vn des plus hauts endroits de la terre qui soit au monde : car l'on y monte vne espace desmesuree, & me semble que la montagne Neuade d'Espagne, les Pyrenees & les Alpes d'Italie sont comme maisons communes à l'endroit des hautes tours. Parquoy ie me persuade, que l'element de l'air est en ce lieu là si subtil & si delicat, qu'il ne se proportionne point à la respiration humaine, laquelle le requiert plus gros & plus temperé, & croy que c'est la cause d'alterer si fort l'estomach, & troubler toute la disposition. Les passages des montagnes Neuades & autres de l'Europe que i'ay veuës, combien que l'air y soit froid, & qu'il trauaille & contraigne ceux qui y passent de se vestir, neantmoins ce froid n'oste pas l'appetit de manger, au contraire il le prouoque, ny ne cause point de vomissement en l'estomach: mais seulement quelque douleur aux pieds, & aux mains. Finalement leur operation est exterieure, mais cil des Indes que ie dy, sans trauailler

ny les pieds, ny les mains, ny aucune partie exterieure, broüille toutes les entrailles au dedans, & ce qui est plus admirable, il aduient au mesme endroit que le Soleil y est chaud, qui me fait croire que le mal que l'on en reçoit vient de la qualité de l'air que l'on y respire, d'autant qu'il est tres-subtil & tres-delicat, & que son froid n'est pas tant sensible comme il est penetrant. Toute ceste chaisne de montagnes est communément deserte, sans aucuns villages ny habitations des hommes, de sorte qu'à peine l'on y trouue des petites maisons ou retraites pour y loger les passans de nuict. Il n'y a non plus d'animaux, ou bons ou mauuais, si ce n'est quelques Vicunos, qui sont des moutons du pays, lesquels ont vne proprieté estrange & merueilleuse, comme ie diray en son lieu. L'herbe y est souuentesfois bruslee & toute noire de l'air que ie dis, & ce desert dure comme vingt-cinq à trente lieuës de trauerse, & contient de longueur, comme i'ay dit, plus de cinq cents lieuës. Il y a d'autres deserts ou lieux inhabitez, qu'ils appellent au Peru Punas (pour parler du second poinct que nous auons promis) où la qualité de l'air trenche les corps & la vie des hõmes, sans le sentir. Au temps passé les Espagnols cheminoient du Peru au royaume de Chillé, par la montagne: auiourd'huy l'on va ordinairement par mer, & quelquesfois le long de la coste: & combien que le chemin y soit ennuyeux & fascheux, il n'y a pas toutesfois tant de danger qu'en l'autre chemin de la montagne, où il y a des plaines, au passage desquelles plusieurs hommes sont morts & peris, & d'autres en sont eschapez par

grande

grande aduanture, dont les vns ſont demeurez eſtropiez. Il court en cet endroit vn petit air, qui n'eſt pas trop fort ny violent, mais il penetre de telle façon, que les hommes y tombent morts quaſi ſans ſe ſentir, ou bien les doigts des pieds & des mains y demeurent: ce qui pourra ſembler choſe fabuleuſe, & toutesfois c'eſt choſe veritable. I'ay cogneu & long temps frequenté le general Hieroſme Coſtilla, ancien peupleur de Cuſco, qui auoit perdu trois ou quatre doigts des pieds, qui luy tomberent en paſſant les deſerts de Chillé, parce qu'ils auoient eſté atteints & penetrez de ce petit air, & quand il les vint à regarder, ils eſtoient deſia tous morts, & tomberent d'eux-meſmes ſans luy faire aucune douleur, tout ainſi que tombe de l'arbre vne pomme gaſtee. Ce capitaine racontoit que d'vne bõne armee qu'il auoit conduite & paſſee par ce lieu les annees precedentes, depuis la deſcouuerte de ce royaume faite par Almagro, vne grande partie des hommes y demeurerent morts, & qu'il y vid les corps eſtendus parmy le deſert, ſans aucune mauuaiſe odeur ny corruption. Adiouſtant dauantage vne choſe fort eſtrange, qu'ils y trouuerent vn ieune garçon viuant, lequel eſtant enquis comme il auoit veſcu en ce lieu, dit qu'il ſ'eſtoit caché en vne petite cauerne, d'où il ſortoit, pour couper auec vn petit couteau de la chair d'vn cheual mort, & qu'il ſ'eſtoit ainſi ſubſtanté long temps auec ne ſçay combien de compagnons, qui ſe maintenoient de ceſte façon, mais que deſia ils y eſtoiẽt tous demeurez, l'vn mourant auiourd'huy, & demain l'autre; diſant qu'il ne deſiroit autre choſe que de mourir

là auec les autres,veu qu'il ne ſentoit deſia plus en luy aucune diſpoſition pour aller en vn autre endroit, ny pour prendre gouſt en aucune choſe. I'ay entendu le meſme d'autres, & particulierement d'vn qui eſtoit de noſtre compagnie, lequel pour lors eſtant ſeculier auoit paſsé par ces deſerts, & eſt vne choſe merueilleuſe que la qualité de ceſt air froid, qui tuë & conſerue auſſi tout enſemble les corps morts ſans corruption. Ie l'ay auſſi entendu d'vn venerable Religieux de l'ordre de Saiṇct Dominicque & Prelat d'icelle, qui l'auoit veu paſſant par ces deſerts, & qui plus eſt,me conta, qu'eſtant contrainct d'y paſſer la nuict, pour ſe deffendre & remparer contre ce vent ſi mortel que ie dy qui court en ce lieu,ne trouuant autre choſe à propos aſſembla grande quantité de ces corps morts qui eſtoient là,& fit d'iceux comme vne muraille & cheuet de lict, de ceſte façon il dormit, les morts luy donnans la vie. Sans doute c'eſt vn genre de froid que ceſtuy-là ſi penetrãt qu'il eſteint la chaleur vitale en coupant ſon influence: & d'autant qu'il eſt auſſi tres-froid il ne corrompt ny dõne putrefaction aux corps morts, parce que la putrefaction procede de chaleur & d'humidité. Quant à l'autre ſorte d'air que l'on oit reſonner ſouz la terre, & qui cauſe des tremblemens,plus aux Indes qu'és autres regions, i'en parleray en traictant des qualitez de la terre des Indes. Maintenant nous nous contenterons de ce qui eſt dit des vents & de l'air & paſſerons à ce qui ſe preſente du ſubiect de l'eauë.

De l'Ocean qui circuit les Indes de la mer du Nort & celle du Sud.

CHAP. X.

ENTRE les eauës, la mer Oceane a la principauté, par laquelle les Indes ont esté descouuertes, qui toutes sont enuironnées d'elle mesme, car ou ce sont isles de la mer Oceane, ou bien terre ferme, laquelle mesme en quelque part qu'elle finisse & s'acheue, est tousiours bornee de cet Ocean. Iusques auiourd'huy l'on n'a point descouuert au nouueau monde aucune mer Mediterranée comme il y en a en Europe, Asie, & Afrique, esquelles il entre quelque bras de ceste grande mer, & font des mers distinctes prenant les noms des prouinces & terres qu'elles vont baignant, & presque toutes les mers Mediterranees se continuent & ioignent entre eux & auec le mesme Ocean, par le destroit de Gibaltar, que les anciens nommerent Colomnes d'Hercules. Combien que la mer Rouge estant separée de ces autres Mediterranees, entre toute seule en l'Ocean Indique, & la mer Caspie ne se ioint auec aucune autre. Doncques aux Indes, comme i'ay dit, l'on ne trouue point d'autre mer que cet Ocean, lequel ils diuisent en deux, l'vn qu'il appellent mer du Nort, & l'autre mer du Sud, pource que la terre des Indes Occidentales, qui fut premieremẽt descouuerte par l'Ocean, qui arriue iusques à l'Espagne, est toute situee au Nort: & par icelle terre l'on a descouuert depuis vne mer de l'autre costé,

laquelle ils ont appellée mer du Sud, d'autant qu'ils descendirent, iusques à passer la ligne, & ayans perdu le Nort ou pole Arctique, qu'ils appellerent Sud: pour ceste cause l'on a appellé la mer du Sud tout cet Ocean, qui est de l'autre costé des Indes Occidentales, encor qu'vne grand' partie d'icelle soit situee au Nort, comme l'est toute la coste de la neufue Espagne Nuaragna, Guatimala & Panama. L'on dit que le premier descouureur de ceste mer fut vn Blasconunes de Balboa, & qu'il la descouurit par l'endroit que nous appellons auiourd'huy terre ferme, où la terre s'estressit, & les deux mers s'approchent de si prés l'vne de l'autre qu'il n'y a que sept lieuës de distãce. Car combien que l'on en chemine dix-huict, de Nombre de Dios à Panama, neantmoins c'est en tournoyant, pour chercher la commodité du chemin, mais tirant par la droite ligne, l'vne mer ne se trouuera distante de l'autre de plus que i'ay dit. Quelques vns ont discouru & mis en auant de rompre le chemin de sept lieuës, afin de ioindre vne mer auec l'autre, pour rendre le passage du Peru plus commode & plus aisé, parce que ces dix-huict lieuës de terre qu'il y a entre Nombre de Dios & Panama, emportent plus de despense & de trauail que deux mil trois cens qu'il y a de mer. Surquoy toutesfois quelques-vns ont voulu dire que ce seroit pour noyer la terre, disans qu'vne mer est plus basse que l'autre. Comme au temps passé l'on trouue par les histoires, que pour la mesme consideration l'on delaissa l'entreprise de vouloir ioindre & continuer la mer Rouge auec le Nil, du temps du Roy Sesostris, & depuis

de l'Empire d'Othoman. Mais de ma part ie tiens tel discours & proposition pour chose vaine, encor que cet inconuenient allegué n'y deust point eschoir, lequel aussi ie ne veux pas tenir pour certain, & croy qu'il n'y a puissance humaine qui fust suffisante pour rompre & abbatre ces tres-fortes & impenetrables montagnes, que Dieu a mises entre les deux mers, & les a faites de roches tres-dures, afin de soustenir la furie des deux mers. Et quand bien ce seroit chose possible aux hommes, il me semble que l'on deuroit craindre le chastiement du ciel, en voulant corriger les œuures que le Createur par sa grande prouidence a ordonnées & disposées en la fabrique de cet Vniuers. Laissant donc ce discours d'ouurir la terre, & vnir les deux mers ensemble, il y en a vn autre moins temeraire, mais bien difficile & dangereux de rechercher, si ces deux grands abysmes se ioignent en quelque partie du monde, qui fut l'entreprise de Fernande Magellan, gentil-homme Portugais, duquel la grande hardiesse & constance, en la recherche de ce subiect, & heureux succés qu'il eut en le trouuant, donna le nom d'eternelle memoire, à ce destroit que iustemēt l'on appelle du nom de son descouureur, Magellan. Duquel destroit nous traitterons quelque peu, comme d'vne des grandes merueilles du monde. Quelques-vns ont creu que ce destroit que Magellan trouua en la mer du Sud, n'estoit point, ou bien qu'il s'estoit reserré, comme Dom Alonse d'Arsilla escrit en son Auracane, & auiourd'huy y en a qui disent qu'il n'y a point de tel destroit, mais que ce sont des Isles entre la mer & la terre, pource que la ter-

re ferme prẽd fin en cet endroit, & au bout d'icelle sont toutes isles, outre lesquelles, l'vne mer se ioinct plainement auec l'autre, ou pour mieux dire est toute vne mesme mer. Mais à la verité c'est chose certaine qu'il y a vn destroit, & de la terre fort longue, & fort estenduë d'vn costé & d'autre, bien que l'on n'ait encore peu cognoistre iusques où se peut estendre cela qui est de l'autre costé du destroit au Sud. Apres Magellan passa le destroit, vne nauire de l'Euesque de Plaisance, Dom Guitieres, Caruaial, de laquelle ils disent que le mast est encor à Lyma à l'entree du Palais, l'on alla depuis par le costé du Sud, pour descouurir ce destroit, par le commandement de Dom Guarcia de Mendoce, qui pour lors auoit le gouuernement de Chillé. Suiuant quoy, le Capitaine Ladrillero le trouua & le passa. I'ay leu le discours & la narration qu'il en a faite, où il dit qu'il ne se hazarda de desembarquer le destroit, mais qu'ayant desia recogneu la mer du Nort, il retourna arriere pour l'aspreté du temps, & que l'Hyuer estoit ja entré, qui causoit que les vagues venans du Nort estoiẽt grosses & bondissantes, & les mers toutes escumantes de furie. De nostre temps François Drach Anglois, a passé ce mesme destroit. Depuis luy le capitaine Sarmiento le passa par le costé du Sud, & tout dernierement, en l'an mil cinq cens quatre vingts & sept, d'autres Anglois l'ont passé, par l'instruction qu'en donna Drach, lesquels de present raudent la coste du Peru : & pource que le rapport qu'en a fait le maistre pilote, qui le passa, me semble notable, ie l'insereray icy.

Du destroit de Magellan, & comme l'on le passa du costé du Sud.

CHAP. XI.

EN l'an de nostre salut mil cinq cents soixante & dix-neuf, ayant François Drach passé le destroit de Magellan, & couru la coste de Chillé, & de tout le Peru, & prins le nauire de sainct Iean d'Anthona, où il y auoit grande quantité de barres d'argent, le Viceroy Dom François de Tollede, arma & enuoya deux bonnes nauires, pour recognoistre le destroit, allant pour capitaine d'icelles, Pierre Sarmiento, homme docte en Astrologie. Ils sortirent de Callao de Lyma, au commencement d'Octobre, & pource qu'en ceste coste il court vn vent contraire qui souffle tousiours du Sud, ils s'aduancerent beaucoup en la mer, & ayans nauigé peu plus de trente iours auec vn temps fauorable, se trouuerent en la hauteur du destroit. Mais d'autant qu'il est fort difficile de le recognoistre, ils s'approcherent de terre, où ils entrerent en vne grande Anse, en laquelle il y a vn Archipelague d'Isles. Sarmiento s'obstinoit, que là estoit le destroit, & tarda plus d'vn mois à le chercher par diuers endroits, montant sur de tres-hautes montagnes en terre. Mais voyãt qu'il ne le trouuoit point, à la requeste que ceux de l'armee luy firent, retournerent en fin à sortir en la mer, où il fit largue. Le mesme iour suruint vn temps assez rude, auec lequel ils coururent, & au commencement de la nuict veirent ne feu de la Capitaine, qui aussi tost disparut, tellement que

l'autre nauire ne la veid iamais depuis. Le iour ensuiuant durant tousiours la force du vent, qui estoit trauersain, ceux de la capitaine recogneurent vne ouuerture que faisoit la terre, & trouuerent bon de s'y retirer à l'abry, iusques à ce que la tempeste fust appaisee. Ce qu'il leur succeda de telle façon, qu'ayans recogneu l'ouuerture ils veirent qu'elle alloit de plus en plus entrant dedans la mer, & soupçonnãs que ce fust le destroit qu'ils cherchoient, prindrent hauteur au Soleil, où ils se trouuerent en cinquante & vn degré & demy, qui est la propre hauteur du destroit : & pour s'asseurer dauantage, mirent le brigantin hors, lequel ayant couru plusieurs lieuës dans ce bras de mer sans en voir la fin, recogneut que c'estoit là le destroit. Et pource qu'ils auoient ordre de le passer, ils laisserent vne haute croix plantee là, & des lettres au bas, afin que si l'autre nauire arriuoit là, elle eust nouuelles de la capitaine, & la suiuist. Ils passerent donc le destroit en temps fauorable, & sans difficulté, & sortis en la mer du Nort, arriuerent en ie ne sçay quelles isles, où ils recueillirent de l'eauë, & se rafraischirent. De là prindrent leur route au cap de vert. D'où le pilote maieur retourna au Peru, par la voye de Carthagene, & de Panama, & apporta au Viceroy le discours du destroit, & de tout le succez, dont il fut recompensé selon le bon seruice qu'il auoit fait. Mais le capitaine Pierre Sarmiento, du Cap de vert passa en Seuille, en la mesme nauigation qu'il auoit passé le destroit, & fut à la cour, où sa majesté le recompensa, & à son instance fit commandemẽt de dresser vne grosse armee, qu'il enuoya sous la conduite

te de Diego Florez de Valdez, pour peupler & fortifier ce destroit. Toutesfois ceste armée apres diuers succez, fit beaucoup de despense & assez peu d'effect. Reuenant donc à l'autre nauire Vice-Admirale, qui alloit en la compagnie de la capitaine, l'ayant perduë, auec le Temporal que i'ay dit, elle se mit à prẽdre la mer le plus qu'elle peut, mais comme le vent estoit trauersain, & tempestueux, ils cuiderent certainement perir, de sorte qu'ils se confesserent tous, se preparans à la mort. La tempeste leur continua trois iours sans s'appaiser, & à chaque heure ils pensoient deuoir dõner en terre, mais il leur aduint bien au contraire, car ils s'alloient plus esloignans de la terre, iusques à la fin du troisiesme iour, que la tempeste s'appaisa, & lors prenans hauteur, ils se trouuerẽt en cinquante six degrez, toutesfois voyant qu'ils n'auoient donné au trauers, & au contraire ils estoient esloignez de la terre, se trouuerent tous esmerueillez. D'où ils iugerent (comme Hernande Lamero, pilote de ladite nauire me le conta) que la terre qui est de l'autre costé du destroit, comme nous allõs par la mer du Sud, ne couroit pas mesme rumb que iusques au destroit, mais qu'elle se tournoit vers le Leuant: car autrement c'eust esté chose impossible, qu'ils n'eussent abordé la terre, ayans couru tant de temps poussez de ce trauersain, mais ils ne passerent point plus outre, & ne veirent non plus si la terre s'acheuoit là (ainsi que quelques-vns veulent dire) que c'est vne isle que la terre de l'autre costé du destroit, & que là les deux mers de Nort & Sud se ioignent ensemble, ou si elle alloit courãt vers l'Est, iusques à se ioin-

dreauec la terre de Vista, qu'ils appellent, qui respond au Cap de bonne esperance, comme c'est l'opinion d'autres. La verité de cecy n'est encor auiourd'huy bien cogneuë, & ne se trouue aucun qui aye couru ceste terre. Le Viceroy Dom Martin Henricque, me dit, qu'il tenoit pour inuention de l'Anglois le bruit qui auoit couru, de ce que ce destroit faisoit incontinent vne isle, & se ioignoient les deux mers : pource qu'estant Viceroy de la neufue Espagne ; il auoit diligemment examiné le pilote Portugais que François Drach y laissa, & neantmoins n'auoit aucunement entendu telle chose de luy. Mais c'estoit vn vray destroit, & terre ferme des deux costez. Retournant donc ladite Vice-admirale, ils recogneurent le destroit, comme ledit Hernande Lamero me raconta, mais par vne autre bouche ou entree, qui est en plus de hauteur, à cause de certaine grande isle qui est à l'embouchеure du destroit qu'ils appellẽt la Cloche, pour la forme qu'elle a. Et comme il disoit, il le voulut passer, mais le capitaine & les soldats ne le voulurent point cõsentir, leur sembloit que le temps estoit ja bien aduancé, & qu'ils couroiẽt grand danger: par ainsi ils retournérent à Chillé & au Peru, sans l'auoir passé.

Du destroit que quelques-vns afferment estre en la Floride.

CHAP. XII.

TOVT ainsi comme Magellan trouua ce destroit qui est au Sud, il y en a eu d'autres qui ont pretendu descouurir vn autre destroit, qu'ils

disent estre au Nort, & l'imaginent en la Floride, dont la coste court de telle façon, que l'on ne sçait la fin. L'Adelantade Pierre Melendez, homme sçauant & experimẽté en la mer, afferme que c'est chose certaine qu'il y a là vn destroit, & que le Roy luy auoit cõmandé de le descouurir: en quoy faire il monstroit vn tres-grand desir, il mettoit en auant ces raisons, pour prouuer son opinion, & disoit que l'on auoit veu en la mer du Nort, des restes de nauires semblables à ceux dont vsoient les Chinois, ce qui eust esté impossible, s'il n'y eust eu passage d'vne mer à l'autre. Et racontoit mesme, qu'en certaine grande baye, qui est en la Floride, laquelle entre trois cens lieuës dans la terre, l'on y void des balaines en certain temps de l'annee, qui viennent de l'autre mer. Apportant outre ce quelques autres indices, concluoit finalement que c'estoit chose cõuenable à la sagesse du Createur, & au bel ordre de la nature, que comme il y auoit communication & passage entre les deux mers au Pole Antarctique, il y en eust aussi tout de mesme au Pole Arctique, qui est le principal Pole. Quelques-vns veulent dire que Drach a eu cognoissance de ce destroit, & qu'il a donné occasion de le iuger ainsi, quand il passa le long de la coste de la neufue Espagne, par la mer du Sud. Mesme l'on a opiniõ que d'autres Anglois qui ceste annee 1587. prindrent vne nauire venant des Philippines, auec grande quantité d'or, & autres richesses, ayẽt aussi passé ce destroit. Laquelle prise ils firent ioignãt les Calliphornes, que les nauires retournãs des Philippines & de la Chine en la neufue Espagne, ont accoustumé de recognoistre.

L'on asseure que comme auiourd'huy est grande la hardiesse des hommes, & le desir de trouuer nouueaux moyens de s'agrandir tel, qu'auant peu d'années l'on aura descouuert ce secret. Et est certes vne chose digne d'admiration, que comme les fourmis vont tousiours suiuant le chemin & la trace des autres, aussi les hõmes en la cognoissance & recherche des choses nouuelles, ne s'arrestent iamais iusques à ce qu'ils ayent atteint le but desiré pour le contentement & gloire des hõmes. Et la haute & eternelle sagesse du Createur se sert de ceste naturelle curiosité des hommes, pour communiquer la lumiere de son sainct Euangile aux peuples qui tousiours viuent és tenebres obscures de leurs erreurs. Mais en fin le destroit du Pole Arctique, s'il y en a, n'a point encor esté descouuert iusques auiourd'huy. C'est pourquoy ce ne sera point chose hors de propos de dire ce que nous cognoissons des particularitez du destroit Antarctique, ja descouuert & recogneu par le rapport de ceux qui l'ont veu & remarqué oculairement.

Des proprietez du destroit de Magellan.

CHAP. XIII.

CE destroit, comme i'ay dit, est à cinquante degrez iustes au Sud, & y a d'vne mer en l'autre l'espace de quatre vingts dix ou cent lieuës. Au plus estroit il est d'vne lieuë, ou quelque peu moins, auquel lieu ainsi estroit ils pretendoient que le Roy fist bastir vne forteresse pour defendre le passage. Le fond en quelques endroits est si pro-

fond, qu'on ne le peut ſonder, & en d'autres l'on trouue fonds à dix-huict, voire à quinze braſſées. De cent lieuës qu'il contient de longueur de l'vne mer à l'autre, l'on recognoiſt clairement que les vagues de la mer du Sud courent iuſques à trẽte lieuës, & les autres ſoixante & dix lieuës ſont occupees des ondes & des flots de la mer du Nort. Mais il y a ceſte difference que les trente lieuës du coſté du Sud courent entre des rochers & mõtagnes tres-hautes, les ſommets deſquelles ſont continuellement couuerts des neiges, tellement qu'il ſemble (à cauſe de leur grãde hauteur) qu'elles ſe ioignent les vnes auec les autres, ce qui rẽd l'entree du deſtroit du coſté du Sud ſi difficile à recognoiſtre. En ces trente lieuës la mer y eſt tres-profonde, ſi bien qu'on n'y peut trouuer fonds, toutesfois l'on y peut amarer les nauires en terre, d'autant que le riuage y eſt droit & coupé. Mais aux autres ſoixante & dix lieuës qui viennent de la mer du Nort, l'on y trouue fonds, & y a d'vn coſté & d'autre de grandes campagnes qu'ils appellent Cauanas. Pluſieurs grandes riuieres d'vne eauë belle & claire entrent dans ce deſtroit, & y a és enuirons d'iceluy de grandes & merueilleuſes foreſts, où l'on trouue quelques arbres d'vn bois exquis & de bõne odeur, leſquels ſont incogneus par deça; dont apporterent pour monſtre ceux qui y paſſerent du Peru. Il y a de grandes prairies auant dedans la terre, & y a pluſieurs iſles qui ſe font au milieu du deſtroit. Les Indiens qui habitent au coſté du Sud ſont petits & meſchans: ceux qui habitent du coſté du Nort, ſont grands & vaillans, ils en apporterent en Eſpagne quelques

vns, qu'ils prindrent. Ils y trouuerent des morceaux de drap bleu, & autres enseignes & apparẽces que quelques hommes de l'Europe auoient passé par là. Les Indiens saluerent les nostres, auec le nom de Iesus. Ils sont bons archers, & vont vestus de peaux de bestes de chasse, dont il y en a là grande abondãce. Les eauës du destroit croissent & decroissent comme les marées, & void on à l'œil que les marées d'vn costé viennent de la mer du Nort, & les autres de la mer du Sud. Au lieu où elles se rencontrent, lequel comme i'ay dit, est à trente lieuës du Sud, & à soixãte & dix du Nort, combien qu'il semble qu'il deust y auoir plus de danger qu'en tout le reste, neantmoins quand la nauire du capitaine Sarmiento, dont i'ay parlé cidessus, la passa, ils n'eurent point de grand' tourmente, au contraire ils y trouuerent beaucoup moins de difficulté qu'ils ne pensoient, parce que alors le temps estoit fort doux & gracieux, & d'auantage les vagues de la mer du Nort, y venoient desia fort rompuës, à cause du grãd espace de soixante & dix lieuës qu'ils cheminent, & les flots de la mer du Sud n'y sont non plus furieux à cause de la profondeur qui est en cet endroit, dedans laquelle profondeur ces mesmes flots se rompent & se noyent. Il est bien vray qu'en temps d'Hyuer le destroit est innauigeable pour les tempestes & furies des mers qui y sont alors. C'est pourquoy quelques nauires qui se sont ingerez de passer ce destroit au temps d'Hyuer se sont perdus. Vn seul nauire l'a passé du costé du Sud, qui est la capitaine que i'ay dite, & ay esté bien amplement informé de tout ce que i'ay dit par le pilote d'iceluy

appellé Hernande Alonſe, & ay veu la vraye deſcription & coſte du deſtroit qu'ils firent & tracerent en le paſſant, de laquelle ils apporterent la copie au Roy d'Eſpagne, & l'original à leur Viceroy au Peru.

Du flux & reflux de la mer Oceane és Indes.

CHAP. XIIII.

VN des admirables ſecrets de nature eſt le flux & reflux de la mer, non ſeulement pour ceſte eſtrange proprieté, de croiſtre & deſcroiſtre, mais auſſi beaucoup dauantage pour la difference qu'il y a en cela en diuerſes mers, voire en diuerſes coſtes d'vne meſme mer. Il y a des mers qui n'ont ne flux ny reflux iournel, comme l'on void en la Mediterranee interieure qui eſt en la mer Thyrrene, & toutesfois il y a flux & reflux par chaque iour en la mer Mediterranee ſuperieure, qui eſt celle de Veniſe, qui donne occaſion à bon droict de ſ'en eſmerueiller, en ce que toutes ces deux mers eſtans Mediterranees, & celle de Veniſe non plus grande que l'autre; ſi eſt-ce qu'elle a du flux & reflux comme l'Ocean, & ceſte autre mer d'Italie n'en a point. Il ſe trouue quelques mers Mediterranees, qui manifeſtement croiſſent & diminuent chaque mois, & d'autres qui ne croiſſent ny au iour, ny au mois. Il y a d'autres mers comme l'Ocean d'Eſpagne, qui ont le flux & reflux de chaque iour, & outre ceſtuy-là ils ont auſſi celuy de chaſque mois qui vient deux fois, à ſçauoir à l'entree & au plein de la Lune, & l'appellent grande mer. Or de dire qu'il y ait quelque

mer, qui aye le flux & reflux de chasque iour, & n'aye celuy du mois, ie n'en sçache point. C'est chose esmerueillable, que la diuersité que l'on void és Indes sur ce subiect: car il y a des endroits où la mer chasque iour monte & diminuë deux lieuës, comme l'on void en Panama, & au haut de l'eau elle monte beaucoup d'auantage, il y en a d'autres où elle monte & s'abaisse si peu, qu'à peine en cognoist on la difference. C'est l'ordinaire de la mer Oceane d'auoir son flux & reflux iournel, & ce reflux iournel est deux fois au iour naturel, & s'aduance tousiours de trois quarts d'heure en vn iour plustost qu'en l'autre, suiuant le mouuement de la Lune. Par ainsi la marée n'est iamais en vne mesme heure d'vn iour, qu'elle est en celle de l'autre. Quelques-vns ont voulu dire que ce flux & reflux procedoit du mouuement local de l'eauë de la mer, de sorte que l'eauë qui vient croissant en vn costé, va decroissant en l'autre qui luy est contraire, tellement qu'il est pleine mer en vn endroict lors que la mer est basse en la partie opposite, tout ainsi que l'on void en vne chaudiere pleine d'eauë que l'on remuë, quand elle panche d'vn costé l'eauë augmente, & à l'autre costé elle diminuë. Il y en a d'autres qui afferment que la mer en vn mesme temps croist en tous endroits, & en vn mesme temps elle y diminuë tout ainsi que le boüillon d'vn pot, sortant du centre s'estēd à tous endroits, & quand il cesse il diminuë aussi de toutes parts. Ceste seconde opinion est vraye, & la peut-on tenir, selon mon iugement, certaine & experimentée, non pas tant pour les raisons que les Philosophes en donnent

nent en leurs Meteores, que pour l'experience certaine que l'on en a peu faire. Car pour me satisfaire de ce poinct & question, ie demanday fort particulieremẽt au susdit pilote, comment estoiẽt les marées qu'il trouua au destroit, & s'il estoit ainsi que les marées de la mer du Sud decroissoiẽt au temps que celles de la mer du Nort montoiẽt. Et au contraire, pourquoy ceste demande estant veritable, il aduenoit que le croistre de la mer en vn endroit, estoit descroistre en l'autre, qui est-ce que la premiere opinion afferme. Il me respondit qu'il n'en estoit pas ainsi, mais que l'on voyoit & recognoissoit apertement que les marées de la mer du Nort, & celles de la mer du Sud croissoiẽt en mesme temps, tant que les vagues d'vne mer se rencontroient auec celles de l'autre, & qu'en vn mesme temps aussi elles commençoient à descroistre chacune en sa mer, disant que le monter & descendre estoit chose qu'ils voyoient chaque iour, & que le coup & le rencontre d'vn flux à l'autre se faisoit (comme i'ay dit) aux soixante & dix lieuës de la mer du Nort, & aux trente de la mer du Sud. D'où l'on peut recueillir manifestement que le flux & reflux de l'Ocean n'est pur mouuement local, mais plustost vne alteration & ferueur, par laquelle realement toutes les eauës montent & croissent tout en vn mesme temps, & en autre elles s'abbaissent & diminuent ainsi que le boüillon du pot, dont i'ay parlé cy-dessus. Il seroit impossible de comprendre ce poinct par experience, si ce n'estoit en ce destroit où se ioint tout l'Ocean d'vne part & d'autre, car il n'y a que les Anges qui le peussent voir & recognoistre par

les costes opposites, d'autant que les hõmes n'ont point la veuë assez lointaine, ny le pied assez viste & leger qu'il seroit de besoin pour porter les yeux d'vn costé à l'autre en si peu de temps qu'vne marée donne le loisir, qui sont seulement six heures.

De diuers poissons, & de la maniere de pescher des Indiens.

CHAP. XV.

IL y a en l'Ocean des Indes vne innombrable multitude de poissons, les especes & proprietez desquels, le seul Createur peut declarer. Il y en a plusieurs qui sont de mesme genre que ceux que voyons en la mer de l'Europe, comme sont faintes & alloses, qui montent de la mer aux riuieres, dorades, sardines & plusieurs autres. Il y en a d'autres, dont ie ne pense point en auoir veu par deçà de semblables, comme ceux qu'ils appellent Cabrillas, qui ressemblent de quelque chose les truites, & les appellent en la neufue Espagne, bobos, & montent de la mer aux riuieres. Ie n'ay point veu par delà de besugues, ny de truites, encor qu'ils disent qu'on en trouue en Chillé. De Tonine il y en a en quelques endroits de la coste du Peru, mais c'est fort raremẽt, & sont d'opinion qu'à certain temps ils vont frayer au destroit de Magellã, comme ils font en Espagne au destroit de Gibaltar. Et pour ceste occasion l'on en trouue dauantage en la coste de Chillé, combiẽ que celle que i'ay veuë pat delà n'est telle que celles d'Espagne. Aux isles qu'ils appellẽt de Bar-

louente,qui ſont Cube , ſainct Dominique,Portriche & Iamaique, l'on trouue vn poiſſon qu'ils appellent Manati, eſtrange eſpece de poiſſon, ſi poiſſon l'on doit appeller, vn animal qui engendre ſes petits viuans, & a des mãmelles & du laict dont il les nourrit, paiſſant l'herbe aux champs, mais en effect il habite ordinairement en l'eaue, & pour ceſte occaſion ils le mangent cõme poiſſon, toutesfois lors que i'en mangeay,qui fut à S. Dominique vn iour de Vendredy, i'auois quelque ſcrupule,non point tant pour ce qui eſt dit, comme parce qu'en couleur & ſaueur il eſtoit ſemblable à des morceaux de Veau, & auſſi eſt-il grand & de la façon d'vne vache par la partie de derriere. Des Tiburons,& de leur incroyable voracité, ie m'en eſmerueillay auec raiſon,lors que ie veids que d'vn qu'ils auoient prins, (au port que i'ay dit) luy tirerent du petit ventre vn grand couteau de boucher,vn grand haim de fer, & vn morceau de la teſte d'vne vache, auec ſa corne entiere, encor ne ſçay ſi toutes deux y eſtoiẽt point. Ie veids en vne anſe que fait la mer où l'on auoit pendu en vn pieu, pour paſſe-temps vn quartier de cheual, qu'en vn moment vne compagnie de Tiburons vindrent à l'odeur, où afin d'auoir plus de plaiſir, la chair du cheual ne touchoit pas en l'eaue, mais eſtoit eſleuee en l'air ie ne ſçay combien de palmes, & ceſte bande de poiſſons eſtoient à l'entour,qui ſautoient, & d'vne atteinte en l'air coupoient chair & os, & d'vne eſtrange viſteſſe,tellement qu'ils decoupoiẽt le meſme iaret du rouſſin comme ſi c'euſt eſté vn tronc de laictue, d'autant qu'ils ont les dents trenchantes comme raſoirs.

Il y a des petits poiſſons qu'ils appellent rambos, qui ſ'attachent à ces Tiburons, & leſquels ils ne peuuent chaſſer, & ſe nourriſſent de ce qui eſchape par les coſtez à ces Tiburons. Il y a d'autres petits poiſſons qu'ils appellent poiſſons vollans, leſquels l'on trouue dans les Tropiques, & ne penſe point qu'il y en ait ailleurs: ils ſont pourſuiuis par les Dorades, & pour ſ'eſchaper d'icelles ſautent de la mer, & vont aſſez loing en l'air, & pour ceſte cauſe les appellent poiſſons vollans. Ils ont des aiſles comme de toille, ou parchemin, qui les ſouſtiennent quelque temps en l'air. Au nauire où i'allois en volla ou ſauta vn, que ie veids, & remarquay la façon que ie dy des aiſles. Il eſt ſouuent fait mention és hiſtoires des Indes, des lezards, ou caymans, qu'ils appellent, & ſont de vray ceux que Pline, & les anciens appellent crocodiles: on les trouue és coſtes & riuieres chaudes; car aux coſtes & riuieres froides il ne ſ'en trouue point. C'eſt pourquoy il n'y en a point en toute la coſte du Peru, iuſques à Payta, mais de là en auant l'on en trouue ordinairement és riuieres. C'eſt vn animal tres-fier & cruel, combien qu'il ſoit fort lent & peſant. Il fait ſa chaſſe, & va chercher ſa proye hors de l'eauë, & ce qu'il y prẽd vif, le va noyer en l'eauë, toutesfois il ne le mange point que hors de l'eauë, d'autant qu'il a le goſier de telle façõ, que ſ'il y entroit de l'eauë il ſe noyeroit facilement. C'eſt vne choſe eſmerueillable, que le combat d'vn caymant auec le tygre, dont il y en a de tres-cruels aux Indes. Vn religieux des noſtres me racõta qu'il auoit veu ces beſtes combatre cruellement l'vne contre l'autre au riuage

de la mer. Le caymant auec sa queuë donnoit de fort grands coups au tygre, & taschoit par sa grãde force de l'emporter en l'eauë : & le tygre auec ses griffes resistoit au caymant, l'attirant à terre. En fin le tygre vainquit & ouurit le lezard, ce deut estre par le ventre, qu'il a fort tendre & fort delicat, car en autre partie il est si dur, qu'il n'y a lance, voire à peine arcbuse qui le puisse percer. La victoire qu'eut vn Indien d'vn autre caymãt, fut encor plus excellente : le caymant luy auoit emporté vn sien petit fils, & quant & quant s'estoit plongé en la mer, dont l'Indien esmeu & courroucé, se jetta incontinent apres, auec vn couteau en la main, & comme ils sont excellens nageurs & plongeurs, & que le caymant nage tousiours à fleur d'eauë, il le blessa au ventre de telle façõ, que le caymant se sentant blessé, sortit hors au riuage, & lascha le petit enfant ja mort. Encor plus esmerueillable est le combat que les Indiens ont auec les balaines, en quoy paroist la grandeur & magnificence du Createur, de donner à vne nation si basse, comme sont les Indiens, l'industrie & la hardiesse d'attaquer la plus fiere & plus difforme beste qui soit en l'Vniuers, & non seulement de la combatre, mais aussi de la vaincre & d'en triompher si gaillardement. Considerant cela, ie me suis souuenu plusieurs fois du passage du Psalmiste, qui dit de la balaine : *Draco iste, quem formasti ad illudendum ei.* Quelle plus grande moquerie peut-il estre, que ce qu'vn Indien meine vne balaine aussi grande qu'vne montagne, vaincuë & attachee auec vne corde? La façon & maniere dõt vsent les Indiens de la Floride (selon que m'ont

raconté perſonnes expertes) pour prendre ces balaines, deſquelles y a grande quantité, eſt qu'ils ſe mettent en vne canoe, ou barque, qui eſt comme vne eſcorce, & en nageant ſ'approchent du coſté de la balaine, puis d'vne grande dexterité ils luy ſautent & montent ſur le col, & là ſe tient comme à cheual, en attendant ſon point, puis à ſa commodité met vn baſtō aigu & fort qu'il porte auec ſoy, dans la feneſtre de la narine de la balaine, i'appelle narine, le conduit ou pertuis par où reſpirent les balaines. Incontinēt le pouſſe auant auec vn autre baſton bien fort, & le fait entrer le plus profondement qu'il peut. Cependant la balaine bat furieuſement la mer, & eſleue des montagnes d'eaue, ſ'enfonçant dedans d'vne grande violence, puis reſſort incontinent, ne ſçachant que faire de rage, l'Indien neantmoins demeure touſiours ferme & aſſis, & pour luy payer l'amende de ce mal, luy fiche encor vn autre pieu ſemblable en l'autre narine, le faiſant entrer de telle façon qu'il l'eſtoupe du tout, & luy oſte la reſpiratiō, & alors il ſe remet en ſa canoe, qu'il tient attachee au coſté de la balaine auec vne corde, puis ſe retire vers terre ayant premierement attaché ſa corde à la balaine, laquelle il va filant & laſchant ſur la balaine, qui cependant qu'elle trouue beaucoup d'eauë, ſaulte d'vn coſté & d'autre, comme troublee de douleur, & en fin ſ'approche de terre, où elle demeure incontinent à ſec, pour la grande enormité de ſon corps, ſans qu'elle puiſſe plus ſe mouuoir, ny ſe manier, & lors grād nombre d'Indiens viennent trouuer le vainqueur, pour cueillir ſes deſpouilles. Ils acheuent de la tuer, la de-

coupant, & faisant des morceaux de sa chair, qui est assez mauuaise, lesquels ils sechent & pillent pour en faire de la poudre, dont ils vsent pour viãde, qui leur dure long temps. En quoy est accomply ce qui est dit en vn autre Psalme de la mesme balaine: *Dedisti eum escam populis Æthiopum.* L'adelantade Pierre Mendés racontoit plusieurs fois ceste pescherie, de laquelle mesme fait mention Modardes en son liure. Il y a vne autre pescherie, dont vsent ordinairement les Indiens en la mer, laquelle, quoy qu'elle soit moindre, ne laisse d'estre digne de raconter. Ils font comme des fagots de iong, ou varig sec, bien liez, qu'ils appellẽt balsas, & les ayans portez sur leurs espaules iusques à la mer, les y jettent, & incontinent ils se mettent dessus, & ainsi assis entrent bien auant en la mer, voguans auec de petites cannes d'vn costé & d'autre, ils vont vne & deux lieuës en haute mer pour pescher, portãs sur ces fagots leurs cordes & leurs rets, & se soustenans sur iceux, ils iettẽt leurs rets, & sont là peschans la plus grãde partie de la nuict, ou du iour, iusques à ce qu'ils ayent emply leur mesure, auec lesquels ils retournent fort contens. Certes ce m'estoit vne grande recreation de les voir aller pescher au Callao de Lyma, pource qu'ils estoient grand nombre, & ainsi chacun cheualier, ou assis, coupant les ondes de la mer à qui mieux mieux, lesquelles à l'endroit où ils peschẽt sont grandes & furieuses, ressembloient les Tritons, ou Neptunes qu'on peint dessus l'eaue, & estans arriuez en terre, tirent leur barque de l'eaue sur le dos, laquelle aussi tost ils defont & estendent sur le riuage, afin que les herbes se sechent

& esgoutent. Il y auoit d'autres Indiens des vallées de Yca, qui auoient de coustume d'aller pescher sur des cuirs ou peaux de loups marins, enflez & pleins de vent, & de fois à autre les souffloient comme pelotes de vent, depeur qu'elles ne s'enfonsassent. Au val de Canete, qu'anciennement ils appelloient le Guarco, il y auoit grand nombre de pescheurs Indiens, mais pource qu'ils resisterent à l'Ingua, quand il fut conquester ceste terre, il feignit faire paix auec eux: c'est pourquoy afin de luy faire feste, ils ordonnerent vne pesche solemnelle de plusieurs milliers d'Indiens, qui en leurs vaisseaux de ionc entrerent en la mer, & au retour de l'Ingua, qui auoit appareillé quelques soldats couuerts, fit d'eux vn cruel carnage, & de là demeura ceste terre tant despeuplée, combien qu'elle soit si abondante & fertile. Ie vis vne autre façõ de pescher, où me mena le Viceroy Dom François de Tollede, toutesfois ce n'estoit point en la mer, mais en vne riuiere qu'ils appellent Grande, en la prouince des Charcas, où des Indiens Chiraquanas se plongeoient en l'eauë, & nageans auec vne admirable vistesse suiuoient les poissons, & auec des darts ou harpons qu'ils portoient en la main droite, nageans seulement auec la gauche, blessoient le poisson, & ainsi nauré le tiroient en haut, ressemblans en cela estre plus poissons qu'hõmes de terre. Mais ores que nous sommes sortis de la mer, venons à ces autres sortes d'eauës qui restent à dire.

Des lacs & des estangs que l'on trouue és Indes.

CHAP. XVI.

AV lieu de ce que la mer Mediterranee est au vieil monde, le Createur a pourueu ce nouueau de plusieurs lacs, dont y en a quelques-vns si grands, que l'on peut propremẽt appeller mers: veu que l'Escriture appelle ainsi celuy de Palestine, qui n'est pas si grãd que quelques-vns de ceux-cy. Le plus renommé est celuy de Titicaca, qui est au Peru en la prouince de Collao, lequel, comme i'ay dit au liure precedent, contient presque quatre vingts lieuës de tour, & y entrent dix ou douze grands fleuues. Il y a quelque temps que l'on commença à le nauiger auec des barques & des nauires, & y procederent si mal, que le premier nauire qui y entra s'ouurit d'vne tempeste qui s'esleua en ce lac. L'eauë n'est pas totalemẽt amere ny salée comme celle de la mer, mais elle est si espaisse qu'on ne la peut boire. Deux especes de poissons s'engendrent en ce lac en fort grande abondance, l'vn desquels ils appellent Suches, qui est grand & sauoureux, mais flegmatique & mal sain; & l'autre Bogas, qui est plus sain, combien qu'il soit petit & fort espineux. Il y a tres-grand nombre de canars sauuages & de cercereulles. Quand les Indiens veulent faire feste, ou donner du passe-temps à quelque personnage qui passe le long des deux riuages, qu'ils appellent Chucuyto & Omasuyo, ils assemblent vne grande quantité de Canoës, & vont faisant vn rond poursuiuans & enserrant les canards iusques à en prendre auec

les mains tant qu'ils veulent, & appellent ceste façon de pescher Chaco. En l'vn & en l'autre riuage de ce lac sont les meilleures habitations du Peru. De son issue il naist & procede vn autre lac plus petit, encor qu'il soit bien grand, qu'ils appellent Paria, au riuage duquel y a grand nombre de bestial, specialement de porcs, qui s'engraissent extremement des herbiers qui croissent en ces riuages. Il y a beaucoup d'autres lacs aux lieux hauts de la montagne, d'où naissent des riuieres & des ruisseaux, qui viennent de là en auãt à estre fort grands fleuues. Au chemin d'Arequippa à Collao, il y a au haut deux beaux lacs d'vn costé & d'autre du chemin: de l'vn sort vn ruisseau, qui depuis deuient fleuue, & se perd à la mer du Sud. De l'autre, ils disent que la fameuse riuiere d'Aporima prend son origine, de laquelle l'on dit que la renommee riuiere des Amazones, autrement dite de Maragnon, procede auec sa grande quantité & assemblée d'eaues qui se ioignent en ces montagnes. C'est vne chose que l'on peut souuentesfois demander, d'où vient qu'il y a tant de lacs au haut de ces montagnes, esquels il n'entre aucune riuiere, mais au contraire plusieurs grands ruisseaux en sortent, & si n'apperçoit on point que ces lacs diminuent presque en aucune saison de l'année. De penser que ces lacs s'engendrent des neiges fondues ou des pluyes du ciel, cela ne satisfait point du tout, car il y en a plusieurs de ceux là qui n'ont ceste abondance de neiges ny tant de pluyes, & si l'on ne s'apperçoit point qu'ils diminuent. Ce qui fait croire que ce sont sources qui y naissent & sourdent naturellement, bien qu'il

ne ſoit pas mal à propos de croire que les neiges & les pluyes y peuuent aider en quelques ſaiſons. Ces lacs ſont ſi communs aux plus hauts ſommets des montagnes, qu'à peine y a-il riuiere fameuſe qui ne tire ſon origine de quelqu'vn d'iceux. Leur eaue eſt fort nette & claire,& ſ'y engendre peu de poiſſons, encor ſi peu qu'il y en a, eſt fort menu à cauſe du froid qui y eſt continuellement: combien qu'il y ait toutesfois quelques-vns de ces lacs qui ſont veritablement chauds, qui eſt vne autre merueille. Au bout de la vallee de Tarapaya, proche de P tozi, y a vn lac de forme rond, tel qu'il ſemble auoir eſté fait par compas, l'eaue duquel eſt tres-chaude, combien que la terre en ſoit extremement froide. Ils ont accouſtumé de s'y baigner prés du riuage, d'autant qu'vn peu auant l'on ne pourroit ſouffrir la chaleur. Au milieu de ce lac y a vn bouillon de plus de vingt pieds en quarré,qui eſt ſa vraye ſource: & neantmoins quoy que ceſte ſource en ſoit ainſi grande, iamais on ne le void croiſtre en aucune façon, & ſemble qu'il s'exhale de ſoy-meſme,ou qu'il ait quelque iſſue cachee & incognue. On ne le void non plus diminuer, qui eſt vne autre merueille, iaçoit que l'on en ait tiré vn gros ruiſſeau courant pour faire moudre certains engins pour le metal, veu que pour la grande quantité de l'eaue qui en ſort, par raiſon il deuroit diminuer. Or laiſſant le Peru,& paſſant à la neufue Eſpagne, les lacs qui s'y trouuẽt ne ſõt pas moins remarquables,ſpecialemẽt ce tant fameux de Mexique, auquel l'on trouue de deux ſortes d'eaues, l'vne ſallée & ſemblable à celle de la mer, & l'autre claire &douce à cauſe des riuieres qui y entrẽt.

Au milieu de ce lac y a vn rocher fort plaiſant & delicieux, où il a des baings d'eauë chaude qui y ſourdent, leſquels ils eſtiment beaucoup pour la ſanté. Il y a des iardins au milieu de ce lac, fondez & portez ſur l'eauë meſme, où l'on void des parterres pleins de mille ſortes d'herbes & de fleurs, & ſont de telle façon qu'on ne les peut bien comprendre ſinon en les voyant. La cité de Mexique eſt fondée ſur ce lac, encor que les Eſpagnols ayẽt remply de terre tout le lieu & aſſiete d'icelle, laiſſans ſeulement quelques courans d'eauë grands & petits qui entrent & tournoyent dans la ville pour voicturer ce qu'ils ont de beſoin, comme bois, herbes, pierres, fruicts du pays, & toutes autres choſes. Quand Cortes conqueſta Mexique, il fit faire des brigantins, & depuis luy ſembla qu'il eſtoit plus ſeur de ne ſ'en ſeruir point. C'eſt pourquoy ils vſent des Canoës, dont y a grande abondance. Il y a en ce lac beaucoup de poiſſon & de viuier, combien que ie n'y ay pas veu de poiſſon de prix, toutesfois ils diſent que le reuenu de ce lac vaut trois cens mille ducats. Il y a pluſieurs autres lacs non loin de là, d'où l'on porte beaucoup de poiſſon à Mexique. La prouince de Mechouacan eſt ainſi appellée, pource que c'eſt vne prouince abondante en poiſſon. Il y a de tresbeaux & grands lacs, eſquels il y a beaucoup de poiſſon, & eſt ceſte terre ſaine & fraiſche. Il y a pluſieurs autres lacs, deſquels il n'eſt pas poſſible faire mention, ny les ſçauoir en particulier: ſeulement l'on peut remarquer par ce qui en a eſté diſcouru au liure precedent, que ſouz la Torride il y a plus grande abondance de lacs qu'en autre par-

tie du monde: & ainsi par ce que nous auons dit cy-dessus, & le peu que nous dirons des riuieres & fontaines, nous mettons fin à ceste matiere d'eauës.

De plusieurs & diuerses sources & fontaines.

CHAP. XVII.

IL y a és Indes comme és autres parties du monde grande diuersité de sources, fontaines & riuieres, & quelques-vnes de proprietez estranges. En Guancauelica du Peru où sont les mines du vif argent, il y a vne fontaine qui jette l'eauë chaude, & en coulant son eauë se conuertit en roche, de laquelle roche ou pierre, l'on edifie quasi toutes les maisons du bourg. Ceste pierre est molle & aisée à couper, car auec vn fer l'on la coupe & taille aussi facilement comme si c'estoit du bois, & est legere & de durée. Si quelques hõmes ou animaux boiuent de ceste eauë, ils meurent, d'autant qu'elle se congele dedans leur ventre, & s'y conuertit en pierre, pour ceste cause en sont morts quelques cheuaux. Comme ceste eauë se va cõuertissant en pierre, celle qui decoule bouche le chemin au reste, tellement qu'elle est contrainte de changer son cours, & pour ceste raison elle court en diuers endroits, au pris que va croissant la roche. En la pointe ou Cap de saincte Helene, y a vne source ou fontaine de betum, qu'au Peru ils appellent Coppey. Ce doit estre vne chose semblable à ce que dit l'Escriture, de ce val sauuage où se trouuoient des puits de betum. Les mariniers se seruent de ceste fontaine, ou puits

de Coppey, pour oindre & poiſſer leurs cordages & appareils, pource qu'elle leur ſert comme la poix & le bray en Eſpagne. Lors que ie nauigeois en la neufue Eſpagne, par la coſte du Peru, le pilote me mõſtra l'iſle qu'ils appellẽt l'iſle des Loups, où il y a vne autre fontaine & puits de Coppey, ou betum, auec lequel meſmemẽt ils breent les cordages. Il y a d'autres fontaines & ſources de goultran, que le ſuſdit pilote, homme excellent en ſa vacation, me dit auoir veues, & qu'il luy eſtoit aduenu que nauigeant quelquesfois par ceſte coſte là, il ſ'eſtoit trouué ſi auant en la mer, qu'il auoit perdu la veue de terre, & neãtmoins il auoit recogneu par l'odeur du Coppey où il eſtoit, auſſi certainement, comme s'il euſt recogneu la terre, telle eſt l'odeur qui ſort continuellement de ceſte ſource. Aux baings, qu'ils appellent les baings de l'Ingua, y a vn canal d'eaue qui ſort toute chaude & boüillante, & ioignant icelle y en a vne autre dont l'eaue eſt auſſi froide que neige. L'Ingua auoit accouſtumé de les moderer l'vne auec l'autre, & eſt vne choſe remarquable qu'il y ait des ſources de qualitez ſi contraires, qui ſont & viennent ſi pres l'vne de l'autre. Il y a vn nombre infini d'autres ſources chaudes, ſpecialement en la prouince des Charcas, en l'eau deſquelles l'on ne peut endurer & tenir la main l'eſpace d'vn *Aue Maria*, comme ie l'ay veu par gageure. En vne metairie proche de Cuſco ſourd vne fontaine de ſel, qui ainſi comme elle va courant, ſe va conuertiſſant en ſel, qui eſt blanc, & bon à merueilles : que ſi elle eſtoit en autre contree, ce ne ſeroit petite richeſſe, toutesfois ils en font peu d'eſtat, pour l'a-

bondance du ſel qu'il y a là. Les eaues qui courent en Guayaquil qui eſt au Peru, preſque ſous la ligne equinoxiale, ſont tenues pour ſalutaires pour le mal Neapolitain, & autres ſemblables. A raiſon dequoy l'on y vient de pluſieurs lieux fort eſloignez pour y receuoir guariſon. Et diſent que la cauſe de cela eſt, pource qu'il y a en ceſte cõtrée grande abondance de racines, qu'on appelle ſalcepareille, la vertu & operation de laquelle eſt ſi cogneuë, & qu'elle communique ſa proprieté aux eaux où elle eſt miſe, de guarir ceſte maladie. Bilcanota eſt vne montagne, qui ſelon l'opinion du commun, eſt au plus haut lieu du Peru, le ſommet de laquelle eſt tout couuert de neige, & en quelques endroits, eſt noir comme charbon. Il ſort d'icelui deux ſources en lieux tout contraires, qui deuiennent incontinent fort grands ruiſſeaux, & peu à peu grãds fleuues, l'vn deſquels va à Collao dans ce grand lac Titicaca, & l'autre va aux Landes, & eſt celuy qu'ils appellent Yucay, qui ſe ioignant auec vn autre, ſort à la mer du Nort, ayant vn cours furieux & impetueux. Ceſte ſource quãd elle ſort de la roche Bilcanota que i'ay dit, eſt de la meſme ſorte & couleur que l'eau de lexiue, ayãt la couleur cendrée, & iettant vne fumée, comme de choſe bruſlee, laquelle court ainſi vn long tẽps iuſques à ce que la multitude des eaux qui y entrent, luy eſteignent ce feu & fumee qu'elle tire de ſon commencemẽt. En la neufue Eſpagne i'ay veu vne ſource cõme d'encre quelque peu bleuë, vne autre au Peru de couleur rouge comme ſang, d'oſt ils l'appellent la riuiere rouge.

Des Riuieres.

CHAP. XVIII.

ENTRE toutes les riuieres non ſeulemẽt des Indes, mais auſſi de tout le monde vniuerſel, le fleuue Maragnon, ou des Amazones, tient la principauté, duquel nous auõs parlé au liure precedent. Les Eſpagnols l'ont pluſieurs fois nauigé, pretendans deſcouurir des terres, qui ſelõ le bruit commun, ſont fort riches, ſpecialement celles qu'ils appellent de Dorado, & Paytiti. L'Adelentade Iean de Sallines, fit vne entrée memorable, encor qu'elle fut de peu d'effect. Il y a vn paſſage qu'ils appellent le Pongo, qui doit eſtre vn des plus dangereux pas de tout le monde: car la riuiere eſtant reſerrée en cet endroit, & contrainte entre deux roches tres-hautes en precipice, vient à tomber droitement du haut en bas, auec vne grãde roideur, où l'eauë par la cheute qu'elle fait de ſi haut, fait vn boüillon, qu'il ſemble impoſſible de le paſſer ſans ſe noyer. Neantmoins la hardieſſe des hommes a bien oſé entreprendre de paſſer ce paſſage, pour le deſir de ce Dorado tant renommé. Ils ſe laiſſerent couler du haut en bas: pouſſez de la roideur & du courant du fleuue, ſe tenans bien aux Canoës ou barques où ils eſtoient: & encor qu'elles fuſſent renuerſées ſens-deſſus-deſſous en tombant, & eux & leurs Canoës ſ'enfonçaſſent en l'eauë, neantmoins par leur force & par leur induſtrie ils ſe remettoiẽt & retournoiẽt touſiours en haut, & de ceſte façon eſchapa toute l'armée, excepté quelque peu qui ſe noyerent.

Et ce

Et ce qui est plus admirable,ils s'y comporterent si dextrement, qu'ils ne perdirent pas mesme la munition & la poudre qu'ils portoient. Au retour (pource qu'apres auoir enduré beaucoup de trauaux,& de dangers, ils furent contraints en fin de retourner par ce mesme lieu) ils monterẽt par l'vne de ces roches tres-hautes auec leurs poignards qu'ils fichoient en la roche. Le capitaine Pierre d'Orsua fit vne autre entree par le mesme fleuue,lequel estant mort sur ce voyage,& les soldats s'estans mutinez, d'autres capitaines poursuiuirent l'entreprinse, par le bras qui vient iusques en la mer du Nort. Vn religieux de nostre cõpagnie nous disoit,qu'estant seculier il se trouua quasi en toute ceste entreprise, & que les marées montoient bien pres de cent lieuës à mont le fleuue,& qu'à l'endroit où il va se jetter dans la mer,qui est quasi sous la ligne, ou fort proche d'icelle, il a soixante & dix lieuës d'emboucheure, chose incroyable, & qui excede la largeur de la mer Mediterrance, encor qu'il y ait quelques autres qui en leurs descriptions ne luy donnent que vingt-cinq ou trente lieuës d'embouchure. Apres ceste riuiere, tient le second lieu en l'Vniuers la riuiere de Plata,ou d'argent, qui s'appelle autrement le Paraguey, laquelle court des montagnes du Peru,& se va perdre en la mer,en la hauteur de trente-cinq degrez au Sud. Elle croist,comme ils disent,en la mesme façon du Nil, mais beaucoup dauantage sans comparaison, & rend les champs qu'elle baigne comme vne mer par l'espace de trois mois, apres retourne à son cours,où les nauires montent beaucoup de lieuës à mont. Il y a

plusieurs autres fleuues qui ne sont pas toutesfois de telle grandeur, & neantmoins esgalent, voire surpassent les plus grands de l'Europe, comme celuy de la Magdelaine, proche de saincte Marthe, la riuiere Grande, & celuy d'Aluarado en la neufue Espagne, & vn nombre infiny d'autres. Du costé du Sud aux montagnes du Peru, les fleuues cõmunément ne sont pas si grands, pource qu'ils ont peu d'espace de courir, & ne peuuent assembler tant d'eaux, mais ils sont fort roides, à cause qu'ils tombent de la montagne, & ont des aualla-ges & des creuës subites: à raison dequoy ils sont fort dangereux, & ont esté cause que plusieurs hommes y sont morts. En temps de chaleur ils croissent & se desbordent le plus. I'ay trauersé vingt-sept riuieres en ceste coste, dont ie n'en ay pas passé vne seule à gué. Les Indiens vsent de mil artifices pour passer les riuieres. En quelques endroits ils ont vne longue corde qui trauerse d'vn costé à l'autre, & en icelle pend vn panier ou corbeille, dans laquelle se met celuy qui veut passer, & alors ils le tirent du riuage auec vne autre corde, tellement qu'il passe dedans ceste corbeille. En d'autres endroits l'Indien passe comme à cheual sur vn boteau de paille, & derriere luy celuy qui veut passer, & vogant auec vn bout d'aix, passe de ceste façõ. En d'autres endroits ils ont vn radeau de courges ou citrouilles, sur lesquelles ils mettent les hommes ou hardes qu'ils doiuent passer, & les Indiens liez auec des cordes vont nageans, & tirans apres eux ce radeau de citrouilles, comme des cheuaux tirent vn coche, ou carosse; d'autres vont derriere poussans les citrouilles pour

leur aider. Passez qu'ils sont, ils prennent sur leurs espaulles leur barque de citrouilles, & retournent à nage, ce qu'ils font en la riuiere de la Sainte au Peru. Nous passasmes celuy d'Aluarado en la neufue Espagne, sur vne table, que les Indiens portoient sur leurs espaules, & quand ils perdoiẽt terre, ils nageoient. Ces artifices & mil autres, dont ils se seruent pour passer ainsi les riuieres, certainement font auoir crainte en les regardant & contemplant, en ce qu'ils s'aident de moyens si debiles & fragiles: mais neantmoins ils sont fort asseurez. Ils n'vsent point d'autres ponts que de crins ou de paille. Il y a desia en quelques riuieres des ponts de pierre, bastis par la diligẽce de quelques gouuerneurs, mais beaucoup moins qu'il ne seroit de besoin en vne terre, où tant d'hommes se noyent par faute d'iceux, & laquelle donne tant de deniers, desquels non seulement l'Espagne, mais aussi d'autres royaumes estrangers bastissent de superbes edifices. Les Indiens tirent & deriuent des fleuues qui courent des montagnes aux vallees & és plaines, plusieurs & grands ruisseaux pour arrouser la terre, ce qu'ils ont accoustumé de faire d'vne telle industrie, qu'il n'y en a pas de meilleurs en Murcia, ny à Milan mesme: ce qui est aussi la plus grande & totale richesse des plaines du Peru, & de plusieurs autres parties des Indes.

De la qualité de la terre des Indes en general.

CHAP. XIX.

L'ON peut cognoiſtre la qualité de la terre des Indes en la plus grand' part, (puis que c'eſt le dernier des trois elemens deſquels nous auons propoſé de traitter en ce liure) par le diſcours que nous auons fait au liure precedent de la Zone Torride, veu que la plus grande partie des Indes ſe trouue ſituée en icelle. Mais pour ce faire entendre plus particulierement, i'ay remarqué trois ſortes de terre en ce que i'ay cheminé par ces regions, dont il y en a vne qui eſt baſſe, vne autre tres haute, & l'autre qui tient le milieu de ces deux extremitez. La terre baſſe eſt celle qui eſt en la coſte de la mer, dont il ſ'en trouue par toutes les Indes, & eſt ordinairement fort chaude & humide, qui cauſe qu'elle n'eſt pas ſi ſaine, & qu'à preſent on la voit moins peuplee, combien qu'au temps paſſé elle ait eſté bien peuplée d'Indiens, comme il appert par les hiſtoires de la neufue Eſpagne & du Peru, & ſ'y conſeruoient & viuoiēt, entant que la region leur eſtoit naturelle, comme ceux qui y auoient eſté engendrez. Ils y viuoient de la peſche de la mer & des ſemences qu'ils faiſoient, tirans des ruiſſeaux des riuieres deſquels ils ſe ſeruoient faute de pluye, d'autāt qu'il y pleut fort peu, & en quelques endroits n'y pleut point du tout. Ceſte terre baſſe a beaucoup de lieux inhabitables, tant à cauſe des ſablons qui y ſont dangereux, car il ſ'y trouue des montagnes entieres de ces ſablons, qu'à cauſe des mareſcages qui

s'y font des eauës descendans des montagnes, lesquelles ne trouuans point d'issuë en ces terres plattes & basses les noyent du tout, & les rendent inutiles. Et à la verité la plus grande partie de toute ceste coste de la mer est de ceste sorte és Indes, principalement du costé de la mer du Sud. L'habitation desquelles costes est à present si diminuee & mesprisee, que des trente parts du peuple qui y habitoit, les vingt neuf y defaillent, & à son opinion, que le reste des Indiens finira auãt peu de temps. Plusieurs selon leurs diuerses opinions attribuent cela à diuerses causes, les vns au trop grand trauail que l'on a donné à ces Indiẽs, les autres au changement & diuersité des viandes, & boire dont ils vsent, depuis qu'ils communiquent auec les Espagnols; les autres au trop grand excés de boire, & autres vices qu'ils ont. Quant à moy ie croy que ce desordre est la plus grande cause de leur diminution, & n'est pas tẽps maintenant d'en discourir dauantage. En ceste terre basse, (que ie dy generalement estre mal saine & peu conuenable à l'habitatiõ des hommes) il y a exception en quelques endroits qui sont tẽperez & fertiles, comme la plus grand' partie des plaines du Peru, où il y a des vallons frais, & qui sont fort fertiles. La plus grande partie de l'habitation de la coste entretient tout le commerce d'Espagne par mer, duquel despend tout l'estat des Indes. En ceste coste il y a quelques villes assez bien peuplees, comme Lyma & Truxillo au Peru, Panama & Carthagene en la terre ferme, & és isles sainct Dominique, Port-riche, & la Hauane, & plusieurs autres villes qui sont moindres

que celle-cy, comme est la vraye Croix en la neufue Espagne, Yça, Aricgua, & autres au Peru; & mesmes les ports sont communnement habitez, combien que ce soit assez petitement. La seconde sorte de terre est au contraire fort haute, & par consequent froide & seche, cõme toutes les montagnes le sont ordinairement. Ceste terre n'est point fertile ny plaisante, mais elle est fort saine, qui la rend peuplee & habitee. Il y a des pasturages, & en iceux beaucoup de bestial, ce qui sustante en la plus grand part la vie humaine, & auec le bestial ils suppleent le defaut qu'ils ont de bleds & semences par leurs trocs & eschanges. Mais ce qui rend encor dauantage ces terres habitees, & quelques-vnes fort peuplees, est la richesse des mines, qui se treuuent en icelles, pource que tout obeit à l'argent & à l'or. A cause des mines il y a quelques habitations d'Espagnols & d'Indiens, qui se sont accreuës & augmentees, comme est Potozi, & Guancauelicqua au Peru, & Cacatecas en la neufue Espagne. Il y a aussi par toutes ces montagnes de grandes habitations d'Indiens qui auiourd'huy se maintiennent, voire veut-on dire qu'ils vont en augmentant, sinon que le trauail des mines en consume beaucoup, & quelques maladies generales en ont mesme destruit vne grande partie, comme le Cocolisté, en la neufue Espagne. Toutesfois l'on ne s'apperçoit point qu'ils diminuent beaucoup. En ceste extremité de terre haute, froide & seiche, il y a deux cõmoditez que i'ay dites des pasturages, & des mines, qui recompensent bien les autres deux qui sont és terres basses de la coste, à sçauoir le commerce de la mer, &

la fertilité du vin, qui ne croist qu'en ces terres fort chaudes. Entre ces deux extremes y a la terre de moyenne hauteur, laquelle combiẽ qu'elle soit en quelques endroits plus basse ou plus haute l'vne que l'autre, ce neantmoins elle n'approche ny de la chaleur de la coste, ny de l'intemperature des montagnes. En ceste sorte de terre il croist beaucoup de semences, de froment, d'orge, & de mays, lesquelles ne se trouuẽt aucunemẽt és terres hautes, mais bien aux basses: il y a mesme abondance de pasturages, de bestial, de fruicts, & de forests assez verdoyantes. Ceste partie est la meilleure habitation des trois pour la santé, & pour la recreatiõ. C'est pourquoy aussi ce qui est le plus peuplé és Indes, est de ceste qualité, ce que i'ay remarqué fort curieusement en plusieurs chemins & voyages que i'ay faits, & ay trouué pour vrai, ce que les prouinces & parties mieux peuplees d'Indiẽs sont en ceste situation. Que l'on regarde de prés en la neufue Espagne (qui est sans doute la meilleure prouince que le Soleil enuirõne) par quelque endroit de la coste que l'õ y entre, l'on y va tousiours montãt, & encor qu'apres auoir monté beaucoup l'on commence à descendre, toutesfois c'est fort peu, & tousiours la terre y demeure beaucoup plus haute que celle de la coste. Tout le terroir de Mexique est de ceste nature & situation, & ce qui est és enuirõs du Vulcan, qui est la meilleure terre des Indes, comme aussi le sont au Peru, Arequipa, Guamangua, & Cusco, combiẽ que ce soit l'vn plus que l'autre. Mais en fin tout y est terre haute, encor que l'on y descende à des vallees profondes, & que l'on monte de hautes monta-

gnes, ils en disent autant de Quito, Saincte Foy, & du meilleur du nouueau royaume. Pour resolution, ie croy que la sagesse & prouidence du Createur a pourueu en cecy, & voulu pour le mieux, & que la plus grande part de ceste terre des Indes fust haute & esleuee, afin qu'elle fust d'vne meilleure temperature. Car estant basse, elle eust esté fort chaude souz la Zone Torride, principalement estant distante & esloignee de la mer. Aussi toute la terre que i'ay veuë és Indes, est auoisinee de montagnes d'vn costé, ou de l'autre, & quelquefois de toutes parts. Tellement que i'ay plusieurs fois dit par delà que ie desirois me voir en vn endroit d'où l'horison se formast & finist par le ciel, & vne terre estenduë & vnie, comme l'on void en Espagne en mille campagnes: toutesfois ie n'ay point de souuenance d'auoir iamais veu telles veuës aux Indes, fust aux isles, ou en la terre ferme, encor que i'y aye cheminé plus de sept cens lieues en longueur. Mais comme i'ay dit, le voisinage des montagnes est fort à propos en ceste region, pour temperer la chaleur du Soleil. Par ainsi tout le plus habité des Indes est de la façon que i'ay dit, & generalement toute ceste terre est abondante en herbages, pasturages & forests, au contraire de ce qu'Aristote & les anciens ont pensé. De sorte que quand l'on va de l'Europe aux Indes, l'on s'esmerueille de voir la terre belle, si verdoyante & pleine de friscades. Neantmoins ceste regle a quelques exceptions, & principalement en la terre du Peru, qui est d'vn naturel estrange entre toutes les autres, de laquelle nous dirons maintenant.

Des proprietez de la terre du Peru.

CHAP. XX.

NOvs entendons par le Peru non point toute ceste grande partie du monde, qu'ils appellent l'Amerique, puis qu'en icelle est compris le Bresil, le royaume de Chillé, & celuy de Grenade, & toutesfois aucun d'iceux royaumes n'est le Peru, mais tant seulement ceste partie qui gist au costé du Sud, commençant au royaume de Quitto, qui est souz la ligne, & qui va courant en longueur iusques au royaume de Chillé, lequel est hors les Tropiques, qui seroient six cents lieuës en longueur, & en largeur ne contient point dauantage que ce que comprennent les Indes, ou montagnes, qui sont comme cinquante lieuës cõmunes, encor qu'en quelques endroits, comme à Chachapoyas, il y ait dauantage. Ceste partie du monde que l'on appellu Peru, est fort remarquable, & contient en soy des proprietez fort estranges, qui font qu'elle sert d'exception à la regle generale des Indes. La premiere est qu'en toute la coste il ne souffle continuellement qu'vn seul vent, qui est le Sud ou Suroest, contraire à celuy qui a accoustumé de courir sous la Torride. La seconde est, qu'estant ce vent de sa nature le plus violent, tempestueux & maladif de tous, neantmoins il est en ceste region merueilleusemẽt gracieux, sain, & agreable, de telle façon que l'on luy doit attribuer l'habitation de ceste coste, laquelle sans doute seroit inhabitable & ennuyeuse, à cause de sa chaleur, si par son soufflement elle n'estoit

addoucie. La troisiesme est que iamais il ne pleut, tonne, neige, ny gresle en toute ceste coste, qui est vne chose digne d'admiration. Quartement à peu de distance de la coste il pleut & neige terriblement. Quintement il y a deux chaines de montagnes, qui courent l'vne comme l'autre, & en vne mesme hauteur du Pole, neantmoins en l'vne y a de tres-grandes forests, & y pleut la plus-part de l'année, estant fort chaude. L'autre tout au contraire est toute nuë & descouuerte, & fort froide, de sorte que l'Hyuer & l'Esté sont departis en ces deux montagnes, & les pluyes & la serenité mesme. Or afin d'entendre mieux cecy, l'on doit considerer que le Peru est diuisé comme en trois parties, longues & estroites, qu'ils appellent Lanos, Sierras, & Andes. Les Lanos sont la coste de la mer, la Sierra, sont toutes montagnes, & quelques vallees, & les Andes sont montagnes aspres & rudes. Les Lanos, ou costes de la mer, ont quelque dix lieuës de large, en quelques endroits moins, & en autres quelque peu dauantage. La Sierra contient comme vingts lieuës en large, & les Andes autant, tantost plus, tantost moins. Ils courent en leur longueur Nort & Sud, & en leur largeur, d'Orient au Ponant. C'est donc chose merueilleuse, qu'en si peu de distance, comme sont cinquante lieuës, esgalement esloignees de la ligne, & Pole, y ait vne si grande diuersité, que en vn lieu il y pleuue presque tousiours, & en l'autre il n'y pleuue quasi iamais. Il ne pleut iamais en ceste coste ou Lanos, encor qu'il y tõbe quelquesfois vne eauë menuë, qu'ils appellent Guarua, & en Castille Mollina, laquelle quelquesfois

s'espaissit en certaines petites goutes d'eauë qui tombe, toutesfois ce n'est point chose ennuyeuse, ny telle, qu'il soit besoin de se couurir pour cela. Les couuertures y sont de nattes auec vn peu de terre par dessus, & leur est chose suffisante. Aux Andes presque durant toute l'annee il y pleut, combien qu'il y ait en vn temps plus de serenité qu'en l'autre. En la Sierra, qui gist au milieu des deux extremes, il pleut au mesme temps qu'en Espagne, qui est depuis Septembre iusques en Auril, mais en l'autre saison, le temps y est plus serain, qui est quand le Soleil en est plus esloigné, & le contraire quand il en est le plus proche, dequoy nous auons assez amplement traitté au liure precedent. Ce qu'ils appellent Andes, & ce qu'ils appellent Sierra, sont deux chaines de mõtagnes tres-hautes, qui doiuent courir plus de mil lieuës à veuë l'vne de l'autre, & presque esgalement. Il y a vn nombre infini de vicugnes, qui naissent & s'engendrent aux Sierres, qui sont proprement comme cheures sauuages, fort vistes & fort agiles. Il y a mesmes de ces animaux qu'ils appellent Guanacos & Pacos, qui sont des moutons, qu'on peut aussi bien dire les Asnes de ce pays, dequoy il sera traitté en son lieu: & aux Andes se trouuent des singes fort gentils & plaisans, & des perroquets en grande quãtité. L'on y trouue aussi l'herbe, ou arbre qu'ils appellent Coca, qui est tant estimé des Indiens, & la traite qu'on en fait y vaut beaucoup d'argent. Ce qu'ils appellent Sierre, fait des vallees és endroits où elle s'ouure, qui sont les meilleures habitations du Peru, comme est la vallee de Xauxa, & d'Andaguaylas,

& de Yucay. En ces vallées il croist du froument du mays, & d'autres sortes de fruicts, toutesfois és vnes moins qu'aux autres Plus outre que la cité de Cusco (qui estoit anciennement la cour des Seigneurs de ces royaumes) les deux chaines de montagnes que i'ay dites se retirent & s'esloignēt dauātage les vnes des autres, & laissent au milieu vne plaine & large campagne, qu'ils appellent la prouince de Collao, où il y a grand nombre de riuieres, & beaucoup d'herbages & pasturages fertiles, & là est aussi le grand lac de Titicaca: mais encor que ce soit terre pleine, & à la mesme hauteur & intemperature que la Sierre, & qu'il n'y ait non plus d'arbres ny de forests, toutesfois le defaut qu'ils ont du pain y est recompensé par les racines qu'ils sement, lesquelles ils appellent Papas, & croissent dedans la terre. Ceste racine est le manger des Indiens. Car les sechans & nettoyans ils en font ce qu'ils appellent Chugno, qui est le pain & nourriture de ces prouinces. Il y a mesme d'autres racines & petites herbes qu'ils mangent. C'est vne terre saine, & la plus peuplee des Indes, & la plus riche, pour l'abondance des bestiaux qui s'y nourrissent, tāt de l'espece mesme de ceux qui sont en Europe, cōme brebis, vaches, & cheures, que de celles du pays qu'ils appellent Guanacos, & Pacos, & y a des perdrix assez abondamment. Apres la prouince de Collao vient celle de Charcas, où il y a des vallees chaudes de grande fertilité, & des roches tres-aspres, lesquelles sont fort riches de mines, tellement qu'en nul endroit du monde il n'y en a point de meilleures ny de plus belles.

Des causes qu'ils donnent pourquoy il ne pleut aux lanos ou costes de la mer.

CHAP. XXI.

D'AVTANT que c'est chose rare & extraordinaire qu'il y ait quelque terre où il ne pleuue iamais, ny tonne, les hommes desirent naturellement sçauoir la cause de telle nouueauté. La raison que donnent quelques vns qui ont recerché & consideré cecy de pres, est qu'il ne s'esleue en ceste coste des vapeurs assez grosses & suffisantes pour engẽdrer la pluye faute de matiere: mais qu'il y a seulement des vapeurs petites & legeres qui ne peuuent engendrer autre chose que les broüillats & rosees: comme nous voyons en Europe qu'il y a bien souuent au matin des vapeurs qui s'esleuent, lesquelles ne se conuertissent pas en pluyes, mais seulement en broüillats. Ce qui prouient de la matiere qui n'est point assez grosse & suffisante pour se tourner en pluye. Et disent que la cause pourquoy cela, qui n'aduient qu'aucunesfois en Europe, arriue continuellement en la coste du Peru, est pource que ceste region est tres-seche & ne rend point de grosses vapeurs. On recognoist sa secheresse par le grand nombre de sablons qui y sont, & parce que l'on n'y trouue ny puits ny fontaines, sinon en vne tres-grande profõditẽ de quinze stades (qui est la hauteur d'vn homme, ou plus) & encor est-ce pres des riuieres, l'eauë desquelles penetrant la terre, est cause que l'on y peut faire des puits. Tellement que l'on a veu par experience que le cours des riuieres estãt

destourné,les puits se sont taris iusques à ce qu'elles fussent retournees en leurs cours ordinaires, & donnent ceste raison pour cause materielle de cet effect : mais pour la cause efficiente ils en ont vne autre qui n'est pas moins considerable,qui est que la hauteur excessiue de la Sierre , qui court par toute la coste , porte abry à ces lanos,de sorte qu'elle empesche qu'aucun vent n'y souffle du costé de la terre,si ce n'est si haut qu'il soit par dessus les croupes de ces montagnes, au moyen dequoy il n'y court qu'vn seul vent, qui est celuy de la mer,lequel ne trouuant point de contraire , ne presse ny exprime point les vapeurs qui s'esleuent pour en engendrer la pluye,de maniere que l'abry de la Sierre empesche que les vapeurs ne s'espaississent , & fait qu'elles se conuertissent toutes en bruines. Il y a quelques experiences qui se rapportent à ce discours,d'autant qu'il pleut en quelques collines de la coste qui ont le moins d'abry, comme sont les roches d'Atico , & d'Arequipa: mesmes qu'il y a pleu en quelques annees que les Norts ou Brises y souffloient,voire pendant tout le temps qu'ils durerent , comme il arriua en soixante & dix-huict aux lanos de Trugillo , où il pleut abondamment ; ce qu'ils n'auoient point veu plusieurs siecles auparauant. Dauantage , il pleut en la mesme coste és lieux où les Brises , ou Norts sont ordinaires,comme en Guayaquil , & és lieux où la terre se hausse beaucoup & se destourne de l'ombrage & abry des montagnes, comme en ceux qui sont plus outre que Ariqua. Quelques-vns en discourent de ceste façon, mais que chacun en pense ce qu'il voudra : c'est vne

chose certaine que descendant de la Sierre en ces lanos l'on a accoustumé de voir comme deux ciels, l'vn clair & serain par le haut, & l'autre obscur, & comme vn voile gris tendu au dessous; qui couure toute la coste: mais encor qu'il n'y pleuue pas, ceste bruine y est merueilleusement profitable pour produire de l'herbe, & pour esleuer, & nourrir les semences: car encor qu'ils ayent l'eauë au pied tant qu'ils veulent qu'ils tirent des estāgs ou lacs, toutesfois ceste humidité du ciel a vne telle vertu, que cessant de tomber sur la terre, elle cause vne grande incommodité & diminution aux grains & semences. Et ce qui est plus digne d'admiration, les sablons secs & steriles par ceste rosee ou bruine se reuestent d'herbes & de fleurs, qui est vne chose plaisante & agreable à voir, & de grande vtilité pour les pasturages du bestial, comme l'on void en la montagne, qu'ils appellent de sablon, proche de la cité des Rois.

De la proprieté de la neufue Espagne, des isles & des autres terres.

CHAP. XXII.

LA neufue Espagne surpasse les autres prouinces en pasturages, qui cause qu'il y a vn nombre infini de troupes de cheuaux, vaches, brebis & autres bestiaux. Elle est fort abondante en fruicts, & en toute sorte de grain; en somme c'est la terre la mieux pourueuë, & la plus accomplie qui soit és Indes. Toutesfois le Peru la surpasse en vne chose, qui est au vin, pource qu'il y en

croist abondamment, & de bon, & de iour en iour les vignes y vont multipliant & augmentant, lesquelles croissent aux vallées fort chaudes où il y a arrousement d'eauës. Et combien qu'il y ait des vignes en la neufue Espagne, toutesfois le raisin n'y vient point en sa maturité propre & conuenable pour en faire du vin. La cause est pource qu'il pleut par delà en Iuillet & Aoust, qui est quand le raisin meurit : c'est pourquoy il ne paruient à sa maturité. Que si par curiosité l'on vouloit prendre la peine d'en faire du vin, il seroit cõme celuy du Geneuois & de Lombardie, qui est fort petit & fort aspre, ayant vn goust comme de verdjus. Les isles qu'ils appellent de Barlouente, qui sont l'Espagnole, Cube, Port-riche & autres en ces enuirons, sont ornees de beaucoup de verdure, & pasturages, & sont abondantes en bestial, sçauoir est de vaches, & de porcs, qui y sont deuenus sauuages. La richesse de ces isles sont, les engins de sucre, & les cuirs. Il y a beaucoup de casse, fistulle, & de gingembre. Et est chose incroyable de voir le grand nombre de ces marchandises que l'on enleue en vne flotte, n'estant quasi pas vraysemblable, qu'en toute l'Europe on en peust tant gaster. Ils en enleuent mesme du bois de qualité & de couleur excellente, comme l'ebene, & autres qui seruent aux edifices & menuyserie. Il en y a beaucoup qu'ils appellent, *lignum sanctum*, ou guayac propre pour guarir la verolle. Toutes ces isles & celles qui sont en ces enuirons qui sont en tres-grand nombre, ont vn tres-beau & tres-plaisant regard, pource que durant toute l'annee elles sont reuestuës d'herbes & d'arbres, tellemẽt qu'ils ne peu-

ne peuuent difcerner quand il eft Automne, ou Efté, pour la continuelle humidité qui y eft iointe auec la chaleur de la Torride, & combien que cefte terre foit de tres-grãde eftenduë, il y a neãtmoins peu d'habitations, d'autant que d'elle-mefme elle engendre de grands Arcabutos, qu'ils appellent, qui font des bois, ou taillis fort efpais, & qu'il y a beaucoup de marefcages & bourbiers ès plaines. Ils donnent vne autre raifon notable, de ce qu'elles font peu habitees, qui eft d'autãt qu'il y eft refté fort peu d'Indiens naturels, par l'inconfideration & defordre des premiers conquefteurs & peupleurs; parquoy ils fe feruent la plus grand' part de Negres, mais ils couftent cher, à caufe qu'ils font font propres à cultiuer la terre. Il ne croift ny pain, ny vin en ces ifles, pource que la trop grande fertilité & vice de la terre ne les laiffe grener, mais elle jette le tout en herbe fort inegalement. Il n'y a non plus d'oliuiers, au moins ils ne portent point d'oliues, mais beaucoup de fueilles vertes, & plaifantes à la veuë, qui toutesfois n'apportent aucun fruict. Le pain dont ils vfent eft de la Cacaue, de laquelle nous dirons en fon lieu. Il y a de l'or és riuieres de ces ifles, que quelques-vns tirent, mais c'eft en petite quantité, par faute de naturels qui l'approfitent. I'ay efté peu moins d'vn an en ces ifles, & à ce qui m'a efté racõté de la terre ferme des Indes, où ie n'ay point efté, comme la Floride, Nicaragua, Guatimalla, & autres, i'ay entendu & apprins qu'elle eft prefque de cefte qualité que i'ay dite. Toutesfois ie ne mets les chofes plus particulieres de nature, qui font en ces prouinces de terre ferme, pour n'en

auoir parfaite cognoiſſance. La terre qui plus reſſemble à l'Eſpagne, & aux regions de l'Europe, en toutes les Indes Occidentales, eſt le royaume de Chillé, qui eſt hors de la regle generale de ces autres regions, d'autant qu'il eſt ſitué hors la Torride & le Tropique de Capricorne. Ceſte terre de ſoy eſt fraiſche & fertile, & produit de toutes les eſpeces de fruicts qui ſont en Eſpagne, & rapporte auſſi grande abondance de pain & de vin, comme meſme elle abonde en paſturages & beſtial. Le ciel y eſt ſain & ſerain, entre le chaud & le froid. L'Hyuer & l'Eſté y eſt parfaitement, & s'y trouue grãde quantité d'or qui eſt treſfin. Neantmoins ceſte terre eſt pauure & peu peuplee, pour la guerre continuelle que les Auracanes & leurs alliez y font, d'autant que ce ſont des Indiens robuſtes, & amis de leur liberté.

De la terre incogneue, & de la diuerſité d'vn iour entier qui eſt entre les Orientaux & Occidentaux.

CHAP. XXIII.

IL y a de grandes coniectures qu'en la Zone temperee, qui eſt au Pole Antarctique, il y ait des terres grandes & fertiles, mais iuſques auiourd'huy elles ne ſont deſcouuertes, & ne cognoiſt-on d'autres terres en ceſte Zone, que celle de Chillé, & quelque partie de la terre qui court d'Ethiopie au Cap de bonne Eſperance, comme il a eſté dit au premier liure. On ſçait auſſi peu s'il y a habitation aux deux autres Zones ou Poles, & ſi la terre continuë & paruient iuſques à celle du coſté de l'Antarctique ou Sud. L'on ne cognoiſt

pas mesme la terre qui gist passé le destroit de Magellan, d'autant que la plus grande hauteur que l'on a cogneuë d'icelle est de cinquãte six degrez, ainsi qu'il est dit cy-deuant, & du costé du pole Arctique ou Nort, n'en sçait-on non plus iusques où va la terre, qui court passé le Cap de Mendoçin & les Calliphornes, ny les bornes & fin de la Floride, & iusques où elle peut s'estendre vers l'Occident. Il y a peu de temps que l'on a descouuert vne nouuelle terre, qu'ils appellent le nouueau Mexique, où ils disent qu'il y a beaucoup de peuples qui parlent la langue des Mexiquains. Les Philippines & les isles suiuantes, comme racontent aucuns qui le sçauent par experience, courent plus de neuf cents lieuës: mais de traitter de la Chine, Cochinchine, & Syam, & autres regions qui sont de l'Inde Orientale, ce seroit cõtre mon intention, qui est seulement de traitter des Occidentales. L'on ne cognoist pas mesme la plus grand part de l'Amerique qui gist entre le Peru & le Bresil, combien que de toutes parts l'on en cognoisse les bornes. Surquoy il y a diuerses opinions des vns & des autres, qui disent que tout est vne terre noyee, pleine de lacs & de lieux aquatiques. D'autres afferment qu'il y a de grands & fleurissans royaumes, s'imaginans que là sont le Paytiti, le Dorado, & les Cesars, où ils disent qu'il y a des choses merueilleuses. I'ay ouy dire à vn de nostre compagnie, homme digne de foy, qu'il y auoit veu de grandes habitations, & des chemins autant rompus & battus comme sont ceux de Salamanque à Vailladolit, ce qu'il veid alors que Pierre d'Orsua, & depuis luy ceux

qui luy ſuccederent firent l'entree & deſcouuerte, par la grande riuiere des Amazones, leſquels croyans que le Dorado qu'ils cherchoient eſtoit plus auant, ne ſe ſoucierent de peupler là, & apres demeurerent ſans le Dorado qu'ils ne trouuerent point, & ſans ceſte grande prouince qu'ils laiſſerent. De vray c'eſt choſe iuſques auiourd'huy cachee, que l'habitation de l'Amerique, excepté les extremitez, qui ſont le Peru, le Breſil, & l'endroit où la terre commence à s'eſtreſſir, qui eſt en la riuiere d'argent, puis Tucuman, qui fait le tour à Chillé, & aux Charcas. Il y a fort peu de temps que nous auons entendu par lettres des noſtres qui cheminent en ſaincte Croix de la Sierre, que l'on va deſcouurant de grandes prouinces & habitations qui tombent en ceſte partie, qui eſt entre le Breſil & le Peru. Le temps les deſcouurira, car comme la diligence & hardieſſe des hommes eſt auiourd'huy grande à vouloir circuir le monde d'vne part & d'autre, nous pouuōs croire que tout ainſi que l'on a deſcouuert tout ce qui eſt cogneu iuſques à preſent, l'on pourra de meſme deſcouurir ce qui reſte, afin que le ſainct Euangile ſoit annoncé à l'vniuerſel monde, puis que deſia les deux couronnes de Portugal, & de Caſtille ſe ſont rencontrees par l'Orient & par le Ponant, iuſques à ioindre leurs deſcouuertures enſemble, qui eſt à la verité vne choſe remarquable, que les vns ſoient paruenus iuſques en la Chine, & Iappon par l'Orient, & les autres aux Philippines, qui ſont voiſines & preſque contigues à la Chine, par l'Occident. Car de l'iſle de Luſſon, qui eſt la principale des Philippines, où eſt la cité de

Mammille, iuſques à Macan, qui eſt l'iſle de Cauton, il n'y a que quatre vingts ou cent lieuës de mer entre deux, & trouue choſe merueilleuſe, qu'encore qu'il y ait ſi peu de diſtance de l'vn à l'autre, il y a neãtmoins, ſelon leur conte, vn iour entier de difference entr'eux, de ſorte qu'il eſt Dimanche à Macan, lors qu'à Mammille il eſt Samedy, & ainſi du reſte. Ceux de Macan & la Chine ont vn iour aduancé, & ceux des Philippines en ont vn retardé. Il aduint au Pere Allonſe Sanchés, duquel il eſt fait mention cy-deuant, que partant des Philippines il arriua à Macan le deuxieſme iour de May ſelon ſon conte, & voulant dire l'office de ſainct Athanaſe, trouua qu'ils celebroient la feſte de l'Inuention ſaincte Croix, parce qu'ils contoient là le troiſieſme de May. Il luy en aduint tout autant en vn autre voyage qu'il fit par delà. Quelques-vns ont trouué ceſte variation & diuerſité eſtrange, & leur ſemble que cela procede de la faute des vns, ou des autres, ce qui n'eſt pas toutesfois, mais eſt vn conte vray & bien obſerué: car ſuiuant la difference des chemins par où ont eſté les vns & les autres, il faut neceſſairement dire, que quand l'on ſe rencontre on doit auoir vn iour de difference. La raiſon eſt pource que nauigeãt d'Occident à l'Orient, l'on va touſiours gaignant le iour, & trouue l'on pluſtoſt le leuer du Soleil, & au contraire ceux qui nauigent d'Orient au Ponant, vont touſiours perdant le iour, & ſ'en retirent arriere, pource que le Soleil de plus en plus leur va leuant plus tard, & comme plus ils vont approchant du Leuant ou Ponant, plus ils ont le iour toſt ou tard. Au Peru, qui eſt

Occidental, au respect de l'Espagne, l'on y demeure de plus de six heures arriere: de façon que quãd il est midy en Espagne, il est aube ou poinct du iour au Peru; & quand l'aube du iour est pardeça, la my-nuict se trouue estre par delà. I'ay fait preuue certaine de cela, par la computation des eclipses du Soleil & de la Lune. Maintenant dõc que les Portugais ont fait leur nauigation d'Occident à l'Orient, & les Castillans d'Orient en Occident, quand ils se sont venus à ioindre & rencontrer, qui a esté aux Philippines & Macan, les vns ont gaigné douze heures d'aduance, & les autres en ont perdu tout autant. Par ainsi en vn mesme poinct & en vn mesme temps ils trouuent la difference de vingt heures, qui est vn iour entier. Au moyen dequoy necessairement les vns sont au troisiesme de May, quand les autres content le deuxiesme, & quand les vns ieusnent le Samedy Sainct, les autres mangent de la chair pour le iour de la Resurrection. Que si nous voulons feindre qu'ils passassent plus outre, tournoyãs encor vne autre fois le monde, & qu'ils vsassent du mesme conte, quand ils retourneroient à se ioindre ils se trouueroient aussi bien par leur mesme conte en deux iours de differẽce. Car, comme i'ay dit, ceux qui vont au leuer du Soleil vont contant le iour plustost, comme le Soleil leur va leuant plustost, & ceux qui vont au couchant au contraire vont contant le iour plus tard, d'autant qu'il leur va sortant plus tard. Finalement la diuersité des midis fait le diuers conte des iours. Et d'autant que ceux qui vont nauigeans du Leuant au Ponant, vont changeans leurs midis sans le sentir, & tous-

iours neantmoins pourſuiuent le meſme conte où ils ſe trouuent quand ils partent, il eſt neceſſaire qu'acheuant le circuit du monde ils trouuent faute à leur conte d'vn iour entier.

Des Volcans ou bouches de feu.

CHAP. XXIIII.

COMBIEN que l'on trouue en d'autres endroits des bouches de feu, comme le mont Ætna & Vveſuuio, qu'auiourd'huy ils appellent le mont de Soma, neantmoins c'eſt choſe remarquable que ce qui ſe trouue és Indes. Ordinairement ces Volcans ſont rochers ou pics de montagnes tres-hautes qui ſ'eſleuēt par deſſus les ſommets de toutes les autres montagnes. Ils ont en leurs ſommitez vne planure, & au milieu vne foſſe ou grande bouche qui deſcend iuſques au profond ou pied d'icelle, qui eſt choſe eſpouuentable à voir. De ces bouches il ſort de la fumee, & quelquesfois du feu. Il y en a quelques-vns qui iettent bien peu de fumee, & preſque n'ont aucune forme de Volcans, comme eſt celuy d'Arequipa, qui eſt d'vne hauteur deſmeſuree, & preſque du tout de ſable qui ne ſe peut monter en moins de deux iours, neantmoins on n'y a trouué aucune apparēce de feu, mais ſeulement les veſtiges de quelques ſacrifices que faiſoient là les Indiens lors qu'ils eſtoiēt Gētils, & quelque peu de fumee qu'il iette quelquesfois. Le Volcan de Mexique, qui eſt proche du bourg des Anges, eſt auſſi d'vne hauteur admirable où l'on mōte trente lieuës en tournoyāt.

De ce Volcan sort, non pas continuellement, mais de fois à autre, & presque chaque iour, vne grosse exhalation & tourbillon de fumee qui sort droit en haut comme vn trait d'arbaleste, qui par apres se fait semblable à vn tres grand plumage iusques à ce qu'il cesse du tout, & aussi tost se resoult en vne nuee noire & obscure. Plus communément elle sort au matin apres le leuer du Soleil, & au soir quand il se couche, encor que i'en ay veu sortir en autres heures. Il sort aussi quelquesfois apres ceste fumee beaucoup de cendres. De feu l'on n'en a encor veu sortir iusques à present, toutesfois l'on a crainte qu'il ne sorte & brusle la terre qui est à l'entour, laquelle est la meilleure de tout le royaume. Et tient-on pour certain qu'il y a quelque correspondance entre ce Volcan & la Sierre de Tlaxcala, qui en est assez proche, qui cause les tonnerres & esclairs si grands que l'on void & oit ordinairement en ces parties. Quelques Espagnols ont monté en ce Volcan, lesquels ont rapporté de la mine ou terre du soulfre pour faire de la poudre. Cortez raconte la diligence qu'il a faite pour descouurir ce qu'il y auoit en ce Volcan. Les Volcans de Guatimalla sont plus renommez, tant pour leur grandeur & hauteur, que les nauigeans en la mer du Sud descouurent de fort loin, que pour l'espouuentement & violence des feux qu'ils jettent de soy. Il arriua au 23. de Decembre de l'an passé 1586. que toute la cité de Guatimalla presque tomba d'vn tremblement de terre, où demeurerent mesmes quelques personnes. Il y auoit desia six mois que de iour & de nuict le Volcan ne cessoit de jetter par le haut, & com-

me vomir vn fleuue de feu, la matiere duquel tõbante aux costez du Volcan, se conuertissoit en cendre comme terre bruslee (chose qui surpasse le iugement humain d'entendre comme il peut tirer de son centre tant de matieres qu'il jettoit hors de soy durant ces six mois: pource qu'il n'auoit accoustumé de jetter que de la fumee, & non pas tousiours, mais quelquesfois de petites flammesches. Cela me fut escrit estant en Mexique, par vn Secretaire de l'Audience de Guatimalla, hõme digne de foy, voire n'auoit pas encor alors cessé ce Volcan de jetter ces feux que ie dy. Ces ans passez me trouuant en Quitto en la Cité des Rois, le Volcan qu'ils ont proche jettoit tant de cẽdre, qu'en beaucoup de lieux en circuit il pleut tant de cendre, qu'elle obscurcissoit la lueur du iour, & en tomba telle abondãce en Quitto, qu'il n'estoit possible de cheminer par les ruës. L'on a veu d'autres Volcans qui ne jettent ny flamme ny fumee, ny cendre mesme, mais l'on les void brusler au fonds d'vne viue flamme, sans s'amortir: de telle façõ estoit celuy qu'en nostre temps vn Prestre cupide & auaricieux se persuada que ce qu'il voyoit bruslant estoient masses d'or, iugeant en soy-mesme que ce ne pouuoit estre autre metal, ny matiere, chose qui depuis tant d'annees ardoit sans se consommer, & estant en ceste persuasion, il fit de certaines chaudieres & chaines, auec ne sçay quel instrument pour cueillir & retirer l'or de ce puits ou Volcan : mais le feu se moqua de luy, pource que la chaine de fer, & la chaudiere n'approchoient pas plustost du feu, qu'aussi tost elles ne se desissent & fussent coupees comme si

c'euſt eſté des eſtoupes. Ce neantmoins on me dit que ce perſonnage ſ'obſtinoit touſiours, & alloit recherchant d'autres inuentiõs pour tirer & puiſer cet or qu'il imaginoit.

Quelle eſt la cauſe pourquoy le feu & la fumee durent ſi long temps en ces Volcans.

CHAP. XXV.

IL n'eſt ja beſoin de faire mention des autres Volcans, puis que par les deſſuſdits l'on peut entendre ce qui en eſt, touteſfois c'eſt choſe digne de rechercher quelle eſt la cauſe qui fait durer le feu & la fumee en ces Volcans: pource qu'il ſemble que ce ſoit choſe prodigieuſe, voire qui excede le cours naturel de ietter de leur eſtomach tant de flammes comme ils en vomiſſent. D'où procede ceſte matiere, qui la leur donne, ou comme eſt-elle engendree là dedans? Quelques-vns ont eu opinion que ces Volcans vont conſommant la matiere interieure qu'ils ont de leur nature, & croyent pour ceſte cauſe que naturellement ils prendront fin, quand ils aurõt conſommé le bois, par maniere de dire, qu'ils ont en eux. Suiuant ceſte opinion, l'on void auiourd'huy quelques montagnes ou rochers, d'où l'on tire de la pierre bruſlee, qui eſt fort legere, mais fort dure, & eſt excellente à faire edifices & baſtimens, comme celle que l'on apporte en Mexique pour baſtir. Et en effect il y a des apparences à ce qu'on dit, que ces montagnes ou rochers ont eu autresfois vn feu naturel, qui ſ'eſt eſteint apres la matiere cõſommee. Et par ainſi ces pierres ſont demeu-

rees bruſlees & penetrees du feu, comme on les void. Quant eſt de moy, ie ne veux pas contredire qu'il n'y ait eu autresfois du feu, ou qu'ẽ ces lieux au temps paſſé il n'y ait eu des Volcans. Mais ce m'eſt choſe difficile à croire qu'il en ſoit ainſi de tous les Volcans, veu que la matiere qu'ils mettent hors, eſt quaſi infinie, & qu'elle ne pourroit plus eſtant amaſſee enſemble, eſtre compriſe dans ceſte concauité meſme dont elle ſort. Outre cela il y a des Volcans, qui en centaines, voire milliers d'annees, ſont touſiours d'vne meſme façon, iettans continuellement de la fumee, du feu, & de la cendre. Pline hiſtoriographe naturel (ſelon que refere l'autre Pline ſon nepueu) recherchant ce ſecret pour voir comme ſe paſſoit ceſte affaire, & s'approchant de trop pres de l'exhalation du feu de l'vn de ces Volcans, mourut, & penſant en venir à bout par ſa diligence, vint à bout de ſa vie. Pour moy ſur ceſte conſideration ie penſe, & eſt mon opinion, que comme il y a des lieux en la terre qui ont la vertu d'attirer à ſoy la matiere vaporeuſe, & de la conuertir en eauë, qui ſont les fontaines leſquelles touſiours decoulent, & touſiours ont dequoy decouler, entant qu'elles attirent à ſoy la matiere de l'eauë : auſſi de meſme il y a des lieux qui ont la proprieté d'attirer à eux les exhalations chaudes, & de les conuertir en feu & en fumee, & par leur force & violence iettent meſme d'autres matieres eſpaiſſes qui ſe reſoluent en cendre, en pierre de ponce, ou autre matiere ſemblable, & qui eſt vn argument ſuffiſant, qu'és Volcans cela ſoit ainſi, c'eſt qu'ils iettẽt en certain temps de la fumee, non pas touſiours,

& en certain temps du feu, & non tousiours, qui est selon qu'ils ont peu attirer à soy & digerer, comme les fontaines en temps d'Hyuer abondét, & en Esté diminuét, voire quelques vnes sechent du tout selon la force & vigueur qu'elles ont, & selon la matiere qui se presente : ainsi est-il de ce que ces Volcans en diuers temps jettent du feu, plus ou moins. Les autres disent que c'est le feu d'enfer, & qu'il sort par là pour seruir d'aduertissement, afin de considerer par là ce qui est en l'autre vie: mais si l'enfer, comme tiennent les Theologiens, est au centre de la terre, laquelle tient de diametre plus de deux mille lieuës, l'on ne peut pas iuger que ce feu soit du centre, dautant plus que le feu d'enfer, selon que sainct Basile & autres enseignent, est fort different de cestui que nous voyons, pource qu'il est sans lumiere, & ard & brusle sans comparaison plus que le nostre. Ainsi ie conclus que ce que i'ay dit me semble plus raisonnable.

Des tremblemens de terre.

CHAP. XXVI.

QVelques-vns ont pensé que de ces Volcans qui sont és Indes procedent les tremblemens de terre, assez frequens par delà : mais parce qu'ils viennent ordinairement és lieux qui sont esloignez de ces Volcans, ce n'en peut pas estre la cause totale. Il est bien vray qu'ils ont certaine forme & sympathie les vns auec les autres: pource que les exhalations chaudes qui s'engendrent és intimes concauitez de la terre, semblent estre la

principale matiere du feu de ces Volcans, par lesquels mesmes s'allume vne autre matiere plus grosse,& rend ces apparences de flamme & fumee qui sortent. Et ces mesmes exhalations ne trouuans au dedãs de la terre aucune sortie aisee, meuuent la terre pour sortir auec vne grande violence, d'où vient le bruit horrible qu'on entend au dessous de la terre, & mesme le mouuement de la terre, estant agitee de ceste brulante exhalation. Tout ainsi comme la poudre à canon és mines & artifices, estant touchee du feu rompt les roches & les murailles: & comme la chastaigne mise au feu saute & se rompt en faisant bruit, lors qu'elle iette dehors l'air qui est enfermé dedãs son escorce,par la vigueur du feu. Aussi le plus ordinairement ces tremblemens de terre ont accoustumé d'aduenir aux endroits maritimes, qui sont voisins de l'eauë. Comme l'on void en l'Europe, & aux Indes, que les bourgs & villes plus esloignees de la mer & des eaux sentent moins ce trauail, & au contraire ceux qui sont és ports de mer, és riuieres,és costes,& és lieux qui en sont voisins, endurent plus ceste calamité. Il est aduenu au Peru vne chose merueilleuse,& digne de noter,sçauoir qu'il y a eu des tremblemẽs de terre qui ont couru depuis Chillé, iusques à Quitto, qui sont plus de cinq cents lieuës, ie dy des plus grandes dont on ait ouy parler, car les autres moindres y sont assez ordinaires. En la coste de Chillé (il ne me souuient quelle annee) fut vn tremblemẽt de terre si terrible, qu'il renuersa les montagnes entieres,& par ce moyen empescha le courant des fleuues,qu'il conuertit en lacs, il abbatit des villes, &

tua grād nombre d'hommes, faisant sortir la mer de son lieu quelques lieues bien auant, de façon qu'elle laissa les nauires à sec, bien loing de la rade ordinaire, & plusieurs autres choses tristes, & espouuantables. Et si bien m'en souuient, ils disent que le trouble & esmotion que fit ce tremblemēt, courut trois cens lieues, le long de la coste. A peu de temps de là, qui fut l'an de quatre vingts deux, vint le tremblement d'Arequipa, qui abbatit & ruina presque toute ceste ville là. Du depuis en l'ā quatre vints six, le neufiesme de Iuillet, aduint vn autre tremblement en la cité des Roys, lequel selon qu'escriuit le Viceroy, auoit couru le long de la coste cent soixante & dix lieües, & de trauers dedans la Sierre cinquante lieües. La misericorde du Seigneur fut grande en ce tremblement, de preuenir le peuple par vn grand bruit, qu'ils ouyrent quelque peu deuant le tremblement, & comme aduertis par les experiences passees, incontinent se mirent en sauueté, sortant és rues, places & iardins, finalement és lieux descouuerts, par ainsi encor qu'elle ruina beaucoup ladite ville, & que les principaux edifices d'icelle tomberent, ou furent à demy ruinez, neantmoins on dit qu'il n'y demeura que quinze ou vingt personnes seulement de tout le peuple. Il fit en la mer le mesme trouble & mouuement qu'auoit faict celuy de Chillé, qui fut incontinent apres le tremblement de terre, si que l'on veid la mer sortir furieuse & bondissante de ses riuages, & entrer au dedans de la terre presque deux lieues auant: car elle monta plus de quatorze brasses, & couurit toute ceste plage, tant que les digues &

pieces de bois qui estoiét là, nageoient en l'eauë. En apres l'an ensuiuant, il y eut encor vn autre tremblemét de terre au royaume & cité de Quitto, & semble que tous ces notables tremolemens de terre en ceste coste, ayent succedé les vns aux autres par ordre, & de faict elle est subiette à ces inconueniens. C'est pourquoy encor qu'en la coste du Peru ils ne soient tourmentez du Ciel, des tonnerres & foudres, ils ne laissent pas toutesfois d'auoir de la crainte du costé de la terre, & ainsi chacun a deuant soy à veuë d'œil les herauts de la diuine iustice, afin de craindre Dieu. Car, comme dit l'Escriture, *Fecit hæc vt timeatur.* Retournant donc à nostre propos, ie dy que les lieux maritimes sont plus subiects à ces tremblemens, dont la cause est, comme il me semble, que l'eauë bouche & estoupe les conduits & ouuertures de la terre, par où se deuroient exhaler & sortir les exhalations chaudes qui s'engendrent en icelle. Et mesme que l'humidité espaississãt la superficie de la terre, fait que les fumees & exhalations chaudes se resserrent & se rencontrent plus violemment là dedans, qui par apres viennẽt à rompre en s'enflammant. Quelques-vns ont obserué que tels tremblemẽs de terre ont accoustumé de s'esmouuoir, lors qu'il vient vn temps pluuieux, apres quelques seches annees. D'où vient que l'on dit que les trẽblemẽs de terre sont plus rares és lieux où il y a grãd nombre & quantité de puits, ce qui est approuué par l'experience. Ceux de la cité de Mexique ont opinion que le lac sur lequel elle est située, cause les tremblemens de terre qui y suruiennent, encor qu'ils n'y soient pas beaucoup

Eccles.3.

violens, & c'eſt choſe certaine que les villes & prouinces ſituees auant dedans les terres, & qui ſont plus eſloignees de la mer, reçoiuent quelquefois de grands dommages de ces tremblemẽs, comme la cité de Chachapoyas aux Indes, & en Italie celle de Ferrare, encor que ſur ce ſubiect il ſemble que celle cy pour eſtre voiſine d'vne riuiere, & n'eſtre pas auſſi fort eſloignee de la mer Adriatique, doiue pluſtoſt eſtre miſe au nombre des villes maritimes. En l'an mil cinq cens quatre vingts & vn, en Chuguiano, cité du Peru, autrement appellée la Paix, arriua vn cas fort eſtrange ſur ce propos, c'eſt qu'vn bourg, appellé Angoango, auquel habitoient pluſieurs Indiens, enchanteurs & Idolatres, tomba inopinement en ruine, de ſorte que vne grande partie de ce bourg fut enleuée & emportée, dont pluſieurs de ces Indiens furent eſtoufez, & ce qui ſemble incroyable (neantmoins atteſté par perſonnages dignes de foy) la terre qui ſe ruina & qui ſ'abbatit ainſi, courut & coula ſur le pays l'eſpace d'vne lieue & demie, comme ſi c'euſt eſté de l'eaue ou de la cire fonduë de façõ qu'elle boucha & remplit vn lac, & demeura ainſi eſtenduë parmy toute ceſte contree.

Comme la terre & la mer ſ'embraſſent l'vn l'autre.

CHAP. XXVII.

I'Acheueray par ceſt element de la terre, le ioignant auec le precedent de l'eaue, l'ordre & embraſſement deſquels eſt de ſoy certainement admirable. Ces deux elements ont vne meſme Sphere

Sphere departie entr'eux, & se vont embrassans & accollans en mille façõs & manieres. Par quelques endroits l'eauë combat furieusement la terre, comme son ennemie, & en autres, elle la vient enceindre d'vne façon fort douce & amiable. Il y a des lieux où la mer vient entrer dedans la terre bien auant, comme venant la visiter, & d'autres esquels la terre se recompense, jettant en la mer ses caps, pointes, & langues auancees, qui vont penetrant iusques aux entrailles. En quelques endroits l'vn elemẽt s'acheue, & l'autre se commence, se donnant place peu à peu l'vn à l'autre. Aux autres chascuns d'eux (lors qu'ils se ioignent) ont vne tres-grande profondeur, & esleuation, comme il se trouue des isles en la mer du Sud, & mesme en la mer du Nort, desquelles les nauires s'approchent tout contre. Et quoy qu'ils y jettent la sonde en soixante & dix & quatre vingts brassees, si est-ce qu'ils n'y trouuent point de fonds. Qui fait iuger que ce sont comme des pics ou pointes de terre, qui montent du profond, & s'esleuent en haut, chose digne de grande admiration. A ce propos me dit vn pilote fort experimenté, que les Isles qu'ils appellent des loups, & d'autres, qui sont sur le commencement de la coste de la neufue Espagne, qu'ils appellent des Cocos, estoient de ceste mesme façon. Dauantage, il se trouue vn endroit au milieu du grand Oceã, hors de la veuë de terre, & esloigné d'icelle de plusieurs lieuës, auquel l'on void comme deux tours, ou pics, d'vne roche fort haut esleuez, qui sortent du milieu de la mer, & neantmoins ioignant icelle l'on ne peut trouuer ny fonds ny terre. L'on ne peut

encor certainement comprendre, ny recognoiſtre quelle eſt la forme entiere & parfaite de la terre des Indes, pour n'auoir eſté les extremitez d'icelles du tout deſcouuertes iuſqu'à preſent. Neantmoins nous pouuons dire comme à trauers, qu'elle peut eſtre comme vn cœur auec les poulmons. Le plus large de ce cœur eſt du Breſil au Peru, la pointe au deſtroit de Magellan, & le haut où il ſacheue eſt la terre ferme, & de là commence le continent à ſeſlargir peu à peu, iuſques à arriuer à la hauteur de la Floride & terres ſuperieures, qui ne ſont encor bien cogneuës. L'on pourra entendre d'autres particularitez de ceſte terre des Indes, par les commentaires que les Eſpagnols ont eſcrit de leur ſuccez & deſcouuertes, & entre autre de la peregrination que i'ay eſcrite, qui à la verité eſt eſtrange, & en peut dõner beaucoup de cognoiſſance, & eſt ce qui m'a ſemblé ſuffire à preſent pour donner quelque intelligence des choſes des Indes, quant aux communs elemens, deſquels toutes les parties du monde ſont formees & compoſees.



LIVRE QVATRIEME DE L'HISTOIRE NATVRELLE ET MORALE des Indes.

CHAPITRE PREMIER.

De trois genres de mixtes, ou composez, dont ie dois traitter en ceste histoire.



AYANT traitté au liure precedent de ce qui touche les elemens, & les simples des Indes, nous parlerons en ce present liure des mixtes & des composez, entant qu'il nous semblera conuenable au suject dont nous voulons traitter. Et combien qu'il y ait beaucoup d'autres genres diuers, nous reduirons toutesfois ceste matiere en trois, qui seront les metaux, les plantes, & les animaux. Or les metaux sont comme des plantes couuertes & cachees dedans les entrailles de la terre, qui ont quelque ressemblance entr'eux, en la forme & maniere de leur production : d'autant que l'on voit & recognoist mesme entre eux des rameaux, & comme vn tronc, duquel ils naissent & procedent, qui sont les grosses veines & les moindres, tellement qu'ils ont entr'eux vne liaison telle,

qu'il semble propremēt que ces mineraux croissent à la façon des plantes. Non pàs qu'ils ayent vne vraye vie vegetatiue interieure, car c'est chose qui est seulement propre aux vrayes plantes, mais ils se produisent aux entrailles de la terre, par la vertu,& la force du Soleil,& des autres planettes, & dans vne longue espace de temps se võt augmentant,& presque multipliant à la façon des plantes. Et tout ainsi comme les metaux sont des plantes cachees en terre, ainsi pouuons nous dire que les mesmes plantes sont des animaux fixes & arrestez en vn lieu, la vie desquelles s'entretient par l'aliment que nature leur va fournissant dès leur propre naissance. Mais les animaux surpassent les plantes, en ce qu'ils ont vn estre plus parfait, & de là aussi ont ils besoin d'vn aliment & nourriture plus parfaite. Pour lequel chercher nature leur a donné vn mouuement & vn sentiment,afin de le descouurir & cognoistre. De sorte que la terre rude & sterile est comme la matiere & aliment des metaux, & celle qui est fertile & mieux assaisonnée, la nourriture des plantes. Les mesmes plantes seruent d'aliment aux animaux, & les plantes & animaux tous ensemble sont l'aliment des hommes, seruant tousiours la nature inferieure à l'entretien & sustentation de la superieure,& la moins parfaite se submettant à la plus parfaite. D'où l'on peut voir combien il s'en faut que l'or,l'argent,& les autres choses que les hommes estiment tant par leur auarice, soient la fin & le but de l'homme auquel il doiue tendre, puis qu'ils sont tant de degrez plus bas en qualité que l'homme, lequel a esté crée & ordonné pour estre

ſubiect de ſeruir ſeulement au Createur vniuerſel de toutes choſes, comme à ſa propre fin, & ſon parfait repos: & auquel homme, toutes les autres choſes de ce monde n'ont eſté propoſees ou delaiſſees, ſinon pour ſ'en ſeruir à gaigner ceſte derniere fin. Qui voudra conſiderer les choſes creées & en diſcourir ſelon ceſte Philoſophie, pourra certes tirer quelque fruict de leur cognoiſſance & conſideration, ſe ſeruant d'icelles, pour cognoiſtre & glorifier leur Autheur. Mais qui ſe voudra aduãcer plus outre à la cognoiſſance de leurs proprietez & vtilitez, & voudra ſe rendre curieux de les rechercher, celuy-là trouuera finalement en ces creatures ce que le ſage dit, *qu'ils ſont aux pieds des fols & ignorans*, ſçauoir des lacs, & des pieges où ils ſe precipitent, & ſe perdent iournellement. Sap. 14. A ceſte intentiõ donc, & afin que le Createur ſoit glorifié en ſes creatures, ie pretens dire en ce liure quelques-vnes des choſes dont il y a beaucoup és Indes, digne d'hiſtoire, & d'eſtre racontees, touchant les metaux, plantes & animaux, qui ſont propres & particuliers en ces parties. Mais d'autant que ce ſeroit vne œuure tres-grande, que de traitter cecy exactement, & qui requerroit plus grand ſçauoir, & cognoiſſance, voire beaucoup plus de loiſir que ie n'ay pas, ie dis que ſeulement mon intention eſt de traitter ſuccinctemẽt quelques choſes que i'ay compriſes & remarquees tant par experience, que par le rapport de gens dignes de foy, touchãt ces trois choſes que i'ay propoſees, laiſſant aux autres plus curieux & diligens de pouuoir traicter plus amplement de ces matieres.

De l'abondance & grande quantité des metaux qui sont és Indes Occidentales.

CHAP. II.

LA sagesse de Dieu a creé les metaux pour medecine & pour defense, pour ornement & pour instrument des operations de l'homme. Desquelles quatre choses, l'on peut facilement donner exemple, mais la principale fin des metaux, & la derniere d'icelles, est pource que la vie humaine n'a pas besoin seulement de se sustanter, comme celle des animaux, mais aussi de trauailler & ouurer selon la raison & capacité que luy a donné le Createur: & ainsi comme l'entendemēt humain s'applique à diuers arts & facultez, ainsi le mesme autheur a donné ordre qu'il y eust matiere & subiect à diuers artifices pour la conseruation, reparation, seureté, ornement & exaltation de ses œuures. Doncques la diuersité des metaux que le Createur a enserrez ès armaires & cōcauitez de la terre, est telle & si grande, que la vie humaine tire profit & commodité de chacun d'iceux. Des vns elle se sert en la guarison des maladies, des autres pour les armeures, & pour defenses contre les ennemis; les vns sont pour l'ornement & pareure de nos personnes, & de nos maisons, & les autres sont propres à faire des vaisseaux & ferremens, auec les diuerses façons d'instrumens que l'industrie humaine a inuenté & mis en vsage. Mais sur tous les vsages des metaux, qui sont simples & naturels, la communication des hommes en a trouué vn, qui est l'vsage de la mon-

noye, laquelle, comme dit le Philosophe, est la mesure de toutes choses. Et combien que de soy & naturellement elle ne soit qu'vne seule chose, neantmoins en valeur & estimation l'on peut dire qu'elle est toutes choses. La monnoye nous est comme viande, vestement, maison, cheuauchure, & generalement tout ce que les hommes ont de besoin. Par ce moyen tout obeit à la monnoye, & comme dit le Sage, pour faire vne inuention, que vne chose fust toutes, les hõmes guidez ou poussez d'vn instinct naturel, esleurent la chose plus durable & plus maniable, qui est le metal, & entre ces metaux voulurent que ceux-là eussent la preeminence en ceste inuention de monnoye, qui de leur naturel estoient plus durables & incorruptibles, à sçauoir l'argent & l'or. Lesquels non seulement ont esté en estime entre les Hebrieux, Assyriens, Grecs, Romains, & autres nations de l'Europe & d'Asie, mais aussi entre les plus esloignees & barbares nations de l'Vniuers, comme sont les Indiens, tant Orientaux comme Occidentaux, où l'or & l'argent est tenu en aussi grand prix & estime, l'employans en l'ouurage de leurs temples & palais, & aux vestemens & accoustremens des rois, & des grands seigneurs. Mais encor que l'on ait trouué quelques barbares qui ne cognoissoiẽt ny l'or, ny l'argent, comme l'on raconte de ceux de Floride, qui prenoient les poches & les sacs où estoit l'argent, lequel ils iettoient & delaissoient espars parmy la terre, comme chose inutile. Et Pline mesme recite des Babitacques qui abhorroient l'or, & pour cela l'enseuelissoient, afin que persõne ne s'en peust seruir. Toutesfois il se trou-

Arist. 5. Ethic. C. 5.

Eccles. 10.

ue aujourd'huy fort peu de ces Floridiens & Habitaques, & grand nombre au contraire de ceux qui estiment, recherchent, & font estat de l'or & de l'argent, sans qu'ils ayent besoing de l'apprendre de ceux qui y vont de l'Europe. Il est vray que leur auarice n'est point paruenuë au but de celles des nostres, & n'ont pas tant idolatré l'or & l'argent, quoy qu'ils fussent idolatres, comme quelques mauuais Chrestiens, qui ont commis plusieurs grands excez pour l'or & l'argent. Neantmoins c'est vne chose fort digne de consideration que la sagesse du Seigneur eternel ait ainsi voulu enrichir les terres du monde plus esloignees, & qui sont peuplees d'hommes moins ciuils & politiques, qu'en ces lieux là il ait mis le plus grand nombre de mines, & en plus grande abondance que iamais ait esté, afin d'inuiter les hommes par tel moyen à rechercher ces terres, & les posseder: afin aussi sur ceste occasion, de communiquer la religion, & culture du vray Dieu à ceux qui ne le cognoissoient point, s'accomplissant en cela la
Esaye 54. prophetie d'Isaye, disant que l'Eglise deuoit estendre ses bornes non seulemẽt à la dextre, mais aussi à la senestre, qui s'entend, comme dit sainct Augu-
Aug l.1. de concord. Euang. c. 31. stin, que l'Euangile se doit eslargir & estẽdre non seulement par ceux qui sincerement & auec vne vraye & parfaite charité le preschent & annoncent, mais aussi par ceux qui l'annoncent, tendans à fins & intentions temporelles. D'où nous voyõs les terres des Indes, pour estre plus abondantes de mines & de richesses estre de nostre temps les mieux cultiuees en la Religion Chrestienne, s'aidant le Seigneur pour ses fins & intentions sou-

ueraines de nos desirs & inclinations. Là dessus disoit vn homme sage, que ce que fait vn pere à sa fille pour la bien marier, est de luy donner beaucoup de dot & de moyẽs en mariage: ce que Dieu a fait à ceste terre, tant aspre & laborieuse, luy donnant de grandes richesses en ses mines, afin que par ce moyen elle trouuast mieux qui la vint rechercher. Il y a donc aux Indes Occidentales grand nombre & abondance de mines de toutes sortes de metaux, comme de cuiure, de fer, de plomb, d'estain, de vif-argent, d'argent, & d'or: & entre toutes les regions & parties des Indes, les royaumes du Peru sont ceux qui abondẽt le plus en ces metaux, specialement en argent, or, & vif-argent, ou mercure, & s'y en trouue grand nombre, pource que tous les iours l'on descouure de nouuelles mines. Et est chose sans doute, que selon la qualité de la terre, celles qui sont à descouurir, sont en plus grand nombre, sans comparaison, que celles que l'on void à present descouuertes: voire semble que toute la terre est semee de ces metaux plus qu'aucune autre terre qui nous soit à present cogneuë au monde, ou de laquelle les autheurs anciens ayent fait mention par le passé.

De la qualité & nature de la terre où se trouuent les metaux, & que tous ces metaux ne se mettent en œuure és Indes, & comme les Indiens se seruoient d'iceux.

CHAP. III.

LA raison pourquoy il y a tant de richesses de metaux és Indes, specialement aux Oc-

cidentales du Peru, est comme i'ay dit, la volonté du Createur, qui a departy ses dons comme il luy a pleu. Mais venant à la raison naturelle & Philosophique, c'est chose bien vraye ce qu'en a escrit Philon, homme sage, disant que l'or, l'argent & metaux naissent naturellement aux terres plus steriles & infructueuses. De vray nous voyons qu'aux terres de bonne temperature, & qui sont fertiles d'herbes & de fruicts, rarement ou iamais on n'y trouue des mines, pource que la nature se contente de leur donner vigueur, pour produire les fruicts les plus necessaires à la conseruation & entretien de la vie des animaux & des hommes. Au contraire aux terres qui sont fort aspres, seches, & steriles, comme en des montagnes tres hautes, & en des roches qui sont aspres, & d'vne temperature fort rude, l'on y trouue les mines d'argent, de vif-argent, & de l'or, & toutes ces richesses (qui sont venuës en Espagne, depuis que les Indes Occidentales ont esté descouuertes) ont esté tirees de lieux comme cela, qui sont aspres, penibles, descouuerts & steriles. Toutesfois le goust de cest monnoye rend ces lieux doux & aggreables, voire habitez de grand nombre de peuple. Or combien qu'il y ait aux Indes (comme i'ay dit) plusieurs veines & mines de toutes sortes de metaux, toutesfois ils n'en tirent ny se seruent point d'autres, que des mines d'or & d'argent, & mesme de vif-argent, d'autant qu'il est necessaire pour tirer & affiner l'or & l'argent. Ils y portent le fer d'Espagne, & de la Chine. Quant au cuiure, les Indiens en ont tiré & mis en œuure quelquesfois, pource que leurs ferremẽs & armes n'estoiẽt

Philo lib. 5 de Genes. mund.

Eusch. lib. 8. de præ par. Euag. c. 5.

point ordinairement de fer, mais de cuiure. Depuis que les Eſpagnols tiennent les Indes, l'on en a tiré fort peu, & ne prennent point la peine d'en recercher les mines, encor qu'il y en ait plusieurs, pource qu'ils ſ'arreſtent à la recerche des metaux plus riches & precieux, & y employẽt leur temps & leur trauail. Ils ſe ſeruent des metaux de cuiure & fer, tant ſeulement de ce qu'on leur en enuoye d'Eſpagne, ou bien de ce qui reſte de l'affinement de l'or & l'argent. L'on ne trouue point que les Indiens vſaſſent cy-deuant d'or, ny d'argent, ny d'autre metail pour monnoye, & pour prix des choſes, mais ſeulement ſ'en ſeruoient pour ornement, comme il a eſté dit, & ainſi il y en auoit grãde ſomme & quantité aux temples, palais, & ſepultures, auec mil genres de vaſes d'or & d'argent qu'ils auoient. Ils ne ſe ſeruoient point d'or ny d'argent pour trafiquer & acheter, mais changeoient & troquoiẽt des choſes aux autres, comme Homere & Pline racontent des anciens. Ils auoient quelques autres choſes de plus grande eſtime, qui couroit entre eux pour prix, au lieu de monnoye, & iuſques auiourd'hui court ceſte couſtume entre les Indiens, comme aux prouinces de Mexique, ils vſent au lieu de monnoye du Cacao, (qui eſt vn petit fruict) & auec iceluy achetent ce qu'ils veulent. Au Peru ils ſe ſeruent du Coca, pour ceſte meſme fin, qui eſt vne fueille que les Indiens eſtiment beaucoup, comme au Paraguey ils ont des coings de fer pour monnoye, & du coſton tiſſu en ſaincte Croix de la Sierre. Finalemẽt la maniere de trafiquer des Indiens, & leur acheter & vendre, eſtoit d'eſchanger & bailler choſes

Plin. lib. 33. chap. 3.

pour choses: & bien qu'il y eut de grands marchez, & des foires fort celebres, si est-ce qu'ils n'ont eu besoin ny necessité de monnoye, ny mesme de courratiers, pource que tous estoient fort bien appris, à sçauoir combien il estoit besoin de donner d'vne sorte de marchandise pour vne, tant d'vne autre. Depuis que les Espagnols y sont entrez, les Indiens se sont mesme seruis de l'or & de l'argent pour acheter, & au commencement n'y auoit aucune monnoye; mais l'argent au poids estoit leur prix & leur monnoye, comme l'on raconte des anciens Romains. Du depuis pour plus grande commodité, l'on forgea de la monnoye en Mexique, & au Peru: toutesfois iusques à present en ces Indes Occidentales l'on n'a battu aucune monnoye de cuiure ou autre metal, mais seulement d'argent, & d'or: pource que la richesse d'icelle terre n'a admis ny receu la monnoye qu'ils appellent de billon, ny autres genres d'alloy, dont ils vsent en Italie, & aux autres prouinces de l'Europe; bien qu'il soit vray qu'en quelques isles des Indes, comme sainct Dominique & Port-riche, ils vsent de monnoye de cuiure, qui sont des quarts, lesquels ont cours seulement en ces isles, pource qu'il y a peu d'argent & d'or. Ie dis peu, encor qu'il y en ait beaucoup, toutesfois il n'y a personne qui le tire ou affine. Mais pource que la richesse des Indes, & l'vsage de trauailler aux mines consiste en or, argent, vif-argent, ie diray quelque chose de ces trois metaux, laissãt pour l'heure le reste.

Plin. lib. 13. cap. 4.

De l'or que l'on tire & affine és Indes.

CHAP. IIII.

L'OR entre tous les metaux a esté tousiours estimé pour le plus excellent, & auec bonne raison, d'autant qu'il est le plus durable & incorruptible de tous: car le feu qui consume & diminuë tous les autres, l'amende, & le rend en sa perfection. L'or qui a passé plusieurs fois par le feu demeure en sa couleur, tres-fin & tres-pur, lequel proprement s'appelle, (selon que Pline dit) Obrioso, dequoy fait tant de mention l'Escriture, & l'vsage qui consomme tous les autres metaux (comme dit le mesme Pline) n'amoindrit aucunement l'or, & n'y fait aucun dommage, mesme il ne se mange, ny ne s'enuieillit. Et bien que sa matiere & son corps soit si ferme & si solide qu'il est, il se laisse neantmoins tellement doubler & tirer, que c'est chose merueilleuse. Les batteurs d'or & tireurs sçauent bien la force qu'il a de se laisser si fort amenuser sans se rompre iamais. Toutes lesquelles choses bien considerees, auec autres excellentes proprietez qu'il a, donneront à entendre aux hommes d'entendement, pourquoy en l'Escriture saincte la Charité s'accompare à l'or. Au reste, il est peu de besoing de raconter ses excellences, pour le faire estimer & rechercher. Car la plus grande excellence qu'il ait, est d'estre ja cogneu, comme il l'est entre les hommes, pour la supresme puissance & grandeur du monde. Venant donc à nostre sujet, il y a aux Indes grande abondance de ce metal,

Plin. lib. 33. cap. 3.

Apoc. 3. 21.
Can. 3.
Psal. 67.
Thren. 4.
3. Reg. 6.

& sçait-on par les histoires certaines que les Inguas du Peru ne se contentoient pas d'auoir de grands & petits vases d'or, des cruches, des couppes, des tasses, & des flascons, voire des tinnes ou grands vaisseaux: mais aussi en auoient-ils des chaires, des brancars ou lictieres tout d'or massif: & en leurs temples auoient mis plusieurs statuës & images d'or massif, desquelles l'on en trouue encor en Mexique quelques-vnes, mais non pas en telle quantité que quand les premiers conquesteurs arriuerent en l'vn & en l'autre royaume; qui y trouuerent de grandes richesses, & en fut encor sans comparaison caché dans terre beaucoup dauantage par les Indiens. Ce seroit chose qui sembleroit fabuleuse de raconter qu'ils ayent fait des fers à cheuaux d'argent à faute de fer, & qu'ils ayent payé trois cents escus d'vne bouteille de vin, & autres choses estranges: & toutesfois en verité, elles sont aduenuës, voire & des choses encor plus grandes. L'on tire l'or de ces parties en trois façons & manieres, ou à tout le moins i'ay veu vser de ces trois. Car il se trouue de l'or en paille, ou pepin, de l'or en poudre, & de l'or en pierre. Ils appellent l'or en pepin, de petits morceaux d'or qui se trouuent ainsi entiers, & sans meslange d'autre metal, lequel n'a besoin d'estre fondu ny affiné par le feu, & les appellent pepins, pource qu'ordinairemẽt ce sont petits morceaux comme pepins ou semence de melons & citrouilles, & celuy dont parle Iob, quand il dit, *leue illius aurum*. Combien qu'il arriue quelquesfois qu'il y
Iob 18.
en a de plus grands, & de tels, que i'en ay veu qui pesoient plusieurs liures. C'est l'excellence & la

grandeur de ce metal seul (selon que Pline afferme) de se trouuer ainsi pur & parfait, chose qui n'aduient point à tous autres metaux, lesquels ont tousiours de l'escume & du terrestre, & ont de besoin qu'on les affine auec le feu. I'ay veu mesme de l'argent naturel, en façon *Plin. lib. 3. chap. 5.*

mesme il y en a d'autre que les Indiens appellent Papas, & quelquefois il s'en trouue des morceaux de tout pur & fin, en façon de petites racines rondes, ce qui est rare toutesfois en ce metal, mais assez ordinaire en l'or. Il se trouue peu de cet or en pepin, au respect des autres especes. Cet or en pierre est vne veine d'or qui naist & s'engendre dans la mesme pierre ou caillou, comme i'ay veu aux mines de Caruma au gouuernement de Sallines, des pierres fort grandes toutes penetrees & trauersees d'or. D'autres qui estoient la moitié d'or, & l'autre moitié de pierre. L'or qui est de ceste façon se trouue en des puits ou des mines qui ont leurs veines comme d'argent, mais ils sont tres-difficiles à tirer. Agatarchides escrit au liure cinquiesme de la mer Erythree ou Rouge (ainsi raconte Phocion en sa Bibliotheque) la façon & maniere d'affiner l'or tiré des pierres, de laquelle ont vsé anciennement les Rois d'Egypte, & est vne chose admirable, de voir comme ce qu'il en escrit ressemble & se rapporte proprement à la façon dont l'on vse encor maintenant à raffiner ces metaux d'or & d'argent. La plus grande quantité d'or que l'on tire & recueille és Indes est de celuy qui est en poudre, qui se trouue és riuieres ou és lieux & torrens où beaucoup d'eauës ont passé, d'autãt que les fleuues des Indes sont abon-

dans en ceste espece d'or. Comme les anciens ont celebré pour ceste occasion le Tage en Espagne, le Pactole en Asie, & le Gange en l'Inde Orientale, & appelloient *ramenta auri*, ce que nous autres appellons l'or en poudre, & estoit la plus grande quantité de l'or qui se faisoit à present que ces racleures & poudres qui se trouuoient és riuieres. A present aux isles de Barlouente, Espagnolle, Cube, & Port-riche y en a eu, & y en a encor en grand abondance és riuieres, mais on en rapporte fort peu en Espagne, par faute de naturels du pays, & pour la difficulté qu'il y a de le tirer. Il y en a grande quantité au Royaume de Chillé, de Quitto, & au nouueau royaume de Grenade. L'or le plus celebré est celuy de Caranaua au Peru, & celuy de Valdinia en Chillé, d'autant qu'il vient auec l'alloy & perfection, qui sont vingt-trois quillats & demy, voire quelquesfois plus. L'on fait estat aussi de l'or de Veragua pour estre tres-fin. Ils apportent mesme beaucoup d'or à Mexique des Philippines & de la Chine, mais communémēt il est foible & de bas alloy. L'or se trouue meslé ordinairement ou auec l'argent ou auec le cuiure. Pline dit qu'il n'y a aucun or où il n'y ait quelque peu d'argent ou de cuiure. Mais celuy qui est meslé d'argent est communément de moins de quillats que celuy qui est meslé de cuiure. S'il y a la cinquiesme partie d'argent, Pline dit qu'il s'appelle proprement *electrum*, qui a la proprieté de reluire plus à la lumiere du feu, que l'argent fin, ny l'or fin. Celuy qui est auec le cuiure est ordinairement du plus haut alloy. On r'affine l'or en poudre en des lauoirs en le lauant en

Plin. lib. 3. cap. 4.

beaucoup

beaucoup d'eauë, iusques à ce que le sable tombe des plateaux, & l'or comme le plus pesant demeure au fonds. L'on l'affine mesme auec du vif-argent, & auec de l'eauë forte, pource que l'allun dont on fait ceste eauë, a la vertu de separer l'or d'auec l'ordure ou des autres metaux Apres qu'il est purifié & fondu ils en font des briques ou petites barres pour l'apporter en Espagne, pource qu'estant en poudre on ne le pourroit tirer des Indes, car on ne le peut quinter, marquer ny essayer qu'apres qu'il est fondu. Le susdit historiographe raconte que l'Espagne sur toutes autres prouinces du mõde estoit abondante en des metaux d'or & d'argent, specialement Gallice & Portugal, & sur tout les Astures, d'où il raconte qu'on apportoit par chacun an à Rome vingt mil liures d'or, & qu'il ne s'en trouue en aucun autre lieu vne telle abondance. Ce qui semble estre tesmoigné au liure des Machabées, où il est dit entre les grãdes richesses des Romains, qu'ils eurent en leur puissance les metaux d'or & d'argent qui sont en Espagne. Auiourd'huy ce grand thresor d'Espagne luy vient des Indes, en quoy la diuine prouidence a voulu qu'aucuns Royaumes seruent aux autres, & leur communiquent leurs richesses afin de participer de leur gouuernement pour le bien des vns & des autres, en se communiquant reciproquemẽt les biens & graces dont ils iouissent. On ne peut bien aprecier ny estimer le nombre & quantité d'or que l'on apporte des Indes, mais l'on peut bien affermer que c'est beaucoup dauantage que ce que Pline raconte qu'on apportoit chaque an d'Espagne à

Plin. lib. 33. cap. 4.

1. Mat. 8.

Rome. En la flote où ie vins, qui fut l'an 1587. la declaration de la terre ferme fut de douze caſſons d'or, deſquels chaque caſſon pour le moins peſoit quatre arobes, qui ſont cent liures peſant : & mil cinquante ſix marcs de la neufue Eſpagne, qui eſtoit tant ſeulement pour le Roy, ſans ce qui vint pour les marchands & particuliers, eſtant enregiſtré, & ce qui vint non enregiſtré, comme l'on en apporte beaucoup. Cela ſuffit en ce qui touche l'or des Indes : de l'argent nous en dirons maintenant.

De l'argent des Indes.

CHAP. V.

Novs liſons au liure de Iob ces paroles: *L'argent a certains commencemens & racines en ſes veines, & l'or a ſon lieu arreſté où il s'engendre & s'eſpaißit, le fer en fouiſſant ſe tire de la terre, & la pierre fondue par la chaleur ſe tourne en cuiure.* Par cela il declare en peu de paroles fort ſagement les proprietez de ces metaux, l'argent, l'or, le fer, & le cuiure. Nous auons dit quelque choſe des lieux où l'or ſ'engendre & ſe congele, qui ſont des ſuſdites pierres au profond des montagnes & és entrailles de la terre ou de l'arene des riuieres, & és lieux par où les torrens ont paſſé, ou biẽ aux treshautes montagnes : leſquelles poudres d'or deſcendent & ſ'eſcoulent auec l'eauë qui eſt la plus commune opinion que l'on tient és Indes. D'où vient que pluſieurs du vulgaire croyent que le deluge ayant noyé toute la terre iuſques aux plus hautes montagnes, a eſté cauſe qu'à preſent l'on

trouue cet or és riuieres, & en des lieux si esloignez. Nous dirons maintenant comme l'on descouure les mines d'argent, de leurs veines, racines & commencemens, dont parle Iob. Et diray en premier lieu que la cause pour laquelle l'on donne le second lieu à l'argent entre les metaux, est pource qu'il approche de l'or plus que nul autre d'iceux, en ce qu'il est plus durable, & se sent moins endommagé du feu, se laissant aussi manier & mettre en œuure plus facilement que les autres, voire il surpasse l'or en sa clarté & splẽdeur, & au son qu'il a plus clair & plus agreable. Car sa couleur est plus conforme & ressemblante la lumiere, & son son est plus penetrant, plus vif, & plus delicat. Aussi y a-il certains lieux esquels ils estiment l'argent d'auantage que non pas l'or. Toutesfois c'est vn argument & signe pour iuger que l'or est plus precieux de tous les metaux, en ce qu'il se trouue plus rarement, & que la nature se mõstre plus escharse à le produire que non pas les autres: encor qu'il y ait des terres (comme l'on dit de la Chine) esquelles l'on trouue plus facilement de l'or, que de l'argent mesme. Toutesfois c'est chose plus commune & ordinaire, que l'on trouue plus facilement & en plus grande abondance de l'argent que de l'or. Le Createur a pourueu les Indes Occidẽtales d'vne si grande richesse d'argent, que tout ce que l'on void és histoires anciennes, & tout ce que l'on dit des argenteries & minieres d'Espagne & des autres prouinces, est beaucoup moins que ce que l'on void en ces parties là. Les mines d'argent se trouuent cõmunément és montagnes & roches tres-hautes.

& du tout desertes; encores qu'autresfois l'on en ait trouué és plaines & campagnes. Il y en a de deux sortes differentes, les vnes qu'ils appellent esgarees, & les autres fixes & arrestees. Les esgarees sont des morceaux de metal qui se trouuent amassez en quelques endroits, lesquels estans tirez & leuez, l'on n'en trouue point apres dauantage. Mais les veines fixes sont celles qui en profondeur & longueur ont vne suite continuë en façon de grandes branches & rameaux d'vn arbre, & quand l'on en a trouué vne d'icelles, l'on en trouue ordinairemẽt plusieurs autres au mesme lieu. La façon de purger & d'affiner l'argent de laquelle ont vsé les Indiens estoit par fondure, en fondant & faisant resoudre ceste masse de metal par le feu qui iette le terrestre d'vn costé, & par sa force separe l'argent d'auec le plomb, l'estain d'auec le cuiure & les autres metaux qui se trouuent meslez. A ceste fin ils faisoient & bastissoient des petits fourneaux en lieux où le vent souffloit le plus communément, & auec du bois & du charbon qu'ils y mettoient, faisoient leur artifice & leur affinement, & appellent au Peru ces fourneaux Guayras. Depuis que les Espagnols y sont entrez, outre ceste façon de fondre & d'affiner, dont ils vsent encor à present, ils affinent aussi l'argent auec du vif-argent, & en tirent dauantage par ce moyen, que non pas en le faisant fondre & l'affinant par le feu. Car il se trouue du metal d'argent que l'on ne peut affiner ny purger aucunement auec le feu, mais seulement auec le vif argent. Mais ceste sorte de metal est communément metal pauure & foible, qui est celuy tou-

tesfois qui ſe trouue en plus grande abondance. Ils appellent pauure celuy qui rend & donne peu d'argent, & grande quantité de metal, & celuy-là riche au contraire, qui donne & rend plus grande quantité d'argent. C'eſt vne choſe merueilleuſe non ſeulement de ceſte difference & diuerſité qui ſe trouue à affiner vn metal par le feu, & l'autre ſans feu, auec du vif-argent, mais auſſi de ce qu'aucuns de ces metaux qui ſ'affinent au feu ne peuuent pas bien eſtre fondus quand le feu en eſt allumé auec du vẽt artificiel, comme de ſoufflets, mais ſeulement quand il eſt ſoufflé & allumé auec l'air naturel & le vent qui court. Et d'autres au contraire, qui ſont plus facilement fondus auec l'air artificiel des ſoufflets, que non pas auec l'air & le vent naturel. Le metal des mines de Porco ſ'affine facilement auec des ſoufflets, & celuy des mines de Potozi ne peut eſtre fõdu auec les ſoufflets, mais ſeulement par le moyen de l'air des Guayras, qui ſont de petits fourneaux aux coſtez des montagnes, baſtis exprés du coſté du vent, au dedans deſquels ils fondent ce metal: & combien que ce ſoit choſe difficile de donner raiſon à ceſte diuerſité, toutesfois elle eſt toute certaine & approuuee par la longue experience. Tellement que l'auaricieux deſir de ce metal tant eſtimé des hommes, leur a fait rechercher mille inuentions & gentils artifices, d'aucuns deſquels nous ferõs mention cy-apres. Les principaux lieux des Indes où l'on tire l'argent ſont la neufue Eſpagne & le Peru, mais les mines du Peru ſurpaſſent de beaucoup les autres, & entre toutes les autres du monde celles de Potozi, deſquelles nous traitte-

rons vn peu à loiſir, pource que ce ſont des choſes plus celebres & plus remarquables qui ſoient és Indes.

De la montagne ou colline de Potozi, & de ſa deſcouuerture.

CHAP. VI.

LA montagne ou colline de Potozi tant renommee eſt ſituee en la prouince de Charcas au Royaume du Peru, diſtant de l'Equinoxe vers le coſté du Sud ou Pole Antarctique de 21. degré deux tiers: de ſorte qu'elle tombe ſous le Tropique aux confins de la Zone Torride, & toutesfois ceſte region eſt extremement froide, voire plus que n'eſt pas Caſtille la Vieille au Royaume d'Eſpagne, & plus encor que la Flandre meſme, combien que par raiſon elle deuſt eſtre chaude ou temperee, eu eſgard à la hauteur & eſleuation du pole où elle eſt ſituee. La raiſon de ceſte ſi froide temperature eſt que ceſte montagne eſt fort eſleuee, & qu'elle eſt agitee & hantee de vents qui ſont fort froids & intemperez, ſpecialement de celuy qu'ils appellent Thomahaui, qui eſt impetueux & tres-froid. Il regne ordinairement és mois de Iuin, Iuillet, & Aouſt. Le fonds & terre de ceſte montagne eſt ſec, froid & fort mal agreable, voire du tout ſterile, qui n'engendre ny produit aucun fruict, ny herbe, ny grain, auſſi eſt-il naturellement inhabitable pour l'intemperature du ciel, & la ſterilité de la terre. Mais la force de l'argent qui attire à ſoy l'auarice & le deſir des autres choſes, a peuplé ceſte montagne plus que

aucun autre lieu qui ſoit en tous ces Royaumes, la rendant ſi abondante de toutes ſortes de viandes, qu'on ne peut deſirer choſe qui ne ſ'y trouue, voire en grande abondance: & combien qu'il n'y ait rien qne ce que l'on y apporte par voiture, neantmoins les places y ſont ſi pleines de fruicts, conſerues, vins exquis, ſoyes, & toutes autres delices, qu'il ne ſ'en trouue en autre endroit dauantage. Ceſte montagne eſt de couleur tirant ſur le roux & obſcur, & eſt ſa façon d'vne aſſez agreable rencontre à la veuë, reſſemblant parfaitement la forme d'vn pauillon rond, ou bien d'vn pain de ſucre. Elle ſ'eſleue & ſurpaſſe toutes les autres montagnes & collines qui ſont à l'enuiron. Le chemin par lequel on y mõte eſt fort aſpre & fort roide, encor qu'on y aille tout à cheual. Elle finit par le haut en pointe de forme ronde, & a en ſon pied vne lieuë de circuit. Elle contient depuis le ſommet iuſques au pied mil ſix cents vingt-quatre verges communes, leſquelles reduites à la meſure des lieuës d'Eſpagne, font vn quart de lieuë. Au pied de ceſte montagne l'on void vne autre petite colline qui naiſt d'icelle, en laquelle anciennement il y a eu quelques mines de ces metaux eſpartis & ſans ſuite, qui ſe trouuoient là comme en des bourſes, & non pas en des veines fixes & continuës, & neantmoins elles eſtoiẽt fort riches, encor qu'elles fuſſent en petit nombre. Ce petit roc eſtoit appellé des Indiens, Guayna Potozi, qui veut dire le ieune Potozi, au pied duquel commence l'habitation des Eſpagnols & Indiens, qui ſont venus à la richeſſe & à l'œuure de Potozi : laquelle habitation

peut contenir quelque deux lieuës de circuit, & toute la plus grande traicte & commerce qu'il y ait en aucun lieu du Peru, ſe fait en ceſte habitation. Les mines de ceſte montagne n'ont point eſté foüyes ny deſcouuertes du temps des Inguas, qui eſtoient les ſeigneurs du Peru, auparauãt que les Eſpagnols y entraſſent, combien qu'ils ayent fouy & ouuert les mines de Porco, aſſez proches de Potozi, n'en eſtant diſtantes que de ſix lieuës ſeulement. La cauſe en pouuoit eſtre, faute d'en auoir eu la cognoiſſance, combien qu'aucuns racontent ie ne ſçay quelle fable, que comme on voulut quelquesfois ouurir ces mines, vne voix fut entenduë, qui diſoit aux Indiens qu'ils n'y touchaſſent pas, & que ceſte montagne eſtoit reſeruee pour d'autres. De vray l'on n'euſt aucune cognoiſſance de Potozi, ny de ſa richeſſe, que iuſques à douze ans apres l'entree des Eſpagnols au Peru, duquel la deſcouuerture ſ'en fit en ceſte façon. Vn Indien appellé Gualpa, de la nation de Chumbibilca, qui eſt vne prouince de Cuſco, allant vn iour à la chaſſe & pourſuite de quelque venaiſon, & cheminant vers la part du Ponant, où la beſte ſe retiroit, commença de courir à mõt le roc, qui pour lors eſtoit couuert, & planté pour la plus-part de certains arbres qu'ils appellent Quinua, & de buiſſons fort eſpais, & comme il ſ'eſleuoit pour mõter en vn paſſage, quelque peu aſpre & difficile, fut contraint mettre la main en vne branche, qui ſortoit de ceſte veine d'vne mine d'argent (à laquelle depuis ils ont donné le nom de riche) qu'il arracha, & apperceut en la foſſe & racine d'icelle le metal, qu'il recogneut

eſtre fort bon,par l'experience qu'il auoit de ceux de Porco : puis ayant trouué en terre, joignant ceſte veine quelques morceaux de metal,qui ſ'eſtoient rompus & departis d'icelle, ſans toutesfois qu'on les peuſt bien cognoiſtre, à cauſe que leur couleur eſtoit changee & gaſtee du Soleil & de l'eauë. Il les porta à Porco eſſayer par Guayras (qui eſt eſprouuer le metal par le feu) & ayant recogneu par là ſa grande richeſſe, & heureuſe fortune, fouyſſoit & tiroit ſecretement ceſte veine ſans le communiquer, ou en parler à perſonne, iuſques à ce qu'vn Indien,nommé Guanca, natif de la vallee de Xaura,qui eſt aux limites de la cité des Rois,lequel demeurāt au lieu de Porco, proche voiſin de ce Gualpa, Chumbibilqua ſ'apperceut vn iour qu'il faiſoit quelque affinement, & qu'il faiſoit de plus grands ſomons & briques, que celles qu'on faiſoit ordinairement en ces lieux,pource meſme qu'il augmentoit en deſpenſe d'habits, ayant iuſques alors veſcu aſſez pauurement. Pour ceſte occaſion, & que ce metal que ſon voiſin affinoit &mettoit en œuure,eſtoit different de celuy de Porco, il penſa de deſcourir ce ſecret, & fit tant que combien que l'autre tint ſon affaire ſecrete autant qu'il luy eſtoit poſſible,neantmoins par importunité fut contraint de le mener au roc de Potozi, ayant deſia paſſé deux mois en la iouiſſance de ce riche threſor. Et lors l'Indiē Gualpa dit à Guanca qu'il print pour ſa part vne veine qu'il auoit deſcouuerte,laquelle eſtoit proche de la veine riche, & eſt celle que l'on appelle auiourd'huy la veine de Diego Centeno,qui n'eſtoit pas moins riche, mais ſeulemēt

plus dure à fouir,& plus difficile à tirer. Par ainsi tout d'vn accord partirent entr'eux le roc le plus riche du monde. Il aduint du depuis que l'Indien Guanca trouuant quelque difficulté à fouir & cauer sa mine,qui estoit tres dure,& l'autre Gualpa,ne luy voulant faire part de la sienne, eurent debat ensemble, & pour ceste cause le Guanca de Xaura irrité de cela,& de quelque autre chose,alla descouurir ceste affaire à son maistre, qui s'appelloit Vuillaroel, Espagnol, qui lors residoit en Porco. Ce Vuillaroel en voulant cognoistre la verité,alla en Potozi, & trouuant la richesse que son Yanacona,ou seruiteur luy auoit dit,fit enregistrer l'Indien Guança, s'estaquant auec luy à la susdite veine,qui fut dite Centeno, ils appellent cela estacquer,qui vaut autant que signaler & remarquer pour soy la mine,& autant d'espace que la loy concede & permet à ceux là qui trouuent vne mine, ou bien à ceux qui la foüyssent : au moyen dequoy apres l'auoir monstree & descouuerte à la iustice, ils demeurerent seigneurs de la mine, pour la fouyr & en tirer l'argent, comme de leur propre,en payant seulement au Roy son droict de cinquiesme. De sorte que le premier enregistremẽt & declaration que l'on fit des mines de Potozi, fut le vingt & vniesme iour du mois d'Auril,de l'an mil cinq cens quarãte cinq, au territoire de Porco,par lesdits Villaroel Espagnol,& Guanca Indien. Incontinent apres l'on descouurit vne autre veine qu'ils appellent veine d'estain,qui a esté tres-riche,quoy que rude & laborieuse à y trauailler, pour estre son metal aussi dur que le caillou. Du depuis le trentiesme iour

d'Aoust, au mesme an de quarante-cinq, la veine appellee Mendieta, fut enregistree, qui sont les quatre principales veines de Potozi. Ils disent de la veine riche, la premiere qui fut descouuerte, que son metal estoit hors terre la hauteur d'vne lance en façon de rochers, sousleuant la superficie de la terre, comme vne creste de trois cents pieds de longueur, & de treze de large, & que cela demeura descouuert & descharné par le de delu-ge, ayant ceste veine comme la partie la plus dure, resisté à la force & impetuosité des eauës. Son metal estoit si riche, qu'il y auoit la moitié d'argent, & continua ceste veine en sa richesse iusques à cinquante & soixante stades, à la hauteur d'vn homme de profondeur, où elle vint à defaillir. De ceste façon furent descouuertes les mines de Potozi par la prouidence diuine, laquelle a voulu pour la felicité d'Espagne, que la plus grande richesse qu'on sçache, & qui iamais ait esté au mõde, fust cachee pour vn temps, pour la descouurir au temps que l'Empereur Charles le Quint, de glorieuse memoire, tenoit l'Empire, les royaumes d'Espagne, & la seigneurie des Indes. Incontinent apres que la descouuerture de Potozi fut cogneuë aux royaumes du Peru, plusieurs Espagnols, & presque la plus-part des bourgeois de la cité d'Argent, qui est à dix-huict lieuës de Potozi, vindrent pour y prendre des mines, mesmes y vindrent plusieurs Indiẽs de diuerses prouinces, & specialement les Guayzadores de Porco, si qu'en bref temps ce fut la meilleure & plus grande habitation de tout le royaume.

De la richesse que l'on a tiree & tire chacun iour du roc ou montagne de Potozi.

CHAP. VII.

I'Ay esté plusieurs fois en doute s'il se trouuoit aux histoires des anciens vne si grande richesse de mines, comme celles que nous auons veuës de nostre temps au Peru. S'il y a eu iamais au monde des mines riches & renommees pour cet effect, ce ont esté celles d'Espagne, dont les Carthaginois ont ioüi, & du depuis les Romains: lesquelles, comme i'ay dit, ne sont pas seulement estimees & renommees par les liures profanes, mais aussi par les Escritures sainctes. Celuy qui plus particulierement fait mention de ces mines, au moins que i'aye veu, est Pline, qui escrit ainsi en son histoire Naturelle: *Il se trouue de l'argent presque en toutes prouinces, mais celuy d'Espagne est le meilleur de tous, lequel croist & s'engendre en vne terre sterile, aux montagnes & rochers, & est chose certaine & infaillible qu'és lieux où l'on a vne fois descouuert aucunes de ces veines, il y en a d'autres qui n'en sont gueres esloignees: ce qui se trouue aussi presque en tous autres metaux, & pour cela les Grecs (à mon aduis) les appellerent metaux. C'est vne chose estrange, que les puits ou trous de ces mines d'Espagne, lesquels on commença à fouir du temps de Hannibal, se voyent encor à present, & retiennent encor les mesmes noms de ceux qui les descouurirent. Entre ces mines, celle que descouurit Bebello, qui en retient le nom encor auiourd'huy, fut fort renommee, & dit-on qu'elle donnoit & rapportoit si grande richesse à son maistre Hannibal, que chaque iour l'on*

Plin. lib. 33. cap. 6.

recueilloit trois cens liures d'argent, & iusques à maintenant on a tousiours continué de trauailler à ceste mine, de telle sorte, qu'elle est à present de mil cinq cents pas de profondeur, cauee en la montagne. Desquels puits neantmoins ceste grande profondeur, les Gascons qui y trauaillent tirent l'eaue qu'ils y trouuent pour les assecher, & y cauer mieux à leur aise, tout durant le temps que les chandelles & la lumiere leur durent, en telle abōdance qu'il semble que ce qu'ils en iettent soit vne riuiere. Iusques icy sont les paroles de Pline, que i'ay voulu icy reciter de mot à mot, pour contenter dauantage ceux qui entendēt que c'est de mines, voyant que la mesme chose qu'ils experimentent aujourd'huy, a esté exercee par les anciens. Et certainement la richesse de ceste mine d'Hannibal aux monts Pyrenees, estoit grande & bien remarquable, laquelle les Romains possederent, y ayās cōtinué son ouurage, iusques au tēps de Pline, qui fut comme trois cens ans. La profondité de ceste mine estoit de mil cinq cens pas, qui est vn mil & demy, & fut si riche au commencemēt, qu'elle valloit à son maistre par chacun iour trois cens liures, de douze onces la liure. Mais combiē que ceste richesse ait esté grande, elle n'approche neantmoins à celle qui de nostre temps s'est retrouuee en Potòzi. Car comme il appert par les registres de la maison de la contractation de ceste prouince, & comme plusieurs hommes anciens dignes de foy l'attestent, au temps que le Licentié Pollo gouuernoit ceste prouince, qui fut plusieurs annees apres la descouuerte de ceste montagne, l'on enregistroit & tiroit pour la cinquiesme chacun Samedy cent cinquante & deux cens

Genebrardus in Chronographia.

mil pezes, dont le cinquiesme reuenoit à trente & quarante mil pezes, & pour chacun an vn million & demy ou peu moins. Tellement que suiuant ce conte, l'on tiroit chaque iour de ceste mine comme trente mil pezes, dont il reuenoit au Roy pour la cinquiesme, six mil pezes par iour. Il y a encor vne chose à mettre en auant, pour montrer la richesse de Potozi, que le conte qui a esté fait n'est seulemēt que de l'argent qui se marquoit & quintoit, & est chose cogneuë au Peru, que l'on a vsé long temps en ces royaumes d'argent qu'ils appelloient courant, lequel n'estoit marqué ny quinté. Et tiennent pour certain ceux qui cognoissent ces mines, qu'en ce temps la plus grande partie de l'argent que l'on tiroit de Potozi ne se quintoit point, & estoit celuy qui auoit cours entre les Indiens, & beaucoup entre les Espagnols, comme ie l'ay veu continuer iusques à mon temps. Par cela l'on peut bien croire, que le tiers de la richesse de Potozi, voire la moitié ne se manifestoit, ny ne se quintoit point. Il y a encor vne autre consideration plus remarquable, en ce que Pline met, que l'on auoit fouy mil cinq cents pas en ceste mine de Babello, & que tousiours l'on trouuoit de l'eauë, qui est ce qui donne le plus grand empeschement qui soit à tirer le metal des mines. Mais en celle de Potozi, encor que l'on y ait fouy & caué plus de deux cens stades ou hauteurs d'vn homme en profondeur, iamais on n'y a trouué d'eauë, qui est le plus grand heur de ceste montagne. Mais quoy? les mines de Porco, dont le metal est tres-bon & tres-riche, sont auiourd'huy delaissées pour l'in-

commodité de l'eau qu'ils y ont rencontree en y fouillant: pource que ce sont deux trauaux insupportables en recherchant le metal, de cauer & rompre les roches, & d'en tirer l'eauë tout ensemble. Le premier desquels, à sçauoir de cauer la roche, donne assez de peine, voire est trop dur & trop excessif. Finalement auiourd'huy sa Majesté reçoit pour son quint par chacun an l'vn portant l'autre, vn million de l'argent des mines de Potozi, sans l'autre richesse qui luy vient de vif-argẽt, & autres droicts royaux qui est vn grand thresor. Quelques hommes experts ayans supputé les contes, disent que ce que l'on a apporté à quinter en la casse, ou douane de Potozi, iusques en l'an mil cinq cens quatre vingts cinq, se mõte à cent millions de pezes d'essay, dont chaque peze vaut treze reaux & vn quart, sans conter l'argent que l'on a peu tirer sans quinter, & qui a esté quinté és autres casses Royales, & sans l'argent courant que l'on a mis en œuure au pays, qui n'est point quinté, qui est vne chose innombrable, combien que les premiers registres des quints ne soient pas si clairement, ou intelligiblement escrits, que sont ceux d'auiourd'huy: pource qu'aux commencemens, & premieres descouuertes, l'on faisoit la recepte par Romaines, tant estoit grande l'abondãce qu'il y en auoit. Mais par les memoires & recherches que fit le Viceroy Dom Francisque de Tollede, en l'annee mil cinq cens soixante & quatorze se trouua qu'il y auoit soixante & seize millions, iusques en ladite annee, & depuis ledit an iusques à celui de quatrevingts cinq inclusiuement, il appert par les registres royaux

qu'il s'est quinté iusques à trente-cinq millions. L'on enuoya au Viceroy ce conte de Potozi, en l'an que i'ay dit, lors que i'estois au Peru, & du depuis la richesse qui est venuë aux flotes du Peru, est montee à beaucoup dauantage. En la flote où ie vins, de l'an mil cinq cens quatre vingts sept, il y auoit onze millions qui vindrent aux deux flotes du Peru & Mexique, dõt les deux tiers estoiẽt en celle du Peru, & y en auoit presque la moitié pour le Roy. I'ay voulu deduire cecy particulierement, afin de faire entendre la puissance que la diuine Majesté a voulu donner au Roy d'Espagne, sur les chefs desquels tant de couronnes & de royaumes ont esté amassez, & lesquels par speciale faueur du ciel, ont ioint les Indes Orientales auec les Occidentales, enuironnans tout le monde par leur puissance. Ce que l'on doit croire estre ainsi arriué par la prouidence de nostre Dieu, pour le bien de ces peuples qui viuent si esloignez de leur chef, qui est le Pontife Romain, Vicaire de Christ nostre Seigneur, en la foy & obeissance duquel, tant seulement l'on peut estre sauué, & mesme pour la defense de la foy Catholique & de l'Eglise Romaine, en ces parties, où la verité est tant oppugnee, & poursuiuie des heretiques. Et puis que le Seigneur des cieux, qui dõne & oste les royaumes à qui il veut, & comme il luy plaist l'a ainsi ordonné, nous le deuons supplier qu'il luy plaise fauoriser le zele pieux du Roy Catholique, luy donnant heureux succez, & prospere victoire cõtre les ennemis de la saincte foy, veu qu'en ceste cause il gaste le thresor des Indes, qu'il luy a dõné, voire en a besoin de beaucoup

coup dauantage. Cependant il ſuffit d'auoir fait ceſte digreſſion pour monſtrer les richeſſes de Potozi. C'eſt pourquoy nous reuiendrons à dire comme l'on trauaille és mines, & comme l'on affine les metaux que l'on en tire.

Comme l'on trauaille és mines de Potozi.

CHAP. VIII.

BOECE ſe plaignant du premier inuenteur des mines, dit fort bien : *Boetius de conſolat.*

> *Heus primus, quis fuit ille,*
> *Auri qui pondera teſti.*
> *Gemmáſque, latere volentes,*
> *Precioſa pericula fodit?*

Auec raiſon il les appelle precieux danger, pour le grand trauail & peril auec lequel l'on tire les metaux, que les hommes eſtiment tant. Pline dit qu'en Italie il y a pluſieurs metaux, mais que les anciens ne voulurent pas permettre d'y trauailler, afin de conſeruer le peuple. Ils apportoient ces metaux d'Eſpagne, & faiſoient trauailler les Eſpagnols aux mines, comme tributaires. L'eſpagne en fait auiourd'huy tout de meſme aux Indes, en ce que y ayant & reſtant ſans doute en Eſpagne pluſieurs mines de metaux, neantmoins ils ne les veulent pas chercher, ny permettre qu'on y trauaille, à cauſe des inconueniens que l'on y void chacun iour : mais ils les font apporter des Indes, où on les tire auec beaucoup de trauail, & riſque. Ce roc de Potozi contient en ſoy, comme i'ay dit, quatre veines principales, qui ſont la veine Riche, celle de Centeno, celle d'Eſtain, & celle *Plin. lib. 33. cap. 4.*

de Mendieta. Toutes ces veines ſont en la partie Orientale de la montagne, comme regardans le leuer du Soleil: car en l'Occidentale il ne ſ'en trouue aucune: leſdites veines courent Nort & Sud, qui eſt de Pole en Pole. Elles ont à l'endroit le plus large ſix pieds, & au plus eſtroit vne paulme. Il y en a d'autres de diuerſe façon qui ſortent d'icelles veines, comme les grands rameaux des arbres ont de couſtume d'en produire de petits. Chaque veine a diuerſes mines, qui ſont parties ou portions d'elle-meſme, diſtinctes & ſeparees entre diuers maiſtres, des noms deſquels elles ſont ordinairement appellees. La grande mine contient quatre vingts verges, & ne peut contenir dauantage par l'ordonnance, & la moindre en contient quatre. Toutes ces mines ſont auiourd'huy fort profondes. L'on conte en la veine Riche ſoixante & dix-huict mines, qui ſont profondes de quatre vingts & cent ſtades, ou hauteurs d'hommes, voire en quelques endroits iuſques à deux cents. L'on conte en la veine de Centeno vingt-quatre mines, dont quelques-vnes ſ'aduancent iuſques à ſeptante ou quatre vingts ſtades de profond, & ainſi des autres veines de ceſte montagne. L'on inuenta pour remede à ceſte grande profondité, des mines qu'ils appellent ſoccabones, qui ſont caues ou mines faites au pied de la montagne, leſquelles vont trauerſant iuſques à rencontrer les veines: car l'on doit entendre que combien que les veines courēt Nort, & Sud, comme il a eſté dit, neantmoins c'eſt en rabaiſſant depuis le ſommet iuſques au pied & bas de la montagne, qui ſera ſelon qu'on croit

par coniecture plus de douze cens ſtades. Et à ce conte encor que les mines ſ'eſtendẽt en telle profondeur, il reſte neantmoins encor plus de ſix fois autant d'eſpace, iuſques à leur fonds & racine, laquelle ſelon qu'ils diſent doit eſtre tres-riche & abondante, comme le tronc & la ſource de toutes les veines: combien que iuſqu'auiourd'huy nous ayons veu le contraire par experience, car tant plus haute & eſleuee eſt la veine à la ſuperficie de la terre, tant plus ſe trouue riche, plus auſſi qu'elle va en profondeur, l'on trouue ſon metal plus pauure, & moindre d'alloy. Cependant ils inuenterent les Soccabons, par leſquels on entre & ſort aiſément, pour trauailler aux mines, auec moins de couſt, de peine & de danger. Ils ont huict pieds de largeur, & vne ſtade de hauteur, & les ferment auec des portes. L'on tire par iceux les metaux fort facilement, en payant au proprietaire du Soccabon, le cinquieſme de tout le metal que l'on tire par iceluy. Il y en a deſia neuf de faits, & autres que l'on a commencé à faire. L'on fut vingt-neuf ans à faire vn Socabon, qu'ils appellent du venin, qui va ſe rendre & donner à la veine riche, ayãt eſté commencé en l'an mil cinq cents cinquante, l'vnzieſme annee de la deſcouuerte, & acheué en l'an mil cinq cẽs quatre vingts cinq, l'vnzieſme d'Auril. Ce Soccabon rencontra la veine Riche, à trẽte-cinq ſtades pres de ſa ſource ou racine, & y auoit de là où il rencontra la veine iuſques au ſault & embouchеure de la mine, autres cent & trente-cinq ſtades. De façõ qu'il falloit deſcendre toute ceſte profondité pour trauailler à la mine. Tout ce Soccabon contient

depuis ſon ouuerture, iuſques à la veine de Cruſero, qu'ils appellent, deux cents cinquante verges, à laquelle œuure furent employez les vingt-neuf ans de temps, qui ont eſté dits, afin que l'on voye le grand trauail que prennent les hommes pour rechercher l'argent aux entrailles de la terre. Cependant ils trauaillent en ces mines en cõtinuelles tenebres, & obſcurité, ſans ſçauoir aucunement quand il eſt iour ou nuict. Or d'autant que ce ſont lieux que le Soleil ne viſite aucunement, il n'y a pas ſeulement de perpetuelles tenebres, mais auſſi y fait vn extreme froid, & y court vn air ſi groſſier, & contraire à la nature & diſpoſition humaine, que les hommes qui y entrent de nouueau ſ'y eſtourdiſſent comme du mal de la mer. Ce qui m'aduint à moy-meſme en vne de ces mines, où ie ſenti douleur de cœur, & ſanglots d'eſtomach. Ceux qui y trauaillent ſe ſeruent de flambeaux & chandelles pour leur eſclairer, en departant le labeur, & l'ouurage de telle ſorte que ceux qui trauaillent le iour, y repoſent la nuict, & les autres au contraire les viennent eſchãger, pour trauailler la nuict & repoſer le iour. Le metal y eſt communément dur, & à ceſte cauſe ils le tirent à coups de marteaux, le rompant & eſclatant par force, comme ſi c'eſtoit vn caillou. Par apres ils montent ce metal ſur leurs eſpaules, par des eſchelles à trois branches, faites de cuir de vache retors, comme pieces de bois qui ſont trauerſees d'eſchellons de bois: de ſorte qu'en chacune de ces eſchelles l'on y peut monter & deſcendre tout enſemble. Ces eſchelles ſont longues de dix ſtades, & à la fin d'icelles en recom-

mence vne aûtre de la mesme longueur, commẽçant & finissant chaque eschelle à des establies & plates-formes de bois, où il y a des sieges, & lieux pour se reposer, comme galleries, d'autant qu'il y a plusieurs de ces eschelles à monter bout à bout. Vn homme y porte ordinairement sur ses espaules le poids de deux arrobes de metal, auec vne toille attachee en façon d'vne hotte, & y mõtent trois à trois. Celuy qui va deuant porte vne chandelle attachee à son poulce: car comme il est dit, il n'y a nulle lumiere du ciel, & vont se tenãs à l'eschelle des deux mains pour monter si grande espace de hauteur, qui surpasse communémẽt cent cinquante stades de hauteur, chose effroyable, & qui donne l'espouuente seulement à y penser, tant est grand le desir d'argent, pour la recherche duquel les hommes endurent tant de trauail. Et certes ce n'est point sans raison que Pline traittant de ceste matiere s'exclame, & dit ainsi: *Nous entrons iusques aux entrailles de la terre, & allons poursuiuant les richesses iusques aux lieux des condamnez.* Et par apres au mesme liure, il dit ainsi: *Ceux qui recherchent les metaux font les œuures plus que de geans, faisans des trous & ruetes au profond de la terre, perçans les montagnes si auant, & si profondement, à la lueur des chandelles, où le iour & la nuict sont semblables, & en plusieurs mois ne voyent aucun iour, d'où bien souuent il aduient que les parois des mines fondent & tombent, accablans dessouz plusieurs des miniers qui y trauaillent.* Et en apres il adiouste: *Ils entament la roche dure auec des marteaux de fer pesans cent cinquante liures, & tirent les metaux sur leurs espaules, trauaillans de iour & de nuict, les vns desquels*

Plin. in proœm. lib. 33. c. 6.

baillent leur charge aux autres, & tout cela est en obscurité, puis que les derniers seulement voyent la lumiere. Auec des coings de fer & des marteaux ils rompent les caillous, tant durs & forts qu'ils soient, pource que la faim de l'argent est encor plus aspre & plus forte. Cela est de Pline, qui encor qu'il parle comme historiographe d'alors, neantmoins semble prophete d'auiourd'huy. Et n'est moindre ce que Phocion d'Agatharchides raconte du grãd trauail qu'enduroient ceux qu'ils appelloient Chrysios, à tirer l'or, pource que comme le susdit autheur dit, l'or & l'argent donnent autant de trauail à le tirer & rechercher, comme il apporte de contentement estant possedé.

Comme l'on affine le metal d'argent.

CHAP. IX.

LES veines que i'ay dit où l'on trouue l'argent, courent ordinairement entre deux rochers qu'ils appellent la chasse, dont l'vn d'iceux a accoustumé d'estre tres-dur comme caillou, & l'autre mol & plus facile à rompre. Tout ce metal ne se trouue pas tousiours esgal & d'vne mesme valeur. Car il y en a vne mesme veine d'vne sorte fort riche, qu'ils appellent Cacilla, ou Tacana, d'où l'on tire beaucoup d'argent, & l'autre est pauure, duquel l'on tire peu d'argent. Le metal le plus riche de ceste montagne est de couleur d'ambre, & apres celuy qui tire le plus sur le noir. Il y en a d'autre qui est comme roux, d'autre semblable à la couleur de cendre: en somme de plusieurs & diuers couleurs, & semble à ceux qui

ne les cognoiſſent point, que ce ſoient des pierres de nulle valeur. Mais les miniers cognoiſſent incontinent ſa qualité & ſa perfection, par certains ſignes & petites veines qu'ils y voyent. On porte tout le metal que l'on tire des mines ſur des moutons du Peru, qui ſeruẽt d'aſnes à porter aux moulins. Le metal le plus riche ſ'affine en le fondant dedans ces petits fourneaux que i'ay dit, qu'ils appellent Guayras. car ceſtuy eſt le plus plombeux, pour raiſon dequoy il en eſt plus facile à fondre, auſſi pour le mieux fondre, les Indiens y iettent ce qu'ils appellent Soroche, qui eſt vn metal fort plombeux, & le metal eſtant en ces fourneaux, l'ordure & le terreſtre par la force du feu demeure en bas, & le plomb & l'argent ſe fondent, de telle façon que l'argent eſt porté nageant ſur le plomb, iuſques à ce qu'il ſoit purifié, puis apres ils r'affinent encor pluſieurs fois cet argent par ceſte maniere de fondure. L'on a accouſtumé de tirer d'vn quintal de metal, trente, quarante, voire cinquante pezes d'argent, & toutesfois i'en ay veu d'vne ſorte que l'on me monſtra par excellence, duquel l'on tiroit en le faiſant fondre de ceſte façon, deux cents, voire deux cents cinquante pezes d'argent du quintal, richeſſe vrayement rare, & preſque incroyable, ſi par le feu nous n'en auions veu l'experience, mais tels metaux ſont fort rares. Le pauure metal eſt celuy qui d'vn quintal rend deux ou trois, cinq ou ſix pezes, ou peu d'auantage. Ce metal ordinairement n'eſt point plombeux, mais eſt ſec : c'eſt pourquoy l'on ne le peut affiner par le feu. Et pour ceſte raiſon il y auoit en Potozi

vne grande quantité de ces pauures metaux, desquels l'on ne faisoit pas grand estat, & estoient deiettez comme la paille & comme l'escume des bons metaux, iusques à ce que l'on mit en auant le moyen d'affiner auec le vif-argent, par le moyẽ duquel ceste escume qu'ils appelloient Oquiache fut de grand profit. Car le vif argent par vne estrange & merueilleuse proprieté purifie l'argẽt, & est propre pour ces metaux qui sont secs & pauures, esquels toutesfois il se consume moins de vif-argent que non pas és riches : car tant plus ils sont riches, plus ont-ils besoin de vif-argent. Auiourd'huy la façon d'affiner, qui est la plus cõmune & plus exercee en Potozi, est celle qui se fait par le vif-argẽt, comme aussi és mines de Cacatecas & autres de la neufue Espagne. Il y auoit anciennement aux flancs & aux sommets de Potozi plus de six mil Guayras, qui sont ces petits fourneaux où l'on fond le metal, lesquels estoiẽt posez en façon de luminaires, tellement que c'estoit vn plaisant spectacle de les voir de nuict, & jetter la lumiere si loin, qu'ils sembloient n'estre qu'vn brasier ou flãme de feu. Mais auiourd'huy pour le plus qu'on y en trouue, c'est deux mil, d'autant que, comme i'ay dit, ils vsent peu de la fonte, mais affinent auec le vif-argent, qui est de plus grand profit. Et pource que les proprietez du vif-argent sont admirables, & que ceste maniere d'affiner l'argent est fort remarquable, ie traitteray du vif-argent, de ses mines & ouurage, & ce qui semblera conuenable à ce subiect.

Des proprietez merueilleuses du vif-argent.

CHAP. X.

LE vif-argẽt ainsi appellé par les Latins, pource qu'il coule & se glisse vistement d'vn lieu en autre, entre tous les metaux a de grandes & merueilleuses proprietez. La premiere, que combien que ce soit vn vray metal, si est-ce toutesfois qu'il n'est pas dur, & si n'a point de forme arrestee ny de consistance comme les autres metaux, mais il est liquide & coulant, non pas comme l'or & l'argent fondu, ains de sa propre nature, combien qu'il soit vne liqueur, il est neantmoins plus pesant qu'aucun autre metal: c'est pourquoy tous les autres nagẽt dessus, & ne vont point au fond, d'autant qu'ils sont plus legers. I'ay veu mettre en vn baril de vif-argent deux liures de fer, lesquelles nageoient dessus comme fait du bois ou du liege sur l'eauë. Pline met vne exception à cela, disant que l'or tant seulement s'y enfonce & ne nage pas dessus: ie n'en ay pas veu l'experience, mais parauanture cela procede de ce que le vif-argent naturellement circuit l'or & le cache dedans soy, qui est vne des plus importantes proprietez qu'il ait. Car il s'attache à l'or d'vne façon merueilleuse, le cherche & le va trouuer là où il le sent, & ce non seulement, mais aussi il l'enuironne & le ioint de telle façon, qu'il le despouille & separe de quelconque metal & autre corps où il soit meslé. Pour ceste raison ceux-là prennent de l'or qui se veulent preseruer du dommage & des incommoditez du vif-argent. L'on s'est

Plin. lib. 33 c. 6.

seruy pour donner remede à ceux, és oreilles desquels on auoit mis du vif-argent pour les faire mourir secretement, de certaines petites platines d'or qu'on leur mettoit és oreilles, à cause de la vertu qu'a l'or d'attirer le mercure. Et par apres ils tiroient les platines toutes blãches du vif argent qui s'y estoit attaché. Estant vn iour à Madrid allé voir les ouurages exquis que Iacomo de Treço, excellent ouurier Milannois faisoit pour sainct Laurẽs le Royal, il aduint que ie m'y trouuay le iour qu'ils doroient quelques pieces d'vn contre-table qui estoient de bronze, ce qui se fait auec vif-argent. Et d'autant que la fumee du vif-argent est mortelle, il me dit que les ouuriers se preseruoient de ce venin en prenant vn doublon d'or roulé qu'ils aualoient, lequel estant en l'estomach attiroit à soy tout le vif-argent qui leur entroit en fumee par les yeux, par les oreilles, par les narines, & par la bouche, & par ce moyen se garantissoient du dommage du vif-argent, que l'or attiroit ainsi en l'estomach, & iettoient en apres le tout auec les excremens, chose certes digne d'admiration. Apres que le vif-argent a purifié l'or, & qu'il l'a nettoyé & purgé des autres metaux, & de tout meslange, il est separé luy-mesme d'auec l'or son amy par la chaleur du feu, lequel le laisse du tout purifié & sans vif-argent. Pline dit que par certain art & inuention l'on separoit l'or d'auec le vif-argẽt, toutesfois ie ne voy point qu'auiourd'huy l'on vse de tel art, & me semble que les anciens n'ont point sceu & entendu que l'argent se peut affiner auec du vif-argent, qui est auiourd'huy le plus grand vsage & principal pro-

fit du vif-argent, pource qu'il dit expressément que le vif-argent ne se ioint à aucun autre metal qu'à l'or, & lors qu'il fait mention d'affiner l'argent, il ne parle seulement que de la maniere de fondre, d'où l'on peut inferer que les anciens n'ont point cogneu ce secret. A la verité iaçoit qu'entre l'or & le vif-argent il y ait vne amitié & sympathie, neantmoins là où le vif-argent ne trouue point d'or, il se va rendre à l'argent, & se ioint auec luy, bien que ce ne soit pas de telle façon qu'il fait auec l'or. Mais en fin il le nettoye, il le separe d'auec la terre, le cuiure & le plomb, parmy lesquels s'engendre l'argent, sans qu'il soit besoin de feu pour le r'affiner par fondure, encor qu'il se faille seruir du feu pour le separer d'auec l'argent, comme ie diray cy-apres. Le vif-argent ne tient conte des autres metaux, hors-mis l'or & l'argent : au contraire il les corrompt, les parforce & les consomme, & les va fuyant tant qu'il peut. Ce qui est aussi vne chose admirable, & pour ceste cause l'on le met en des vases de terre, ou dans des peaux d'animaux, d'autant que si on le met dans des vaisseaux de cuiure, de fer, ou d'autre metal, aussi tost il les perce & corrompt, & penetre aussi toute autre matiere. C'est pourquoy Pline l'appelle le venin de toutes choses, & dit qu'il consomme & gaste tout. L'on troue du vif-argẽt és sepultures des hommes morts, qui apres auoir consommé les corps, en sort fort net, & fort entier. Il s'en est mesme trouué dans les os & mouelle des hommes & des animaux, lesquels l'ayant receu en fumee par la bouche & par les narines, il se congele au dedans,

& leur penetre ainsi les os. Et pource c'est vne chose fort dangereuse de hanter & frequenter auec vne creature si venimeuse & si mortelle. Il a aussi vne autre proprieté de courir & faire cent mil petites goutes, desquelles pour petites & menuës qu'elles puissent estre, il ne s'en perd pas vne, mais vont retournant par cy par là se ioindre auec leur liqueur. Et est quasi incorruptible, n'y ayant chose presque qui le puisse gaster, d'où vient que le mesme Pline l'appelle sueur eternelle. Il a encor vne autre proprieté, c'est que cõbien qu'il soit celuy qui separe l'or d'auec le cuiure, & de tous les autres metaux, neãtmoins ceux qui veulent dorer du cuiure, du bronze ou de l'argent, se seruent du vif-argent, pour estre le moyenneur de cet assemblement: car on dore les metaux par son aide. Entre toutes les merueilles de ceste estrange liqueur, celle qui m'a semblé plus digne d'estre remarquee, est que combien qu'il soit la chose la plus pesante du mõde, neantmoins il se tourne totalement en la chose plus legere du monde, qui est la fumee par laquelle il monte en haut ayant esté conuerty en icelle, aussi tost la mesme fumee, qui est vne chose si legere, se retourne du tout en vne chose si pesante, comme est la propre liqueur du vif-argent : en quoy il se resout : car ceste fumee venãt à rencõtrer en haut le metal qui est vn corps dur , ou bien venant à vne region froide, aussi tost il s'espaissit & se tourne en vif-argent : que si l'on luy donne vne autre fois le feu, tout de mesme il se retourne en fumee pour se resoudre encor en vif-argent. Transmutation vrayement estrange, d'vne chose si pesan-

te en chose si legere, & d'vne si legere en vne si pesante, ce que l'on peut tenir pour chose rare en nature. Et pource l'autheur de la nature est digne d'estre glorifié en toutes ces & autres estranges proprietez de ce metal, puis que toute chose engendree obeit promptement à ses loix cachees & incogneuës.

Du lieu où l'on trouue le vif-argent, & comme l'on descouurit ces tres-riches mines en Guancauilca.

CHAP. XI.

LE vif-argent se trouue en vne maniere de pierre, laquelle donne & apporte aussi tout ensemble ce vermeillon que les anciens appellerent *Minium*, & encor auiourd'huy l'on appelle les images de cristal miniades, lesquels sõt peints auec du vif-argent. Les anciens ont beaucoup fait d'estat de ce *minium*, ou vermeillon, le tenant pour vne couleur sacree, comme Pline raconte, L.33.c.7.
disant que les Romains auoient accoustumé d'en peindre la face de Iupiter, & les corps de ceux qui triomphoient en Ethiopie, mesmes les idoles, & les gouuerneurs aussi auoient la face peinte de ce *minium*. Et que ce vermeillon estoit tellement estimé à Rome (lequel on y portoit seulement d'Espagne, où il y auoit beaucoup de puits & de mines de vif-argent, qui y sont encor auiourd'huy) que les Romains ne permettoiẽt pas que l'on l'affinast & accommodast en Espagne, de peur qu'ils n'en desrobassent quelque chose, mais on le portoit à Rome, seellé, tout ainsi en

pierre comme ils le tiroient de la mine, puis l'affi-noient. L'on y en apportoit par chacun an de l'Espagne, specialement de l'Andaluzie, enuiron dix mil liures, que les Romains estimoient vne excessiue richesse. I'ay rapporté tout cecy de cet Autheur, afin que ceux qui voyent auiourd'huy ce qui se passe au Peru, ayent le contentement de sçauoir ce qui s'est passé anciennement entre les plus puissans seigneurs de l'vniuers. Ie le dy pour les Inguas, Roys du Peru, & pour les Indiens naturels d'iceluy, qui trauaillerent & fouyrent long temps ès mines de vif-argent, sans sçauoir ce que c'estoit du vif-argẽt, & sans le cognoistre, ny sans y rechercher autre chose que le cynabre ou vermeillõ, qu'ils appellent Limpi, lequel ils estiment beaucoup, pour ce mesme effect que Pline a raconté des Romains, & des Ethiopiẽs, qui est pour se peindre & teindre la face & le corps d'eux & leurs idoles, ce qui a esté beaucoup practiqué par les Indiens, specialement quand ils alloient à la guerre, & en vsent encor auiourd'huy quand ils font quelques dances & festes, & appellent cela se barbouiller, pource qu'il leur sembloit que les faces & visages ainsi barbouillez espouuentoient beaucoup, & auiourd'huy le tiennent pour vn ornement, & mignardise. Pour ceste cause il y a eu d'estranges ouurages de mines, aux montagnes de Guancauilca, qui sont au Peru, proches de la cité de Guamangua, desquelles ils tiroient ce metal, & est de la façon, que si auiourd'huy l'on entre par les caues & soccabons, que les Indiens firent de ce temps là, les hommes s'y perdent, & ne trouuent point

de chemin pour en sortir : mais ils ne se soucioient point du vif-argent, qui naturellement est en la mesme matiere, ou metal, de vermeillon, ny ne cognoissoient point qu'il y eust au monde de telle matiere. Les Indiens n'ont pas esté seuls, qui ayent esté long temps sans auoir cognoissance de ceste richesse, mais aussi les Espagnols ont esté de mesme, iusques à ce que en l'an mil cinq cens soixante six, & soixante sept, que le Licentie Castro gouuernoit au Peru, l'on descouurir les mines de vif-argent, ce qui aduint de ceste façon. Vn homme d'entendement, appellé Henricque Guarçes, Portugais de nation, ayant vn morceau de ce metal coloré, que i'ay dit, que les Indiens appellent Limpi, auec lequel ils se peignent le visage, comme il le regardoit & contemploit, cogneut que c'estoit la mesme chose qu'en Castille l'on appelloit vermeillon. Et d'autant qu'il sçauoit bien que le vermeillon se tire du mesme metal que le vif argent, il coniectura que ces mines deuoient estre de vif-argent, & se transporta au lieu d'où l'on tiroit ce metal, pour en faire l'essay & l'experience. Ce qu'il trouua estre ainsi, & ayant de ceste façon esté descouuertes les mines de Palcas au terroir de Guamangua, il y alla grãd nombre d'hommes pour tirer le vif-argent, & de là le porter à Mexicque, où l'on affine l'argent par le moyen du vif-argent, dequoy plusieurs se sont enrichis. Ceste contree de mines, qu'ils appellent Guancauilca, dés lors se peupla d'Espagnols & d'Indiens, qui y arriuerent, & auiourd'huy y arriuent encor pour trauailler à l'ouurage de ces

mines de vif-argent, lesquelles sont en grand nõbre & fort abondantes. Mais sur toutes ces mines, celle qu'ils appellent d'Amador, de Cabrera, autrement des Saints, est belle & remarquable. C'est vn rocher de pierre tres dure, toute semee de vif-argent, & de telle grandeur qu'elle s'estend plus de quatre vingts varres en longueur, & quarante en largeur, en laquelle mine l'on a fait plusieurs puits & fosses de soixante & dix stades de profondeur, de sorte que plus de trois cens hommes y peuuent trauailler tous ensemble tant est grande sa capacité. Ceste mine fut descouuerte par vn Indien d'Amador de Cabrera, appellé Nauincopa, du bourg d'Acoria, & la fit enregistrer Amador de Cabrera en son nom. Il en fut en procez contre le Procureur fiscal, mais par arrest l'vsufruict luy en fut adiugé, comme ayant esté le descouureur. Du depuis il vendit son droict à vn autre, pour le prix de deux cens cinquante mil ducats, & par apres ayant opinion qu'il auoit esté trompé en ceste vente, mit en action l'acheteur, pource qu'ils disent qu'elle vaut plus de cinq cẽs mil ducats, voire quelques-vns tiennent qu'elle vaut bien vn million d'or : chose rare, qu'il y ait vne mine de telle valeur & richesse! Lors que Dom Francisque de Tollede gouuernoit au Peru, il y eut vn homme qui auoit esté en Mexique, & remarqué comme l'on affinoit l'argent auec le mercure, appellé Pero Fernandes de Velasco, qui s'offrit & s'ingera d'affiner & de tirer l'argent de Potozi, auec le mercure, & en ayant fait preuue en l'an mil soixante & onze, en vint à son honneur, & lors on commença en Potozi à affiner l'argent

l'argent auec le vif-argent que l'on y portoit de Guancauelicqua, qui fut vn beau remede pour les mines : car par le moyen de ce vif-argent l'on tira vn nombre infini d'argent de ces metaux, dont ils ne faisoient point d'estat, lesquels ils appelloient racleures. Car comme il a esté dit, le vif-argent purifie l'argent, encor qu'il soit sec, pauure, & de peu d'alloy, ce que l'on ne peut faire en le faisant fondre par le feu. Le Roy Catholique tire de l'ouurage des mines du vif-argẽt, sans coust ny risque aucune, presque quatre cens mil pezes de mine, qui sont de quatorze reaux chacun, ou peu moins, outre le droict qui luy reuient en Potozi, où il est employé, qui est vne autre grande richesse. L'on tire chacun an l'vn portant l'autre, de ces mines de Guancauilca, huict mil quintaux de vif-argent, & voire dauantage.

De la façon de tirer le vif-argent, comme on en affine l'argent.

CHAP. XII.

DISONS maintenant comme l'on tire le vif-argent, & comme auec luy l'on affine l'argent. L'on prend la pierre ou metal, où se trouue le vif-argent, laquelle ils mettent au feu dedans des pots de terre, bien bouchez, apres qu'ils l'ont premierement pillee & moluë, de sorte que ce metal ou pierre venant à se fondre par la chaleur du feu, le vif-argent s'en separe, & en sort en exhalation, & quelquesfois mesme auec la fumee du mesme feu, iusques à ce qu'il rencontre quelque corps, où il s'arreste & se congelle : que s'il passe

outre en haut ſans rencontrer aucun corps dur, il va à mont iuſques à ce qu'il ſoit refroidy , & lors eſtant congelé il retombe en bas. Quand la fondure eſt acheuee, ils detoupent les pots & en tirent le metal, attendans toutesfois à ce faire qu'il ſoit bien refroidy, car ſ'il y reſtoit encor quelque fumee ou vapeur, qui rencontraſt les perſonnes qui les deſtoupent, ce ſeroit pour les faire mourir ou demeurer perclus, ou à tout le moins pour en pedre les dents. Et d'autant que l'on vſe & deſpend vn nombre infiny de bois pour entretenir le feu à fondre les metaux; vn meuſnier nommé Rodrigo de Torres, trouua vne inuention tres-vtile, qui fut de cueillir d'vne certaine paille qui croiſt par toutes ces montagnes du Peru, laquelle ils appellent Ycho, & eſt comme vne eſpece de ionc dur auec quoy ils font du feu. C'eſt choſe merueilleuſe, que la force que ceſte paille a pour fondre ces metaux, ce qui eſt, comme Pline dit, qu'il y a de l'or que l'on fond plus facilement auec la flame de la paille, que non pas auec vn gros braſier, quoy qu'il ſoit bien ardant & enflamé. Ils mettent le vif-argent ainſi fondu dans des peaux, d'autant qu'il ſe garde fort bien dans du cuir, & de ceſte façon l'on le met aux magaſins du Roy, d'où l'on le tire pour le porter par mer à Ariqua, puis à Potozi par terre, ſur les moutons du pays. Il ſe conſume ordinairement chaque an en Potozi, pour l'affinement des metaux enuiron ſix ou ſept mil quintaux de vif-argent, ſans ce que l'on tire des lames, (qui eſt le terreſtre, & ordure des premiers lauoirs des metaux, qui ſe font en des chaudieres.) Leſquelles lames ils bruſlent &

mettent en des fourneaux pour en tirer le vif-argent qui demeure en icelles. Et y a plus de cinquante de ces fourneaux en la ville de Potozi, & en Tarpaya. La quantité des metaux que l'on affine (comme quelques hommes experimentez en ont fait le conte) se peut monter à plus de trois cens mil quintaux par an, des lames & terrestres desquels refonduës & r'afinees, l'on peut tirer plus de deux mil quintaux de vif-argent. Or l'on doit sçauoir qu'il y a diuerses sortes de metaux, pource qu'il y a quelques metaux qui rendent beaucoup d'argent & consomment peu de vif-argent, & d'autres au contraire qui consomment beaucoup de vif-argent, & rendent peu d'argent. Il y en a d'autres qui en consomment beaucoup, & rendent beaucoup d'argent, & d'autres qui consomment peu de vif argent, & rendent peu d'argent: & selon que les hommes rencontrent en ces metaux, ainsi ils enrichissent & appauurissent en leur traitte. Combien que le plus ordinairement il arriue, que tout ainsi comme le metal riche donne plus d'argent, aussi il consomme beaucoup plus de mercure, & le pauure au contraire ainsi qu'il donne peu d'argent, il consomme aussi peu de vif-argent. L'on pille & meut premierement le metal fort menu, auec des masses & instruments qui frappent & pillent ceste pierre comme des moulins à-tan, & estant le metal bien pillé, ils le sascent en des sacs de cuiure, qui font & rendent la poudre aussi desliee & menuë, comme ceux qui sont faits de soye de cheual, & sascent ces sacs, lors qu'ils sont bien accommodez & entretenus, trente quin-

taux en vn iour & vne nuict,puis l'on met la poudre de ce metal, estãt saslee en des cassons de buitrones, où ils la mortifient & degraissent auec de la saulmeure, mettant à chaque cinquante quintaux de poudre cinq quintaux de sel, & font cela, pource que le sel desgraisse ce metal, & le separe d'auec la terre & l'ordure qu'il a, afin que le vif-argent recueille plus facilement,& attire l'argẽt. Apres ils mettent du vif-argent en vn linge de Hollande cru, & le pressent & expriment sur le metal,sortant le vif-argent comme vne rosee, en tournant & meslant tousiours cependant le metal, afin que ceste rosee de vif-argent se communique à tout. Auparauant qu'ils eussent inuenté les buitrones de feu, l'on amassoit & paistrissoit plusieurs & diuerses fois le metal auec le vif-argent,dans de grandes auges, & le lailloient ainsi poser quelques iours, puis retournoient à le remesler & amasser vne autre fois,iusques à ce qu'ils pensoient que tout le vif argent estoit ja incorporé auec l'argent, ce qui tardoit vingt iours & plus,& quand il tardoit peu,c'estoit comme neuf iours. Du depuis l'on descouurit, (comme le desir d'acquerir est diligent) que pour abbreger le temps, le feu y aidoit beaucoup pour causer que le vif argent recueillist plustost l'argent, & ainsi ils inuenterent les buitrones où l'on mettoit des casses pour mettre le metal, auec du sel & du vif-argent, & par dessous mettoient le feu petit à petit en des fourneaux faits expres par dessous terre, & en l'espace de cinq ou six iours le vif argent incorpore à soy l'argent, puis quand ils cognoissent que le mercure a fait son deuoir, sçauoir

qu'il a du tout assemblé l'argent, sans laisser rien arriere, & qu'il s'en est imbu, comme fait l'esponge de l'eauë, l'incorporant auec soy, & le separant de la terre, du plomb & du cuiure, auec lesquels il s'engendre, puis ils le tirent & separent du mesme vif-argent. Ce qu'ils font en ceste maniere: ils mettent le metal en des chaudieres & vaisseaux pleins d'eauë, ou auec des moulinets ou roües, vont tournant tout à l'entour le metal, comme qui feroit de la moustarde, & lors va sortant la terre & ordure du metal, auec l'eauë qui court, & l'argent & vif-argent, comme plus pesants demeurent au fond de la chaudiere, & le metal qui demeure est comme du sable: de là ils le tirent & portent lauer vne autre fois auec de grands plats de bois en des cuues pleines d'eauë, & là ils acheuent de faire tomber la terre, laissant l'argent & vif-argẽt seuls. Toutesfois il ne laisse pas de couler quelquesfois vn peu d'argent & vif-argent, auec la terre & ordure, & est ce qu'ils appellent relaué, lequel ils approfitent par apres, & en tirent ce qu'il reste. Apres donc que l'argent & vif-argent sont nets, & qu'ils commencent à reluire, à cause qu'il n'y reste plus de terre, ils prennent tout ce metal, lequel estant mis dans vn linge, ils le pressent & expriment tres fort, & par ce moyẽ sort tout le vif-argent, qui n'est point incorporé auec l'argent, & demeure le reste fait comme vn pain d'argent, & vif-argent, ainsi que demeure le marc des amandes, quãd elles sont pressees pour faire de l'huile, & estant ainsi bien pressé, le marc qui demeure contient en soy seulement la sixiesme partie d'argent, & les cinq autres de mercure.

Tellement que s'il reste vn marc de soixante liures, les dix sont d'argent, & les cinquante de vif-argent. De ces marcs ils font des pines, qu'ils appellent, ou pommes de pin, en la façon de pains de sucre, creuses par dedans, lesquelles ils font ordinairement de cent liures pesant, puis pour separer l'argent d'auec le vif-argent, les mettent au feu violent, où ils les couurent d'vn vaze de terre, à la façon d'vn moule à faire les pains de sucre, qui sont comme capuchons, & les couurant de charbon, leur donnent le feu, par lequel le vif-argent s'exhale en fumee, & rencontrant ce capuchon de terre, là s'espaissit & distille ainsi que fait la fumee de pot au couuercle, & par vn canal en façon d'alambic, l'on reçoit tout le vif-argent qui se distille, demeurant l'argent seul, lequel ne se change en la forme & figure, mais au poids il diminuë de cinq parts moins qu'auparauant, & demeure crespu & spongieux, qui est vne chose digne de voir. De deux de ces pines l'on fait vne barre d'argent du poids de soixante-cinq ou soixante six mars, & de ceste façon ils la portent essayer, quinter & marquer. L'argent tiré auec le mercure, est si fin, que iamais il n'abaisse de deux mil trois cens quatre vingts d'alloy, & est si excellent, que pour le mettre en œuure les orfeures ont besoin de l'abbaisser d'alloy, en y mettant de la soulde ou meslange, comme aussi l'on fait és maisons de la monnoye, où l'argent se met en œuure sous le coing. L'argent endure tous ces tourments & martyrs (s'il faut dire ainsi) pour estre affiné: que si l'on cõsidere bien, c'est vn amas tout formé où l'on meut, l'on sasse, l'on paistrit,

l'on fait le leuain,& l'on cuit l'argent: outre tout cela,l'on le laue,relaue, cuit,& recuit,passant par les pillons,sacs,auges,buytrones,chaudieres, batoirs,pressoirs, fours,& finablement par l'eauë & par le feu.Ie dis cecy, pource que voyant cet artifice en Potozi, ie considerois ce que dit l'Escriture des iustes, que *colabit eos, & purgabit quasi argentum* : Et ce qu'elle dit en autre part :*sicut argentum purgatum terræ purgatum septuplum*. Tellement que pour purifier l'argent, l'affiner & le nettoyer de la terre & pierre où il s'engendre,l'on le purge & purifie sept fois : car en effect ils le tourmentẽt & passent par les mains sept fois, voire dauantage,iusques à ce qu'il demeure pur & fin,ce qui est de mesme en la doctrine du Seigneur, & doiuent estre telles,& ainsi purifiees les ames qui doiuent participer & ioüir de sa pureté diuine.

Des engins à moudre les metaux, & de l'essay de l'argent.

CHAP. XIII.

POVR conclure ceste matiere, & subject de l'argẽt & des metaux,il nous reste deux choses à dire, l'vne desquelles est de traitter des engins & moulins,& l'autre des essais.I'ay desia dit, comme l'on meut le metal pour receuoir le vif-argent,laquelle moulure se fait auec diuers instrumẽs & engins, les vns auec des cheuaux comme des moulins à bras, & les autres comme moulins à eauë, desquelles deux sortes y a vne grande quantité. Mais d'autant que l'eauë qu'ils

ont là communément n'eſt que de la pluye, il n'y en a pas ſuffiſamment en Potozi, qu'en trois ou quatre mois, qui ſont en Decembre, Ianuier, Feurier, pour ceſte occaſion ils ont fait des lacs & eſtangs qui contiennent de circuit comme mil & ſix cens verges, & de profondeur trois ſtades, il y en a ſept auec leurs eſcluſes, tellement que quand il eſt beſoin d'eauë, l'on leue vne eſcluſe d'où ſort vn ruiſſeau d'eauë, lequels ils reſerrent aux feſtes. Et quand les lacs & eſtangs ſe rempliſſent, & que l'annee eſt abondante en pluyes, le moudre y dure ſix ou ſept mois, de façon que meſme pour l'argent les hommes deſirent & demandēt vne bonne annee d'eauës en Potozi, comme l'on fait aux autres endroits pour le pain. Il y a d'autres engins en Tarapaya, qui eſt vne vallee diſtante trois ou quatre lieuës de Potozi, où il court vne riuiere, comme meſme en d'autres endroits. La diuerſité qui eſt entre ces engins, eſt que les vns ſont de ſix pillons, les autres de douze, & les autres de quatorze. L'on meut & pille le metal en des mortiers où iour & nuict ils trauaillent, & de là l'on porte ce qui eſt moulu pour ſacer. Il y a au riuage du ruiſſeau de Potozi quarante-huict inſtrumens & engens à eauë de huict, dix & douze pillons, & quatre autres de l'autre coſté, qu'ils appellent Tanacognugno, en la vallee de Tarapaya, y en a vingt-deux tous à eauë, outre leſquels y en a trente à cheual en Potozi, & pluſieurs autres en d'autres endroits, tant a eſté grand & eſt encor le deſir & induſtrie de tirer l'argent : lequel finalement eſt eſſayé & eſprouué par les maiſtres à ce deputez par le Roy. Pour donner l'alloy à chaque pie-

ce l'on porte les barres d'argent à l'essayeur, qui met à chacune son numero, pource que l'on luy en porte plusieurs à la fois, il coupe de chacune vn petit morceau, lequel il poise iustement, & le met en vn creuset, qui est vn petit vase fait de cẽdres d'os brusllez & battus, puis il pose tous ces creusets chacun en son ordre au fourneau, leur donnant le feu violent, lors le metal se fond:& ce qui est plomb se resout en fumee, & le cuiure & estain se dissoluent, demeurant l'argent tres-fin de couleur de feu: & est vne chose merueilleuse, que quand il est ainsi r'affiné, encor qu'il soit liquide & fondu, il ne s'espand point, quoy que l'on renuerse le creuset la bouche en bas, mais il demeure tousiours fixe, & sans en tomber vne goutte. L'essayeur recognoist en la couleur & autres signes quand il est affiné, & lors il tire les creusets du feu, & repese delicatement chaque morceau, regarde ce qu'il est diminué de son poids, pource que celuy qui est de haute loy diminuë peu, & celuy qui est de basse loy beaucoup, & ainsi selon qu'il est diminué il void l'alloy qu'il tient, suiuãt quoy il marque punctualement chaque barre. Le poids & ballance sont si delicats, & les grains si menus, que l'on ne les peut prendre auec la main, mais seulement auec des pincettes, & fait-l'on cet essay à la lumiere de la chandelle, afin qu'il n'y ait aucun air qui face mouuoir les balances: car de ce peu despẽd le prix & valeur de toute la barre. C'est à la verité vne chose delicate, & qui requiert vne grande dexterité, dequoy mesme s'aide la saincte Escriture en diuers endroits, partie pour declarer de quelle façon Dieu esprouue les

Psal. 65. *Prou.* 17. 27.

ſiens, & pour noter & remarquer les differences des merites & valeur des âmes, où au Prophete Hieremie Dieu donne le tiltre d'eſſayeur, afin qu'il cognoiſſe & declare la valeur ſpirituelle des hommes & de ſes œuures, qui eſt vn propre negoce de l'eſprit de Dieu, eſtant celuy qui peſe l'eſprit des hommes. Nous nous contenterons de ce qui eſt dit ſur le ſujeĉt de l'argent, metaux & mines, & paſſerons aux deux autres mixtes propoſez, qui ſont les plantes & animaux.

Hierem. 6.
Prou. 1.

Des Eſmeraudes.

CHAP. XIIII.

IL ne ſera pas hors de ſujeĉt de dire quelque choſe des Eſmeraudes, tant pource que c'eſt vne choſe precieuſe comme l'or & l'argent, dont nous auons traitté, que pource qu'ils viennent & prennent leur origine meſme des mines & des metaux, ainſi que raconte Pline. L'eſmeraude a eſté anciennement en grande eſtime, comme le meſme autheur eſcrit, & luy donnoit-on le troiſieſme lieu entre les ioyaux & pierres precieuſes, ſçauoir apres le diamant & la perle. Auiourd'huy l'on n'eſtime plus tant l'eſmeraude, ny la perle, pour la grande abondance que l'on a apportee des Indes de ces deux ſortes de pierres, & n'y a que le diamant ſeul qui retienne & demeure en ſa principauté, laquelle on ne luy peut oſter. Apres viennent en eſtime les rubis fins & les autres pierres, que l'on tient plus precieuſes que les eſmeraudes. Les hommes ſont tant amis des

Plin. lib. 37. c. 5.

ſingularitez & des choſes rares, que ce qu'ils voyent eſtre commun ils ne l'eſtiment plus. L'on raconte d'vn Eſpagnol qui au commencement de la deſcouuerte des Indes fut en Italie, & monſtra à vn lapidaire vne eſmeraude, auquel demandant le prix d'icelle, apres que le lapidaire l'eut regardee de pres & bien conſideree comme elle eſtoit d'vne excellente qualité & figure, reſpondit qu'elle valloit cent ducats. Il luy en monſtra vne autre plus grande que le lapidaire eſtima trois cents ducats. L'Eſpagnol eſtant enyuré de ces propos, le mena en ſon logis, & luy en monſtra vn caſſon tout plein: lors l'Italien voyant vn ſi grand nombre de ces eſmeraudes, dit; Mõſieur, celles-là vaudront bien vn eſcu la piece. Il en eſt aduenu autant és Indes & en Eſpagne, que ces pierres ont perdu leur valeur, pour la grande richeſſe & abondance d'icelles qui ſ'y en eſt trouuee. Pline raconte plusieurs excellences des eſmeraudes, entre leſquelles il dit, qu'il n'y a choſe plus agreable ny plus ſalubre à la veuë, enquoy il a raiſon. Mais ſon authorité importe peu, pendant qu'il y en aura telle abondance. Lælia Romaine, de laquelle il raconte qu'en vn ſcoffion & veſtement brodé de perles & eſmeraudes, elle employa la valeur de quatre cens mil ducats, pourroit auiourd'huy auec moins de quarante mil en faire deux paires tels que celuy-là. Il ſ'en eſt trouué en diuerſes parties des Indes, & les Roys de Mexique les eſtimoient beaucoup, voire auoient accouſtumé quelques-vns de ſe percer les narines & d'y mettre vne excellẽte eſmeraude. Ils les mettoient aux viſages de leurs idoles, mais le lieu où

Plin. lib. 37. c. 5.

Plin. lib. 9. cap. 35.

l'on en a trouué & s'en trouue encor auiourd'huy plus grande abondance est au nouueau royaume de Grenade,& au Peru,proche de Manta, & port vieil. Il y a vers ce lieu vn terrouer qu'ils appellent terre des esmeraudes, pour la cognoissance que l'on a qu'il y en a beaucoup, encor que iusques auiourd'huy l'on n'a point conquesté ceste terre. Les esmeraudes naissent en des pierres en forme de crystaux, & les ay veues en la mesme pierre, qu'ils vont comme y formant vne veine, & comme il semble se võt peu à peu espaississant & affinant. Pource que i'en veids quelques-vnes qui estoient moitié blanches,& d'autres ja toutes vertes & parfaites du tout. I'en ay veu quelques-vnes de la grandeur d'vne noix, & s'en trouue de plus grandes:mais ie n'ay point sceu qu'en nostre temps l'on en ait trouué de la grandeur & figure du plat ou ioyau qu'ils ont à Gennes, qu'ils estimẽt auec raison pour ioyau de grand prix,& non pas pour relique,puis qu'il n'apparoist point que ce soit vne relique,mais est le contraire. Neantmoins,sans comparaison,ce que Theophraste raconte de l'esmeraude, que le Roy de Babylone presenta au Roy d'Egypte,surpasse celle de Gennes.Or elle auoit quatre coudees de long,& trois de large, & dit qu'au temple de Iupiter il y auoit vne esguille,ou pyramide, faite de quatre pierres d'esmeraudes,de quarante coudees de long, & en quelques endroits de quatre coudees de large, & de deux en d'autres endroits, & que de son temps il y auoit à Tyr,au temple d'Hercules, vn pillier d'esmeraude. Il estoit parauanture, comme dit Pline,de pierre verte, qui tiroit sur l'esmeraude,

Plin. lib. 37. cap. I.

& l'appelloient esmeraude faulse: comme quelques-vns veulent dire que certains pilliers qui sont en l'Eglise cathedralle de Cordoüe, sont de pierre d'esmeraude, & y sont depuis le temps que elle fut mesquitte des roys Miramamolins Mores, qui regnerent en icelle. En la flotte de mil cinq cents quatre vingts sept, en laquelle ie vins des Indes, ils apporterent deux caissons d'esmeraudes, dont chacun pesoit pour le moins quatre arrobes, d'où l'on peut voir l'abondance qu'il y en a. L'Escriture saincte celebre les esmeraudes, comme ioyaux fort precieux, on la met entre les pierres precieuses, que le grand Pontife portoit en son ephod, ou pectoral, comme celles qui ornoient les murs de la celeste Hierusalem.

Exod.29. 39. Apoc.11.

Des Perles.

CHAP. XV.

MAintenant que nous traittons de la principale richesse que l'on apporte des Indes, il n'est pas raisonnable d'oublier les perles, que les anciens appelloient marguarites, & estoient aux premiers temps en si grande estime, qu'il n'appartenoit qu'aux personnes royales à en porter, mais auiourd'huy il y en a telle abondãce, que les Negresses mesmes en portent des chaines. Elles s'engendrent és conches ou huistres de la mer, auec leur chair, & m'est arriué mangeant des huistres, d'y trouuer des perles au milieu. Ces huistres sõt par dedans d'vne couleur, comme de ciel, fort viue: & en quelques endroits l'on en fait des cuillieres, qu'ils appellent de nacre. Les perles sont

de tres differentes formes,en la grandeur, figure, couleur & polisseure, comme aussi en leur prix elles different beaucoup. Ils appellent les vnes Aue-marias, pour estre comme les petits grains du chappelet,les autres patenostres, parce qu'elles sont grosses. Peu souuent l'on en trouue deux qui soient tout d'vne grãdeur, forme & couleur. Pour ceste occasion les Romains (selon qu'escrit Pline) les appelloient Vnions. Quand il aduient que l'on en trouue deux, qui se ressemblent du tout,ils haussent beaucoup de prix, specialement pour des pendants d'oreille.I'en ay veu quelques paires qu'ils estimoient à milliers de ducats, encor qu'elles ne fussent pas de la valeur des deux perles deCleopatra,desquelles Pline raconte que chacune valloit cent mil ducats, auec lesquelles ceste folle Roine gaigna la gageure qu'elle auoit faite contre Marc Antoine de gaster & despenser en vn souper plus de cent mil ducats,d'autant que sur le dessert elle mit vne de ces perles en de fort vinaigre, puis apres la perle estant dissoute auec le vin-aigre,elle la beut ainsi. Ils disent que l'autre perle fut coupee en deux, & mise au Pantheon de Rome, aux pendants d'oreille de la statuë de Venus. Esope raconte de Clouis,fils du basteleur ou comedien, qu'en vn banquet il fit presenter aux conuiez entre les autres mets, à chacun vne perle riche,dissoulte en vinaigre, afin de rendre la feste plus magnifique. Ce sont esté des folies de ce temps là, mais celles d'auiourd'huy ne sont pas moindres, attendu que nous voyons non seulement les chapeaux & les cordons, mais aussi les botines, & les patins,des femmes de bas-

ſe condition, eſtre tous ſemez & brodez de perles. L'on peſche des perles en diuers endroits des Indes, mais la plus grande abondance eſt en la mer du Sud, proche du Panama, où ſont les iſles qu'ils appellent pour ceſte occaſion les iſles des perles. Mais l'on en tire auiourd'huy en la mer du Nort en plus grande quantité & de meilleures, qui eſt proche de la riuiere, qu'ils appellent de la Hache. Ie veids là comme l'on en faiſoit la peſche, qui ſe fait auec aſſez de couſt, & de trauail des pauures eſclaues, leſquels ſe plongent ſix, neuf, voire douze braſſes en la mer, à chercher les huiſtres, leſquelles ordinairement ſont attachees aux rochers, & grauier de la mer. Ils les arrachent de là, & ſ'en chargent pour reuenir ſur l'eauë, & les mettre en leurs canoes, où ils les ouurent apres pour en tirer le threſor qu'ils ont dedans. L'eauë de la mer eſt en cet endroit tresfroide, mais encor ce leur eſt beaucoup plus grãd trauail de retenir leur haleine quelquesfois vn grand quart d'heure, voire demie heure, en faiſant leur peſche. Et afin que ces pauures eſclaues puiſſent mieux retenir leur haleine, ils leur font manger des viandes ſeches, & encor en petite quantité, tellement que l'auarice leur fait faire ces abſtinences & continences contre leur volonté. L'on met des perles en œuure en diuerſes façons, & les perce-on pour faire des chaines, & y en a ja grand abondãce en quelque lieu que ce ſoit. En l'an mil cinq cens quatre vingts ſept ie veids au memoire de ce qui venoit és Indes pour le Roy, qu'il y auoit 18. marcs de perles, & encore trois caſſons dauantage. Et pour les particuliers,

il y en auoit mil deux cens soixante, & quatre marcs, & outre tout cela sept sachets, qui n'estoient point pezez, ce que l'on eust tenu en autre temps pour fable.

Du Pain des Indes, & du Mays.

CHAP. XVI.

MAintenant pour traitter des plantes, nous commencerons à celles qui sont propres & particulieres és Indes, & puis apres de celles qui sont communes aux Indes, & à l'Europe. Et pour ce que les plantes ont esté creées principalement pour l'entretien de l'homme, & que la principale dont il prend nourriture est le pain, il sera bon de dire quel pain il y a aux Indes, & dequoy ils vsent à faute d'iceluy. Ils ont comme nous auons icy, vn nom propre, par lequel ils designent & signifient le pain, qu'ils disent au Peru, Tanta, & en d'autres lieux d'vne autre façon. Mais la qualité & substance du pain dont ils vsoient aux Indes, est chose fort differente du nostre, pource qu'il ne se trouue qu'il y eust aucun genre de froment, ny orge, ny mil, ny de ces autres grains dont l'on se sert en Europe à faire du pain: au lieu de cela ils vsoient d'autres sortes de grains & racines, entre lesquels le mays tient le premier lieu, & auec raison le grain qu'ils appellent mays, que l'on appelle en Castille bled d'Inde, & en Italie grain de Turquie. Et ainsi comme le froment est le plus commun grain pour l'vsage des hommes, és regions de l'ancien monde, qui sont Europe, Asie, & Afrique; Ainsi aux endroits du nouueau monde, le

de, le grain de mays est le plus commun, & qui presque s'est trouué en tous les royaumes des Indes Occidentales, comme au Peru, en la neufue Espagne, au nouueau royaume, en Guatimalla, en Chillé, en toute la terre ferme ferme. Ie ne trouue point qu'anciennement és isles de Barlouente, qui sont Cuba, sainct Dominique, Iamaycque, & sainct Iean, ils vsassent du mays; auiourd'huy ils vsent beaucoup de Yuca, & Caçaui, dequoy nous traitterons incontinent. Ie ne pense point que le grain de mays soit inferieur au froment en force ny en substance, mais il est plus chaud & plus grossier, & engendre beaucoup de sang, d'où vient que ceux qui n'y sont point accoustumez, s'ils en mangent trop, ils deuiennent enflez & rongneux. Il croist en des cannes, ou roseaux, chacun desquels porte vne ou deux grappes, ausquelles le grain est attaché: & combien que le grain en soit assez gros, si est-ce qu'il s'y en trouue en grande quantité, tellemẽt qu'en quelques grappes i'ay conté sept cents grains. Il le faut semer à la main vn à vn, & non pas espars. Il veut la terre chaude & humide, & en croist en plusieurs lieux des Indes en fort grande abondance. Et n'est point chose rare en ces pays de recueillir trois cents fanegues ou mesures d'vne seule de semence. Il y a de la difference entre le mays, comme il y en a entre le froment: l'vn est gros & fort nourrissant, & l'autre petit & sec, qu'ils appellent Moroche. Les fueilles & la canne verte du mays est vn manger fort propre pour les mulles & pour les cheuaux, & leur sert aussi de paille quand elle est seche: le grain en est de

plus de ſubſtance & nourriture pour les cheuaux que n'eſt pas l'orge. C'eſt pourquoy ils ont accouſtumé en ces pays de faire boire les beſtes auant que leur donner à manger. Car ſi elles beuuoient apres, ce ſeroit pour les faire enfler, comme elles feroient ayant mangé du froment. Le mays eſt le pain des Indes, & le mangent communément boüilly ainſi en grain tout chaud, & l'appellent Mote, comme les Chinois & Iappons meſme mangent le ris cuit auec ſon eauë chaude, quelquesfois le mangent roſty. Il y a du mays rõd & gros comme celuy de Lucanas, que les Eſpagnols mangent roſty comme viande delicieuſe, & a meilleure ſaueur que les buarbenſes ou pois roſtis. Il y a vne autre façon de le manger plus delicieuſe, qui eſt de moudre le mays, & en ayant amaſſé la fleur, en faire de petits tourteaux qu'ils mettent au feu, qu'on a accouſtumé de preſenter tous chauds à la table. En quelques endroits ils les appellent Arepas. Ils font meſme de ceſte paſte des boulles rondes, & les accouſtrent d'vne façon, qu'ils durent & ſe conſeruent long temps, les mangeans comme vn mets delicieux. Ils ont inuenté aux Indes (pour friandiſe & delices) vne certaine façon de paſtez qu'ils font de ceſte paſte & fleur auec du ſucre, leſquels ils appellent biſcuits, & mellindres. Le mays ne ſert pas ſeulement aux Indiens de pain, mais auſſi il ſert de vin: car ils en font leur boiſſon, de laquelle ils ſ'enyurent pluſtoſt que de vin de raiſins. Ils font ce vin de mays en diuerſes façons, l'appellans au Peru Acua, & pour le nom le plus commun és Indes, Chicha. Le plus fort ſe fait en façon de cer-

uoise,mettant tremper premierement le grain de mays iusques à ce qu'il se creue, par apres ils le cuisent d'vne telle façon, & deuient si fort qu'il en faut peu pour abbatre son homme. Ils appellent cestuy-là au Peru Sora, & est vn breuuage defendu par la Loy, à cause des grands inconueniens qui en prouiennent enyurant les hommes. Mais ceste loy y est mal obseruee, d'autant qu'ils ne laissent point d'en vser, ains passent les nuicts & les iours entiers à en boire en dançans & ballans. Pline raconte que ceste façon de breuuage, qui estoit de grain trempé & cuit par apres, auec lequel on s'enyuroit, estoit anciennement en vsage en Espagne, en France & en d'autres prouinces, comme auiourd'huy en Flandres ils vsent de la ceruoise faite de grain d'orge. Il y a vne autre façõ de faire l'Acua ou Chicha, qui est de mascher le mays, & faire du leuain de ce qui a esté ainsi masché, apres le faire boüillir, voire est l'opinion des Indiens, que pour faire de bon leuain il doit estre masché par des vieilles pourries, ce qui fait mal au cœur à l'oüir seulement, toutesfois ils ne laissent pas de le boire. La façon la plus nette, la plus saine, & qui fait moins de dommage est de rostir ce mays, qui est celle dont vsent les Indiens les plus ciuilisez, & quelques Espagnols mesme pour medecine: car en effect ils trouuent que c'est vne fort salubre boisson pour les reins, d'où vient qu'és Indes à peine se trouue-il aucun qui se plaigne de ce mal de reins, à cause de ce qu'ils bouuẽt de ce chicha. Les Espagnols & Indiẽs mãgẽt pour friãdise ce mays boüilly ou rosty, quãd il est tendre en sa grappe cõme laict, ils le mettent au pot,

Plin. lib. 14. c. 12.

& en font des ſaulſes, qui eſt vn bon manger. Les rejettons du mays ſont fort gras, & ſeruent au lieu de beurre & d'huile, tellement que le mays és Indes ſert aux hommes & aux beſtes de pain, de vin & d'huile. Pour ceſte raiſon le Viceroy Dom Franciſque de Tollede diſoit que le Peru auoit deux choſes riches, & de grande nourriture, qui eſtoient le mays & le beſtial du pays. A la verité il auoit raiſon, d'autant que ces deux choſes y ſeruent de mil. Ie demanderay pluſtoſt que ie ne reſpondray, d'où a eſté porté le premier mays aux Indes, & pourquoy ils appellẽt en Italie ce grain tant profitable, grain de Turquie? Car à la verité ie ne trouue point que les anciens facent mention de ce grain, combien que le mil (que Pline eſcrit eſtre venu de l'Inde en Italie, y auoit dix ans lors qu'il eſcriuoit) ait quelque reſſemblance auec le mays, en ce qu'il dit que c'eſt vn grain qui naiſt en roſeau, & ſe couure de ſa fueille, ayant le coupeau comme des cheueux, & en ce qu'il eſt fertile. Toutes leſquelles choſes ne ſe rapportent pas au mil. En fin le Createur a departy & donné à chaque region ce qui luy eſtoit neceſſaire. A ce continent il a donné le froment, qui eſt le principal entretenement des hommes, & au continent des Indes il a donné le mays, qui tient le ſecond lieu apres le froment, pour l'entretenement des hommes & des animaux.

Des Yucas, Caçami, Papas, Chunes, & du Ris.

CHAP. XVII.

EN quelques endroits des Indes l'on vſe d'vn genre de pain qu'ils appellent Caçaui, lequel ſe fait d'vne certaine racine qu'ils appellent Yuca. L'yuca eſt vne grãde & groſſe racine qu'ils coupent en petits morceaux, la rapent, puis la mettans cõme en vne preſſe ils l'eſpreignẽt pour en faire vne tourte deſliee & grande, de la forme preſque d'vne targue ou bouclier de More, puis apres ils la font ſecher, & eſt le pain qu'ils mangent. C'eſt vne choſe ſans gouſt, mais qui eſt ſaine, & de bõne nourriture. Pour ceſte raiſon nous diſions (eſtans à ſainct Dominique) que c'eſtoit le propre manger des gourmãds, car l'on en peut manger beaucoup, ſans craindre que l'excez en face mal. Il eſt beſoin d'humecter la Caçaue pour la manger, d'autant qu'elle eſt aſpre, & ſ'humecte facilement, auec de l'eauë ou du potage, où elle eſt fort bonne, pource qu'elle ſ'enfle beaucoup, & ainſi ils en font des capirotades. Mais elle ſe trempe mal-aiſément en du laict ny en du miel de Canes, ny en du vin, parce que les liqueurs ne la peuuent penetrer, comme ils font le pain de froment. Il y a de ceſte Caçaue l'vne plus delicate que l'autre, qui eſt celle que l'on fait de la fleur, qu'ils appellẽt xauxau, laquelle ils eſtiment beaucoup en ces parties là. Quant à moy i'eſtimerois dauantage vn morceau de pain, quelque dur & noir qu'il peuſt eſtre. C'eſt choſe merueilleuſe que le ſuc ou eauë qui ſort de ceſte racine, lors

qu'ils l'espreignent ainsi, & qu'ils font la cacaue, est vn venin mortel,& si l'on en boit il occit, mais le marc qui en reste est vn pain & nourriture fort saine, comme nous auons dit. Il y a vn autre genre d'yuca qu'ils appellent doux, qui n'a pas ce venin en son suc, cestuy-là se mãge en racine, bouilly ou rosty, & est vn bon manger. La Caçaue se conserue long temps, aussi la porte-on sur mer en lieu de biscuit. Le lieu là où l'on vse dauantage de ce pain est aux isles qu'ils appellent de Barlouente, lesquelles sont (comme nous auons dit) sainct Dominique, Cuba, Port-riche, Iamayque, & quelques autres de ces enuirons: à cause que la terre de ces Isles ne rapporte point de froment, ny de mays. Car lors que l'on y seme du froment, il y vient bien, & naist quant & quant en fort belle verdure, mais c'est si inegalement que l'on ne peut le recueillir, pource que d'vne mesme semence & en vn mesme temps l'vn est en tuyau, & l'autre en espy, & l'autre qui ne fait que germer: l'vn est grand, & l'autre petit: l'vn n'est que de l'herbe, & l'autre est desia en grain: & combien que l'on y ait mené des laboureurs pour voir s'ils y pourroient vser de l'agriculture du bled, si est-ce qu'ils n'y ont trouué aucun moyen de ce faire, pour la qualité de la terre. L'on y apporte de la farine de la neufue Espagne ou des Canaries, laquelle est si humide qu'à peine en peut-on faire du pain qui soit profitable, & de bon goust. Les hosties quand nous disions la Messe se plioient, comme si c'eust esté du papier moüillé; ce qui est causé par l'extreme humidité & chaleur qu'il y a tout ensemble en ceste terre. Il y a vn autre extre-

me & contraire à cestuy-cy, qui est qu'en quelques endroits des Indes il n'y croist de mays, ny de froment, comme est le haut de la Sierre du Peru, & les prouinces qu'ils appellent de Colao, qui est la plus grande partie de ce royaume, où la tẽperature est si froide & si seche qu'elle ne peut endurer qu'il y croisse du froment ny du mays, au lieu dequoy les Indiens vsent d'vn autre genre de racines qu'ils appellent Papas, lesquelles sont de la façon de turmes de terres qui sont petites racines, & jettent bien peu de fueilles. Ils cueillent ces Papas, & les laissent bien secher au Soleil, puis les pillans, en font ce qu'ils appellent Chuno, qui se conserue ainsi plusieurs iours, & leur sert de pain. Il y a en ce royaume fort grande traite de ce Chuno, pour porter aux mines de Potozi: l'on mange mesme ces Papas ainsi fraisches boüillies ou rosties, & des especes d'icelles y en a de plus douce & qui croist és lieux chauds, dont ils font certaines saulses & hachis qu'ils appellent Locro. En fin ces racines sont tout le pain de ceste terre, tellement que quand l'annee en est bonne, ils s'en resiouissent fort, pource que assez souuent elles se gelent dedans la terre, tant est grand le froid & intemperature de ceste region. Ils apportent les mais des vallees, & de la coste, ou riue de la mer, & les Espagnols qui sont friãds font apporter des mesmes lieux de la farine de bled, laquelle se conserue bien & s'en fait de bon pain, à cause que la terre est seche. En d'autres endroits des Indes, comme és isles Philippines, ils se seruẽt de ris au lieu de pain, dõt il y en croist de fort exquis, & en grande abondãce en toute ceste

terre,& en la Chine, où il eſt de bonne nourriture,ils le cuiſent en des pourcellaines, & apres le meſlent tout chaud auec ſon eauë parmy les autres viandes: ils font meſme de ce ris en beaucoup d'endroits leur vin, & breuuage, le faiſant tremper,& puis boüillir, comme l'on fait la biere en Flandres, ou l'Acua au Peru. Le ris eſt vne viande qui n'eſt gueres moins commune,& vniuerſelle en tout le monde que le froment, & le mays,& parauanture encor l'eſt-il dauantage: car outre ce qu'ils en vſent en la Chine, au Iappon, és Philippines, & en la plus grande partie de l'Inde Orientale, c'eſt le grain qui eſt le plus commun en Afrique,& en Ethiopie. Le ris demãde beaucoup d'humidité,& preſque vne terre toute remplie d'eauë, comme vne prairie. En Europe, au Peru,& en Mexique, où ils ont l'vſage du bled, l'on mange le ris, pour vn mets & viande,& non pas pour pain, & le cuiſent auec du laict, ou du boüillon du pot, ou d'vne autre maniere. Le ris le plus exquis eſt celuy qui vient des Philippines & de la Chine, comme il a eſté ja dit, & cecy ſuffiſe pour entendre generalement ce que l'on mãge és Indes au lieu du pain.

De diuerſes racines qui croiſſent és Indes.

CHAP. XVIII.

COMBIEN que la terre de deça ſoit plus abondante & plus fertile en fruicts qui croiſſent ſur la terre, à cauſe de la grande diuerſité des arbres fruictiers, & des iardinages que nous auons: neantmoins quant aux racines & autres

choſes croiſſans deſſouz la terre, dont l'on vſe pour viande, me ſemble qu'il y en a plus grande abondance par delà. Car de ces eſpeces de plantes, nous auons bien icy veritablement des raues, des naueaux, des paſtenades, des chicorees, des ciboules, des aux, & quelques autres racines profitables : mais en ce pays là il y en a de tant diuerſes ſortes, que ie ne les pourray conter. Celles deſquelles maintenant il me ſouuient, outre le Papas, qui eſt le principal, il y a les ocas, yanococas, camotes, vatas, xiquimas, yuca, cochucho, caui, totora, mani, & vne infinité d'autres eſpeces, comme de patattres, leſquelles on mange comme vne viande delicate & ſauoureuſe. L'on a de meſme apporté aux Indes des racines de pardeçà, leſquelles ont cela de plus, qu'elles y profitent & fructifient dauantage que ne font pas les plantes des Indes quand elles ſont apportees en Europe, la cauſe en eſt, comme ie croy, d'autant que par delà il y a plus de diuerſitez de temperature que non pas par deça, pour raiſon dequoy il eſt aiſé d'eſleuer & nourrir les plantes en ces regions, & de les accommoder à la temperature qu'elles requierent. Et meſme les racines & les plantes qui y croiſſent, ſans y auoir eſté portees, y ſont meilleures que par deçà; car les oignons, les aulx, & les paſtenades ne ſont pas telles en Eſpagne qu'elles ſont au Peru : pour les naueaux, ils y ſont en ſi grande abondance, qu'ils ont augmenté en quelques endroits de telle façon, que l'on m'a affermé qu'ils n'y pouuoient eſpuiſer l'abondance, & force des naueaux qui y pulluloient ainſi, pour y ſemer du bled. Nous auons veu aſſez de fois des

raues plus groſſes que le bras d'vn homme, fort tendres & de bon gouſt; & de ces racines que i'ay dites, quelques-vnes ſeruent pour viande & manger ordinaire, cõme les camotes, leſquelles eſtans roſties, ſeruent de fruict, ou de legumes. Il y en a d'autres qui leur ſeruent de delices, comme le cochucho, qui eſt vne petite racine douce, que quelques-vns confiſſent pour plus grande delicateſſe. Il y a d'autres racines qui ſont propres pour rafraiſchir, comme la xiquima, qui eſt d'vne qualité fort froide & humide, & en temps d'Eſté rafraiſchit, & eſtanche la ſoif : mais les papas & les oças ſont les principales pour la nourriture & ſubſtance. Les Indiens eſtiment l'ail ſur toutes les racines de l'Europe, & le tiennent pour vn fruict de grande efficace. En quoy ils n'ont pas faute de raiſon, pource qu'il leur conforte & eſchauffe l'eſtomach, à cauſe qu'ils le mangent d'vn appetit, & ainſi crud, comme il ſort de la terre.

De pluſieurs ſortes de verdures, & legumes, & de ceux qu'ils appellent concombres, pines, ou pommes de pin, petits fruicts de Chillé, & des prunes.

CHAP. XIX.

PVis que nous auons commencé par les moindres plantes, ie pourray toucher en peu de paroles ce qui concerne les verdures & les porces, & ce que les Latins appellent Arbuſta, ſans toucher encor riẽ des arbres. Il y a quelques genres de ces arbriſſeaux, ou verdures aux Indes, qui ſont de fort bon gouſt. Les premiers Eſpagnols nommerent beaucoup de choſes des Indes

des noms d'Espagne, prins des choses à quoy ils ressembloient le plus, comme les pines, concombres, & les prunes, combien que ce fussent à la verité des fruicts diuers & fort differents, sans comparaison, de ceux d'Espagne, qui s'appellent ainsi. Les pines ou pommes de pin sont de la mesme façon & figure exterieure que celle de Castille: mais au dedans elles different du tout, pource qu'elles n'ont point de pignons, ny d'escailles, mais le tout y est vne chair, que l'on peut manger, quand l'escorce en est dehors, & est vn fruict qui a l'odeur fort excellente, & est fort sauoureux & delicieux au goust. Il est plein de suc, & a la saueur d'aigre-doux, ils le mangent l'ayant coupé en morceaux, & laissé tremper quelque temps en de l'eauë & du sel. Quelques-vns disent qu'il engendre la cholere, & que l'vsage n'en est pas trop sain. Mais ie n'en ay point veu aucune experience qui le puisse faire croire. Elles naissent vne à vne, comme vne canne ou tige qui sort d'entre plusieurs fueilles, comme le lys, combien qu'elle soit vn peu plus grande, & plus grosse. Le haut & coupeau de chaque canne est la pomme, elle croist en terres chaudes & humides, & les meilleures sont celles des isles de Barlouente. Il n'en croist point au Peru, mais l'on y en apporte des Andes, lesquelles toutesfois ne sont ny bonnes, ny bien meures. L'on presenta vne de ces pines à l'Empereur Charles, qui deuoit auoir donné beaucoup de peine & de soucy à l'apporter des Indes ainsi auec sa plante: car on ne l'eust peu autrement apporter: toutesfois il n'en voulut pas esprouuer le goust. I'ay veu en la neufue

Eſpagne de la conſerue de ces pines, qui eſtoit fort bonne. Ceux qu'ils appellent concombres ne ſont point arbres non plus, mais ſeulement des arbriſſeaux, parce qu'ils n'ont qu'vn an de duree. Ils luy donnerent ce nom, pource que quelques-vns de ces fruicts, & la plus part, ſont en longueur & en rondeur ſemblables aux concombre d'Eſpagne, mais au reſte ils ſont beaucoup differens, parce qu'ils n'ont pas la couleur verde, mais violette, ou jaulne, ou blanche, & ne ſont point eſpineux, ny ſcabreux, mais fort vnis & polis, ayans le gouſt tres-differēt & trop meilleur que le concombre d'Eſpagne: car ils ont vn aigre-doux fort ſauoureux quand ils ſont meurs, combien que ce fruict n'ait pas le gouſt ſi aigre comme la pine. Ils ſont fort frais, pleins de ſuc, & de facile digeſtion, & en temps de chaleur ſont propres pour rafraiſchir. L'on en oſte l'eſcorce qui eſt blanche, & tout ce qui reſte eſt chair. Ils croiſſent en vne terre temperee, & veulent eſtre arrouſez: & encor que pour la reſſemblance ils les appellent concombres, il y en a beaucoup neantmoins qui ſont ronds du tout, & d'autres de differente façon, tellement qu'ils n'ont pas meſme la figure des concombres. Il ne me ſouuient point auoir veu de ceſte ſorte de plante en la neufue Eſpagne, ny aux iſles, mais bien aux Lanos du Peru. Ce qu'ils appellent petit fruict de Chillé eſt de meſme fort plaiſant à manger, & tire preſque au gouſt de ceriſes, mais en tout le reſte il eſt fort different, d'autant que ce n'eſt pas vn arbre, mais vne herbe, qui croiſt peu, & ſ'eſpand ſur la terre, jettant ce petit fruict, qui en couleur

& grains ressemble quasi & approche des meures quand elles sont blanches, encore à meurir, bien que ce fruict soit plus rude & plus grand que les meures. Ils disent que ce petit fruict se trouue naturellement aux champs de Chillé, ou i'y en ay veu. L'on la seme de plantes & de branches, & croist comme vn autre arbrisseau. Ce qu'ils appellent prunes, sont veritablement fruicts d'arbres, & ont plus de ressemblance que les autres aux vrais prunes. Il y en a de diuerses sortes, dont ils appellent les vnes prunes de nicaragua, qui sont fort rouges & petites, & ont fort peu de chair au dessus du noyau, mais le peu qu'ils tiennent est d'vn goust exquis, & d'vn aigret aussi bon ou meilleur que celuy des cerises. L'on estime ce fruict estre fort sain, qui cause que l'on le donne aux malades, specialement pour prouoquer l'appetit. Il y en a d'autres grandes & de couleur obscure, qui ont beaucoup de chair, mais c'est vn manger grossier, & de peu de goust, qui sont comme Chauacanas, lesquels ont chacun deux ou trois petits noyaux. Or pour reuenir aux verdures & porees, ie ne trouue point que les Indiēs eussent des iardins de diuerses plantes & porees, mais qu'ils cultiuoient la terre en quelques endroits seulemēt pour les legumes, dont ils vsent, comme ceux qu'ils appellent Frisolles & Pallares, qui leur sert comme icy de guarbences, febues, ou lentilles, & n'ay point recogneu que ceux cy ny autres genres de legumes d'Europe s'y soiēt trouuez auant que les Espagnols y entrassent, lesquels y ont porté des plantes & legumes d'Espagne, qui y croissent & multiplient fort bien,

voire en quelques endroits ils excedent beaucoup la fertilité de par deçà. Comme si nous parlions des melons qui croissent en la vallee de Yuca au Peru, desquels la racine se fait tige, qui dure plusieurs annees, portant chacune des melons, & l'accommodent comme si c'estoit vn arbre, chose que ie ne sçache point qui soit en nulle partie d'Espagne. Mais c'est vne autre monstruosité que les callabasses ou citrouilles des Indes, en la grãdeur qu'elles ont, comme elles croissent, specialement celles qui sont propres & particulieres du pays, qu'ils appellent Capallos. Lesquelles ils mangent le plus souuent en Caresme, bouillies ou accommodees en vne autre saulce. Il y a mil differences de genres de callabasses: car quelques-vnes sont tant difformes pour leur grãdeur, qu'ils font de leur escorce, estant coupee par le milieu & nettoyee, comme des paniers où ils mettent toute la viande pour vn disner. Des autres petites ils en font des vases pour manger, ou boire dedans, & les accommodent fort proprement, pour plusieurs & diuers vsages. I'ay dit cecy des petites plantes, nous dirons maintenãt des grandes, où nous parlerons de l'Axi, qui neantmoins est encor des petites.

De l'Axi ou poiure d'Inde.

CHAP. XX.

L'On n'a point trouué és Indes Occidentales aucune espicerie qui leur fust propre & particuliere, comme poiure, clou, canelle, muscade, ou gingembre: iacoit qu'vn frere de noutre com-

pagnie, qui a voyagé en beaucoup & diuers endroits, nous ait recité qu'en des deserts de l'isle Iamaycque, il auoit trouué des arbres où croissoit du poiure. Mais l'on n'est point encor certain que c'en soit, & n'y a point mesme de traitte de ces espiceries aux Indes. Le gingembre fut porté de l'Inde à l'Espagnole, & y a multiplié de telle façon, que l'on ne sçauroit auiourd'huy que faire du grand nombre qu'il y en a. En la flotte de l'annee mil cinq cens quatre vingts sept, l'on apporta vingt-deux mil cinquante trois quintaux de gingembre à Seuille: mais l'espiccrie naturelle que Dieu a donné aux Indes Occidentales, est ce que nous appellons en Castille, poiure des Indes, & aux Indes Axi, par vn mot general, prins de la premiere terre des isles qu'ils conquesterent. Il est dit en langue de Cusco Vchu, & en celle de Mexique, Chili. Ceste plante est desia fort cogneuë, parquoy i'en diray peu de chose, seulement l'on doit entendre qu'anciennement entre les Indiens elle estoit fort estimee, & en portoient aux endroits où elle ne croissoit point, comme vne marchandise de consequence. Elle ne croist pas és terres froides, comme en la Sierre du Peru: mais aux vallees chaudes, où elle est souuent arrousee. Il y a de cet Axi de diuerses couleurs, l'vn est vert, l'vn rouge, & l'autre de couleur jaulne, & y en a d'vne sorte de fort caustique, qu'ils appellent Caribe, qui est extremement aspre & poignant, & d'autre qui n'a point ceste aspreté, mais au cõtraire est si doux que l'on le peut manger seul, comme vn autre fruict. Il y en a qui est fort menu & odoriferãt en la bouche,

quasi comme d'odeur de musc, & est tres-bon. Ce qui est aspre & poignant en cet Axi, sont les veines & la graine seulement: car le reste ne l'est point, attendu qu'on le mange vert & sec, entier & broyé au pot, & en des saulces, car c'est la principale saulce, & toute l'espicerie des Indes. Quãd cet axi est prins moderément, il aide & conforte l'estomach pour la digestiõ: mais si l'on en prend trop, il a de mauuais effects, pource que de soy il est fort chaud, fort fumeux, & fort penetratif, d'où vient que l'vsage en est preiudiciable à la santé des ieunes gens, principalement de l'ame, d'autant qu'il prouoque à la sensualité, & est vne chose estrange, que combien que le feu & la chaleur qui est en luy soit assez cogneuë, par l'experience que tous en font, veu que chacun dit qu'il brusle en la bouche, & en l'estomach, neãtmoins quelques-vns, voire plusieurs veulent maintenir que le poiure d'Inde n'est pas chaud, mais qu'il est froid & bien temperé. Mais ie leur pourrois dire qu'il en seroit tout autant du poiure, encor qu'ils m'amenassent toutes les experiences qu'ils voudroient de l'vn & de l'autre. Toutesfois c'est vne moquerie de dire qu'il n'est point chaud, veu qu'il l'est extremement. L'on vse du sel pour temperer l'axi, d'autant qu'il a grande force de le corriger, & se moderent ainsi l'vn l'autre, par la contrarieté qui est entr'eux. Ils vsent aussi de Tomates, qui sont froids & bien sains. C'est vn genre de grain qui est gros, & plein de suc, lequel donne bon goust à la saulce, & sont bons aussi à manger. Il se trouue de ce poiure d'Inde vniuersellemẽt en toutes les Indes, & Isles, neufue Espagne,

Peru,

Peru,& en tout le reste, qui est descouuert, tellement que comme le mays est le grain le plus general pour le pain, ainsi l'axi est l'espicerie la plus commune pour les saulces.

Du Plane.

CHAP. XXI.

VENANT aux grandes plantes, ou aux arbres,le premier des Indes duquel il est conuenable parler est le Plane ou Platano,comme le vulgaire l'appelle. I'ay esté quelque temps en doute si le plane, que les anciens ont celebré, & celuy des Indes estoit vne mesme espece: cestuycy bien consideré, & ce qu'ils escriuent de l'autre, il n'y a point de doute qu'ils ne soient de diuerses especes. La cause pourquoy les Espagnols l'ont appellé plane (car les naturels n'auoient point de tel nom) a esté comme és autres arbres, pour-autant qu'ils ont trouué quelque ressemblance de l'vn à l'autre, en la mesme façon qu'ils ont appellé prunes,pines, amandes, & concombres,des choses si differentes à celles qui en Castille sont appellees de ces noms. La chose en quoy il me semble qu'ils trouuerent plus de ressemblance entre ces planes des Indes, & les planes qu'ont celebré les anciens, a esté en la grandeur des fueilles: pource que ces planes les ont tres-grandes & tres-fraisches, & les anciens les ont tant estimez aussi pour ceste grandeur, & ceste fraischeur de leurs fueilles. C'est aussi vne plãte qui a besoing de beaucoup d'eauë, & presque continuellement: ce qui s'accorde auec l'Escritu-

Eccl. 24. re, qui dit: *Comme le Plane aupres des eaux*. Mais à la verité il n'y a non plus de comparaison ny de ressemblance de l'vne à l'autre, non plus qu'il y a, comme dit le prouerbe, de l'œuf à la chastaigne. Car premieremēt le plane ancien ne porte point de fruict, au moins ils n'en faisoient point d'estat, mais la principale occasion pourquoy ils l'estimoient, estoit à cause de son ombrage, parce qu'il n'y auoit non plus de soleil dessous vn plane, qu'il y a dessous vne couuerture. Au contraire, la raison pourquoy l'on le doit estimer en quelque chose és Indes, voire en faire beaucoup d'estat, est à cause de son fruict, qui est tres-bon, car d'ombrage ils n'en ont aucunement. D'auantage, le plane ancien auoit le tronc si grand, & les rameaux si espars, que Pline raconte d'vn Licinius, *Plin. lib. 2. cap. 1.* Capitaine Romain, lequel accompagné de dixhuict de ses compagnons, print sa refection fort à l'aise dans le creux d'vn de ces planes. Et de l'Empereur Caius Caligula, qui s'assit luy & vnze conuiez sur le haut des rameaux d'vne autre plane, & là leur fit vn superbe banquet. Les planes des Indes n'ont point de tels creux, troncs, ny rameaux. Il dit dauantage que les anciens planes croissoient en Italie & en Espagne, combiē qu'ils y eussent esté apportez premierement de Grece, & auparauant de l'Asie: mais les planes des Indes ne croissent point ny en Italie, ny en Espagne. Ie dy qu'il n'y croissent point, car encor que l'on en ait veu quelques vns à Seuille au iardin du Roy, ils n'y croissent, & n'y vallent rien. Finalement la chose en quoy ils trouuent de la ressemblance entre l'vn & l'autre est fort differente.

Car iaçoit que la fueille de ces planes anciens fut grande, toutesfois elle n'estoit pas telle, ny semblable à ceux qui sont és Indes, veu que Pline l'accõpare à la fueille d'vne vigne, ou de figuier. Les fueilles du plane des Indes sont d'vne merueilleuse grandeur, & sont presque suffisantes pou couurir vn homme des pieds iusques à la teste, tellement qu'aucun ne peut mettre en doute qu'il n'y ait grande difference entre l'vn & l'autre. Mais posé le cas que ce plane des Indes soit differẽd de l'ancien, pour cela il n'en merite pas moindre loüange, mais peut estre encor d'auantage, à cause des proprietez tant vtiles & profitables qu'il a en luy. C'est vne plante qui fait vn cep dedans la terre, duquel sortent plusieurs rejettons diuers & separez, sans estre ioints ensemble. Ces rejettons croissent & grossissent, faisant presque chacun vn arbrisseau à part, & en croissant ils jettẽt ces fueilles qui sont d'vn verd fin, & lisse, & de la grandeur que i'ay dite. Quand il est creu, comme de la hauteur d'vne stade & demie, ou de deux, il jette vn seul rameau ou grappe de fruict, auquel il y a quelquesfois grand nombre de ce fruict, & quelquesfois moins. I'en ay conté en quelques-vns de ces rameaux trois cens, dont chacun auoit vne paulme de long, plus ou moins, & estoit gros comme de deux ou trois doigts, bien qu'il y ait beaucoup de difference en cela, entre les vns & les autres. L'on en oste la coque, ou escorce, tout le reste est vne chair, ou noyau ferme, & tendre, qui est bon à manger, sain & de bonne nourriture. Ce fruict incline vn peu plus à froideur qu'à chaleur. Ils ont accoustumé de cueillir les rameaux, ou

grappes que i'ay dit, eſtans verds, & les mettre en des vaiſſeaux où elles ſe meuriſſent, eſtans bien couuertes, ſpecialement quand il y a d'vne certaine herbe qui ſert à cet effect: ſi l'on les laiſſe meurir en l'arbre, ils en ont meilleur gouſt, & vne odeur tres-bonne, comme de camoiſſes, ou pommes douces. Ils durent preſque tout le long de l'annee, à cauſe qu'il y a touſiours des rejettons qui naiſſent de ce cep, tellement que quand l'vn acheue, l'autre commence à donner fruict, l'vn eſt à demy parcreu, & l'autre commence à jettonner de nouueau, de façon que les vns ſuccedent aux autres, & ainſi y a touſiours du fruict toute l'annee durant. En cueillant la grappe ils coupent le rejetton, d'autant qu'il n'en jette point plus d'vne, ny plus d'vne fois, mais comme i'ay dit, le cep demeure & rejette continuellement de nouueaux rejettons, iuſques à ce qu'il ſe laſſe, & vieilliſſe du tout. Ce plane dure quelques annees, & demande beaucoup d'humidité, & vne terre fort chaude. Ils luy mettent de la cendre au pied, pour le mieux entretenir, & en font des bocqueteaux fort eſpaix, qui leur ſont de grand profit & reuenu, pource que c'eſt le fruict dont l'on vſe le plus és Indes, & y eſt preſque vniuerſellement commun en tous endroits, iaçoit qu'ils diſent que ſon origine ſoit venuë de l'Ethiopie. Et à la verité les Negres en vſent beaucoup, & en quelques endroits ſ'en ſeruẽt au lieu de pain, voire en font du vin. L'on mange ce fruict de plane tout cru comme vn autre fruict, l'on le roſtit meſme, & en fait-on pluſieurs ſortes de potages, voire des cõſerues, & en toutes ces choſes il ſ'accommode

fort bien. Il y a d'vne eſpece de petits planes blãcs & fort delicats, leſquels ils appellent en l'Eſpagnolle Dominiques. Il y en a d'autres qui ſont plus forts & plus gros, & d'vne couleur rouge. Il n'en croiſt point en la terre du Peru, mais l'on les y apporte des Indes, comme à Mexique, de Cuernauaca, & des autres vallees. En la terre ferme & en quelques iſles y a de grands planares, qui ſont comme boqueteaux fort eſpais. Si la plãte eſtoit propre pour bruſler, c'euſt eſté la plus vtile de toutes, mais elle n'y eſt aucunement propre: car ſa focille ny ſes rameaux ne peuuent bruſler, & encor moins ſeruir de meſrain, à cauſe que c'eſt vn bois moüelleux, & qui n'a point de force. Neantmoins Dom Allonſe Darzilla (comme il dit) ſe ſeruit des fueilles ſeches de cet arbre pour eſcrire vne partie de l'Auracane, & à la verité à faute de papier on ſ'en pourroit ſeruir, veu que ſa fueille eſt de la largeur d'vne fueille de papier, ou peu moins, & longue de quatre fois autant.

Du Cacao & de la Coca.

CHAP. XXII.

MAÇOIT que le plane ſoit le plus profitable, neantmoins le Cacao eſt plus eſtimé en Mexique, & la Coca au Peru, eſquels deux arbres ils ont beaucoup de ſuperſtition. Le cacao eſt vn fruict vn peu moindre qu'amandes, & toutesfois plus gras, lequel eſtant roſty, n'a pas mauuaiſe ſaueur. Il eſt tant eſtimé entre les Indiens, voire entre les Eſpagnols, que c'eſt vn des plus riches, voire plus grands commerces de la neufue Eſpagne.

Car comme c'est vn fruict sec & qui se garde long temps sans se corrompre, ils en ameinent des nauires chargez de la prouince de Guatimalla. En l'an passé vn corsaire Anglois brusla au port de Guatulco en la neufue Espagne plus de cent mil charges de cacao. L'on s'en sert mesme comme de monnoye, d'autant qu'auec cinq cacaos ils achetent vne chose, auec trente vne autre, & auec cent vne autre, sans qu'il y aye contradiction, & ont accoustumé de les dõner pour aumosne aux pauures qui leur demandent. Le principal vsage de ce cacao est en vn breuuage qu'ils appellent chocholaté, dont ils font grand cas en ce pays, follement & sans raison, & fait mal au cœur à ceux qui n'y sont point accoustumez, d'autant qu'il y a vne escume & vn boüillon au haut qui est fort mal agreable pour en vser, si l'on n'y a beaucoup d'opinion. Toutesfois c'est vne boisson fort estimee entre les Indiens, de laquelle ils traittent & festoyent les Seigneurs qui viennent ou passent par leur terre. Les Espagnols & les Espagnolles qui sont ja accoustumez au pays, sont extremement friands de ce chocholaté. Ils disent qu'ils font ce chocholaté en diuerses façons & qualitez, sçauoir l'vn chaud, l'autre froid, & l'autre temperé, & y mettent des espics beaucoup de ce chili. Mesmes ils en font des pastes, qu'ils disent estre propres pour l'estomach, & contre le catharre. Quoy qu'il en soit, ceux qui n'y ont point esté nourris n'en sont pas beaucoup curieux. L'arbre où croist ce fruict est d'vne moyenne grandeur, & d'vne belle façon : il est si delicat que pour garder que le Soleil ne le brusle ils plantent aupres

de luy vn autre grand arbre qui luy ſert ſeulement d'ombrage,& l'appellent la mere du cacao. Il y a des lieux où ils ſont ainſi que les vignes & les oliuiers ſont en Eſpagne. La prouince qui en a plus grande abondance pour le commerce & la marchãdiſe,eſt celle de Guatimalla. Il n'en croiſt point au Peru,mais il y croiſt de la coca, qui eſt vne autre choſe où ils ont encor vne autre plus grande ſuperſtition, qui ſemble eſtre choſe fabuleuſe. A la verité la traitte de la coca en Potozi ſe monte à plus de demy million de pezes par chacun an, d'autant qu'on y en vſe quelques quatre vingts dix ou quatre vingts quinze mille corbeilles par an. En l'an mil cinq cens quatre vingts & trois on y en conſomma cent mil. Vne corbeille de coca en Cuſco vaut deux pezes & demy, & trois, & en Potozi elle vaut tout courant quatre pezes & cinq tomines,& cinq pezes eſſayez. C'eſt l'eſpece de marchandiſe à l'occaſion de laquelle preſque ſe font tous les marchez & foires, parce que c'eſt vne marchandiſe dont il y a grande expedition. La coca donc qu'ils eſtiment tant, eſt vne petite fueille verde qui naiſt en des arbriſſeaux qui ſont comme d'vne braſſe de haut : elle croiſt en des terres fort chaudes & humides, & jette cet arbre de quatre mois en quatre mois ceſte fueille qu'ils appellẽt la treſmitas ou tremoy: elle requiert beaucoup de ſoin à la cultiuer,pource qu'elle eſt fort delicate,& beaucoup d'auantage à la conſeruer,apres qu'elle eſt cueillie. Ils les mettent par ordre en des corbeillons longs & eſtroits,& en chargẽt les moutõs du pays,qui vont auec ceſte marchandiſe en troupes chargez de

mil & deux mil, voire trois mil de ces corbeillons. On l'apporte le plus communément des Andes & vallees, esquelles il y a vne chaleur insupportable, & où il pleut tousiours la plus-part de l'annee. En quoy les Indiens endurent beaucoup de trauail & de peine pour l'entretenir, & bien souuẽt plusieurs y perdẽt la vie, parce qu'ils partent de la Sierre & de lieux tres-froids pour l'aller cultiuer & recueillir en ces Andes. C'est pourquoy il y a eu de grandes disputes & diuersité d'opinions entre quelques hommes doctes & sages, à sçauoir s'il estoit plus expedient d'arracher tous ces arbres de coca, ou de les laisser, mais en fin ils y sont demeurez. Les Indiens l'estiment beaucoup, & au temps des Rois Inguas il n'estoit pas licite ny permis au commun peuple d'vser de la coca sans la licence du gouuerneur. L'vsage en est tel qu'ils le portent en la bouche, & le maschent, succçant sans toutesfois l'aualler. Ils disent qu'elle leur donne vn grand courage, & leur est vne singuliere friandise. Plusieurs hommes graues tiennent cela pour superstitiõ & chose de pure imagination. De ma part, pour dire la verité, ie me persuade que ce n'est point vne pure imagination, mais au contraire i'entens qu'elle opere & donne force & courage aux Indiens: car l'on en void des effects, qui ne peuuent estre attribuez à imaginatiõ, comme de cheminer quelques iournees sans manger auec vne poignee de coca, & autres effects semblables. La saulse auec laquelle ils mangent ce coca luy est assez conuenable, pource que i'en ay gousté, & a comme le goust de Sumacq. Les Indiens la broyent auec

de la cendre d'os bruſlez & mis en poudre, ou bien auec de la chaux, comme d'autres diſent : ce qui leur ſemble fort appetiſſant & de bon gouſt, & diſent qu'il leur fait vn grand profit. Ils y employent librement leur argent, & ſ'en ſeruent en meſme vſage que de la monnoye. Encor toutes ces choſes ne ſeroient point mal à propos, n'eſtoient le hazard & riſque qu'il y a en ſon commerce, & à l'approfiter, en quoy tant ces gens ſont occupez. Les Seigneurs Inguas vſoient du coca comme de choſe royale & friande, & eſtoit la choſe qu'ils offroient le plus ſouuent en leurs ſacrifices, le bruſlans en l'honneur de leurs idoles.

Du Maguey, du Tunal, de la Cochenille, de l'Anir, & du Cotton.

CHAP. XXIII.

LE maguey eſt l'arbre des merueilles, duquel les Nouueaux ou Chapetones (comme ils les appellent és Indes) ont accouſtumé d'eſcrire des miracles, en ce qu'il donne de l'eauë, du vin, de l'huile, du vin-aigre, du miel, du ſirop, du fil, des eſguilles, & mil autres choſes. C'eſt vn arbre que les Indiens eſtiment beaucoup en la neufue Eſpagne, & en ont ordinairement en leurs habitations quelqu'vn pour entretenir leur vie. Il croiſt & le cultiuent aux champs, & a les fueilles larges & groſſieres, au bout deſquelles il y a vne pointe forte & aiguë qui ſert pour attacher comme des eſpingles, ou pour coudre comme vne eſguille, & tirent auſſi de ceſte fueille comme vn certain fil, dont ils ſe ſeruent. Ils coupent le tronc

qui eſt gros quand il eſt encore tendre, & demeure vne grande concauité, par laquelle monte la ſubſtance de la racine, & eſt vne liqueur que l'on boit comme de l'eauë qui eſt fraiſche & douce. Ceſte meſme liqueur eſtant cuite ſe tourne comme vin, lequel deuient vin-aigre le laiſſant aigrir, & en le faiſant boüillir dauantage il deuiẽt comme du miel, & le cuiſant à demy, il leur ſert de ſirop, qui eſt aſſez ſain & de bonne ſaueur, voire me ſemble meilleur que le ſirop de raiſins. Voila comme ils font cuire & ſe ſeruẽt de ceſte liqueur en diuerſes façons, de laquelle ils tirent bonne quantité, d'autant qu'en certaine ſaiſon ils tirent par chaque iour quelques pots de ceſte liqueur. Il y a meſme de ces arbres au Peru, mais ils ne les rendent point ſi profitables comme en la neufue Eſpagne. Le bois de cet arbre eſt creux & mol, & ſert pour conſeruer le feu, pource qu'il le retient comme vne meſche d'arcbuze, & ſ'y garde long temps, dont i'ay veu que les Indiens ſ'en ſeruoiẽt à cet effect. Le tunal eſt vn autre arbre fameux en la neufue Eſpagne, ſi arbre nous deuons appeller vn monceau de fueilles amaſſees les vnes ſur les autres, lequel eſt de la plus eſtrange facon d'arbre qui ſoit. Pource qu'il ſort de terre premierement vne fueille, & d'icelle vne autre, & de ceſtecy vne autre, & ainſi va croiſſant iuſques à ſa perfection, ſinon que comme ſes fueilles vont ſortant en haut & aux coſtez, celles d'embas ſ'engroſſiſſent, & viennent preſque à perdre la figure de fueilles, en faiſant vn tronc & des rameaux qui ſont aſpres, eſpineux & difformes, d'où vient qu'en quelques endroits ils l'appellent chardon.

Il y a des chardons ou tunaux ſauuages qui ne portẽt point de fruict, ou bien il eſt fort eſpineux & ſans aucun profit. Il y a meſme des tunaux domeſtiques, qui donnent du fruict fort eſtimé entre les Indiens, qu'ils appellent Tunas, & ſont de beaucoup plus grandes que les prunes de frere, & ainſi longues. Ils en ouurent la cocque, qui eſt graſſe, & au dedans y a de la chair & des petits grains ſemblables à ceux des figues, qui ſont fort doux, & ont vn bon gouſt, ſpecialement les blanches, leſquels ont vne certaine odeur fort agreable, mais les rouges ne ſont pas ordinairement ſi bons. Il y a vne autre ſorte de Tunaux, leſquels ils eſtiment beaucoup dauantage, encor qu'ils ne donnent point de fruict, & les cultiuent auec vn grand ſoin & diligence: & iaçoit qu'ils n'en recueillent point de ce fruict, neantmoins ils rapportent vne autre commodité & profit qui eſt de la graine, d'autant que certains petits vers naiſſent aux fueilles de cet arbre, quand il eſt bien cultiué, & y ſont attachez, couuerts d'vne certaine petite toile deliee, leſquels on circuit delicatement, & eſt la cochenille des Indes tant renommée, de laquelle l'on teint en graine. Ils les laiſſent ſecher, & ainſi ſecs ils les apportent en Eſpagne, qui eſt vne groſſe & riche marchandiſe. L'arobe de ceſte cochenille, ou graine, vaut pluſieurs ducats. On en apporta en la flotte de l'an mil cinq cents quatre vingts ſept, cinq mil ſix cents ſoixante dix-ſept arrobes, qui montoient à deux cents quatre vingts trois mil, ſept cents & cinquante pezes, & ordinairement il en viẽt tous les ans vne ſemblable richeſſe. Ces Tunaux croiſſent

és terres temperees qui declinent à froideur. Au Peru il n'y en croist point encor iusques à present. I'en ay veu quelques plantes en Espagne, qui ne meritent pas toutesfois d'en faire aucun estat. Ie diray aussi quelque chose de l'Anir, combien qu'il ne vient pas d'vn arbre, mais d'vne herbe, parce qu'il sert à la teinture des draps, & que c'est vne marchandise qui s'accommode auec la graine, & mesme qu'il croist en grande quantité en la neufue Espagne, d'où il en vint en la flotte que i'ay dit, cinq mil deux cents soixante & trois arobes, ou enuiron, qui montent autant de pezez. Le cotton mesme croist en des petits arbrisseaux, & en des grands arbres qui portent comme des pōmettes, lesquels s'ouurent & donnent ceste filasse, & apres l'auoir cueillie la filent, & la tirent pour en faire des estoffes. C'est vne des choses qui soit és Indes de plus grand profit, & de plus d'vsage, car il leur sert de lin, & de laine pour faire des habits. Il croist en terre chaude, & y en a vne grande quantité és vallees & coste du Peru, en la neufue Espagne, és Philippines, & en la Chine. Toutesfois il y en a beaucoup dauantage qu'en aucun lieu que ie sçache, en la prouince de Tucuman, en celle de saincte Croix de la Sierre, & au Paraguey, & leur est le cotton le principal reuenu. L'on apporte en Espagne du cotton des isles de sainct Dominique, & en vint l'annee que i'ay dit soixante & quatre arrobes. Aux endroits des Indes où croist le cotton ils en font de la toile dont les hōmes & les femmes vsent le plus communément, mesmes en font leurs seruiettes de tables, voire des voiles de nauire. Il y en a de gros,

& d'autre qui eſt fin & delicat. Ils le teignent en diuerſes couleurs, comme nous faiſons les draps de laine en Europe.

Des Mameyes, Guayauos & Paltos.

CHAP. XXIIII.

CEs plantes dont nous auons parlé ſont les plantes les plus profitables des Indes, & celles qui ſont les plus neceſſaires pour le viure: toutesfois il y en a beaucoup d'autres qui ſont bonnes à manger, entre leſquelles les mameyes ſont eſtimees, eſtans de la façon des groſſes peſches, voire plus groſſes. Ils ont vn ou deux noyaux dedans, & la chair quelque peu dure. Il y en a qui ſont doux, & d'autres qui ſont aucunemẽt aigres, & ont l'eſcorce forte & dure. On fait de la conſerue de la chair de ce fruict, qui reſſemble au cotignac. L'vſage de ce fruict eſt aſſez bon, & encor meilleure la conſerue que l'on en fait. Ils croiſſent és iſles & n'en ay point veu au Peru. C'eſt vn arbre qui eſt grand, & bien fait, d'vn aſſez beau fueillage. Les Guayauos ſont d'autres arbres qui portent communément vn mauuais fruict, plein de pepins aſpres, & ſont de la façon de petites põmes. C'eſt vn arbre mal eſtimé en la terre ferme, & aux iſles, car ils diſent qu'il a l'odeur comme de punaiſes. Le gouſt & ſaueur de ce fruict eſt fort groſſier, & ſa ſubſtance mal ſaine. Il y a en ſainct Dominique, & és autres iſles des montagnes toutes pleines de ces guayauos, & diſent qu'il n'y auoit point de telle ſorte d'arbres auant que les Eſpagnols y arriuaſſent, mais que l'on les y a ap-

portez de ie ne ſçay où. Cet arbre a multiplié infiniment, parce qu'il n'y a aucun animal qui en mange les pepins, ou la graine, d'où vient qu'estās ainsi ſemez parmi la terre, comme elle eſt chaude & humide, il y a ainſi multiplié. Au Peru cet arbre differe des autres guayauos, pource que le fruict n'en eſt point rouge, mais eſt blanc, & n'a aucune mauuaiſe odeur, mais eſt d'vn fort bon gouſt: & de quelconque ſorte de guayauos que ce ſoit, le fruict en eſt auſſi bon comme le meilleur d'Eſpagne, ſpecialement de ceux qu'ils appellent guayauos de matos, & d'autres petites guayauilles blanches. C'eſt vn fruict aſſez ſain, & conuenable pour l'eſtomac, pource qu'il eſt de forte digeſtiō, & aſſez froid: les Paltas au contraire ſont chaudes & delicates. Le Palto eſt vn arbre grand & de beau fueillage, qui a le fruict comme des groſſes poires: il a dedans vn gros noyau, & tout le reſte eſt vne chair molle, tellement que quand ils ſont bien meurs, ils ſont comme du beurre, & ont le gouſt delicat. Les paltas ſont grands au Peru, & ont vne eſcaille fort dure, que l'on peut oſter toute entiere. Ce fruict eſt en Mexique, pour la pluspart fort, ayant l'eſcorce deliee, qui ſe pelle comme des pommes. Ils les tiennent pour vne viande ſaine, & comme i'ay dit, qui decline quelque peu à chaleur. Ces mamayes, guayauos, & paltos ſont les peſches, les pommes & les poires des Indes, encor que ie deſirois pluſtoſt celles de l'Europe. Mais quelques autres par l'vſage, ou peut eſtre, par affection, pourront eſtimer d'auantage ceux-cy des Indes. Ie ne doute point que ceux qui n'ont point veu ny gouſté de ces fruicts, pren-

dront peu de plaisir à lire cecy, voire se lasseront de l'ouyr, & moy-mesme ie m'en lasse, qui cause que i'abbregeray en racontant quelques autres sortes de fruicts. Car ce seroit chose impossible de pouuoir traitter de tous.

Du Chicoçapote, des Annonas & des Capollyes.

CHAP. XXV.

QVelques-vns qui ont voulu augmenter les choses des Indes, ont mis en auant qu'il y auoit vn fruict qui estoit semblable au cotignac, & l'autre qui estoit comme du blanc manger: pource que la saueur leur sembla digne de ces noms. Le cotignac ou mermelade (si ie ne me trompe) estoit ce qu'ils appelloient çapotes, ou chicoçapotes, qui sont d'vn goust fort doux, & approchant à la couleur de cotignac. Quelques crollos, (qui est le nom dont ils appellent les Espagnols nais aux Indes) disent que ce fruict surpasse en excellence tous les fruicts d'Espagne. Toutesfois ce n'est mon opinion, mais ils disent qu'au goust principalement il surpasse tous les autres fruicts, où ie ne me veux pas arrester neãtmoins, parce que cela ne le merite pas. Ces chicoçapotes, ou çapotes, entre lesquels il y a peu de difference, croissent és lieux chauds de la neufue Espagne, & n'ay point cognoissance qu'il y ait de tel fruict en la terre ferme du Peru. Pour le blanc manger c'est l'Annone, ou guanauana, qui croist en terre ferme. L'Annona est de la façon d'vne poire, & ainsi quelque peu aiguë & ouuerte: tout le dedans est tendre & mol comme

beurre,& eſt blanc,doux & d'vn gouſt fort ſauoureux. Ce n'eſt pas manger blanc encor qu'il ſoit blanc mãger,mais à la verité c'eſt beaucoup augmenté de luy donner tel nom, bien qu'il ſoit delicat,& d'vn gouſt ſauoureux, & quoy que ſelon le iugement d'aucuns il ſoit tenu pour le meilleur fruict des Indes, il a en ſoy vne quantité de pepins noirs, & les meilleurs que i'aye veu a eſté en la neufue Eſpagne,où les capolies croiſſent auſſi, qui ſont comme des ceriſes, & vn noyau, biẽ que quelque peu plus gros. Mais la forme & figure eſt comme de ceriſes,de bonne ſaueur,ayãt vn doux-aigret : mais ie n'ay point veu de capollies en autre contree.

De pluſieurs ſortes de fruictiers, des Cocos, des amendes, des andes, & des amendes de Chachapoyas.

CHAP. XXVI.

IL ne ſeroit pas poſſible de raconter tous les fruicts & arbres des Indes, attendu que ie ne m'en reſſouuiens pas de pluſieurs, & qu'il y en a encor beaucoup d'auantage deſquels ie n'ay pas cognoiſſance, & me ſemble choſe ennuyeuſe de parler de toutes,dont il me ſouuient. Il ſe trouue donc d'autres genres de fruictiers & de fruicts, plus groſſiers, comme ceux qu'ils appellent lucumes,du fruict deſquels ils diſent par prouerbe, que c'eſt vn prix diſſimulé, comme les guauas, pacayes,les hobos,& les noix qu'ils appellẽt empriſonnees : leſquels fruicts ſemblent à pluſieurs eſtre des noix de la meſme eſpece que ſont celles d'Eſpagne.

d'Eſpagne. Voire ils diſent que ſi l'on les tranſplantoit ſouuent d'vn lieu en autre, qu'ils rapporteroient des noix toutes ſemblables à celles d'Eſpagne, & ce qu'ils donnent ainſi vn fruict ſauuage & ſi mal plaiſant, eſt à cauſe qu'ils ſont ſauuages. En fin l'on doit bien conſiderer la prouidence & ſageſſe du Createur, lequel a departy à tant de diuerſes parties du monde telle varieté d'arbres fruictiers, le tout pour le ſeruice des hõmes qui habitent la terre, & eſt vne choſe admirable de voir tant de differentes formes, gouſts, & effects du tout incogneus, & dont on n'auoit iamais ouy parler au monde auparauant la deſcouuerte des Indes, & deſquelles meſme Pline, Dioſcoride & Theophraſte, voire les plus curieux n'ont eu aucune cognoiſſance, neantmoins toute leur recherche & diligence. Il ſ'eſt trouué des hommes curieux de noſtre temps qui ont eſcrit quelques traittez de ces plantes des Indes, des herbes, & riuieres, & des operations qu'ils ont en l'vſage de medecine, auſquels l'on pourra recourir, qui en voudra auoir plus ample cognoiſſance, parce que ie pretends traitter ſeulement en peu de mots & ſuperficiellement ce qui me viendra en la memoire, touchant ce ſuject. Neantmoins il ne me ſemble pas bon paſſer ſouz ſilence les cocos, ou palmes des Indes, à cauſe d'vne proprieté qu'ils ont, qui eſt fort notable, & remarquable. Ie les appelle palmes, non pas proprement, ny qu'il y ait des dattes, mais d'autant que ce ſont arbres ſemblables aux autres palmes. Ils ſont hauts & forts, & plus ils montent en haut, plus vont-ils jettans des rameaux grands &

fort estendus. Ces palmes ou cocos donnent vn fruict qu'ils appellent aussi cocos, dequoy ils ont accoustumé faire des vases pour boire, & disent qu'il y en a quelques-vns qui ont vne vertu & proprieté contre le poison, & pour guerir le mal de costé. Le noyau & la chair d'iceux (quand il est espoissi & sec) est bon à mãger, & approche quelque peu du goust de chastaignes verdes. Quand le coco est en l'arbre encor tendre, tout ce qui est dedans est comme vn laict qu'ils boiuent par delices, & pour rafraischir en temps de chaleur. I'ay veu de ces arbres en sainct Iean de Port-riche, & autres endroits des Indes, & m'en dirent vne chose remarquable, que chaque mois ou Lune cet arbre jette vn nouueau rameau de ces cocos, tellement qu'il donne du fruict douze fois par an, comme ce qui est escrit en l'Apocalypse, & à la verité il me semble que ce fust de mesme, pource que tous les rameaux sont d'aages fort differents, les vns commencent, les autres sont desia meurs, & les autres le sont à demy. Ces cocos que ie dy sont ordinairement de la figure & grosseur d'vn petit melon : Il y en a d'vne autre sorte qu'ils appellẽt coquillos, qui est vn fruict meilleur, dõt il y en a en Chillé. Ils sont quelque peu plus petits que noix, mais vn peu plus ronds. Il y a vne autre espece de cocos qui ne donnent point ce noyau ainsi espoissi, mais ils ont dedans vne quantité de petits fruicts comme amendes, à la façon des grains de grenade. Ces amendes sont trois fois aussi grandes que celles de Castille, & leur ressemblent au goust, encor qu'elles soient vn peu plus aspres, & sont aussi humides & huilleuses. C'est

vn assez bon manger, aussi ils s'en seruent en delices, faute d'amendes, pour faire des masse-pains, & autres telles choses. Ils les appellent amendes des Andes, pource que ces cocos croissent abondammẽt és Andes du Peru, & sont si forts & durs, que pour les ouurir il est besoin de les frapper rudement auec vne grosse pierre. Quand ils tombent de l'arbre, s'ils rencontroiẽt la teste de quelqu'vn, il n'auroit ja besoin d'aller plus loing. Et semble vne chose incroyable que dedans le creux de ces cocos qui ne sont pas plus grands que les autres, ou gueres dauantage, il y a neantmoins vne telle multitude & quantité de ces amandes. Mais en ce qui concerne les amendes, & tous les autres fruicts semblables, tous les arbres doiuent ceder aux amendes de Chachapoyas, lesquelles ie ne peux autrement appeller. C'est le fruict le plus delicat, friand, & plus sain de tout tant que i'aye veu és Indes. Voire vn docte medecin affermoit qu'entre tous les fruicts qui sont és Indes, ou en Espagne, nul n'approchoit de l'excellence de ces amendes. Il y en a de plus grãdes & de plus petites que celles que i'ay dit des andes, mais toutes sont plus grasses que celles de Castille. Elles sont fort tẽdres à mãger, ont beaucoup de suc, & de substance, & comme onctueuses & fort agreables, elles croissent en des arbres tres-hauts, & de grãd fueillage. Et cõme c'est vne chose precieuse, nature aussi leur a donné vne bõne couuerture & defense, veu qu'elles sont en vne escorce quelque peu plus grãde & plus poignãte que celle des chastaignes, toutefois quãd ceste escorce est seche, l'õ en tire facilemẽt le grain. Ils racõtẽt que les singes

qui sont fort friands de ce fruict, & desquels y a vn grand nombre en Chachapoyas du Peru, (qui est la contree de toutes où ie sçache qu'il y ait de ces arbres) pour ne se piquer en l'escorce, & en tirer l'amande, & les jettent rudement du haut de l'arbre sur les pierres, & les ayans ainsi rompuës, les acheuẽt d'ouurir pour les mãger à leur plaisir.

De plusieurs & diuerses fleurs, & de quelques arbres qui donnent seulement de la fleur, & comme les Indiens en vsent.

CHAP. XXVII.

Les Indiens sont fort amis des fleurs, & en la neufue Espagne plus qu'en autre partie du monde, parquoy ils ont accoustumé de faire plusieurs sortes de bouquets, qu'ils appellent là suchilles, auec vne telle varieté & gentil artifice, que l'on n'y peut rien desirer dauantage: ils ont vne coustume entr'eux que les principaux offrẽt par honneur leurs suchilles ou bouquets aux seigneurs & à leurs hostes, & nous en donnoient en telle abondance quand nous cheminions par ceste prouince, que nous ne sçauions qu'en faire, bien qu'ils se seruent auiourd'huy à cet effect des principales fleurs de Castille, pource qu'elles croissent là mieux qu'ici, comme sont les œillets, roses, iasmins, violettes, fleurs d'oranges, & les autres sortes de fleurs qu'ils y ont portees d'Espagne, y profitent merueilleusement. Les rosiers en quelques endroits y croissoient trop, tellement qu'ils ne donnoient point de roses. Il arriua vn iour qu'vn rosier fut brusié, & les rejettons &

ſcyons qui jetterent incontinent porterent des roſes en abondance, & de là ils apprindrent à les eſmonder, & en oſter le bois ſuperflu, tellement qu'auiourd'huy ils donnent des roſes ſuffiſamment. Mais outre ces ſortes de fleurs que l'on y a portees d'icy, il y en a beaucoup d'autres, les noms deſquelles ie ne peux pas dire, qui ſont rouges, jaulnes, bleuës, violettes & blanches, auec mil differences, leſquelles les Indiens ont accouſtumé de porter en leurs teſtes, comme vn plumage pour ornement. Il eſt vray que pluſieurs de ces fleurs n'ont que la veuë, pource que l'odeur n'en eſt point bonne, ou elle eſt groſſiere, ou elles n'en ont point du tout, encor qu'il y en ait quelques-vnes d'excellente odeur. Comme celles qui croiſſent en vn arbre qu'ils appellent floripondio, ou porte-fleur, qui ne donne aucun fruict, mais porte ſeulement de ces fleurs, leſquelles ſont plus grandes que fleurs de lys, & ſont quaſi en forme de clochettes, toutes blanches, & ont au dedans des petits fillets comme l'on void au lys: il ne ceſſe toute l'annee de produire ces fleurs, l'odeur deſquelles eſt merueilleuſement douce & agreable, ſpecialement en la fraiſcheur du matin. Le Viceroy Dom Franciſco de Tollede enuoya de ces arbres au Roy Dom Philippe, comme vne choſe digne d'eſtre plantee aux iardins royaux. En la neufue Eſpagne les Indiens eſtiment beaucoup la fleur qu'ils appellent yoloſuchil, qui ſignifie fleur de cœur, pource qu'elle eſt de la meſme forme d'vn cœur, & n'eſt pas gueres moindre. Il y a meſme vn autre grand arbre qui porte de ceſte ſorte de fleurs, ſans porter d'autre fruict, elle

a vne odeur qui eſt forte, & comme il me ſemble, trop violente, à d'autres elle leur pourra ſembler agreable. C'eſt vne choſe aſſez cogneuë que la fleur qu'ils appellent fleur du Soleil, à la figure du Soleil, & ſe tourne ſelon le mouuement d'iceluy: il y en a d'autres qu'ils appellent œillets d'Inde, leſquels reſſemblent à vn fin velours orangé & violet, celles là n'ont aucune ſenteur qui ſoit d'eſtime, mais ſeulement ſont belles à la veuë. Il y a d'autres fleurs, qui outre la beauté de la veuë, combien qu'elles n'ayent aucune odeur, ou vne ſaueur comme celles qui reſſemblent à celle du creſſon allenois, que ſi l'on les mangeoit ſans les voir, l'on ne iugeroit point que ce fuſt autre choſe. La fleur de grenadille eſt tenue pour choſe remarquable, & diſent qu'elle a en ſoy les marques & enſeignes de la paſſion, & que l'on y remarque les clouds, la colomne, les foüets, la couronne d'eſpine, & les playes, en quoy ils ne ſont pas du tout eſloignez de raiſon, iaçoit que pour y trouuer & remarquer toutes ces choſes il ſoit beſoin de quelque pieté, qui aide à en faire croire vne partie, mais elle eſt fort exquiſe, & tres-belle à la veuë, encor qu'elle n'aye point d'odeur. Le fruict qu'ils appellent auſſi granadille, ſe mange, ſe boit, ou pour mieux dire, ſe ſucce, pour rafraiſchir: ce fruict eſt doux, & ſelon l'opinion de quelques-vns, il l'eſt par trop. Les Indiens ont accouſtumé en leurs feſtes & dances de porter des fleurs en leurs mains, & les Rois & Seigneurs en portent pour la magnificence. Pour ceſte occaſion l'on void des peintures de leurs anciens ordinairemẽt auec des fleurs en la main, comme l'on void icy

auec des gands. Il me ſemble en auoir aſſez dit ſur ce qui concerne les fleurs. L'on vſe auſſi à cet effect du bazilic, encor que ce ne ſoit point vne fleur, mais ſeulement vne herbe, & ont accouſtumé d'en auoir en leurs iardins, & de la bien cultiuer, mais maintenant ils en ont ſi peu de ſoing, qu'il n'eſt plus auiourd'huy bazilic, mais c'eſt vne herbe qui croiſt autour des eſtangs.

Du Baulme.

CHAP. XXVIII.

LE ſouuerain Createur n'a pas ſeulement formé les plantes pour ſeruir de viande, mais auſſi pour la recreation & pour la medecine & guariſon de l'homme. I'ay dit quelque peu de celles qui ſeruent pour la nourriture, qui eſt le principal: & meſme quelque peu de celles qui ſeruent de recreation. Il reſte donc maintenant de traitter de celles qui ſont propres à la medecine, dont ie diray auſſi quelque peu de choſe. Et encor que toutes les plantes ſoient medecinales quand elles ſont bien cogneuës & bien appliquees, toutesfois il y a quelques choſes particulierement, que l'on void notoirement auoir eſté ordonnees du Createur pour la medecine, & pour la ſanté des hommes: comme ſont les liqueurs, huilles, gommes & rezines qui prouiennent de diuerſes plantes & herbes, & qui facilement demonſtrẽt à l'experience à quoy elles ſont propres. Sur toutes ces choſes le bauſme auec raiſon eſt renommé pour ſon excellente odeur,

& beaucoup dauantage pour l'exquis effect qu'il a de curer les playes, & autres diuers remedes que l'on experimente en luy sur la guerison des maladies. Le bausme qui vient des Indes Occidentales n'est pas de la mesme espece que le vray bausme que l'on apporte d'Alexandrie ou du Caire, & qui anciennement estoit en Iudee, laquelle Iudee (selon que Pline escrit) possedoit seule au monde ceste grandeur, iusques à ce que l'Empereur Vespasian l'apporta à Rome & en Italie. Ce qui me donne occasion de dire que l'vne liqueur & l'autre ne sont point d'vne mesme espece, c'est à cause que les arbres d'où elles sortent sont entr'eux fort differentes: car l'arbre du bausme de Palestine estoit petit, & a la façon de vigne, comme raconte Pline pour l'auoir veu, & ceux d'auiourd'huy qui l'ont veu en Orient en disent autant. Comme aussi la saincte Escriture appelle le lieu ou grossit le bausme, vigne d'Enguaddi, pour la ressemblance qu'il a auec les vignes. I'ay veu l'arbre d'où se tire le bausme des Indes, qui est aussi grand comme vn grenadier, voire approchant quelque peu de sa façon, si i'ay bonne memoire, n'ayant rien de commun auec la vigne, combien que Strabon escriue que l'arbre ancien du bausme estoit de la grandeur des grenadiers. Mais aux accidens & operatiõs, ce sont liqueurs fort semblables, comme elles le sont en leur odeur admirable, & en la cure & guarison des playes, en la couleur & en la substance, veu qu'ils racontent de l'autre bausme qu'il y en a de blãc, de vermeil, de verd, & de noir: ce que l'on void aussi en ceux des Indes. Et tout ainsi qu'ils tiroient l'ancien en

Plin. lib. 12. c. 15.

Cant. 1.

Strab. lib. 16. Geograph.

Plin. lib. 11. c. 15.

coupant & incisant l'escorce, pour en faire distiller cette liqueur, ainsi en font-ils de mesme en celuy des Indes, encor qu'il distille en plus grande quantité. Et comme en cet ancien il y en a d'vne sorte qui est tout pur, lequel ils appellent opobalsamo, qui est la propre larme qui distille, & vn autre qui n'est pas si exquis, lequel on tire du bois de l'escorce & des fueilles espraintes & cuites au feu, lequel ils appellent xylobalsami. De mesme aussi entre le bausme des Indes, il y en a vn pur qui sort ainsi de l'arbre, & d'autres que les Indiens tirent en cuisant & espreignant les fueilles & le bois, mesmes ils le sophistiquent & augmentent auec d'autres liqueurs, afin qu'il y en ait dauantage. Et n'est pas sans raison qu'ils appellent bausme, car il l'est veritablement, encor qu'il ne soit pas de la mesme espece de l'ancien, & est beaucoup estimé, & le seroit d'auantage, si ce qui est auiourd'huy és esmeraudes n'y estoit, à sçauoir d'estre à present en grande quantité. Ce qui importe dauantage, est l'vsage auquel il est employé de seruir de chresme, qui est si necessaire en la saincte Eglise, & de telle veneration, ayant declaré le Siege Apostolique que l'on face le Chresme aux Indes auec le bausme, & que l'on en vse au Sacrement de Confirmation, & aux autres Sacremens dont l'Eglise vse. L'on apporte le bausme en Espagne de la neufue Espagne de la prouince de Guatimalla, de Chiappa, & d'autres lieux où il abonde dauantage, encor que le plus estimé soit celuy qui vient de l'isle de Tollu, qui est en la terre ferme, non pas loin de Carthagene. Ce bausme est blanc, & communément ils tiennent pour

Plin.lib. 12.c.25.

plus parfait le blanc que le rouge, encor que Pline donne le premier lieu au vermeil, le ſecond au blanc, le troiſieſme au verd, & le dernier au noir: mais il ſemble que Strabon eſtime dauantage le bauſme blanc, comme les noſtres l'eſtiment. Monardes traitte amplement du bauſme des Indes en la premiere & ſeconde partie, ſpecialement de celuy de Carthagene & de Tollu, qui eſt tout vn. Ie n'ay point trouué que les Indiens anciennement eſtimaſſent beaucoup le bauſme, ny meſme l'employaſſent en vſage d'importance, encor que Monardes diſe que les Indiens curoient auec iceluy leurs playes, & que de là l'apprindrent les Eſpagnols.

Strab.lib Geograph.

De l'ambre, & des autres huilles, gommes, & drogues que l'on apporte des Indes.

CHAP. XXIX.

APRES le Bauſme, l'Ambre tient le ſecond lieu: c'eſt vne autre liqueur qui eſt auſſi odoriferante & medecinalle, mais plus eſpaiſſe de ſoy, qui ſe tourne & ſ'eſpaiſſit en vne paſte de complexion chaude & de bon parfum, lequel ils appliquent aux playes, bleſſeures & autres neceſſitez. Surquoy ie me rapporte aux Medecins, ſpecialement au docteur Monardes, qui à la premiere partie a eſcrit de ceſte liqueur, & de beaucoup d'autres medecinalles, qui viennẽt des Indes. Cet Ambre vient meſme de la neufue Eſpagne, laquelle a cet aduantage ſur les autres prouinces en ces gommes, liqueurs & ſucs d'arbres. Qui cauſe qu'ils ont là abondance de matieres, pour le par-

fum, & pour la medecine, comme eſt l'Animé, qui y vient en grande quantité, le Copal, ou ſuchicopal, qui eſt vn autre genre, comme de ſtorax, & encens, qui a meſme d'excellentes operations, & eſt d'vne tres-bonne odeur, propre pour les ſuffumigations. Meſme la Tacamahaca, & la Caranna, qui ſont auſſi fort medecinales. On apporte de ceſte prouince de l'huile d'aſpic, duquel les medecins & peintres ſe ſeruent aſſez, les vns pour leurs emplaſtres, & les autres pour vernir leurs peintures. L'on apporte meſme pour les medecins, la caſſe fiſtule, laquelle croiſt abōdamment en S. Dominique. C'eſt vn grand arbre qui porte ces cannes comme ſon fruict. L'on apporta en la flote où ie vins de S. Dominique quarante-huict quintaux de caſſe fiſtule. La ſalcepareille n'eſt pas moins cogneuë pour mille remedes, à quoy on l'employe. Il en vint en ceſte flotte cinquante quintaux de la meſme iſle. Il y a beaucoup de ceſte ſalcepareille au Peru, & de fort excellente en la prouince de Guayaquil, qui eſt ſous la ligne. Plusieurs ſe vont faire guarir en ceſte prouince, & eſt l'opinion de quelques-vns, que les ſeules eaux ſimples qu'ils boiuēt leur donnēt ſanté, à cauſe qu'elles paſſent par racines, cōme nous auons dit cy deſſus, d'où elle tire ſa vertu, tellemēt que pour ſuer en ceſte terre, il n'eſt point beſoin de beaucoup de couuerture ny d'habits. Le bois de guayac, qu'ils appellent autrement bois ſaint, ou bois des Indes, croiſt en abondance aux meſmes iſles, & eſt auſſi peſant que le fer, tellemēt qu'il ſ'enfonſe incōtinēt en l'eauë. De ceſtuy l'on en apporta en ceſte flotte trois cents cinquante

quintaux, & en eust-on peu apporter vingt, voire cent mil, s'il y auoit distribution de ce bois. Il vint aussi en la mesme flotte, & de la mesme isle, cent trente quintaux de bois de Bresil, qui est si rouge, enflambé, & si cogneu, & dont on vse tant pour les teintures & autres choses. Il y a és Indes vne infinité d'autres bois aromatiques, gommes, huilles, & drogues, de sorte qu'il n'est pas possible de les pouuoir tous raconter, & est chose aussi de peu d'importance à present. Ie diray seulement qu'au temps des rois Inguas de Cusco, & des rois Mexiquains, il y eut beaucoup de grands personnages experts à curer & medeciner auec les simples, & faisoient de fort belles cures; dautãt qu'ils auoient cognoissance de plusieurs vertus & proprietez des herbes, racines, bois & des plantes qui croissent par delà, & dont les anciens d'Europe n'ont eu aucune cognoissance. Il y a de ces simples qui sont propres pour purger, comme les racines de Mechoaçan, les pignons de la Punna, la conserue de Guanucquo, l'huile de figuier, & plusieurs autres choses, lesquelles estans bien appliquees & en temps, ne sont pas (comme ils tiennent) de moindre efficace que les drogues qui viennent d'Orient. Ce qui se peut voir, en lisant le discours qu'en fait Monardes, en la premiere & seconde partie, où il traitte amplement du Tabaco ou petum, duquel l'on a fait de notables experiences contre le venin. Le Tabaco est vn arbrisseau ou plante assez commune, qui a en soy neantmoins des rares vertus, comme entr'autres de seruir de contre-poison, ainsi que plusieurs & diuerses plantes, parce que l'Autheur de toutes

choſes a departy ſes vertus comme il luy a pleu, & n'a point voulu qu'aucune choſe naſquiſt au monde ocieuſe. Mais c'eſt vn autre don ſouuerain à l'homme de les cognoiſtre, & en ſçauoir vſer comme il conuient, ce que le meſme Createur concede à qui il luy plaiſt. Le docteur François Hernandes a fait vn bel œuure de ceſte matiere des plãtes des Indes, liqueurs, & autres choſes medecinales, par l'expres commandement & commiſſiõ de ſa majeſté, faiſant peindre & pourtraire au naturel toutes les plantes des Indes, leſquelles, cõme ils diſent, ſont en nombre de plus de mil deux cents, & diſent que cet œuure a couſté plus de ſoixante mil ducats, duquel œuure le docteur Nardus Anthonius medecin Italien a fait vn extrait curieux, & renuoye auſdits liures celuy qui voudra plus exactement cognoiſtre des plantes des Indes, principalement pour la medecine.

Des grandes foreſts des Indes, des Cedres, des Ceiuas, & autres grands arbres qui y ſont.

CHAP. XXX.

Ià ÇOIT que dés le commencemẽt du monde la terre a produit des plantes & des arbres par le commandement du Seigneur, neantmoins elle n'a laiſſé d'en produire en quelques lieux plus qu'és autres, & outre les plantes & les arbres qui par l'induſtrie des hommes ont eſté tranſplantees & apportees d'vn lieu en autre, il y en a encor beaucoup que nature a produits de ſoy-meſme. Ie croy que de ceſte ſorte il y en a da-

uantage au nouueau monde, que nous appellons Indes, soit en nombre, ou en diuersitez, que non pas au vieil monde, & terres de l'Europe, de l'Asie & Afrique. La raison est pource que les Indes sont d'vne temperature chaude & humide, comme nous auons monstré au second liure, contre l'opinion des anciens, qui cause que la terre produit en grande abondance vne infinité de plantes sauuages & naturelles, d'où vient que presque la plus grande partie des Indes est inhabitable, & qu'on n'y peut cheminer, pour les bois & espaisses forests qui y sont, ausquelles l'on trauaille cõtinuellement pour les abbatre. Il a esté besoin & necessaire pour cheminer par quelques endroits des Indes, principalement aux nouuelles entrees, de faire le chemin, en coupant les arbres, & essartant les buissons, de sorte que comme nous l'escriuent quelques religieux, qui l'ont esprouué, il a esté telle fois qu'ils n'ont peu cheminer en vn iour plus d'vne lieuë. Vn de nos freres, homme digne de foy, nous contoit que s'estant esgaré & perdu dans les montagnes, sans sçauoir quelle part, ny par où il deuoit aller, il se trouua dedans des buissons si espais, qu'il fut contraint de cheminer sur iceux sans mettre les pieds en terre, par l'espace de quinze iours entiers, & que pour y voir le Soleil, & pour remarquer quelque chemin en ceste forest si espaisse & pleine de bois, il auoit besoing de monter au coupeau des plus grands arbres, pour de là descouurir le chemin. Qui lira le discours traittant de son voyage, & combien de fois il s'est perdu & esgaré, & les chemins qu'il a cheminez, les estranges aduantures

qui luy ſont aduenuës, ce que i'ay eſcrit ſuccinctement, pour me ſembler choſe digne d'eſtre ſceuë, & qui aura quelque peu cheminé par les montagnes des Indes, encor que ce ne ſoient que les dix-huict lieuës qu'il y a de Nom de-Dieu à Panama, pourra bien penſer de quelle grandeur ſont ces foreſts des Indes, de ſorte que n'ayant aucũ Hyuer en ces parties là qui face ſentir le froid, & que l'humidité du ciel & de la terre y eſt ſi grãque, que les montagnes produiſent vne infinité de foreſts, & la campagne qu'ils appellent Sauanas, vne infinité d'herbe: il n'y a point de faute d herbe pour les paſturages, de meſrain pour les edifices, ny de bois à faire du feu. C'eſt vne choſe impoſſible de pouuoir raconter les differences & figures de tant d'arbres ſauuages, dautant que de la plus-part l'on n'en ſçait pas les noms. Les cedres ſi eſtimez anciennement ſont là fort communs, pour les edifices & pour les nauires, & y en a de diuerſes façons, les vns blancs, & d'autres roux, qui ſont fort odoriferans. Il y a vne grande quãtité de Lauriers d'vn plaiſant regard aux Andes du Peru. Aux montagnes de la terre ferme aux iſles, en Nicaragua, & en la neufue Eſpagne. Cõme auſſi il y a vne infinité de Palmes, & de Ceiuas, dequoy les Indiẽs font leurs canoes, qui ſont des bateaux faits tout d'vne piece. L'õ apporta en Eſpagne du meſrain de bois fort exquis de la Hauane, en l'iſle de Cube, où il y a vne infinité de sẽblables arbres, comme ſont l'Ebene, le Caouana, la Grenadille, les Cedres, & autres eſpeces, que ie ne cognois point. Il y a meſme de grands Pins en la neufue Eſpagne, encor qu'ils ne ſoient pas ſi

forts que ſont ceux d'Eſpagne. Ils ne portent point de pignõs, mais pommes vuides. Les cheſnes qu'ils appellent de Guayaquil, eſt vn bois exquis & odoriferant, quand on le taille, meſme il y a des cannes & roſeaux tres-hauts, des rameaux & petites cannes, deſquels ils font des bouteilles & cruches pour puiſer de l'eauë, & ſ'en ſeruent meſme en leurs baſtimens. Il y a auſſi le bois de manſle, dequoy ils font des arbres & maſts de nauires, & les eſtiment auſſi forts comme ſi c'eſtoit du fer. Le Molle eſt vn arbre de beaucoup de vertus, lequel jette des petits rameaux, dont les Indiens font du vin, ils l'appellent en Mexique, arbre du Peru, pource qu'il eſt venu de là, mais il en croiſt auſſi en la neufue Eſpagne, & de meilleur que celuy du Peru. Il y a mil autres ſortes d'arbres, dont ce ſeroit vn trauail ſuperflu d'en traitter, quelques-vns de ces arbres ſont d'vne enorme grandeur, & parleray ſeulement d'vn qui eſt en Tlaco Chauoya, trois lieues de Guaxaca, en la neufue Eſpagne. Cet arbre eſtant meſuré, ſe trouua ſeulement en vn creux auoir par dedans neuf graças, & par dehors joignant la racine, ſeize, & plus haut douze. Cet arbre fut frapé de foudre, depuis le haut iuſques au bas, au droit du cœur, qui fit ce creux qui y eſt. Ils diſent qu'auparauant que le tonnerre fuſt tombé deſſus, il eſtoit ſuffiſant pour ombrager mil hõmes. C'eſt pourquoy ils ſ'y aſſembloient pour faire leurs dances, bals & ſuperſtitions ; neantmoins il reſte encor de preſent des rameaux & de la verdure, mais non pas beaucoup. Ils ne ſçauent quelle eſpece d'arbre c'eſt, ſinon qu'ils diſent que c'eſt vne eſpece de Cedre.

de Cedre. Ceux qui trouueront cecy estrange, lisent ce que Pline raconte du Plane de Lydie, le creux duquel contenoit quatre vingts & vn pied, & ressembloit plustost vne cabane ou maison, que non pas creux d'arbre, son branchage vn bois entier, l'ombrage duquel couuroit vne grande partie de la campagne. Par ce qui est escrit de cet arbre, l'on n'aura point tant d'occasion de s'esmerueiller du Tisseran, qui auoit sa maison & mestier dans le creux d'vn chastaigner. Et d'vn autre chastaigner, si ce n'estoit cestuy-là mesme, dedans le creux duquel entroient huict hommes à cheual, & en ressortoient sans s'incommoder les vns les autres. Les Indiens exerçoient ordinairement leurs idolatries en ces arbres ainsi estranges & difformes, ainsi que faisoient mesme les anciens Gentils, comme racontent quelques autheurs de ce temps.

Plin. lib. 12. c. 1.

Des plantes & fruictiers que l'on a apportez de l'Espagne aux Indes.

CHAP. XXXI.

LES Indiens ont eu plus de profit, & ont esté mieux recompensez és plantes que l'on y a portées d'Espagne, qu'en autres marchandises; pource que le peu qui sont venuës des Indes en Espagne, y croissent peu, & y ont mal multiplié, & au contraire le grand nombre que l'on a porté d'Espagne aux Indes, y vient tres-bien, & y sont grandement multipliees. Ie ne sçay si nous deuons dire que ce soit à cause de la bonté des plantes, pour donner gloire à ce qui est d'icy, ou bien

ſi nous dirons que c'eſt la terre, pour la donner à ce qui eſt de delà. Finalemẽt il y a par delà de tout ce qui ſe produit de bon en Eſpagne & en quelques endroits meilleur, & en quelques endroits pire, comme le froment, l'orge, les porees ou verdure, & toutes ſortes de legumes, auſſi les laictuës, choux, raues, oignons, ail, perſil, naueaux, paſtenades, berengenes, ou pommes d'Amour, ſcariolles, betes, eſpinars, garuences, ou pois, febues, lentilles, & finalement tout ce qui croiſt par deçà de domeſtique, & de profit: de ſorte que ceux qui y ont fait voyage, ont eſté curieux d'y porter des ſemences de toutes ſortes, & le tout y a beaucoup fructifié encor que ç'ait eſté diuerſement, ſçauoir aux vns mieux, aux autres moins. Quant aux arbres, ceux qui plus generalement & plus abondamment ont fructifié, ont eſté les orangers, limõniers, citronniers, & autres fruicts de ceſte ſorte. Il y a deſia en quelques endroits comme des bois & des foreſts d'orangers. Ce que trouuant eſtrange, ie demanday qui auoit remply ces champs de tant d'orangers, l'on me reſpondit que cela eſtoit aduenu fortuitemẽt, d'autant que les oranges eſtans tombees à terre, & pourries, leur ſemence auoit germé, & de celles que les eaux auoient emporté en diuers endroits, venoient à naiſtre ces bois ainſi eſpais. Ce qui me ſembla vne bonne raiſon. I'ay dit que c'eſtoit le fruict qui generalement ſ'eſt plus augmenté és Indes, pource que ie n'ay eſté en nul endroit où il n'y ait des oranges, d'autant que toutes les Indes ſont vne terre chaude & humide, qui eſt ce que requiert cet arbre. Ils ne croiſſent point en la

Sierre, mais l'on les y apporte des vallees ou co-ste de la mer. La conserue d'oranges closes qu'ils font és isles, est la meilleure que i'ay veuë par deçà, ny par delà mesme. Les pesches, les presses & abricots y ont fort multiplié, & en la neufue Espagne plus qu'en autre endroit. Il croist au Peru fort peu de ces forests de fruicts, outre les pesches, & encor moins és isles. Il y croist des pommes & des poires, mais c'est assez moyennement, il y a des prunes rarement, mais des figues en abondance, principalement au Peru. Il se trouue des coings en toutes les contrees des Indes, & en la neufue Espagne, en telle abondance, qu'ils nous en donnoient cinquante à choisir pour demie realle. Il y a assez de grenades aussi, bien que elles soient toutes douces, car les aigres n'y sont point bien venues. Il y a de tres-bons mellons en quelques endroits du Peru. Les cerises & les guignes iusques auiourd'huy n'ont point encor bien fructifié és Indes, & croy que ce n'est pas faute de temperature, pource qu'il y en a de toutes sortes, mais peut estre faute de soing, ou parce que l'on n'a pas bien rencontré sa temperature. En fin ie ne trouue point que par delà ils ayent faute d'aucun fruict delicieux. Quant aux fruicts grossiers, ils n'ont point de beillottes, ny de chastaignes, & n'ay point de cognoissance que iusques auiourd'huy il y en ait creu. Les amendes y croissent, mais c'est fort peu. L'on y porte d'Espagne pour les friands, des amendes, des noix, des auellaines, & n'ay point entendu qu'il y ait des nefles, ny des cormes, ce qui importe peu. Me semble que cecy doit suffire pour

faire entendre qu'il n'y manque aucune delice de fruicts. Maintenant disons quelque chose des plantes de profit que l'on y a portees d'Espagne, & acheuerons ce traitté des plantes, qui est desia ennuyeux.

Des raisins, vignes, oliues, meures, & des cannes du sucre.

CHAP. XXXII.

I'ENTENS par les plantes profitables celles qui outre ce que l'on en mange au logis, apportent de l'argent à leur maistre. La principale desquelles est la vigne, de laquelle vient le vin, le vin-aigre, le raisin vert & sec, le verjus & le sirop. Mais le vin est celuy qui vaut le mieux. Il ne croist point de vin ny raisin és isles ny terre ferme, mais en la neufue Espagne y a quelques vignes qui portent du raisin, toutesfois l'on n'en fait point de vin. La cause en doit estre pource que le raisin ne se meurit pas bien à cause des pluyes qui y viennent aux mois de Iuillet & Aoust, qui les empeschent de meurir: ils s'en seruent tant seulement pour manger. L'on y porte le vin d'Espagne & des Canaries, comme en tout le reste des Indes, reserué au Peru & au royaume de Chillé, où il y a des vignes qui rapportent de tres-bon vin, lesquelles vont chaque iour croissant en quantité, à cause que c'est vne grande richesse en ce pays, & en bonté, parce qu'auec le temps ils deuiennent plus experimentez vignerons. Les vignes du Peru sont communes és vallees chaudes, où il y a des eauës, & les arrousent

auec la main, pource qu'il n'y tombe point de pluyes du ciel, & aux Lanos, & en la Sierre elle n'y vient point à temps. Il y a des endroits où les vignes ne sont point arrousees ny du ciel ny de la terre,& toutesfois elles ne laissent de fructifier en grande abondance,comme en la vallée d'Yca, & aux fosses qu'ils appellent de Villacuri, esquels lieux il se trouue des fossez ou terres enfoncees parmy les morts sablons,lesquels sont toute l'annee d'vne incroyable fraischeur,sans qu'il y pleuue aucunement en quelque saison que ce soit, ny qu'il y ait des eauës pour les arrouser artificiellement. La cause est parce que le terrouer est spongieux, & qu'il succe l'eauë des riuieres qui viennent de la Sierre, qui humectent ces sablons, ou bien c'est l'humidité de la mer (comme d'autres pensent) laquelle passant au trauers de ce sable, cause que l'eauë n'en est pas sterile ny inutile, ainsi que le Philosophe l'enseigne. Les vignes y ont tant multiplié, qu'à ceste occasion les dismes des Eglises y sont augmẽtés de cinq & six fois au double depuis vingt ans. Les vallees plus fertilles de vignes sont Victor, proche d'Arequipa, Yca, au terrouer de Lyma, & Caraguato, au terrouer de Chuquiauo. Ils portent ce vin à Potozi, Cusco & en diuers endroits, ce qui est vn grand reuenu: car auec toute l'abondance qu'il y en a, vne bouteille ou arrobe y vaut cinq ou six ducats, que si c'est vin d'Espagne, comme on y en porte communément aux flottes, il en vaut dix ou douze. L'on fait du vin comme celuy d'Espagne au royaume de Chillé, pource que c'est le mesme climat, mais il se gaste quand l'on l'apporte au Peru.

Ils mangent des raiſins où l'on ne peut boire de vin, & eſt choſe admirable que l'on trouue en la cité de Cuſco des raiſins frais tout le long de l'annee, qui vient (comme ils me dirent) de ce que les vallees produiſent du fruict en diuers mois de l'an, ſoit qu'ils entent les vignes en diuerſes ſaiſons, ou que ceſte varieté vienne de la qualité de la terre: quoy qu'il en ſoit, c'eſt vne choſe certaine qu'il y a quelques vallees qui portẽt du fruict tout le long de l'annee. Si quelqu'vn ſ'eſmerueille de cecy, il ſe pourra eſmerueiller dauantage de ce que ie diray, & peut eſtre ne le croira pas. Il y a des arbres au Peru, deſquels l'vne moitié donne du fruict ſix mois durant, & l'autre moitié en dõne les autres ſix mois. En Malla, qui eſt treze lieuës diſtante de la cité des Rois, y a vn figuier, duquel la moitié qui eſt au coſté du Sud, eſt verte, & donne du fruict vne ſaiſon de l'annee, ſçauoir quand il eſt Eſté en la Sierre, & l'autre moitié qui eſt vers les Lanos du coſté de la mer, eſt verte, & donne ſon fruict en l'autre ſaiſon contraire, quãd il eſt Eſté aux Lanos. Ce qui prouient de la varieté de la temperature & de l'air qui vient d'vne part ou d'autre. Le reuenu du vin qui y eſt n'eſt pas petit, mais il ne ſort point de la prouince. Mais la ſoye qui ſe fait en la neufue Eſpagne ſe tranſporte és autres royaumes, comme au Peru. Il n'y en auoit point au temps des Indiens, mais l'on y a porté des meuriers d'Eſpagne, & y viennẽt bien, principalement en la prouince qu'ils appellent Miſtecqua, où il y a des vers à ſoye, & mettent en œuure la ſoye qu'ils en recueillent, dont ils font de tres-bon tafetas. Toutesfois ils n'en ont point

fait iusques à present de damas, de satins, ny de velours. Le sucre est vn autre reuenu plus grand, veu que non seulement on en consomme és Indes, mais aussi l'on en apporte beaucoup en Espagne, car les cannes croissent fort bien en diuerses parties des Indes. Ils ont basty leurs engins aux isles, en Mexique, au Peru, & en d'autres endroits qui leur apportent vn fort grand reuenu. L'on me dit que l'engin à sucre de Nasca souloit valoir de reuenu plus de trente mil pezes par chacun an. Celuy de Chicama, ioignant Truxillo, estoit mesme d'vn grand reuenu, & ceux de la neufue Espagne aussi ne le sont pas moins : car c'est vne chose estrange que ce que l'on gaste & consomme de sucre és Indes. L'on apporta de l'isle de sainct Dominique en la flotte où ie vins, huict cens quatre vingts & dix-huict cassons de sucre, lesquels estãs comme ie les veids charger en Port-riche, chaque casse deuoit estre à mon opinion de huict arrobes pesant, qui sont deux cens. Le sucre est le principal reuenu de ces Isles, tant se sont addonnez les hommes à l'appetit des choses douces. Il y a mesme des oliues & oliuiers aux Indes, ie dy en Mexique & au Peru : toutesfois il n'y a point eu encor iusques auiourd'huy aucun moulin à huile, & ne s'en fait point, parce qu'ils consomment toutes les oliues à manger, & les accommodent fort bien : ils trouuent que pour faire l'huile le coust y est plus grand que le profit. C'est pourquoy l'on y porte tout l'huille qu'il y a d'Espagne. En cet endroit i'acheueray la matiere des plantes, & venons aux animaux des Indes.

Du bestial portant laine, & des vaches.

CHAP. XXXIII.

Il se trouue qu'il y a trois sortes d'animaux és Indes, dont les vns y ont esté portez d'Espagne, les autres sont de la mesme espece de ceux que nous auons en Europe, & toutesfois n'y ont point esté portez par les Espagnols, & les autres sont animaux propres des Indes, & desquels l'on ne trouue point en Espagne. De la premiere sorte sont les brebis, vaches, cheures, porcs, cheuaux, asnes, chiens, chats, & autres tels animaux: car il y en a és Indes de toutes ces especes. Le menu bestial y a beaucoup multiplié, que si l'on y pouuoit approfiter les laines pour les enuoyer en Europe, ce seroit vne des plus grandes richesses qu'ils eussent és Indes: pource que les troupeaux de brebis ont là vn grand nombre de pasturages, sans que l'herbe y diminuë en beaucoup d'endroits. Il y a au Peru vne telle abondance de ces pasturages & herbages, que personne n'en possede en propre, mais chacun fait paistre ses troupeaux où il veut. Pour ceste raison il y a communément grande abondance de chairs, lesquelles sont à fort bon marché: mesme les autres choses qui procedent des brebis, comme le laict & le fromage. Ils furent vn temps qu'ils laisserent perdre toutes les laines, iusques à ce que quelques-vns se mirent à les mesnager & en faire des draps & couuertures, qui a esté vn grãd secours pour le commun peuple de ceste terre: d'autant que le drap de Castille y est fort cher. Il y a plusieurs drapiers drapans au

Peru, & beaucoup dauantage en la neufue Espagne, encor que les draps que l'on y porte d'Espagne soient beaucoup meilleurs, soit que la laine en soit plus fine, ou que les ouuriers soient plus experts. Autresfois se sont trouuez des hommes qui possedoient soixante & dix & cent mil testes de brebis, encor qu'à present n'y en ait gueres moins. Que si c'estoit en Europe, ce seroit vne tres-grande richesse, mais en ce pays-là ce n'est qu'vne moyenne richesse. En plusieurs endroits des Indes, & croy que c'est en la plus grand' part, le menu bestial ne fructifie & n'y profite pas bien à cause que l'herbe est haute, & la terre si vicieuse, qu'il n'y peut pas bien paistre comme le grand bestial. C'est pourquoy il y a vne innumerable multitude de vaches, desquelles y a de deux sortes. Les vnes sont domestiques, & qui vont en troupeaux, comme en la terre de Charca, & en autres prouinces du Peru, comme mesme en toute la neufue Espagne. De ces vaches domestiques ils s'en seruent & en tirent de la commodité tout ainsi qu'en Espagne, sçauoir la chair, le beurre, les veaux, & les bœufs pour labourer la terre. L'autre sorte de vaches sont sauuages, qui se tiennent és montagnes & forests: c'est pourquoy on ne les dompte point, & n'ont aucun maistre à qui elles soient en propre, tant pour l'aspreté & espaisseur des forests, que pour la grande multitude qu'il y en a: & celuy qui le premier les tuë, en est le maistre, comme d'vne beste de chasse. Ces vaches sauuages ont tellement multiplié en sainct Dominique, & en d'autres endroits des enuirons, qu'elles vont à milliers par les campagnes & bois, n'ayans

aucun maiſtre à qui elles appartiennent. L'on fait la chaſſe à ces beſtes, pour leur cuir tant ſeulement, & ſortent en la campagne des negres ou des blancs à cheual, auec leurs coupe-iareſts, qui courent les taureaux & vaches, & quand ils les ont frappez & arreſtez, ils leur appartiennent. Ils les eſcorchent, & en portent la peau en leur maiſon, laiſſant la chair perdue, ſans qu'il y ait perſonne qui la prenne ou emporte, à cauſe de l'abondance qu'il y en a. Tellement qu'ils m'ont atteſté en ceſte iſle, qu'en quelques endroits l'air ſ'y eſtoit corrõpu, pour l'abondance de ces chairs empuanties. Le cuir que l'on apporte en Eſpagne eſt vn des meilleurs reuenus des Iſles, & de la neufue Eſpagne. En la flotte de quatre vingts & ſept, il vint de ſainct Dominique le nombre de trente-cinq mil quatre cens quarante quatre cuirs de vaches, & de la neufue Eſpagne ſoixante quatre mil trois cents cinquante, qu'ils eſtimerent à quatre vingts ſeize mil cinq cens trente deux pezes. De ſorte que quand l'on deſcharge vne de ces flottes, c'eſt choſe admirable de voir la riuiere de Seuille, & cet arcenat où ſe deſchargent tant de cuirs & de marchandiſe. Il y a auſſi des cheures en grand nombre, le principal profit deſquelles eſt le ſuif, outre les cabrits, le laict, & autres commoditez qu'on en tire : d'autant que les riches & les pauures ſe ſeruent de ce ſuif pour leur eſclairer, car comme il y en a grande quantité, auſſi y eſt-il à fort bon conte, & plus que l'huile meſme. Il eſt vray que tout le ſuif dont ils ſe ſeruent, n'eſt pas ſeulement de celuy des maſles. Ils en accommodent les marroquins pour la chauſſeure, tou-

tesfois ie n'ay point opinion qu'ils ſoient ſi bons comme ceux que l'on y porte de Caſtille. Les cheuaux y ont multiplié, & y ſont exquis en beaucoup d'endroits, voire en la plus-part ſ'y en trouue des races d'auſſi bõs comme les meilleurs d'Eſpagne, tant pour courir vne carriere & pour parade, que pour le trauail, & pour faire chemin. C'eſt pourquoy ils ſe ſeruent pour beſtes de loüage & pour voyager, le plus ordinairement des cheuaux, combien qu'il n'y ait pas faute de mulles, car il y en a beaucoup, ſpecialement és lieux où ſe font les voitures par terre, comme en la terre ferme. Il n'y a pas vn ſi grand nombre d'aſnes, auſſi ils ne ſ'en ſeruent gueres à cet vſage, ny pour le trauail & ſeruice. Des chameaux il y en a quelque peu, & en ay veu au Peru qui y auoient eſté portez des Canaries, & qui y auoient multiplié, mais aſſez petitement. En ſainct Dominique les chiens y ont multiplié en nombre, & en grandeur, d'vne telle façon, que c'eſt auiourd'huy la playe & l'affliction de ceſte iſle. Car ils mangent les brebis, & vont en troupes par les champs. Ceux qui les tuent y ont vn tel ſalaire, que ceux qui tuent les loups en Eſpagne. De vrais chiens, il n'y en auoit point premierement és Indes, mais quelques animaux ſemblables à des petits chiens, leſquels les Indiens appellent Alco, c'eſt pourquoy ils appellent du meſme nom d'Alco les chiens que l'on y a portez d'Eſpagne, à cauſe de la reſſemblance qui eſt entre eux, & ſont les Indiens ſi amis de ces petits chiens, qu'ils eſpargneront pluſtoſt leur manger pour leur donner. Tellement que quand ils vont par

pays, ils les portent auec eux sur leurs espaulles, ou en leur sein, & quand ils sont malades ils tiennent ces petits chiẽs auec eux, sans se seruir d'eux en autre chose que pour l'amitié & compagnie.

De quelques animaux de l'Europe que les Espagnols trouuerent és Indes, & comment ils peuuent y auoir passé.

CHAP. XXXIIII.

C'Est vne chose certaine que l'on a porté d'Espagne tous ces animaux dont i'ay parlé, & qu'il n'y en auoit point és Indes quand elles furent premierement descouuertes, il n'y a pas cent ans: car outre que c'est vne chose qui peut estre approuuee par des tesmoins qui viuent encores, c'en est vne preuue suffisante, de voir que les Indiens n'ont en leur langue aucun mot propre pour signifier ces animaux, mais ils se seruent des mesmes noms Espagnols, combien qu'ils soient corrompus: pour-autant que ne cognoissans point la chose, ils prindrent le mot commun aux lieux dont elle auoit esté apportee. I'ay troué ceste reigle bonne pour discerner quelles choses auoient les Indiens auparauant que les Espagnols y vinssent, & celles qu'ils n'auoieut point: car ils donnoient vn nom à celles qu'ils auoient, & cognoissoient desia, & ont donné des noms nouueaux à celles qu'ils ont eu de nouueau, qui sont les mesmes noms Espagnols le plus communément, quoy qu'ils les prononcent à leur mode, comme au cheual, au vin, & au froment. L'on y trouua des animaux de la mesme espec

de ceux que nous auons en l'Europe: ſans qu'ils y euſſent eſté portez par les Eſpagnols. Il y a des lyons, des tygres, ours, ſangliers, renards, & d'autres beſtes fieres & ſauuages, dequoy nous auons propoſé vn argument au premier liure, ſçauoir que n'eſtant pas vray-ſemblable qu'ils euſſent paſſé aux Indes par mer, attēdu que c'eſt vne choſe impoſſible de paſſer l'Ocean à nage, & ſeroit vne folie de penſer que les hommes les euſſent embarquez auec eux, il ſ'enſuit que ce monde ſe continuë en quelque endroit auec l'autre nouueau, par où ces animaux peuuent auoir paſſé, & peuplé peu à peu ce nouueau monde: puis que ſuiuant l'Eſcriture ces animaux ſe ſauuerent en l'Arche de Noé, & de là ils ont multiplié au mō- *Gen. 6.*
de. Les lyons que i'ay veus ne ſont rouges, & n'ōt point ces crins, auec leſquels on a accouſtumé de les peindre. Ils ſont gris, & non pas ſi furieux comme on les void en peinture. Les Indiens ſ'amaſſent & ſ'aſſemblent pour prendre & chaſſer les lyons, & font comme vn circuit, qu'ils appellent chaco, dont ils les enuironnēt, puis les tuent à coups de pierres, de baſtons, & d'autres inſtrumēs. Ces lyons meſmes ont accouſtumé de grimper aux arbres, où eſtans montez, les Indiens les tuent auec des lances, ou arbaleſtes, & plus facilement auec des arcbuzes. Les tygres y ſont plus furieux & plus cruels, & ont la rencontre plus dangereuſe, à cauſe qu'ils ſ'eſlancent & aſſaillent en trahiſon. Ils ſont tachetez, & de la meſme façon que les hiſtoriographes les peignent. I'ay ouy quelquesfois conter que ces tygres eſtoient animez contre les Indiens, & qu'ils n'aſſailloient

point les Eſpagnols,ou bien peu,& qu'ils alloiẽt prendre & choiſir vn Indien au milieu des Eſpagnols,& qu'ils les emportoient. Les ours qu'ils appellent en langue de Cuſco, otoioncos, ſont de la meſme eſpece que ceux d'icy, & ſe terriſſent. L'on y void peu de ruches, pource que les rais de miel qui ſont és Indes ſe trouuent aux arbres,& deſſous la terre,& non pas aux ruches,cõme en Caſtille.Les rais de miel que i'ay veus en la prouince de Charcas, que là ils appellent le chiguanas, ſont d'vne couleur griſe, ayans peu de ſuc, & reſſemblent plus à vne paille douce, qu'à des rais de miel.Ils diſent que les abeilles ſont petites comme mouches, & qu'elles jettent leur eſſain deſſouz la terre. Le miel en eſt aſpre,& noir, toutesfois en quelques endroits il y en a de meilleur,& des rayons mieux formez, comme en la prouince de Tucuman en Chillé, & en Carthagene. Ie n'ay point veu ny ouy parler qu'il y ait des ſangliers,mais des renards & autres animaux qui mangent les beſtes,& la volaille,il y en a plus que les paſteurs ne voudroiẽt.Outre ces animaux qui ſont furieux & dommageables, il y en a d'autres profitables,qui n'y ont point eſté portez par les Eſpagnols, comme ſont les cerfs, & autres, dont y en a grande abondance en toutes les foreſts. Mais la plus grande partie eſt vne venaiſon ſans cornes, à tout le moins ie n'y en ay point veu d'autres, ny ouy parler qu'on y en ait veu, & tous ſont ſans cornes, comme corcos. Il ne me ſemble pas difficile de croire: mais eſt preſque certain que tous ces animaux par leur legereté,& pour eſtre naturellement ſauuages, ayent paſſé

d'vn monde à l'autre par quelque endroit où ils ſe ioignent, puis qu'aux grandes iſles & eſloignees de la terre ferme, ie n'ay point de cognoiſſance qu'il ſ'y en trouue, quoy que i'aye fait recherche de le deſcouurir.

Des oiſeaux de par deçà qui ſont és Indes, & comment ils peuuent y auoir paſſé.

CHAP. XXXV.

L'ON pourra plus facilement croire qu'il en ſoit ainſi des oiſeaux, & qu'il y en a de la meſme eſpece de ceux de par deçà, comme ſont les perdrix, les tourtes, pigeons, ramiers, cailles & pluſieurs & diuerſes ſortes de faucons, leſquels l'on enuoye de la neufue Eſpagne & du Peru, aux ſeigneurs d'Eſpagne, d'autant qu'on en fait grande eſtime. Il y a meſme des herons, & des Aigles de diuerſes ſortes, & n'y a point de doute que ces eſpeces d'oiſeaux & autres ſemblables, n'y ayent paſſé bien pluſtoſt que les lyons, les tygres, & les cerfs. Il ſe trouue auſſi és Indes vn grand nombre de perroquets, ſpecialement aux Andes du Peru, & és iſles de Port-riche & ſainct Dominique, où ils vont par bandes, comme font les pigeons par deçà. En fin les oiſeaux auec leurs aiſles vont où ils veulent, & certainement pluſieurs eſpeces d'iceux pourront bien paſſer le Golphe, puis que c'eſt choſe certaine, comme Pline l'afferme, qu'il *Plin. lib.*
y en a beaucoup qui paſſent la mer, & vont en des *10. c. 23.*
regions fort eſtranges, combiē que ie n'aye point leu qu'aucuns oiſeaux paſſent au vol vn ſi grand golphe comme eſt celuy de la mer Oceane des Indes. Toutesfois ne le tiens-ie pas pour du tout

impoſſible, puis que l'opinion commune des mariniers eſt, qu'il ſ'en trouue deux cents lieuës, voire beaucoup dauantage loing de la terre, & que meſme, cõme Ariſtote l'enſeigne, les oiſeaux endurent facilement eſtre dans l'eauë, d'autant qu'ils ont peu de reſpiration, comme nous voyõs aux oiſeaux maritimes, leſquels ſe plongent & ſont vn long temps dedans l'eauë. Ainſi pourra-on dire que les oiſeaux qui ſe trouuent à preſent en la terre ferme, & és iſles des Indes, ont peu paſſer la mer, ſe delaiſſans en des iſlettes, & en des terres qu'ils recognoiſſent par vn inſtinct naturel (comme Pline raconte de quelques-vns) ou parauanture ſe laiſſans tomber en l'eauë, quand ils ſont fatiguez de voller, & apres reprenans le vol, quand ils ſe ſont repoſez quelque peu. Quãt aux oiſeaux que l'on void és iſles, eſquelles il n'y a point d'animaux terreſtres, ie tiens ſans doute qu'ils y ont paſſé par vne des façõs ſuſdites. Mais pour les autres oiſeaux qui ſe trouuent en la terre ferme, principalement ceux qui ont vn petit vol, il eſt plus aiſé de croire qu'ils y ayent eſté cõme les animaux de la terre, qui ſont de la meſme eſpece de ceux d'Europe. Car il y a aux Indes de grands oiſeaux fort peſans, comme les Auſtruches, dont il y en a fort au Peru, leſquelles ont accouſtumé d'eſpouuenter quelquesfois les moutons du pays qui vont chargez. Mais laiſſant ces oiſeaux, qui ſe gouuernent d'eux-meſmes, ſans que les hommes en ayent le ſoing, ſi ce n'eſt pour la chaſſe, parlons des oiſeaux domeſtiques. Ie m'eſmerueille des poulles, attẽdu qu'il y en auoit aux Indes auant que les Eſpagnols y arriuaſſent,

Ariſt. lib. 3. de Part. animal. c. 6

Plin. lib. 10. c. 25.

ce qui

ce qui est assez prouué, parce qu'elles ont vn nom propre du pays, & appellent la poulle Gualpa, & leur œuf Ponto, & ont en vsage le mesme prouerbe que nous auons icy, d'appeller poulle vn homme coüard. Ceux qui furent à la descouuerte des isles de Salomon, racontent qu'ils y ont veu des poulles semblables aux nostres. L'on peut entendre que la poulle estant vn oiseau si domestique, & si profitable comme elle est, les hommes les y ont peu porter auec eux, quand ils passerent d'vn lieu en autre, comme nous voyons encor auiourd'huy, & que les Indiens en voyageant portoient leur poulle, ou poullet sur la charge qu'ils portent sur leurs espaulles, & mesmes les portent facilement en leurs poulliers, & cages de jonc, ou de bois. Finalement il y a és Indes beaucoup d'espece d'animaux, & d'oiseaux de ceux de l'Europe que i'ay dites, & d'autres sortes que d'autres pourront raconter.

Comme il est poßible qu'il y ait és Indes quelques sortes d'animaux, dont il n'y ait point ailleurs.

CHAP. XXXVI.

C'Est chose plus difficile de monstrer & prouuer quel commencement ont eu plusieurs & diuerses sortes d'animaux qui se trouuent és Indes, de l'espece desquels nous n'auons point en ce continent. Car si le Createur les a produits en ces parties, il ne faut point alleguer, ny auoir recours à l'Arche de Noé, & n'estoit point de besoin de sauuer alors toutes les especes

d'oiseaux & animaux, si d'autres deuoient estre creées de nouueau : d'autre-part on ne pourroit pas dire que le monde eust esté fait & acheué és six iours de la creation, s'il y eust eu encor d'autres nouuelles especes à former, & principalemẽt des animaux parfaits, & non moins excellents que ceux qui nous sont cogneus. Si nous disons donc que toutes les especes d'animaux furent conseruees en l'Arche de Noé, il s'ensuit que les animaux, de l'espece desquels il ne s'en trouue en d'autres endroits qu'és Indes, y ayent passé de ce continent, tout ainsi comme nous auons dit des autres animaux qui nous sont cogneus. Cela supposé, ie demande comme il est possible qu'il n'en soit resté par deçà aucun de leur espece, & comme il s'en trouue seulemẽt par delà, où ils sont comme voyagers & estrangers. C'est à la verité vne question qui m'a long temps tenu en perplexité. Ie dy pour exemple, si les moutons du Peru, & ceux qu'ils appellent Pacos, & Guanacos, ne se trouuent point en d'autres regions du monde, qui les a portez au Peru, ou comment y ont-ils esté, veu qu'il n'est demeuré aucune apparence, ny reste d'iceux en tout ce monde ? Que si ils n'y ont point passé d'vne autre region, comment se sont-ils formez & produits par delà ? Parauanture Dieu a-il fait vne autre nouuelle creation d'animaux ? Ce que ie dy de ces Pacos & Guanacos, ie le dy de mil autres differentes especes d'oiseaux & d'animaux de forest, qui iamais n'ont esté cogneus, ny de figure, ny de nom, & desquels il n'est fait aucune mention, soit entre les Latins, soit entre les Grecs, ou quelques autres nations de ce

monde. Il faut donc dire que combien que tous les animaux ſoient ſortis de l'Arche, neantmoins par vn inſtinct naturel & prouidence du ciel, diuers genres d'iceux ſ'eſpartirent en diuerſes regions, en aucunes deſquelles ils ſe trouuerent ſi bien, qu'ils n'en voulurent point partir: ou ſ'ils en ſortirent, ne ſe conſeruerent, ou bien en fin de temps ils perirent totalement, comme l'on void arriuer en beaucoup de choſes: car ſi l'on y veut regarder de pres, on trouuera que ce n'eſt pas tant ſeulement vne choſe propre & particuliere és Indes, mais auſſi generale en beaucoup d'autres regions & prouinces de l'Aſie, d'Europe & d'Afrique, eſquelles l'on dit qu'il y a certaines eſpeces d'animaux qui ne ſe trouuent point en d'autres regions, au moins ſ'il ſ'en trouue ailleurs, l'on recognoiſt qu'ils y ont eſté portez de là. Puis donc que ces animaux ſont ſortis de l'Arche, comme pour exemple, les Elephans que l'on trouue ſeulement en l'Inde Orientalle, & de là ſe ſont communiquez en d'autres regions, nous en pourrions dire autant de ces animaux du Peru, & des autres des Indes, qui ne ſe trouuent en autre partie du monde. L'on peut bien auſſi conſiderer ſur ce ſujet, ſi tels animaux different en eſpece, & eſſentiellement de tous les autres, ou ſi ceſte leur difference eſt accidentalle, laquelle peut y auoir eſté cauſee par diuers accidents, comme nous voyons au lignage des hommes, que les vns ſont blancs, & les autres ſont noirs, les vns geans, les autres nains, & en l'eſpece des ſinges, les vns n'ont point de queuë, & les autres en ont: entre les moutons, les vns

ſont rez,& les autres velus, les vns grãds & forts, qui ont le col fort long, comme ceux du Peru, & les autres foibles & petits, ayans le col court cõme ceux de Caſtille. Mais pour en parler plus ſainement, qui voudra par ce diſcours, en mettant ſeulement ces differences accidentales, conſeruer la propagation des animaux és Indes, & les reduire à ceux d'Europe, prẽdra vne charge, de laquelle il pourra mal-aiſément ſortir à ſon honneur. Car ſi nous deuons iuger les eſpeces d'animaux par leurs proprietez, ceux des Indes ſont ſi differends, que c'eſt appeller l'œuf chaſtaigne, de les vouloir reduire aux eſpeces cognuës de l'Europe.

Des oiſeaux qui ſont propres ès Indes.

CHAP. XXXVII.

IL y a aux Indes de pluſieurs ſortes d'oiſeaux remarquables, ſoit qu'ils ſoient de la meſme eſpece de ceux d'icy, ou autres differents. Ils apportent de la Chine certains oiſeaux qui n'ont point de pieds aucunement, & tout leur corps eſt quaſi plume. Ils ne ſ'aſſient point en terre, mais ils ſe pendent aux rameaux par des fillets, ou plumes qu'ils ont, & ainſi ſe repoſent comme des mouſches, & choſes aëriennes. Au Peru il y a des oiſeaux qu'ils appellent Tomineios, ſi petits, que beaucoup de fois i'ay douté les voyant voler ſi c'eſtoient abeilles, ou papillons : mais à la verité ce ſont oiſeaux. Au contraire ceux qu'ils appellent condores, y ſont d'vne extreme grandeur, & d'vne telle force, que non ſeulement ils ouurent & deſpecent vn moutõ, & le mangent, mais auſſi

vn veau tout entier. Ceux qu'ils appellent Auras, & les autres poullazes (lesquelles ie croy quant à moy estre du gẽre des corbeaux) sont d'vne estrãge legereté, & ont la veuë fort aiguë, estans fort propres pour nettoyer les citez, d'autant qu'ils n'y laissent aucunes charongnes, ny choses mortes. Ils passent la nuict sur les arbres, ou sur les rochers, & au matin ils viennent aux citez se mettans sur le sommet des plus hauts edifices, d'où ils espient & attendent leur prise. Leurs petits ont le plumage blanc, comme l'on raconte des corbeaux, & changent le poil en noir. Les guacamayac, sont oiseaux plus grands que perroquets, & leur ressemblent en quelque chose, ils sont estimez pour la diuerse couleur de leur plumage, qui est fort beau, & fort agreable. En la neufue Espagne il y a abondance d'oiseaux, d'vn excellẽt plumage, de sorte qu'il ne s'en trouue point en Europe qui en approchent, comme l'on peut voir par les images de plumes qu'ils apportent de là, lesquels auec beaucoup de raison sont prisez & estimez, donnans occasion de s'esmerueiller que l'on puisse faire auec des plumes d'oiseaux vne œuure si delicate & si parfaitement esgale, qu'ils semblent proprement estre de vrayes couleurs de peinture, & ont vn œil & vn regard si gay, si vif, & si agreable, que le peintre n'en peut pas faire de si beaux auec son pinceau & ses couleurs. Quelques Indiẽs, bons ouuriers & experts en cet art, pourtrayent de ces plumes, & representent parfaitement ce qu'ils voyent peint auec le pinceau, de telle façon que les peintres d'Espagne n'ont en ce poinct aucun auantage sur eux. Le precepteur

du Prince d'Espagne Dom Philippe, luy donna trois estampes, ou pourtraits faits de plume, comme pour mettre en vn breuiaire, lesquelles son Altesse mõstra au roy Dom Philippe nostre sieur, son pere, lesquels sa majesté contemplant, & regardant de pres, dit qu'il n'auoit iamais veu en œuure si petite vne chose de si grande perfection & excellence. Comme on eut vn iour presenté à la Saincteté de Sixte cinquiesme, vn autre quarre plus grand, où estoit pourtrait sainct François, & qu'on luy eust dit que les Indiens faisoient cela de plume, il le voulut esprouuer, touchant des doigts le tableau, pour voir si c'estoit plume, dautant que cela luy sembloit chose merueilleuse d'estre si proprement agencé, que la veuë ne pouuoit iuger & discerner si c'estoient couleurs naturelles de plume, ou si elles estoient artificielles de pinceau. C'est vne chose fort belle que les rais & regard que jette vn vert, vn orangé comme doré, & autres couleurs fines, & vne chose digne de remarquer, que les regardans d'vne autre façon, on les void comme couleurs mortes. Ils font les meilleures & plus belles images de plume, en la prouince de Mechouacan, & au bourg de Pascaro. La façon est qu'auec de petites pinces delicates ils arrachent les plumes des mesmes oiseaux morts, & auec vne colle desliee qu'ils ont, les vont attachant legerement, & poliement. Ils prennent ces plumes si delicates, & petites de ces oiseaux, qu'ils appellent au Peru, Tomincios, ou d'autres semblables, qui ont de tres-parfaites couleurs en leurs plumes. Les Indiens outre ces images, se seruoient des plumes en beaucoup

d'autres ouurages fort precieux ; ſpecialement pour l'ornement des rois & ſeigneurs de leurs temples & idoles. Car il y a auſſi d'autres grands oiſeaux qui ont des plumes excellentes, & tres-fines, dequoy ils faiſoient des pannaches, & plumages bigarrez, ſpecialement quand ils alloient en guerre, les enrichiſſant d'or & d'argent fort artificieuſement, qui eſtoit vne choſe de grand prix. Les meſmes oiſeaux y ſont encor auiourd'huy, mais ils n'en ſont pas tant curieux, & n'en font plus tant de pannaches, ny de gentilleſſes comme ils ſouloient. Il y a aux Indes d'autres oiſeaux du tout contraire à ceux-cy de ſi riche plumage, leſquels outre ce qu'ils ſont laids, ne ſeruent d'autre choſe que de faire de la fiente, & neãtmoins ne ſont-ils pas peut-eſtre de moindre profit. I'ay conſideré cela m'eſmerueillant de la prouidence du Createur, qui a ainſi ordonné que les autres creatures ſeruent aux hommes. En quelques Iſles ou Phares qui ſont joignant la coſte du Peru, l'on void le long des pics & montagnes toutes blanches, & diroit-on à les voir que ce ſeroit de la neige, ou que tout y eſt vne terre blanche, mais ce ſont des monceaux de la fiente de ces oiſeaux marins qui vont là continuellement fienter, & y en a ſi grande abondance, qu'elle ſe hauſſe pluſieurs aulnes, voire pluſieurs lances en haut : ce qui ſemble choſe fabuleuſe. Ils vont auec des baſteaux à ces iſles, ſeulement pour charger ceſte fiente, pource qu'il n'y a autre fruict, grand ny petit en icelles : & eſt ceſte fiente ſi commode & ſi profitable, que la terre qui en eſt fumee

rapporte du fruict en fort grand' abondance. Ils appellent ceste fiente guano, d'où a prins le nom la vallee qu'ils disent de limaguana, és vallees du Peru, où ils se seruent de ceste fiente, & est la plus fertile de ce terroir. Les coings, grenades, & autres fruicts y excedent en grandeur & bonté tous les autres, & disent que c'est pource que l'eauë auec laquelle ils les arrousent passe par de la terre fumee de ceste fiente, qui cause la beauté de ce fruict. Tellement que ces oiseaux n'ont pas seulement la chair pour seruir de viande, le chãt pour la recreation, la plume pour l'ornement & gaillardise, mais aussi leur fiente sert pour engraisser la terre. Ce qui a esté ainsi ordonné par le Createur souuerain pour le seruice de l'homme, afin qu'il se ressouuienne de recognoistre & estre loyal à celuy duquel tout son bien procede.

Des bestes de chasse.

CHAP. XXXVIII.

OVtre les animaux de chasse dont nous auons parlé, qui sont communs és Indes & à l'Europe, il y en a d'autres qui se trouuent par delà, dont ie ne sçache point qu'il y en ait par deçà, sinon que parauanture ils y ayent esté apportez de ces parties là. Ils appellent Sainos, des animaux qui sont faits comme petits porcs, qui ont ceste chose estrange d'auoir le nombril sur l'eschine du dos. Ceux-là vont par les bois en troupes, ils sont cruels sans estre aucunement craintifs, au contraire ils assaillẽt & ont des crocs comme rasoirs, auec lesquels ils font de dangereuses blesseures &

incisions, si ceux qui les chassent ne se mettent en lieu de sauue-garde. Ceux qui les chassent pour les tuer plus seurement montent en des arbres, où incontinent les sainos ou porcs accourent & arriuent en troupe à mordre l'arbre quand ils ne peuuent nuire à l'homme, & alors du haut auec vne lance ils blessent & tuent ceux qu'ils veulẽt. Ils sont tres bons à mãger, mais il est besoin aussi tost leur oster & couper ce rond qu'ils ont au nombril de l'espine, car autrement dans vn iour ils se corromproient. Il y a vne autre race de petits animaux qui ressemblent à des cochons de laict, & les appellent Guadatinais. Ie doute s'il y auoit aux Indes auant que les Espagnols y vinssent, des porcs de la mesme espece de ceux d'Eurore, dautant qu'en la descouuerte des isles de Salomon, il est dit qu'ils y trouuerent des poulles & des porcs d'Espagne. Mais quoy que ce soit, c'est vne chose certaine que ce bestial a multiplié presque en toutes les parties des Indes fort abõdamment. Ils en mangent la chair fraische, la tiennent aussi saine & bonne comme si c'estoit du mouton, comme en Carthagene en quelques endroits ils sont deuenus sauuages & cruels, & leur fait-on la chasse comme à des sangliers, ainsi que l'on void en sainct Dominique, & és autres isles où le bestial s'est habitué aux forests. En quelques endroits ils les nourrissent auec le grain de mays, & ils s'engraissent merueilleusement, afin d'en auoir le sain, dont ils vsent à faute d'huile: en aucuns lieux l'on en fait des jambons, comme en Tolluca de la neufue Espagne, & en Paria du Peru. Retournant donc à ces animaux de pardelà,

tout ainsi comme les sainos sont semblables aux porcs, quoy qu'ils soient plus petits: ainsi les dantes ressemblẽt aux petites vaches, combien qu'ils ressemblent mieux à des mulles, pour n'auoir point de cornes. Le cuir de ces animaux est fort estimé pour des collets & autres couuertures, & sont si durs qu'ils resistent à quelque coup que ce soit. Et comme les dantes sont defendus par la force & dureté de leur cuir, ceux qu'ils appellent armadillos le sont aussi par la multitude des escailles qu'ils ont, lesquels s'ouurent & se serrent comme ils veulent en façon de cuirasse. Ce sont des petits animaux qui vont par les bois, lesquels ils appellẽt armadillos, à cause de la defense qu'ils ont se mettãs dans leurs coquilles, & les descourant quand ils veulent. I'en ay mangé, & ne me semble pas chose de grand' valeur: mais la chair des yquanas est vn meilleur manger, combien qu'ils soient hideux & horribles à la veuë: car ils ressemblent aux vrais lezards d'Espagne, encor qu'ils soient d'vn genre ambigu & douteux, dautant qu'ils vont à l'eauë, & sortans en terre montent aux arbres du riuage, & comme ils se jettent des arbres en l'eauë, les bateaux se mettent dessouz qui les recueillent. Les chinchilles est vn autre genre de petits animaux comme escurieux. Ils ont vn poil merueilleusement doux & lissé, & porte l'on leurs peaux comme vne chose exquise & salutaire pour eschauffer l'estomach & les parties qui ont besoin de chaleur moderee. Ils font des couuertures & des castellongnes du poil de ces chinchilles, & se trouuent en la Sierre du Peru, où il y a mesme vn petit animal fort commun

qu'ils appellent cuyes, que les Indiens eſtiment pour vn tres-bon mãger, & ont accouſtumé d'offrir ſouuent en leurs ſacrifices ces cuyes. Ils ſont comme petits connins, & ont leurs creux & tanieres dans la terre, & en quelques lieux ont miné toute la terre: les vns ſont gris, les autres blãcs & les autres meſlez. Il y a d'autres petits animaux qu'ils appellent Viſcachas, qui ſont comme des lieures, combien qu'ils ſoient plus grands, auſquels ils font la chaſſe, & les mangent. Des vrais lieures il y en a aſſez grand nombre pour la chaſſe en quelques endroits. L'on trouue auſſi des connins au royaume de Quitto, mais les bons y ſont venus d'Eſpagne. C'eſt vn autre animal eſtrange, que celuy lequel pour ſon exceſſiue peſanteur & tardiueté à ſe mouuoir, ils appellent Perico-ligero, ou petit Pierre le Leger. Il a trois ongles à chaque main, & meut ſes pieds & ſes mains comme par compas, & fort peſamment, & reſſemble de face à vne guenon. Il a vn cry hautain, il monte aux arbres, & mange des fourmis.

Des Micos ou Guenons des Indes.

CHAP. XXXIX.

PAR toutes les montagnes de ces iſles de la terre ferme, & des Andes, il y a vn nombre infiny de Micos ou guenõs qui ſont de la race des ſinges, mais differents en ce qu'ils ont vne queuë, voire fort lõgue, Et y en a entr'eux quelques races qui ſont trois fois plus grãds, voire quatre que les ordinaires, les vns ſõt du tout noirs, les autres bais

les autres gris, & les autres tachetez, & meslez. Leur legereté & leur façon de faire est admirable, pource qu'il semble qu'ils ayent de la raison & du discours à cheminer par les arbres, en ce qu'ils veulent presque imiter les oiseaux. En allant de Nom de Dieu en Panama, ie veids en Capira que vne de ces guenons sauta d'vn arbre en l'autre qui estoit de l'autre costé de la riuiere, ce qui me fit beaucoup esmerueiller. Ils sautent où ils veulent, s'entortillans la queuë en vne branche pour s'esbranler, & quand ils veulent sauter en vn lieu esloigné, & qu'ils ne peuuent d'vn saut y atteindre, ils vsent alors d'vne gentille façon, qui est qu'ils s'attachent à la queuë les vns des autres, & font par ce moyen comme vne chaine de plusieurs, puis apres ils s'eslancent & se jettent auant, & le premier estant aidé de la force des autres, atteint où il veut, & s'attache en vn rameau, puis il aide & soustient tout le reste iusques à ce qu'ils soient tous paruenus attachez, cõme i'ay dit, à la queuë les vns des autres. Ce seroit chose longue à racõter quelles folies, embusches & trauerses, & les jeux & gaillardises qu'ils font quand on les dresse: lesquelles ne semblent pas venir d'animaux brutaux, mais d'vn entendement humain. I'en veids vn en Carthagene en la maison du Gouuerneur, tellement dressé, que les choses qu'il faisoit sembloient incroyables. Ils l'enuoyoient à la tauerne pour auoir du vin, & luy mettoient en vne main de l'argent, & le pot en l'autre, & n'estoit pas possible de luy tirer l'argent de la main iusques à ce qu'on luy eust dõné le pot plein de vin. Si les enfans le rencontroient par la ruë, & qu'ils

le vinſſent agaſſer ou luy jetter des pierres, il mettoit bas le pot d'vn coſté & ſur les pierres, ruant de ſa part contre les enfans, iuſques à ce qu'il euſt aſſeuré le chemin, puis retournoit à porter ſon pot: & qui plus eſt, encor qu'il fuſt bon beuueur de vin (comme pluſieurs fois ie luy en ay veu boire lors que ſon maiſtre luy en jettoit d'enhaut) neantmoins il n'y euſt iamais touché qu'on ne luy en euſt donné congé. Ils me dirēt meſme que ſ'il voyoit des femmes fardees, il ſe jettoit ſur elles, & leur tiroit la coiffeure, les deſaccommodant & les voulant mordre. Cecy pourra eſtre addition, pource que ie ne l'ay point veu: mais ie ne penſe point qu'il y ait animal qui plus approche de la conuerſation humaine que ceſte race de guenons. Ils en racontent tant de choſes, que de peur que l'on ne penſe que i'adiouſte foy à des fables, ou que l'on ne les tienne pour telles, ie trouue meilleur de laiſſer ce ſujet, & conclure ceſte matiere, en beniſſant l'autheur de toutes creatures, de ce qu'il a voulu creer vne eſpece d'animaux ſeulement pour la recreation & le plaiſir des hommes. Quelques-vns ont eſcrit que l'on apportoit ces micos ou guenons à Salomon de l'Inde Occidentale, mais ie croy de ma part que c'eſtoit de l'Orientale.

Des vicugnes & tarugues du Peru.

CHAP. XL.

ENTRE les choſes remarquables des Indes du Peru ſont les vicugnes & moutons du pays qu'ils appellent, qui ſont des animaux trai-

ctables,& de beaucoup de profit. Les vicugnes sont sauuages, & les moutons est vn bestial domestique. Quelques-vns ont pensé que les vicugnes sont ce qu'Aristote, Pline & autres autheurs traittent, quand ils escriuent de ce qu'ils appellent Capreas, qui sont cheures sauuages, & leur portent certainement quelque ressemblāce pour la legereté qu'ils ont à aller par les bois & montagnes, & pour ressembler ainsi en quelque chose aux cheures, mais en effect elles ne sont point d'vne mesme espece : car les vicugnes n'ont point de cornes, mais celles là en ont, comme Aristote raconte. Ce ne sont point non plus les cheures de l'Inde Orientale, de l'espece desquels ils tirent les pierres de bezaar : car s'ils sont de ce genre, ce seroit vne espece diuerse : comme en la race des chiens l'espece du mastin est autre que celle du leurier. Les vicugnes du Peru ne sont point aussi les animaux qui portent la pierre de bezaar en la prouince de la neufue Espagne, lesquels ils appellent là bezaars, dautant que ceux-là sont de l'espece des cerfs & venaison. Neantmoins ie ne sçache autre partie du monde où il y aye de ces animaux sinon au Peru & en Chillé, qui sont prouinces ioignantes l'vne de l'autre. Les vicugnes sont plus grandes que les cheures, & plus petites que les veaux. Ils ont le poil tirant à couleur de rose seche, quelque peu plus claire; ils n'ont point de cornes comme les cerfs & capreas. Ils paissent & se retirēt és endroits les plus hautains des montagnes, qu'ils appellent Pugnas. La neige ny la gelee ne les offense point, au contraire il semble qu'elle les recree. Ils vōt en trou-

pe,& courent tres-legerement. Quand ils rencontrent des voyageans ou quelques bestes, ils s'enfuyent comme bestes fort timides,& en fuyãt ils chassent deuant eux leurs petits. L'on ne s'apperçoit point qu'ils multiplient beaucoup.C'est pourquoy les Rois Inguas auoient defendu la chasse des vicugnes,si ce n'estoit pour leurs festes, & par leur commandement. Quelques-vns se plaignẽt que depuis que les Espagnols y sont entrez, l'on a donné trop de licence à la chasse des vicugnes, & qu'ils sont diminuez pour ceste occasion. La maniere de chasser dont les Indiens vsent est de ce chaco,qui est qu'ils s'amassent plusieurs hommes ensemble, quelquefois iusques à mil ou trois mil, voire dauantage, & entourant vn grand espace de bois, vont chassant la venaison, iusques à ce qu'ils se soient ioints de tous costez, par ce moyen ils se prennent d'ordinaire de trois à quatre cens ou enuiron, & lors ils prennent ce qu'ils veulent, laissans aller le reste, specialement les femelles pour la multiplication.Ils ont accoustumé de tondre ces animaux,& de faire de leur laine des couuertures & castelognes de grand prix,pource que ceste laine est comme vne soye blanche qui dure long temps, & comme la couleur est naturelle & non point de teinture,elle est perpetuelle. Les estoffes faites de ceste laine sont fort fraisches & fort bonnes pour le temps de chaleurs, & tiennent qu'elles sont profitables pour l'inflammation des reins, & autres parties temperans la chaleur excessiue. La mesme vertu a ceste laine quãd elle est mise en des matelas. C'est pourquoy quelques-vns en vsent à ceste fin,pour

l'experience qu'ils en ont. Ils diſent dauantage que ceſte laine ou couuerture faite d'icelle eſt medecinale pour d'autres indiſpoſitions, comme pour la goutte: toutesfois ie n'ay pas cognoiſſance qu'on en ait fait aucune experience certaine. La chair de ces vicugnes n'eſt pas bonne, encor que les Indiens la mangent, & qu'ils en font de la cecine ou chair ſechee, pour les effects de la medecine. Ie diray ce que i'ay veu cheminant par la Sierre du Peru, i'arriuay en vn tambo ou hoſtellerie vn ſoir, eſtant affligé d'vne terrible douleur des yeux, tellement qu'il me ſembloit qu'ils vouloient ſortir dehors (qui eſt vn accident lequel ordinairement aduient en ces parties là, dautant que l'on paſſe des lieux couuerts de neige, qui cauſe cet accident en les regardant.) Eſtant donc couché auec telle douleur que ie perdois preſque patience, arriua vne Indienne qui me dit: Pere, mets toy cela aux yeux, & tu ſeras guary: c'eſtoit vn morceau de chair de vicugne tuee nouuellement, & encor toute ſanglante. I'vſay de ceſte medecine, & incontinent ceſte douleur s'appaiſa, & peu de temps apres me quitta du tout. Outre les chacos que i'ay dit, qui eſt la façon generale & plus commune de chaſſer és Indes, ils ont accouſtumé d'en vſer d'vne autre particuliere pour les prendre, qui eſt, qu'en approchant aſſez prés ils jettent des cordeaux auec certains plombs, qui prennent & ſe meſlent entre leurs pieds, & les empeſchẽt qu'ils ne peuuent courir, par ce moyẽ ils prennent la vicugne. La principale raiſon pourquoy cet animal eſt eſtimé, eſt à cauſe des pierres de bezaar qui ſe trouuẽt en luy, deſquelles nous

nous traitterons cy-apres. Il y a vn autre genre d'animaux, qu'ils appellent taruguas, lesquels aussi sont sauuages, & sont plus legers que les vicugnes. Ils sont plus grands de corps, & ont vne chaleur plus seche. Ils ont les oreilles molles & pendantes, & ne marchēt point en troupes comme les vicugnes, à tout le moins ie n'en ay point veu que de seules, & communément en des lieux tres-hauts. L'on tire mesme des pierres de bezaar de ces tarugues, lesquelles sont plus grandes, & ont plus d'operation & de vertu.

Des Pacos, Guanacos & moutons du Peru.

CHAP. XLI.

IL n'y a chose au Peru de plus grande richesse & profit que le bestial du pays, que les nostres appellent moutons des Indes, & les Indiens en lange generale l'appellent Lama. Car tout bien consideré, c'est l'animal du plus grand profit, & de la moindre despense de tous ceux que l'on cognoisse. Ils tirent de ce bestial la viande & le vestement, comme ils font des brebis en Espagne. Dauantage ils en tirent la commodité de la charge & de la voiture, de tout ce qu'ils ont de besoin, attendu qu'il leur sert à porter leurs charges, & d'autre costé il n'est point de besoin de despendre à les ferrer, ny en selles ou en basts, & non plus en auoine: mais il sert ses maistres gratuitement, se contentant de l'herbe qu'il trouue parmy les champs : de maniere que Dieu les a pourueus de brebis & de iumens en vn mesme animal. Et comme c'est vne nation pauure, il a

voulu aussi les exempter en ce poinct de coust & de despense, pource qu'il y a beaucoup de pasturages & herbages en la Sierre, & ce bestial n'a point besoin d'autre coust. Il y a deux especes de ces moutõs ou Lamas, les vns desquels ils appellent pacos ou moutons porte-laine, & les autres sont rez & de peu de laine, aussi sont ils meilleurs pour la charge: ils sont plus grands que des grãds moutõs, & moindres que des veaux, & ont le col fort long à la semblance d'vn chameau, dont ils ont bien besoin: car estans hauts & esleuez de corps, ils ont besoin d'vn col ainsi long, pour ne sembler point difformes. Ils sont de diuerses couleurs, les vns tout blancs, les autres noirs, les autres gris, & les autres meslez, qu'ils appellẽt Moromoro. Les Indiens auoient de grandes superstitions à choisir ces animaux pour les sacrifices, de quelle couleur ils deuoient estre, selon la diuersité des saisons & des sacrifices. La chair en est bõne, encor quelle soit dure, mais celle de leurs aigneaux est la meilleure, & la plus delicate que l'on sçauroit manger, toutesfois l'on n'en consomme pas beaucoup à manger, pource que le principal fruict & profit qu'ils rapportent est la laine pour faire les draps, & le seruice qu'ils font à porter charge. Les Indiens mettent la laine en œuure, & font des estofes, dont ils se vestent, l'vne qui est grossiere & commune, qu'ils appellent hanasca, & l'autre fine & delicate, qu'ils appellent Cumbi. De ce Cumbi ils font des tapis de tables, des couuertures, & autres ouurages exquis, qui sont de longue duree, & ont vn assez beau lustre, approchant comme du misoye: & ce qu'ils ont de sin-

gulier, eſt leur façon de tiſtre la laine, d'autant qu'ils font à deux faces tous les ouurages qu'ils veulẽt, ſans que l'on voye aucun finit ny bout en toute vne piece. L'Ingua Roy du Peru auoit de grands maiſtres ouuriers à faire ceſte matiere de Cumbi, & les principaux reſidoient au quartier de Capachica, ioignant le grand lac de Titicaca. Ils teignent ceſte laine de diuerſes couleurs tres-fines, auec pluſieurs ſortes d'herbes, de laquelle ils font beaucoup de differens ouurages, de groſſiers, ou communs, & de fins. Tous les Indiens & Indiennes y trauaillent en la Sierre, & ont leurs meſtiers en leur maiſon, ſans qu'ils ayent beſoin d'acheter ny faire faire les eſtofes qu'ils vſent chez eux. Ils font de la chair de ce beſtial: du Cuſchargui, ou chair ſechee, qui leur dure long tẽps, & en font grand eſtime. Ils ont accouſtumé de conduire des bandes de ces moutons, chargez comme voituriers, & vont en vne bande trois cens ou cinq cens, voire mil moutons, leſquels portent du vin, du mays, du coca, du chuno, du vif argent, & toute autre ſorte de marchandiſe, & qui plus eſt de l'argent, la meilleure de toutes. Car l'on porte les barres d'argent depuis Potozi iuſques en Ariqua, où il y a ſoixante & dix lieuës, & auoient autresfois accouſtumé de les porter à Arequippa, qui ſont cent cinquante lieuës. Ie me ſuis beaucoup de fois eſmerueillé de voir ces trouppes de moutons chargez de mil & deux mil barres d'argent, & beaucoup d'auantage, qui ſont plus de trois cens mil ducats, ſans autre garde ny eſcorte, que quelques Indiens, qui ſeruent ſeulement pour guider les

moutons, & les charger & descharger, ou pour le plus quelque Espagnol, & dorment ainsi toutes les nuicts au milieu des champs, sans autre garde que cela : & neantmoins en vn si long chemin, & auec si peu de garde, l'on ne trouue iamais qu'il y ait faute, ou perte d'aucune chose sur vn si grand nombre d'argent, tant est grande la seureté dessous laquelle on chemine au Peru. La charge que porte ordinairemẽt vn de ces moutons, est comme de quatre ou six arrobes, quand le voyage est long, ils ne cheminent par iour que deux ou trois lieuës, ou quatre pour le plus. Les moutonniers qu'ils appellent, qui sont ceux qui conduisent les troupes & bandes, ont leurs gistes & repaires ordinaires, qu'ils cognoissent où il y a de l'eauë, & des pasturages, & là ils deschargent & font leurs tentes, y faisans du feu & accommodãs leur manger, & ne sont pas trop mal, encore que ce soit vne façon de cheminer assez flegmatique & tardiue. Quand il n'y a point plus d'vne iournee de chemin à faire, vn de ces moutons porte bien huict arrobes pesant, & dauantage, & chemine auec sa charge vne iournee entiere de huict ou dix lieuës, ainsi qu'en ont vsé de pauures soldats qui cheminoient par le Peru. Tout ce bestial se plaist en vn air froid, & pour ceste occasion il se trouue bien en la Sierre, & meurt aux Lanos, à cause de la chaleur. Il arriue quelquesfois que ce bestial est tout couuert de glace & de gelee, & neantmoins demeure sain, & se porte fort bien. Les moutons rez sont plaisans à regarder, pource qu'ils s'arrestent au chemin, & haussent le col, regardans les personnes fort attentiuement, & de-

meurent là ainſi vne longue eſpace de temps ſans ſe mouuoir ny faire ſemblant de crainte, ny d'eſpouuentement: ce qui donne occaſion de rire, les voyant ainſi arreſtez; encor que quelquesfois ils ſ'eſpouuentent ſubitement, & ſ'en courent auec la charge, iuſques aux plus hauts rochers. De façon que ne les pouuãs atteindre, on eſt contraint de les tuer, & tirer à l'arcbuze, de peur de perdre les barres d'argent, qu'ils portent quelquesfois. Les Pacos ſe faſchẽt & ſ'obſtinent contre la charge, ſe couchans auec icelle, ſans qu'on les puiſſe faire releuer, mais pluſtoſt ſe laiſſerõt-ils couper en mil pieces que de ſe mouuoir, quand ce deſpit leur vient, d'où eſt venu le prouerbe qu'ils ont au Peru, de dire que quelqu'vn ſ'eſt empacqué, pour ſignifier qu'il ſ'eſt obſtiné: dautant que quand ces animaux ſe ſaſchent, c'eſt auec excez. Le remede que les Indiens ont alors, eſt de ſ'arreſter, & ſ'aſſeoir aupres du Paco, & luy faire beaucoup de careſſes, iuſques à ce qu'il oſte ſa faſcherie, & qu'il ſe releue, & aduient quelquesfois qu'ils ſont contraints d'attendre deux ou trois heures, iuſques à ce qu'il ſoit deſempacqué & deſennuyé. Il leur vient vn mal comme de la galle, qu'ils appellent carache, qui les fait mourir ordinairement. Les anciens auoient en ce vn remede, d'enterrer toute viſue celle qui auoit le carache, de peur qu'elle n'en infectaſt le reſte, pource que c'eſt vn mal fort contagieux, & qui va de l'vn à l'autre. Vn Indien qui aura vn ou deux de ces moutons n'eſt pas reputé pauure, car vn de ces moutons de la terre vaut ſix & ſept pezes eſſayez, & dauantage, ſelon le temps & les lieux.

Des pierres besaars.

CHAP. XLII.

LA pierre beſaar ſe trouue en tous ces animaux, que nous auons dit cy deſſus, eſtre propres & particuliers du Peru, de laquelle quelques autheurs de noſtre temps ont eſcrit des liures entiers, que pourront voir ceux qui en voudront auoir plus particuliere cognoiſſance. Pour le ſubiet preſent, il ſuffira de dire que ceſte pierre qu'ils appellent bezaar, ſe trouue en l'eſtomach & ventre de ces animaux, quelquesfois vne ſeule, & quelquesfois deux, & trois, & quatre. Elles ſont beaucoup differentes entre elles, en la forme, en la grandeur, & en la couleur: d'autant que les vnes ſont petites comme auelines, & encor moindres, les autres ſont comme des noix, les autres comme des œufs de pigeon, & quelques vnes auſſi grandes comme vn œuf de poulle, & en ay veu d'aucunes de la grandeur d'vne orange: en la forme les vnes ſont de forme ronde, les autres d'oualle, les autres de façon de lentille, & de pluſieurs autres formes. Pour leur couleur, il y en a de noires, de blanches, de griſes, de verd brunes, d'autres qui ſont comme dorees. Ce n'eſt pas vne regle certaine, que de regarder la couleur, ny la figure, pour iuger quelles ſont les meilleures, ou les plus fines. Toutes ces pierres ſont formees & compoſees de diuerſes tunicques, ou pellicules, & les vnes ſur les autres. En la prouince de Xaura, & en d'autres prouinces du Peru, l'on trouue de ces pierres en diuer-

ſes ſortes d'animaux, fiers & domeſtiques, comme és Guanacos, és Pacos, és Vicunes, & és Tarugues, d'autres y adiouſtent vne autre eſpece, qu'ils diſent eſtre cheures ſauuages, & ſont celles que les Indiens appellent Cypris. Ces autres ſortes d'animaux ſont fort cogneuës au Peru, & en auons deſia traitté cy deſſus. Les Guanacos ou moutons du pays, & les Pacos, ont communement les pierres plus petites, & noirettes, & ne ſont pas tant eſtimees, ny approuuees, pour l'vſage de la medecine. On tire les plus groſſes pierres de bezaar, des vicunes, & ſont griſes, ou blanches, ou de verd obſcur, leſquelles ſont tenuës pour les meilleures. L'on eſtime que celles des Tarugues ſont les plus excellentes, dont il y en a quelques-vnes bien groſſes, elles ſont communement blanches, tirans ſur le gris, & ont leurs tuniques & pellicules communement plus groſſes & eſpaiſſes que les autres. L'on trouue la pierre bezaar eſgallement autant aux maſles, qu'aux femelles. Tous les animaux qui l'engendrent, ruminent, & ordinairement paiſſent parmy les neiges, & les roches. Les Indiens racontent de tradition & enſeignement de leurs peres & anciens, qu'en la prouince de Xaura, & en d'autres prouinces du Peru, il y a pluſieurs herbes & animaux venimeux, leſquels empoiſonnent l'eauë, & les paſturages, où ils boiuent & mangẽt, & où ils fleurẽt. Deſquelles herbes venimeuſes il y en a vne qui eſt fort cogneuë de la vicugne par vn inſtinct naturel, & des autres animaux qui engendrent la pierre bezaar, leſquels mãgent ceſte herbe, & par le moyẽ d'icelle ils ſe preſeruẽt

du poiſon, des eaux & des paſturages, & ainſi diſent-ils que de ceſte herbe ſe forme en leur eſtomach ceſte pierre, d'où elle tire toute la vertu qu'elle a contre le poiſon, & ſes autres operatiõs merueilleuſes. C'eſt l'opinion & tradition des Indiens, deſcouuerte par des perſonnes fort experimentez au royaume du Peru, ce qui ſ'accorde auec la raiſon, & auec ce que Pline raconte des cheures montagneres, leſquelles ſe nourriſſent & paiſſent de poiſon, ſans qu'il leur face mal. Les Indiens interrogez pourquoy les moutons, les vaches, cheures, & veaux, de l'eſpece de ceux de Caſtille, n'ont pas la pierre de bezaar, veu qu'ils paiſſent és meſmes roches que font les autres, reſpondent qu'ils ne croyent pas que ces ſuſdits animaux de Caſtille mangẽt ceſte herbe, & qu'ils ont meſme trouué la pierre bezaar en des Cerfs, & des Daims. Cela ſemble ſ'accorder auec ce que nous ſçauons, qu'en la neufue Eſpagne il ſe troue de pierres de bezaar, combiẽ qu'il n'y ait point de vicugnes, de Pacos, de Tarugues, ny de Guamacos, mais ſeulement des cerfs, en quelques-vns deſquels l'on trouue ceſte pierre. Le principal effect de la pierre bezaar eſt contre le venin & maladies venimeuſes, encor qu'il y ait ſur ce diuerſes opinions, & quelques-vns tiennent cela pour moquerie, & les autres en font des miracles. Cõment que c'en ſoit, c'eſt vne choſe certaine qu'elle eſt de grande operation quand elle eſt appliquee à temps d'vne façon conuenable, ainſi que les herbes, & à des perſonnes capables & diſpoſees: car il n'eſt pas de medecine qui guariſſe infailliblement touſiours. En Eſpagne & en Italie

Plin. lib. 10. c. 72.

l'on a veu d'admirables effects de ceste pierre cõtre le Tauerdette, qui est vne espece de peste, mais non pas tant au Peru. L'on l'applique pillee & mise en quelque liqueur qui se puisse accommoder pour la guerison de la melancholie, mal caduc, fieures pestilentieuses, & pour plusieurs sortes de maladies. Les vns la prennent auec du vin, les autres auec du vin-aigre, auec eauë dazahac, de langue de bœuf, de bourraches, & d'autres sortes, que diront les medecins & apotiquaires. La pierre de bezaar n'a aucune saueur propre, comme mesme le dit Rasis Arabe. L'on en a veu quelques experiences remarquables & n'y a poinr de doute que l'Autheur de tout cet Vniuers n'ait donné de grandes vertus à ceste pierre. Les pierres de bezaar qui viennent de l'Inde Orientale, ont le premier lieu d'estime entre ces pierres, lesquelles sont de couleur oliuastre, le second celles du Peru, & le troisiesme celles de la neufue Espagne. Depuis que l'on a commencé de faire estat de ces pierres, ils disent que les Indiens en ont sophistiqué, & fait d'artificielles, & plusieurs quand ils voyent de ces pierres plus grandes que les ordinaires, croyent que ce sont pierres faulses, & vne tromperie: neantmoins il y en a de grandes fort fines, & de petites qui sont contrefaites. L'espreuue & experience est le meilleur maistre de les cognoistre. Vne chose est digne d'admirer, qu'ils naissent & se forment sur des choses fort estranges, comme sur vn fer d'esguillette, sur vne espingle, ou sur vne buchette, que l'on trouue au centre de la pierre, & pour cela ne tiennent-ils pas qu'elle soit faulse, pource qu'il arriue que

l'animal peut auoir aualle cela, & que la pierre ſe caille, & ſ'epaiſſit là deſſus, qui va croiſſant vne coquille l'vn ſur l'autre, & ainſi ſ'augmente. Ie veids au Peru deux pierres fondees & formees ſur des pignons de Caſtille, ce qui nous fit tous beaucoup eſmerueiller, pource qu'en tout le Peru nous n'auions point veu de pignes, ny de pignons de Caſtille, ſ'ils n'eſtoient apportez d'Eſpagne, ce qui me ſemble choſe fort extraordinaire. Ce peu ſuffiſe, touchant les pierres bezaars. On apporte des Indes d'autres pierres medecinalles, comme la pierre d'Hyiada, ou de Rate, la pierre de ſang, de laict, & de mer: Celles qu'ils appellent Cornerinas, pour le cœur, deſquelles il n'eſt point de beſoing de parler, pour n'auoir rien de commun à la matiere des animaux dont nous auons traitté. Ce qui eſt dit, ſoit pour faire entendre comme le grand Maiſtre & Autheur tout-puiſſant de l'vniuers, a departy ſes dons, & ſecrets merueilleux à toutes les parties du monde, pour leſquels il doit eſtre adoré & glorifié par tous les ſiecles des ſiecles. Amen.

PROLOGVE DES LIVRES SVYVANTS.

AYANT *traitté ce qui concerne l'histoire naturelle des Indes, ie traitteray cy apres de l'Histoire moralle, c'est à dire des coustumes, & faits des Indiens. Car apres le Ciel, la temperature, la situation, & les qualitez du nouueau monde, apres les elements, & les mixtes, ie veux dire les metaux, plantes & animaux, dequoy nous auons parlé aux liures precedens, ce qui s'est presenté: L'ordre & raison nous inuite à poursuiure, & entreprendre le traitté des hommes qui habitent au nouueau monde. C'est pourquoy ie pretens dire aux liures suiuans, ce qui me semblera digne d'estre recité sur ce suiet. Et pource que l'intention de ceste histoire n'est pas seulement pour donner cognoissance de ce qui se passe aux Indes, mais aussi pour acheminer ceste cognoissãce au fruict que l'on peut tirer d'icelle, qui est d'aider à ce peuple à faire leur salut, & glorifier le Createur & Redempteur, qui les a tirez des tenebres tres-obscures de leur infidelité, & leur a communiqué l'admirable lumiere de son Euangile. Partant premierement ie diray en ces liures suiuans, ce qui touche leur religion, ou superstition, leurs coustumes, leurs idolatries, & leurs sacrifices, puis apres ce qui est de leur police & gouuernement, de leurs loix, coustumes & de leurs faicts. Et pource que la memoire s'est conseruee entre la nation Mexiquaine, de leurs commencements,*

ſucceßions, guerres, & autres choſes dignes de raconter, outre ce qui ſera traitté au liure ſixieſme, i'en feray vn propre & particulier diſcours au liure ſeptieſme, juſques à monſtrer la diſpoſition & augures que ces nations eurent du nouueau Royaume de Chriſt, noſtre Seigneur, qui ſe deuoit eſtẽdre en ces terres, & les ſubiuguer à ſoy, comme il a fait en tout le reſte du monde: qui à la verité eſt vne choſe digne de grande conſideration de voir comme la diuine prouidence a ordonné que la lumiere de ſa parole trouuaſt entree aux dernieres fins & bornes de la terre. Ce n'eſt point choſe qui ſoit de mon projet, d'eſcrire maintenant ce que les Eſpagnols ont fait en ces parties là, car il y a aſſez de liures eſcrits ſur ceſte matiere, & non plus, ce que les ſeruiteurs du Seigneur y ont trauaillé & fructifié, dautant que cela requiert vne autre nouuelle diligence. Ie me contenteray ſeulement de mettre ceſte hiſtoire, ou relation, aux portes de l'Euangile, puis qu'elle eſt deſia toute acheminee à faire cognoiſtre les choſes naturelles & morales des Indes, afin que le ſpirituel & le Chriſtianiſme y ſoit planté & augmenté, comme il eſt amplement expliqué aux liures que nous auons eſcrit, de procuranda Indiorum ſalute. *Que ſi quelqu'vn s'eſmerueille d'aucunes façons & couſtumes des Indiens, & les veut meſpriſer comme idiots, ou les auoir en horreur, comme gens inhumains & diaboliques, qu'il prenne garde & ſe ſouuienne que les meſmes choſes, voire de pires, ont eſté veuës entre les Grecs & les Romains, qui ont commandé à tout le monde: comme l'on pourra facilement entendre, non ſeulement de nos autheurs, Euſebe de Ceſaree, Clement Alexandrin, Theodoret, & autres, mais auſſi des leurs meſmes, comme Pline, Denys Halycarnaſſe, & Plutarque: car le prince des tenebres eſtant*

le chef de toute infidelité, ce n'est pas chose nouuelle de trouuer entre les infideles des cruautez, des immondices, & des folies, propres & conuenables à vn tel maistre. Et iaçoit que les anciens Gentils ayent de beaucoup surpassé ceux-cy du nouueau monde en valeur & science naturelle, neantmoins peut-on remarquer en eux plusieurs choses dignes de memoire. Mais en fin le plus qu'il y a est comme de gens barbares, lesquels priuez de la lumiere supernaturelle, ont eu aussi defaut de la Philosophie & doctrine naturelle.



LIVRE CINQVIEME DE L'HISTOIRE NATVRELLE ET MORALE des Indes.

CHAPITRE PREMIER.

Que l'orgueil & l'enuie du diable a esté la cause de l'idolatrie.

L'ORGVEIL & la presomption du
diable est si grande & si obstinee, que
tousiours il appete & s'efforce de se
faire honnorer pour Dieu, & tout
ce qu'il peut desrober & s'appro-
prier de ce qui appartient au tres-haut Dieu, il
ne cesse de le faire aux nations aueugles du mon-
de, lesquelles la lumiere, & resplendeur du sainct
Iob.41. Euangile, n'a point encor esclaircies. Nous li-
sons en Iob, de cet orgueilleux tyran qu'il met
ses yeux au plus haut, & qu'entre tous les fils de
l'orgueil il est le Roy. Les diuines escritures nous
enseignent fort clairement ses mauuaises inten-
tions, & sa trahison si outrecuidee, par laquelle
il a pretendu esgaller son throsne à celuy de Dieu,
iceluy disant en Esaye : *Tu disois en toy-mesme ie*
Esa. 14. *monteray iusques au Ciel, & mettray ma chaire sur*
toutes les estoilles du Ciel, & ie m'assoirray au sommet

du firmament, & au costez d'Aquilon, ie passeray la hauteur des nuës, & seray semblable au Tres-haut. Et en Ezechiel: *Ton cœur s'est esleué, & tu as dit, ie suis* Ezech,28.
Dieu, & me suis aßis en la chaire de Dieu au milieu de la mer. Ainsi tousiours persiste Satan à ce meschant appetit de se faire Dieu. Et combien que le iuste, & seuere chastiment du tres-haut l'ait despouillé de toute sa pompe, & sa beauté, par laquelle il s'estoit enorgueilly, ayant esté traitté comme meritoit sa felonnie & indiscretion, ainsi qu'il est escrit aux mesmes Prophetes: neãtmoins il n'a pas diminué d'vn point sa meschante & peruerse intention, laquelle il demonstre par tous les moyens qui luy sont possibles, comme vn chien enragé, mordant l'espee de laquelle l'on le frappe. Car comme il est escrit, l'orgueil de ceux qui hayssent Dieu, continuë & va tousiours croissant. D'où vient le perpetuel & estrange soucy que cet ennemy de Dieu a tousiours eu de se faire adorer des hõmes, inuentant tant de genres d'idolatries, par lesquelles il a tenu si temps subiette la plus grande partie du monde, de sorte qu'à peine reste-il à Dieu vn coing de son peuple d'Israël. Et depuis que le fort de l'Euangile l'a Mat.12.
vaincu & desarmé, & que par la force de la croix, il a brisé & ruiné les plus importantes & puissantes places de son Royaume par sa mesme tyrannie, il a commencé d'assaillir les peuples & nations les plus esloignees & barbares, s'efforçant de conseruer entr'eux la fausse & mensongere diuinité, laquelle le fils de Dieu luy auoit ostee en son Eglise, l'enchaisnant & enfermant comme en vne cage, ou prison, ainsi qu'vne beste furieuse

à sa grande confusion, & resiouissance des seruiteurs de Dieu, comme il le signifie en Iob. Mais en fin ores que l'idolatrie a esté extirpee de la meilleure & plus notable partie du monde, il s'est retiré au plus esloigné, & a regné en ceste autre partie du monde, laquelle combien qu'elle soit beaucoup inferieure en noblesse, ne l'est pas toutesfois en grandeur & largeur. Il y a deux causes & motifs principaux pour lesquels le diable s'est tant estudié à planter l'idolatrie & toute infidelité, de telle façon qu'à peine l'on trouue aucune nation où il n'y ait quelque idolatrie. L'vne, est sa grande presomption & orgueil, qui est telle, que qui voudra considerer comme il a bien osé s'attaquer au mesme Fils de Dieu & vray Dieu, en luy disant effrontement qu'il se prosternast deuant luy, & qu'il l'adorast, ce qu'il faisoit, combien qu'il ne sceust pas asseurément que c'estoit le mesme Dieu, mais pour le moins ayant quelque opinion qu'il fust le Fils de Dieu. Cruel & espouuentable orgueil, d'oser ainsi indignement attaquer son Dieu ! certainement celuy là ne trouuera pas beaucoup estrange qu'il se face adorer comme Dieu par des nations ignorantes, puis qu'il s'est voulu faire adorer par Dieu mesme, en se disant Dieu, bien qu'il soit vne si abominable & detestable creature. L'autre cause & motif de l'idolatrie, est la haine mortelle & inimitié qu'il a conceuë pour iamais contre les hommes. Car, comme dit le Sauueur, dés le commencement il a esté homicide, & retient cela comme vne condition & proprieté inseparable de sa meschanceté. Et pource qu'il sçait que le plus grand malheur

Iob.40. *Mat.4.*

heur

heur de l'homme, eſt d'adorer la creature comme Dieu, à ceſte occaſion il ne ceſſe d'inuenter toutes ſortes d'idolatries, pour deſtruire les hõmes, & les rendre ennemis de Dieu. Il y a deux maux que le diable fait en l'idolatrie, l'vn qu'il nie ſon Dieu, ſuiuant ce paſſage, *Tu as delaiſſé le Dieu qui t'a creé.* Et l'autre qu'il s'aſſubietiſt à vne choſe plus baſſe que luy, pource que toutes les creatures ſont inferieures à la raiſonnable, & le diable encor qu'il ſoit ſuperieur de l'homme en nature, neantmoins en eſtat il eſt beaucoup inferieur, puis que l'homme en ceſte vie eſt capable de la diuinité & eternité. Par ce moyen Dieu eſt des-honoré, & l'homme perdu en tous endroits par l'idolatrie, dequoy le diable ſuperbe & orgueilleux eſt fort content. *Deut.* 32.

De pluſieurs ſortes d'idolatries deſquelles les Indiens ont vſé.

CHAP. II.

L'Idolatrie, dit le ſainct Eſprit par le Sage, eſt la cauſe, le commencement, & la fin de tous maux, pour ceſte occaſion l'ennemy des hommes a multiplié tant de ſortes & diuerſitez d'idolatrie que ce ſeroit choſe infinie de les conter toutes par le menu; Toutesfois on pourra reduire toute l'idolatrie en deux chefs, l'vn qui eſt ſur les choſes naturelles, & l'autre ſur celles qui ſont imaginees, & compoſees par inuention humaine; La premiere d'icelles eſt diuiſee en deux, car ou la choſe que l'on adore eſt generale, comme le Soleil, la Lune, le feu, la terre, & les Elemens: ou *Sap.* 14.

elle eſt particuliere, comme vne certaine riuiere, vne fontaine, vn arbre, & vne foreſt, quand ces choſes ne ſont point adorees generalement en l'eſpece dont elles ſont, mais qu'elles ſont tant ſeulement adorees en leur particularité. De ce premier genre d'idolatrie, ils ont exceſſiuement vſé au Peru, & l'appellent proprement guaca. Le ſecond genre d'idolatrie qui deſpend d'vne inuẽtion ou fiction humaine, ſe peut meſme diuiſer en deux ſortes. L'vne qui regarde le pur art, & inuention humaine, comme d'adorer les idoles, ou les ſtatuës d'or, de bois, ou de pierre, de Mercure, ou de Pallas, qui ne ſont ny n'ont iamais eſté rien autre choſe que la peinture : & l'autre qui concerne ce qui reallement a eſté, & eſt veritablement quelque choſe, mais non pas telle que ce que l'idolatrie qui l'adore en feint, comme les morts, ou les choſes qui leur ſont propres, que les hommes adorent par vanité & flaterie. De ſorte que nous les reduiſons toutes en quatre ſortes d'idolatrie, dont vſent les infidelles, de toutes leſquelles il nous cõuiendra dire quelque choſe.

Que les Indiens ont quelque cognoiſſance de Dieu.

CHAP. III.

EN premier lieu, jaçoit que les tenebres de l'infidelité tiennent l'entendement de ces nations obſcurcy ; Toutesfois en beaucoup de choſes, la lumiere de la verité & de la raiſon ne laiſſe pas d'operer quelque peu en eux. C'eſt pourquoy communément ils tiennent & recognoiſſent vn ſupreme Seigneur & autheur de toutes

choſes, lequel ceux du Peru appelloient viracocha, & luy donnoient des noms de grande excellence, l'appellans Pachacamac, ou Pachayachachic, qui eſt Createur du Ciel & de la terre. Et Vſapu, qui eſt admirable, & autres noms ſemblables. C'eſt celuy qu'ils adoroient, & eſtoit le plus grand de tous, lequel ils honnoroient en regardant au Ciel. On en peut voir autant entre ceux de Mexique, & auiourd'huy entre les Chinois, & en tous autres infidelles. Ce qui ſe rapporte fort bien à ce que raconte le liure des Actes des Apoſtres, que S. Paul ſe trouua en Athenes, *Act. 17.*
où il veit vn autel intitulé, *Ignoto Deo*, au Dieu incogneu, d'où l'Apoſtre print occaſion de les preſcher leur diſant, *Celuy que vous autres adorez ſans le cognoiſtre, eſt celuy que ie preſche.* De meſme ceux qui preſchent auiourd'huy l'Euangile aux Indiens ne trouuent pas beaucoup de difficulté à leur perſuader qu'il y a vn Dieu ſupreme & Seigneur de toutes choſes, & que ceſtuy-là eſt le Dieu des Chreſtiens, & le vray Dieu, combien que c'eſt vne choſe qui m'a beaucoup fait eſmerueiller, que iaçoit qu'ils euſſent bien ceſte cognoiſſance, ils n'auoiẽt point neantmoins de nõ propre, pour nõmer Dieu: car ſi nous voulons rechercher en langue des Indiens vn mot qui reſpõde à ce nom de Dieu, cõme le latin *Deus*, le grec *Theos*, l'hebreu *El*, l'arabic *Alla*, l'on n'en trouuera aucun en lãgue de Cuſco, ny en langue de Mexicque. D'où vient que ceux qui preſchent ou eſcriuent aux Indiens vſent de noſtre meſme nom Eſpagnol Dios, s'accõmodans à l'accent & prononciation propre des langues Indiennes, qui ſont fort differẽtes. D'où il

appert le peu de cognoiſſance qu'ils auoient de Dieu, puis qu'ils ne le peuuent pas meſmes nommer, ſi ce n'eſt par noſtre meſme mot. Toutesfois à la verité, ils ne laiſſoient pas d'en auoir vne cognoiſſance telle quelle. C'eſt pourquoy ils luy firent au Peru vn tres-riche temple, qu'ils appelloient la Pachacamac, qui eſtoit le principal Sanctuaire de ce royaume. Et comme il a eſté dit, ce mot de Pachacamac vaut autant que Createur, combiẽ qu'en ce temple il exerçaſſent auſſi leurs idolatries, adorant le diable, & les figures. Ils faiſoient meſme des ſacrifices & offrandes au viracocha, qui tenoit le ſupreme lieu, entre les adoratoires que les Rois Inguas ont eu. De là vint qu'ils appelloient les Eſpagnols viracochas, parce qu'ils auoient opinion qu'ils eſtoient fils du Ciel, & diuins, de meſme que les autres attribuerent vne deité à Paul, & à Barnabé, appellans l'vn Iupiter, & l'autre Mercure, ainſi ils vouloiẽt leur offrir des ſacrifices, comme à des Dieux: & *Act. 18.* tout de meſme que les Barbares de Melite (qui eſt Malthe) voyans que la vipere ne faiſoit point de mal à l'Apoſtre, l'appelloient Dieu. Donques comme ainſi ſoit que c'eſt vne verité conforme à toute bonne raiſon, qu'il y ait vn ſouuerain Seigneur & roy du Ciel, lequel les gentils auec toutes leurs idolatries & infidelité, n'ont pas nié, ainſi que l'on voit en la philoſophie du Timée de Platon, en la methaphyſique d'Ariſtote, & en l'Æſculape de Triſmegiſte, comme meſme és Poëſies d'Homere & Virgile. De là vient que les predicateurs euangeliques n'ont pas beaucoup de difficulté à planter & perſuader ceſte verité

Plat. in Tim, Ariſt. c. vltimo. 2. methap. Trimeg. Pimandro & Aſclepi.

d'vn ſupreſme Dieu, quelques barbares & beſtialles que ſoient les nations, auſquelles ils preſchent. Mais il eſt tres-difficile de leur deſraciner de l'entendement qu'il n'y ait nul autre Dieu, ny autre deité qu'vne ſeule, & que toutes les autres choſes de ſoy n'ont point de puiſſance ny d'eſtre, ny d'operation qui leur ſoit propre, ſinon ce que le tres-grand ſeul Dieu & ſeul Seigneur leur dõne, & leur communique. En fin il eſt neceſſaire de leur perſuader cela par tous moyens, en reprouuant leurs erreurs : tant en ce qu'ils faillent vniuerſellement d'adorer plus d'vn Dieu, qu'en particulier (qui eſt beaucoup d'auantage) de tenir pour dieux, & de demander ayde & faueur des autres choſes qui ne ſont point dieux, & n'ont aucun pouuoir, que celuy que le vray Dieu leur Seigneur & Createur leur concede.

Du premier genre de l'Idolatrie, ſur les choſes naturelles, & vniuerſelles.

CHAP. IIII.

APRES le Viracocha, ou le ſupreme Dieu (le plus ſouuent & communement, entre tous les infidelles) ce qu'ils ont adoré & adorent eſt le Soleil, & apres les autres choſes qui ſont les plus remarquables en nature celeſte ou elementaire, comme la lune, les eſtoilles, la mer, & la terre. Les guacas, ou adoratoires que les Inguas ſeigneurs du Peru auoient en plus grande reuerence, apres le viracocha & le Soleil, eſtoit le tõnerre, qu'ils appelloient par trois diuers noms, Chuquilla, Catuilla, & Intiillapa. S'imaginans

que c'eſt vn homme qui eſt au ciel auec vne fonde, & vne maſſuë, & qu'il eſt en ſa puiſſance de faire pleuuoir, greſler, tonner, & tout le reſte, qui appartient à la region de l'air, où ſe creent les nuages. C'eſtoit vn guaca (ainſi appelloient-ils leurs adoratoires) generale à tous les Indiens du Peru, & luy offroient diuers ſacrifices, & en Cuſco, qui eſtoit la cour & ville Metrapolitaine, ils luy ſacrifioient meſme des enfans comme au Soleil. Ils adoroient ces trois Viracocha, le Soleil, & le tonnerre, d'vne autre façon que tout le reſte, ainſi que Pollo eſcrit l'auoir experimenté, qui eſtoit qu'ils mettoient comme vn gantelet, ou bien vn gand en leurs mains, quand ils les hauſſoient pour les adorer. Ils adoroient meſme la terre, laquelle ils appelloient Pachamama, à la façon que les anciens celebroient la Deeſſe Tellus: & la mer auſſi, qu'ils appellent Mamacocha, cõme les anciens adoroient Thetis, ou Neptune. D'auantage ils adoroient l'arc du Ciel, & eſtoient les armes blaſons de l'Ingua, auec deux couleures eſtenduës aux coſtez. Entre les Eſtoilles cõmunément tous adoroient celle qu'ils appellent Côlça, que nous appellons par deça les Cabrilles. Ils attribuoient à diuerſes eſtoilles diuers offices, & ceux qui auoiẽt beſoing de leur faueur les adoroient comme les Paſteurs adoroient & ſacrifioient à vne eſtoille qu'ils appelloient Vrcahillay, qu'ils diſent eſtre vn mouton de pluſieurs couleurs, ayant le ſoing de la conſeruation du beſtial, & tient l'on que c'eſt celle que les Aſtrologues appellent Tyra. Ces Paſteurs meſmes adorent deux autres Eſtoilles qui vont & cheminent

proches d'icelles, lesquelles ils nomment Catuchillay & Vrcuchillay, & feignent que c'est vne brebis & vn aigneau. D'autres adoroient vne estoille qu'ils appellent Machacuay, à laquelle ils attribuent la charge & puissance sur les serpens & couleuures, pour empescher qu'ils ne leur fissent mal. Ils attribuoient la puissance d'vne autre estoille, qu'ils appelloient Chuquinchinchay, qui vaut autant que tygre sur les tygres, les ours & les lyons, & ont creu generalement que de tous les animaux qui sont en la terre, il y en a vn seul au Ciel qui leur est semblable, lequel a la charge & le soin de leur procreation & augmentation. Et ainsi ils remarquoient & adoroient plusieurs & diuerses estoilles, comme celles qu'ils appelloient Chacana, Topatarca, Mamana, Mirco, Miquiquiray, & plusieurs autres. Tellemēt qu'il semble qu'ils approchoient aucunemēt des propositions des Idees de Platon. Les Mexiquains presque de la mesme façon, apres le supreme Dieu adoroient le Soleil. C'est pourquoy ils appelloiēt Hernando Cortez (comme il l'escrit en vne lettre enuoyee à l'Empereur Charles le Quint) fils du Soleil, pour sa diligence & courage à circuir la terre. Mais ils faisoient la plus grande adoration à l'idole appellee Vitzilipuztli, lequel en toute ceste region ils appelloiēt le tout-puissant & Seigneur de toutes choses. Pour ceste cause les Mexiquains luy bastirent vn temple le plus grand, le plus haut, le plus beau, & le plus magnifique & somptueux de tous. La situation & forteresse duquel se peut coniecturer par les ruines qui en sont demeurees au milieu de la Cité de Mexique.

Mais en ceſt endroit l'idolatrie des Mexiquains a eſté plus pernicieuſe & dommageable que celle des Inguas, comme l'on verra mieux cy apres, d'autant que la plus grande partie de leur adoration & idolatrie ſ'occupoit aux idoles, & non pas aux meſmes choſes naturelles, combien qu'ils attribuoient les effects naturels aux idoles, comme des pluyes, de la multiplication du beſtial, de la guerre, de la generation, ainſi que les Grecs & les Latins ſe ſont forgez des idoles de Phœbus, de Mercure, de Iupiter, de Minerue & de Mars. En fin qui voudra bien conſiderer cecy de pres trouuera que la façon & maniere dont le diable a vſé à tromper les Indiens, eſt la meſme auec laquelle il a trompé & deceu les Grecs & Romains, & les autres anciens Gentils, leur faiſant entendre que ces creatures remarquables, le Soleil, la Lune, les Eſtoilles & les Elements, auoient d'eux-meſmes le propre pouuoir & authorité de faire du bien ou du mal aux hommes : Et combien que Dieu ait creé toutes ces choſes pour le ſeruice de l'homme, neantmoins il ſ'eſt tant oublié qu'il ſ'eſt voulu eſleuer contre luy. Et d'autre-part il a recogneu & ſ'eſt aſſubiety aux creatures qui luy ſont meſme inferieures, en adorant & inuoquant ſes propres œuures, & laiſſant d'adorer & inuoquer le Createur, cõme le propoſe fort bien le Sage par ces paroles: *Tous les hõmes ſont vains & abuſez eſquels la cognoiſſãce de Dieu ne ſe trouue point, veu qu'ils n'ont pas peu cognoiſtre celuy qui eſt par les choſes meſmes qui leur ſembloient eſtre bonnes. Et jaçoit qu'ils contemplaſſent ſes œuures, ils n'ont pas toutesfois attaint iuſques à la cognoiſſance de l'autheur & ouurier*

Sap. 13.

d'icelles: mais ils ont creu que le feu, le vent, l'air agité, le circuit des Estoilles, les grandes caües, le Soleil & la Lune estoient Dieux & gouuerneurs du monde, & s'estans rẽdus amoureux de la beauté de telles choses, il leur sembloit qu'ils les deuoient estimer comme Dieux. C'est raison qu'ils considerent de combien plus beau est leur Createur, puis que c'est celuy qui donne les beautez, & qui a fait ces mesmes choses. D'autre-part s'ils ont eu en admiration la puissance & les effects de ces choses, par icelles mesmes ils doiuent entendre de combien doit estre plus puissant qu'elles toutes, celuy qui leur a donné cest estre qu'elles ont, pource que l'on peut coniecturer par la beauté & grandeur qu'ont les creatures, quel doit estre le Createur de toutes ces choses. Iusques icy sont les paroles du liure de Sapience, desquelles l'on peut tirer vn bon & fort argument, pour conuaincre la grande tromperie des idolatres infidelles, qui veulent plustost seruir & reuerer la creature que le Createur: comme iustement l'Apostre les reprẽd. *Rom. 1.* Mais d'autant que cecy n'est point du present subiect, & qu'il est suffisammẽt rapporté aux Sermons que l'on a escrits contre les erreurs des Indiẽs, il suffit quãt à present de dire qu'ils adoroiẽt le grãd Dieu, & leurs Dieux vains & mensongers tout d'vne mesme façon: pource que la façon de faire oraison au Viracocha, au Soleil, aux Estoilles, & au reste des Guacas ou idoles, estoit d'ouurir les mains & faire certain son auec les leures, comme de personnes qui baisent, & de demander ce que chacun desiroit en leur offrant sacrifice. Combien qu'il y eust grande difference entre les paroles dont ils vsoient pour parler auec le grand Ticciuiracocha, auquel ils attribuoient princi-

palement le pouuoir & commandement ſur toutes choſes, & celles dont ils vſoient à parler aux autres, leſquels ils n'adoroient ſeulement que chacun en ſa maiſon comme Dieux ou Seigneurs particuliers, & diſoient qu'ils eſtoient leurs interceſſeurs enuers le grand Ticciuiracocha. Ceſte façon d'adorer ouurant les mains, & comme en baiſant, a quelque choſe de ſemblable à celle que Iob auoit en horreur, comme choſe propre des idolatres, diſant. *Si i'ay baiſé mes mains auec ma*
Iob. 31. *bouche regardant le Soleil quand il reluit, ou la Lune quand elle eſt claire: ce qui eſt vne tres-grande iniquité, & eſt nier le Tres-grand Dieu.*

De l'idolatrie dont les Indiens vſerent ſur les choſes particulieres.

CHAP. V.

LE diable ne ſ'eſt pas contenté de faire que les aueugles Indiens adoraſſent le Soleil, la Lune, les Eſtoilles, la terre, la mer & pluſieurs autres choſes generales en la nature; mais il a paſſé plus outre en leur donnant pour Dieu, & les aſſujetiſſans à des choſes baſſes & petites, & la plus grand' part ordres & infames. L'on ne ſ'eſpouuētera point de ceſt aueuglement des barbares, qui ſe voudra ſouuenir de ce que l'Apoſtre dit des Sa-
Rom. 1. ges & des Philoſophes, qu'ayans cogneu Dieu ils ne le glorifierent point ny ne luy rendirent graces cōme à leur Dieu, mais qu'ils ſe perdirēt en leurs opinions & penſees, & leur cœur a eſté endurcy en leur folie, & ont changé la gloire & deité de l'Eternel: Dieu à des ſemblāces & figures de cho-

ſes caduques & corruptibles commes d'hommes, d'oiſeaux de beſtes & de ſerpens. L'on ſçait aſſez que les Egyptiens adoroient le chien d'Oſiris, la vache d'Iſis, & le mouton d'Ammon: les Romains adoroient la Deeſſe Februa, des Fieures, & l'oye Tarpeienne, & qu'Atenes la Sage adoroit le Coq & le Corbeau, & ſemblables autres vanitez & moqueries, dont les hiſtoires des anciens Gentils ſont toutes remplies. Et ſont tombez les hommes en vn ſi grand malheur, pour n'auoir voulu s'abſubjetir à la loy de leur vray Dieu & Createur, comme ſainct Athanaſe le traicte doctement eſcriuant contre les idolatres. Mais c'eſt vne choſe merueilleuſement eſtrange, que le desbordement & perdition, qui a eſté en cela entre les Indiens, ſpecialement du Peru: car ils adoroient les riuieres, les fontaines, les emboucheures des riuieres, les entrees des montagnes, les roches ou grandes pierres, les collines, les ſommets des montagnes qu'ils appellent Apachitas, & les tiennent pour choſe de grande deuotion. En fin ils adoroient toute choſe en nature, qui leur ſembloit remarquable & differente du reſte, comme y recognoiſſant quelque particuliere deité. L'on me moſtra en Caxamalca de la Naſca vne colline, ou grand tertre de ſable qui fut le principal adoratoire, ou Guaua des anciens. Ie leur demandois quelle diuinité ils y trouuoient, & ils me reſpondirent qu'ils l'adoroient à cauſe de ceſte merueille qu'il auoit d'eſtre vn tertre de ſable treſhaut au milieu des montagnes de pierre qui eſtoient treſ-eſpaiſſes. Nous euſmes beſoin en

la Cité des Rois d'vn grand nombre de gros bois, pour fondre vne cloche, & pource l'on coupa vn grand arbre difforme, qui pour sa grandeur & son antiquité auoit esté long temps adoratoire, & Guaca des Indiens. Et leur sembloit qu'il y auoit quelque diuinité en tout ce qui auoit quelque chose d'extraordinaire & d'estrange en son genre, iusques à en attribuer autant aux petites pierres & metaux, voire aux racines & aux fruicts de la terre, comme aux racines qu'ils appelloient Papas. Il y en a d'vne sorte estrange qu'ils appelloiẽt Lallahuas, lesquelles ils baisoient & les adoroiẽt. Ils adorent aussi les ours, les lyons, les tygres & les couleuures, afin qu'ils ne leur facent aucun mal, & tels que sont leurs Dieux, telles & aussi plaisantes sont les choses qu'ils leur offrent en les adorant. Ils ont accoustumé quand ils vont par chemin d'y ietter ou aux carrefours, aux collines, & principalement aux sommets, qu'ils appellent Apachittas, des vieux souliers, des plumes, du Coca masché, qui est vne herbe dont ils vsent beaucoup. Et quand ils n'ont rien dauantage, leur jettent vne pierre, le tout en offrande, afin qu'ils les laissent passer, & qu'ils leur donnent bonnes forces, lesquelles ils disent leur augmenter par ce moyen, comme il est rapporté en vn Concile prouincial du Peru. C'est pourquoy l'on trouue en ces chemins de grands monceaux de ces pierres offertes, & des autres choses susdites. De semblable folie vsoient les anciens, desquels il est dit aux Prouerbes; *Comme celuy qui offre des pierres au monceau de Mercure, ainsi que celuy qui honore les fols:* qui est à dire, que l'on ne tire non plus de fruict

Concil. Lymensis. 2. p. 2. cap. 99.

Prou. 27.

ny d'vtilité du second que du premier : pource que le Mercure de pierre ne recognoist point l'offrande, ny le fol ne peut recognoistre l'honneur que l'on luy fait. Ils vsoient d'vne autre offrande, non moins plaisante & ridicule, qui est d'arracher le poil des sourcils, & les offrir au Soleil & aux collines, aux Apachitas, aux vents ou aux choses qu'ils craignent. Tel est le malheur auquel plusieurs Indiens ont vescu & viuent encor auiourd'huy, ausquels le diable fait entendre ce qu'il veut comme à des enfans, quelque grande folie que ce soit. Ainsi sainct Chrysostome en vne Homelie, accompare les Gentils, mais les seruiteurs de Dieu, qui trauaillent en leur enseignement & saluation, ne doiuent pas mespriser ces folies & enfances, puis qu'elles suffisent, à enlacer ces pauures abusez à vne eternelle perdition, ains les doiuent auec bonnes & claires raisons, tirer d'vne si grande ignorance: Car à la verité c'est chose considerable, comme ils s'assubiettissent à ceux qui leur enseignent le vray chemin de raison. Il n'y a chose entre les creatures plus illustre que le Soleil, & est celuy lequel tous les Gentils communément adoroient. Vn capitaine discret & bon Chrestien me contoit, qu'auec vne bõne raison il auoit persuadé aux Indiens que le Soleil n'estoit pas Dieu, mais seulement vne creature de Dieu, & fut ainsi. Il demanda au Cacique & seigneur principal qu'il luy donnast vn Indien leger, pour porter vne lettre, il luy en donna vn, & le capitaine demanda au Cacique, dy moy qui est le Seigneur & le principal, où cest Indien qui porte la lettre si legerement, ou toy

qui l'enuoye porter? Le Cacique respondit, C'est moy sans doute, pource que cestuy-là ne fait autre chose que ce que ie luy commande. Ainsi, repliqua le capitaine, en est il du Soleil que nous voyons, & du Createur de toutes choses, d'autant que le Soleil n'est point d'auantage qu'vn vallet de ce Tres haut Seigneur, qui par son commandement chemine auec telle legereté sans se lasser, portant la lumiere à toutes les nations. Ainsi tu vois comme c'est cõtre raison de rendre au Soleil l'honneur qui est deu au Createur & seigneur de tout. La raison du Capitaine les contẽta tous, & dit le Cacique & les Indiens qui estoient auec luy, que c'estoit grande verité, & qu'ils s'estoient beaucoup resioüis de l'auoir entenduë. L'on raconte d'vn des Roys Inguas homme de fort subtil entendement, lequel voyant comme tous ses predecesseurs adoroient le Soleil, dist qu'il ne luy sembloit point que le Soleil fust Dieu, ny ne le pouuoit estre, pource que Dieu est vn grand Seigneur, qui auec vn grand loisir & repos fait ses œuures, & que le Soleil ne cesse iamais de cheminer, disant qu'vne chose qui trauailloit tãt, ne luy pouuoit sembler estre Dieu, en quoy il dist verité.

Ainsi lors que l'on vient à declarer aux Indiens leurs erreurs & aueuglement par des raisons douces & aisées à comprendre, ils sont incontinent conuaincus, & se rengent admirablement à la verité.

D'vn autre gendre d'idolatrie sur les deffuncts.

CHAP. VI.

IL y a vn autre genre d'Idolatrie fort differēt des susdits, dont les Gentils ont vsé à l'occasion de leurs defuncts, qu'ils aimoient & estimoient: & semble que le Sage vueille donner à entendre que le commencement de l'idolatrie soit procedé de là, disant ainsi: *Le commencement de fornication fut par la reputation des idoles, & ceste inuention est vne totale corruption de la vie, car au commencement du monde il n'y a point eu d'idoles, ny en la fin n'y en aura pour tousiours à iamais. Mais la vanité & oisiueté des hommes a apporté ceste inuention au monde, voire pour ceste occasion durent si peu leurs vies, pource qu'il arriua que le pere portant amerement la mort de son fils miserable, fit pour sa consolation vn pourtrait du defunct, & commença à l'honorer & adorer cōme Dieu, lequel peu auparauant auoit acheué ses iours comme homme mortel, & pour ceste fin ordonna entre ses seruiteurs qu'en sa memoire l'on fit des deuotions & sacrifices. Du depuis apres plusieurs iours passez ceste maudite coustume ayant esté authorisee demeura cest erreur canonisee pour loy, & ainsi par le commandement des Rois & tyrans, les pourtraicts & les idoles estoient adorez. De là vint aussi que l'on commença à en faire autant aux absens, & ceux que l'on ne pouuoit adorer en presence, pour estre estre esloignez, ils les adoroient de ceste façon & faisoient apporter les pourtraicts des Rois qu'ils vouloient honorer, suppleant par ceste inuention l'absence d'iceux qu'ils vouloiēt adorer. La curiosité des excellēs ouuriers augmenta ceste inuention d'idolatrie, tellement* Sap. 4.

que par leur art ces statuës furent si elegantes, que ceux qui ne sçauoient ce que c'estoit, estoient prouoquez à les adorer, d'autant que par l'excellence de leur art, pretendans contenter celuy qui leur bailloit à faire, ils tiroient des portraits & peintures beaucoup plus excellentes, & le vulgaire conduit de l'apparence & grace de l'ouurage, vint a tenir & estimer pour Dieu celuy qui peu auparauant auoit esté honoré cõme hõme. Et cela fut l'erreur miserable des hommes, qui s'accommodans ores à leur affection & sentiment, ores à la flatterie de leurs Rois, vindrent à imposer aux pierres le nom incommunicable de Dieu, les adorans pour Dieux. Tout cecy est au liure de Sapience, qui est digne d'estre notté, & trouueront au pied de la lettre ceux qui seront curieux rechercheurs de l'antiquité, que l'origine de l'idolatrie ont esté ces pourtraits & statues des defuncts, ie dy de l'idolatrie, qui est proprement d'adorer les idoles & images: car il n'est pas certain que cest'autre idolatrie d'adorer les idoles & images: car il n'est pas certain que ceste autre idolatrie d'adorer les creatures, comme le Soleil, & la milice du Ciel, ou le nombre des planettes & estoilles, dequoy il est fait mention aux Prophetes, ait esté depuis l'idolatrie & les statuës: combien que sans doute l'on ait fait des statuës & idoles en l'honneur du Soleil, de la Lune & de la terre. Venant à nos Indiens, ils vindrent au sommet de l'idolatrie par les mesmes voyes que demonstre l'Escriture. Premierement ils auoient soin de conserner les corps de leurs Rois & Seigneurs, & demeuroient entiers sans aucune mauuaise odeur, & se corrompre plus de deux cens ans. De ceste façon estoient les Rois Inguas au

Hierem. 10
Soph. 1.

Cusco,

Cuſco,chacun en ſa chapelle & adoratoire, dont le Viceroy Marquis de Canette, pour extirper l'idolatrie, fit tirer & porter en la cité des Rois trois ou quatre Dieux, qui cauſa grande admiration de voir ces corps morts depuis tant d'années ſi beaux & ſi entiers qu'ils eſtoient. Chacun de ces Rois Inguas laiſſoit tous ſes threſors,moyens & reuenu pour entretenir ſon adoratoire où l'on mettoit ſon corps, & y auoit beaucoup de miniſtres auec toute ſa famille, qui eſtoient dediez à ſon ſeruice: car nul Roy ſucceſſeur n'vſurpoit les threſors & vaiſſelle de ſon predeceſſeur, mais il en aſſembloit tout de nouueau pour luy & pour ſon palais. Ils ne ſe contenterent point de ceſte idolatrie enuers les corps des defuncts, mais auſſi ils faiſoient leurs ſtatuës & repreſentatiõs,& chaque roy durant ſa vie faiſoit faire vne idole où il eſtoit repreſenté, laquelle ils appelloient Guaoigui,qui ſignifie frere: pource que l'on deuoit faire à ceſte ſtatuë durãt la vie & la mort de l'Ingua, autant d'honneur & de veneration qu'à luy-meſme: & portoient ceſte ſtatuë en la guerre & en proceſſion,pour auoir de la pluye & du bon tẽps, & leur faiſoient diuerſes feſtes,& ſacrifices. Il y a eu beaucoup de ces idoles au Cuſco,& en ſon territoire: toutesfois l'on dit à preſent que ceſte ſuperſtition d'adorer les pierres y a ceſſé du tout, ou en la plus grande partie. Apres qu'on les eut deſcouuertes, par la diligence du licencié Pollo, & fut la premiere celle d'Ingua Rocha, chef de la partialité ou race principale de Hanam Cuſco, & trouue l'on de ceſte façon qu'entre les autres nations ils auoient en grande eſtime & reueroiẽt

les corps de leurs predeceſſeurs, & adoroient auſſi leurs ſtatuës.

Des ſuperſtitions dont ils vſoient auec les morts.

CHAP. VII.

LEs Indiens du Peru ont creu communement que les ames viuoient apres ceſte vie, & que les bons eſtoient en la gloire, & les mauuais en la peine: tellement qu'il y a peu de difficulté à leur perſuader tels articles. Mais ils ne ſont pas paruenus iuſques au point de recognoiſtre que les corps deuoient reſuſciter auec les ames. C'eſt pourquoy ils employoient vne exceſſiue diligence, comme il a eſtè dit, à conſeruer les corps leſquels ils honoroient apres la mort, à ceſte fin leurs ſucceſſeurs leur bailloient des robes, & leur faiſoient des ſacrifices: ſpecialement les Rois Inguas en leurs enterremens deuoient eſtre accompagnez de grand nombre de ſeruiteurs & femmes pour ſon ſeruice en l'autre vie. Parquoy le iour qu'il decedoit l'on mettoit à mort les femmes qu'il auoit le plus aymees, ſes ſeruiteurs & officiers, afin qu'ils l'allaſſent ſeruir en l'autre vie. Quand Guanacapa mourut, qui fut pere d'Atagualpa, au temps duquel entrerent les Eſpagnols, l'on mit à mort mil & tant de perſonnes, de tous aages & conditions pour ſon ſeruice, & pour l'accompagner en l'autre vie. Ils les tuoient apres pluſieurs chanſons & yurongneries, & ces deſtinez à la mort ſe tenoient bien heureux. Ils leur ſacrifioient pluſieurs autres choſes, ſpecialement des petits enfans, & de leur ſang faiſoient vne

raye au visage du deffunct d'vne oreille en l'autre; Ceste mesme superstition, & inhumanité de tuer des hommes & des femmes pour accompagner & seruir le defunct en l'autre vie, a esté suiuie d'autres, & est encor à present vsitee parmy d'autres nations barbares; voire comme escrit Pollo, elle a esté presque generalle en toutes les Indes. Le venerable Beda mesme raconte que les Anglois auparauant que se conuertir à l'Euangile, auoient ceste mesme coustume de tuer des hommes pour accompagner & seruir les deffunts. L'on raconte d'vn Portugais qu'estant captif entre les barbares, auoit receu vn coup de fleche, dont il perdit vn œil, & comme ils le voulurent sacrifier vn iour, pour accompagner vn seigneur deffunct, il respondit que ceux qui demeuroient en l'autre vie feroient peu d'estat du defunct, si on luy donnoit pour compagnon vn homme borgne, & qu'il estoit meilleur luy en donner vn qui eust ses deux yeux, & ceste raison estant trouuee bonne par les barbares, fut cause qu'ils le laisserent. Outre ceste superstition de sacrifier les hommes aux defuncts, dont l'on n'vse qu'à l'endroit des grands seigneurs, il y en a eu vne autre beaucoup plus commune & generale en toutes les Indes, qui est de mettre à boire & à manger sur les sepultures des defuncts, croyans qu'ils se nourrissoient de cela, qui a mesme esté vn erreur entre les anciens, comme escrit S. Augustin. Et pour cet effect de leur donner à manger & à boire. Auiourd'huy plusieurs Indiens infidelles tirent de terre secrettement leurs defuncts des cimetieres, & les enterrent en des collines, ou en des passages

des mõtagnes, ou bien en leurs propres maisons. Ils ont mesme accoustumé de leur mettre de l'argent & de l'or en la bouche, aux mains & au sein, & de les reuestir de robbes neufues, & durables, doublees & pliees par dessouz le lict mortuaire. Ils croyent que les ames des defuncts vont vagabondes, & endurent le froid, la soif, la faim, & le trauail; & par ceste occasion ils font leurs anniuersaires, en leur portant des habits, à manger & à boire. A raison dequoy les Prelats en leurs synodes aduertissent sur tout que les Prestres donnent à entendre aux Indiens que les offrandes que l'on met aux Eglises sur les sepultures, ne sont pas le manger ny boire des defuncts, mais pour les pauures & pour les ministres, & que Dieu est seul qui sustante les ames en l'autre vie, puis qu'ils ne mangent ny ne boiuent aucune chose corporelle, & importe beaucoup qu'ils sçachent bien cela, afin qu'ils ne conuertissent cet vsage religieux en superstition gentille, comme le font plusieurs.

De la façon d'inhumer les defuncts entre les Mexiquains & autres nations.

CHAP. VIII.

AYANT raconté ce que plusieurs nations du Peru ont fait auec les defuncts, il ne sera mal à propos de faire mention particuliere des Mexiquains en cet endroit, les mortuaires desquels estoient fort solemnisez & pleins de grandes folies. C'estoit l'office des prestres & religieux en Mexique (car il y en auoit qui viuoient en vne

eſtrange obſeruance, comme il ſera dit cy-apres) d'enterrer les morts, & faire leurs obſeques. Les lieux où ils les enterroient eſtoit en leurs iardins, & aux courts de leurs maiſons propres, les autres les portoient és lieux des ſacrifices, qui ſe faiſoiẽt és montagnes : les autres les bruſloient, & apres enterroient les cendres en leurs temples, & les enterroient tous auec tout ce qu'ils auoient d'habits, de pierres, & de ioyaux. Ils mettoiẽt les cendres de ceux qu'ils bruſloient en des pots, & auec icelles les ioyaux, pierres & affiquets des defuncts quelques riches & precieux qu'ils fuſſent. Ils chãtoient les offices funebres, comme reſponſes, & leuoient les corps des defuncts beaucoup de fois, faiſans pluſieurs ceremonies. En ces mortuaires ils mangeoient & beuuoient, & ſi c'eſtoit perſonnes de qualité, l'on y dõnoit des habits à tous ceux qui eſtoient venus à l'enterrement. Quand quelqu'vn mouroit, ils le mettoient eſtendu en vne chambre, iuſques à ce que de tous coſtez les parens & amis fuſſent venus, leſquels apportoiẽt des preſens au mort, & le ſaluoient comme ſ'il euſt eſté en vie. Et ſi c'eſtoit vn roy, ou ſeigneur de quelque ville, ils luy offroiẽt des eſclaues pour eſtre mis à mort auec luy, afin de l'aller ſeruir en l'autre monde. Ils faiſoient mourir auſſi le preſtre ou chapellain qu'il auoit (car tous les ſeigneurs auoient vn preſtre qui dans leurs maiſons leur adminiſtroit les ceremonies, & le tuoient alors, afin qu'il allaſt adminiſtrer ſon office au mort. Ils tuoient le cuiſinier, le ſommellier, les nains, & les boſſus, deſquels ils ſe ſeruoiẽt beaucoup, & ne pardonnoient pas meſmes aux freres

du defunct, qui l'auoient le plus seruy. Car c'estoit vne grandeur entre les seigneurs de se seruir de leurs freres & des dessusdits. Finalement ils tuoient tous ceux de son train pour aller entretenir sa maison en l'autre monde : & de peur que la pauureté ne les vint accueillir, ils enterroient auec eux plusieurs richesses, d'or, d'argẽt, de pierreries, de courtines d'vn ouurage exquis, de bracelets d'or, & d'autres riches pieces. Que s'ils brusloiẽt le defunct ; ils en faisoient autant de tous ses seruiteurs, & ornements qu'ils luy bailloient pour l'autre monde : puis ils prenoient toute ceste cendre laquelle ils enterroient auec vne grande solemnité. Les obseques duroient dix iours auec des chants de pleurs & de lamentation, & les prestres emportoient les defuncts auec tant de ceremonies, (selon qu'on les en requeroit) & en si grand nombre qu'on ne les pourroit presque cõter. Ils mettoient aux Capitaines & Seigneurs leurs marques d'honneur & leurs Trophees, selon leurs entreprinses & la valeur qu'ils auoient employee aux guerres & és gouuernements. Car pour cest effect ils auoient des blasons & armes particulieres. Ils portoient ces marques & blasons au lieu où il desiroit estre enterré, ou bruslé, marchant deuant le corps, & l'accompagnant comme en procession, où les prestres & dignitez du Temple alloient auec diuers ornements & appareils. Les vns encensans, les autres chantans, & les autres sonnants de flustes tristes, & de tambours, ce qui augmentoit beaucoup les pleurs des vassaux & parens. Le prestre qui faisoit l'office estoit orné des marques de l'idole que

le Seigneur auoit repreſenté : car tous les Seigneurs repreſentoient les idoles, & en prenoient le nom de quelqu'vn, & à ceſte occaſion eſtoient eſtimez & honorez. L'ordre de Cheuallerie portoit ordinairement ces marques deſſuſdites. Celuy qu'ils deuoient bruſler, eſtant apporté au lieu à ce deſtiné, ils l'enuironnoient de bois de pin, & tout ce qui eſtoit de ſon bagage, puis il mettoient le feu comme i'ay dit cy deſſus, l'augmentant touſiours auec du bois gommeux, iuſques à ce que le tout fuſt conuerty en cendre. Incontinent ſortoit vn preſtre en habit & ornement de diable, ayant des bouches à toutes les iointures, & pluſieurs yeux de miroirs, & tenoit vn grand baſton, auec lequel il meſloit toutes les cendres fort audacieuſement & auec vn geſte & vne repreſentation ſi terrible, qu'il eſpouuentoit tous les aſſiſtans. Quelquesfois ce miniſtre auoit d'autres habits differés, ſelon qu'eſtoit la qualité du mort. I'ay fait ceſte digreſſion des obſeques & funerailles ſur l'idolatrie & ſuperſtition qu'ils auoiét aux defuncts, maintenant il eſt raiſonnable de retourner à l'intention principale, & d'achcuer ceſte matiere.

Du quatrieſme & dernier genre d'Idolatrie, dont les Indiens ont vſé, ſpecialement les Mexiquains, enuers les images & ſtatuës.

CHAP. IX.

COmbien que veritablement Dieu ſoit grandement offenſé en ces idolatries ſuſdites, où l'on adoroit les creatures, ſi eſt-ce que le S. Eſprit

reprouue & condamne encor dauantage vn autre genre d'idolatrie, qui eſt de ceux qui adorent ſeulement les images & figures faites de la main des hommes, leſquelles n'ont autre choſe en elles que d'eſtre vn bois, ou pierre, ou metal, & la figure que Dieu leur a voulu donner. C'eſt pourquoy

Sap. 13. le Sage parle ainſi de telles gens : *Mal-heureux ſont & entre les morts ſe peut conter l'eſperance de ceux qui ont appellé les œuures des mains des hommes Dieux, l'or, l'argent, & l'inuention de la ſemblance d'animaux, ou vne pierre inutile, qui n'a rien dauantage que d'eſtre vne antiquaille.* Et pourſuit diuinement ces propos à l'encõtre de cet erreur, & folie des Gentils. Com-

Esa. 44. me auſſi le Prophete Eſaie, le prophete Hiere-

Hier. 10. mie, le prophete Baruc, & le ſainct Roy Dauid,

Baruc. 6. en traittent amplement : & eſt neceſſaire & con-

Psal. 113. uenable que le miniſtre de Chriſt, qui reprouue les erreurs de l'idolatrie, aye bonne veuë, & qu'il conſidere bien ces paſſages, & les raiſons que le ſainct Eſprit touche ſi viuement en iceux, & comme toutes ſe reduiſent en vne brefue ſentence,

Osee 8. que met en auant le prophete Oſee : *Celuy qui l'a fait a eſté vn ouurier, parquoy il n'eſt point Dieu. Le veau donc de Samarie, ſeruira aux toilles d'araignees.* Reuenant donc à noſtre propos, il y a eu aux Indes vne grãde curioſité de faire des idoles & peintures de diuerſes formes, & de diuerſes matieres, leſquelles ils adoroient pour dieux, & les appelloient au Peru guacas, eſtans ordinairement des beſtes laides & difformes, au moins celles que i'ay veuës eſtoient toutes ainſi. Ie croy certainement que le diable, en l'honneur duquel l'on faiſoit ces idoles, prenoit plaiſir de ſe faire adorer

en ſes difformitez. Et à la verité il ſe trouuoit auſſi que le diable parloit & reſpondoit en beaucoup de ces guacas, ou idoles, & ſes preſtres & miniſtres venoient à ces oracles du pere de menſonge, & quel il eſt, tels eſtoient ſes conſeils, aduis & propheties. C'a eſté és prouinces de la neufue Eſpagne, en Mexique, Teſcuro, Tlaſcalla, Cholula, & aux parties voiſines de ce royaume, où ce genre d'idolatrie a eſté le plus practiqué qu'en royaume du monde. Et eſt vne choſe prodigieuſe, d'ouir conter les ſuperſtitions qu'ils ont euës en ce poinct: toutesfois il ne ſera pas malplaiſant d'en raconter quelque choſe. Le principal idole de Mexique eſtoit, comme i'ay dit, Vitzilipuztli. C'eſtoit vne ſtatuë de bois taillee en ſemblance d'vn homme aſſis en vn eſcabeau de couleur d'azur, poſé ſur vn branquard, de chaque coing duquel ſortoit vn bois, ayant la forme d'vne teſte de ſerpēt. L'eſcabeau denotoit qu'il eſtoit aſſis au ciel: cet idole auoit tout le front azuré, & eſtoit lié par deſſus le nez d'vne bande de couleur d'azur, qui prenoit d'vne oreille à l'autre. Il auoit ſur la teſte vn riche plumage, en façon d'vn bec de petit oiſeau, qui eſtoit couuert par le haut d'vn or bien bruny. Il auoit en la main gauche vne rondelle blanche, auec cinq formes de pommes de pin, faites de plumes blanches, qui y eſtoient poſees en croix, & du haut ſortoit vn guaillardet d'or, ayant aux coſtez quatre ſagettes, leſquelles (au dire des Mexiquains) auoient eſté enuoyees du ciel, pour faire les actes & proüeſſes qui ſe diront en ſon lieu. Il auoit en la main dextre vn baſton azuré, qui eſtoit taillé en façon d'vne cou-

leuure ondoyante. Tout cet ornement & le reste qu'il auoit portoit son sens, ainsi que le declaroient les Mexiquains. Le nom de Vitzilipuztli, main gauche de plume reluisante. Ie diray cy apres du Temple superbe, des sacrifices, festes, & ceremonies de ce grand idole, qui sont choses remarquables. Mais à present il sera seulement dit, que cet idole vestu & orné richement, estoit mis en vn autel fort haut, en vne petite piece, ou encastillement, fort couuerte de linceux, de ioyaux, de plumes & d'ornements d'or, auec beaucoup de rondeles de plumes, les plus belles & plus gentilles qu'ils pouuoient recouurer, & auoit tousiours deuant soy vne courtine, pour plus grande veneration. Ioignant la chambre ou chapelle de cet idole, il y auoit vne piece qui estoit de moindre ouurage, & non pas si bien ornee, où il y auoit vn autre idole qu'ils appelloient Tlaloc. Ces deux idoles estoient tousiours ensemble, pource qu'ils les reputoient compagnons, & d'vne esgale puissance. Il y auoit vn autre idole en Mexique, fort estimé, qui estoit le Dieu de penitence & des iubilez & pardons des pechez. Ils appelloient cest idole Tezcallipula, & estoit fait d'vne pierre fort reluisante & noire, comme Iayel, estant vestu de quelques gentils affiquets à leur mode. Il auoit des pendants d'oreilles d'or & d'argent, & en la leure d'embas vn petit canon de crystal, de la longueur d'vn xeme ou demy pied, dans lequel ils mettoient quelquefois vne plume verte, & quelquesfois vne azuree, qui le faisoit ressembler tantost vne esmeraude, tantost vne turquoise, il auoit les cheueux ceints & bandez auec vn liser d'or, bruny, au bout du-

quel pendoit vne oreille d'or, auec deux bran-dons de fumees peintes en icelle, qui signifioient les prieres des affligez & pechez qu'il oyoit, quād ils se recommandoiēt à luy. Entre les deux oreilles pendoient vn nombre de petits herons. Il a-uoit vn ioyau pendu au col, si grand qu'il luy couuroit l'estomach. Aux deux bras des bracelets d'or: au nombril vne riche pierre verte, & en la main gauche vn esuentail de plumes precieuses vertes, azurees, & jaulnes, qui sortoient d'vn chaston d'or reluisant, & fort bruny, tellement qu'il sembloit que ce fust vn miroir, qui signifioit que dedans ce miroir il voyoit tout ce qui se faisoit au monde. Ils appelloient ce miroir ou chaston d'or Itlacheaya, qui veut dire son regardoir. Il tenoit en la main dextre quatre sagettes, qui si-gnifioient le chastiement qu'il donnoit aux mau-uais, pour les pechez. C'est pourquoy c'estoit l'i-dole qu'ils craignoient le plus, de peur qu'il ne descouurist leurs fautes & delicts. Il y auoit par-don de pechez en sa feste, qui se faisoit de quatre ans en quatre ans, comme il sera dit cy-apres. Ils tenoient ce mesme idole Tezcatlipuca pour le dieu de la sechetesse, de la famine, & sterilité, & de la pestilence. Parquoy ils le peignoient aussi en vne autre forme, à sçauoir estant assis auec beau-coup de majesté, sur vn escabeau entouré d'vne courtine rouge, peinte & elabouree de testes & os de morts. En la main gauche il auoit vne ron-delle auec cinq pines, ou formes de pommes de pin faites de cotton, & en la droite vne dardille, comme d'vn geste menassant, & ayant le bras estendu, comme qui la voudroit jetter, & de la

rondelle ſortoient quatre ſagettes. Il auoit le viſage & apparence de courroucé, & de coleré, le corps oingt tout de noir, & la teſte pleine de plumes de cailles. Ils vſoient de grandes ſuperſtitiõs enuers cet idole, pour la grand crainte qu'ils auoient de luy. En Cholula, qui eſtoit vne republique de Mexique, ils adoroient vn fameux idole, qui eſtoit le dieu des marchãdiſes, pource qu'ils eſtoient grands marchands, & encor auiourd'huy ſont-ils fort addonnez au commerce, ils l'appelloient Quetzaalcoalt. Cet idole eſtoit en vne grande place, en vn temple fort haut, & auoit autour de luy de l'or, de l'argent, des ioyaux, des plumes fort riches, & des habits de diuerſes couleurs. Il auoit le corps en forme d'homme, mais le viſage d'vn petit oiſeau auec vn bec rouge, & au deſſus vne creſte, pleine de verrues, ayant des rangs de dents, & la langue qui luy ſortoit dehors. Il portoit ſur la teſte vne mitre pointuë de papier peint, vne faulx en la main, & beaucoup d'affiquets d'or aux iambes, & mil autres folles inuentions, qui toutes auoient leur ſignification, & l'adoroient parce qu'il faiſoit riche ceux qu'il vouloit, comme Memnon & Plutus. Et à la verité ce nom que les Choluanos donnoient à leur dieu eſtoit bien à propos, encor qu'ils ne l'entendiſſent pas. Ils l'appelloient Quetzaalcoalt, qui ſignifie couleuure de plume riche, car tel eſt le diable de l'auarice. Ces barbares ne ſe contentoient point d'auoir des dieux, mais auſſi ils auoient des deeſſes, comme les fables des poëtes les introduirent, & l'aueugle Gentilité des Grecs & des Romains les ont venerees. La principale des deeſſes

qu'ils adoroient, estoit appellee Tozi, qui veut dire nostre ayeulle, laquelle, comme racontent les histoires de Mexique, fut fille du roy de Culguacan, qui fut la premiere qu'ils escorcherent par le commandement de Vitzilipuztli, laquelle ils cõsacrerent de ceste façon, pour estre sa sœur, & dés lors ils commencerent à escorcher les hommes en leurs sacrifices, & de vestir les viuans des peaux des sacrifiez, ayans appris que leur Dieu se plaisoit en cela, comme mesme d'arracher le cœur de ceux qu'ils sacrifioient, ce qu'ils apprindrent de leur dieu, lequel tira & arracha le cœur de ceux qu'il chastia en Tulla, comme il sera dit en son lieu. L'vne de ces deesses qu'ils adoroient eut vn fils grand chasseur, que ceux de Tlascalla depuis prindrent pour dieu, & ceux-là estoient le party contraire des Mexiquains, auec l'aide desquels les Espagnols gaignerent le Mexique. La prouince de Tlascalla est fort propre pour la chasse, & le peuple fort addonné à icelle. C'est pourquoy ils faisoient vne grand feste à cet idole, lequel ils peignoient d'vne telle forme, qu'il n'est ja besoin de perdre le temps à la descrire. Mais la feste qu'ils luy faisoient estoit plaisante, & en ceste façon: Ils sonnoient vne trompe sur l'aube du iour, au son de laquelle ils s'assembloient tous auec leurs arcs, flesches, fillets, & autres instruments de chasse, & alloient auec leur idole en procession, suiuis d'vn grand nombre de peuple à vne Sierre haute, au sommet de laquelle ils auoient dressé & accommodé vne fueillee, & au milieu vn autel tres-richement orné, où ils mettoient l'idole. Ils alloiẽt cheminans auec vn grand bruit de trompettes,

de cornets,de fleutes,& de tambours,& paruenus au lieu,ils circuissoient & enuironnoient tous les costez de ceste Sierre ou montagne, où ils mettoient le feu par tous les endroits, au moyen dequoy sortoient plusieurs & diuers animaux, comme cerfs,cõnils,lieures,renards & loups,lesquels alloient vers le sommet fuyans le feu. Ces chasseurs couroiẽt apres auec de grands cris & bruits de diuers instrumẽts,les chassans iusques au sommet deuant l'idole, où arriuoit vn tel nombre de bestes de chasse,en si grãd presse, qu'elles sautoiẽt les vnes sur les autres, sur le peuple, & sur l'autel mesme,en quoy ils prenoient vn grand plaisir, & resiouissance. Alors ils prenoient vn grand nombre de ces bestes, & sacrifioient deuant l'idole les cerfs & grands animaux, leur arrachant le cœur, auec la mesme ceremonie dont ils vsoient au sacrifice des hommes: ce qu'estant acheué, ils prenoient toute ceste chasse sur leurs espaules, & se retiroient auec leur idole de la mesme façõ qu'ils y estoient venus, & entroiẽt en la cité chargez de toutes ces choses, fort resiouis, auec grand nombre de musique,de buccines,& de tambours, iusques à arriuer au temple où ils mettoiẽt leur idole,auec grande reuerence & solemnite. Ils alloiẽt tous accommoder les chairs de ceste chasse, dequoy ils faisoient vn banquet à tout le peuple, & apres disner faisoient leurs farces,representatiõs, & dances deuant l'idole. Ils auoient vn autre grãd nombre d'idoles, de dieux & deesses, mais les principales estoient en la nation Mexiquaine, & aux peuples voisins,ainsi qu'il a esté dit.

D'vne estrange façon d'idolatrie practiquee entre les Mexiquains.

CHAP. X.

COMME nous auons dit que les rois Inguas du Peru firent faire à leur semblance de certaines statuës qu'ils appelloient leurs guaoiquies, ou freres, & leur faisoient porter autant d'honneur qu'à eux-mesmes: ainsi en ont fait les Mexiquains de leurs dieux, mais ils ont passé plus outre, pource que des hommes vifs ils faisoient des dieux, qui estoit en ceste maniere. Ils prenoiēt vn captif, tel qu'ils aduisoient bon estre, & auparauant que de le sacrifier à leurs idoles, luy donnoient le mesme nom de l'idole auquel il deuoit estre sacrifié, & le vestoient & ornoient des mesmes ornemens que leur idole, disans qu'il representoit le mesme idole. Et pendant tout le temps que duroit ceste representation (qui estoit d'vn an en certaines festes, en d'autres de six mois, & en d'autres moins) ils l'adoroient & veneroient de la mesme façon que le propre idole: cependāt il mangeoit, beuuoit, & se resiouissoit. Quand il alloit par les rues, le peuple sortoit pour l'adorer, & tous luy offroiēt beaucoup d'aumosnes, & luy portoient les enfans & les malades, afin qu'il les guarist & benist, & luy laissoient en tout faire sa volonté, sauf qu'il estoit tousiours accompagné de dix ou douze hōmes, de peur qu'il ne s'enfuist. Et luy afin que l'on luy fist reuerēce par où il passoit, sonnoit de fois à d'autre d'vne petite fleute,

afin que le peuple s'apprestast pour l'adorer. La feste estant venuë, & luy estant bien gras, ils le tuoient, l'ouuroient, & le mangeoient, faisans vn solemnel sacrifice de luy. A la verité c'est vne chose pitoyable de considerer la façon de laquelle Satan tenoit ces gens en sa puissance, & tient encor auiourd'huy plusieurs qui font de semblables cruautez & abominations, aux despens des tristes ames, & des miserables corps de ceux qu'ils luy offrent, & luy se moque & rit de la bourde & moquerie qu'il fait aux pauures mal-heureux, lesquels meritent bien par leurs pechez que le treshaut Dieu les delaisse en la puissance de leur ennemy, qu'ils ont choisi pour dieu & pour soustië. Mais puis que i'ay dit ce qui suffit de l'idolatrie des Indiens, il s'ensuit que nous traittions de leur religion, ou pour mieux dire superstition, de laquelle ils vsent en leurs sacrifices, temples & ceremonies, & ce qui touche le reste.

Comme le diable s'est efforcé de s'esgaler à Dieu, & de luy ressembler aux façons de sacrifices, religion, & Sacremens.

CHAP. XI.

AVANT que de venir à ce poinct, l'on doit considerer vne chose, qui est fort digne de regarder de prés, qui est que comme le diable par son orgueil a prins party & s'est rendu contraire à Dieu, ce que nostre Dieu par sa sagesse ordonne pour son honneur & seruice, & pour le bien & salut de l'homme, le diable s'efforce de l'imiter & le peruertir, pour estre honoré, & faire que l'homme en

me en ſoit condamné. Car comme nous voyons que le grand Dieu a des ſacrifices, des Preſtres, des Sacremens, des Religieux, des Prophetes, & des gens dediez à ſon ſeruice diuin, & ſainctes ceremonies, ainſi le diable a ſes ſacrifices, preſtres, ſes façons de Sacremens, ſa gent dediee, ſes reclus & ſainctetez feintes, auec mille ſortes de faux prophetes, tout ce qui ſera plaiſant d'entendre, eſtant declaré en particulier, & non point de petit fruict pour celuy qui ſe ſouuiendra comme le diable eſt le pere de menſonge, ainſi que la verité le dit en l'Euangile; parquoy il procure vſurper pour ſoy la gloire de Dieu, & contrefaire la lumiere par ſes tenebres. Les enchanteurs d'Egypte enſeignez de leur maiſtre Satanas, ſ'efforçoient de faire d'autres merueilles ſemblables à celles de Moyſe & d'Aaron, pour ſ'eſgaler à eux. Nous liſons au liure des Iuges, de ce Micas preſtre du vain idole, qui ſe ſeruoit meſme des ornemens dont on vſoit au Tabernacle du vray Dieu, comme de l'ephod du Seraphin, & des autres choſes. Soit que ce ſoit, à peine y a-il choſe inſtituee par Ieſus-Chriſt noſtre Seigneur, en ſa loy Euangelique, que le diable ne l'aye ſophiſtiquee en quelque façon, & portée à ſa gentilité, comme l'on pourra voir en liſant ce que nous tenons pour certain, par le rapport de gens dignes de foy, des couſtumes & ceremonies des Indies, deſquelles nous traitterõs en ce liure.

Ican. 5. *Exod. 7.* *Iud. 18.*

Des temples qui ſe ſont trouuez ès Indes.

CHAP. XII.

COMMENÇANT donc par les Temples, tout ainſi que le grand Dieu a voulu que

l'onluy dediaſt vne maiſon, où ſon ſainct nom fuſt honoré, & qu'elle fuſt particulieremẽt voüee à ſon ſeruice;ainſi le diable par ſes meſchantes intentions perſuada aux infideles qu'ils luy fiſſent de ſuperbes temples, & des particuliers adoratoires & ſanctuaires. En chaque prouince du Peru il y auoit vn principal guaca, ou maiſon d'adoration, & outre icelle y en auoit vne vniuerſelle par tous les roiaumes des Inguas, entre leſquelles il y en a eu deux ſignalees, & remarquees, l'vne qu'ils appelloient de Pachacama, qui eſt à quatre lieuës de Lyma, où l'on void encor auiourd'huy les ruines d'vn tres-ancien & grand edifice, duquel François Pizarre & les ſiens tirerent ceſte richeſſe infinie des vaſes, & des cruches d'or & d'argent qu'ils apporterent quand ils prindrent l'Ingua Altagualpa. Il y a certains memoires & diſcours qui diſent que le diable en ce tẽple parloit viſiblement, & donnoit reſponſes par ſon oracle, & que quelquesfois ils voyoient vne couleuure tachetee, & eſt vne choſe fort commune & approuuee és Indes, que le diable parloit, & reſpondoit en ces faux ſanctuaires, en trompant les miſerables. Mais là où l'Euangile eſt entré, & là où l'on a eſleué le ſigne de la croix, le pere de menſonge y eſt deuenu muet, ainſi que Plutarque eſcrit de ſon temps: *Cur ceſſauerit Pythyas fondere oracula*. Et ſainct Iuſtin martyr traicte amplement de ce ſilence que Chriſt impoſa aux demons, qui parloient par les idoles, comme il auoit eſté beaucoup auparauant propheтiſé en la diuine Eſcriture. La façon qu'auoient les miniſtres infideles & enchanteurs de conſulter leurs

Plut. lib. de Tract. re.
Iuſt. in apo. pro Chriſtia.

dieux, estoit comme le diable les enseignoit. C'estoit ordinairement de nuict, & pour le faire entroient les espaules tournees vers l'idole, marchans en arriere, & plians les corps en inclinans la teste, & se mettoiẽt en vne laide posture, & ainsi ils les consultoient. La response qu'ils faisoient ordinairement estoit en maniere d'vn sifflement espouuentable, ou comme vn grincement qui leur faisoit horreur, & tout ce dont il les aduertissoit, & leur commandoit, estoit vn acheminement à leur deception & perdition. Maintenant l'on trouue peu de ces oracles, par la misericorde de Dieu, & grande puissance de Iesus Christ. Il y a eu au Peru vn autre temple & oratoire plus estimé, qui fut en la cité de Cusco, où est auiourd'huy le monastere de sainct Dominique: & l'on peut voir que ç'a esté vne œuure fort belle & magnifique par le paué, & pierres de l'edifice qui restent encor auiourd'huy. Ce temple estoit comme le Pantheon des Romains, en ce qu'il estoit la maison & demeure de tous les dieux: car les rois Inguas mirent en iceluy les dieux de toutes les nations & prouinces qu'ils conquestoient, ayant chaque idole son lieu particulier, ou ceux de leur prouince les venoient adorer auec vne despense excessiue de choses que l'on apportoit pour son ministere. Et par cela ils auoient opinion de retenir seurement & en deuoir les prouinces qu'ils auoient conquestees, tenans leurs dieux comme en ostage. En ceste mesme maison estoit le Pinchao, qui estoit vne idole du Soleil, de tres-fin or, ouuré d'vne grãde richesse de pier-

reries,lequel estoit posé vers l'Orient, auec vn tel artifice, que le Soleil à son leuer iettoit ses rayons sur luy,& comme il estoit de tresfin metal, les rayons reuerberoient,auec telle clarté,qu'il ressembloit vn autre Soleil. Les Inguas adoroient cestuy-là pour leur Dieu, & le Pachayacha, qui signifie le Createur du ciel. Ils disent qu'aux despouilles de ce temple si riche, vn soldat eut pour sa part ceste tres-belle planche d'or du Soleil. Et comme le jeu estoit lors de saison, il la perdit vne nuict en joüant: d'où vint le prouerbe qui est au Peru,pour les grands ioüeurs, disant qu'ils joüet le Soleil auant qu'il naisse.

Des superbes temples de Mexique.

CHAP. XIII.

LA superstition des Mexiquains a esté sans comparaison plus grande que celle de ceux-cy: tant en leurs ceremonies, comme en la grandeur de leurs temples, lesquels anciennement les Espagnols appelloient de ce mot Cu, lequel mot peut auoir esté prins des insulaires de sainct Dominique ou de Cuba, comme beaucoup d'autres mots qui sont en vsage, lesquels ne sont ny d'Espagne, ny d'autre langue dont l'on vse auiourd'huy és Indes, comme sont Mays, Chico, Vaquiano,Chapetõ,& autres semblables. Il y auoit donc en Mexique le Cu,si fameux temple de Vitzilipuztli, qui auoit vn tour & circuit fort grãd, & faisoit au dedãs de soy vne belle court. Il estoit tout basty de grandes pierres en façon de couleuures attachees les vnes aux autres, & pour cela le

circuit estoit appellé Coatepantli, qui veut dire circuit de couleuures. Sur chacũn des coupeaux des chambres & oratoires où estoient les idoles y auoit vn perrõ fort ioly, ouuragé de petites pierres menuës noires comme du geais arrãgees d'vn bel ordre, auec le champ tout releué de blanc & de rouge, qui rendoit à le voir d'embas vne grande clarté; & au dessus du perron il y auoit des carneaux fort mignonnement faits, ouuragez comme en limaçons, & auoit pour pied & appuy deux Indiens de pierre assis, tenans des chandeliers en leurs mains, & d'iceux sortoient comme des croissons reuestus auec les bouts enrichis de plumes jaulnes & vertes, & des franges longues de mesme. Au dedans du circuit de ceste cour il y auoit plusieurs chambres de religieux, & d'autres qui estoient au dessus pour les Prestres & Papes, (car ainsi ils appelloient les souuerains Prestres qui seruoient à l'idole. Ceste cour est si grande & si spatieuse, que huict ou dix mil personnes y dançoient en rond fort à l'aise, s'entretenãs les mains les vns des autres, qui estoit vne coustume dont ils vsoient en ce royaume, ce qui semble chose incroyable. Il y auoit quatre portes ou entrees à l'Orient, au Ponant, au Nort, & au Midy. De chacune de ces portes sortoit & commençoit vne chaussee fort belle de deux à trois lieuës de long. Parquoy il y auoit au milieu du lac où estoit fondee la cité de Mexique quatre chaussees en croix fort larges, qui l'embellissoient beaucoup. Sur chacun portail ou entree il y auoit vn dieu ou idole, ayant le visage tourné du costé des chaussees vis-à-vis de la porte de ce temple de Vitzili-

puztli. Il y auoit trente degrez de trente brasses de long, & estoient separez de ce circuit de la cour par vne ruë qui estoit entr'eux. Au haut de ces degrez il y auoit vn pourmenoir de trente pieds de large tout enduit de chaux, au milieu duquel pourmenoir se voyoit vne pallissade tres-bien faite d'arbres fort hauts plantez de rang à vne brasse l'vn de l'autre. Ces arbres estoient fort gros, & tous percez de petits trous, depuis le pied iusques au coupeau, & y auoit des verges trauersans d'vn arbre à l'autre, ausquelles estoient trauersees & enchaisnees plusieurs testes de morts par les temples. En chaque verge il y auoit vingt testes, & ces rangs de testes continuoient depuis le bas iusques au haut des arbres. Ceste pallissade estoit si pleine de ces testes de morts depuis vn bout iusques à l'autre, que c'estoit vne chose merueilleusement triste & pleine d'horreur. Les testes estoient de ceux qu'ils auoient sacrifiez, car apres qu'ils estoient morts, & que l'on en auoit mangé la chair, la teste en estoit apportee & baillee aux ministres du temple, qui les enchaisnoiét ainsi, iusques à ce qu'elles tombassent par morceaux, & auoient le soin de remplacer celles qui tomboient par d'autres qu'ils mettoient en leurs places. Au sommet du temple il y auoit deux pierres ou chapelles, & en icelles estoient les deux idoles que i'ay dites de Vitzilipuztli, & son compagnon Tlalot. Ces chapelles estoient taillees & ciselees fort artificieusement, & si hautes esleuees, que pour y monter il y auoit vn escallier de pierre de six vingts degrez. Au deuant de ces chambres ou chapelles il y auoit vne court de

quarante pieds en quarré, au milieu de laquelle il y auoit vne pierre haute de cinq paumes, qui estoit verte & pointuë en façon de piramide, & estoit là posee pour les sacrifices des hommes que l'on y faisoit: Car vn homme estant couché dessus à la rẽuerse, elle luy faisoit ployer le corps, & ainsi ils l'ouuroient & luy tiroient le cœur, comme ie diray cy-apres. Il y auoit en la cité de Mexique huict ou neuf autres temples comme celuy que i'ay dit, lesquels estoient attachez & continuez les vns aux autres dans vn grand circuit, & auoient leurs degrez particuliers, leur court, leurs chambres & leurs dortoirs. Les entrees des vns estoient au Ponant, des autres au Leuant, des autres au Sud, & celles des autres au Nort. Tous ces temples estoient ingenieusement elabourez, & enceints de diuerses façons de creneaux & peintures, auec beaucoup de figures de pierres, estans accompagnez & fortifiez de grands & larges esperons. Ils estoient dediez à diuers dieux, mais apres le temple de Vitzilipuztli, suiuoit celuy de Tezcalipuca, qui estoit le dieu de penitence & des chastiemens, fort esleué haut & fort bien basty. Il y auoit quatre vingts degrez pour y mõter: au haut desquels se faisoit vne planure ou table de six vingts pieds de large, & ioignant icelle vne salle tapissee de courtines de diuerses couleurs & ouurages: la porte d'icelle estãt basse & large, tousiours couuerte d'vn voile, & n'y auoit que les prestres seulement qui y pouuoient entrer. Tout ce temple estoit elabouré de diuerses tailles & effigies auec vne grande curio-

ſité, d'autant que ces deux temples eſtoient comme les Egliſes cathedrales, & le reſte à leur reſpect comme parroiſſes & hermitages, & eſtoient ſi ſpacieux & de tant de chambres, qu'il y auoit en iceux les miniſteres, les colleges, les eſcholes & les maiſons des preſtres, dõt ie parleray cy-apres. Ce qui eſt dit peut ſuffire pour entendre l'orgueil du diable, & le mal heur de ceſte miſerable nation, qu'auec ſi grande deſpenſe de leurs biens, de leur trauail, & de leurs vies ſeruoient ainſi leur propre ennemy, qui ne pretendoit d'eux autre choſe que de deſtruire leurs ames, & conſommer les corps. Neantmoins ils ſ'en contentoient fort, ayans opinion en leur ſi grande erreur, que c'eſtoient de grands & puiſſans dieux que ceux auſquels ils faiſoient ces ſeruices.

Des Preſtres, & de leurs offices.

CHAP. XIIII.

L'ON trouue entre toutes les nations du mõde des hommes particulierement dediez au ſeruice du vray Dieu, ou de celuy qui eſt faux, leſquels ſeruent aux ſacrifices, & pour declarer au peuple ce que leurs dieux leur commandent. Il y a eu au Mexique ſur ce poinct vne eſtrange curioſité: & le diable voulant contrefaire l'vſage de l'Egliſe de Dieu, a mis en l'ordre de ces preſtres de plus grands ou ſuperieurs, & de moindres, les vns comme Acolytes, & les autres comme Leuites. Et ce qui m'a plus fait eſmerueiller, c'eſt que le diable a voulu vſurper pour ſoy le ſeruice de Chriſt, iuſques à ſe ſeruir du meſme nom: car les

Mexiquains appelloient leurs grands prestres en leur ancienne langue Papas, comme pour signifier Souuerains Pontifes, ainsi qu'il appert à present par leurs histoires. Les Prestres de Vitzilipuztli succedoient par lignages de certains quartiers de la ville deputez à cet effect, & ceux des autres idoles y venoient par election, ou pour auoir esté offerts au temple dés leur enfance. Le continuel exercice des Prestres estoit d'encenser les idoles, ce qu'ils faisoient quatre fois durãt le iour naturel. La premiere à l'aube du iour, la seconde à midy, la troisiesme au Soleil couchant, & la quatriesme à minuict. A ceste heure de minuict se leuoient toutes les dignitez du temple, & au lieu de cloches ils sonnoient des buccines, & de grãds cornets, & les autres des fleutes, & sonnoiẽt long temps vn son triste, & apres auoir cessé le son, sortoit le semainier, vestu d'vne robbe blanche en façon de Dalmatique, auec l'encensoir en la main, plein de brasier qu'il prenoit au foyer, bruslant continuellement deuant l'autel, en l'autre main vne bourse pleine d'encens, lequel il jettoit en l'encensoir, & comme il entroit au lieu où estoit l'idole, il encẽsoit auec beaucoup de reuerence: apres il prenoit vn linge, duquel il nettoioit l'autel & les courtines. Cela acheué ils s'en alloiẽt tous ensemble en vne chapelle, & là faisoient certain genre de penitence fort rigoureuse & austere, se frappans & tirans du sang, de la façon que ie diray cy apres au Traitté de la penitence, que le diable a enseignee aux siens, & ne failloient iamais à ces matinees de minuict. Aucuns autres que les Prestres ne pouuoient se mesler de leurs sacrifices, &

chacun d'eux s'y employoit selon leur dignité & degré. Ils preschoient mesme le peuple en certaines festes, comme nous dirons, quand ie traitteray d'icelles. Ils auoient du reuenu, & leur faisoit-on des offrandes abondammẽt. Ie diray cy-apres de l'onction dont ils vsoient à consacrer les Prestres. Au Peru les prestres estoient substantez & entretenus du reuenu & des heritages de leur dieu, qu'ils appelloient Chacaras, lesquels estoiẽt en grand nombre, & bien riches.

Des monasteres des vierges que le diable inuenta pour son seruice.

CHAP. XV.

COMME la vie religieuse (de laquelle plusieurs seruiteurs & seruantes de Dieu ont fait profession en la saincte Eglise, à l'imitation de Iesus-Christ & de ses saincts Apostres) est vne chose si agreable aux yeux de la diuine Majesté, par laquelle son sainct nom est tant honoré, & son Eglise embellie: Ainsi le pere de mensonge s'est efforcé de l'imiter & contrefaire en cela, voire comme debatre auec Dieu de l'obseruance & austerité de vie de ses ministres. Il y auoit au Peru plusieurs monasteres de vierges (car d'autre qualité elles n'y estoient point receuës) & pour le moins y en auoit vn en chaque prouince. Il y auoit en ces monasteres deux sortes de femmes, les vnes anciennes, qu'ils appelloient Mamacomas, pour l'instruction & enseignement des ieunes: & les autres estoient de ieunes filles destinees là pour vn certain temps, puis apres l'on les

tiroit de là pour leurs Dieux, ou pour l'Ingua. Ils appelloient ceste maison ou monastere Acllaguagi, qui est à dire maison de choisies. Chaque monastere auoit son vicaire ou gouuerneur nommé Appopanaca, lequel auoit la puissance & liberté de choisir toutes celles qu'il vouloit de quelque qualité qu'elles fussent, estans au dessouz de huict ans, si elles leur sembloient de bonne taille & disposition. Ces filles ainsi enserrees dans ces monasteres estoient endoctrinees par les Mamacomas en diuerses choses necessaires pour la vie humaine, & aux coustumes & ceremonies de leurs Dieux, & par apres ils les tiroient de là estãs au dessus de quatorze ans, & les enuoyoient en la cour auec bonne garde, vne partie desquelles estoient deputees pour seruir aux Guacas & sanctuaires, conseruans perpetuellement leur virginité, vne partie pour les sacrifices ordinaires qu'ils faisoient de pucelles, & autres sacrifices extraordinaires qui se faisoient pour le salut, la mort, ou les guerres de l'Ingua, & vne partie mesme pour seruir de femmes & de concubines à l'Ingua, & à d'autres siens parens & capitaines ausquels il les donnoit, qui leur estoit vne grande & honorable recompense: & ce departement se faisoit par chacun an. Ces monasteres auoient & possedoient en propre des heritages, rentes & reuenus pour l'entretien, nourriture & sustentation de ces vierges qui y estoient en grand nombre. Il n'estoit point licite à vn pere de faire refus de bailler ses filles lors que l'Appopanaca les demandoit pour les enserrer & mettre en ces monasteres, voire plusieurs offroient

leurs filles de leur bonne volonté, leur semblant que c'estoit vn grand merite pour elles d'estre sacrifiees pour l'Ingua. Si l'on trouuoit que quelques vns de ces Mamaconas ou Acllas eust failly contre son honneur, c'estoit vn ineuitable chastiment de les enterrer toutes viues, ou de les faire mourir par vn autre genre de cruel supplice. Le diable a eu mesme en Mexique sa façon & maniere de religieuses, encor que leur profession ne fust de plus d'vn an entier & estoit en ceste sorte. Au dedans de ce grand circuit que nous auons dit cy dessus, qui estoit au temple principal, il y auoit deux maisons comme claustrales vis à vis l'vne de l'autre, l'vne d'hommes & l'autres de femmes. En celle des femmes il y auoit seulement des pucelles de douze à treize ans, lesquelles ils appelloient les filles de penitence. Elles estoient autant comme les hommes, viuoient en chasteté & regle comme pucelles, dediees au seruice de leur Dieu. L'exercice qu'elles auoient estoit de nettoyer & ballier le temple, & apprester chaque matin à manger à l'idole & à ses ministres de l'aumosne que recueilloient les religieux. La viande qu'ils apprestoient à l'idole estoit des petits pains en figure de mains & de pieds, comme du masse-pain, & apprestoiẽt auec ce pain de certaines saulses qu'ils mettoient chaque iour au deuant de l'idole, & ses prestres le mangeoient comme ceux de Baal, que conte Daniel. Ces filles auoient les cheueux coupez, & les laissoiẽt croistre par apres iusqu'à quelque temps: elles se leuoient à minuict aux matines de l'idole, qu'ils celebroient tous les iours, faisans les mesmes exercices que les religieux. Ils auoient leurs

Daniel, 14.

Abbesses qui les occupoient à faire des toiles de diuerses façons pour l'ornement de leurs idoles & des temples. Leur habit ordinaire estoit tout blanc sans aucun ouurage ny couleur. Elles faisoient aussi leurs penitences à minuict, se sacrifians en se blessant elles mesmes, & se perçans le bout des oreilles, & mettãs en leurs ioües le sang qu'elles en tiroient, & par apres se lauoient pour oster ce sang en vn petit estang qui estoit dedans leur monastere. Elles viuoient en grande honnesteté & discretiō: & s'il se trouuoit que quelqu'vne eut failly, quoy que ce fust legerement, incontinent elle estoit mise à mort sans remission, disants qu'elle auoit violé la maison de leur Dieu. Ils tenoient pour vn augure & aduertissemēt que quelqu'vn de ces religieux ou religieuses auoient fait faute quand ils voyoient passer quelque rat ou souris, ou chauue-souris en la chappelle de leur idole, ou qu'ils auoient rongé quelques voiles: pour ce qu'ils disoient que le rat ou chauue-souris ne se fust point hazardé à faire vne telle indignité, si quelque delict n'eust precedé, & deslors commençoient à faire inquisitiō & recherche du fait, puis ayant descouuert le delinquant ou delinquāte, de quelque qualité qu'il fust, incontinent le faisoient mourir. En ce monastere n'estoient receües que les filles de l'vn des six quartiers qui estoient nommez pour cest effect, & duroit ceste profession, comme il a esté dit, l'espace d'vn an entier, pendant lequel leurs peres où elles auoient fait vœu de seruir l'idole en ceste façon, & de là elles sortoient pour se marier. Ces pucelles de Mexique, & encor plus celles du Peru, auoient

quelque ressemblance auec les vierges Vestales de Rome, comme racontent les histoires, afin que l'on entende comme le diable a eu le desir d'estre seruy de gens qui gardent virginité, non pas que la netteté luy agree, car de soy il est esprit immonde, mais pour le desir qu'il a d'oster au grand Dieu selon son pouuoir ceste gloire de se seruir de netteté & integrité.

Des Monasteres de Religieux que le diable a inuentez pour la superstition.

CHAP. XVI.

L'On cognoist assez par les lettres des Peres de nostre compagnie, escrites du Iappon, le nombre & la multitude des Religieux qu'il y a en ces prouinces, lesquels ils appellent Boncos, & mesme leurs coustumes, superstition & mensonges. Quelques peres qui ont esté en ces pays racontent de ces boncos, & religieux de la Chine, disans qu'il y en a de plusieurs ordres,& de diuerses sortes,que les vns les vindrent voir vestus d'vn habit blanc, portans des bonnets, & les autres, d'vn habit noir, sans cheueux & sans bonnet, & que ces religieux ordinairement sont peu estimez,& les Mandarins, ou ministres de iustice les foüettent comme ils font le reste du peuple. Ils font profession de ne point manger de chair, ny de poisson, ny de chose aucune ayant vie, ains seulement du ris, & des herbes, mais en secret ils mangent de tout, & sont pires que le commun peuple. Ils disent que les religieux qui sont en la cour, qui est en Paquin, sont fort estimez. Les

Mandarins vont ordinairement ſe recreer aux Narelles,ou monaſteres de ces moines, & en retournent preſque touſiours yures. Ces monaſteres ſont ordinairement hors des villes, & ont dedans leur enclos des temples: Toutesfois ils ſont peu curieux en la Chine des idoles, ou des temples, car les Mandarins font peu d'eſtat des idoles, & les tiennent pour vne choſe vaine & digne de riſee, voire ne croyent pas qu'il y ait autre vie ny autre Paradis, que d'eſtre en office de Mandarin, ny d'autre enfer, que les priſons qu'ils donnent aux delinquans. Quant au vulgaire, ils diſent qu'il eſt neceſſaire de l'entretenir par l'idolatrie, comme meſme le Philoſophe l'enſeigne à ſes gouuerneurs. Et a eſté en l'Eſcriture vne excuſe que donna Aaron de l'idole du veau qu'il auoit fait faire. Neantmoins les Chinois ont accouſtumé de porter aux pouppes de leurs nauires, en de petites chappelles vne pucelle en boſſe aſſiſe en ſa chaire auec deux Chinois au deuant d'elle agenoüillez en façon d'Anges, & y a de la lumiere ardente de iour & de nuict. Et quand ils doiuent faire voile, ils luy font pluſieurs ſacrifices & ceremonies, auec vn grand bruit de tambours & de cloches, jettans des papiers bruſlans par la pouppe. Venans donc aux Religieux, ie ne ſçache point qu'au Peru il y ait eu maiſon propre d'hommes retirez outre leurs preſtres, & ſorciers, dont y en a vne infinité. Mais ç'a eſté en Mexique, où il ſemble que le diable ait mis vne propre obſeruance: Car il y auoit au circuit du grand temple deux Monaſteres, comme i'ay dit cy-deſſus, l'vn de pucelles, dequoy i'ay traitté,

Ariſt 12. *Metaph.*
*Exod.*31.

& l'autre de ieunes hommes reclus de dix-huict à vingt ans, lesquels ils appelloient Religieux. Ils portoient vne courōne en la teste comme les freres de par deçà, les cheueux vn peu plus longs, qui leur tomboient, iusques à moytié de l'oreille, excepté que au derriere de la teste, ils les laissoient croistre quatre doigts de large qui leur descendoiēt sur les espaulles, & les troussoient & accommodoiēt par tresses. Ces ieunes gens qui seruoiēt au temple de Vitzilipuztli, viuoient en pauureté, & chasteté, & faisoient l'office de Leuites, administrans aux prestres, & dignitez du Temple, l'encensoir, le luminaire, & les vestemens. Ils ballioient, & nettoyoiēt les lieux sacrez, apportās du bois afin qu'il bruslast tousiours, au brasier, ou fouyer du Dieu, qui estoit comme vne lampe qui ardoit continuellement deuant l'autel de l'idole. Outre ces ieunes hommes, il y auoit d'autres petits garçons qui estoient comme nouices, qui seruoient aux choses manuelles, comme estoit d'accommoder le Temple de rameaux, roses, & ioncs, dōner l'eauë à lauer aux prestres, bailler les rasoirs pour sacrifier, & aller auec ceux qui demandoient l'aumosne pour la porter. Tous ceux cy auoient leurs superieurs, qui auoient la charge & le commandement sur eux ; & viuoient auec vne telle honnesteté, que quand ils sortoient en public, où il y auoit des femmes, ils alloient tousiours les testes fort baissees, les yeux en terre, sans les oser hausser pour les regarder. Ils auoient pour vestement des linceux de red, & leur estoit permis de sortir par la Cité quatre à quatre, & six à six pour aller demander l'aumosne aux quartiers. Et quād l'on

l'on ne leur la donnoit, ils auoient licence d'aller aux grains des champs, & cueillir les espics de pain, ou grapetes de Mays qu'ils auoiēt de besoin, sans que le maistre en osast parler, ny les empescher. Ils auoient ceste licence pour ce qu'ils viuoient pauurement, & n'auoient autre reuenu que l'aumosne. Ils ne pouuoient estre plus de cinquante, & s'exerçoient en penitence, se leuans à minuit à sonner des cornets & buccines, pour esueiller le peuple. Ils faisoient chacun leur quart à veiller l'idole; de peur que le feu de deuāt l'autel ne s'estaignit. Ils administroiēt en l'encensoir, auec lequel les prestres encensoient l'idole à minuit, au matin, à midy, & au soir. Ils estoiēt fort subiets & obeissans à leurs superieurs, & n'outrepassoient pas d'vn poinct ce qu'ils leur cōmadoient. Et apres qu'à minuit les prestres auoiēt acheué d'encenser, ceux cy s'en alloient en vn lieu secret & escarté, & sacrifioient se tirans du sang des mollets auec des pointes dures & aigues. Et de ce sang qu'ils tiroient ainsi ils s'en frottoient les temples, iusques au dessous de l'oreille, & ayās acheué ces sacrifices ils s'en alloient incontinent se lauer en vn petit estang, destiné à cet effect. Ces ieunes gens ne se oignoiēt point d'aucun betum, par la teste ny par le corps, comme faisoient les prestres, & leurs vestemens estoient d'vne toile, qu'ils font là fort rude, & blanche. Cet exercice & aspreté des penitences leur duroit vn an entier, auquel ils viuoient auec beaucoup d'austerité, & de solitude. C'est à la verité vne chose estrange, que la faulse opinion de religion, a tant de force à l'endroit de ces ieunes hommes & filles de Mexi-

que, qu'ils vont seruans le diable auec tant de rigueur & d'austerité : ce que plusieurs de nous autres ne faisons pas au seruice du tres haut Dieu, qui est vne grand' honte & confusion pour ceux d'entre les nostres qui se glorifient d'auoit fait vn bien peu de penitence, combien que l'exercice de ces Mexiquains n'est pas perpetuel, mais d'vn an seulement, ce qui leur estoit plus tolerable.

Des penitences, & de l'austerité dont les Indiens ont vsé à la persuasion du diable.

CHAP. XVII.

Pvis que nous sommes venus à ce poinct, il sera bon, tant pour descouurir le maudit orgueil de Satan, comme pour confondre & resueiller quelque peu nostre lascheté & froideur au seruice du grand Dieu, que nous disions quelque chose des rigueurs & penitences estranges que ceste miserable gent faisoit par la persuasion du
3. Reg. 18. diable, comme les faux prophetes de Baal qui se blessoient & frapoient auec des lancettes, & se tiroient du sang, & comme ceux qui sacrifioient
Psal. 105. leurs fils & filles au sale Belphegor, & les passoiēt
4. Reg. 21. par le feu, selon que tesmoignent les diuines lettres : car Satan a tousiours desiré d'estre seruy au grand dommage & despens des hommes. Il a esté desia dit comme les prestres & religieux de Mexique se leuoient à minuict, & ayans encensé deuant l'idole, comme dignitez du temple, ils s'en alloient en vn lieu assez large où il y auoit beaucoup de cierges, & là s'asseoient, & prenans chacun vne pointe de manguey, qui est comme vne

alesne,ou poinçon aigu, auec lesquelles, ou auec autres sortes de lancettes ou rasoirs ils se peignoient & perçoient le mollet des jambes, joignant l'os,se tirans beaucoup de sang,auec lequel ils s'oignoient par les temples,& mettoiēt tremper ces pointes ou lancettes dedans le reste du sang, puis apres les mettoient aux creneaux de la court fichez en des globes, ou boulles de paille, afin que tous veissent & cogneussent la penitence qu'ils faisoient pour le peuple. Ils se lauent & nettoyēt ce sang en vn lac deputé pour cet effect, qu'ils appellent Ezapangué, qui est à dire eauë de sang: & y auoit au temple vn grand nombre de ces pointes & lancettes, parce qu'ils ne pouuoiēt faire seruir vne deux fois. Outre cela ces prestres & religieux faisoient de grands ieusnes, comme de ieusner cinq & dix iours suiuans deuant quelqu'vne de leurs grandes festes, & leur estoient ces iours comme nos quatre temps: ils gardoient si estroitement la continence, que quelques-vns d'eux pour ne tomber en quelque sensualité, se fendoient les membres virils par le milieu,& faisoient mil choses, pour se rendre impuissans,afin de n'offenser point leurs dieux. Ils ne beuuoient point de vin, & dormoient fort peu, pource que la plus-part de leurs exercices estoient de nuict, & commettoient sur eux-mesmes de grandes cruautez, se martyrisans pour le diable, le tout afin qu'ils fussent reputez grands ieusneurs & penitens. Ils auoient accoustumé de se discipliner auec des cordes pleines de nœuds, & non pas eux seulement, mais encore le peuple faisoit ceste maceration & fustigation en la procession &

feste,qu'ils faisoient à l'idole Tezcalipuca,que i'ay dit cy dessus estre le Dieu de penitence. Car alors ils portoient tous à leurs mains des cordes neufues de fil de manguey, d'vne brasse de long, auec vn nœud au bout, & d'icelles ils se fustigeoyent s'en donnans de grands coups par les espaulles. Les prestres ieusnoyent cinq iours suiuans, auant ceste feste,mangeans vne seule fois le iour,& se tenoiēt separez de leurs femmes,sans sortir du temple,pendant ces cinq iours se foüettans rigoureusement auec les ordres susdittes. Les lettres des peres de la compagnie de Iesus, qu'ils ont escrites des Indes,traittent amplement des penitences, & excessiues rigueurs,dont vsent les Boncos, encor que le tout y ait esté sophistiqué,& qu'il y ait plus d'apparence que de verité. Au Peru pour solemniser la feste de l'Yta, qui estoit grande, tout le peuple ieusnoit deux iours,durant lesquels ils ne touchoient point à leurs femmes, ny ne mangeoient aucune viande auec du sel,& d'ail, ny ne beuuoiēt point de Chica. Ils vsoient beaucoup de ceste façon de ieusner, pour certains pechez, & faisoient penitence en se foüettans auec des orties fort aspres. Et tantost s'entrefrappans plusieurs coups par les espaules d'vne certaine pierre en quelques endroits. Ceste gent aueuglée par la persuasion du Diable, se transportoit en des Sierres ou montagnes fort aspres, où quelquesfois ils se sacrifioient eux mesmes,se precipitās du haut en bas de quelque haut rocher, qui sont toutes embusches & tromperies de celuy qui ne desire rien tant, que le dommage & perdition des hommes.

Des sacrifices que les Indiens faisoient au diable, & de quelles choses.

CHAP. XVIII.

C'A esté en l'abondance & diuersité d'offrandes & sacrifices, enseignez aux infidelles pour leur idolatrie, que l'ennemy de Dieu & des hommes a plus demonstré son astuce & sa meschanceté. Et comme c'est vne chose conuenable, & propre de la religion, de consommer la substance des creatures, au seruice & à l'hõneur du Createur, qui est le sacrifice : ainsi le pere de mensonge a inuenté de se faire offrir & sacrifier, les creatures de Dieu, comme à l'autheur & seigneur d'icelles. Le premier genre de sacrifices, duquel les hommes ont vsé, a esté fort simple. Car Cain offrit des fruits de la terre, & Abel du meilleur de son bestail, ce que firent aussi depuis Noé, Abraham, & les autres Patriarches, iusques à ce que cest ample ceremonial du Leuitique, ait esté donné par Moyse, auquel il y a tant de sortes & differences de sacrifices, pour diuers affaires, de diuerses choses, & auec diuerses ceremonies. De la mesme façon il s'est contenté entre quelques nations de leur enseigner qu'ils luy sacrifiassent de ce qu'ils auoient: mais enuers d'autres il a passé si outre, en leur donnant vne multitude de coustumes, & de ceremonies, sur les sacrifices, & tant d'obseruances, qu'elles sont esmerueillables. Et semble clairement, que par là il vueille debattre, & s'esgaller à la loy ancienne, & en beaucoup de choses vsurper ses propres ceremonies. Nous pouuons reduire en

Genes. 15.

trois genres de ſacrifices tous ceux dont vſent les infideles, les vnes des choſes inſenſibles, les autres d'animaux, & les autres d'hommes. Ils auoiẽt accouſtumé au Peru de ſacrifier du Coca, qui eſt vne herbe qu'ils eſtiment beaucoup, & du mays, qui eſt leur bled, des plumes de couleurs, & du Chaquira, qu'ils appellent autrement Mollo, des conches ou huiſtres de mer, & quelquesfois de l'or & de l'argent, qui eſtoit aucunesfois en figures de petits animaux. Meſme de la fine eſtoffe de Cumbi, du bois taillé, & odoriferant, & le plus ordinairement du ſuif bruſlé. Ils faiſoient ces offrandes ou ſacrifices pour obtenir des vents propices, & vn bon temps, ou pour la ſanté & deliurance de quelques dangers ou malheurs. Au ſecõd genre, leur ordinaire ſacrifice eſtoit de cuyes, qui ſont de petits animaux comme petits connils, que les Indiens mangent ordinairement. Et en choſes d'importance, ou quand c'eſtoiẽt quelques perſonnes riches, ils offroient des Pacos, ou moutons du pays, rez ou velus, & prenoient garde fort curieuſement au nombre, aux couleurs & au temps. La façon de tuer quelconque victime, grande ou petite, dont vſoient les Indiens ſelon leurs ceremonies anciennes, eſt la meſme de laquelle vſent auiourd'huy les Mores, qu'ils appellent Alquiblé, qui eſt de prendre la beſte ſur le bras droit, & luy tourner les yeux vers le Soleil, diſant certaines paroles, ſelon la qualité de la victime que l'on tuë: Car ſi elle eſtoit de couleur, les paroles ſ'addreſſoient au Chuquilla, & Tonnerre, afin qu'il n'y euſt diſette d'eaux: ſi elle eſtoit blanche & raſe, ils l'offroient au Soleil

auec certaines paroles, si elle estoit veluë ils l'offroient aussi auec d'autres, afin qu'il donnast sa lumiere, & fust propice à la generation: si c'estoit vn guanaco, qui est de couleur grise, ils addressoient le sacrifice au Viracocha. Au Cusco l'on tuoit & sacrifioit chacun an auec ceste ceremonie, vn mouton rez au Soleil, & le brusloient vestu d'vne chemisolle rouge, & lors qu'il brusloit, ils jettoient au feu certains petits panniers de coca, qu'ils appelloient Vilcaronca, pour lequel sacrifice ils auoient des hommes deputez & du bestail, qui ne seruoit à autre chose. Ils sacrifioient mesme des petits oiseaux, encor que cela ne fust pas si frequent au Peru comme en Mexique, où le sacrifice des cailles estoit fort ordinaire. Ceux du Peru sacrifioient des oiseaux de la Puna (ainsi appellent-ils le desert) quand ils deuoient aller à la guerre pour faire diminuer les forces des Guacas de leurs contraires. Ils appelloient ces sacrifices Cuzcouicça, ou Conteuicça, ou Huallauicça, ou Sopauicça, & le faisoient en ceste forme. Ils prenoient plusieurs sortes de petits oiseaux du desert, & assembloient beaucoup d'vn bois espineux, qu'ils appellent Yanlli, lequel estant allumé, assembloient ces petits oiseaux. Cet assemblement estoit appellé Quico, puis les jettoient au feu, autour duquel alloient les officiers du sacrifice, auec certaines pierres rondes & cottellees, où estoient peintes plusieurs couleuures, lions, crapaux, & tygres, proferans ce mot Vsachum, qui signifie la victoire nous soit donnee, & autres paroles. En quoy ils disoient que les forces de Guacas de leurs ennemis se perdoiet, & tiroiēt

certains moutons noirs, qui eſtoient en priſon quelques iours ſans manger, leſquels ils appelloiẽt Vrca, & en les tuans, diſoient ces paroles, comme les cœurs de ces animaux ſont affoiblis, ainſi ſoiẽt affoiblis nos contraires : que s'ils voyoient en ces moutons, qu'vne certaine chair qui eſtoit derriere le cœur, ne ſe fuſt point cõſommee par les ieuſnes & priſons paſſees, ils les tenoiẽt pour vn mauuais augure. Ils amenoient certains chiens noirs, qu'ils appelloient Appuros, & les tuoient, les iettans en vne plaine auec certaines ceremonies, faiſans manger ceſte chair à quelques ſortes d'hommes, leſquels ſacrifices ils faiſoient, de peur que l'Ingua ne fuſt offenſé auec du poiſon, & pour cet effet ils ieuſnoient depuis le matin iuſques au leuer des eſtoilles, & lors ils ſe ſaoulloient & ſe honniſſoient à la façon des Mores. Ce ſacrifice leur eſtoit le plus cõuenable, pour ſ'oppoſer aux Dieux de leurs contraires, & combien que pour le iourd'huy vne grand' partie de ces couſtumes ayent ceſſé, les guerres ayans prins fin, toutesfois il en eſt demeuré encor quelques reſtes, pour l'occaſiõ des diſputes particulieres ou communes des Indiens, ou des Caciques, ou d'entre les villes. Ils ſacrifioient & offroient auſſi des conches de la mer, qu'ils appellent Mollo, & les offroient aux fontaines & ſources, diſans que les conches eſtoient filles de la mer, mere de toutes les eaux. Ils donnent à ces conches des noms differens, ſelõ la couleur, & s'en ſeruẽt auſſi à diuerſes fins. Ils en vſent preſque en toutes ſortes de ſacrifices, & encor auiourd'huy quelques vns mettent des conches pillees dedans leur Chica, par ſuperſtition. Finalement il

leur sembloit conuenable d'offrir sacrifice de tout ce qu'ils semoient & esleuoient. Il y auoit des Indiens deputez pour faire ces sacrifices, aux fontaines, sources & ruisseaux, qui passoient par les villes, ou par leurs Chacras, qui sont leurs mestairies, & les faisoient, apres auoir acheué leurs semailles, afin qu'ils ne cessassent de courir, & qu'ils arrousassent tousiours leurs heritages. Les sorciers iettoient leur sort pour cognoistre le temps auquel les sacrifices se deuoient faire, lesquels estãs acheuez, l'on assembloit de la cõtribution du peuple, ce que l'on deuoit sacrifier, & les bailloit-on à ceux qui auoient la charge de faire ces sacrifices. Ils les faisoient au commencement de l'Hyuer, qui est lors que les fontaines, sources, & riuieres croissent pour l'humidité du temps, & eux l'attribuoiẽt à leurs sacrifices. Ils ne sacrifioiẽt point aux fõtaines & sources des deserts. Auioud'huy demeure encor entre eux le respect qu'ils auoiẽt aux fontaines, sources, estangs, ruisseaux, ou riuieres, qui passent par les villes, & Chacras, mesmes aussi aux fontaines & riuieres des desers. Ils font particuliere reuerence & veneration à la rencontre de deux riuieres, & là se lauent pour la santé, s'oignãs premierement auec de la farine de mays, ou auec autres choses, en y adioustant diuerses ceremonies, ce qu'ils font mesme en leurs baings.

Des sacrifices d'hommes qu'ils faisoient.

CHAP. XIX.

LA plus pitoyable mes-auanture de ce pauure peuple, est le vassellage qu'ils paioient au dia-

ble, luy ſacrifiant des hommes, qui ſont les images de Dieu, & ont eſté creez pour iouir de Dieu. En beaucoup de nations ils auoient accouſtumé de tuer pour accompagner les defuncts, comme a eſté dit cy-deſſus, les perſonnes qui leur eſtoient les plus agreables, & de qui ils imaginoient qu'ils ſe pourroient mieux ſeruir en l'autre monde. Outre ceſte occaſion, ils auoient accouſtumé au Peru de ſacrifier des enfans de quatre ou ſix ans, iuſques à dix, & la plus-part de ces ſacrifices eſtoient pour les affaires qui importoient à l'Ingua, comme en ſes maladies, pour luy enuoyer ſanté, meſme quand il alloit en guerre, pour la victoire, & quand ils donnoient au nouueau Ingua le bourrelet, qui eſt l'enſeigne du Roy, comme ſont icy le ſceptre & la couronne. En ceſte ſolemnité ils ſacrifioient le nombre de deux cents enfans de quatre à dix ans, qui eſtoit vn cruel & inhumain ſpectacle. La façõ de les ſacrifier eſtoit de les noyer & enterrer auec certaines repreſentations & ceremonies, tantoſt ils leur coupoient la teſte, & s'oignoient auec leur ſang d'vne oreille en l'autre. Ils ſacrifioient meſme des filles, du nombre de celles qu'on amenoit à l'Ingua, des monaſteres dont i'ay traitté cy-deſſus. Il y auoit en ce cas vn abus fort grand & fort general, qui eſtoit que ſi quelque Indien qualifié, ou du vulgaire, eſtoit malade, & le deuin luy diſoit que pour certain il deuoit mourir, ils ſacrifioient au Soleil, ou au Viracocha, ſon fils, le priant de ſe contenter d'iceluy, & qu'il ne vouluſt oſter la vie au pere. C'eſt vne ſemblable cruauté à celle que rapporte l'Eſcriture, dont vſa le Roy de Moab,

en ſacrifiant ſon fils premier né ſur la muraille, à 4.Reg.3.
la veuë de ceux d'Iſraël, auſquels cet acte ſembla
ſi triſte, qu'ils ne voulurent pas le preſſer d'auantage, & ainſi ſ'en retournerent en leurs maiſons.
L'Eſcriture raconte auſſi le meſme genre de ſacrifice auoir eſté en vſage entre les nations barbares des Cananeans & Iebuſeans, & les autres dont
eſcrit le liure de Sapience. *Ils appellent paix de viure en ſi grands maux, & ſi griefs, comme de ſacrifier leurs propres fils, ou de faire d'autres ſacrifices cachez, ou de veiller toute la nuict, faiſans actes de fols, & ainſi ils ne gardent point netteté en leur vie, ny en leurs mariages, mais l'vn par enuie oſte la vie à l'autre, l'autre luy oſte ſa femme, & ſon contentement, & tout y eſt en confuſion, le ſang, l'homicide, le larcin, la tromperie, la corruption, l'infidelité, les ſeditions, les pariuremens, les mutineries, l'oubliance de Dieu, la contamination des ames, le changement de ſexe, & de naiſſance, l'inconſtance des mariages, le deſordre de l'adultere, & ordure. Car l'idolatrie eſt vn abyſme de tous maux.* Le Sage dit cela de ces peuples, deſquels Dauid ſe plaint, que ceux d'Iſrael apprindrent telles couſtumes, iuſques à ſacrifier leurs fils & filles, au diable. Ce que iamais Dieu n'a voulu, & ne luy a point eſté aggreable. Car comme il a eſté autheur de la vie, & qu'il a fait toutes ces autres choſes pour la commodité de l'homme, il ne ſe plaiſt point que les hommes ſ'oſtent la vie les vns aux autres. Bien que le Seigneur ait approuué & accepté la volonté du fidele Patriarche Abraham, il ne conſentit pas pourtant au faict, qui eſtoit de couper la teſte à ſon fils. En quoy l'on void la malice & tyrannie du diable, qui a voulu en cela ſurpaſſer

Sap.12. c.14.

Pſal.105.

Dieu,prenant plaisir d'estre adoré auec effusió de sang humain,& procurant par ce moyen la perdition des ames & des corps ensemble,pour la haine enragée qu'il porte à l'homme , comme son cruel aduersaire.

Des horribles sacrifices d'hommes, dont vsoient les Mexiquains.

CHAP. XX.

Açoit que ceux du Peru ayẽt surpassé ceux de Mexique en l'occision & sacrifice de leurs enfans, (car ie n'ay point leu ny entendu que les Mexiquains vsassent de tels sacrifices) toutesfois ceux de Mexique les ont surpassez,voire toutes les nations du monde , au grand nombre d'hommes qu'ils sacrifioient, & en la facon horrible qu'ils le faisoiẽt. Et afin que l'on voye le grand malheur enquoy le diable tenoit ce peuple aueuglé , ie racõteray par le menu l'vsage & façõ inhumaine qu'ils auoient en cela, Premierement les hommes qu'ils sacrifioient,estoient prins en guerre. Et ne faisoiẽt point ces solemnels sacrifices , si ce n'estoit de captifs,de sorte qu'il semble qu'en cela ils ont suyui le stile des anciens. Car selõ que veulent dire certains Autheurs,pour ceste occasion ils appelloiẽt le sacrifice *victima* , d'autant que c'estoit de chose vaincuë : comme mesme ils l'appelloient *hostia quasi ab hoste*, pource que c'estoit vne offrande faite de leurs ennemis,combien que l'on ait accommodé ce mot à toutes sortes de sacrifices. A la verité les Mexiquains ne sacrifioient point à leurs idoles que leurs captifs , & n'estoient les ordinai-

res guerres qu'ils faisoient, que pour auoir des captifs pour les sacrifices. C'est pourquoy quand les vns & les autres se battoient, ils taschoient de prẽdre vifs leurs contraires, & de ne les tuer point, pour iouyr de leurs sacrifices. Et ceste fut la raison que donna Motecuma au Marquis du Val, quand il luy demanda, pourquoy estant si puissant, & ayãt conquesté tant de Royaumes, il n'auoit pas subiugé la prouince de Tlascalla, qui estoit si proche. Motecuma respondit à cela, que pour deux causes il n'auoit pas conquesté ceste prouince, combien qu'il luy eust esté si facile s'il l'eust voulu entreprẽdre: l'vne pour auoir enquoy exercer la ieunesse Mexiquaine, de peur qu'elle ne se nourrist en oisiueté & delicatesse: & l'autre & principale, qu'il auoit reserué ceste prouince, pour auoir d'où tirer des captifs pour sacrifier à leurs Dieux. La façon dont ils vsoient en ces sacrifices estoit qu'ils assembloiẽt en ceste pallissade des testes de morts, qui a esté ditte cy dessus, ceux qui deuoient estre sacrifiez, & faisoit l'on auec eux aux pieds de ceste pallissade vne ceremonie, qui estoit qu'ils les mettoient tous arrangez au pied de ceste pallissade auec beaucoup d'hommes de garde qui les entouroient, Incontinent sortoit vn prestre vestu d'vne aube courte pleine de flocquons ou houpettes par le bas, & descendoit du haut du temple auec vne idole faicte de paste de bled & mays amassé auec miel, qui auoit les yeux de grains de voirre vert, & les dents de grains de mays, & descendoit auec toute la vistesse qu'il pouuoit les degrez du temple en bas: & montoit par dessus vne grande pierre qui estoit fichee en vne forte haute terrasse

au milieu de la court. Ceste pierre s'appelloit Quauxicalli, qui veut dire la pierre de l'Aigle, & y montoit le prestre par vn petit escallier qui estoit au deuant de la terrasse, & descendoit par vn autre qui estoit en l'autre costé, tousiours embrassant son idole. Puis montoit au lieu où estoient ceux que l'on deuoit sacrifier, & depuis vn bout iusques à l'autre alloit monstrant ceste idole à vn chacun d'eux en particulier, leur disant: Cestuy est vostre dieu. Et en acheuant de monstrer descendoit par l'autre costé des degrez, & tous ceux qui deuoient mourir s'en alloient en procession iusques au lieu où ils deuoient estre sacrifiez, & là trouuoient apprestez les ministres qui les deuoient sacrifier. La façon ordinaire de sacrifier estoit d'ouurir l'estomach à celuy qu'ils sacrifioient, apres luy auoir tiré le cœur encor à demy vif, ils iettoient l'homme & le faisoient rouler par les degrez du temple, lesquels estoient tous baignez & soüillez de ce sang. Et afin de le faire entendre plus particulierement, six sacrificateurs constituez en ceste dignité, sortoient au lieu du sacrifice, quatre pour tenir les mains & les pieds de celuy que l'on deuoit sacrifier: l'autre pour tenir la teste, & l'autre pour ouurir l'estomach, & tirer le cœur du sacrifié. Ils appelloient ceux-là Chachalmua, qui en nostre langage vaut autant que ministre de chose sacree. C'estoit vne dignité supresme & beaucoup estimee entr'eux, où l'on heritoit & succedoit comme en vne chose de mayorasque ou fief. Le ministre qui auoit l'office de tuer, qui estoit le sixiesme d'iceux, estoit estimé & honoré comme souuerain prestre & Pontife, le

nom duquel estoit differend, selon la difference des temps & solemnitez. Tout de mesme estoient leurs habits differends quand ils sortoient à exercer leur office, selō la diuersité de temps. Le nom de leur dignité estoit Papa & Topilzin, leur habit & robe estoit vne courtine rouge en façō de Dalmatique auec des houpes au bas, vne couronne de riches plumes verdes, blanches & jaulnes sur la teste, & aux oreilles comme des pendants d'or, ausquels y auoit des pierres vertes enchassees, & au dessous de la leure joignant le milieu de la barbe auoit vne piece comme vn petit canon d'vne piece azuree. Ces six sacrificateurs venoient les visages & les mains ointes d'vn noir fort luisant. Les cinq autres auoient vne cheueleure fort crespuë & entortillee auec des lisets de cuir, desquels ils sont ceints par le milieu de la teste, & portans au front de petites rondelles de papier peintes de diuerses couleurs, & estoient vestus d'vne Dalmatique blanche ouuree de noir. Ils representoient auec cet ornement la mesme figure du diable: de sorte que cela donnoit crainte & tremeur à tout le peuple de les voir sortir auec vne si horrible representation. Le souuerain prestre portoit en la main vn grand cousteau d'vn caillou fort large & aigu, vn autre prestre portoit vn collier de bois, ouuré en façon d'vne couleuure. Tous six se mettoient en ordre joignant ceste pierre pyramidalle, de laquelle i'ay parlé cy-deuant, estant vis à vis de la porte de la chappelle de l'idole. Ceste pierre estoit si pointuë, que l'homme qui deuoit estre sacrifié, estant couché dessus à la renuerse, se plioit

de telle façon qu'en luy laiſſant ſeulemẽt tomber le couſteau ſur l'eſtomach, fort facilement il s'ouuroit par le milieu. Apres que ces ſacrificateurs eſtoient mis en ordre, l'on tiroit tous ceux qui auoient eſté prins és guerres, leſquels deuoient eſtre ſacrifiez en ceſte feſte. Et eſtans fort accompagnez d'hommes pour la garde & tous nuds, l'on les faiſoit monter de rang ces larges degrez au lieu où eſtoient appareillez les miniſtres: & comme chacun d'eux venoit en ſon ordre, les ſix Sacrificateurs le prenoient l'vn par vn pied, l'autre par vn autre: l'vn par vne main, & l'autre par l'autre, & le iettoient à la renuerſe ſur ceſte pierre pointuë, où le cinquieſme de ces miniſtres luy mettoit le collier de bois au col, & le grand preſtre luy ouuroit l'eſtomach auec le couſteau d'vne eſtrange promptitude & legereté, luy arrachant le cœur auec les mains, & le monſtroit ainſi fumant au Soleil, à qui il offroit ceſte chaleur & fumeé de cœur, & incõtinent ſe tournoit vers l'idole, & luy iettoit au viſage, puis ils iettoient le corps du ſacrifié, le roulant par les degrez du temple fort facilemẽt, pour ce que la pierre eſtoit miſe ſi proche des degrez qu'il n'y auoit pas deux pieds d'eſpace entre la pierre & le premier degré: de ſorte que d'vn ſeul coup de pied ils iettoient les corps du haut en bas. De ceſte façõ ils ſacrifioiẽt vn à vn tous ceux qui y eſtoient deſtinez, & apres qu'ils eſtoient morts, & que l'on auoit ietté les corps en bas, leurs maiſtres ou ceux qui les auoient prins les alloient releuer, & les emportoient, puis apres les ayans departis entre eux ils les mangeoient celebrans leur feſte & ſolemnité. Il y auoit touſiours pour le moins

quarante

quarante ou cinquante de ces ſacrifiez , pource qu'il y auoit des hommes fort adroits à les prendre. Les nations circonuoiſines en faiſoient autãt, imitans les Mexiquains en leurs couſtumes & ceremonies ſur le ſeruice des Dieux.

D'vne autre ſorte de ſacrifices d'hommes, dont vſoient les Mexiquains.

CHAP. XXI.

IL y auoit vne autre ſorte de ſacrifices qu'ils faiſoient en diuerſes feſtes, leſquels ils appelloient Racaxipe Veliztli, qui eſt autant qu'eſcorchement de perſonnes. L'on l'appelle ainſi, pource qu'en certaines feſtes ils prenoient vn ou plusieurs eſclaues, ſelon le nombre qu'ils vouloient, & apres l'auoir eſcorché en reueſtoient de la peau vn homme qui eſtoit deputé à ceſt effect. Ceſtuy-là s'en alloit par toutes les maiſons & marchez de la Cité, dançant & ballant, & luy deuoient tous offrir quelque choſe, & ſi quelqu'vn ne luy offroit rien, il le frappoit d'vn coing de la peau au viſage, le ſoüillant de ce ſang figé qui y eſtoit. Ceſte inuention duroit iuſques à ce que le cuir ſe corrompiſt, pendant lequel temps ceux qui alloient ainſi aſſembloient beaucoup d'aumoſnes qu'ilz employoient aux choſes neceſſaires pour le ſeruice de leurs Dieux. En beaucoup de ces feſtes ils faiſoiẽt vn deffy entre celuy qui ſacrifioit, & celuy qui deuoit eſtre ſacrifié, en ceſte forme. Ils attachoient l'eſclaue par vn pied à vne grande roüe de pierre, & luy bailloient vne eſpee & vne rondelle aux mains à fin qu'il ſe deffendiſt: & ſortoit incõtinent

celuy qui le deuoit ſacrifier armé d'vne autre eſpee & rondelle: que ſi celuy qui deuoit eſtre ſacrifié ſe deffendoit vaillamment contre l'autre, & l'empeſchoit, il demeuroit exempt & deliuré du ſacrifice, acquerant le nom de Capitaine fameux, & comme tel eſtoit du depuis entendu: mais s'il eſtoit vaincu ils le ſacrifioient en la meſme pierre où il eſtoit attaché. C'eſtoit vn autre genre de ſacrifice quand ils dedioient quelque eſclaue pour eſtre la repreſentation de l'idole, & diſoient que c'eſtoit ſa reſſemblance. Ils donnoient aux preſtres par chacun an vn eſclaue, afin qu'il n'y euſt iamais faute de la ſemblāce viſue de l'idole. Et incontinent qu'il entroit en l'office apres qu'il eſtoit bien laué ils le veſtoient de tous les habits & ornemens de l'idole, luy donnans ſon meſme nom. Il eſtoit toute l'annee reueré & honoré comme le meſme idole, & auoit touſiours auec luy douze hommes de garde, de peur qu'il ne s'enfuiſt, auec laquelle garde l'on le laiſſoit aller librement, où il vouloit: & ſi d'auanture il s'enfuioit, le chef de la garde eſtoit mis en ſon lieu, pour repreſenter l'idole, & apres eſtre ſacrifié. Cet Indien auoit le plus honorable logis de tout le Temple, où il mangeoit & beuuoit, & où tous les principaux le venoient ſeruir & honorer; luy apportans à manger, auec l'ordre & appareil que l'on fait aux grands. Quād il ſortoit parmy les rues de la Cité, il alloit fort accompagné de ſeigneurs, & portoit vne petite fluſte en la main, qu'il touchoit de fois à autre, pour faire entēdre qu'il paſſoit. Et incōtinent les femmes ſortoient auec leurs petits enfans en leurs bras, & les luy preſentoient, le ſaliians

cõme Dieu. Tout le reste du peuple en faisoit autant; Ils le mettoiét de nuict en vne forte prisõ, ou cage, de peur qu'il ne s'ẽ allast, iusques à ce que arriuãt la feste, ils le sacrifioient, cõme i'ay dit cy dessus. Par ces façons, & beaucoup d'autres le diable abusoit, & entretenoit ces pauures miserables, & estoit telle la multitude de ceux qui estoiẽt sacrifiez par ceste infernalle cruauté, qu'il semble que ce soit chose incroyable: Car ils afferment qu'il y en auoit quelques fois plus de cinq mil, & que tel iour s'est passé, qu'ils en ont sacrifié plus de vingt mil en diuers endroits. Le diable vsoit, pour entretenir ceste tuerie d'hõmes, d'vne plaisante & estrãge inuention, qui estoit, que quand il plaisoit aux prestres de Satá, ils alloiét aux Rois, & leur declaroient cõme leurs dieux se mouroient de faim, & qu'ils eussent memoire d'eux. Incontinẽt les Rois s'appareilloiẽt, & aduertissoient les vns les autres, que les dieux demandoient à mãger, partant qu'ils commãdassent au peuple, de se tenir prest à venir à la guerre, & ainsi le peuple assemblé, & les compagnies ordonnees ils sortoient aux champs, où ils assembloient leur armee, & toute leur dispute & combat, estoit de se prendre les vns les autres pour sacrifier, taschans de se faire paroistre tant d'vn costé que d'autre, en amenant le plus de captifs pour le sacrifice; tellement qu'en ces batailles, ils taschoient plus à s'entre-prendre, qu'à s'entretuer, pource que tout leur but estoit d'amener des hommes vifs, pour donner à manger à leurs idoles, qui estoit la façon, par laquelle ils apportoient les victimes à leurs Dieux; Et doit-on sçauoir que iamais Roy n'estoit courõné, qu'au preal-

lable il n'euſt ſubiugué quelque prouince de laquelle il amenaſt vn grand nõbre de captifs, pour les ſacrifices de leurs dieux, & ainſi par tous moyens, c'eſtoit choſe infinie, que le ſang humain que l'on eſpandoit en l'honneur de Satan.

Comme deſia les Indiens eſtoient laſſez, & ne pouuoient plus ſouffrir la cruauté de leurs dieux.

CHAP. XXII.

PLVSIEVRS de ces barbares eſtoient deſia laſſez & ennuyez d'vne ſi exceſſiue cruauté, à eſpandre tant de ſang d'hommes, & du tribut ſi ennuyeux d'eſtre touſiours en peine de gaigner des captifs, pour la nourriture de leurs Dieux, leur ſemblant vne choſe inſupportable. Et neãtmoins ils ne laiſſoient de ſuyure & executer leurs rigoureuſes loix, pour la grand' crainte que les miniſtres des idoles leur donnoient de leur coſté, & par les ruſes auec leſquelles ils tenoient ce peuple en erreur; Mais en l'interieur ils deſiroient aſſez de ſe voir libre d'vne ſi pezante charge. Et fut vne grande prouidence de Dieu, que les premiers qui leur donnerent la cognoiſſance de la loy de Chriſt, les trouuaſſent en ceſte diſpoſition: pource que ſans doute, ce leur ſembla vne bonne loy, & vn bon Dieu, qui vouloit eſtre ſeruy de ceſte façon. Sur ce propos me cõtoit vn religieux graue en la neufue Eſpagne, que quand il fut en ce royaume il auoit demandé à vn ancien Indien, homme de qualité, comment les Indiens auoient ſi toſt receu la loy de Ieſus-Chriſt, & laiſſer la leur, ſans faire d'auantage de preuue, d'eſſay, ny de diſpute ſur icelle, car

il sembloit qu'ils s'estoient changez sans y auoir esté esmeus par raison suffisante. L'Indien respondit: Ne croy point pere, que nous prenions si inconsiderement la loy de Christ, comme tu dis, pource que ie t'apprés, que nous estions desia lassez, & mescontens des choses que les idoles nous commandoient, & que nous auions desia parlé de les laisser, & de prendre vne autre loy. Et comme nous trouuasmes que celle que vous nous preschiez, n'auoit point de cruautez, & qu'elle nous estoit conuenable, iuste, & bonne, nous entendismes, & creusmes, que c'estoit la vraye loy, & ainsi nous la receusmes fort volontairement. La respõce de cest Indien s'accorde bien auec ce que l'on lit aux premiers discours que Hernand Cortés enuoya à l'Empereur Charles le quint, où il raconte, que apres auoir conquesté la Cité de Mexicque, estant en Cuyoacan, luy vindrent des ambassadeurs de la republicque & prouince de Mechoachan, demandans qu'il leur enuoiast sa loy, & qu'il la leur apprist & fist entendre, pour autant qu'ils pretendoient de laisser la leur, qui ne leur sembloit pas bonne, ce que leur accorda Cortés, & auiourd'huy sont les meilleurs Indiens, & plus vrais Chrestiens qui soient en la neufue Espagne. Les Espagnols qui virent ces cruels sacrifices d'hommes, se determinerent d'employer toute leur puissance à destruire vn si detestable, & maudit carnage d'hommes, & d'autant plus qu'ils veirent vn soir deuant leurs yeux sacrifier, soixante, ou soixante & dix soldats Espagnols, qui auoient esté prins en vne bataille, qui se donna sur la conqueste de Mexicque, & vne autre fois trouuerent

eſcrit de charbon, en vne chambre en Tezcuſco, ces mots, *Icy fuſt priſonnier, vn tel malheureux, auec ſes compagnons, que ceux de Tezcuſco ſacrifierent.* Il aduint meſme à ce propos, vn cas fort eſtrange, & neantmoins veritable, ayant eſté rapporté par perſonnes dignes de foy, & fut que les Eſpagnols regardans vn ſpectacle de ces ſacrifices, & comme ils auoient ouuert & tiré le cœur à vn ieune homme fort diſpos, l'ayant ietté, & fait rouler du haut en bas des degréz comme eſtoit leur couſtume quand il vint en bas dit aux Eſpagnols en ſa langue, Cheualliers ils m'ont tué, ce qui eſmeut grandement les noſtres d'horreur, & de pitié. Et n'eſt point choſe incroyable, que ceſtuy là, ayant le cœur arraché, ait peu parler, attendu que Galien raconte qu'il eſt arriué plusieurs fois aux ſacrifices des animaux, apres leur auoir tiré le cœur & ietté ſur l'autel, que les animaux reſpiroient, voire bramoient & cryoient hautement, meſme couroient quelque temps. Laiſſans maintenant ceſte queſtion, comme il ſoit poſſible que cela puiſſe eſtre par nature, ie pourſuiuray mon intention, qui eſt de faire voir, combien ces barbares abhorroient deſia ceſte inſupportable ſeruitude, qu'ils auoiēt à l'homicide infernal, & combien grande a eſté la miſericorde que le Seigneur leur a faicte, en leur communiquant ſa loy douce, & du tout aggreable.

Galen. lib. 2 de Hippoc. & Platon piacit. c. 4.

Comme le diable s'est efforçé d'ensuyure, & de contrefaire les sacrements de la saincte Eglise.

CHAP. XXV.

CE qui est le plus esmerueillable de l'enuie & presomption de Satan, est qu'il ait contrefait non seulement en l'idolatrie & sacrifices, mais aussi en certaines ceremonies, noz Sacrements, que Iesus-Christ, nostre Seigneur à instituez, & desquels vse la saincte Eglise, ayant specialment pretendu imiter en quelque façon le sacrement de communion, (qui est le plus haut, & le plus diuin de tous) pour le grand erreur des infidelles qui y procedoient de ceste maniere. Au premier moys qu'au Peru ils appellent Raymé, & respond à nostre Decembre, se faisoit vne tres-solemnelle feste, appellee Capacrayme, & en icelle se faisoient beaucoup de sacrifices, & ceremonies, qui duroient plusieurs iours, pendant lesquels nul forain, ou estranger ne se pouuoit trouuer en la cour, qui estoit en Cusco. Ces iours estants passez, ils donnoient congé & licence aux estrangers d'entrer, afin qu'ils participassent à la feste, & aux sacrifices, leur communiant en ceste forme. Les Mamacomas du Soleil, qui estoient comme religieuses du Soleil, faisoient de petits pains de farine de Mays, teinte & paistrie auec le sang des moutons blancs qu'ils sacrifioient ce iour là, incontinent ils commandoient que tous les forains des prouinces entrassent, lesquels se mettoient en ordre, & les prestres qui estoient de certain lignage, descendans de Liuquiyupan-

gui,donnoient à chacun vn morceau de ces petits pains, leur disants qu'ils leur donnoient ces morceaux, afin qu'ils fussent confederez, & vnis auec l'Ingua,& qu'ils les aduisoient,qu'ils ne dissent ny pensassent,mal contre l'Ingua,mais qu'ils luy portassent tousiours bonne affection, pource que ce morceau seroit tesmoing de leur intention,& volonté,que s'ils faisoient ce qu'ils debuoient, il les descouuriroit, & seroit contre eux. L'on portoit ces petits pains en de grands plats d'or,& d'argẽt, qui estoiẽt destinez pour cet effect, & tous receuoient, & mangeoient ces morceaux remercians infiniment le Soleil d'vne si grande grace qu'il leur faisoit,disans des paroles,& faisans des signes d'vn grand contẽtement & deuotion : Protestans qu'en leur vie, ils ne feroient, ny penseroient chose contre le Soleil,ny contre l'Ingua, & qu'auec ceste condition ils receuoient ce manger du Soleil, & que ce manger demeureroit en leurs corps, pour tesmoignage de la fidelité qu'ils gardoient au Soleil,& à l'Ingua leur Roy.Ceste façon de communier diaboliquement se faisoit mesme au dixiesme mois appellé Coyarayme, qui estoit Septembre,en la feste solemnelle,qu'ils appellent Cytua, faisant la mesme ceremonie, & outre ceste communion, (s'il est permis d'vser de ce mot, en chose diabolique) qu'ils faisoient à tous ceux qui venoient de dehors;ils enuoioient aussi de ces pains,en tous les guacas, sanctuaires ou idoles de tout le royaume, & tout en vn mesme temps s'y trouuoient des personnes de tous costez, qui venoient expres pour les receuoir, ausquels ils disoient en leur baillant, que le Soleil leur enuoioit

cela en ſigne qu'il vouloit que tous le veneraſſent & honoraſſent, & en enuoyoiẽt meſme par honneur aux Caciques. Quelcun parauanture tiendra cecy pour fable & inuention, mais pourtant c'eſt vne choſe tres-veritable, que depuis Ingua Yupangi (qui eſt celuy qui a fait plus de loix, de couſtumes & ceremonies, comme Numa à Rome) dura ceſte maniere de communion, iuſques à ce que l'Euangile de noſtre Seigneur Ieſus-Chriſt mit hors toutes ces ſuperſtitiõs, leur donnant le vray manger de vie qui conſerue & vnit les ames auec Dieu. Qui voudra ſ'en ſatisfaire plus amplement, liſe la relation que le licentié Polo eſcriuit à l'Archeueſque des Rois, Dom Ieronimo de Loayſa, où il trouuera cecy, & beaucoup d'autres choſes qu'il a deſcouuertes & approuuees par ſa grande diligence.

De la façon que le diable ſ'eſt efforcé de contrefaire en Mexique la feſte du ſainct Sacrement & communion dont vſe la ſaincte Egliſe.

CHAP. XXIIII.

Ce sera choſe encor plus eſmerueillable d'ouir parler de la feſte & ſolemnité de la communion, que le meſme diable prince d'orgueil ordonna en Mexique, laquelle (bien qu'elle ſoit vn peu longue) il ne ſera mal à propos de raconter, ſelon qu'elle eſt eſcrite par perſonnes dignes de foy. Les Mexiquains faiſoient au mois de May leur principale feſte de leur dieu Vitzilipuztli, & deux iours auparauant ceſte feſte, ces filles dont i'ay parlé cy-deſſus, qui eſtoient reclu-

ſes au meſme Temple, & eſtoient comme religieuſes, moulloient vne quantité de ſemence de blettes, auec du Mays roſty, & apres qu'il eſtoit moulu le paiſtriſſoient & amaſſoiēt auec du miel, & faiſoient de ceſte paſte vn idole, de la meſme grādeur qu'eſtoit celuy de bois, luy mettās au lieu des yeux, des grains de verre vert azurez ou blācs, & au lieu des dents, des grains de Mays, aſſis auec tout l'ornement, & appareil que i'ay dit cy deſſus. Apres qu'il eſtoit du tout acheué, tous les Seigneurs venoient, & luy apportoient vn veſtement exquis, & riche, tout ſemblable à celuy de l'idole, duquel ils le veſtoient. Et apres l'auoir ainſi veſtu & orné, ils l'aſſeoient en vn eſcabeau azuré, & ſur vn branchard pour le porter ſur les eſpaules. Le matin de la feſte venu, vne heure auant le iour ſortoient toutes ces filles veſtues de blanc, auec des ornements tous neufs, leſquelles eſtoiēt appellees ce iour là Sœur du Dieu Vitzilipuztli. Elles venoient couronnees de guirlandes de mays roſty & creuaſſé, reſſemblant azahar ou fleur d'orenge, & portoient en leur col de groſſes chaiſnes de meſme, qui leur paſſoient en eſcharpe, par deſſoubs le bras gauche. Elles eſtoient colorees de vermeillon, par les ioües, & auoient les bras depuis les couldes iuſques aux poings couuerts de plumes rouges de perroquets, & ainſi ornees elles prenoient l'idole ſur leurs eſpaulles, le tirans, & portans en la cour où eſtoient deſia tous les ieunes hommes, veſtus d'habits faits d'vn red artificieux, eſtans couronnez de la meſme façon que les femmes. Lors que ces filles ſortoient auec l'idole, les ieunes hommes s'approchoient auec

beaucoup de reuerence,& prenoient la litiere,ou brãcard,où estoit l'idole sur leurs espaules, la portãs au pied des degrez du Temple, où tout le peuple s'humilioit, & prenant de la terre de l'aire, se la mettoit sur la teste, qui estoit vne ceremonie ordinaire,qu'ils obseruoient entre eux, aux principalles festes de leurs dieux. Ceste ceremonie faite,tout le peuple sortoit en procession,auec toute la diligence & legereté, qui leur estoit possible, & alloient à vne montaigne, qui estoit à vne lieüe de la Cité de Mexique, appellee Chapultepec, & là faisoient vne station & des sacrifices. Incontinent ils partoient de là auec la mesme diligence,pour aller en vn lieu proche de là, qu'ils appelloient Atlacuyauaya, où ils faisoient la seconde station, & de là alloient en vn autre bourg vne lieuë plus outre, qui se dit Cuyoaquan, d'où ils partoient, retournans en la cité de Mexique, sans faire aucune autre station. Ils faisoient ce chemin de plus de quatrè lieües, en trois ou quatre heures, & appelloient ceste procession, Y payna Vitzilipuztli, qui veut dire le viste,& diligent chemin de Vitzilipuztli. Arriuez au pied des degréz ils mettoient bas le brancard de l'idole, & prenoient de grosses cordes qu'ils attachoiẽt aux bras du brancard, puis auec beaucoup de discretion & de reuerence,ils montoient la litiere auec l'idole, au sommet du Temple, les vns tirans d'enhaut,& les autres leur aydans d'embas, cependant l'on n'entẽdoit retentir que le son des flustes, des bucçines,des cornets,& des tambours qui sonnoient. Ils le montoient de ceste façon, d'autant que les degréz du Temple estoient fort roides & estroits,

& l'escallier fort large, tellement qu'ils n'y pouuoient monter ceste lictiere sur leurs espaules. Pendant qu'ils montoiēt ceste idole, tout le peuple estoit en la court auec beaucoup de reuerence,& de crainte. Apres qu'il estoit monté iusques au haut, & qu'on l'auoit mis en vne petite loge de roses, qu'ils luy tenoient apprestee, incontinēt venoient les ieunes hommes, lesquels semoient & respandoient beaucoup de fleurs de diuerses couleurs, dont ils remplissoient tout le temple dedans & dehors. Cela fait toutes les filles sortoient auec l'ornement susdit, & apportoient de leur conuent des tronçons ou morceaux de paste composee de blettes, & de mays rosty, qui estoit de la mesme paste dequoy l'idole estoit fait & cōposé,& estoiēt en forme de grands os. Ils les bailloient aux ieunes hommes, lesquels ils portoient en haut, les mettans aux pieds de l'idole, dont ils remplissoient tout le lieu, iusques à ce qu'il n'y en peust entrer dauantage. Ils appelloient les tronçons de paste, les os & chair de Vitzilipuztli. Et ayans ainsi estendu ces os, aussi tost venoient tous les anciens du temple, prestres, leuites, & tout le reste des ministres, selon leurs dignitez & antiquitez (car il y auoit entr'eux sur ce poinct vne belle regle & ordonnance, & venoient les vns apres les autres auec leurs voiles de red, de diuerses couleurs & ouurages, selon la dignité & office d'vn chacun, ayans des guirlandes en leurs testes, & des chaines de fleurs penduës au col. Apres eux venoient les dieux & deesses qu'ils adoroient en diuerses figures, vestus de la mesme liuree, puis se mettans en ordre autour de ces tronçons &

morceaux de paſte, faiſoient certaine ceremonie en chantant & ballant ſur iceux. Au moyen dequoy ils demeuroient benits & conſacrez pour la chair & os de ceſte idole. La ceremonie & benediction de ces tronçons de paſte, par laquelle ils eſtoient tenus & eſtimez pour os & chair de l'idole, eſtant acheuee, ils honoroient ces morceaux de la meſme maniere que leur dieu. Puis ſortoient les Sacrificateurs qui commençoient le ſacrifice d'hommes, en la façon qu'il a eſté dit cy-deſſus, & en ſacrifioit-on en ce iour là plus grand nombre qu'en nul autre, pour-autant que c'eſtoit la feſte la plus ſolemnelle qu'ils euſſent. Les ſacrifices eſtans achez, ſortoiēt tout auſſi toſt tous les ieunes hommes & filles du temple, ornez comme il a eſté dit: & apres ſ'eſtre mis en ordre & ſ'eſtre rangez les vns vis-à-vis des autres, ils balloiēt & dançoient au ſon du tambour qu'on leur ſonnoit en loüange de la ſolemnité & de l'idole qu'ils celebroient. Auquel chant tous les ſeigneurs anciens, & les plus notables leur reſpondoient, ballans à l'entour d'iceux, & faiſans vn grand cercle comme ils ont de couſtume, demeurās touſiours les ieunes hommes & filles au milieu. A ce beau ſpectacle venoit toute la cité, & auoit vn commandement fort diligemment obſerué en ceſte terre, que le iour de l'idole Vitzilipuztli, l'on ne deuoit manger autre viande que ceſte paſte emmiellee dequoy l'idole eſtoit fait. Et ceſte viande ſe deuoit manger incontinent au poinct du iour, & ne deuoit-on boire d'eauë ny aucune autre choſe apres iuſques apres midy, & tenoient que c'eſtoit vn mauuais augure, voire ſacrilege que

de faire le contraire: mais apres les ceremonies acheuees il leur estoit permis de manger toute autre chose. Pendant le temps de ceste ceremonie ils cachoient l'eaüe aux petits enfans, aduertissans tous ceux qui auoiēt l'vsage de raison de ne boire point d'eaüe, que s'ils le faisoiēt, l'ire de Dieu viēdroit sur eux, & mourroient, ce qu'ils obseruoient fort diligemment & rigoureusement. Les ceremonies, bal & sacrifices acheuez, ils s'en alloient tous despoüiller, & les prestres & dignitez du temple prenoient l'idole de paste, lequel ils despouilloient de ces ornemens qu'il auoit, & faisoient plusieurs morceaux, tant de cest idole mesme, que de ces tronçons qui estoient consacrez, puis apres il les departoient au peuple en forme de Communion, commençans aux plus grands, & continuans au reste, tant hommes, femmes, que petits enfans, lesquels les receuoient auec tant de pleurs, de crainte & de reuerence, que c'estoit vne chose admirable, disans qu'ils mangeoient la chair & les os de Dieu, dequoy ils se tenoient indignes. Ceux qui auoient des malades en demandoient pour eux, & leur portoient auec beaucoup de reuerence & veneration. Tous ceux qui communioient demeuroient obligez de dōner le disme de ceste semence ou grain, dequoy estoit fait l'idole. La solemnité de la Cōmunion estant acheuee, vn vieillard de beaucoup d'authorité montoit sur vn lieu eminent, & d'vne voix haute preschoit leur loy & leurs ceremonies. Qui ne s'esmerueillera donc que le diable ait esté si curieux de se faire adorer & receuoir en la façon que IESVS-CHRIST nostre Dieu a ordonné &

enseigné, & comme la saincte Eglise a accoustumé? Par cela certes, l'on voit clairement verifié ce qui a esté proposé au commencement, que Satan tasche & s'efforce tant qu'il peut d'vsurper & de desrober pour soy l'honneur & seruice qui est deu à Dieu seul, encor qu'il y mesle tousiours ses cruautez & ordures, pource que c'est vn esprit d'homicide & d'immondicité, & pere de mensonge.

Des Confesseurs & de la Confession dont vsoient les Indiens.

CHAP. XXV.

LE pere de mensonge a voulu mesme contrefaire le sacrement de Cõfession, & en ses idolatries se faire honorer auec des ceremonies fort semblables à l'vsage des fideles. Au Peru ils auoiẽt opinion, que toutes les maladies & aduersitez leur venoient pour les pechez qu'ils auoient faits, & pour remede ils vsoient de sacrifices, & outre cela se confessoient mesme verbalement presque en toutes les prouinces, & auoient des confesseurs deputez pour cet effect, des superieurs, & d'autres qui leur estoient inferieurs: & y auoit des pechez reseruez au superieur. Ils receuoient des penitences, voire quelques fois tres-rigoureuses: & principalement quand le pecheur estoit quelque pauure homme, qui n'auoit que donner au Confesseur, & estoit cet office de Confesseur mesme exercé par les femmes. L'vsage de ces Confesseurs sorciers, qu'ils appellent Y chuiri ou Y churi, a esté le plus vniuersel és prouinces de Collasuio. Ils ont vne opinion que c'est vn

enorme peché d'en celer en la confession quelqu'vn qu'ils ayent commis. Et les Ychuris ou Confesseurs descouuroient si l'on leur en celoit par des sorts, ou par le regard de la courroye de quelque animal, & les chastioient en leur donnãt vn nombre de coups d'vne pierre sur les espaules, iusques à ce qu'ils eussent tout descouuert, puis apres luy donnoient vne penitence, & faisoient le sacrifice. Ils se seruent mesme de ceste confession quand leurs enfans, leurs femmes, leurs maris ou leurs Caciques sont malades, ou qu'ils sont en quelques grands trauaux. Et quand l'Ingua estoit malade, toutes les prouinces se confessoiẽt, principalemẽt ceux de la prouince de Collao. Les cõfesseurs estoiẽt obligez de tenir secrettes les confessiõs qu'ils receuoient, sinõ en certains cas limitez. Les pechez desquels principalemẽt ils se cõfessoiẽt, estoit le premier de tuer l'vn l'autre hors la guerre: en apres de desrober, de prendre la femme d'autruy, de donner du poison ou sorcellerie pour faire mal, & tenoient pour vn grief peché de s'oublier à la reuerence de leurs guacas ou chapelles, de ne garder point les festes, de dire mal de l'Ingua, de ne luy obeyr point. Ils ne s'accusoient point d'actes & pechez interieurs, mais selon le rapport de quelques prestres, depuis que les Chrestiens vindrent en ce pays, ils s'accuserent aussi à leurs Ychuris & confesseurs de leurs pensees. L'Ingua ne confessoit ses pechez à nul homme, mais seulement au Soleil, afin qu'il les dist au Viracocha, & qu'il les luy pardonnast. Apres que l'Ingua s'estoit confessé, il faisoit vn certain bain pour acheuer de se nettoyer, en vne riuiere courante,

rante, disant ces paroles: I'ay dit mes pechez au Soleil, toy riuiere recoy les, & les porte à la mer, où iamais ils ne puissent paroistre. Les autres qui se confessoient vsoient mesmemẽt de ces bains, auec certaines ceremonies fort semblables à celles dont les Mores vsent auiourd'huy, qu'ils appellent Guadoy, & les Indiens les appellent Opacuna. Et quand il arriuoit à quelque homme que ses enfans luy mouroient, il estoit tenu pour vn grãd pecheur, & luy disoient que c'estoit pour ses pechez que le fils estoit mort premier que le pere. C'est pourquoy ceux à qui cela arriuoit, apres qu'ils s'estoient confessez, ils estoient baignez en ce bain appellé Opacuna, comme il a esté dit cy dessus: puis quelque Indien monstrueux, comme bossu & contrefait de nature, les venoit foüetter auec certaines orties. Si les Sorciers ou enchanteurs par leurs sorts ou augures, affermoient que quelque malade deuoit mourir, le malade ne faisoit point de difficulté de tuer son propre fils, encor qu'il n'en eust point d'autres, esperant par ce moyen se sauuer de la mort, & disant qu'au lieu de luy il offroit son fils en sacrifice. Et depuis qu'il y a des Chrestiens en ceste terre, ceste cruauté a esté encor exercee en quelques endroits. C'est à la verité vne chose estrange, que ceste coustume de confesser les pechez secrets, soit demeuree si long temps, & de faire de si rigoureuses penitẽces qu'ils faisoient, comme de ieuner, de donner des habits, de l'or, de l'argent, de demeurer aux montagnes, & de receuoir de grands coups sur les espaulles. Les nostres disent qu'en la prouince de Chiquito, ils rencontrent encor auiourd'huy ceste peste de

confeſſeurs, ou Ychuris, & que beaucoup de malades ſe retirent vers eux : mais deſia par la grace de Dieu, ce peuple va du tout s'eſclairciſſant & recognoiſſant l'effect & le grand benefice de noſtre confeſſion ſacramentale, à laquelle ils viennent auec vne grande deuotion. Et en partie cet vſage paſſé leur a eſté permis par la prouideuce du Seigneur, afin que la confeſſion ne leur ſemblaſt difficile. Par ce moyen le Seigneur eſt en tout glorifié, & le diable moqueur, demeuré moqué. Or d'autant que c'eſt vne choſe qui touche à ce propos, ie raconteray icy l'vſage d'vne eſtrange confeſſion que le diable auoit introduite au Iappon, comme il appert par vne lettre venuë de là, qui dit ainſi. Il y a en Ocaca des roches tres-grandes, & ſi hautes, qu'il y a des pics en icelles, de plus de deux cens braſſes de haut. Entre ces grands rochers, il y a vn de ces pics, ou pointes qui s'eſleue ſi terriblement haut, que quand les Xamabuzis (qui ſont les pelerins) le regardent ſeulement, les membres leur en tremblent, & les cheueux s'en heriſſonnent, tant eſt ce lieu terrible & eſpouuentable. Il y a au ſommet de ceſte pointe vne grande verge de fer de trois braſſes de long, qui y eſt poſee par vn eſtrange artifice. Au bout de ceſte verge eſt attachee vne balance, dont les eſcailles ſont ſi grandes, qu'en vne d'icelles ſe peut aſſeoir vn homme, & les Goquis, (qui ſont des diables en figure humaine) commandent qu'vn de ces pelerins y entrent les vns apres les autres, ſans qu'il en reſte vn ſeul, puis auec vn engin & inſtrument qui ſe remeüe, moyennant vne roüe, ils font que ceſte verge de fer, en laquelle la balance

eſt penduë, ſorte dehors, & demeure toute ſuſpenduë en l'air, eſtant aſſis l'vn des Xamabuxis en l'vn des plateaux de ceſte ballance. Et comme l'eſcaille où eſt aſſis l'homme, n'a point de contrepois de l'autre coſté, incontinent elle pend en bas, & l'autre s'eſleue iuſques à ce qu'elle rencontre & touche à la verge. Alors les Goquis leur diſent du rocher, qu'ils ſe confeſſent, & dient tous les pechez qu'ils auront commis, dont ils ſe ſouuiendront, & ce à haute voix, afin que tous les autres qui ſont là le puiſſent oüir. Incontinent il commence à ſe confeſſer, pendant quoy quelques vns des aſſiſtãs ſe rient des pechez qu'ils oyent, & les autres en gemiſſent. Et à chaque peché qu'ils diſent, l'autre eſcaille de la ballance baiſſe vn peu, iuſques à ce que finablement ayant dit tous ces pechez, la vuide demeure eſgalle à l'autre, où eſt le triſte penitent, puis les Goquis refont tourner la roüe, & retirent vers eux la verge & ballance d'où ſort le pelerin, & apres y en entre vn autre, iuſques à ce que tous y ayent paſſé. Vn Iapponnois contoit cela apres qu'il fuſt Chreſtien, diſant qu'il auoit eſté en ce pelerinage, & entré en la ballance ſept fois, où publiquement il s'eſtoit confeſſé. Il diſoit meſme, que ſi d'auanture quelqu'vn de ceux qui ſont mis en ce lieu, ne raconte le peché, comme il eſt paſſé, ou qu'il en celle quelqu'vn, l'eſcaille de la ballance vuide, ne s'abbaiſſe point, & s'il s'obſtine apres qu'on luy a fait inſtance de ſe cõfeſſer, & ne vueille deſcouurir tous ſes pechez, les Boquis le iettent & fõt cheoir du haut en bas, où en vn moment il eſt rõpu & briſé en mille pieces. Neantmoins ce Chreſtien nommé Iean nous

disoit, qu'ordinairement la crainte & tremeur de ce lieu est grande à tous ceux qui s'y mettent, & le danger que chacun voit à l'œil, de tomber de la ballance, & estre desrompu & brisé en bas, qu'il aduient fort peu souuēt qu'il y en aye, qui ne descouurent tous leurs pechez. Ce lieu est appellé d'vn autre nō Sangenotocoro, qui veut dire lieu de confession. L'on voit bien clairement par ce discours, comme le diable a pretēdu vsurper pour soy le seruice diuin, en faisant de la confession des pechez (laquelle le Sauueur a instituee pour le remede des hommes) vne superstition diabolique, pour leur grand dommage & perdition. Et ne l'a pas fait moins à l'endroit de la Gentilité du Iappon, qu'à l'endroit de celle des prouinces de Collao au Peru.

De l'abominable onction dont vsoient les prestres Mexiquains & autres nations, & de leurs sortileges.

CHAP. XXVI.

DIEV ordonna en la loy ancienne la façon comme l'on deuoit consacrer la personne d'Aaron & les autres prestres, & en la loy Euangelique nous auons mesme le sainct Chresme, & onction, dequoy l'on vse quand l'on nous sacre prestres de Christ. Il y auoit mesme en la loy ancienne, vne certaine composition odoriferante, que Dieu deffendoit d'employer en autre chose qu'au seruice diuin. Le diable a voulu contrefaire toutes ces choses à sa façon, comme il a accoustumé, ayant inuēté à ceste fin des choses si ordes, & si

ſales,qu'elles monſtrẽt aſſez quel en eſt l'autheur. Les preſtres des idoles en Mexique s'oignoient en ceſte maniere. Ils s'oignoient le corps depuis les pieds iuſques à la teſte, & tous les cheueux auſſi, leſquels leur demeuroient en forme de treſſes reſſemblans à des crins de cheual,à cauſe qu'ils y appliquoient ceſte onction humide & mouillee. Les cheueux leur croiſſoient tellement auec le temps, qu'ils leur tomboient iuſques aux iarets,ſi peſants qu'ils leur donnoiẽt beaucoup de peine à les porter,car ils ne les coupoient, ny tondoient point, iuſques à ce qu'ils mouruſſent,ou qu'on les en diſpenſaſt pour leur grande vieilleſſe, ou bien qu'on les employaſt aux gouuernements & autres offices honorables en la republique. Ils portoiẽt leurs cheueleures treſſees de ſix doigts de large, & ſe noirciſſoient & teignoient auec de la fumee de bois de pin, ou raiſine, pource que de toute antiquité entr'eux ç'a eſté touſiours vne offrãde qu'ils faiſoient à leurs idoles. Et pour ceſte occaſion elle eſtoit fort eſtimee & reueree. Ils eſtoient touſiours noircis de ceſte teinture, depuis les pieds iuſques à la teſte, tellement qu'ils reſſembloient à des Negres fort reluiſants, & celle là eſtoit leur ordinaire onctiõ. Toutesfois quand ils alloient ſacrifier & encenſer dedans les montaignes, ou aux ſommets d'icelles, & aux cauernes obſcures & tenebreuſes,où eſtoient leurs idoles,ils vſoiẽt d'vne autre onction fort differente, faiſans de certaines ceremonies pour leur oſter la crainte, & augmenter le courage. Ceſte onction ſe faiſoit auec diuerſes beſtiolles venimeuſes, comme d'araignees,de ſcorpions, de cloportes, de ſallemandres & de vi-

peres, lesquelles les garçons des Colleges prenoient & amassoient, à quoy ils estoient si adroits, qu'ils en estoient tousiours garnis, quand les prestres leur en demandoient. Le principal soing & soucy de ces garçons, estoit d'aller à la chasse de ces bestiolles : que s'ils alloient autre part, & que d'auanture ils rencontrassent quelqu'vne de ces bestiolles, ils s'arrestoient à la prendre, auec autant de peine, comme si leur propre vie eust despendu de cela. A raison dequoy les Indiens ne craignoient point ordinairement ces bestiolles venimeuses, n'en faisans non plus d'estat que si elles ne l'eussent point esté, d'autant qu'ils auoiét tous esté nourris en cet exercice. Pour faire cet vnguent de ces bestiolles, ils les prenoient toutes ensemble, & les brusloient au fouyer du Temple, qui estoit deuant l'autel, iusques à ce qu'elles fussent reduites en cendre, puis les mettoient en des mortiers auec beaucoup de Tauaeo, ou betum, (qui est vne herbe dont ceste nation vse pour endormir la chair, & pour ne sentir point le trauail) auec lequel ils mesloient ces cendres, qui leur faisoit perdre la force. Ils mettoient mesme auec ceste cendre quelques scorpions, araignes & cloportes viues, meslans & amassans le tout ensemble, puis ils y mettoient d'vne semence toute moulluë, qu'ils appelloient Ololuchqui, dequoy les Indiens font vn breuuage, pour voir les visions, d'autant que l'effect de ceste herbe est d'oster & priuer l'homme du sens. Ils moulloient mesme auec ces cendres des vers noirs & velus, desquels le poil seulement est venimeux, & amassoient tout cela ensemble auec du noir, ou fumee

de rezine, le mettans en des petits pots, lesquels ils posoient deuant leur Dieu, disans que c'estoit là leur viande. C'est pourquoy ils appelloient cela manger diuin. Par le moyen de cet oignement ils deuenoient sorciers, & voyoient, & parloient au diable. Les prestres estans barbouillez de ceste paste perdoient toute crainte, prenans en eux vn esprit de cruauté. A raison de quoy ils tuoient les hōmes aux sacrifices fort hardimēt, & alloient de nuict tous seuls aux montaignes & dedans les cauernes obscures, mesprisans les bestes fieres, & tenans pour certain & approuué, que les lions, tygres, serpens, & autres bestes furieuses qui s'engendrent aux montagnes & forests, s'enfuyroient d'eux, par la vertu de ce betum de leur Dieu. Et à la verité, si ce betum ne les pouuoit faire fuir, c'estoit chose suffisante pour ce faire, que le pourtrait du diable enquoy ils estoient transformez. Ce betum seruoit mesme pour guarir les malades & les enfans, parquoy tous l'appelloient la medecine diuine, & ainsi de toutes parts venoient ils par deuers les dignitez & prestres, comme vers leurs Sauueurs, afin qu'ils leur appliquassent la medecine diuine, & les oignoient d'icelle, par les parties deullantes. Ils afferment qu'ils sentoient par ce moyen vn notable allegement, ce qui deuoit estre à cause que Tauaco, & Ololuchqui, ont d'eux mesmes ceste proprieté d'endormir la chair, estans appliquez en façon d'emplastre, ce qu'ils doiuent operer à plus forte raison estans meslez auec tels poisons. Et pource qu'il leur amortissoit, & appaisoit la douleur, il leur sembloit que ce fust vn

effect de santé, & de vertu diuine. C'est pourquoy ils accouroient à ces prestres, comme à des hommes saincts, lesquels entretenoient en cet erreur, & esbloüyssement les ignorans, leur persuadans ce qu'ils vouloient, & les faisans venir à leurs medecines, & ceremonies diaboliques, parce qu'ils auoient telle authorité, qu'il suffisoit qu'ils le dissent pour le faire tenir comme article de foy. Et ainsi ils faisoient parmy le vulgaire mille superstitions, en la façon d'offrir l'encens, en la façon de leur couper les cheueux, en attachant de petites buchettes au col, & des fillets auec des petis os de couleuures, leur commandant qu'ils se baignassent à certaine heure, qu'ils veillassent de nuict au fouyer, de peur que le feu ne s'estaignist, qu'ils ne mangeassent point d'autre pain que celuy qui auoit esté offert à leurs dieux, qu'ils se retirassent en leur besoing incontinent par deuers les sorciers, lesquels auec certains grains iettoient les sorts & deuinoient, regardans en des cuues, & poelles pleines d'eauë. Les sorciers & ministres du diable, auoient accoustumé mesme de embadurnoser beaucoup. Et est vne chose infinie de la grand' multitude qu'il y a euë de ces deuins, sortilleges, enchanteurs, deuineurs & autres sortes de faux prophetes. Auiourd'huy il reste encor de ceste pestilence, quoy qu'ils se tiennent secrets & couuerts, n'osans ouuertement exercer leurs sacrileges, & diaboliques ceremonies, & superstitions, mais leurs abus & malefices sont descouuerts plus au long, & particulierement aux confessionnaires faits par les Prelats du Peru. Il y a vn genre de sorciers, entre les Indiens permis par

les Rois Inguas, qui ſont comme deuins, leſquels prennent vne telle forme & figure qu'ils veulent, allans & faiſans par l'air beaucoup de chemin en fort peu de temps, & voyoient ce qui ſe paſſoit. Ils parlent auec le diable, lequel leur reſpond en de certaines pierres, ou autres choſes qu'ils venerent beaucoup. Ils ſeruent de deuins, & pour dire ce qui ſe paſſe en des lieux les plus eſloignez, auant que la nouuelle en vienne, ou puiſſe venir. Comme meſme il eſt encor arriué depuis que les Eſpagnols y ſont qu'en diſtance de plus de deux ou trois cens lieuës, l'on a ſçeu les mutineries, les batailles, les rebellions, les morts, tant des tyrans, comme de ceux qui eſtoient du coſté du Roy, & des perſonnes particulieres, ce que l'on a ſçeu du meſme iour, que les choſes arriuerent, ou bien le iour enſuyuant, qui eſtoit choſe impoſſible, ſelon le cours de nature. Pour faire ceſte deuination, ils ſe mettent en vne maiſon fermee par dedans, & s'enyurent iuſques à perdre le iugement, puis vn iour apres ils reſpondent à ce que l'on leur demande. Quelques vns afferment qu'ils vſent de certaines onctions. Les Indiens diſent, que les vielles exercent ordinairement cet office de ſortileges, & particulierement celles d'vne prouince, qu'ils appellent Coaillo, d'vne autre ville, appellee Manchey, & de la prouince de Guarochiri. Ils enſeignent meſme où ſont les choſes perduës & deſrobees. De toutes ces ſortes de ſorciers, il y en a eu en tous endroits, vers leſquels viennent ordinairement les Anaconas, & Cyuas, qui ſeruent aux Eſpagnols quand ils ont perdu quelque choſe de leur mai-

ſtre, ou qu'ils deſirent ſçauoir quelque ſuccez des choſes paſſees, ou aduenir. Comme quand ils deſcendent & vont aux citez des Eſpagnols pour leurs affaires particulieres, ou pour les publiques ils leur demandent ſi leur voyage ſe portera bien, ſ'ils ſeront malades, ſ'ils mourront ou retourneront ſains, ſ'ils obtiendront ce qu'ils pretendent: & les ſorciers ou deuineurs reſpondent ouy, ou non, ayans premierement parlé auec le diable en vn lieu obſcur, de maniere que ces Anaconas oyent bien le ſon de la voix, mais ils ne voyent pas à qui les deuins parlent, ny n'entendent pas ce qu'ils diſent. Ils font mille ceremonies & ſacrifices pour cet effect, auec leſquels ils inuoquẽt le diable, & ſ'enyurent brauement. Et pour ce faire ils vſent particulierement d'vne herbe appellee Villca, le ſuc de laquelle ils mettent dedans le Chica, ou le prennent d'autre façon. L'on peut voir par cecy combie eſt grand le mal-heur de ceux qui ont pour maiſtres les miniſtres de celuy-là, duquel l'office eſt de tromper. Et eſt vne choſe approuuee qu'il n'y a rien qui empeſche tant les Indiens de receuoir la foy du ſainct Euangile, & de perſeuerer en icelle, que la communication de ces ſorciers qui ont eſté, & y ſont encor en tres-grand nombre, bien que par la grace du Seigneur & diligence des Prelats, & des Preſtres, ils vont diminuant, & ne ſont plus ſi preiudiciables. Quelques-vns d'iceux ſe ſont conuertis, & ont preſché publiquement, deſcouurans & blaſmans eux-meſmes leurs erreurs & tromperies, & declarans leurs fineſſes & menteries, dequoy on a veu ſortir de grãds fruicts, comme meſme nous

sçauons par les lettres du Iappon qu'il en est arriué de mesme en ces parties, le tout à la gloire & honneur de nostre Dieu & Seigneur.

Des autres ceremonies & coustumes des Indiens qui sont semblables aux nostres.

CHAP. XXVII.

LES Indiens ont eu vn nombre infiny d'autres ceremonies & coustumes, plusieurs desquelles ressembloient à la loy ancienne de Moyse, les autres à celles dont vsent les Mores, & les autres approchoient de la loy Euangelique, comme les baings, ou Opacuna, qu'ils appellent, qui estoit qu'ils se lauoiēt en l'eauë pour se nettoyer de leurs pechez. Les Mexiquains auoient aussi entr'eux quelque sorte de baptesme, qu'ils faisoient auec ceremonie, qui estoit qu'ils incisoient les oreilles & le membre viril aux petits enfans nouueaux nez, contrefaisans aucunement la circoncision des Iuifs. Ceste ceremonie se faisoit principalement à l'endroit des fils des Rois, & des Seigneurs. Incontinent apres leur naissance les Prestres les lauoient, & leur mettoient vne petite espee à la main droite, & à la gauche vne rondelle, & aux enfans du commun & vulgaire, ils leur mettoient les marques de leurs offices, & aux filles des instrumens à filler, à tistre, & à trauailler : & duroit ceste ceremonie quatre iours, qui se faisoit deuant quelque idole. Ils contractoient leurs mariages à leur mode, dont le licencié Pollo a escrit vn traitté tout entier, & en diray cy-apres quelque chose. En au-

tres choſes, meſmes leurs ceremonies & couſtumes auoient quelque apparence de raiſon. Les Mexiquains ſe marioient par la main de leurs preſtres en ceſte façon. L'eſpoux & eſpouſe ſe mettoient enſemble deuant le preſtre, lequel les prenoit par les mains, & leur demandoit ſ'ils ſe vouloient marier, puis ayant entendu la volonté de tous deux, il prenoit vn coing du voile, dont la femme auoit la teſte couuerte, & vn autre coing de la robbe de l'homme, leſquels il attachoit enſemble, faiſant vn nœud, & les menoit ainſi attachez à la maiſon de l'eſpouſe, où il y auoit vn foyer allumé, & lors il faiſoit faire à la femme ſept tours à l'entour de ce foyer, puis les mariez ſe ſeoient enſemble, & par ce moyen eſtoit contracté leur mariage. Les Mexiquains eſtoiēt tresialoux de l'integrité de leurs femmes & eſpouſes, tellement que ſ'ils ſ'apperceuoient qu'elles ne fuſſent telles qu'elles deuoient eſtre (ce qu'ils recognoiſſoient par ſignes ou par paroles eshontees) ils le faiſoient incontinent entendre aux peres & parens de ces femmes, à leur grand honte & deshonneur: parce qu'ils n'auoient pas bien pris garde ſur elles. Mais ils honoroient & eſtimoient beaucoup celles qui conſeruoient leur honneſteté, leur faiſans de grandes feſtes, & donnoient pluſieurs preſens à elle & à ſes parens. Ils faiſoiēt pour ceſte occaſion de grandes offrandes à leurs dieux, & vn banquet ſolemnel en la maiſon de la femme, & vn autre en la maiſon de l'homme. Quand on les menoit en leur maiſon, ils mettoient par memoire tout ce que l'homme & la femme apportoient enſemble de prouiſions de

maiſon, de terre, de ioyaux & d'ornements, lequel memoire chaque pere d'iceux gardoit par deuers luy, pource que ſi dauanture ils venoient à faire diuorce (comme il eſtoit ordinaire entr'eux) ne ſe trouuans bien l'vn auec l'autre, ils partoient leurs biens, ſelon que chacun d'eux en auoit apporté, ayant chacun liberté, en tels cas, de ſe remarier auec qui bon luy ſembleroit, & bailloient les filles à la femme, & à l'homme les fils. Ils leur defendoient expreſſément ſur peine de mort de ſe remarier enſemble, ce qu'ils obſeruoient fort rigoureuſement. Et iaçoit qu'il ſemble que pluſieurs de leurs ceremonies ſ'accordent auec les noſtres : neantmoins elles ſont fort differentes pour le grand meſlange d'abomination qui y eſt touſiours. C'eſt vne choſe commune & generale en icelle, qu'il y a ordinairement vne de ces trois choſes, ou de la cruauté, ou de l'ordure, ou de la pareſſe: car toutes leurs ceremonies eſtoient cruelles & dommageables, comme de tuer les hommes, & de reſpandre le ſang: ou elles eſtoient ordes & ſales, comme de boire & de manger au nom de leurs idoles, & d'vriner meſme en leur honneur, les portans ſur leurs eſpaulles, de ſ'oindre & barboüiller ſi laidement, & de faire mille autres ſortes de vilainies qui eſtoient pour le moins vaines ou ridicules & oiſeuſes, & qui reſſembloient plus œuures d'enfans que d'hommes. La cauſe de cela eſt la propre conditiõ de l'eſprit malin, duquel l'intention eſt touſiours dreſſée à faire mal, prouoquant les hommes à des homicides & ordures, ou pour le moins à des vanitez & occupations inutiles. Ce qu'vn chacun peut aſſez

bien cognoiſtre, en conſiderant attentiuement les actions & comportemẽs du diable à l'endroit de ceux qu'il va deceuant. Car en toutes ſes illuſions l'on y trouue touſiours meſlees toutes, ou quelqu'vne de ces trois choſes. Les Indiens meſme depuis qu'ils ont la lumiere de noſtre foy ſe rient & ſe moquent des folies & inepties eſquelles leurs dieux les tenoient occupez, & auſquels ils ſeruoient auec beaucoup plus de crainte qu'ils auoient d'eux qu'ils ne leur fiſſent du mal, en ne leur obeyſſant point en toutes choſes, que non pas pour l'amour qu'ils leur portoient: combien que quelques-vns, voire en grand nombre, veſquiſſent trompez & deceus de vaines eſperances de biens temporels: car d'eternels ils n'en auoiẽt point cognoiſſance. Et certainemẽt là où la puiſſance temporelle ſ'eſt plus agrandie, là ſ'eſt plus accreuë & augmentee la ſuperſtition. Comme l'on void aux royaumes de Mexique & de Cuſco, où c'eſt vne choſe incroyable que le nombre des adoratoires qu'il y auoit: veu que dans l'enclos de la cité de Mexique il y en auoit plus de trois cents. Mango-Ingua Yupangui, entre les rois de Cuſco, a eſté celuy qui a le plus augmenté le ſeruice de leurs idoles, inuentant mille diuerſitez de ſacrifices, feſtes & ceremonies. Autant en fit en Mexique le roy Iſcoalt, qui fut le quatrieſme roy. Il y auoit auſſi grand nombre de ſuperſtitiõs & ſacrifices en ces autres nations d'Indiens, comme en la prouince de Guatimalla, aux iſles, au nouueau royaume, en la prouince de Chillé, & aux autres qui eſtoient comme republiques & communautez. Mais ce n'eſtoit rien au reſpect

de Mexique & de Cuſco, où Satan eſtoit comme en ſa Rome,& en ſa Hieruſalē, iuſques à ce qu'il ait eſté ietté dehors contre ſa volonté, & ait eſté poſee & colloquee en ſon lieu la ſaincte croix,& que le royaume de Chriſt noſtre Dieu ait occupé celuy que le tyran auoit vſurpé.

De quelques feſtes celebrees par ceux de Cuſco, & comme le diable a voulu meſme imiter le myſtere de la tres-ſaincte Trinité.

CHAP. XXVIII.

POVR conclure ce qui touche la religion, il reſte de dire quelque choſe des feſtes & ſolemnitez que celebroient les Indiens, leſquelles pource qu'elles ſont diuerſes, & en grand nombre, ne pourront pas eſtre toutes racontees. Les Inguas ſeigneurs du Peru auoient deux ſortes de feſtes, les vnes qui eſtoient ordinaires, & qui eſcheoient en certains mois de l'annee, & d'autres extraordinaires, qui ſe faiſoient pour cauſes occurrentes & d'importance, comme quand l'on couronnoit quelque nouueau roy, quand l'on commençoit quelque guerre d'importance, quād il y auoit quelque grande neceſſité d'eauë, ou de ſechereſſe, ou d'autres choſes ſemblables. Pour les feſtes ordinaires, l'on doit entendre que chaque mois de l'an ils faiſoient des feſtes & ſacrifices differents, & encor que tous euſſent cela de ſemblable que l'on y offroit cent moutons, toutesfois en la couleur & en la forme les moutons deuoient eſtre fort differents. Au premier mois qu'ils appellent Rayme, qui eſt le mois de

Decembre, ils faisoiẽt la premiere feste qui estoit la principale de toutes, & pour ceste occasion ils l'appelloient Capacrayme, qui est à dire, feste riche, ou principale. En ceste feste l'on offroit vn grand nombre de moutons & d'aigneaux en sacrifice, & les brusloit-on auec du bois taillé & odoriferant, puis ils faisoient apporter de l'or & de l'argent dessus certains moutons, & mettoient les trois statuës du Soleil, & les trois du tonnerre, le pere, le fils, & le frere. En ces festes l'on dedioit les enfans Inguas, en leur mettant les guacas ou enseignes, & leur perçoient les oreilles, puis quelque vieillard les foüettoit auec des fondes, & leur oignoit le visage auec du sang, le tout en signe qu'ils deuoient estre cheualiers loyaux de l'Ingua. Nul estranger ne pouuoit estre en Cusco durant ce mois & ceste feste, mais sur la fin ils y entroient, & leur donnoit-on alors de ces morceaux de mays, auec du sang du sacrifice, qu'ils mangeoient en signe de confederation auec l'Ingua, comme il a esté dit cy-dessus. C'est vne chose estrange que le diable selon sa mode ait mesme introduit en l'idolatrie vne trinité, car les trois statuës du Soleil estoiẽt appellees Apomti, Churiinti, & Intiquaoqui, qui signifie le pere & seigneur Soleil, le fils Soleil, & le frere Soleil, de la mesme façon ils nommoient les trois statuës de Chuquilla, qui est le dieu qui preside en la region de l'air, où il tonne, pleut & neige. Il me souuiẽt qu'estant en Chuquisaca, vn Prestre honorable me monstra vne information, que i'euz assez lõg temps entre mes mains, où il estoit prouué qu'il y auoit vn certain guaca, ou oratoire, où les Indiens adoroient

adoroient

adoroient vne idole, nommé Tangatanga, laquelle ils disoient estre vne en trois, & trois en vne. Et comme ce prestre estoit esmerueillé de cela, ie luy dy que le diable par son infernal & obstiné orgueil, par lequel il pretẽd tousiours se faire Dieu, desroboit tout ce qu'il pouuoit de la verité, pour l'employer à ses mensonges, & tromperies. Reuenans donc aux festes du second mois, qu'ils appellent Camey, outre les sacrifices qu'ils faisoient, ils iettoient les cendres aual vn ruisseau allans cinq, ou six lieües apres, auec des bourdons, ou bastons, le priant qu'il les portast iusques à la mer, pour-autant que le Viracocha y deuoit receuoir ce present. Au troisiesme, quatriesme, & cinquiesme mois, ils offroient cent moutons noirs meslez, & gris, auec beaucoup d'autres choses que ie laisse, de peur d'estre ennuyeux. Le sixiesme mois s'appelle Hatuncuzqui Aymorey, qui respond à May, auquel l'on sacrifioit cent autres moutons de toutes couleurs, en ceste Lune, & mois, qui est quand l'on apporte le May des chãps en la maison, l'on faisoit la feste qui est encor auiourd'huy fort en vsage entre les Indiens, & l'appellent Aymorey. Ceste feste se fait en venant depuis la Chacra, ou metairie iusques à la maison, disans certaines chansons, où ils prient que le Mays puisse durer long temps, & l'appellent Mamacora. Ils prennent certaine portion du plus fecond Mays, du creu de leurs metairies, lequel ils mettent en vn petit grenier qu'ils appellent Pirua, auec certaines ceremonies, veillants trois nuicts, & mettent ce Mays dans les plus riches habits qu'ils ayent, & dés qu'il est ainsi enueloppé

& accommodé, ils adorent ceste Pirua, & l'ont en grande veneration, disans que c'est la mere du Mays de leurs heritages, & que par ce moyen le Mays augmente, & se conserue. En ce mois ils font vn sacrifice particulier, & les sorciers demandent à la Pirua si elle a de la force assez pour durer iusques à l'an à venir, & si elle respond que non, ils portent le mais bruster à la metairie, d'où ils l'ont apporté, selon la puissance d'vn chacũ, apres ils font vne autre Pirua, auec les mesmes ceremonies, disans qu'ils la renouuellent, afin que la semence du Mays ne perisse, & si elle respond qu'elle a de la force assez pour durer d'auantage, ils la laissent iusques à l'autre annee. Ceste sotte vanité dure iusques auiourd'huy, & est fort commune entre les Indiens, d'auoir ces Piruas, & faire la feste d'Amorey. Le septiesme mois respond à Iuin, & s'appelle Aucaycuzqui Intiraymi, en iceluy ils faisoient la feste, appellee Intiraymi, où l'on sacrifioit cent moutons, guanacos, & disoient que c'estoit la feste du Soleil: en ce mois ils faisoient vn grand nombre de statues de bois de quinua taillé, toutes vestues de precieux habits, & se faisoit le bal qu'ils appelloient Cayo. En ceste feste l'on espandoit beaucoup de fleurs par le chemin, & y venoient les Indiens fort barbouillez, & les seigneurs y estoient ornez auec de petites platines d'or à la barbe, & y chantoient tous, & doit-on sçauoir que ceste feste tombe quasi au mesme temps que nous autres Chrestiens faisons la solemnité au sainct Sacrement, qui luy ressemble en quelque chose, comme aux dances, chants & representations. Et pour ceste raison il y a eu, &

a encor entre les Indiens (lesquels celebroient vne feste aucunement semblable à celle que nous celebrons du sainct Sacrement) beaucoup de superstitions à celebrer ceste feste ancienne de l'Intiraymi. Le huictiesme mois est appellé Chahua, Huarqui, auquel ils brusloient cent autres moutons, tous gris, de couleur de Vizcacha, selon l'ordre susdits, lequel mois respond à nostre Iuillet. Le neufiesme mois s'appelloit Yapaguis, auquel l'on brusloit cent autres moutons, de couleur de chastaigne, & couppoit-on la gorge, & brusloit-on aussi mil Cuyes, afin que la gellee, ny l'eauë, ny l'air, ny le Soleil ne fissent aucun mal aux metairies, & respond ce mois à l'Aoust. Le dixiesme mois, s'appelloit Coyaraymi, auquel l'on brusloit cent autres moutons blancs, qui estoient velus. En ce mois qui respond à Septembre l'on faisoit la feste appellee Situa, en ceste forme. Ils s'assembloient le premier iour de la Lune, auant qu'elle leuast. Et en la voyant ils s'escrioient hautement, portans en leurs mains des flambeaux de feu, & disans, que le mal s'en aille dehors, en s'entre-frappans les vns les autres, auec ces flambeaux. Ceux qui faisoient cela s'appelloient Panconcos. Et apres auoir acheué, s'en alloient en baing general, aux ruisseaux & aux fontaines, chacun en son propre estang, & se mettoient à boire quatre iours durans. En ce mois les Mamacomas du Soleil faisoient grande quantité de petits pains faits auec le sang des sacrifices, & en donnoient vn morceau à chacun des estrangers & forains, mesme ils en enuoyoient aux Guacas estrangers de tout le roy-

aume, & à plusieurs Curacas, en signe de cõfederation, & loyauté au Soleil & à l'Ingua, comme il a esté ja dit. Les baings, yurongneries, & quelque restes de ceste feste Situa, demeurẽt encor auiourd'huy en quelques endroits, auec des ceremonies quelque peu differentes, ce qui est secretement toutesfois, parce que ces festes principales, & publiques ont cessé. L'vnziesme mois, Homaraymi Punchaiquis, auquel ils sacrifioient cent autres moutons. Et s'ils auoient faute d'eauë pour vn remede, & afin de faire pleuuoir, ils mettoient vn mouton tout noir, attaché au milieu d'vne plaine espandant beaucoup de Chica tout autour de luy, & ne luy donnoient point à manger, iusques à ce qu'il pleust, ce qui est encor practiqué auiourd'huy en plusieurs endroits, en ce mesme temps qui est Octobre. Le douziesme, & dernier mois s'appelloit Aymara, auquel l'on sacrifioit cent autres moutons, & faisoient la feste appellee Raymicantara Rayquis. En ce mois qui respond à Nouembre, l'on appareilloit ce qui estoit necessaire pour les enfans qui se deuoient faire nouices le mois ensuiuant, & les enfans auec les vieillards faisoient vne certaine monstre auec quelques tours, & ceste feste estoit appellee Ituraymi, laquelle se fait ordinairement quand il pleut trop, ou trop peu, ou qu'il y a de la pestilence. Entre les festes extraordinaires, qui y estoient aussi en grãd nombre, la plus fameuse estoit celle qu'ils appelloient Ytu. Ceste feste Ytu n'auoit point de tẽps ny de saison arrestee autrement, qu'en temps de necessité. Pour se preparer à icelle, tout le peuple ieusnoit deux iours durant, ausquels ils ne tou-

choient point à leurs femmes, ny ne mangeoient point de viande auec le ſel, ny ail, & ne beuuoient point de Chica. Tous s'aſſembloient en vne place, où il n'y auoit aucun eſtranger, ny aucun animal, & auoient de certains habits & ornements, qui ſeulement ſeruoient pour ceſte feſte. Ils marchoient en proceſſion fort doucement, les teſtes couuertes de leurs voiles, battans des tambours ſans parler l'vn à l'autre. Cela duroit vn iour & vne nuict, puis le iour enſuyuant, ils dançoient, & faiſoient bonne chere, par deux iours & deux nuicts continuellement, diſans que leur oraiſon auoit eſté acceptee. Et encor que ceſte feſte ne ſe face auiourd'huy auec toute ceſte ceremonie ancienne, ſi eſt-ce que communément ils en font vne autre, qui eſt fort ſemblable, laquelle ils appellent Ayma, auec des veſtemens, qui ſeruent ſeulement à cet effect, & font ceſte maniere de proceſſion auec leurs tambours, ayans auparauant ieuſné, puis apres ſe mettent à faire bonne chere: ce qu'ils ont de couſtume de faire en leurs vrgentes neceſſitez. Et combien que les Indiens ayent delaiſſé en public de ſacrifier des beſtes, & autres choſes qui ne ſe peuuent cacher des Eſpagnols, neantmoins ils ſe ſeruent touſiours de plusieurs ceremonies qui ont leur origine de ces feſtes & ſuperſtitions anciennes. Car ils font encor auiourd'huy couuertement ceſte feſte de l'Ytu aux dances de la feſte du Sacrement, en faiſans les dances de Lyamallama, & de Guacon, & d'autres ſelon leur ceremonie ancienne: à quoy l'on doit bien regarder de pres. L'on a fait des Traittez plus amples de ce qui concerne ceſte matiere,

pour les dieux, où il est necessaire remarquer les abus & superstitions qu'auoient les Indiens lors de leur gentilité, afin que les Prestres & Curez y prennent garde. Suffise donc à present d'auoir traitté de l'exercice, auquel le diable occupoit ses deuots, afin que contre sa volonté l'on voye la difference qu'il y a de la lumierie aux tenebres, & de la verité Chrestienne au mensonge Gentil, quoy que l'ennemy de Dieu & des hommes ait tasché auec tous ses artifices de contrefaire les choses de Dieu.

De la feste du Iubilé que celebroient les Mexiquains.

CHAP. XXIX.

LES Mexiquains n'ont esté moins curieux en leurs festes & solemnitez, lesquelles estoient de peu de despence de biens, mais d'vn grãd coust de sang humain. Nous auons cy dessus parlé de la feste principale de Vitzilipuztli, apres laquelle la feste de Tezcalipuca, estoit la plus solemnisee. Ceste feste tomboit en May, & en leur Kalendrier ils l'appelloient Toxcolt, elle escheoit de quatre ans en quatre ans, auec la feste de penitence, où il y auoit planiere indulgence & pardon des pechez. En ce iour ils sacrifioient vn captif, qui auoit la sẽblãce de l'idole Tezcalipuca, qui estoit le dixneufiesme de May. En la veille de ceste feste, les Seigneurs venoient au Temple, & apportoiẽt vn vestement neuf semblable à celuy de l'idole, lequel les prestres luy vestoient, luy ayans premierement osté les autres habits, lesquels ils gardoient auec

autant ou plus de reuerence, que nous faisons les ornemens. Il y auoit aux coffres de l'idole plusieurs ornemens, ioyaux, affiquets, & autres richesses, de bracelets, de plumes precieuses, qui ne seruoient d'autre chose que d'estre là, & adoroient tout cela comme le mesme Dieu. Outre le vestement auec lequel ils adoroient l'idole ce iour-là, ils luy mettoiẽt de certaines enseignes de plume, des garde-soleils, des ombrages, & autres choses: l'ayans ainsi reuestu & orné, ils ostoient la courtine ou voile de la porte, afin qu'il fust veu de tous, & alors sortoit vne des dignitez du Temple, vestu de la mesme façon que l'idole, portant des fleurs en la main, & vne petite fleute de terre, ayant vn son fort aigu, & se tournant du costé de l'Orient il la touchoit, puis retourné vers l'Occident, le Nort & le Sud, il faisoit le semblable. Et apres auoir ainsi sonné vers les quatre parties du monde (denotant que les presens & absens l'oyoient) il mettoit le doigt en l'aire, & cueillant de la terre d'icelle, la mettoit en sa bouche, & la mangeoit en signe d'adoration. Autant en faisoient tous ceux qui y estoient presens, & en pleurans se prosternoient inuoquans l'obscurité de la nuict & les vents, les prians qu'ils ne les delaissassent ny oubliassent point, ou bien qu'ils leur ostassent la vie, pour donner fin à tant de trauaux qu'ils enduroient en icelle. Les larrons, les fornicateurs, les homicides, & tous les autres delinquans auoient grande crainte & tristesse en eux pendant que ceste fleute sonnoit: tellement que quelques vns ne pouuoient dissimuler ny cacher leurs delicts. Par ce moyen tous ceux-là ne deman-

doient autre chose à leur Dieu, sinon que leurs delicts ne fussent point manifestez, espandans beaucoup de larmes, & auec vne grande repentance & regret offroient quantité d'encens pour appaiser leurs dieux. Les hommes courageux & vaillans, & tous les vieux soldats qui suiuoient l'art militaire, en oyant ceste fleute demandoient auec vne grande deuotion à Dieu le Createur, au Seigneur pour lequel nous viuōs, au Soleil, & à d'autres leurs Dieux, qu'ils leur donnassent victoire contre leurs ennemis, & des forces pour prendre beaucoup de captifs, afin d'honorer leurs sacrifices. La ceremonie susdite se faisoit dix iours auparauant la feste, pendant lesquels dix iours le prestre sonnoit ceste fleute, afin que tous fissent ceste adoration de manger de la terre, & de demander à leur idole ce qu'ils voudroient, & faisoient chaque iour oraison les yeux haussez au Ciel auec des souspirs & gemissemens, comme personnes qui se contristoient de leurs fautes & pechez. Iaçoit que ceste contrition ne fust que par crainte de la peine corporelle que l'on leur donnoit & non pas pour crainte de l'eternelle, parce qu'ils croyoient pour certain qu'il n'y auoit point de peine si estroite en l'autre vie. C'est pourquoy ils s'offroient à la mort volontairement, ayans opinion que c'estoit à tous vn repos asseuré. Le premier iour de la feste de cet idole Tezcalipuca estant venu, tous ceux de la Cité s'assembloient en vne cour pour celebrer aussi la feste du Kalendrier, dont nous auons parlé, qui s'appelloit Toxcoalth, qui signifie chose seiche: laquelle feste ne se faisoit à autre

fin, que pour demander de l'eauë en la façon que nous autres solemnisons les Rogations : & ainsi ceste feste estoit tousiours en May, qui est le tēps que l'on a plus faute d'eauës en ce pays là. L'on commençoit à la celebrer le neufiesme de May, finissant le dix-neufiesme. Le dernier iour de la feste au matin les prestres tiroient vn branquart ou litiere fort bien ornee de courtines, & de sandos de diuerses façons. Ce branquart auoit autāt de bras & tenons qu'il y auoit de ministres qui le deuoient porter: tous lesquels sortoiēt barboüillez de noir, les cheueux longs tressez par la moitié auec des lizets blancs, & vestus de la liuree de l'idole. Dessus ce branquart ils mettoient le personnage de l'idole, deputé pour ceste feste, qu'ils appelloient semblance du Dieu Tezcalipuca, & le prenans sur leurs espaules le tiroient en public au pied des degrez, & incontinent sortoient les ieunes hommes, & les filles recluses de ce temple, portās vne grosse corde torse de chaisnes de mays rosty, auec laquelle ils enuironnoient le brāquart & mettoient au col de l'idole vne chaisne de mesme, & en la teste vne guirlande. Ils appellent la corde toxcalt, denotant la secheresse & sterilité du temps. Les ieunes hommes sortoient entourez auec des courtines de red, des guirlandes, & des chaisnes de mays rosty. Les filles estoient vestuës d'habits & ornements tous neufs, portans au col des chaisnes de mays rosty, & en leurs testes des tyares faites de vergettes toutes couuertes de ce mays. Ils auoient les pieds couuerts de plumes, & les bras & iouës colorees de fard. Ils apportoient aussi beaucoup de ce mays rosty, &

les principaux ſe les mettoient à la teſte & au col, prenans des fleurs en leurs mains. Apres que l'idole eſtoit mis en ſon branquart & litiere, ils ſemoient par tout autour grande quantité de rameaux de manguey, les fueilles duquel ſont larges & eſpineuſes. Ce branquart mis ſur les eſpaules des deſſuſdits religieux, ils le portoiẽt en proceſſion par dedans le circuit de la court, & deux preſtres marchoient deuant auec des braſiers ou encenſoirs, encenſans fort ſouuent l'idole, & chaque fois qu'ils mettoient l'encens ils hauſſoient le bras le plus haut qu'ils pouuoient vers l'idole, & vers le Soleil, leur diſans qu'ils eſleuaſſent leurs oraiſons au ciel, comme ceſte fumee ſ'eſleuoit en haut. Alors tout le peuple qui eſtoit en la court alloit & ſe tournoit en rond vers le lieu où alloit l'idole, portans tous en leurs mains des cordes neufues de fil de manguey, d'vne braſſe de long, ayans vn nœud au bout, & auec icelles ſe diſciplinoient, ſ'en donnans de grands coups ſur les eſpaules, de la façõ que l'on ſe diſcipline icy le Ieudy ſainct. Toute la muraille de la court & les creneaux eſtoient pleins de rameaux & de fleurs, ſi bien ornez, & auec telle fraiſcheur, qu'ils donnoient vn grand contentement. Ceſte proceſſion eſtant acheuee, ils rapportoient l'idole au lieu où il auoit accouſtumé d'eſtre: puis apres venoit vne grande multitude de peuple auec des fleurs accommodees de diuerſes façons, dont ils rempliſſoient le temple & toute la court, de ſorte qu'il ſembloit ornement d'oratoire. Tout cela eſtoit accommodé & mis en ordre par les mains des preſtres, les ieunes hommes du temple leur bail-

lant, & seruant ces choses de dehors. La chapelle ou chambre de l'idole demeuroit ce iour là descouuerte sans y mettre le voile. Cela fait chacun venoit offrir des courtines, des sandaux, des pierres precieuses, des ioyaux, de l'encens, du bois gommeux, des grapes, ou espics de mays, des cailles, & finablement tout ce qu'ils auoient accoustumé d'offrir en telles solemnitez. Quand ils offroient ces cailles, (qui estoit l'offrande des pauures) ils faisoient ceste ceremonie, qu'ils les bailloient aux prestres, lesquels les prenants, leur arrachoient la teste, & aussi tost les iettoient aux pieds de l'autel, où ils perdoient leur sang, & autant en faisoient ils des autres qu'ils offroient. Chacun offroit selon son pouuoir, d'autres viandes & fruits, lesquels estoient aux pieds de l'autel des ministres du Temple, & estoient ceux qui les recueilloient, & les portoient en leurs chambres. Ceste solemnelle offrande faite, le peuple s'en alloit disner chacun en son bourg & en sa maison, laissans ainsi la feste suspenduë iusques apres disner. Pendant ce temps les ieunes hommes & filles du Temple, auec les ornements susdits s'occupoient à seruir l'idole, de tout ce qui luy estoit dedié pour son manger. Laquelle viande estoit apprestee par d'autres fémes qui auoient fait vœu de s'occuper ce iour la à faire le manger de l'idole, & d'y seruir tout le iour. C'est pourquoy toutes celles qui auoient fait le vœu venoient au poinct du iour, s'offrans aux deputez du temple, afin qu'ils leur commandassent ce qu'elles deuoient faire, & l'accomplissoient fort diligemment. Elles faisoient & apprestoient tant de diuersitez & inuentions de viandes que

c'estoit vne chose admirable. Ceste viande estant accommodee, & l'heure du disner venuë, toutes ces filles sortoient du temple en procession chacune vn petit panier de pain en la main, & en l'autre vn plat de ces viandes, & marchoit deuant elles vn vieillard, qui seruoit de maistre d'hostel, auec vn habit assez plaisant. Il estoit vestu d'vn surplis blanc qui luy venoit iusques au mollet des jambes, sur vn pourpoint sans manches de cuir rouge, à la façon d'vne tunique. Il portoit des aisles au lieu de manches, d'où sortoient des lisets larges, ausquels pendoit sur le milieu des espaulles vne moyēne callabasse, ou citroüille, qui estoit toute remplie & couuerte de fleurs, par des petits trous qui y estoiēt, & au dedans y auoit plusieurs choses de superstition. Ce vieillard marchoit ainsi accommodé deuant l'appareil, fort humble, & triste, ayant la teste baissee, & en approchant du lieu, qui estoit au pied des degrez, il faisoit vne grande humiliation & reuerence, puis se retirant d'vn costé, les filles s'approchoient auec la viande, & l'alloient presenter de rang & par ordre les vnes apres les autres auec beaucoup de reuerence. Puis ayans presenté toutes ces viandes, le vieillard s'en retournoit comme deuant, & remenoit les filles en leur conuent. Cela fait, les ieunes hōmes & ministres de ce temple sortoient, & recueilloient ceste viande, laquelle ils portoiēt aux chambres des dignitez & prestres du temple, lesquels auoient ieusné par l'espace de cinq iours, mangeans seulement vne fois le iour, & s'estoient abstenus de leurs femmes, sans sortir du temple durant ces cinq iours, pendāt lesquels ils se foüet-

toient rigoureusement auec des cordes, & mangeoient de ceste viande diuine (ainsi l'appelloiét-ils) tout ce qu'ils pouuoient, & n'estoit licite à aucun d'en manger, sinon à eux. Tout le peuple ayãt acheué de disner, se rassembloit à la cour pour celebrer & voir la fin de la feste, où ils faisoient venir vn captif qui par l'espace d'vn an auoit representé l'idole, estant vestu, orné & honoré comme le mesme idole, & luy faisans tous reuerence, le mettoient entre les mains des sacrificateurs, lesquels se presentoient au mesme temps, & l'alloiét saisir par les pieds & mains. Le Papa luy fendoit & ouuroit l'estomach, luy arrachant le cœur, puis haussoit la main tant qu'il pouuoit, le monstrant au Soleil & à l'idole, comme il a esté dit cy-deuãt. Ayans ainsi sacrifié celuy qui representoit l'idole, ils s'en alloient en vn lieu consacré & deputé pour cet effect, où arriuoient les ieunes hommes & filles du temple, auec les ornemens susdits, lesquels estans mis en ordre, dançoient & chantoient à l'entour des tambours & autres instrumẽts, dont les dignitez du temple ioüoient & sonnoient. Puis venoient tous les seigneurs, ayans les mesmes enseignes & ornemens que les ieunes hommes, lesquels dançoient en rond autour d'iceux. L'on ne tuoit point ordinairemẽt en ce iour d'autres hommes que le sacrifié, toutesfois de quatre ans en quatre ans seulemẽt l'on en auoit d'autres auec luy, qui estoit en l'an du Iubilé & indulgence planiere. Apres le Soleil couché, chacun estant content de sonner, de manger & de boire, les filles s'en alloient toutes à leur conuent, & prenoient de grands plats de terre, pleins de pain paistry de

miel, qui estoient couuerts de petits panniers ouurez & façonnez de testes & os de mort, & portoient la collation à l'idole, montans iusques à la cour qui estoit deuant la porte de l'Oratoire, & l'ayants posee en ce lieu, elles descendoient auec le mesme ordre qu'elles y auoient monté, le maistre d'hostel allant tousiours deuant. Incontinent sortoient tous les ieunes hommes en ordre auec des cannes ou roseaux ès mains, qui commençoient à courir au hault les degrez du Temple, à l'enuie l'vn de l'autre, pour arriuer les premiers aux plats de la collation. Cependant les dignitez remarquoient celuy qui arriuoit le premier, second, troisiesme, & quatriesme, sans faire estat du reste. Ceste collation estoit aussi tost enleuee par ces ieunes hommes, laquelle ils emportoient comme grandes reliques. Cela fait les quatre qui premiers estoient arriuez estoient mis au milieu des dignitez & anciens du temple, & auec beaucoup d'honneur les mettoient en leurs chambres les louans & leur donnans de bons ornemens, & de là en auant estoient reuerez & honorez comme hommes signalez. La prinse de ceste collation estant acheuee, & la feste celebree auec beaucoup de resiouyssance & de crierie, ils donnoiẽt congé à tous ces ieunes hommes & filles qui auoient seruy l'idole, au moyen dequoy il s'en alloient les vns apres les autres, au temps qu'elles sortoient. Tous les petits enfans des colleges & escholes estoient à la porte de la cour, auec des pellottes de ionc & d'herbes aux mains, lesquelles ils leur iettoient se mocquans & rians d'elles, comme de personnes qui se retiroient du seruice de l'idole,

ils ſortoient auec liberté de diſpoſer de ſoy à leur volonté, & auec cela prenoit fin la feſte.

De la feſte des Marchands que celebroient ceux de Cholutecas.

CHAP. XXX.

COMBIEN que i'aye aſſez cy-deſſus parlé du ſeruice que les Mexiquains faiſoient à leurs dieux, ſi eſt-ce que ie diray encor quelque choſe de la feſte de celuy qu'ils appelloient Quetzacoaalt, qui eſtoit le dieu des riches, laquelle ſe ſolemniſoit en ceſte forme. Quarante iours auparauant les marchands achetoient vn eſclaue, bien fait, ſans aucun vice ny tache, tant de maladie, comme de bleſſeure, lequel ils veſtoient des ornements de l'idole, afin qu'il le repreſentaſt quarante iours. Auant que de le veſtir ils le purifioient le lauant deux fois en vn lac, qu'ils appelloient lac des Dieux, & apres qu'il eſtoit purifié, ils le veſtoient de meſme que l'idole eſtoit veſtu. Il eſtoit fort reueré durant quarante iours, à cauſe de ce qu'il repreſentoit. Ils l'empriſonnoient de nuict (comme il a eſté dit cy deſſus,) de peur qu'il ne ſ'enfuiſt & le matin le tiroient de la priſon, le mettans en vn lieu eminent, où ils le ſeruoient, en luy donnant à manger des viandes exquiſes. Apres qu'il auoit mangé ils luy mettoient des chaines de fleurs au col, & beaucoup de bouquets aux mains. Il auoit ſa garde fort accomplie, auec beaucoup de peuple qui l'accompagnoit, & alloit auec luy par la Cité. Il alloit chantant & dançant par toutes les ruës,

afin d'estre cogneu pour la semblãce de leur dieu, & lors qu'il commençoit à chanter, les femmes & petits enfans sortoient de leurs maisons pour le saluer, & luy faire leurs offrandes comme à leur dieu. Deux vieillards d'entre les dignitez du temple venoient par deuers luy neuf iours auparauãt la feste, lesquels s'humilians deuant luy, luy disoient d'vne voix fort humble, & basse; Seigneur, tu dois sçauoir que d'icy à neuf iours s'acheue le trauail de dancer, & de chanter, car alors tu dois mourir: & il deuoit respondre que ce fust à la bõne heure. Ils appelloient ceste ceremonie Neyolo Maxiltleztli, qui veut dire l'aduertissement, & quand ils l'aduertissoient, ils prenoient garde fort ententiuement s'il se contristoit point, & s'il dançoit aussi ioyeusement que de coustume, que s'il ne le faisoit auec vne telle gayeté qu'ils desiroiẽt, ils faisoient vne sotte superstitiõ en ceste maniere. Ils s'en alloient incontinent prendre les rasoirs des sacrifices, lesquels ils lauoient, & mettoient du sang humain qui y restoit des sacrifices passez: & de ces laueures luy faisoient vn breuuage meslé auec vne autre liqueur faite de cacao, & luy donnoient à boire, & disoient que ce breuuage auoit telle operatiõ en luy, qu'il luy feroit perdre la memoire de tout ce que l'on luy auoit dit, & que cela le rendroit presque insensible, & retourneroit à son chant & gayeté ordinaire. Ils disent dauantage qu'il s'offroit allegrement à mourir, estant enchãté de ce breuuage. La cause pourquoy ils taschoient de luy oster ceste tristesse, estoit pour autant qu'ils tenoient cela pour vn mauuais augure, & pour vn pronosticq de quelque

que grād mal. Le iour de la feste estant venu, apres luy auoir fait beaucoup d'honneur, chanté la musique, & luy auoir presenté l'encens, les sacrificateurs sur la minuict le prenoient & le sacrifioient à la façon susdite, faisans offrande de son cœur à la Lune, lequel ils iettoyent apres contre l'idole, laissant tomber le corps au bas des degrez du Temple, où ceux qui l'auoyent offert le releuoient, qui estoyent les marchands, desquels estoit la feste. Puis l'ayant porté en la maison du plus notable d'entr'eux, le faisoient apprester en diuerses saulces, pour celebrer à l'aube du iour le banquet & disné de la feste, ayans premierement donné le bon-iour à l'idole, auec vn petit bal qu'ils faisoiēt pendant que l'aube sortoit, & que l'on accommodoit le sacrifié. En apres tous les marchands s'assembloient à ce banquet, specialement ceux qui faisoient le commerce de vendre, & acheter des esclaues, qui auoiēt en charge d'offrir par chacun an vn esclaue pour la semblāce de leur Dieu. Ceste idole estoit vn des plus honorez de ceste terre, cōme i'ay dit, c'est pourquoy le Temple où il estoit, estoit de beaucoup d'authorité. Il y auoit soixante degrez pour y monter, & au dessus d'iceux y auoit vne court de moyenne largeur, fort proprement accōmodee & plastree, au milieu de laquelle il y auoit vne grande piece ronde, en la façon de four, ayant son entree basse, & estroite, tellement que pour y entrer il falloit se baisser bien fort. Ce Temple auoit ses chambres, ou chappelles, comme les autres, où il y auoit des conuēts de prestres, de ieunes hommes, de filles, & d'enfans, comme il a esté dit, & toutesfois il n'y auoit qu'vn seul pre-

ſtre qui reſidoit continuellément là, & eſtoit cõme ſemainier. Car combien qu'il y euſt en chacun de ces Téples trois ou quatre Curez & dignitez, chacun y ſeruoit ſa ſemaine, ſans en ſortir. L'office du ſemainier du Temple (apres auoir endoctriné les enfans) eſtoit de battre vn grand tambour tous les iours à l'heure que ſe couchoit le Soleil, pour la meſme fin que nous auõs accouſtumé de ſonner l'oraiſon. Ce tambour eſtoit tel, que l'õ en entendoit le ſon enroüé de toutes les parts de la Cité, alors vn chacun ſerroit ſa marchandiſe, & ſe retiroit en ſa maiſon, & y auoit vn ſi grand ſilence, qu'il ſembloit qu'il n'y euſt homme viuant dãs la ville. Au matin, lors que l'aube du iour commẽçoit à ſortir, il recommẽçoit à battre ce tambour, qui eſtoit le ſigne que le iour commençoit, au moyen dequoy les voyagers & forains s'arreſtoiẽt à ce ſignal pour commencer leurs voyages, pource qu'il n'eſtoit point permis iuſques à ce temps, de ſortir de la cité. Il y auoit en ce Temple vne court de moyenne grandeur, en laquelle l'on faiſoit de grandes dances, & reſiouiſſances, auec des farces, ou entre-mets, le iour de la feſte de l'idole. Pour lequel effect il y auoit au milieu de ceſte court vn petit theatre de trẽte pieds en quarré, fort proprement agencé, lequel ils accommodoient de fueillages pour ce iour, auec tout l'artifice & gentilleſſe qu'il eſtoit poſſible, eſtant tout enuironné d'arcades de diuerſes fleurs, & plumages, & y tenoient attachez en quelques endroits beaucoup de petits oiſeaux, connils, & autres animaux paiſibles. Apres diſner tout le peuple s'aſſembloit en ce lieu, & les baſtelleurs ſe preſen-

toient,& ioüoiẽt des farces,les vns contrefaisoiẽt les sourds,& les enrheumez,les autres les boiteux, les aueugles, & les manchots, lesquels venoient demander guarison à l'idole. Les sourds respondoient du coq à l'asne, les enrheumez toussoient, les boiteux clochoient,racontans leurs miseres & ennuis, dequoy ils faisoient beaucoup rire le peuple,les autres sortoient en forme de bestiolles, les vns estãs vestus comme escargots,les autres comme crapaux, & d'autres comme lezards,puis s'entre-rencontrans racontoient leurs offices, & se retirans chacun de son costé, ils touchoient de petites fleutes,qui estoit chose plaisãte à ouyr. Ils contrefaisoient mesme des papillons, & des petits oiseaux de diuerses couleurs,& estoient les enfans du Temple qui representoient ces formes, puis ils montoient en vne petite forest, qui estoit là plantee expres,où les prestres du Temple les tiroient auec des sarbacanes. Et cependant ils se disoient plusieurs plaisans propos, les vns en attaquant,& les autres en defendant, dequoy les assistans estoient ioyeusement entretenus.Cela acheué, ils faisoient vn bal ou mommerie, auec tous ces personnages, & par ce moyen s'acheuoit la feste.Ce qu'ils auoient accoustumé de faire aux plus principales festes.

Quel profit l'on peut tirer du traitté des superstitions des Indes.

CHAP. XXXI.

CE qui a esté dit suffise pour entẽdre le soin & la peine que les Indiens emploioient à seruir &

honorer leurs idoles,&pour mieux dire le diable: car ce seroit vne chose infinie, & de peu de profit de vouloir raconter entierement ce qui s'y passe, veu mesme qu'il pourra sembler à quelques-vns qu'il n'estoit point de besoing d'en dire tant comme i'ay fait; & que c'est perdre le temps, comme l'on fait en lisant les contes que feignent les Romãs de Cheualerie. Mais si ceux qui ont ceste opinion y veulent regarder de pres, ils trouueront qu'il y a grande difference entre l'vn & l'autre, & recognoistront que ce peut estre vne chose vtile, pour plusieurs considerations d'auoir la cognoissance des coustumes & ceremonies dont vsoient les Indiens. Premieremẽt ceste cognoissance n'est pas seulement vtile, mais aussi necessaire aux terres où ils ont vsé de ces superstitions, afin que les Chrestiens,& maistres de la loy de Christ,sçachẽt les erreurs & superstitions des anciens, pour voir si les Indiẽs en vsent point encor aiourd'huy ouuertement,ou couuertement. Pour ceste occasiõ plusieurs doctes &signalez personnages ont escrit des discours assez amples de ce qui s'en est trouué, voire les Conciles prouinciaux ont commandé que l'on les escriue, & imprime, comme on a fait en Lima,où vn discours a esté fait plus ample que ce qui en est icy traitté. C'est pour quoy c'est chose importante pour le bien des Indiens, que les Espagnols estans en ces parties des Indes,ayent la cognoissance de toutes ces choses. Ceste narratiõ mesme peut seruir aux Espagnols de delà,& à tous autres en quelque endroit qu'ils soient pour remercier Dieu nostre Seigneur,& luy rendre graces infinies d'vn si grand bien que celuy que nous a

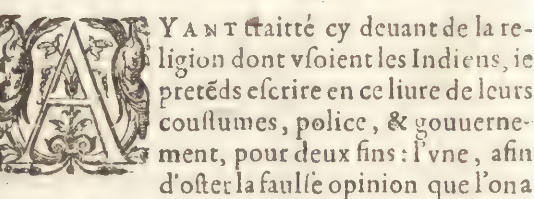
departy,& va donnant sa saincte Loy, laquelle est toute nette,& toute profitable. Ce que l'on peut cognoistre en la comparant auec les loix de Satan, où tãt de malheureux ont vescu si miserables. Elle peut mesme seruir pour descouurir l'orgueil, l'enuie,les trõperies,& les embusches du diable,qu'il exerce contre ceux qu'il tient captifs,veu que d'vn costé il veut imiter Dieu, & faire cõparaison auec luy,& sa saincte Loy,& d'autre costé il entremesle en ses actes tant de vanitez,& d'ordures,& de cruautez, comme celuy qui n'a point d'autre exercice que de sophistiquer, & corrompre tout ce qui est bon.Finablement qui verra les tenebres & l'aueuglement auquel tant de grandes prouinces,& Royaumes ont vescu si long temps & que beaucoup de peuples,voire vne grande partie du monde,viuẽt encor deceus de semblables tromperies, ne pourra,(s'il a le cœur Chrestien) qu'il ne rende graces au tres-haut Dieu, pour ceux qu'il appelle de si grãdes tenebres à l'admirable lumiere de son Euangile, suppliant l'immense charité du Createur qu'il les conserue,& augmente en sa cognoissance,& en son obeissance,& que de mesme aussi il se contriste, pour ceux qui tousiours suyuent le chemin de perdition.Et qu'en fin il supplie le Pere de misericorde, qu'il leur descouure les thresors,& richesses de Iesus Christ,lequel auec le Pere,& le S.Esprit, regne par tous les siecles. Amen.



LIVRE SIXIESME DE L'HISTOIRE NATVRELLE ET MORALE des Indes.

CHAPITRE PREMIER.

Que l'opinion de ceux là est faulse, qui tiennent que les Indiens ont faute d'entendement.



AYANT traitté cy deuant de la religion dont vsoient les Indiens, ie pretẽds escrire en ce liure de leurs coustumes, police, & gouuernement, pour deux fins: l'vne, afin d'oster la faulse opinion que l'on a communément d'eux qu'ils sont hommes grossiers & brutaux, ou qu'ils ont si peu d'entendemẽt, qu'à peine meritent ils qu'on die qu'ils en ayent. D'où vient que l'on leur fait plusieurs excez & outrages en se seruans d'eux presque en la mesme façon, que si c'estoient bestes brutes, & les reputans indignes d'aucun respect, qui est vn si vulgaire, & si pernicieux erreur (ainsi que le sçauent fort bien ceux qui auec quelque zele, & consideration ont cheminé parmy eux, & qui ont veu & cogneu

leurs ſecrets, & conſeils) & d'autre part le peu de cas que font de ces Indiens pluſieurs qui penſent ſçauoir beaucoup, & neantmoins qui ſont ordinairement les plus ignorans, & plus preſomptueux, que ie ne voy point de plus beau moyen pour confondre ceſte pernicieuſe opinion, qu'en leur deduiſant l'ordre & façon de viure qu'ils auoient au temps qu'ils viuoient encor ſoubs leur loy, en laquelle, combien qu'ils euſſent beaucoup de choſes barbares, & ſans fondement, neantmoins ils en auoient beaucoup d'autres dignes de grande admiration, par leſquelles l'on peut entendre qu'ils ont le naturel capable de receuoir toute bonne inſtruction, & de faict ils ſurpaſſent en quelques choſes pluſieurs de nos Republiques. Et n'eſt point choſe de merueille qu'il y ait eu entr'eux de ſi grandes & ſi lourdes fautes, veu qu'il y en a eu auſſi entre les plus fameux Legiſlateurs & Philoſophes (voire ſans excepter Lycurge ny Platõ.) Et entre les plus ſages republiques, comme ont eſté la Romaine & l'Athenienne, où l'on peut recognoiſtre des choſes ſi pleines d'ignorance, & ſi dignes de riſee, qu'à la verité ſi les Republiques des Mexiquains & Inguas euſſent eſté cogneuës en ce temps des Romains, & des Grecs, leurs loix & gouuernemens euſſent eſté beaucoup eſtimez d'eux. Mais nous autres à preſent ne conſiderans rien de cela, y entrons par l'eſpee, ſans les ouyr, ny entendre, nous perſuadans que les choſes des Indiens ne meritent point qu'on en face eſtime autre, que comme l'on fait d'vne venaiſon prinſe en la foreſt, qui ait eſté amenee pour noſtre ſeruice & paſſe-temps. Les hom-

mes plus profonds, & plus diligents, qui ont penetré & atteint iusques à la cognoissance de leurs secrets, coustumes & gouuernement ancien, en ont bien autre opinion, & s'esmerueillent de l'ordre, & du discours qui a esté entre eux. Du nombre desquels est Polo Ondeguardo, lequel ie suis communément au discours des choses du Peru, & pour celles de Mexique Iean de Toüar, qui auoit eu vne prebende en l'Eglise de Mexique, & aujourd'huy est religieux de nostre compagnie de Iesus, lequel par le commandement du Viceroy Dom Martin Enrriques, a fait vn diligent & ample recueil des histoires de ceste nation, & plusieurs autres graues & notables personnages, lesquels tant par parole, que par escrit, m'ont suffisamment informé de toutes ces choses, que ie raconte icy. L'autre fin & intention, & le bien qui se peut ensuiure par la cognoissance de ces loix, coustumes, & police des Indiens, est afin de leur aider, & les regir par les mesmes loix & coustumes, attendu qu'ils doiuent estre gouuernez selon leurs coustumes & priuileges, entant qu'ils ne contreuiennent à la loy de Christ, & de sa saincte Eglise, qu'on leur doit conseruer & entretenir, comme leurs loix principales. Car l'ignorance des loix & coustumes a esté cause que l'on y a commis plusieurs fautes de grande importance: parce que les iuges, & Gouuerneurs ne sçauent pas bien comment ils doiuent donner iugement, & y regir leurs subiects. Et que outre ce que c'est leur faire vn grand tort, & aller contre raison, ce nous est chose preiudiciable & dommageable, par ce que de là ils prennent occasion de

nous abhorrer, comme gens qui en tout ſoit au bien ou au mal, leur auons eſté & ſommes touſiours contraires.

De la ſupputation des temps, & du Kalendrier duquel vſoient les Mexiquains.

CHAP. II.

POur commencer donques par la diuiſion & ſupputation des temps que les Indiens faiſoient (enquoy certes l'on peut recognoiſtre vn des plus grands ſignes de leur viuacité & bon entendement) ie diray premierement de quelle maniere les Mexiquains contoient & diuiſoient leur annee, de leurs mois, de leur Kalendrier, de leurs contes, des ſiecles & des aages. Ils diuiſoient l'an en dix-huict mois, à chacun deſquels ils attribuoient vingt iours, enquoy les trois cens ſoixante iours ſont accomplis, ſans comprendre en aucun de ces mois les cinq iours, qui reſtent du ſurplus, faiſant l'accompliſſement de l'an entier. Mais ils les contoient à part, & les appelloient les iours de rien, durant leſquels le peuple ne faiſoit aucune choſe, & n'alloient pas meſmes en leurs temples, mais ils s'occupoient ſeulement à ſe viſiter les vns les autres, perdans ainſi le temps, & les ſacrificateurs du temple ceſſoient auſſi de ſacrifier. Apres ces cinq iours paſſez, ils recommençoient leur conte de l'an, duquel le premier mois, & le commencement eſtoit en Mars, quand les fueilles commençoient à reuerdir, encor qu'ils prinſſent trois iours du mois de Feurier: car leur premier iour de l'an eſtoit

comme le vingt-sixiesme de Feurier, ainsi qu'il appert par leur calendrier, dedans lequel mesme le nostre est compris, & employé d'vn fort ingenieux artifice, & fut fait par les anciens Indiens, qui cogneurent les premiers Espagnols. I'ay veu ce Kalendrier, & l'ay encor en ma puissance, qui merite bien d'estre veu, pour entendre le discours & l'industrie qu'auoient les Indiens Mexiquains. Chacun de ces dix-huict mois auoit son propre nom, & sa propre peinture, qu'il prenoit communément de la principale feste qui se faisoit en ce mois, ou de la diuersité du temps que l'an cause en iceux. Ils auoient en ce Kalendrier certains iours marquez & destinez pour leurs festes, & contoient les sepmaines de treze iours, en y remarquât les iours par vn zero, qu'ils multiplioiēt iusques à treze, & incontinent recommençoient à conter vn, deux, &c. Ils remarquoient aussi les annees de ces rouës par quatre signes ou figures, attribuans à chacun an vn signe, dont l'vn estoit d'vne maison, l'autre d'vn connin, le troisiesme d'vn roseau, & le quatriesme d'vn caillou. Ils les peignoient de ceste façon, denotans par icelles figures l'an qui couroit, disans à tant de maisons, ou à tant de caillous, de telle rouë succeda telle chose : car l'on doit sçauoir que leur rouë, qui estoit comme vn siecle, contenoit quatre sepmaines d'annees, estant chacune sepmaine de treze ans, qui accomplissoient en tout cinquante deux ans. Ils peignoient au milieu de ceste rouë vn Soleil, d'où sortoient en croix quatre bras ou lignes, iusques à la circonference de la rouë, & faisoient leur tour en telle façō, que la circonference estoit

diuisee en quatre parties egales, chacune desquelles auec son bras ou ligne, auoit vne couleur particuliere, & differente des autres, & estoient les quatre couleurs vert, azuré, rouge & jaulne. Chaque portion de ces quatre auoit treze separations qui auoient toutes leurs signes ou figures particulieres, de maison, ou de connin, ou de roseau, ou de caillous, signifiant par chaque signe vne annee, & en teste de ce signe, ils peignoient ce qui estoit arriué cet an là. C'est pourquoy ie veids au Calendrier que i'ay dit, l'annee en laquelle les Espagnols entrerent en Mexique, marquee par vne peinture d'vn homme vestu de rouge, à nostre mode, car tel estoit l'habit du premier Espagnol qu'enuoya Fernand Cortés, au bout de cinquante deux ans que se fermoit & accomplissoit la rouë. Ils vsoient d'vne plaisante ceremonie, qui estoit que la derniere nuict ils rompoient tous les vases & vtensiles qu'ils auoient, & esteignoiẽt tout le feu, & toutes les lumieres, disans que le monde deuoit prendre fin à l'accomplissement d'vne de ces roües, & que d'auanture ce pourroit estre celle où ils se trouuoient. Car (disoient-ils) puis que le monde doit alors finir, qu'est-il plus de besoin d'apprester de viande, ny de manger? C'est pourquoy ils n'auoient plus que faire de vases, ny de feu. Sur ceste opinion ils passoient toute la nuict en grande crainte, disans que peut estre il ne viendroit plus de iour, & veilloient tous fort attentiuement pour voir quand le iour viendroit: mais voyãs que l'aube commençoit à poindre, incontinent ils battoiẽt plusieurs tambours,

& sonnoient des buccines, des fleutes, & autres instrumens de resiouyssance & allegresse, disans que desia Dieu leur allongeoit le temps d'vn autre siecle, qui estoient cinquante deux ans. Et alors ils recommençoient vne autre rouë. Ils prenoient en ce premier iour, & commencement du siecle, du feu nouueau, & achetoient des vases & vtensiles neufs pour aprester la viande & alloient tous querir ce feu nouueau chez le grand Prestre, ayans fait auparauant vne solemnelle procession d'action de graces pour la venuë du iour, & prolongation d'vn autre siecle. Telle estoit leur façon & maniere de conter les annees, les mois, les sepmaines, & les siecles.

Comment les Rois Inguas contoient les ans, & les mois.

CHAP. III.

Combien que ceste supputation des temps, pratiquee entre les Mexiquains soit assez ingenieuse & certaine pour des hommes qui n'auoient aucunes lettres, toutesfois il me semble qu'ils ont eu faute de discours, & de consideration, n'ayans point fondé leur conte sur le cours de la Lune, ny distribué leurs mois selon icelle, enquoy certainement ceux du Peru les ont surpassez, pource qu'ils partoient leur an en autant de iours parfaictement accomplis, comme nous faisons icy, & le diuisoient en douze mois ou Lunes, esquels ils employoient & consommoient les vnze iours qui restent de la Lune, ainsi que l'escrit Polo. Pour faire leur conte de l'an seur &

certain, ils vsoient de ceste industrie, qu'aux mõtagnes qui estoient autour de la Cité de Cusco (où se tenoit la cour des Rois Inguas, & le plus grand sanctuaire des Royaumes, comme si nous disions vne autre Rome) il y auoit douze colomnes assises par ordre, en telle distance l'vne de l'autre que chaque mois vne de ces colomnes remarquoit le leuer & coucher du Soleil. Ils les appelloient Succanga, & par le moyen d'icelles ils enseignoient & annonçoient les festes, & les saisons propres à semer, à recueillir & à faire autres choses. Ils faisoient de certains sacrifices à ces pilliers du Soleil, suiuant leur superstition. Chaque mois auoit son nom propre & ses festes particulieres. Ils commençoient l'an par Ianuier, comme nous autres, mais depuis vn Roy Ingua appellé Pachacuto, qui signifie reformateur du Temple, fit commencer leur an par Decembre, à cause (comme ie coniecture) qu'alors le Soleil commence à retourner du dernier poinct de Capricorne, qui est le Tropique plus proche d'eux. Ie ne sçay poinct que les vns ny les autres ayant remarqué aucun Bisexte, combien que quelques vns dient le contraire. Les sepmaines que contoient les Mexiquains n'estoient pas proprement sepmaines, puis qu'elles n'estoient pas de sept iours, aussi les Inguas n'en firent aucune mention, ce qui n'est pas de merueille, attendu que le conte de la sepmaine n'est pas fondé sur le cours du Soleil, comme celuy de l'an, ny sur le cours de la Lune, comme celuy des mois, mais bien entre les Hebrieux est fondé sur la creation du monde, que rapporte Moyse, & entre les Grecs,

& les Latins, ſur le nombre des ſept Planettes du nom deſquelles meſme les iours de la ſepmaine ont prins leur nom. Neantmoins c'eſtoit beaucoup à ces Indiens, eſtans hommes ſans liures, & ſans lettres comme ils ſont, qu'ils euſſent vn an, des ſaiſons & des feſtes ſi bien ordonnees, comme il eſt dit cy deſſus.

Que l'on n'a point trouué aucune nation d'Indiens qui vſaſt de lettres.

CHAP. III.

LEs lettres furent inuentees pour repreſenter & ſignifier proprement les paroles que nous prononçons, ainſi que les paroles meſmes, (ſelon le Philoſophe) ſont les ſignes & marques propres des conceptions & penſees des hommes. Et l'vn & l'autre (ie dy les lettres & les mots) ont eſté ordonnez pour faire entendre les choſes. La voix pour ceux qui ſont preſents, & les lettres pour les abſens, & pour ceux qui ſont à venir. Les ſignes & marques qui ne ſont pas propres pour ſignifier les paroles, mais les choſes ne peuuent eſtre appellez, ny ne ſont point à la verité des lettres, encor qu'ils ſoient eſcrits. Car l'on ne peut dire qu'vne image du Soleil peint, ſoit vne eſcriture du Soleil, mais ſeulement vne peinture: autant en eſt il des autres ſignes & characteres qui n'ont aucune reſſemblance à la choſe, mais qui ſeruent tant ſeulement de memoire: car celuy qui les inuenta ne les ordonna point pour ſignifier des paroles: mais ſeulement pour denoter vne choſe. On n'appelle point auſſi ces characteres lettres ny eſcritures, comme de faict

ils ne le ſont pas: mais pluſtoſt des chiffres ou memoires, ainſi que ſont ceux dont vſent les Spheriſtes & Aſtrologues, pour ſignifier diuers ſignes ou planettes de Mars, de Venus, de Iupiter, &c. Tels characteres ſont chiffres & non pas lettres, pour-autant que quelque nom que Mars puiſſe auoir en Italien, en François, en Eſpagnol, touſiours ce charactere le ſignifie: ce qui ne ſe trouue point és lettres: car iaçoit qu'elles denotent les choſes, c'eſt par le moyen des paroles: D'où vient que ceux qui n'en ſçauent la langue ne les entendent pas, comme pour exemple le Grec ny l'Hebrieu ne pourra pas comprendre ce que ſignifie ce mot *Sol*, iaçoit qu'ils le voyent eſcrit, pource qu'ils ignorent le mot Latin. Tellement que l'eſcriture & les lettres ſont ſeulement practiquees par ceux qui auec icelles ſignifient des mots: car ſi immediatement elles ſignifient les choſes, elles ne ſont plus lettres ny eſcritures, mais des chiffres & des peintures, dequoy l'on tire deux choſes bien notables. L'vne eſt que la memoire des hiſtoires & antiquitez peut demeurer aux hommes par l'vne de ces trois manieres, ou par les lettres & eſcritures, comme il a eſté pratiqué entre les Latins, les Grecs, les Hebrieux, & beaucoup d'autres nations, ou par peinture, comme l'on a vſé preſque en tout le monde: car il eſt dit au Concile de Nice ſecond: *La peinture eſt vn liure pour les idiots qui ne ſçauent lire*, ou par chiffres & characteres, comme le chiffre ſignifie le nombre de cent, de mil & autres ſans ſignifier ceſte parole de cent, ou de mil. L'autre choſe notable que l'on en peut tirer eſt celle

qui s'est proposee en ce chapitre, à sçauoir que nulle nation des Indes descouuertes de nostre temps, n'a vsé de lettres ny descriture, mais de deux autres manieres, qui en sont images & figures. Ce que i'entens dire non seulement des Indes, du Peru, & de la neufue Espagne, mais aussi du Iappon & de la Chine. Et bien que ce que ie dis parauenture pourra sembler à quelques-vns estre faux, veu qu'il est rapporté par les discours qui en sont escrits, qu'il y a de si grandes Librairies & vniuersitez en la Chine & au Iappon, & qu'il est fait mention de leurs Chapas, lettres & expeditions, toutesfois ce que ie dy est chose veritable, ainsi qu'on pourra entendre par le discours suiuant.

De la façon des lettres & des liures dont vsoient les Chinois.

CHAP. V.

IL y en a plusieurs qui pensent, & est bien la plus commune opinion que les escritures dont vsent les Chinois sont lettres comme celles dont nous vsons en Europe, & que par icelles l'on puisse escrire les paroles & discours, & que seulement ils different de nos lettres & escritures en la diuersité des characteres, comme les Grecs different des Latins, & les Hebrieux des Chaldeans. Mais il n'en est pas ainsi, pource qu'ils n'ont point d'Alphabet, ny n'escriuent point de lettres, mais toute leur escriture n'est autre chose que peindre & chiffrer, & leurs lettres ne signifient point des parties de dictions, comme font

font les noſtres, mais ſont des figures & repreſentations des choſes, comme du Soleil, du feu, d'vn homme, de la mer, & des autres choſes. Ce qui appert euidemment, parce que leurs eſcritures & Chapas ſont entenduës d'eux tous, combien que les langues dont parlent les Chinois, ſoient en grand nombre, & fort differentes entr'elles, en la meſme façon que nos nombres de chiffre ſont entendns eſgalement en François, en Eſpagnol, & en Arabic. Car ceſte figure 8. où que ce ſoit ſignifie huict, encor que le François appelle ce nombre d'vne façon, & l'Eſpagnol d'vne autre. D'où vient que les choſes eſtans de ſoy innumerables, les lettres auſſi ou figures dont vſent les Chinois, pour les denoter ſont preſque infinies : tellement que celuy qui doit lire ou eſcrire à la Chine (comme font les Mandarins) doit ſçauoir & retenir pour le moins quatre vingts cinq mil characteres ou lettres, & ceux qui ſont parfaits en ceſte lecture en ſçauent plus de ſix vingts mil. Choſe prodigieuſe & eſtrange, voire qui ſeroit incroyable, ſi elle n'eſtoit atteſtee par des perſonnes dignes de foy, comme les Peres de noſtre compagnie, qui ſont là continuellement, apprenans leur langue & eſcriture, & y a plus de dix ans, que de nuict & de iour ils ſ'eſtudient à cecy, auec vn perpetuel trauail. Car la charité de Chriſt & le deſir de la ſaluation des ames, ſurmonte en eux tout ce trauail & difficulté, qui eſt la raiſon pour laquelle les hommes lettrez ſont tant eſtimez en la Chine, à cauſe de la difficulté qu'il y a à les comprendre, & ceux là ſeulement ont les offices de Mandarins, Gouuerneurs, Iuges &

l

Capitaines. Pour ceste occasion les Peres prennent beaucoup de peine de faire apprẽdre à leurs enfans à lire & escrire. Il y a grand nombre de ces escolliers où les enfans sont instruits, & où les maistres les font estudier de iour, & le pere de nuict en la maison. Tellement qu'ils leur endommagent beaucoup les yeux, & les foüettent fort souuent auec des roseaux, bien que ce ne soit pas de ces rigoureux, desquels ils foüettent les malfaicteurs. Ils appellent cela la langue Mandarine, qui a besoin de l'aage d'vn homme pour estre cõprinse: & doit-on sçauoir qu'encor que la langue de laquelle parlent les Mandarins soit particuliere & differente des vulgaires, lesquelles sont en grand nombre, & qu'on y estudie comme l'on fait par deçà en Latin & en Grec, & que les lettrez qui sont par toute la Chine la sçauent & entendent tant seulement: si est-ce toutesfois que tout ce qui est escrit en icelle est entendu en toutes les langues; & iaçoit que les prouinces ne s'entr'entendent point de parole les vnes les autres, toutesfois par escrit ils s'entr'entendent l'vn l'autre; car il n'y a qu'vne sorte de figures ou characteres pour toutes, qui signifie vne mesme chose, mais non pas vn mesme mot ny prolation, veu que, comme i'ay dit, ils sont seulement pour denoter les choses, & non pas les paroles, comme l'on peut facilement entendre par l'exemple des nombres de chiffre. C'est pourquoy ceux du Iappon & les Chinois lisent & entendent fort bien les escritures les vns des autres: combien que ce soiẽt des nations, & des langues fort differentes. Que s'ils parloient ce qu'ils lisent ou escriuent, ils ne

le pourroient pas entendre. Telles ſont donc les lettres, & les liures dont vſent les Chinois ſi renommez au monde. Pour faire leurs impreſſions ils grauent vne planche des figures qu'ils veulent imprimer: Puis en eſtampent autant de fueilles de papier qu'ils veulent, de la meſme façon que l'on fait icy les peintures qui ſont grauees en du cuiure ou du bois. Mais quelque homme d'entendement pourra demander comment ils peuuent ſignifier leurs conceptions par des figures qui approchent ou reſſemblent à la choſe qu'ils veulent repreſenter, comme de dire que le Soleil eſchauffe, ou qu'il a regardé le Soleil, ou que le iour eſt du Soleil. Finalement, comment il leur eſt poſſible de denoter par de meſmes figures les cas, les conionctions, & les articles qui ſont en pluſieurs langues & eſcritures. Ie reſponds à cela qu'ils diſtinguent & ſignifient ceſte varieté par certains points rayez & diſpoſitions de la figure. Mais il eſt difficile d'entendre comment ils peuuent eſcrire en leur lãgue des noms propres, ſpecialement d'eſtrangers, veu que ce ſont choſes que iamais ils n'ont veuës, & qu'ils ne peuuent inuenter des figures qui leur ſoient propres. I'en ay voulu faire l'experience me trouuant en Mexique auec des Chinois, & leur dy qu'ils eſcriuiſſent en leur langue ceſte propoſition. Ioſeph d'Acoſta eſt venu du Peru, & autres ſemblables, ſurquoy le Chinois fut vn long temps penſif, mais en fin il l'eſcrit. Ce que d'autres Chinois leurẽt apres, biẽ qu'ils variaſſent vn peu en la pronõciation du nõ propre: car ils vſent de ceſt artifice pour eſcrire le nõ propre qu'ils cherchẽt quelque choſe en leur

langue qui aye ressemblance à ce nom,& mettent la figure de ceste chose. Et comme il est difficile entre tant de noms propres, de leur trouuer des choses qui leur portent ressemblance en la prolation : aussi leur est-ce chose fort difficile & fort laborieuse d'escrire tels noms. Sur ce propos le pere Allonse Sanchez nous contoit que lors qu'il estoit en la Chine,& que l'on le menoit en diuers Tribunaux,de Mandarin en Mandarin,ils estoiēt fort long temps à mettre son nom par escrit en leurs Chapas, toutesfois ils l'escriuoient en fin, le nommans en leur façon, & tellement ridicule, qu'à peine approchoient-ils le nom, qui est la façon des lettres & escritures dont vsoient les Chinois. Celle des Iapponnois en approchoit beaucoup, encor qu'ils afferment que les seigneurs Iapponnois qui vindrent en Europe escriuoient facilement toutes choses en leur langue, quoy que ce fussent des noms propres d'icy, mesme l'on m'a monstré quelques escritures d'eux: parquoy il semble qu'ils doiuent auoir quelque sorte de lettres, encor que la plus part de leurs escritures soient par characteres & figures, comme il a esté dit des Chinois.

Des escho lles & vniuersitez de la Chine.

CHAP. VI.

LEs Peres de la Compagnie disent qu'ils n'ont point veu en la Chine de grandes escholes & Vniuersitez de Philosophie & autres sciences naturelles, & croyēt qu'il n'y en a point: mais que toute leur estude est en la langue Man-

darine,qui eſt tres-ample & tres-difficile,comme i'ay dit,& que ce qu'ils eſtudient ſont choſes qui ſont eſcrites en ceſte langne,qui ſont des hiſtoires des ſectes & opinions des loix ciuiles,des prouerbes moraux, des fables, & pluſieurs autres telles compoſitions, & ce qui en deſpend. Des ſciences diuines ils n'en ont aucune cognoiſſance, ny n'ont autre choſe des naturelles que quelques petits reſtes qu'ils ont en des propoſitions eſgarees, ſans art & ſans methode, ſelon l'entendement & eſtude d'vn chacun. Pour les Mathematiques ils ont experience des mouuemens celeſtes & des eſtoiles,&pour la Medecine ils ont cognoiſſance des herbes, par le moyen deſquelles ils gariſſent pluſieurs maladies,&en vſent beaucoup. Ils eſcriuent auec des pinceaux, & ont pluſieurs liures eſcrits à la main,&d'autres imprimez qui ſont tous d'aſſez mauuais ordre. Ils ſont grands ioüeurs de Comedies : ce qu'ils font auec vn grand appareil de theatres, veſtemens,cloches, tambours, & de voix, ſelon qu'il eſt conuenable. Quelques peres racontent y auoir veu des Comedies qui duroient dix & douze iours auec leurs nuicts, ſans qu'il y euſt faute de ioüeurs ſur le theatre, ny de ſpectateurs pour les regarder. Ils font pluſieurs Scenes differentes, & pendant que les vns repreſentent, les autres dorment ou repaiſſent. Ils traittent ordinairement en ces comedies des choſes morales & de bon exemple, qui ſont neantmoins entremeſlees de choſes gayes & plaiſantes. Voila en ſomme ce que les noſtres racontent des lettres & exercices de ceux de la Chine, où l'on ne peut nier qu'il n'y ait beaucoup d'entendemẽt,& d'in-

dustrie. Mais tout cela est de peu de substance, pource qu'en effect toute la science des Chinois tend seulement à sçauoir escrire & lire, & non point d'auantage: car ils ne paruiennent point és sciences plus hautes, & leur escrire & lire n'est point proprement escrire & lire, puis que leurs lettres ne sont point lettres, qui puisse represen-ter les paroles, mais sont figures de choses innu-merables, lesquelles ne se peuuent apprendre que par vn bien long temps, & auec vn trauail infiny. Mais en fin auec toute leur science, vn In-dien du Peru ou Mexique qui a apprins à lire & escrire, sçait plus que le plus sage Mandarin d'en-tr'eux, veu que l'Indien auec vingt quatre lettres qu'il sçait, escrira & lira tous les mots & paroles qui sont au monde, & le Mandarin auec ses cent mil lettres aura beaucoup de peine pour escrire quelque nom propre de Martin, ou Allonse, & à plus forte raison ne pourra-il pas escrire les noms des choses qu'il ne cognoist point. Car en fin l'escriture de la Chine n'est autre chose qu'v-ne façon de peindre ou chiffrer.

De la façon des lettres & escritures dont ont vsé les Mexiquains.

CHAP. VII.

L'ON trouue qu'il y a entre les nations de la neufue Espagne vne grand' cognoissance & memoire de l'antiquité. C'est pourquoy recher-chant de quelle façon les Indiens auoient con-serué leurs histoires, & tant de particularitez, i'a-pris qu'encor qu'ils ne fussent point si subtils ny si curieux comme sont les Chinois & Iapponnois

si est-ce qu'ils auoient entr'eux quelque sorte de lettres & de liures par lesquels ils conseruoient à leur mode les choses de leurs predecesseurs. En la Prouince de Yu-latan, où est l'Euesché qu'ils appellent de Honduras, il y auoit des liures de fueilles d'arbres à leur mode ployez & esquarris, esquels les sages Indiens tenoient comprises & desduittes la distribution de leurs temps, la cognoissance des planettes, des animaux & des autres choses naturelles, auec leurs antiquitez: chose pleine de grande curiosité & diligence. Il sembla à quelque Pedant que tout cela estoit vn enchantement & art de Magie, & soustint obstinément que l'on les deuoit brusler, de sorte qu'ils furent mis au feu. Ce que du depuis non seulement les Indiens recogneurẽt auoir esté mal fait, mais aussi les Espagnols curieux qui desiroient cognoistre les secrets du pays. Il en est arriué autant és autres choses, car les nostres pensans que le tout fust superstition, ont perdu plusieurs memoires des choses anciennes & sacrees qui pouuoient beaucoup profiter. Cela procede d'vn zele fol & ignorant, qui sans sçauoir ny vouloir entendre les choses des Indiens, disent (comme à charge close) que ce sont toutes sorcelleries, & que tous les Indiens ne sont que des yurongnes. qui sont incapables de sçauoir ny d'apprendre auçune chose. Car ceux qui se sont voulus diligemment informer d'eux, y ont trouué beaucoup de choses dignes de consideration. Vn de nostre compagnie de Iesus, homme fort accort & experimẽté, assembla en la Prouince de Mexique les anciens de Tescuco, de Tulla, & de Mexique, &

confera fort amplement auec eux, lesquels luy monstrerent leurs liures, histoires, & calendriers qui estoient choses fort dignes de voir, pource qu'ils auoient leurs figures & Hieroglifiques, par lesquelles ils representoient les choses en ceste maniere. Celles qui auoient forme ou figure estoient representees par leurs propres images, & celles qui n'en auoient point estoient representees par des characteres qui les signifioient, & par ce moyen ils figuroient, & escriuoient ce qu'ils vouloient. Et pour remarquer le temps auquel quelque chose arriuoit, ils auoient ces rouës peintes, car chacune d'icelles contenoit vn siecle, qui estoit cinquãte deux ans, comme a esté dit cy-dessus, & au costé de ces rouës, ils peignoiẽt auec ces figures & characteres, à l'endroit de l'annee, les choses memorables qui auenoient en icelle. Comme ils remarquerent l'annee que les Espagnols entrerent en leur pays, en peignant vn hõme auec vn chapeau & vne iuppe rouge, au signe du roseau qui couroit alors. Et ainsi des autres accidens. Mais pource que leurs escritures & characteres n'estoient pas si suffisans comme nos lettres & escritures, ils ne pouuoient exprimer de si prés les paroles, ains seulement la substance des conceptions. Et d'autant qu'ils auoient accoustumé de raconter par cœur des discours, & dialogues composez par leurs Orateurs, & Rhetoriciens anciens, & beaucoup de Chapas dressez par leurs Poëtes (ce qui estoit impossible d'apprendre par les Hieroglyphiques, & characteres) les Mexiquains estoient fort curieux que leurs enfans apprinssent par memoire ces dialogues

& compositions. A raison dequoy ils auoient des escholes & comme des colleges, ou seminaires, où les anciens enseignoient aux enfans ces oraisons, & beaucoup d'autres choses, qui se conseruoient entr'eux, par la tradition des vns aux autres, aussi entierement comme si elles eussent esté couchees par escrit. Specialement les nations plus renommees auoient soing que leurs enfans (qui auoient inclination pour estre rhetoriciens & exercer l'office d'orateurs) apprinssent de mot à mot ces harangues. Tellement que quand les Espagnols vindrent en leur pays, & qu'ils leur eurent enseigné à lire & escrire nostre lettre, plusieurs de ces Indiẽs escriuirent alors ces harangues, ainsi que le tesmoignent quelques hõmes graues qui les leurent. Ce qui est dit pource que ceux qui liront en l'histoire Mexiquaine de tels discours longs & elegans, croiront facilement qu'ils sont inuentez des Espagnols, & non pas reallement prins, & rapportez des Indiens. Mais en ayant cogneu la verité certaine, ils ne laisseront pas d'adiouster foy, comme c'est la raison, à leurs histoires. Ils escriuoient aussi ces mesmes discours, à leur mode, par des images, & characteres, & ay veu pour me satisfaire en cet endroit, les oraisons du *Pater noster*, & *Aue Maria*, Symbole, & cõfession generale, escrites en ceste façon d'Indiens. Et à la verité quiconque les verra s'en esmerueillera : car pour signifier ces paroles, *Moy pecheur me confesse*, ils peignoient vn Indien à genoux aux pieds d'vn Religieux, cõme qui se confesse, & puis pour celle cy, *à Dieu tout puissant*, ils peignoient trois visages, auec leurs couronnes, en façon de la Trinité, *& à la glorieuse*

vierge Marie , ils peignoient vn visage de nostre Dame,& vn demy corps de petit enfãt, *& à sainct Pierre & sainct Paul*, des testes , auec des couronnes,& vne clef,& vne espee , & où les images leur deffailloient,ils mettoient des characteres,cõme, *enquoy i'ay peché*, *&c.* D'où l'on peut cognoistre la viuacité de l'entendement de ces Indiens,puisque ceste façon d'escrire nos oraisons, & choses de la foy, ne leur a pas esté enseignee par les Espagnols, ny ne l'eussent peu faire, s'ils n'eussent eu particuliere conception, de ce qu'on leur enseignoit. I'ay veu au Peru la confessiõ de tous les pechez qu'vn Indien apportoit pour se confesser , escrite de la mesme sorte de peintures, & de characteres , en peignant chacun des dix commandements d'vne certaine façon, où il y auoit certaines marques comme chiffres,qui estoiẽt les pechez qu'il auoit faits contre ce commandement. Ie ne doute point que si beaucoup des plus habilles Espagnols estoient employez à faire des memoires de choses semblables par leurs images & marques,qu'en vn an ils n'y pourroient paruenir , non pas en dix.

Des registres, & façon de conter dont vsoient les Indiens du Peru.

CHAP. VIII.

AV parauant que les Espagnols vinssent és Indes, ceux du Peru n'auoiẽt aucune sorte d'escriture,fust par lettres,par characteres,chiffres,ou figures, comme ceux de la Chine & de Mexique toutesfois ils ne laisserent pas de conseruer la me-

moire de leurs antiquitez,ny de retenir l'ordre de toutes leurs affaires de paix, de guerre, & de police, pource qu'ils ont esté fort diligens en la tradition des vns aux autres, & les ieunes gens apprenoient & gardoient comme chose sacree ce que leurs superieurs leur racontoient,& l'enseignoiét auec le mesme soing à leurs successeurs. Outre ceste diligence, ils suppleoient la faute d'escritures & de lettres,en partie par la peinture, comme ceux de Mexique (combien que ceux du Peru y fussent fort grossiers & lourds) & en parties, & le plus communément par des quippos.Ces quippos sont des Memoriaux, ou registres, qui sont faits de rameaux, esquels il y a diuers nœuds & diuerses couleurs, qui signifient diuerses choses: & est vne chose estrange, que ce qu'ils ont exprimé & representé par ce moyen. Car les quippos leur vallent autant, que des liures d'histoires, de loix, de ceremonies & des contes de leurs affaires. Il y auoit des officiers deputez pour garder ces Quippos (qu'auiourd'huy ils appellent Quipocamayos) lesquels estoient obligez de tenir & rendre conte de chaque chose comme les Tabellions par deçà. C'est pourquoy en tout l'on leur adioustoit entiere foy, & creance, car selon diuerses sortes d'affaires, comme de guerre, de police, de tributs, de ceremonies, & de terres, il y auoit diuers Quippos, ou rameaux,en chacun desquels il y auoit tant de nœuds petits & grands & de fillets attachez, les vns rouges, les autres verts, les autres azurez, les autres blancs. Et finalement, tant de diuersitez, que tout ainsi que nous autres, tirons vne infinité de mots de vingt

quatre lettres, en les accommodans en diuerses façons, ainsi ils tiroient des significations innumerables, de leurs nœuds & diuerses couleurs. Ce qu'ils font d'vne telle façon, qu'il arriue auiourd'huy au Peru que quãd au bout de deux ou trois ans, vn commissaire va informer la vie de quelque officier, que les Indiens viennent auec leurs menus contes & approuuez, disans qu'en tel bourg ils luy ont baillé tant d'œufs lesquels il n'a point payez, en vne telle maison vne poulle, en vne autre deux faix d'herbes pour ses cheuaux, & qu'il n'a payé que tant d'argent, & demeure en reste de tant. La preuue estant faite sur le champ, auec ceste quantité de nœuds & de poignees de cordes, cela demeure, pour tesmoignage, & escriture certaine. Ie vy vne poignee de ces fillets ausquels vne Indienne portoit escrite la confession generale de toute sa vie, & par iceux se confessoit cõme i'eusse peu faire en du papier escrit, & luy demanday ce que c'estoit, que quelques filez qui me semblerẽt quelque peu differens, elle me dist que c'estoient certaines circonstances, que le peché requeroit pour estre entierement confessé. Outre ces quippos de fil, ils ont vne autre comme maniere d'escrire auec de petites pierres, par le moyẽ desquelles ils apprennent punctuallement les paroles qu'ils veulent sçauoir par cœur. Et est vn chose plaisante de voir les vieillards & caducs, auec vne roüe de petites pierres, apprendre le *Pater noster*, auec vne autre *l'Aue Maria*, & auec vne autre le *Credo*, & de retenir quelle pierre est *qui fut conçeu du S. Esprit*, & laquelle, *souffrit soubs Ponce Pilate*. C'est aussi vne chose plaisante, de les voir corriger

quand ils faillent, car toute la correction ne gist, qu'à cõtempler leurs petites pierres, & seroit vne de ces roües suffisantes pour me faire oublier tout ce que ie sçay par cœur. Il y a vn grand nombre de ces roües aux cimetieres des Eglises, pour cet effect. Mais c'est choses qui semble enchantemẽt, de voir vne autre sorte de Quipos, qu'ils font de grains de mays. Car pour faire vn conte difficile, auquel vn bon Arithmeticien seroit bien empesché auec la plume, & pour faire vne partion, afin de voir combien vn chacun doit contribuer, ils tirent tant de grains d'vn costé, & en adioustent tant de l'autre, auec mil autres inuentions. Ces Indiens prendront leurs grains, & en mettront cinq d'vn costè, trois d'vn autre, & huict en vn autre, & changeront vn grain d'vn costé, & trois d'vn autre tellement qu'ils sortent auec leur conte certain, sans faillir d'vn poinct. Et se mettent plustost à la raison par ces Quippos, sur ce qu'vn chacun doit payer, que nous ne pourrions faire nous autres auec la plume. Par cela l'on peut iuger s'ils ont de l'entendement, & si ces hommes sont bestes. De ma part ie tiens pour certain qu'ils nous surpassent és choses où ils s'appliquent.

De l'ordre que les Indiens tenoient en leurs escritures.

CHAP. IX.

IL sera bon d'adiouster icy ce que nous auons remarqué touchant les escritures des Indiẽs: car leur façon n'estoit pas d'escrire auec vne ligne suiuie, mais du haut en bas, ou en rond. Les Latins & Grecs escriuoient du costé gauche au droit, qui

eſt la commune,& vulgaire façon dõt nous vſons. Les Hebrieux au contraire commençoient de la droite à la gauche, c'eſt pourquoy leurs liures cõmencent où les noſtres finiſſent. Les Chinois n'eſcriuent pas ny comme les Grecc, ny comme les Hebrieux, mais de haut en bas, car comme ce ne ſont pas des lettres, mais des dictions entieres, & que chaque figure,ou charactere ſignifie vne choſe, ils n'ont point de beſoing d'aſſembler les parties des vnes auec les autres, & ainſi peuuent ils bien eſcrire du haut en bas. Ceux de Mexique pour la meſme raiſon n'eſcriuoient pas en ligne d'vn coſtè à l'autre, mais au rebours des Chinois commencans en bas montoiẽt touſiours en haut. Ils ſe ſeruoient de ceſte façon d'eſcrire, au conte des iours, & du reſte des choſes qu'ils remarquoient. Combien que quand ils eſcriuoient en leurs roües,ou ſignes, ils commençoient du milieu où ils peignoient le Soleil, & de là alloient montans par leurs annees,iuſques au tour, & circonference de la roüe. Finablement il ſe trouue quatre differentes ſortes d'eſcrire, les vns eſcriuãs de la droite à la gauche, les autres de la gauche à la droitte, les vns de haut en bas, & les autres du bas en haut, enquoy l'on voit la diuerſité des entendemens humains.

Comment les Indiens enuoyioent leurs meſſagers.

CHAP. X.

POVR acheuer la façon qu'ils auoient d'eſcrire,quelqu'vn pourra douter auec raiſon, cõment les Rois de Mexique,& du Peru, auoiẽt co

gnoiſſance de tous leurs Royaumes qui eſtoient ſi grands, ou de quelle façon ils pouuoient deſpeſcher les affaires qui ſe preſentoient en leur cour, veu qu'ils n'auoient l'vſage d'aucunes lettres, ny d'eſcrire miſſiues. Surquoy l'on peut eſtre ſatisfait de ce doute, quand on ſçaura que par paroles, par peintures, ou par ces memoriaux, ils eſtoient fort ſouuent aduertis de tout ce qui ſe paſſoit. Pour cet effect il y auoit des hommes fort viſtes, & diſpos, qui ſeruoient de courriers, pour aller & venir, leſquels ils nourriſſoient en cet exercice de courir dés leur enfance, & prenoient peine qu'ils fuſſent de longue haleine, afin qu'ils peuſſent monter en courant vne montaigne fort haute, ſans ſe laſſer. C'eſt pourquoy en Mexique ils donnoient le prix aux trois & quatrieſmes premiers, qui montoient ces grands degrez du Temple, comme il a eſté dit au liure precedent. Et en Cuſco, lors que ſe faiſoit leur ſolemelle feſte de Capacrayme, les nouices montoient à qui mieux mieux le roc de Yanacauri, & generalement l'exercice de la courſe a eſté & eſt encor fort en vſage, entre les Indiens. Quand il ſe preſentoit vne affaire d'importance, ils enuoyoiēt depeinte aux ſeigneurs de Mexique la choſe dont ils les vouloient informer, ainſi qu'ils firent, alors que les premiers nauires Eſpagnols parurēt à leur veuë, & lors qu'ils prindrent Toponchan. Ils eſtoient au Puru fort curieux des courriers, & l'Ingua en auoit par tout ſon Royaume, comme des poſtes ordinaires, appellez Chaſquis, deſquels ſera traitté en ſon lieu.

De la façon de gouuernement, & des Rois qu'ont eu les Indiens.

CHAP. XI.

IL est assez experimenté que la chose en quoy les Barbares monstrent plus leur barbarisme, est en leur gouuernements, & façon de commander, pour ce que tant plus les hommes approchēt de la raison, tant plus leur gouuernement est humain, & moins insolent, & les Rois & seigneurs sont plus traittables, & s'accommodēt mieux auec leurs vassaux, en recognoissants qu'ils leur sont esgaux en nature, & toutesfois inferieurs, en l'obligation d'auoir soing de la Republique. Mais entre les Barbares, tout y est contraire, d'autant que leur gouueruement est tyrannique, & traittant leurs subiects comme bestes, & de leur part veulent estre traittez comme Dieux. Pour ceste occasion plusieurs peuples & nations des Indes n'ōt point souffert de Rois, ny de seigneurs absolus, & souuerains, mais viuent en communauté, & creent & ordonnent des Capitaines, & Princes pour certaines occasions seulement, ausquels ils obeissent durant le temps de leur charge, & apres ils retournent à leurs premiers offices. La plus grande partie de ce nouueau monde, où il n'y a point de Royaumes fondez, ny de Republiques establies, ny Princes, ou Rois perpetuels, se gouuernerent de ceste façon; iaçoit qu'il y ait quelques seigneurs & principaux hommes, qui sont esleuez entre le vulgaire. Ainsi est gouuernee toute la terre de Chillé, en laquelle les Auracanes,

ceux

ceux de Teucapel, & autres, ont par tant d'annees resisté cõtre les Espagnols. Et de mesme aussi tout le nouueau Royaume de Grenade, celuy de Guatimalla, les Isles, toute la Floride, le Bresil, Lusson, & d'autree terres de grande estendüe, excepté qu'en plusieurs de ces lieux ils y sont encore plus barbares, veu qu'à peine y recognoissent-ils de chef, mais tous commandent & gouuernent en commun, n'y ayant autre chose que de la volonté, de la violence, de l'industrie, & du desordre, tellement que celuy qui peut d'auantage, commande & y a le dessus. Il y a en l'Inde Orientale de grands Royaumes, bien fondez, & bien ordonnez, cõme est celuy de Sian, celuy de Bisnaga, & autres, qui peuuent assembler & mettre en campagne quand ils veulent, iusques à cent & deux cens mil hommes. Comme aussi le Royaume de la Chine, lequel en grandeur & puissance surpasse tous les autres, dont les Roys, selon qu'ils racontẽt, ont duré plus de deux mil ans, pour le bel ordre & gouuernemẽt qu'ils ont. Mais en l'Inde Occidẽtale, l'on y a seulement trouué deux Royaumes, ou Empires fondez, qui estoiẽt celuy des Mexiquains en la neufue Espagne, & celuy des Inguas au Peru. Et ne pourrois pas dire facilement lequel des deux a esté le plus puissant Royaume, d'autant que Motecuma surpassoit ceux du Peru en edifices, & en la grandeur de sa cour. Mais les Inguas aussi surpassoient les Mexiquains en thresors, richesses, & en grandeur de prouinces. Pour le regard de l'antiquité, le Royaume des Inguas l'est d'auantage, bien que ce ne soit pas de beaucoup, & me semble qu'ils ont esté esgaux en faicts d'armes, & en victoires. C'est

vne chose certaine que ces deux Royaumes ont de beaucoup excedé tout le reste des seigneuries des Indiens, descouuertes en ce nouueau monde, tant en bon ordre & police, qu'en pouuoir & richesse, & beaucoup d'auantage en superstition & seruice de leurs idoles, ayans plusieurs choses semblables les vnes aux autres. Mais en vne chose ils estoient bien differens, car entre les Mexiquains la succession du Royaume estoit par eslection, cōme l'Empire Romain, & entre ceux du Peru elle estoit hereditaire, & suyuoit l'ordre du sang, comme les Royaumes de France, & d'Espagne. Ie traitteray donc cy apres de ces deux gouuernements, (comme de la chose principale, & plus cogneuë d'entre les Indiens,) entát qu'il me semblera estre propre à ce subiect, laissant plusieurs choses menuës & prolixes, qui ne sont pas d'importance.

Du gouuernement des Rois, & Inguas du Peru.

CHAP. XII.

L'INGVA qui regnoit au Peru, estát mort, son fils legitime luy succedoit, & tenoient pour tel, celuy qui estoit né de la principale femme de l'Ingua, laquelle ils appelloient Coya. Ce qu'ils ont ousiours obserué, depuis le temps d'vn Ingua, appellé Yupangui, qui espousa sa sœur. Car ces Rois reputoient pour honneur, d'espouser leurs sœurs. Et bien qu'ils eussent d'autres femmes, ou concubines, toutesfois la succession du Royaume appartenoit au fils de la Coya. Il est vray que quand le Roy auoit vn frere legitime, il succedoit au deuant du fils, & pres luy son nepueu, & fils du

premier. Les Curacas & Seigneurs gardoient le mesme ordre de succession en leurs biens & offices. Et faisoient à leur mode des ceremonies, & obseques excessiues au defunct. Ils obseruoiēt vne coustume veritablement grande, & magnifique, qu'vn Roy qui entroit au Royaume de nouueau, n'heritoit point d'aucune chose des meubles, vtēsiles, & thresors de son predecesseur, mais il deuoit establir sa maison de nouueau, & assembler de l'or, de l'argent, & les autres choses qui luy estoient necessaires, sans toucher à celuy du defunct, qui estoit totalement dedié pour son adoratoire, ou Guaca, & pour l'entretien de la famille qu'il laissoit, laquelle auec sa succession, s'occupoit continuellement aux sacrifices, ceremonies, & seruice du Roy mort. Car aussi tost qu'il estoit mort, ils le tenoient pour Dieu, & auoit ses sacrifices, statuës, & autres choses semblables. Pour ceste occasion il y auoit au Peru vn thresor infiny, car vn chacun des Inguas s'estoit efforcé de faire que son oratoire & thresor surpassast celuy de ses predecesseurs. La marque, ou enseigne par laquelle il prenoit la possession du Royaume, estoit vn bourrelet rouge, de laine plus fine que soye, lequel luy pendoit au milieu du front, n'y ayant que l'Ingua seul qui le pouuoit porter, pour-autant que c'estoit comme la couronne, & diademe Royal. Toutesfois l'on pouuoit bien porter vn bourrelet pendu au costé, proche de l'oreille, comme quelques seigneurs en portoient, mais l'Ingua seul le pouuoit porter au milieu du front. Au temps qu'ils prenoient ce bourrelet, ils faisoiēt des festes fort solemnelles, &

plusieurs sacrifices, auec grande quantité de vases d'or, & d'argẽt, grand nombre de petites formes, ou images de brebis, faites d'or & d'argent, grand abondances d'estoffes de Cumby, bien elabourees, de fine & de moyenne, plusieurs conches de mer de toutes sortes, beaucoup de plumes riches, & mil moutons, qui deuoient estre de diuerses couleurs. Puis le grand prestre prenoit vn enfant entre ses mains, de l'aage de six à huict ans, & prononçoit ces paroles, auec les autres ministres, parlant à la statue du Viracocha, *Seigneur nous t'offrons cela, afin que tu nous tiennes en repos, & nous aides en nos guerres, conserue nostre seigneur l'Ingua en sa grandeur, & estat, qu'il aille tousiours augmentant, & luy donne beaucoup de sçauoir afin qu'il nous gouuerne.* Il se trouuoit des hommes de tout le Royaume, & de tous les Guacas, & sanctuaires à ceste ceremonie, & serment. Et sans doute l'affectiõ & reuerence que ce peuple portoit aux Roys Inguas, estoit fort grande, car il ne se trouue point que iamais aucun des siens luy aye fait trahison, pour-autant qu'ils procedoient en leur gouuernement, non seulement auec vne puissance absolüe, mais aussi auec vn bon ordre & iustice, ne permettant pas qu'aucun y fust foulé. L'Ingua posoit ses gouuerneurs en diuerses prouinces, entre lesquels les vns estoient superieurs, & qui ne recognoissoient autre que luy, d'autres qui estoient moindres, & d'autres plus particuliers, auec vn si bel ordre, & vne telle grauité, qu'ils ne s'enhardissoient pas de s'en-yurer, ny de prendre vn espy de mays de leur voisin. Ces Inguas tenoiẽt pour maxime qu'il conuenoit tousiours entretenir les In-

diens en occupation, de là vient que nous voyons encor auiourd'huy des chaussees des chemins, & des œuures d'vn fort grand trauail, lesquels ils disent auoir esté faites pour exercer les Indiens, de peur qu'ils ne demeurassent oisifs. Quand il conquestoit vne prouince de nouueau, il auoit accoustumé d'enuoyer incontinent la plus grande part, & les principaux des naturels de ce pays, en d'autres prouinces, ou bien en sa cour, & les appellent auiourd'huy au Peru, Mitimas. Puis au lieu d'iceux, il enuoyoit d'autres de la nation de Cusco, specialement les Orciones, qui estoient comme Cheualiers d'ancienne maison. Ils chastioient rigoureusemẽt les crimes, & delicts, c'est pourquoy ceux qui ont cogneu quelque chose de cela sont bien d'opinion qu'il n'y peut auoir de meilleur gouuernement pour les Indiens, ny plus asseuré que celuy des Inguas.

De la distribution que les Inguas faisoient de leurs vassaux.

CHAP. XIII.

POVR particulariser d'auãtage ce que i'ay dit cy dessus, l'on doit sçauoir que la distributiõ que faisoient les Inguas de leurs vassaux, estoit si exacte & particuliere, qu'il les pouuoit tous gouuerner fort facilement, combien que son Royaume fust de mil lieües d'estenduë, car ayant cõquesté vne prouince, il reduisoit incõtinent les Indiẽs en villes & communautez, lesquels il diuisoit en bandes. Sur chacune dixaine d'Indiens il en commettoit vn pour en auoir la charge, sur chaque cẽ-

taine vn autre, ſur chaque millier vn autre, & ſur dix mil hommes vn autre, lequel ils appelloient Humo, qui eſtoit vne des grandes charges, & par deſſus tous ceux-là, encor en chaque prouince il y auoit vn Gouuerneur de la maiſon des Inguas, auquel tous les autres obeiſſoient, & luy rendoient cōte tous les ans par le menu de tout ce qui eſtoit arriué, à ſçauoir de ceux qui eſtoient nez, de ceux qui eſtoient morts, des troupeaux & des ſemēces. Les Gouuerneurs ſortoient par chacun an de Cuſco, où eſtoit la cour, & y retournoient pour la grande feſte du Rayme, en laquelle ils apportoiēt tout le tribut du Royaume à la cour, & n'y pouuoient r'entrer qu'à ceſte condition. Tout le Royaume eſtoit diuiſé en quatre parties, qu'ils appelloiēt Tahuantinſuyo, ſçauoir Chinchaſuyo, Collaſuyo, Andeſuyo & Condeſuyo, ſuiuant les quatre chemins qui ſortoient de Cuſco où reſidoit la cour, & ſe faiſoient les aſſemblees generales du Royaume. Ces chemins & prouinces correſpondantes à iceux eſtoient vers les quatre coings du monde, Collaſuyo au Sud, Chinchaſuyo au Nort, Condeſuyo au Ponant, & Andeſuyo au Leuāt. En toutes les villes & bourgades il y auoit deux ſortes de peuple qui eſtoient de Hananſaya & Vrinſaya, qui eſt comme dire, ceux d'enhaut & ceux d'embas. Quand l'on commandoit de faire quelque œuure, ou de fournir quelque choſe à l'Ingua, les officiers ſçauoient auſſi toſt de combien chaque prouince, ville & partialité y deuoit contribuer, dōt le departemēt ne ſe faiſoit point par parts eſgales, mais par cottiſation, ſelō la qualité & moiēs du pays. Tellement que s'il falloit cueillir, par maniere de dire, cent mil fanegues de mays, l'on ſça-

uoit aussi tost combien il falloit que chaque prouince en baillast, fust la dixiesme partie, la septiesme ou la cinquiesme. Autant en estoit des villes & bourgades, & Aillos ou lignages. Les Quipocamayos, qui estoient les officiers & intendans, tenoient le conte de tout auec leurs filez & nœuds, sans y faillir aucunement, rapportans ce que l'on auoit payé, iusques à vne poulle & vne charge de bois, & en vn moment voyoit-on par leurs registres ce que chacun deuoit payer.

Des edifices, & façon de bastir des Inguas.
CHAP. XIIII.

LEs edifices & bastimens que les Inguas ont faits, en temples & forteresses, chemins, maisons des champs & autres semblables, qui ont esté en grand nombre & d'vn excessif trauail, comme l'on peut voir encor auiourd'huy par les ruines & vestiges qui en restent, tant en Cusco qu'en Tyaguanaco, Tãbo & en autres endroits, où il y a des pierres d'vne grãdeur demesuree: de sorte que l'õ ne peut penser comme elles furẽt couppees, amenees & assisses au lieu où elles estoient. Il venoit vn grand nombre de peuple de toutes les prouinces pour trauailler à ces edifices & forteresses que l'Ingua faisoit faire en Cusco, ou en d'autres parties de son Royaume : d'autant que les ouurages estoient estranges, & pour espouuenter ceux qui les contemploient, ils n'vsoient point de mortier ou cyment, & n'auoient point de fer ny d'acier pour couper & mettre en œuure les pierres. Ils n'auoint non plus de machines, n'y d'autres instruments pour les apporter : & toutesfois el-

les eſtoient ſi proprement miſes en œuure, qu'en beaucoup d'endroits à peine voyoit-on la iointure des vnes auec les autres : & y a pluſieurs de ces pierres ſi grandes, comme il eſt dit, que ce ſeroit vne choſe incroyable ſi on ne les voyoit. Ie meſuray à Tyaguanaco vne pierre de trẽte huict pieds de long, de dixhuict de large, & ſix d'eſpais. Et en la muraille de la fortereſſe de Cuſco, qui eſt de Moallõ, il y a beaucoup de pierres qui ſont encor d'vne plus eſtrange grandeur, & ce qui eſt plus eſmerueillable eſt que ces pierres n'eſtãs point taillees ny eſquarries pour les accommoder, mais au contraire fort inegalles les vnes aux autres, en la forme & grandeur, neantmoins ils les ioignoient & enchaſſoient les vnes auec les autres, ſans ciment d'vne façon incroyable. Tout cela ſe faiſoit à force de peuple, & auec vne grande patience à y trauailler. Car pour enchaſſer vne pierre auec l'autre, ſelon qu'elles eſtoient adiuſtees, il eſtoit beſoin de les eſſayer, & manier pluſieurs fois, la plus-part d'icelles n'eſtans pas eſgales ny vnies. L'Ingua ordonnoit par chacun an le nombre du peuple qui deuoit venir pour trauailler aux pierres & edifices, & en faiſoient les Indiens le departement entre eux comme des autres choſes, ſans qu'aucun fuſt foulé. Neantmoins encor que ces edifices fuſſent grands, ils eſtoient communément mal ordonnez & incommodes, & preſque comme les Moſquittes ou edifices des barbares. Ils n'ont ſceu faire d'arcades en leurs edifices ny de ciment pour les baſtir. Quand ils veirent dreſſer des arcs de bois en la riuiere de Xaura, & apres que le pont fut acheué qu'ils

virent rompre le bois, tous commencerent à fuir, penſans que le pont qui eſtoit de pierre de taille deuſt tomber à l'inſtant: & comme ils eurent veu qu'il demeuroit ferme, & que les Eſpagnols marchoient deſſus, le Cacique dit à ſes compagnons: *Il eſt bien raiſon que nous ſeruions à ceux cy, qui ſemblent bien eſtre à la verité fils du Soleil.* Les ponts qu'ils faiſoient eſtoient de ioncs tiſſus, qu'ils attachoient au riuage auec de fort pieux, d'autant qu'ils ne pouuoient faire aucuns ponts de pierre ny de bois. Le pont qui eſt auiourd'huy au cours de l'eauë du grand lac de Chiquitto en Collao eſt admirable: car ce bras d'eauë eſt ſi profond que l'on n'y peut aſſeoir aucun fondement, & ſi large qu'il n'eſt pas poſſible d'y faire vne arche qui le trauerſe: tellement qu'il eſtoit du tout impoſſible d'y faire aucun pont, fuſt de pierre ou de bois. Mais l'entendement & induſtrie des Indiens inuenta le moyen d'y faire vn pont aſſez ferme & aſſeuré, eſtant fait ſeulement de paille: choſe qui ſemble fabuleuſe, & toutesfois qui eſt veritable. Car comme nous auons dit cy deſſus, ils amaſſent & attachent enſemble certaines bottes de ionces & d'herbiers qui ſ'engendrent au lac qu'ils appellent Totora: & comme c'eſt vne matiere fort legere, & qui ne ſ'enfonce point en l'eauë, ils iettent deſſus vne grande quantité de ioncs, puis ayans arreſté & attaché ces bottes d'herbiers d'vn coſté & d'autre de la riuiere, les hommes & les beſtes chargez paſſent par deſſus fort à l'aiſe. Ie me ſuis quelquesfois eſmerueillé en paſſant ce pont de l'artifice des Indiens, veu que d'vne choſe ſi facile & ſi commune ils font

vn pont meilleur & plus asseuré que n'est pas le pont de batteaux de Seuille à Triane. I'ay mesuré la longueur de ce pont, & si bien m'en souuient, il estoit de plus de trois cens pieds, & disent que la profondité de ce courant est tres-grande, & semble par dessus que l'eauë n'a aucun mouuement: toutesfois ils disent qu'au fonds il a vn cours furieux & violent. Cecy suffise pour les edifices.

Du reuenu de l'Ingua, & de l'ordre des tributs qu'il imposoit aux Indiens.

CHAP. XV.

LA richesse des Inguas estoit incomparable, car bien qu'aucun Roy n'heritast point des moyens & thresors de son predecesseur, neantmoins ils auoiēt à leur volonté toutes les richesses qui estoient en leurs Royaumes, tant d'argent & d'or, comme d'estoffe, de Cumbi & bestiaux, enquoy ils estoient tres-abondans, & la plus grande richesse de toutes estoit l'innumerable multitude de vassaux qui estoient tous occupez & attentifs à ce qui plaisoit au Roy. Ils apportoiēt de chaque Prouince ce qu'il auoit choisi pour son tribut. Les Chicas luy enuoyoient du bois odoriferant & riche; les Lucanas des brancars pour porter sa litiere; les Chumbilbicas des dançeurs, & ainsi tout le reste des Prouinces luy enuoyoit de ce qu'ils auoient en abondance, & ce outre le tribut general auquel tous contribuoiēt. Les Indiens qui estoient nommez pour cet effect, trauailloient aux mines d'argēt & d'or, qui estoiēt au Peru en grande abōdance, lesquels l'Ingua en-

tretenoit de ce qu'ils auoient de besoing pour leurs despens, & tout ce qu'ils tiroient d'or & d'argent estoit pour luy. Par ce moyen il y a eu en ce Royaume de si grands thresors, que c'est l'opinion de plusieurs que ce qui tõba entre les mains des Espagnols, combien que ç'ait esté vn grand nombre, comme nous sçauons, n'estoit pas la dixiesme partie de ce que les Indiens enfoüyrent, & cacherent, sans que l'on l'aye peu descouurir, neantmoins toutes les diligences que l'auarice y a enseignees pour ce faire. Mais la plus grande richesse de ces barbares, estoit que leurs vassaux estoient tous leurs esclaues, du trauail desquels ils iouyssoient à leur contentement: & ce qui est admirable, ils se seruoient d'eux d'vne telle façon, que cela ne leur estoit pas seruitude, mais plustost vne vie fort delicieuse. Or pour entendre l'ordre des tributs que les Indiens payoient à leurs Seigneurs, l'on doit sçauoir que lors que l'Ingua cõquestoit quelques villes, il en diuisoit toutes les terres en trois parties, la premiere d'icelles estoit pour la religion & ceremonies, de telle sorte que le Pachayachaqui, qui est le Createur, & le Soleil, le Chuquilla, qui est le tonnerre, le Pachamama, & les morts, & autres Guacas & sanctuaires eussent chacun leurs propres terres, & le fruict desquelles se gastoit & consommoit en sacrifices, & en la nourriture des ministres & prestres. Car il y auoit des Indiens deputez pour chaque Guaca, & sanctuaire, & la plus grande partie de ce reuenu se despensoit en Cusco, où estoit l'vniuersel & general sanctuaire, & l'autre en la mesme ville, où il se cueilloit: pource qu'à l'imitation de Cusco,

il y auoit en chaque ville des Guacas & oratoires du mesme ordre & auec les mesmes functions, qui estoient seruis de la mesme façon & ceremonies que celuy de Cusco, qui est vne chose admirable, & dont l'on est biẽ informé, comme l'on l'a troué en plus de cent villes, & quelques vnes distantes deux cẽts lieuës de Cusco. Ce que l'on semoit & recueilloit en ces terres, estoit mis en des maisons comme depositaires, basties pour cet effect; & estoit cela vne grande partie du tribut que les Indiens payoient. Ie ne peux dire combien se montoit ceste partie, pource qu'elle estoit plus grande en des endroits qu'en autres, & en quelques lieux estoit presque le tout, & ceste partie estoit la premiere que l'on mettoit à profit. La seconde partie des terres & heritages estoit pour l'Ingua, de laquelle luy & sa maison estoient substantez, mesmes ses parens, les Seigneurs, les garnisons, & soldats. C'est pourquoy c'estoit la plus grande portion de ces tributs, ainsi qu'il appert par la quantité de l'or, de l'argent, & autres tributs qui estoient és maisons à ce deputees, lesquelles sont plus longues & plus larges que celles où l'on garde les reuenus des Guacas. L'on portoit ce tribut fort soigneusement en Cusco, ou bien és lieux où il en estoit de besoing pour les soldats, & quand il y en auoit quantité, l'on le gardoit dix & douze ans, iusques au temps de necessité. Les Indiens cultiuoient & approfitoiẽt ces terres de l'Ingua, apres celles des Guacas, pẽdant lequel temps ils viuoient & estoient nourris aux despens de l'Ingua, du Soleil, ou des Guacas, selon les terres qu'ils labouroient. Mais les vieil-

lards, les femmes & les malades estoient reseruez & exempts de ce tribut, & combien que ce que l'on recueilloit en ces terres fust pour l'Ingua, ou pour le Soleil, ou Guacas, neantmoins la proprieté en appartenoit aux Indiens, & leurs predecesseurs. La troisiesme partie des terres estoit donnee par l'Ingua, pour la communauté, & n'a-on point descouuert si ceste portion estoit plus grande ou moindre que celle de l'Ingua ou Guacas: toutesfois il est certain que l'on auoit esgard à ce qu'elle fust suffisante pour la sustentation & nourriture du peuple. Aucun particulier ne possedoit chose propre de ceste troisieime portion, ny iamais les Indiens n'en possederent, si ce n'estoit par grace specialle de l'Ingua, & toutesfois cela ne pouuoit estre engagé ny diuisé entre les heritiers. L'on departoit par chacun an ces terres de communauté en baillant à vn chacun ce qui luy estoit de besoing pour la nourriture de sa personne, & famille. Par ainsi selon qu'augmentoit ou diminuoit la famille, l'on haussoit ou retranchoit la part: car il y auoit des mesures determinees pour chaque personne. Les Indiens ne payoient point de tribut de ce qui leur estoit departy. Car tout leur tribut estoit de cultiuer & maintenir en bon estat les terres de l'Ingua, & des Guacas, & de mettre les fruicts d'icelles aux depositaires. Quãd l'annee estoit sterile, l'on donnoit de ces mesmes fruicts ainsi reseruez aux necessiteux, d'autant qu'il y en auoit tousiours de superabondant. L'Ingua faisoit la distribution du bestial ainsi que des terres, qui estoit de le conter & diuiser, puis ordonner les pasturages & limi-

tes pour le bestial des Guacas, de l'Ingua, & de chaque ville. C'est pourquoy vne partie du reuenu estoit pour la religion, vne autre pour le Roy, & l'autre pour les mesmes Indiens. Le mesme ordre estoit gardé entre les chasseurs, n'estant permis d'enleuer ny de tuer des femelles. Les troupeaux des Inguas & Guacas, estoient en grand nombre, & fort feconds, pour ceste cause ils les appelloient Capaëllama, mais ceux du commun & public estoient en petit nombre & de peu de valeur, parquoy ils les appelloient Bacchallama. L'Ingua prenoit vn grand soing pour la conseruation du bestial, d'autant que c'estoit, & est encor toute la richesse de ce Royaume, & comme il a esté dit, ils ne sacrifioient point de femelles, ne les tuoient point, ny ne les prenoient à la chasse. Si la clauellee ou rongne, qu'ils appellent carache, venoit à quelque beste, elle deuoit estre à l'instant enterree toute vifue, de peur qu'elle ne baillast le mal à d'autres. Ils tondoient le bestial en leur saison, & en distribuoient à vn chacun pour filler, & tistre de la matiere & estophe pour le seruice de sa famille, y ayant des visiteurs pour s'enquerir s'ils l'accomplissoient, lesquels chastioient les negligens. L'on tissoit & faisoit des estoffes de la laine du bestial de l'Ingua, pour luy & pour les siens, l'vne fort fine, & à deux faces, qu'ils appelloient Cumbi, & l'autre grossiere & moyenne, qu'ils appelloient Abasca. Il n'y auoit aucun nombre de ces estoffes ou habits arresté, sinon ce que l'on departoit à vn chacun. La laine qui restoit estoit mise aux magasins, dequoy les Espagnols les trouuerent encor tout pleins, & de

toutes les autres choses necessaires à la vie humaine. Il y aura peu d'hommes d'entendement qui ne soient esmerueillez d'vn si notable & bien ordonné gouuernement, puis que les Indiens, (sans estre religieux ny Chrestiens) gardoient en leur façon ceste perfection, de ne tenir aucune chose en propre, & de pouruoir à toutes leurs necessitez, entretenans si abondamment les choses de la religion, & celles de leur roy & seigneur.

Des arts & offices qu'exerçoient les Indiens.

CHAP. XVI.

LES Indiens du Peru auoient vne perfection qui estoit d'enseigner à vn chacun des petits enfans, tous les arts & mestiers qui estoient necessaires pour la vie humaine, pource qu'il n'y auoit point entr'eux d'artisans particuliers, comme le sont entre nous autres les cousturiers, cordonniers, tisserans & autres, mais tous apprenoient tout ce qu'ils auoiēt de besoing pour leurs personnes & maisons, & se pouruoyoient à eux-mesmes. Tous sçauoiēt tistre & faire leurs habits, c'est pourquoy l'Ingua les fournissāt de laine, leur donnoit des habits. Tous sçauoient labourer la terre, & l'approfiter, sans loüer d'autres ouuriers. Tous bastissoient leurs maisons, & les femmes estoient celles qui en sçauoient le plus, lesquelles n'estoient point nourries en delices, mais seruoient leurs maris fort soigneusement. Les autres arts & mestiers qui n'estoient point pour les choses cōmunes & ordinaires de la vie humaine, auoiēt leurs propres cōpagnons & manufacteurs,

comme estoient les orfeures, les peintres, les potiers, les barquetiers, les conteurs, & les ioüeurs d'instruments. Il y auoit aussi des mesmes tisserans & architectes pour les œuures exquises, desquels se seruoient les Seigneurs : mais le commun peuple, comme il a esté dit, auoit chez luy tout ce qui luy estoit de besoing pour sa maison, sans qu'il luy conuint rien acheter. Ce qui dure encor auiourd'huy, de sorte que nul n'a besoing d'autruy pour les choses necessaires pour sa personne & pour sa maison, comme est de chaussleure, vestement, & de maison, de semer, de recueillir, & de faire les ferremens & instrumens à ce necessaires. Les Indiens imitent presque en cela les institutions des moines anciens, desquels il est traitté en la vie des Peres. A la verité c'est vn peuple peu auare & peu delicieux, à raison dequoy ils se contentent de passer le temps assez doucement, & certes s'ils choisissoient ceste façon de viure par eslection, & non pas par coustume ny par nature, nous dirons que ce seroit vne vie de grand' perfection, veu qu'elle est assez idoine pour receuoir la doctrine du sainct Euangile, si contraire & si ennemie de l'orgueil, de l'auarice, de la volupté. Mais les predicateurs ne donnent pas tousiours bon exemple selon la doctrine qu'ils preschent aux Indiens. C'est vne chose remarquable, que combien que les Indies soient si simples en leur mode & habits, toutesfois l'on y voit vne grande diuersité entre les Prouinces, specialement en leur habit de teste : car en quelques endroits ils portent vn long tissu, duquel ils font plusieurs tours, en d'autres vn autre
tissu

tissu large, qui ne fait qu'vn tour, en d'autres cõme de petits mortiers ou chapeaux: en quelques endroits comme des bõnets hauts & ronds, & en d'autres comme des fonds de sacs, auec mil autres differences. Ils auoient vne loy estroitte & inuiolable, qu'aucun ne peust changer la mode & façon d'habits de sa Prouince, encor qu'il s'en allast viure en vne autre, ce que l'Ingua estimoit estre de grande importance pour l'ordre & bon gouuernement de son Royaume, & l'obseruent encor auiourd'huy, bien que ce ne soit pas auec vn tel soin qu'ils auoient accoustumé.

Des postes & Chasquis dont les Inguas se seruoient.

CHAP. XVII.

IL y auoit vn grãd nombre de postes & courriers dont l'Ingua se seruoit en tout son Royaume, lesquels ils appelloient Chasquis, & estoient ceux qui portoient les mandemens aux Gouuerneurs, & rapportoient leurs aduis & aduertissemens à la Cour. Ces Chasquis estoient mis & posez à chacune course qui estoit à lieuë & demie l'vne de l'autre en deux petites maisons, où ils estoient quatre Indiens, lesquels on y commettoit de chaque contree, & estoient eschangez de mois en mois. Ayans receu le pacquet ou message, ils couroient de toute leur force iusques à ce qu'ils l'eussent baillé à l'autre Chasqui, estans tousiours appareillez & au guet ceux qui deuoiẽt courir. Ils couroient en vn iour & vne nuict cinquante lieuës, combien que la plus-part de ce

pays-là soit fort aspre. Ils seruoient aussi pour apporter les choses que l'Ingua vouloit auoir prõptement. C'est pourquoy il y auoit tousiours en Cusco du poisson de mer, frais de deux iours ou peu d'auantage, bien qu'il en fust esloigné de plus de cent lieuës. Depuis que les Espagnols y sont entrez, l'on a encor vsé de ces Chasquis aux tẽps des seditions, & en estoit grand besoing. Le Viceroy Dom Martin les mit ordinaires à quatre lieuës l'vn de l'autre, pour porter & rapporter les depesches, qui est vne chose fort necessaire en ce Royaume, encor qu'ils ne courent pas auec la legereté que faisoient les anciens, & qu'ils ne soient pas en si grand nombre, neantmoins ils sont bien payez, & seruent comme les ordinaires d'Espagne, où l'on donne les lettres qu'ils portent à quatre ou cinq lieuës.

De la iustice, Loix & peines que les Inguas ont ordonnez, & de leurs mariages.

CHAP. XVIII.

TOVT ainsi comme ceux qui faisoient quelque bon seruice en guerre ou à l'administration de la Republique, estoient honnorez & recompensez de charges publiques, de terres qui leur estoient donnees en propre, d'armes & marques d'honneur, de mariages auec femmes du lignage de l'Ingua: Ainsi donnoient-ils de seueres chastimens à ceux qui estoient desobeyssans & coulpables. Ils punissoient de mort les homicides, les larcins, les adulteres, & ceux qui commettoient inceste auec les ascendans ou descendans en droite ligne, estoient aussi punis de mort.

Mais ils ne tenoient point pour adultere d'auoir plusieurs femmes ou concubines, & elles n'encouroient point la peine de mort pour estre trouuees auec d'autres, ains seulement celle qui estoit la vraye & legitime espouse, auec laquelle proprement ils contractoient mariage. Car ils n'en auoient point plus d'vne, laquelle ils espousoiēt & receuoient auec vne particuliere solemnité & ceremonie, qui estoit que l'espoux se transportoit à la maison d'elle, & de là la menoit auec luy, luy ayant premierement mis au pied vne ottoya. Ils appellent ottoya la chausseure dont ils vsent par delà, qui est vn chausson ou soulier ouuert comme ceux des freres de S. François. Si l'espouse estoit pucelle, son ottoya estoit de laine, mais si elle ne l'estoit point, il estoit fait de ionc. Toutes les autres femmes ou concubines du mary honoroient & seruoient celle là comme femme legitime, qui seule aussi apres le decez du mary portoit le dueil de noir, l'espace d'vn an, & ne se marioit point qu'apres ce tēps passé, & estoit cōmunémēt plus ieune que le mary. L'Ingua donnoit de sa main ceste fēme à ses gouuerneurs & capitaines, & les gouuerneurs & Caciques assēbloiēt en leurs villes tous les ieunes hommes & ieunes filles en vne place, & leur donnoiēt à chacun sa fēme auec la ceremonie susdite, de luy chausser cet ottoya, & de ceste façō contractoiēt leurs mariages. Si ceste femme estoit trouuee auec vn autre que le mary, elle estoit punie de mort, & l'adultere aussi, & biē que le mary leur pardonnast, elles ne laissoiēt pas d'estre punies, mais elles estoient dispensees de la mort. Ils donnoiēt vne sēblable peine à celuy qui

commettoit inceste auec sa mere, ayeulle, fille, ou petite fille. Car il n'estoit point defendu entr'eux de se marier, ny de concubiner auec les autres parentes, mais le premier degré seulement estoit deffendu. Ils ne permettoient point aussi que le frere eust cognoissance auec sa sœur, enquoy ceux du Peru se trompoient fort, croyans que les Inguas & seigneurs pouuoient legitimement contracter mariage auec leurs sœurs, voire de pere & de mere : car à la verité il a tousiours esté tenu pour illicite entre les Indiens, & defendu de contracter au premier degré : ce qui dura iusques au temps de Topa Ingua Yupangui, pere de Guaynacapa & ayeul d'Atahualpa, au temps duquel les Espagnols entrerent au Peru, pource que ce Topa Ingua Yupangui fut le premier qui rompit ceste coustume, & se maria auec Mamaoello sa sœur du costé paternel, & ordonna que les Seigneurs Inguas se peussent marier auec leurs sœurs de pere & non point d'autres. Ce qu'il fit de sa part : & de ce mariage eut pour fils Guaynacapa, & vne fille appellee Coya Cussillinay, se sentant proche de la mort il commanda que ses enfans de pere & de mere se mariassent ensemble, & donna permission au reste des principaux de son Royaume de se pouuoir marier auec leurs sœurs de pere. Et d'autant que ce mariage fut illicite & contre la loy naturelle, Dieu voulut mettre fin au Royaume des Inguas, pendant le regne de Guascar Ingua, & Atahualpa Ingua, qui estoit le fruict procreé de ce mariage. Qui voudra plus exactement entendre la façon des mariages entre les Indiens du Peru, qu'il lise le Traitté que Polo

en a escrit à l'instãce de Dom Hierosme de Loaisa Archeuesque des Rois, lequel Polo en fit vne fort curieuse recherche, comme il a fait de plusieurs autres choses des Indiens. Ce qui importe bien d'estre cogneu pour euiter l'erreur & inconuenient où plusieurs tombent, qui ne sçachans quelle femme entre les Indiens, est l'espouse legitime ou la concubine, font marier l'Indien baptizé auec sa concubine, en laissant là la legitime espouse. Par là voit-on aussi le peu de raison qu'ont eu quelques vns qui ont pretendu dire que l'on deuoit ratifier le mariage de ceux qui se baptisoient, encor qu'ils fussent frere & sœur. Le contraire a esté determiné par le Synode prouincial de Lyma, auec beaucoup de raison: puis qu'il est ainsi qu'entre les Indiens mesme ce mariage n'estoit pas legitime. *Conci. Lim. act. 2.*

De l'origine des Inguas seigneurs du Peru, & de leurs conquestes & victoires.

CHAP. XIX.

PAR le commandement de la majesté Catholique du Roy Dom Philippe, l'on a fait la plus diligente & exacte recherche qu'il a esté possible de l'origine, coustume, & priuileges des Inguas, ce que l'on n'a peu faire si bien comme l'on eust desiré, à cause que ces Indiens n'auoient point d'escritures: toutesfois l'on en a recouuré ce que i'en diray icy par leurs quipos & registres, lesquels comme i'ay dit, leur seruent de liures. En premier lieu, il n'y auoit point anciennement au Peru aucun Royaume ny seigneur à qui tous

obeyssent, mais estoient communautez, comme il y a encor auiourd'huy au Royaume de Chillé, & presque en toutes les Prouinces que les Espagnols ont conquises en ces Indes Occidentales, excepté le Royaume de Mexique. Parquoy l'on doit sçauoir qu'il s'est trouué aux Indes trois genres de gouuernement & façon de viure. Le premier, & meilleur a esté de Royaume ou Monarchie, comme fut celuy des Inguas, & celuy de Motecuma, combien qu'ils fussent en la plus part tyranniques. Le second estoit de communautez, où ils se gouuernoient par l'aduis & authorité de plusieurs, qui sont comme conseillers. Ceux là en temps de guerre eslisoiēt vn capitaine, à qui toute vne nation ou Prouince obeyssoit, & en temps de paix chaque ville ou congregation se regissoit, & se gouuernoit soy-mesme, y ayant quelques hōmes principaux que le vulgaire respecte, & quelquesfois, mais peu souuent, aucuns d'eux s'assemblent pour les affaires qui sont d'importāce, afin d'auiser ce qui leur est conuenable. Le troisiesme genre de gouuernement est du tout barbare, qui est composé d'Indiens sans Loy, sans Roy, & sans lieu arresté, qui vont par trouppes comme bestes sauuages. A ce que i'ay peu comprendre, les premiers habitans des Indes estoient de ce genre, cōme le sont encor auiourd'huy vne grande partie des Bresilliens, Chyraguanas, Chunchos, Yscaycingas, Pilcoçones, & la plus grande partie des Floridiens, & tous les Chichimaquas en la neufue Espagne. De ce genre se forma l'autre sorte de gouuernement en communautez, par l'industrie & sçauoir de quelques principaux d'entr'eux, es-

quels il y a quelque peu plus d'ordre, & qui tiennent vn lieu plus arresté, comme le sont auiourd'huy ceux d'Auracano, & de Teucapel en Chillé, & c'estoient au nouueau Royaume de Grenade, les Moscas & les Ottomittes, en la neufue Espagne : & en tous ceux-cy il y a moins de fierté & beaucoup plus de raison qu'és autres. De ce genre par la vaillantise & sçauoir de quelques excellens hommes sortit l'autre gouuernement plus puissant, qui institua le Royaume & la monarchie, que nous trouuasmes en Mexique & au Peru, pource que les Inguas mirent toute ceste terre en leur subiection, & y establirent leurs loix & gouuernements. Il se trouue par leurs memoires que leur regne a duré plus de trois cents ans, mais n'a pas atteint iusques à quatre cents, combien que leur seigneurie ait esté vn long temps sans s'estendre plus auant que cinq ou six lieuës autour de Cusco. Leur commencement & origine a esté en la vallee de Cusco, d'où peu à peu ils conquesterent la terre que nous appellons Peru, & passerent plus outre que Quitto, iusques à la riuiere de Pasto, vers le Nort, & paruindrent iusques à Chillé vers le Sud, qui seroient presque mil lieuës de long. Il s'estendoit en largeur iusques à la mer du Sud qui leur est au Ponant, & iusques aux grandes cãpagnes qui sont de l'autre part de la chaine des Andes, où l'õ voit encor auiourd'huy le chasteau qui se nõme le Pucara de l'Ingua, qui est vne forteresse qu'il fit bastir pour defence & frontiere vers l'Orient. Les Inguas ne s'aduencerent point plus outre de ceste part, pour l'abondance des eaux, marescages, lacs, & riuieres qui courent

en ces lieuës,de ſorte que la largeur de ce Royaume ne ſeroit pas droictement de cent lieuës. Ces Inguas ſurpaſſerent toutes les autres nations de l'Amerique, en police & gouuernement,& beaucoup d'auantage en valeur, & en armes, combien que les Canaris, qui eſtoient leurs mortels ennemis,& qui fauoriſerent les Eſpagnols, n'ayēt iamais voulu recognoiſtre ny confeſſer cet auantage ſur eux, de telle façon que ſi encor auiourd'huy ils viennēt à tōber ſur ce diſcours , & comparaiſons, & qu'ils ſoient vn peu inſtiguez, & animez, ils ſ'entretueront à milliers ſur ceſte diſpute, qui ſont les plus vaillans, ainſi qu'il eſt arriué en Cuſco. L'artifice & couleur de laquelle les Inguas ſe ſeruoient pour conqueſter & ſe faire Seigneurs de toute ceſte terre, fut en faignāt que depuis le Deluge vniuerſel, duquel tous les Indiens ont cognoiſſance, le monde auoit eſté reſtauré & repeuplé par ces Inguas, & que ſept d'iceux ſortirent de la cauerne de Pacaricambo, à raiſon dequoy tout le reſte des hommes leur deuoient tribut & vaſſellage, comme à leurs progeniteurs : outre cela ils diſoient & affermoient qu'eux ſeuls tenoiēt la vraye religion, & ſçauoiēt comment Dieu deuoit eſtre ſeruy & honoré, & que pour ceſte occaſion ils y deuoient inſtruire tous les hommes. C'eſt vne choſe infinie que le fondement qu'ils donnent à leurs couſtumes & ceremonies, & y auoit en Cuſco plus de quatre cents oratoires, comme en vne terre ſaincte, & tous les lieux y eſtoient rēplis de leurs myſteres. Comme ils alloient conqueſtans les Prouinces, auſſi alloiēt-ils introduiſans les meſmes Guacas,

& couſtumes. En tout ce Royaume le principal idole qu'ils adoroient, eſtoient le Viracocha, Pachayachachic, qui ſignifie Createur du monde, & apres luy le Soleil. C'eſt pourquoy ils diſoient que le Soleil receuoit ſa vertu & ſon eſtre du Createur, ainſi que les autres Guacas, & qu'ils eſtoient interceſſeurs enuers luy.

Du premier Ingua, & de ſes ſucceſſeurs.

CHAP. XX.

LE premier homme que les Indiens racontẽt eſtre le commencement, & le premier des Inguas, fut Mangocapa, duquel ils feignent qu'apres le deluge il ſortoit de la cauerne, ou feneſtre de Tãbo, qui eſt eſloignee de Cuſco, enuiron de cinq ou ſix lieuës. Ils diſent que ceſtuy là donna commencement à deux principaux lignages, & familles d'Inguas, les vns deſquels furent appellez Hanancuſco, & les autres Vrincuſco. Du premier lignage vindrent les Seigneurs, qui conqueſterent & gouuernerẽt ceſte prouince, & le premier qu'ils font chef, & ſouche du lignage de ces Seigneurs que ie dis, s'appelloit Ingaroca, lequel fonda vne famille, ou Aillo, qu'ils appellent, nommee Viçaquiquirao. Ceſtuy là encor qu'il ne fuſt pas grand ſeigneur, ſe ſeruoit neantmoins auec de la vaiſſelle d'or, & d'argent, & ordonna en mourant, que tout ſon treſor fuſt deſtiné pour le ſeruice de ſõ corps, & pour la nourriture de ſa famille: ſon ſucceſſeur en fit de meſme, & ſe tourna ceſte façon de faire, en couſtume generale, comme i'ay dit, que nul Ingua ne peut heriter des biẽs & maiſon de ſon pre-

deceſſeur,mais qu'il fondaſt vne nouuelle maiſon. Au temps de cet Inguaroça, les Indiens auoient des idoles d'or,& luy ſucceda Yaguarguaque, hõme deſia vieil, & diſent qu'il eſtoit appellé de ce nom là, qui ſignifie larme de ſang, pour ce que ayant eſté vne fois vaincu, & prins par ſes ennemis, de dueil & ennuy il en pleura du ſang. Il fut enterré en vn bourg appellé Paullo, qui eſt au chemin d'Omaſuyo, & fonda la famille appellee Aocaillipanaca. A ceſtuy ſucceda vn ſien fils Viracocha, Ingua, qui fut fort riche, & fit faire beaucoup de vaiſſelle d'or,& d'argent:il fonda le lignage,ou famille de Coccopanaca. Ganſalles Pizarre chercha le corps de ceſtuy cy, pour la renommee du grand threſor qui eſtoit enterré auec luy, & apres auoir donné de cruels tourments à pluſieurs Indiẽs, en fin il le trouua en Xaquixaquana, où le meſme Pizarre fut apres vaincu en bataille, prins, & fait executer par le preſident Guaſca. Gonſalles Pizarre fit bruſler le corps de ce Viracocha Ingua, & les Indiens prindrent depuis ſes cendres, leſquelles ils mirent en vn petit vaze, & les conſeruerent,y faiſans de grands ſacrifices,iuſqu'à ce que Polo y remedia,& aux autres idolatries qu'ils faiſoient ſur les corps des autres Inguas, leſquels auec vne admirable addreſſe & diligence, il tira des mains des Indiens,les trouuans fort entiers,& fort embauſmez,enquoy il eſteignit vn grand nõbre d'idolatries, qu'ils y faiſoient. Les Indiens trouuerent mauuais,que cet Ingua ſ'intitulaſt Viracocha, qui eſt le nom de leur dieu, & luy pour ſ'en excuſer, il leur fit entendre, que le meſme Viracocha luy eſtoit apparu en ſonge, qui luy auoit

commandé de prendre son nom. A cestuy succeda Pachacuti Ingua Yupangui, qui fut fort valeureux conquerant, & grand politique, inuenteur de la plus grande partie des coustumes, & superstitions de leur idolatrie, comme ie diray incontinant.

De Pachacuti Ingua Yupangui, & de ce qui aduint depuis son temps iusques à Guaynacapa.

CHAP. XXI.

PAchacuti Ingua Yupangui regna soixante & dix ans, & conquesta beaucoup de pays. Le commencement de ses cõquestes fut par le moyẽ d'vn sien frere aisné, qui ayant du viuant de son pere tenu la seigneurie, & de son consentement faisoit la guerre, fut desconfit en vne bataille qu'il eust contre les Changuas, qui est la nation qui possedoit la vallee d'Andaguayllas, distante de trente ou quarante lieües de Cusco, sur le chemin de Lima. Cest aisné ayant ainsi esté desconfit, se retira auec peu d'hommes, ce que voyant son frere puisné, Ingua Yugangui, pour se faire seigneur, inuenta & mit en auant, qu'vn iour luy estant seul & ennuyé, le Viracocha createur, auoit parlé à luy, se plaignant que conbien qu'il fust le seigneur vniuersel, & createur de toutes choses, & qu'il eust fait le Ciel, le Soleil, le monde & les hommes, & que tout fust sous sa puissance, toutesfois ils ne luy rendoient l'obeissance qu'ils deuoient, au contraire ils honoroient & adoroient esgalement le Soleil, le Tonnerre, la Terre, & les autres choses qui n'auoient aucune autre

vertu, que celle qu'il leur departoit & qu'il luy faisoit sçauoir, qu'au Ciel où il estoit, l'on l'appelloit Viracocha Pachayachachic, qui signifie Createur vniuersel, & afin que les Indiens creussent que c'estoit chose vraye, qu'il ne doutast, bien qu'il fust tout seul, de leuer des hõmes soubs ce tiltre, qu'il luy donneroit la victoire contre les Changuas, quoy qu'ils fussent pour lors victorieux, & en si grand nombre, & le feroit Seigneur de ces Royaumes, pource qu'il luy ennoyeroit des hommes qui luy aideroient sans estre veus, & fit tant que sur ceste couleur & fantaisie, il commença d'assembler vn grãd nombre de peuple, dont il dressa vne puissante armee, auec laquelle il obtint la victoire, se faisant seigneur du Royaume, ostant à son pere, & à son frere la seigneurie. Puis apres il conquesta, & desconfit les Changuas, & dés lors il ordõna que le Virachocha seroit tenu pour seigneur vniuersel, & que les statuës du Soleil & du Tonnerre, luy feroit reuerence, & honneur. Dés ce temps aussi l'on commença de mettre la statuë du Virachocha plus haut que celle du Soleil, du Tonnerre, & du reste des Guacas. Et iaçoit que cet Ingua Yupangui eust donné des metairies, terres, & bestiaux au Soleil, au Tonnerre, & autres Guacas, il ne dedia toutesfois aucune chose aux Viracocha, donnant pour raison, qu'il n'en auoit point de besoing; par ce qu'il estoit seigneur vniuersel, & createur de toutes choses. Il declara à ses soldats apres l'ẽtiere victoire des Chãguas, que ce n'auoiẽt point esté eux qui auoient vaincu, mais certains hommes barbus, que le Virachoca luy auoit enuoyez, & que personne ne les auoit peu voir que

luy, lesquels du depuis s'estoient conuertis en pierres, parquoy il cōuenoit les chercher, & qu'il les recognoistroit bien, & par ce moyen assembla & ramassa aux montagnes vne grande multitude de pierres, qu'il choisit, & les mit pour Guacas, lesquels ils adoroiēnt, & leur sacrifioient, ils les appellerent les Pururaucas, & les portoient en la guerre auec grande deuotion, tenans pour certain qu'ils auoient obtenu la victoire par leur aide. L'imagination & fiction de cet Ingua, eust tant de puissance, que par ce moyen il obtint de fort belles victoires. Cestuy fonda la famille appellée Ynacapanaça, & fit vne grāde statuë d'or, qu'il appella Indiillapa, laquelle il mit en vn brancard d'or, fort riche, & de grand prix, duquel or les Indiēs prindrent beaucoup pour porter à Xaxamalca, pour la liberté & raçō d'Atahulpa, quand le Marquis Frāçois Pizarre le tint prisonnier. Le Licentié Polo trouua en Cusco dans sa maison, ses seruiteurs & Mamacomas, qui seruoiēt à sa memoire, & trouua que le corps auoit esté transporté de Patallacta, à Totocache, où depuis les Espagnols ont fondee la paroisse S. Blas. Ce corps estoit si entier, & bien accommodé, auec certain betum, qu'il sembloit estre tout vif. Il auoit les yeux faits d'vne petite toille d'or, si proprement agēcee, qu'ils sembloiēt des propres yeux naturels. Il auoit en la teste vn coup de pierre qu'il eust en vne guerre, & estoit gris, & chenu, sans auoir perdu vn seul cheueu, nō plus que s'il ne fust mort que de ce iour là mesme, combien qu'il y eust plus de soixante & dixhuict ans qu'il estoit decedé. Le susdict Polo enuoya ce corps auec ceux de quelques autres Inguas, en la

cité de Lima, par le commandement du Viceroy, le Marquis de Canette, qui estoit chose fort necessaire, pour desraciner l'idolatrie de Cusco, & plusieurs Espagnols ont veu ce corps, auec les autres en l'hospital sainct André, que fonda ce Marquis, combien qu'ils fussent desia biẽ gastez. Dom Philippe Caritopa, qui fut arriere-fils, ou bisarriere fils de cet Ingua, affermoit que les richesses que celuy laissa à sa famille, estoiẽt grandes, & qu'elles deuoiẽt estre en la puissance des Yanaconas, Amaro & Toto, & autres. A cet Ingua succeda Topainguá Yupangui, auquel vn sien fils appellé de mesme nom succeda, qui fonda la famille appellee Capac Aillo.

Du plus grand & plus illustre Ingua, appellé Guaynacapa.

CHAP. XXII.

A Ce dernier Ingua, succeda Guaynacapa, qui vaut autant à dire que ieune homme, riche & valeureux, & fut tel à la verité plus que nul de ses predecesseurs, ny de ses successeurs. Il fut fort prudent, & mit vn fort bon ordre, par tous les endroits de son Royaume, fut homme hardy & determiné, vaillant & fort heureux en guerre. Parquoy il obtint de grandes victoires, il estendit son Royaume beaucoup plus que tous ses predecesseurs ensẽble n'auoient fait, & mourut au Royaume de Quitto, qu'il auoit conquesté, estant esloigné de sa Cour de quatre cens lieuës. Les Indiens l'ouurirent apres son decez, & en laisserent le cœur & les entrailles en Quitto, & le corps fut

apporté en Cuſco, lequel fut mis au renommé Temple du Soleil. L'on voit encor auiourd'huy pluſieurs edifices, chauſſees, forterelles, & œuures notables de ce Roy, & fonda la famille de Teme Bamba. Ce Guaynacapa fut adoré des ſiens pour Dieu, eſtant encor en vie, choſe que les vieillards afferment, & qui ne ſ'eſtoit point faicte à l'endroit d'aucun de ſes predeceſſeurs. Quand il mourut, ils tuerent mil perſonnes de ſa maiſon, pour l'aller ſeruir en l'autre vie, leſquels mouroient ainſi fort volontiers, pour aller à ſon ſeruice. Tellement que pluſieurs ſ'offroient à la mort, pour le meſme effect, outre ceux qui y eſtoient deſtinez. Et eſtoit vne choſe admirable, que ſa richeſſe & ſon threſor. Et d'autant que peu de temps apres ſa mort, les Eſpagnols y entrerent, les Indiens prirent beaucoup de peine pour faire diſparoiſtre le tout, combien qu'il y en euſt vne grande partie qui fut portee à Xamalca, pour la rançon de Atahulpa ſon fils. Quelques hommes dignes de foy, affer-ment qu'il auoit en Cuſco plus de trois cens fils, & arriere fils. Sa mere appellee Mamaoello fut entr'eux fort eſtimee. Polo enuoya en Lyma les corps d'icelle, & de Guaynacapa, fort bien embauſmez, & deſracina vne infinité d'idolatrie, que l'on faiſoit en cet endroit. A Guaynacapa ſucceda en Cuſco vn ſien fils nommé Titocuſſigualpa, qui depuis ſ'appella Guaſpar Ingua, ſon corps fut bruſlé par les Capitaines de Atahulpa, qui fut auſſi fils de Guaynacapa, & lequel ſe rebella en Quitto contre ſon frere, & marcha contre luy auec vne puiſſante armee.
Il arriua que Quiſquits & Chilicuchi, Capi-

taines de Atahulpa prindrent Guaſpar Ingua, en la cité de Cuſco, apres qu'il eut eſté receu pour ſeigneur & Roy (car il eſtoit le legitime ſucceſſeur) ce qui cauſa en tout ſon Royaume vn grand dueil, ſpecialement en ſa Cour. Et comme touſiours en leurs neceſſitez ils auoient recours aux ſacrifices, ne ſe trouuans alors aſſez puiſſans pour mettre leur ſeigneur en liberté, tant pour les forces des Capitaines qui le prindrẽt, comme pour la groſſe armee qui venoit auec Atahulpa, ils delibererent (voire quelques vns diſent que ce fut par le commandement de cet Ingua) de faire vn grand & ſolemnel ſacrifice au Viracocha, Pachayachachic, qui ſignifie createur vniuerſel, luy demandant que puis qu'ils ne pouuoient deliurer leur ſeigneur, il enuoyaſt du Ciel des hommes qui le deliuraſſent de priſon. Et comme ils eſtoient en grande eſperance ſur ce ſacrifice, il leur vint nouuelle, comme vn certain peuple qui eſtoit venu par mer, auoit mis pied à terre, & prins priſonnier Atahulpa, pour ceſte occaſion ils appellerent les Eſpagnols Viracochas, croyans qu'ils eſtoient hommes enuoyez de Dieu, tant pour le petit nombre qu'ils eſtoient à prendre Atahulpa en Xaxamalca, comme pour ce que cela aduint incontinent apres leur ſacrifice ſuſdit fait au Virachocha. Et de là vint qu'ils commencerent d'appeller les Eſpagnols Viracochas, comme ils le font auiourd'huy. Et à la verité, ſi nous leur euſſions donné vn bon exemple, & tel que nous deuions, ces Indiens auoient bien rencontré, diſans que c'eſtoient hõmes enuoyez de Dieu. Et eſt vne choſe conſiderable, que la grandeur & prouidence diuine, cõme

il diſpoſa

il dispoſa l'entree des noſtres au Peru, laquelle euſt eſté impoſſible, n'euſt eſté la diſſenſion des deux freres, & de leurs partiſans, & l'opinion ſi grande qu'ils eurẽt des Chreſtiens, comme d'hommes du Ciel, obligez certes en gaignant la terre des Indes à prendre peine de faire gaigner beaucoup d'ames au Ciel.

Des derniers ſucceſſeurs des Inguas.

CHAP. XXIII.

LE reſte de ce ſuject eſt aſſez amplemẽt traité par les autheurs Eſpagnols aux hiſtoires des Indes, & d'autant que cela eſt outre la preſente intention, ie diray ſeulement de la ſucceſſion qu'il y eut des Inguas. Atahulpa eſtant mort en Xaxamalca, & Guaſcar en Cuſco, & François Pizarre auec les ſiens, s'eſtant emparé du Royaume, Mangocapa, fils de Guaynacapa, les aſſiegea en Cuſco, & les tint fort preſſez, mais en fin il quitta tout le pays, & ſe retira en Vilca-bamba, aux mõtagnes eſquelles il ſe maintint, à cauſe de l'aſpreté, & difficile accez d'icelles, & là demeurerent les ſucceſſeurs Inguas, iuſques à Amaro, qui fut prins & executé en la place de Cuſco, auec vne incroyable douleur, & regret des Indiens, voyans publiquement faire iuſtice de celuy qu'ils tenoiẽt pour ſeigneur. Apres cela l'on en empriſonna d'autres du lignage de ces Inguas; i'ay cogneu Dom Charles, petit fils de Guaynacapa, & fils de Polo, qui ſe fit baptiſer, & fauoriſa touſiours les Eſpagnols contre Mangocapa ſon frere. Lors que le Marquis de Canette gouuernoit en ce pays, Sarritopaingua

sortit de Vilcabamba, & vint soubs asseurance à la cité des Roys, où luy fut dõnee la vallee Yucay, & d'autres choses, à quoy succeda vne sienne fille. Voila la succession qui est auiourd'huy cogneüe de ceste si grande & riche famille des Inguas, desquels le regne dura plus de trois cens ans, où l'on conte onze successeurs en ce Royaume, iusques à ce qu'il cessa du tout, en l'autre partiallité & Vrincusco, qui comme a esté dit cy dessus, eut son origine mesme du premier Mangocapa, l'on conte huict successeurs en ceste maniere. A Mangocapa succeda Cinthoroca, à cestuy Capac Yupangui, à cestuy Lluqui Yupangui, à cestuy Maytacapaeste Tarcogumam, auquel succeda vn sien fils, qu'ils ne nomment point, à ce fils succeda Dom Iean Tambo Maytapanaca. Cela suffise pour l'origine & succession des Inguas, qui gouuernerent la terre du Peru, auec ce qui a esté dit de leurs loix, gouuernement, & maniere de viure.

De la maniere de Republique qu'auoient les Mexiquains.

CHAP. XXIIII.

COMBIEN que l'on pourra voir par l'histoire qui sera escrite du Royaume, succession, & origine des Mexiquains, leur maniere de Republique & gouuernement, si est-ce toutesfois que ie diray icy sommairement ce qui me semblera plus remarquable en general, dont il sera cy apres plus amplemẽt discouru en l'histoire. La premiere chose par laquelle on peut iuger que le gouuernement des Mexiquains a esté fort politic, est l'or-

dre qu'ils auoient, & gardoient inuiolablement d'eslire vn Roy. Pour ce que depuis le premier qu'ils eurent, appellé Acamapach, iusques au dernier qui fut Moçuma, second de ce nom, il n'y en eut aucun qui vint au Royaume par droit de succession, ains seulement y venoient par vne legitime nomination, & eslection. Ceste eslection au commẽcement estoit aux voix du commun, combien que les principaux fussent ceux qui conduisoient l'affaire. Du depuis au temps d'Yscoalt quatriesme Roy, par le conseil & ordre d'vn sage & valeureux homme, qu'ils auoient appellé Tlacael, il y eut quatre electeurs certains & arrestez, lesquels auec deux seigneurs, ou Roys, sujects au Mexiquain, qui estoient celuy de Tescaco, & celuy de Tacuba, auoient droit de faire ceste eslection. Ils eslisoient ordinairement pour Roys, des ieunes hommes, pource que les Roys alloient tousiours à la guerre, & estoit presque la principalle occasion pourquoy ils les vouloient. C'est pourquoy ils prenoient garde qu'ils fussent propres & idoines à la guerre, & qu'ils prinssent plaisir, & se glorifiassent en icelle. Apres l'eslection ils faisoient deux manieres de festes, l'vne en prenant possession de l'estat Royal, pour laquelle ils alloient au Temple, & faisoient de grandes ceremonies, & sacrifices sur le brasier appellé diuin, où il y auoit tousiours du feu deuant l'autel de l'idole, & apres quelques rhetoriciens qui s'estudioent en cela, faisoient plusieurs oraisons & harangues. L'autre feste & la plus solemnelle, estoit de son couronnement, pour laquelle il deuoit premierement vaincre en

bataille,& amener vn certain nombre de captifs, que l'on deuoit sacrifier à leurs dieux,& entroit en triomphe auec vne grande pompe,luy faisans vne solemnelle reception, tant ceux du Temple, lesquels alloient tous en procession, touchans & ioüans de plusieurs sortes d'instrumens,& encensans & chantans comme les seculiers,& les Courtisans,qui sortoient auec leurs inuentions à receuoir le Roy victorieux. La couronne & enseigne Royalle estoit en façon de mitre pardeuant, & estoit par derriere couppee, de sorte qu'elle n'estoit pas toute ronde, car le deuãt estoit plus haut, & alloit s'esleuant comme en pointe. Le Roy de Tescuco auoit le priuilege de couronner de sa main le Roy de Mexique. Les Mexiquains ont esté fort loyaux & obeissans à leurs Roys, & ne se trouue point qu'ils leur ayent fait de trahison. Les histoires racontent seulement, qu'ils tascherent de faire mourir par poison, leur Roy appellé Ticocic, pour auoir esté coüard & de peu d'effect. Mais il ne se trouue point qu'il y ait eu entr'eux de dissension, & partialitez par ambition, combien que ce soit chose assez ordinaire ès communautez: au contraire elles racontent, comme l'on verra en son lieu, qu'vn homme le meilleur des Mexiquains, refusa le Royaume, luy semblant qu'il estoit expedient à la Republique d'auoir vn autre Roy. Au commencement que les Mexiquains estoient encor pauures, & assez petits cõpagnõs,les Roys estoient fort moderez à leur entretien, & en leur cour,mais comme ils augmenterent en pouuoir,ils augmenterẽt aussi en appareils & en magnificẽce,iusques à paruenir à la grã-

deur de Moteçuma, lequel quand il n'eust eu autre chose que la maison des animaux, c'estoit vne chose assez superbe, & telle qu'õ n'en a iamais veu d'autre semblable. Car il y auoit en ceste sienne maison de toutes sortes de poissons, d'oiseaux de Xacamamas, & de bestes, comme en vne autre arche de Noé. Pour les poissõs de mer il y auoit des estangs d'eauë sallee, & pour ceux des riuieres, des estãgs d'eauë douce. Les oiseaux de proye y auoiét leurs viandes, & les bestes fieres aussi en fort grande abondance, & grand nombre d'Indiens estoiét occupez à entretenir ces animaux. Quãd il voyoit qu'il n'estoit pas possible d'entretenir ou nourrir quelque sorte de poissõ, d'oiseaux, ou de beste sauuage, il en faisoit faire l'image & la semblance richement taillee en des pierres precieuses, en argẽt, en or, en marbres ou en pierre: & pour toutes sortes d'entretiens, il auoit des maisons & palais diuers, les vns de plaisir, les autres de dueil & tristesse, & les autres pour y traitter les affaires du Royaume. Il y auoit en ces palais plusieurs chambres, selon la qualité des seigneurs qui le seruoient auec vne estrange ordre & distinction.

Des tiltres & dignitez qui estoient entre les Mexiquains.

CHAP. XXV.

LEs Mexiquains ont esté fort curieux de departir les grades & dignitez entre les nobles & les seigneurs, afin que l'on recogneust ceux d'étr'eux, ausquels l'on deuoit faire plus d'honneur. La dignité des quatre eslecteurs, estoit celle qui

estoit la plus grande & la plus honorable, apres le Roy, & les eslisoit-on incontinent apres l'ellectiõ du Roy. Ils estoient ordinairement frere ou fort proches parens du Roy, & les appelloient Tlacohecalcalt, qui signifie Prince de laces que l'on iette ou darde, qui est vne sorte d'armes, dont ils vsoiẽt souuent. La dignité d'apres estoit celle de ceux qu'ils appelloient Tlacatecati, qui est à dire, circõciseurs ou coupeurs d'hommes. La troisiesme dignité estoit de ceux qu'ils appelloient Ezuahuacalt, qui signifie espandeur de sang par esgratignement. Tous lesquels tiltres & dignitez estoient exercez des hommes de guerre. Il y auoit vn autre quatriesme intitulé Tlilancalqui, qui vaut autant à dire, que seigneur de la maison noire, ou de la noirceur, à cause d'vn certain encre, duquel les prestres s'oignoient, & qui seruoit en leurs idolatries. Toutes ces quatre dignitez estoient du grãd conseil, sans l'aduis desquels le Roy ne faisoit ny pouuoit faire aucune chose d'importãce, & le Roy estant mort l'on en deuoit eslire en sa place vn qui fust en quelqu'vne de ces quatre dignitez. Il y auoit aussi outre ceux là d'autres conseils, & audience, & disent quelques vns qu'il y en auoit autant comme en Espagne, & qu'il y auoit diuers sieges & iurisdictions auec leurs conseillers & alcades de cour, & d'autres qui leur estoient souzmis, comme corrigidors, alcades maieurs, Lieutenans & Alguasits maieurs, & d'autres, qui estoient encor inferieurs & souzmis à ceux-cy auec vn fort bel ordre. Tous lesquels despandoient des quatre premiers Princes qui assistoient au Roy. Ces quatre tant seulement auoient la iurisdiction & puis-

ſance de condamner à la mort, & les autres leur enuoyoient des memoires des ſentences qu'ils dõnoient: Au moyen dequoy en certain temps l'on faiſoit entendre au Roy tout ce qui ſe paſſoit en ſon Royaume. Il y auoit meſme vn bon ordre & police eſtablie ſur le reuenu du Royaume: car il y auoit des officiers departis par toutes les prouinces, comme des Receueurs, & Treſoriers, qui recueilloient les tributs & rentes Royales. L'õ portoit le tribut en la cour pour le moins de mois en mois, lequel tribut eſtoit de tout ce qui croiſt & s'engendre en la terre, & en la mer tant de ioyaux & d'habits, que de viandes. Ils eſtoient fort ſoigneux de mettre vn bon ordre en ce qui touche leur religion, ſuperſtition & idolatries: & pour ceſte occaſion y auoit vn grand nombre de miniſtres qui auoiẽt la charge d'enſeigner au peuple les couſtumes & ceremonies de leur Loy. C'eſt pourquoy ſur ce qu'vn preſtre Chreſtiẽ vn iour ſe plaignoit que les Indiens n'eſtoient pas bons Chreſtiens, & ne profitoient point à la loy de Dieu: Vn vieillard Indien luy reſpondit fort à propos en ces termes: *Que les preſtres* (dit-il) *emploient autant de ſoin & de diligence à faire les Indiens Chreſtiens, que les miniſtres des idoles emploient à enſeigner leurs ceremonies: car auec la moitié du ſoin qu'ils y prendront, ils nous rendront les meilleurs Chreſtiens du monde, pource que la loy de Ieſus-Chriſt eſt beaucoup meilleure: mais les Indiens ne l'apprenent point à faute de gens qui la leur enſeignent.* Enquoy certainement il diſt verité, à noſtre grand'honte & confuſion.

Comment les Mexiquains faisoient la guerre, & de leurs ordres de Cheuallerie.

CHAP. XXVI.

Les Mexiquains donnoient le premier lieu d'honneur à l'art & professiõ militaire: c'est pourquoy les nobles estoient les principaux soldats, & les autres qui n'estoient point nobles par la valeur & reputatiõ qu'ils acqueroiẽt en guerre, paruenoient en des dignitez & honneurs: de sorte qu'ils estoient tenus pour nobles. Ils donnoient de belles recompenses à ceux qui auoient fait valeureusement, lesquels iouissoient de priuileges que nul autre ne pouuoit auoir: ce qui les encourageoit beaucoup. Leurs armes estoient des rasoirs de caillous aigus & trenchans, qu'ils mettoient des deux costez d'vn baston, qui estoit vne arme si furieuse, qu'ils affermẽt que d'vn seul coup ils en coupoient le col à vn cheual. Ils auoient de fortes & pesantes massues, des lances en façon de piques, & d'autres façons de dards à ietter, à quoy ils estoient fort adroits, & faisoient la plus-part de leur combat auec des pierres. Ils auoient pour armes deffensiues de petites rondelles ou escus, & quelque façon de sallades & morions enuironnez de plumes. Ils se vestoient de peaux de tygres ou lyons, & d'autres animaux sauuages. Ils venoient incontinent aux mains auec l'ennemy, & estoient fort exercez à courir & à luter. Car leur principale façon de vaincre n'estoit pas tant en tuant comme en prenant des captifs, desquels ils se seruoient en leurs sacrifices, comme il a esté dit.

Moteçuma mit la cheuallerie à son plus haut poinct, en instituant certains ordres militaires, comme de commandeurs, auec certaines marques & enseignes. Les plus honnorables d'entre les Cheualiers estoient ceux qui portoiēt la couronne de leurs cheueux attachee auec vn petit lizet rouge, & auec vn riche plumache, d'où pendoient sur leurs espaulles des rameaux de plumes, & des bourrelets de mesme. Ils portoient autant de ces bourrelets cõme ils auoient fait d'actes signalez en guerre. Le Roy mesme estoit de cest ordre de Cheuallerie, comme l'on peut voir en Chapultepec, où estoient Moteçuma & son fils accoustrez de ces façons de plumaches, taillez en vne roche, qui est chose digne de voir. Il y auoit vn autre ordre de Cheuallerie, qu'ils appelloient les lyons & les tygres, lesquels estoient communément les plus valureux, & qu'on remarquoit le plus en guerre, où ils alloient portãs tousiours leurs marques & armoiries. Il y auoit d'autres Cheualiers, comme les Cheualiers Gris, qui n'estoient en telle estime comme ceux-cy, lesquels auoient les cheueux coupez en rond par dessus l'oreille. Ils alloient à la guerre portans de mesmes marques que les autres Cheualiers, toutesfois ils n'estoient point armez que iusques à la ceinture, mais les plus honorables s'armoient entierement. Tous les Cheualiers pouuoient porter de l'or & de l'argent, & se vestir de riche cotton, se seruir de vases peints & dorez, & porter des souliers à leur mode; mais le commun peuple ne pouuoit se seruir que de vases de terre, ne leur estant pas permis de porter des souliers, & ne

pouuoient ſe veſtir que de Nequen, qui eſt vne matiere groſſiere. Chacun ordre de ces Cheualiers auoit ſon logis au Palais, marqué de leurs marques, le premier eſtoit appellé le logis des Princes, le ſecond des Aigles, le troiſieſme des Lyons & tygres, & le quatrieſme des gris. Les autres officiers communs, eſtoient en bas, logez en de moindres logis: & ſi quelqu'vn ſe logeoit hors de ſon lieu, il encouroit peine de mort.

Du grand ordre & diligence que les Mexiquains employoient à nourrir la ieuneſſe.

CHAP. XXVIII.

IL n'y a choſe qui m'aye donné plus d'occaſion d'admirer, ny que i'aye trouuee plus digne de loüange & de memoire que l'ordre & le ſoing que les Mexiquains auoient à nourrir leurs enfans. Car ils recognoiſſoient bien que toute la bonne eſperance d'vne Republique, conſiſte en la nourriture & inſtitution de la ieuneſſe, ce que Platon traicte aſſez amplement en ſes liures, *De legibus*. Et pour ceſte occaſion ils ſ'eſtudierent & prindrent peine d'eſloigner leurs enfans des delices, & de la liberté, qui ſont les deux peſtes de cet aage, en les occupans en des exercices honneſtes & profitables. Pour cet effect, il y auoit aux Temples vne maiſon particuliere d'enfans, comme des eſcholles, ou colleges, qui eſtoit ſeparee de celles des ieunes hommes, & des filles du Temple, dont nous auons amplement traicté cy-deuant. Il y auoit en ces eſcholles vn grand nombre d'enfans, que leurs peres y menoient vo-

lontairement, lesquels auoient des pedagogues & maistres qui les enseignoient en tous louables exercices, à estre bien nourris, porter respect aux superieurs, à seruir & à obeyr, leur donnans à ceste fin certains preceptes & enseignements. Et afin qu'ils fussent aggreables aux Seigneurs, ils leur apprenoient à chanter & à dançer, & les dressoiēt aux exercices de la guerre, qui à tirer vne flesche, vn dard, ou baston bruslé par le bout, & à bien manier vne rondelle & vne espee. Ils ne les laissoient gueres dormir, afin qu'ils s'accoustumassent au trauail dés l'enfance, & qu'ils ne fussent point hommes de delices. Outre le nombre cōmun de ces enfans, il y auoit aux mesmes colleges d'autres enfans des Seigneurs, & nobles, lesquels estoient plus particulierement traictez. On leur portoit leur manger & ordinaire de leurs maisons, & estoient recommandez à des vieillards & anciens, pour auoir esgard sur eux, lesquels continuellement les admonestoient d'estre vertueux, de viure chastement, d'estre sobres au manger, de ieusner, & de marcher posément, & auec mesure. Ils auoient accoustumé de les exercer au trauail, & en des exercices laborieux: & quand ils les voyoiēt instruits en tous ces exercices, ils consideroient attentiuement leur inclination, & s'ils en voyoient quelques vns auoir l'inclination à la guerre, apres qu'ils auoient atteint l'aage suffisant, ils recherchoient l'occasion de les esprouuer, en les enuoyant à la guerre, sous couleur de porter des viures & des munitiōs aux soldats, afin qu'ils veissēt là ce qui s'y passoit, & le trauail que l'on y enduroit. Et afin qu'ils perdissēt

la crainte, ils les chargeoient aussi de pesants fardeaux, afin que monstrans leur courage en cela, ils fussent plus facilement receus en la compagnie des soldats. Par ce moyen il auenoit à plusieurs d'aller chargez à l'armee, & retourner Capitaines auec marques d'honneur. Quelques vns d'iceux se vouloient tellement faire paroistre qu'ils demeuroient prins ou morts , & tenoient pour moins honorable de demeurer prisonniers. C'est pourquoy ils se faisoient plustost mettre par pieces que de tomber captifs entre les mains de leurs ennemis. Voila comment les enfans des Nobles qui auoient l'inclination à la guerre y estoient employez. Les autres qui auoiẽt leur inclination aux choses du Temple, & pour le dire, à nostre mode, à estre Ecclesiastiques, apres qu'ils auoiẽt atteint l'aage suffisant, estoient tirez du college, & les mettoit-on au logis du Temple, qui estoit pour les Religieux, & leur dõnoit-on alors leurs ordres & marques d'Ecclesiastiques. Là ils auoiẽt leurs prelats & maistres, qui leur enseignoient ce qui estoit de la profession, où ils deuoient demeurer, y ayans esté dediez. Ces Mexiquains prenoiẽt vn grand soing à nourrir les enfans, que si auiourd'huy ils suiuoient encor cet ordre, en fondant des maisons & colleges, pour l'instruction de la ieunesse, sans doute que la Chrestienté floriroit beaucoup entre les Indiens. Quelques personnes pieuses l'ont commencé, & le Roy & son Conseil l'ont fauorisé, mais d'autant que c'est vne chose où il n'y a point de profit, il s'auance bien peu, & y va-l'on assez froidement. Dieu nous vueille esclaircir les yeux, afin que nous voyons

que cela eſt à noſtre confuſion, veu que nous autres Chreſtiens ne faiſons point ce que les enfans des tenebres faiſoient à leur perdition, enquoy nous nous oublions de noſtre deuoir.

Des feſtes, & dances des Indiens.

CHAP. XXVIII.

D'AVTANT que c'eſt vne choſe qui deſpend en partie du bon gouuernement, d'auoir en la Republique quelques ieux & recreations, quãd il en eſt temps; il ne ſera mal à propos que nous racontions ſur ceſte matiere, ce que faiſoient les Indiens, principalement les Mexiquains. L'on n'a point deſcouuert ès Indes aucune nation qui viue en communautez, qui n'ait ſon entretien & ſa recreation, en ieux, dançes, & exercices de plaiſir. I'ay veu au Peru des ieux qu'ils faiſoient en façon de combat, auſquels les hommes des deux coſtez ſ'enflamboient quelquesfois d'vne telle façon que bien ſouuẽt leur Paella (qui eſtoit le nom de cet exercice) venoit à eſtre dangereuſe. I'ay veu auſſi pluſieurs ſortes de dançes, eſquelles ils contre-faiſoient, & repreſentoient certains meſtiers & offices, comme de bergers, laboureurs, peſcheurs, & chaſſeurs, & faiſoient ordinairemẽt toutes ces dançes auec vn ſon & vn pas fort peſant & fort graue. Il y auoit d'autres dançes & maſcarades, qu'ils appelloient guacones, dont les maſques & les geſtes eſtoient pures repreſentations du diable. Il y auoit meſme des hommes qui dançoient ſur les eſpaulles les vns des autres en la façon qu'ils portent en Portugal, ce qu'ils

appellent les Paëllas. La plus grande partie de ces dances estoient superstitions & especes d'idolatrie, pource qu'ils honoroient leurs idoles & Guacas en ceste façon. Pour ceste occasion les Prelats se sont efforcez de leur oster le plus qu'ils ont peu de ces dances, combien qu'ils les laissent à cause qu'vne partie ne sont que jeux de recreation, car tousiours ils dancent, & ballent à leur mode. Ils vsent en ces dances de plusieurs sortes d'instrumẽs, dont les vns sont comme fleutes ou petits canons, les autres comme cornets entortillez: mais communémẽt ils y chantent tous à la voix, & y en a vn ou deux qui chantent premierement la chanson, puis tous les autres luy respondent. Quelques vnes de ces chansons estoiẽt fort ingenieusement composees, & contenants des histoires: d'autres estoient pleines de superstitions, & les autres n'estoient que pures folies. Les nostres qui conuersent entr'eux, ont essayé de mettre les choses de nostre saincte Foy en leur façon de chant. Ce qui a assez bien profité, d'autant qu'ils emploient les iours entiers à les chanter & reciter, pour le grand plaisir & contentement qu'ils prennent à ce chant. Ils ont mis mesmes à leur langue de nos compositions de musique, comme de huictains, chansons, & rondeaux, lesquels ils ont fort proprement tournez, qui est à la verité vn beau & fort necessaire moyen pour instruire le peuple. Ils appelloient communément au Peru des dances Tagui, és autres Prouinces Areittos, & en Mexique Mittotes. Et n'y a point eu en aucun autre lieu vne telle curiosité de ces ieux & dances, comme en la neufue

Eſpagne, où l'on voit encore auiourd'huy des Indiens ſi braues ſauteurs, que c'eſt vne choſe admirable. Les vns dancent ſur vne corde, les autres ſur vn pieu haut & droict en mille façons. Les autres auec la plante des pieds & des iarets, manient, iettent en haut & reçoiuent vn tronc fort peſant: ce qui ſemble incroyable, ſi ce n'eſt en le voyant. Ils font pluſieurs autres demonſtrations de leur grande agilité, en ſautant, voltigeant, faiſant des ſouples ſauts, tantoſt portans vn grand & peſant faix, tantoſt endurans des coups qui ſeroient ſuffiſants pour rompre du fer. Mais l'exercice de recreation le plus vſité entre les Mexiquains, eſt le ſolemnel Mitotté, qui eſt vne ſorte de bal qu'ils eſtimoient ſi braue & ſi honorable, que le Roy meſme y dançoit quelquesfois, non pas toutesſois par force, comme le Roy Dom Pedro d'Arragon, auec le Barbier de Valence. Ce bal ou Mittotté ſe faiſoit ordinairement és cours du Temple, & en celles des maiſons Royalles, qui eſtoient les plus ſpacieuſes. Ils poſoient au milieu de la court deux diuers inſtruments, vn qui eſtoit en façon de tambour, & l'autre en façon d'vn baril fait tout d'vne piece, & creuſé par dedans, leſquels ils mettoient ſur vne figure d'homme, ou d'animal, ou deſſus vne colomne. Ces deux inſtrumens eſtoient ſi bien accordez enſemble, qu'ils rendoiẽt en leur ſon vne aſſez bõne harmonie, & faiſoient auec ces inſtrumens pluſieurs & diuerſes ſortes d'airs & de chanſons. Ils chantoient & balloient tous au ſon & à la cadence de ces inſtrumens, d'vn ſi bel ordre & d'vn ſi bel accort, tant aux voix

qu'au mouuement des pieds, que c'estoit vne chose plaisante à voir. Ils faisoient en ces dances deux cercles ou rouës, l'vn desquels estoit au milieu, proche des instrumens, auquel les anciens & seigneurs chantoient & dançoient, sans presque se mouuoir : l'autre estoit du reste du peuple à l'entour, assez esloigné du premier, auquel ils dançoient deux à deux plus legerement, & faisoient diuerses façons de pas, auec certains sauts à la cadence. Tous lesquels ensemble faisoient vn fort grand cercle. Ils se vestoient pour ces dãces de leurs plus precieux habits & ioyaux, selon le moyen & pouuoir d'vn chacun, estimans cela vne chose fort honorable : & pour ceste occasion ils apprenoient ces dances dés leur enfance. Et combien que la plus grande part d'icelles se faisoient à l'honneur de leurs idoles, neantmoins cela n'estoit pas d'institution, mais comme il a esté dit, c'estoit vne recreation & passetemps pour le peuple. C'est pourquoy il n'est pas propre de les oster du tout aux Indiens, mais on doit bien prendre garde qu'ils n'y meslent parmy quelques superstitions. I'ay veu faire ce bal ou Mitotté en la court de l'Eglise de Topetzotlan, qui est vn bourg à sept lieuës de Mexique, & me sembla déslors que c'estoit chose bonne d'y occuper & entretenir les Indiens és iours de festes, puis qu'ils ont besoin de quelque recreation : & d'autant plus que celle-là est publique, & sans le preiudice d'autruy, il y a moins d'inconuenient qu'en d'autres qu'ils pourroient faire eux seuls, si l'on leur ostoit celles-là. C'est pourquoy il faut conclure, suiuant le Conseil du Pape Gregoire,

que

que c'eſt vne choſe fort propre de laiſſer aux Indiens ce qu'ils ont de couſtume & vſages, pourueu qu'ils ne ſoient point meſlez de leurs erreurs anciens, & de faire en ſorte que leurs feſtes & paſſe-temps s'acheminent à l'honneur de Dieu & des Saincts, deſquels ils celebrent les feſts. Cecy pourra ſuffire en general des mœurs & couſtumes politiques des Mexiquains. Et quant à leur origine, accroiſſement & Empire, d'autant que c'eſt vne matiere plus ample, & qui ſera belle & plaiſante d'entendre dés ſon commencement, nous en traitterons au liure ſuiuant.



LIVRE SEPTIEME DE L'HISTOIRE NATVRLLE ET MORALE des Indes.

Que c'est vne chose vtile d'entendre les actes & gestes des Indes, principalement ceux des Mexiquains.

CHAPITRE PREMIER.



OVTE histoire veritable bien escrite est tousiours profitable au Lecteur. Car comme dit le Sage: *Ce qui a esté est, & ce qui sera, est ce qui a esté.* Les choses humaines ont entr'elles beaucoup de ressemblance, & les vns se font sages, par ce qui arriue aux autres. Il n'y a peuple si barbare qui n'ait en soy quelque chose de bon & digne de loüange, ny Republique si bien ordonnee, où il n'y ait quelque chose à reprendre. C'est pourquoy quand il n'y auroit au re ruict en l'histoire & narration des faits des Indiens, que ceste commune vtilité d'estre vne histoire & relation des choses, lesquelles en effect de verité sont aduenuës, elle merite assez d'estre receuë comme chose vtile, & ne la doit-on pas reietter, pourtant si ce sont choses

des Indiens. Comme nous voyons que les autheurs qui traittent des choses naturelles, escriuent non seulement des animaux genereux, des plantes signallees, & des pierres precieuses, mais aussi des animaux vils, des herbes communes, des pierres & choses vulgaires, d'autant qu'il y a tousiours en icelles quelques proprietez dignes d'estre remarquees. Ainsi quand il n'y auroit autre chose en cecy que ie traitte, que d'estre vne histoire & non point des fables & fictions, c'est tousiours vn suject qui n'est pas indigne d'estre escrit ny d'estre leu. Il y a encor vne autre raison plus particuliere: c'est que l'on doit d'auantage estimer en cecy ce qui est digne de memoire, d'autant que c'est vne nation peu estimee, & d'autant mesme que c'est vne matiere differente de celle de nostre Europe, comme aussi le sont ces nations: enquoy nous deuons prendre plus de plaisir & de contentement d'entendre le fond de leur origine, leur façon de viure, leurs heureuses & malheureuses aduentures. Et n'est pas ceste matiere seulement plaisante & aggreable, mais aussi est vtile & profitable, principalement à ceux qui ont la charge de les regir & gouuerner: car la cognoissance de leurs actes inuite à dõner credit aux nostres, & enseigne en partie comment ils doiuent estre traittez, voire elle oste beaucoup du commun & sol mespris, auquel ceux de l'Europe les ont, ne iugeans pas que ces peuples ayent aucune chose de raison. Car certainement on ne peut mieux trouuer l'esclarcissement de ceste opinion, que par la vraye narration des faits & gestes de ce peuple. Ie traicteray dõc auec l'ayde du Seigneur,

le plus briefuement que ie pourray, de l'origine, progrez, & faits notables des Mexiquains, par où l'on pourra cognoistre le temps & la disposition que le haut Dieu voulut choisir pour enuoyer à ces nations la lumiere de l'Euangile de Iesus Christ son fils vnique nostre Seigneur, lequel ie supplie acheminer nostre petit trauail, de sorte qu'il puisse reüssir à la gloire de sa diuine grandeur, & à quelque vtilité de ces peuples, ausquels il a communiqué sa saincte loy Euangelique.

Des anciens habitans de la neufue Espagne, & comment les Nauatlacas y vindrent.

CHAP. II.

Les anciens & premiers habitans des Prouinces, que nous appellons neufue Espagne, furent des hommes fort barbares & sauuages, qui viuoient & s'entretenoient seulement de la chasse. A ceste occasion estoient appellez Chichimequas. Ils ne semoient ny ne cultiuoient point la terre, & ne viuoient point ensemble, d'autant que tout leur exercice estoit de chasser, enquoy ils estoient fort addroits. Ils habitoient aux plus aspres lieux des montagnes viuants bestiallemēt sans nulle police, & alloient tous nuds. Ils faisoient la chasse aux bestes rousses, aux lieures, connins, bellettes, taupes, chats sauuages, & aux oyseaux, voire aux bestes immondes, comme aux couleuures, lezards, locustes, & vers, dont ils se nourrissoient auec quelques herbes & racines. Ils dormoient aux montagnes, en des cauer-

nes, & en des buissons: & les femmes mesmes alloient à la chasse auec leurs maris, laissans leurs petits enfans attachez aux rameaux d'vn arbre, dans quelque petit pannier de ionc, qui se passoient d'estre allaittez iusques à ce qu'elles retournassent de la chasse. Ils n'auoient aucuns superieurs, & ne recognoissoient, ny n'adoroient aucuns dieux, & n'auoient point de coustumes ny de religiõ. Il y a encor auiourd'huy en la neufue Espagne de ceste sorte de gens qui viuent de leur arc & flesches, lesquels sont fort dommageables: pourautant qu'ils s'assemblent par compagnies, pour faire quelque mal ou vollerie, & n'ont peu les Espagnols par force ny finesses, les reduire à quelque police & obeyssance. Car comme ils n'ont point villes, ny de residences, combattre auec eux, est proprement chasser aux bestes sauuages, qui s'escartent, & se cachent aux lieux les plus aspres & couuerts de la Syerre. Telle est la façõ de viure encor auiourd'huy en beaucoup de Prouinces des Indes, & est traitté principalement de ceste sorte d'Indiens, aux liures *De procuranda Indiorum salute*. Au lieu où il est dit, qu'ils ont de besoing d'estre contraints & assujettis par quelque force honneste, & qu'il est necessaire de les enseigner premierement à estre hõmes, puis apres à estre Chrestiens. L'on veut dire que ceux qu'ils appellent en la neufue Espagne, Ottomies, estoient de ceste sorte, lesquels communement sont de pauures Indiens habitans en vne terre aspre & rude, & neantmoins sont en assez grand nombre, & viuent ensemble, ayants entr'eux quelque police, & ceux qui les cognois-

ſent, ne les trouuent pas moins idoines & capables és choſes de la Chreſtienté que les autres, qui ſont plus opulens , & que l'on tient pour mieux policez. Venans donc à noſtre ſuject, les Chichimecas, & Ottomies, qui eſtoient les premiers habitans de la neufue Eſpagne , d'autant qu'ils ne ſemoient ny labouroient la terre, laiſſerent le meilleur & le plus fertile de ceſte cõtree ſans le peupler, ce que les nations qui vindrent de dehors occuperent , leſquels ils appelloient Nauatalcas, d'autant que c'eſtoit vne nation plus ciuile & plus politique, & ſignifie ce mot, peuple qui parle bien, au reſpect des autres nations barbares & ſans raiſon. Ces ſeconds peupleurs Nauatalcas, vindrent des autres terres eſloignees qui giſent vers le Nort, où l'on a maintenant deſcouuert vn Royaume, qu'ils appellent le nouueau Mexique. Il y a en ceſte contree deux Prouinces, l'vne appellee Aztlan, qui veut dire lieu de herons, l'autre Tuculhuacan, qui ſignifie terre de ceux qui ont les ayeuls diuins. Les habitans de ces Prouinces ont leurs maiſons, leurs terres labourables, dieux, couſtumes, & ceremonies, auec le meſme ordre, & police que les Nauatalcas, & ſont diuiſez en ſept lignages ou nations, & pource qu'il y a vn vſage en ceſte Prouince, que chacun de ces lignages a ſon lieu, & ſon territoire ſeparé, les Nauatlacas peignent leur origine, & premier territoire en figure de cauerne, & diſent qu'ils ſortirent de ſept cauernes pour venir peupler la terre de Mexique, dequoy ils font mẽtion en leur hiſtoire, où ils peignent ſept cauernes, & les hommes qui en ſortent. Par la ſu

cation de leurs liures, il y a plus de huict cens ans que ces Nauatlacas sortirent de leur pays, qui seroit le reduisant à nostre conte, l'annee de nostre Seigneur, huict cens vingt. Quand ils partirent de leur pays pour venir en Mexique, ils tarderent quatre vingts ans en chemin, & la cause qu'ils demeurerent si long temps en leur voyage, fut que leurs dieux, (lesquels sans doute estoient diables, qui parloient visiblement à eux) leur auoient persuadé qu'ils allassent recherchants de nouuelles terres, qui eussent de certains signes. C'est pourquoy ils venoient recognoissans toute la terre, pour rechercher les signes que leurs idoles leur auoient donné, & és lieux qu'ils trouuoiēt de bonne habitation, ils peuploient & labouroient la terre, & comme ils descouuroient tousiours de meilleures contrees, ils delaissoient celles qu'ils auoient ainsi premierement peuplees, y laissans neātmoins tousiours quelques vns, principalemēt les vieillards malades, & fatiguez, mesmes y plantoient & bastissoient, dont l'on voit encor auiourd'huy des restes par le chemin qu'ils tindrent, & employerent quatre vingts ans en ceste façon de cheminer si à loisir, ce qu'ils eussent peu faire en vn mois, par ce moyen ils entrerent en la terre de Mexique, en l'annee de neuf cens deux, selon nostre conte.

Comment les six lignages de Nauatlacas peuplerent la terre de Mexique.

CHAP. III.

Ces sept lignages que i'ay dit, ne sortirent pas tous ensemble, les premiers furēt les Suchi-

milcos, qui signifie gent de semences de fleurs. Ceux-là peuplerent le riuage du grand lac de Mexique, vers le Midy, & fonderent vne cité de leur nom & plusieurs bourgades. Long temps apres arriuerent ceux du second lignage, appellez Chalcas, qui signifie gent des bouches, lesquels fonderent aussi vne autre cité de leur nom, departans leurs limites & territoire, auec les Suchimilcos. Les troisiesmes furent les Tepanecas, qui signifie gent du pont, lesquels peuplerent le riuage du lac, vers l'Occident, & s'accreurent tellement qu'ils appellerent le chef & metropolitaine de leur Prouince Azcapuzalco, qui vaut autant à dire que fourmiliere, & furent vn long temps fort puissants. Apres ceux-là vindrent, ceux qui peuplerent Tezcuco, qui sont ceux de Culhua, qui veut dire gent courbee, pource qu'en leur pays il y auoit vne mõtagne fort recourbee. Et de ceste façon fut ce lac enuironné de ces quatre nations, peuplans ceux-cy de l'Orient, & les Tepanecas le Nort. Ceux de Tezcuco furent estimez fort courtisans. Car leur langue & prononciation est fort douce & mignarde. Apres arriuerent les Tlalluicas, qui signifie gent de la Syerre. Ceux-là estoiẽt les plus rudes & grossiers de tous, & comme ils trouuerent toutes les plaines occupees autour du lac, iusques aux Syerres, ils passerent de l'autre costé de la Syerre, où ils trouuerẽt vne terre fort fertile, spacieuse, & chaude, en laquelle ils fonderent & peuplerent plusieurs grãds bourgs, appellans la Metropolitaine de leur Prouince Quahunachua, qui vaut autant à dire que lieu où sonne la voix de l'aigle, que nostre vulgaire

appelle,& par corruptiõ, Quernauaca, & eſt ceſte prouince celle que l'õ appelle auiourd'huy le Marquizat. Ceux de la ſixieſme generation, qui ſont les Tlaſcaltecas, qui vaut autant à dire que gent de pain, paſſerent la Syerre vers l'Orient trauerſãns toute la Syerre Menade, où eſt le fameux Vulcã, entre Mexique & la cité des Anges, où il trouuerent de bon pays, & ſ'y eſtendirent bien auant pluſieurs edifices. Ils y fonderent pluſieurs villes, & citez : dont la Metropolitaine ſ'appella de leur nom Tlaſcala. Ceſte-cy eſt la nation qui fauoriſa les Eſpagnols à leur entree, & par l'ayde deſquels ils gagnerẽt ce pays, parquoy iuſques auiourd'huy ils ne payent point de tribut, & iouiſſent d'vne exemption generale. Lors que toutes ces nations peuplerent ces pays, les Chinchimecas, anciens habitans ne leur firent aucune reſiſtance, mais ils ſ'enfuioient, & comme tous eſpouuentez ils ſe cachoient au plus couuert des rochers. Mais ceux qui habitoient de l'autre coſté de la Sierre, où les Tlaſcaltecas ſ'habituerent, ne permirent point ce que le reſte des Chichimecas auoient permis : au contraire ils ſe mirent en deffence, pour conſeruer leur pays, & comme ils eſtoient geans, ſelon que raconte leur hiſtoire, ils voulurent ietter par force les derniers venus, mais ils furent vaincus par la ruſe & fineſſe des Tlaſcaltecas, leſquels feignirẽt de faire paix auec eux, puis les conuierẽt en vn grand banquet, & lors qu'ils eſtoient occupez à leurs yurongneries, il y eut des hommes qui auoiẽt eſté mis en embuſche à ceſte fin, qui leur deſroberent finement leurs armes, qui eſtoient de grãdes maſſuës, des rondelles, des eſpees de bois, & autres

telles sortes d'armes. Cela fait ils se ietterent à l'impourueu sur eux, & les Chichimecas se voulãs mettre en deffense, & ne trouuans point leurs armes, s'enfuirẽt aux montagnes & forests prochaines, où mettans la main aux arbres, les rompoient & arrachoient, comme si c'eussent esté fueilles de laictues. Mais en fin comme les Tlascaltecas alloient armez, & en ordre ils deffirent tous les geãs, sans en laisser vn seul en vie. Ce qu'õ ne doit trouuer estrange, ny pour fable de ces geans, car on y trouue encor auiourd'huy des os d'hõmes morts, d'vne incroyable grandeur. Lors que i'estois en Mexiqne, en l'annee de quatre vingts & six, l'on trouua vn de ces geans enterré en vne de nos metairies, que nous appellons Iesus du Mont, duquel l'on nous apporta vne dent à voir, laquelle sans y adiouster, estoit aussi grande que le poignet d'vn homme & selon ceste proportion tout le reste, lequel ie vey, & m'esmerueillay de ceste difforme grãdeur. Les Tlascaltecas donc par ceste victoire, demeurerent paisibles, & tous les autres lignages aussi. Ces six lignages que i'ay dit, conseruerent tousiours amitié entr'eux, mariãs leurs enfans les vns auec les autres, & departans leurs limites paisiblemẽt, puis s'estudioient par vne hõneste emulatiõ d'accroistre & d'illustrer leur republique. Les barbares Chichimecas voyans ce qui passoit, cõmẽcerent de prendre quelque police, & à se vestir, ayans honte de ce qu'auparauant, & iusques alors ils n'auoient esté hõteux, & ayans perdu la crainte par la communication de ces autres peuples, commencerẽt d'apprendre d'eux plusieurs choses, & faisoient desia leurs maisonnettes, ayans quelque

police & gouuernemẽt. Ils eſleurent auſſi des ſeigneurs, qu'ils recognoiſſoient pour chefs, & ſuperieurs: au moyen dequoy ils ſortirent preſque entierement de ceſte vie beſtialle, toutesfois ils reſidoient touſiours aux mõtagnes, & en la Sierre ſeparez des autres. Neantmoins ie tiẽs pour certain que ceſte crainte eſt prouenuë des autres nations, & prouinces des Indes, dont les premiers furent hommes ſauuages, leſquels ne viuãs que de chaſſe entrerent, penetrans les terres & pays fort aſpres, deſcouurans vn nouueau monde, & habitans en iceluy preſque cõme beſtes ſauuages, ſans toicts, & ſans maiſons, ſans terres labourables, ſans beſtial, ſans Roy, loy, ny Dieu, ny raiſon. Du depuis quelques autres cherchans de meilleures & nouuelles terres, peuplerent le pays fertile, introduiſans vn ordre politic, & quelque façon de Republique, encor qu'elle fuſt fort barbare. Par apres ces meſme hõmes, où d'autres nations, qui eurent plus d'entendement & d'induſtrie que les autres, ſ'employerent à aſſubiectir & opprimer les moins puiſſans, iuſques à fonder des Royaumes, & des grands Empires. Ainſi en aduint en Mexique, au Peru, & en quelque endroit où ſe trouuent des citez, & des Republiques fondees parmy ces Barbares. Ce qui me confirme en mon opinion, laquelle i'ay amplement deſduite au premier liure, que les premiers habitans des Indes Occidentales vindrent par terre, & que par conſequent, toute la terre des Indes ſe continuë, auec celle d'Aſie, d'Europe, & d'Afrique, & le nouueau monde auec le vieil, (cõbien que l'on n'ait encor deſcouuert à preſent aucun pays qui touche & ſe ioigne

auec les autres mondes) ou que s'il y a mer entre deux, elle est estroite, que les bestes fieres & sauuages la peuuent facilement passer à nage, & les hõmes en de meschans basteaux. Mais laissans ceste philosophie retournons à nostre histoire.

De la sortie des Mexiquains, de leur chemin, & du peuplement de ceux de Mechouacan.

CHAP. IIII.

TRois cens deux ans apres que les six lignages susdits furẽt sortis de leur pays pour peupler la neufue Espagne, le pays estant desia fort peuplé & reduit à quelque forme de police, ceux de la septiesme cauerne, ou lignee, y arriuerent, qui est la nation Mexiquaine, laquelle comme les autres, sortit de la prouince de Aztlan & Teucul-huacan, nation politique, courtisane, & fort belliqueuse. Ils adoroient l'idole Vitziliputzli, duquel a esté fait ample mention cy deuant, & le diable qui estoit en cet idole parloit & regissoit assez facilement ceste nation. Ceste idole donc leur cõmanda de sortir de leur pays, leur promettãt qu'il les feroit Princes & seigneurs de toutes les prouinces qu'auoient peuplé les autres six nations, qu'il leur donneroit vne terre fort abondante, beaucoup d'or, d'argent, de pierres precieuses, de plumes, & de riches mantes, suiuant quoy ils sortirent portans auec eux leur idole dans vn coffre de ionc, qui estoit porté par quatre des principaux prestres, ausquels il se communiquoit, & leur reueloit en secret le succez de leur chemin & voyage, les aduisant de ce qui leur deuoit aduenir. I-

leur donnoit mesmes des loix, & leur enseignoit les coustumes, ceremonies, & sacrifices qu'ils deuoient obseruer. Ils n'aduançoient ny ne se mouuoient aucunement, sans l'aduis & commandement de cet idole. Il leur disoit quand ils deuoiét cheminer, & quand en quelque lieu ils deuoient s'arrester, enquoy ils luy obeissoient du tout. La premiere chose qu'ils faisoiét, où que ce fust qu'ils arriuassent, estoit d'edifier vne maison, ou tabernacle, pour leur faux Dieu, qu'ils dressoient tousiours au milieu du camp, & y mettoient l'arche sur vn autel, de la mesme façon qu'on en vse en la saincte Eglise Chrestienne. Cela fait ils faisoient leurs semences de pain, & des legumes dont ils vsoient & estoient si addonnez à l'obeissance de leurs dieux, que s'il leur commandoit de recueillir ils recueilloient, mais s'il leur commandoit de leuer le camp, tout demeuroit là, pour semence & nourriture des vieillards, malades & fatiguez, qu'ils alloient laissans à tout propos de lieu en autre, afin qu'ils peuplassent. Pretẽdans par ce moyẽ que toute la terre demeureroit peuplee de leur nation. Ceste sortie & peregrinatiõ des Mexiquains, semblera parauanture semblable à la sortie d'Egypte, & au chemin que firent les enfans d'Israël, veu que ceux là comme ceux cy, furent admonestez de sortir, & chercher la terre de promission, & les vns, & les autres portoient pour guide leur Dieu, consultoient l'arche, & luy faisoient tabernacle, & il les aduisoit, leurs donnant des loix & des ceremonies: & les vns, & les autres consommerent vn grand nombre d'annees sur ce voyage de leur terre promise, où l'on recognoist de la ressemblan-

ce de plusieurs autres choses, en ce que les histoires des Mexiquains racontent,& ce que la diuine escriture rapporte des Israëlites. Et sans doute c'est vne chose veritable,que le diable prince d'orgueil,s'est efforcé par les superstitions de celle nation,de contrefaire & ensuiure ce que le tres-haut, & vray Dieu fit auec son peuple. Car comme il a esté traitté cy dessus,Satan a vne estrange enuie de se comparer & s'egaller à Dieu, d'où cet ennemy mortel a pretendu faulsement vsurper la communication,& familiarité qu'il luy a pleu auoir auec les hommes. S'est il iamais veu diable,qui conuersast ainsi auec les hommes, cõme ce diable Vitzilipuztli? L'on peut bien voir quel il estoit, par ce que l'on n'a iamais veu, ny ouy parler, de coustumes plus superstitieuses, ny de sacrifices plus cruels & inhumains,que ceux que cestuy enseigna aux siens. En fin elles furent inuentees par l'ennemy du genre humain. Le chef & capitaine que ceux cy suiuoient,auoit nom Mexi, d'où vint par apres le nom de Mexique,& celuy de sa natiõ Mexiquaine. Ce peuple donc cheminant ainsi à loisir, comme auoient fait les six autres nations,peuplãs & cultiuãs la terre en diuers endroits,dont y a encor auiourd'huy des apparẽces,& ruines, & apres auoir enduré beaucoup de trauaux & de dangers, vindrẽt en fin arriuer en la prouince de Mechoacan, qui vaut autant à dire que terre de poisson, pour ce qu'il y en a grand'abondance en de beaux & grands lacs,où se contentans de la situation, & fraischeur de la terre, ils s'y voulurent reposer & arrester. Toutesfois ayans consulté leur idole sur ce poinct,& voyans qu'il n'en estoit pas cõtent,ils

luy demanderẽt qu'il leur permiſt à tout le moins d'y laiſſer de leurs hommes, qui peuplaſſent vne ſi bonne terre, ce qu'il leur accorda, leur enſeignant le moyen commẽt ils le feroient. Qui fut comme les hommes & les femmes ſeroient entrez pour ſe baigner en vn lac fort beau, qui s'appelloit Paſcuaro, ceux qui reſteroient en terre leur deſrobaſſent tous leurs habits, & incontinent leuaſſent le cãp, & s'en allaſſent ſans faire aucun bruit. Ce qui fut ainſi fait, & les autres qui ne penſoient en la tromperie, pour le contentement qu'ils prenoiẽt à ſe baigner, quand ils ſortirent & ſe trouuerent deſpouillez de leurs habits, & ainſi moquez & delaiſſez de leurs compagnons, ils demeurerent fort mal contẽs, & indignez de cela, de ſorte que pour faire demonſtration de la haine qu'ils conçeurent contr'eux, ils diſent qu'ils changerent de façon de viure, voire de langage. A tout le moins c'eſt vne choſe certaine, que touſiours les Mechoacanes ont eſté ennemis des Mexiquains, c'eſt pourquoy ils vindrent congratuler le Marquis de Vallé, apres la victoire obtenuë, quand il gagna Mexique.

De ce qui arriua en Malinalco, en Tula, & en Chapultepec.

CHAP. V.

IL y a de Mexouacquan en Mexique, plus de cinquãte lieües, & ſur le chemin eſt Malinalco, où il leur aduint, que ſe plaignans à leur idole d'vne féme treſ-grãde ſorciere, qui venoit en leur compagnie, portant le nom de ſœur de leur Dieu, pource que auec ſes mauuais arts, elle leur faiſoit de grands dõmages, pretendãt par certains moyẽs

ſe faire adorer d'eux,cõme leur deeſſe: l'idole parla en ſonge à l'vn de ces vieillards qui portoient l'arche, & luy commanda que de ſa part il conſolaſt le peuple, leur faiſant de nouueau de grandes promeſſes,& qu'ils laiſſaſſẽt ceſte ſienne ſœur,auec ſa famille, comme cruelle & mauuaiſe, en leuant le camp de nuict en grande ſilence, ſans laiſſer aucune apparence par où ils alloient. Ils le firẽt ainſi, & la ſorciere ſe trouuãt ſeule auec ſa famille, delaiſſee de la façon, peupla là vne ville qui fut appellee Malinalco, & les habitans de laquelle ſont tenus pour de grands ſorciers, eſtans iſſus d'vne telle mere. Les Mexiquains,d'autãt qu'ils s'eſtoiẽt beaucoup diminuez par ces diuiſions, & pour le nombre des malades, & gens fatiguez qu'ils alloient laiſſans, ſe voulurent refaire, s'arreſtans en vn lieu appellé Tula, qui ſignifie lieu de ioncies. Là leur idole leur cõmanda qu'ils arreſtaſſent vne grande riuiere,afin qu'elle ſe reſpandiſt dedãs vne grande plaine,& auec le moyẽ qu'il leur enſeigna, ils enuironnerẽt d'eaüe vne colline appellee Coatepec,& en firent vn grand lac,lequel ils planterẽt tout à l'entour de ſaux, d'ormes, ſapins, & autres arbres. Il commença à s'y engendrer beaucoup de poiſſon,& y venir pluſieurs oiſeaux, de ſorte qu'il s'y fit vn lieu delicieux. C'eſt pourquoy l'aſſiete de ce lieu,leur ſemblant aſſez agreable, & eſtans laſſez de tant cheminer, pluſieurs parlerent de peupler là,& ne paſſer plus outre, dequoy le diable ſe faſcha fort,& menaçant les preſtres de mort, leur commanda qu'ils remiſſent la riuiere à ſon cours. Et leur dit qu'il donneroit ceſte nuict le chaſtimẽt à ceux qui auoient eſté deſobeiſſans, tel qu'ils le meritoient.

meritoient. Or comme le mal faire est si propre au diable, & que la iustice diuine permet bien souuēt que ceux là soient mis entre les mains d'vn tel bourreau, qui le choisissēt pour leur dieu: il arriua que sur la minuict ils oüirent en certain endroit du camp, vn grand bruit, & au matin allans celle part, ils trouuerent morts ceux qui auoient parlé de demeurer là. La façon comme ils auoient esté occis, fut qu'ō leur auoit ouuert l'estomach, & en auoit on tiré le cœur. Et de là ce bō Dieu enseigna à ces pauures malheureux, les façons des sacrifices qui luy plaisoient, qui estoit en ouurāt l'estomach, & leur tirer le cœur, ainsi qu'ils l'ont depuis pratiqué en leurs horribles sacrifices. Ayans veu ce chastiment ainsi fait, & que la campagne s'estoit deseichee, à cause que le lac s'estoit vuidé, ils consulterent leur dieu de sa volonté, lequel leur commanda de passer outre, ce qu'ils firent, & peu à peu aduancerent, iusques à arriuer à Chapultepec, à vne lieuë de Mexique, lieu celebre pour sa recreation, & fraischeur. Ils se fortifierent en ces montagnes, pour crainte des nations qui habitoient ceste contree, lesquelles leur estoient toutes contraires, principalement d'autant qu'vn nommé Copil, fils de ceste sorciere laissee en Malinalco, auoit blasmé, & mal parlé des Mexiquains. Car ce Copil, par le commandement de sa mere, quelque temps apres vint à la suite des Mexiquains, & s'efforça d'inciter contre eux les Tapanecas, & les autres circonuisins, iusques aux Chalchas, de sorte qu'ils vindrent en main armee pour destruire les Mexiquains. Le Copil cependant se mit en vne colline qui est au milieu du lac, appellee

Acopilco, attendant la destruction de ses ennemis, & eux par l'aduis de leur idole allerent contre luy, & le prenans au despourueu le tuerent, & en apporterent le cœur à leur dieu, lequel commanda qu'on le iettast au lac. Et feignent que de là s'est engendree vne plante, appellee Tunal, où du depuis fut fondee Mexique. Ils vindrent aux mains, auec les Chalcas, & autres nations, & auoient les Mexiquains esleu pour leur capitaine, vn vaillant homme, appellé Vitziloniliti, qui en vne charge fut prins & tué par les ennemis, mais pour cela les Mexiquains ne perdirent pas courage, ains combatans valeureusement, malgré leurs ennemis rompirent leurs escadrons, & menans au milieu & corps de la bataille les veillards, femmes & petits enfans, passerent outre iusques à Atlacuyauaya, ville des Culhuas, lesquels ils trouuerent solemnisans vne feste, auquel lieu ils se fortifierent. Les Chalcas ny les autres nations, ne les suiuirent plus, mais estans despitez de se voir deffaits par vn si petit nombre de gens, eux qui estoient en si grande multitude, se retirerent en leurs villes.

De la guerre que les Mexiquains eurent contre ceux de Culhuacan.

CHAP. VI.

LEs Mexiquains, par le conseil de l'idole enuoierent leurs messagers, au seigneur de Culhuacan, luy demandans vn lieu pour habiter, lequel apres en auoir communiqué auec les siens leur accorda le lieu de Tiçaapan, qui signifie eauës

blanches, en intention qu'ils se perdissent, & y mourussent tous, pour autant qu'il y auoit en ce lieu vn grand nombre de viperes, de couleuures, & d'autres animaux venimeux, qui s'en gendroiét en vne colline proche de là. Mais eux persuadez, & enseignez de leur diable, receurent de bonne volonté, ce qui leur fut offert, & adoucirent par art diabolique, tous ces animaux, sans qu'ils leur fissent aucun dommage, voire les conuertirent en viande, & en mangeoient à leur contentement & appetit. Ce que voyant le Seigneur de Culhuacan, & qu'ils auoient semé & cultiué la terre, il se resolut de les receuoir en sa cité, & de contracter amitié auec eux. Mais le dieu que les Mexiquains adoroient, (comme il a accoustumé de ne faire aucun bien sinon pour en tirer du mal) dist à ses prestres, que ce n'estoit là le lieu où il vouloit qu'ils demeurassent, & qu'ils en deuoient sortir en faisant la guerre. C'est pourquoy ils deuoient chercher vne femme, qu'ils nommeroiét la deesse de discorde, & pourtant ils aduiserent d'enuoier demander au Roy de Culhuacan sa fille, pour Royne des Mexiquains, & mere de leur dieu, lequel receut volontiers ceste ambassade, & incontinent leur enuoya sa fille bien ornee & bien accompagnee. La mesme nuict qu'elle arriua, par l'ordonnance de l'homicide qu'ils adoroient, ils la tuerent cruellement. Et apres l'auoir escorchee fort proprement comme ils sçauent faire, ils en vestirent de la peau, vn ieune homme, qu'ils couurirent par dessus des habillemens d'elle, & de ceste façon le poserent aupres de l'idole, le dedians pour deesse & mere de leur Dieu, & tous-

iours depuis l'adorerēt, en faiſans vne idole, qu'ils appelloient Toccy, qui veut dire noſtre ayeule. Non contens de ceſte cruauté ils inuiterent malicieuſement le Roy de Culhuacan, pere de la ieune fille, de venir adorer ſa fille, qui eſtoit deſia conſacree deeſſe lequel venant, auec de grands preſens & bien accompagné des ſiens, fut mené en vne chappelle fort obſcure, où eſtoit leur idole, afin qu'il offrit ſacrifice à ſa fille, qui eſtoit en ce lieu. Mais il arriua que l'encés, qui eſtoit en vn braſier, & foüyer, ſelon leur couſtume, s'alluma de ſorte que par ceſte clarté, il recogneut le poil de ſa fille, & ayant par ce moyen deſcouuert la cruauté, & la tromperie, ſortit de là s'eſcriant hautement, puis auec tous ſes gens frapa furieuſement ſur les Mexiquains, iuſques à les faire retirer au lac, tellemēt que peu s'en fallut qu'ils ne s'y noyaſſent. Les Mexiquains ſe deffendoient, iettans certaines dardilles, dont ils ſe ſeruoient à la guerre, deſquels ils offençoient beaucoup leurs ennemis. Mais en fin ils gaignerent terre, & delaiſſans ce lieu là ſen allerēt coſtoyans le lac, fort haraſſez & mouillez, les femmes & petits enfans pleurans & iettans de grands cris contr'eux & contre leur dieu, qui les auoit mis en telles deſtreſſes. Ils furent contrains de paſſer vne riuiere, qui ne ſe pouuoit gueyer, c'eſt pourquoy ils s'aduiſerent de faire de leurs rondelles, & de ioncs certains petits bateaux, eſquels ils paſſerent. Puis apres en tournoyant, eſtans partis de Culhuacan, arriuerent à Iztacalco, & finalemēt au lieu, où eſt auiourd'huy l'Hermite ſainct Anthoine à l'entree de Mexique, & au quartier qu'ils appellent auiourd'huy ſainct Paul, pendant lequel

temps leur idole les consoloit en leurs trauaux, & les animoit, leur faisant promesses de grandes choses.

De la fondation de Mexique.

CHAP. VII.

LE temps estant desia venu, que le pere de mẽsonge deuoit accõplir la promesse qu'il auoit faite à son peuple, lequel ne pouuoit plus supporter tant de tournoyement, de trauaux, & de dangers, aduint que quelques vieillards prestres, ou sorciers, estãs entrez dans vn lieu plein de glaieuls espais rencontrerent vn cours d'eauë fort claire & belle, qui sembloit argentee, & regardans à l'entour, veirent que les arbres, le pré, les poissons, & tout ce qu'ils regardoient estoit fort blanc. Estans esmerueillez de cela, il leur souuint d'vne prophetie de leur dieu, par laquelle il leur auoit donné cela pour signal, du lieu où ils se deuoient reposer, & se faire Seigneurs des autres nations. Alors pleurans de ioye, retournerent vers le peuple auec ces bonnes nouuelles. La nuict ensuyuante Vitzilipuztli s'apparut en songe à vn prestre ancien, & luy dist, qu'ils cherchassent en ce lac vn Tunal, qui naissoit d'vne pierre (qui estoit à ce qu'il luy dist, le lieu mesme, où par son commandement, ils auoient ietté le cœur de Copil fils de la sorciere, leur ennemy.) Et que sur ce Tunal, ils verroient vn aigle fort beau, qui se paissoit là, de certains beaux petits oiseaux, & que quãd ils verroiẽt cela, qu'ils creussent que c'estoit le lieu où leur cité deuoit estre bastie, laquelle deuoit surmenter les

autres, & eſtre remarquable au monde. Le matin venu le vieillard aſſembla tout le peuple, depuis le plus grand, iuſques au plus petit, & leur fit vne longue harangue, ſur le ſujeċt de la grande obligation qu'ils auoient à leur dieu, & de la reuelation, que luy indigne en auoit euë ceſte nuiċt, concluãt que tous deuoient ſe mettre à rechercher ce bien heureux qui leur eſtoit promis. Ce qui cauſa telle deuotion, & allegreſſe à tous, que ſans dilayer ils ſe mirent incontinent à l'entrepriſe, & ſe diuiſans en bandes commencerent à rechercher, ſuiuant les ſignes de la reuelation, le lieu deſiré. Parmy l'eſpaiſſeur des iõcs & glaieuls de ce lac, ils rencontrerent ce iour là le cours d'eauë du iour de deuant, fort different toutesfois, d'autant qu'il n'eſtoit pas blanc, mais vermeil comme ſang, lequel ſe ſeparoit en deux ruiſſeaux, dõt il y en auoit vn qui eſtoit de couleur azuree fort obſcure, ce qui les fit beaucoup eſmerueiller, & denota vn grand myſtere à ce qu'ils diſoient. En fin apres auoir beaucoup cherché çà & là, apparut le Tunal, naiſſant d'vne pierre, ſur lequel il y auoit vn Aigle Royal, ayant les aiſles ouuertes & eſtenduës, tourné deuers le Soleil, en receuant ſa chaleur. Alentour de cet aigle, il y auoit beaucoup de plumes riches blãches, rouges, jaulnes, bleües, & vertes, de la meſme ſorte de celles dont ils font des images, lequel aigle tenoit en ſes griffes vn fort bel oyſeau. Leſquels le veirent, & recogneurent que c'eſtoit le lieu, qui leur auoit eſté predit par l'oracle: ils ſ'agenoüillerent tous faiſans grande veneratiõ à l'aigle, laquelle leur inclina la teſte, en regardant de tous coſtez. Il y eut alors de grãds

cris & demonstrations, & actions de graces au createur,& à leur grand Dieu Vitzilipuztli,qui en tout leur estoit pere,&leur auoit tousiours dit verité. Ils appellerent pour ceste occasion la cité qu'ils fonderent là Tenoxtiltan, qui signifie Tunal en pierre, & iusques auiourd'huy ils portent en leurs armes vn aigle sur vn Tunal, auec vn oiseau en vne griffe, & assis de l'autre sur vn Tunal. Le iour suiuant par la commune opinion ils firent vn hermitage ioignant le Tunal de l'aigle,afin que l'arche de leur dieu y reposast, iusques à ce qu'ils eussent le moyen de luy faire vn somptueux temple, & ainsi firent cet hermitage de guazons & de mottes qu'ils couurirent de paille, puis apres ayans consulté leur dieu, ils delibererent d'acheter de leurs voisins de la pierre, du bois & de la chaux, en troc de poissons, de grenouilles & de cheurettes, mesme aussi de canards, poulles d'eauë,courlieux & autres diuers genres d'oiseaux marins. Toutes lesquelles choses ils peschoient & chassoient auec grande diligence en ce lac, auquel il y en a en grande abondance. Ils alloient auec ces choses és marchez des villes & citez des Tapanequas, & de ceux de Tezcuco leur circonuoisins, & auec beaucoup d'artifice assemblerent peu à peu ce qu'ils auoient de besoing pour l'edifice de leur cité : de sorte qu'ils bastirent de pierre & de chaux vne meilleure chappelle pour leur idole,& s'employerẽt à remplir auec des plâches & du bloc, vne grande partie de ce lac. Cela fait l'idole parla vne nuict à vn de ses prestres en ces termes : *Dy aux Mexiquains que les seigneurs se diuisent chacun auec ses parens & amis, & qu'ils se*

ſeparent en quatre quartiers principaux à l'entour de la maiſon que m'auez faite pour mon repos, & que chaque quartier edifie en ſon quartier ſelon ſa volonté. Ce qui fut mis en execution, & ceux là ſont les quatre quartiers principaux de Mexique, que l'on appelle auiourd'huy Sainct Ican, Saincte Marie la Ronde, Sainct Paul, & Sainct Sebaſtien. Apres cela les Mexiquains eſtās ainſi diuiſez en ces quatre quartiers, leur Dieu commanda qu'ils repartiſſent entr'eux les dieux qu'il leur declareroit, & qu'ils nommaſſent à chaque quartier principal des quatre d'autres quartiers particuliers où leurs dieux fuſſent adorez. Par ainſi ſous chacun de ces quatre quartiers principaux il y en auoit pluſieurs petits qui eſtoient comprins ſelon le nombre des idoles, que leur dieu leur commanda d'adorer, leſquels ils appellerent Calpultetco, qui vaut autant à dire que dieu des quartiers. En ceſte maniere la cité de Mexique Tenoxtiltan fut fondee, & vint à grande augmention.

De la ſedition de ceux de Tlatelulco, & du premier Roi que les Mexiquains eſleurent.

CHAP. VIII.

CESTE diuiſion des quartiers eſtant faicte en l'ordre deſſuſdit, quelques vieillards & anciens eurent opinion qu'au departemēt des lieux, l'on ne leur auoit pas porté le reſpect qu'ils meritoient, pour ceſte occaſion eux & leurs parens ſe mutinerēt & allerent rechercher vne nouuelle reſidence: & comme ils alloient par le lac ils trouuerent vne petite terre ou terraſſe qu'ils appellent

Tloteloli, où ils peuplerent, luy donnans le nom de Tlatellulco, qui est à dire lieu de terrasse. Cela fut la troisiesme diuision des Mexiquains, depuis qu'ils partirent de leur pays : celle de Mechouacan ayant esté la premiere, & celle Malmalco la seconde. Ceux-là qui se separerent & s'en allerent en Tlatellulco estoient des hommes renommez & d'vn mauuais naturel : par ainsi ils exerçoient enuers les Mexiquains leurs voisins, le pire voisinage qu'ils pouuoient. Ils ont eu tousiours des debats contr'eux, & iusques auiourd'huy durent encor leurs inimitiez & ligues anciennes. Voyans donc ceux de Tenoxtiltan, que ceux de Tlatellulco leur estoient fort contraires, & qu'ils alloient multiplians, eurẽt crainte qu'auec le temps ils ne vinssent à les surmonter, & sur cest affaire s'assemblerent en conseil, où ils aduiserent qu'il estoit bon d'eslire vn Roy, auquel ils obeyssent, & qui fust craint de leurs ennemis, d'autant que par ce moyen ils seroient plus vnis & plus forts entr'eux, & les ennemis ne se hazarderoient tant en leur endroict. Estans ja deliberez d'eslire vn Roy, ils prindrent vn autre aduis fort vtile & asseuré, de ne l'eslire point d'entr'eux, pour euiter les dissentions, & pour gagner auec le nouueau Roy quelqu'vne des autres nations voisines, desquelles ils se voyoient circuits, & eux destituez de tout secours. Tout consideré, tant pour appaiser le Roy de Culhuacan, qu'ils auoiẽt grandement offensé, ayans tué & escorché la fille de son predecesseur, & luy ayans fait vne si lourde moquerie, comme mesme pour auoir vn Roy qui fust de leur sang Mexiquain, de la gene-

ration desquels il y en auoit beaucoup en Culhuacan, qui y restoient encor du temps qu'ils vescurent en paix auec eux, ils arresterent d'eslire pour Roy vn ieune homme appellé Acamapixtli, fils d'vn grand Prince Mexiquain, & d'vne Dame fille du Roy de Culhuacan. Incontinent ils luy enuoyerent Ambassadeurs auec vn grand present pour demander cest homme, lesquels firent leur ambassade en ces termes: *Grand Seigneur, Nous autres vos vassaux & seruiteurs, les Mexiquains mis & resserez dedans les herbiers & roseaux du lac, seuls & delaissez de toutes les nations du monde; mais seulement conduicts & acheminez par nostre Dieu au lieu où sommes, qui tombe en la iurisdiction de vos limites d'Ascapusalco & de Tescuco: ores que vous nous auez permis d'estre & de demeurer en iceluy, nous ne voulons point ny n'est pas raisonnable de viure sans chef & sans Seigneur qui nous commande, nous corrige & gouuerne, nous instruisant en nostre façon de viure, & nous deffende de nos ennemis. Partant nous venons à vous, sçachans qu'en vostre Cour & maison il y a des enfans de nostre generation, apparentez & alliez auec la vostre, qui sont sortis de nos entrailles & des vostres, de nostre sang & du vostre, entre lesquels nous auons cognoissance d'vn petit fils vostre & nostre, appellé Acamapixtli. Nous vous supplions donques vous nous le donniez pour Seigneur, lequel nous estimerons comme il merite, puis qu'il est de la lignee des Seigneurs Mexiquains & des Rois de Culhuacan.* Le Roy ayant mis l'affaire en deliberation, & trouuant que ce ne luy estoit point chose mal à propos de s'allier auec les Mexiquains qui estoient vaillãs, leur respondit qu'ils menassent son petit fils à la bonne

heure, combien qu'il adiousta que si c'eust esté vne femme qu'il ne leur eust pas baillee, signifiant l'acte si enorme raconté cy dessus, & acheua son discours en disant: *S'en aille mon petit fils, qu'il serue vostre Dieu, & soit son Lieutenant; qu'il regisse & gouuerne les creatures de celuy pour qui nous viuõs, seigneur de la nuict, du iour, & des vents, qu'il aille & soit seigneur de l'eauë & de la terre, & qu'il possede la nation Mexiquaine, emmenez-le à la bonne heure, & ayez le soing de le traitter comme fils & petit fils mien.* Les Mexiquains luy rendirent graces, & tout ensemble luy demanderent qu'il le mariast de sa main, à raison dequoy il luy donna pour femme vne Dame des plus nobles d'entr'eux. Ils menerent le nouueau Roy & la Royne auec tout l'honneur qui leur estoit possible, & leur firent vne solemnelle reception, sortans tous iusques aux plus petits, à voir le Roy, lequel ils menerent en des Palais, qui pour lors estoient assez pauures. Et les ayans assis en leurs throsnes Royaux, incontinent se leua vn de ses vieillards & Rhetoriciens qu'ils estimoient beaucoup, qui leur parla en ceste maniere: *Mon fils, seigneur & Roy nostre, tu sois le bien venu à ceste pauure maison & Cité, entre ces herbiers & fanges où tes pauures peres, ayeuls & parens endurent ce que sçait le Seigneur des choses creées. Regarde seigneur, que tu viens icy pour estre la deffence, l'ombrage & l'abry de ceste nation Mexiquaine, & pour estre la ressemblance de nostre Dieu Vitzilipuztli, à l'occasion dequoy le commandement & iurisdiction t'est donné. Tu sçais que nous ne sommes point en nostre pays, puis que la terre que nous possedons auiourd'huy est d'autruy, & ne sçauõs ce qui sera de nous demain ou vn autre iour:*

par ainsi considere que tu ne viens point pour te reposer ny recreer, mais plustost pour endurer vn nouueau trauail en vne charge si pesante, qui te doit tousiours faire trauailler, estant esclaue de toute ceste multitude qui t'est tombee en sort, & de tout ce peuple circonuoisin, lequel tu doibs mettre peine de le gratifier, & les rendre contens, puis que tu sçais que nous viuons en leurs terres, & dedans leurs limites. Et acheua repetant ces mots: *Tu sois le bien venu, toy & la Royne nostre maistresse à cestuy vostre Royaume.* Telle fut la harangue du vieillard, laquelle & les autres harangues que celebrent les Mexiquaines, les enfans auoient accoustumé d'aprendre par cœur, & ainsi se conseruerent par tradition, & y en a quelques vnes d'icelles qui meritet bien d'estre rapoitees en leurs propres termes. Le Roy leur respondit en les remerciant, & leur offrant sa diligence, & soucy à les defendre, & son ayde en tout ce qu'il pourroit. En apres ils luy firent le serment, & luy mirent selon leur mode la couronne Royale sur la teste, qui est semblable à la couronne de la seigneurie de Venise. Le nom d'Acamixtli premier Roy, signifie poignee de roseaux: c'est pourquoy ils portent en leurs armes vne main tenant plusieurs sagettes de roseau.

De l'estrange tribut que les Mexiquains payoient à ceux d'Azcapuzalco.

CHAP. IX.

LEs Mexiquains rencontrerent si bien en l'eslection de leur nouueau Roy, qu'en peu de temps ils commencerent à prendre forme de

Republique, & à se faire renommer parmy les estrangers, à cause dequoy leurs voisins meuz d'enuie & de crainte traitterent de les subiuguer, specialement les Tapanecas, qui auoient pour Cité Metropolitaine Azcapuzalco, ausquels les Mexiquains payoient tribut comme hommes venus de dehors, & demeurans en leur terre: car le Roy d'Azcapuzalco craignant leur puissance qui alloit croissant, voulut opprimer les Mexiquains, & en ayant deliberé auec les siens enuoya dire au Roy Acamixtli que c'estoit trop peu de chose que le tribut ordinaire qu'ils luy payoient, & que de là en auant ils luy deuoient aussi apporter des sapins & des saux pour les edifices de sa cité, & outre cela qu'ils luy deuoient faire vn iardin en l'eauë, semé de diuerses herbes & de legumes, & luy deuoient amener par eauë, ainsi accommodé par chacun an, sans y manquer : que s'ils y failloient, il les declareroit ses ennemis, & les raseroit du tout. Les Mexiquains receurent beaucoup d'ennuy & de fascherie de ce commandement, tenant pour chose impossible ce qu'il leur demandoit, & que ce n'estoit autre chose que de chercher vne occasion pour les ruyner: mais leur Dieu Vitzilipuztli les consola, s'apparoissant ceste nuict à vn vieillard, auquel il commanda qu'il dist de sa part au Roy son fils qu'il ne fist point de difficulté d'accepter le tribut, & qu'il leur ayderoit & rendroit le tout facile : ce qui aduint depuis. Car estant venu le temps du tribut, les Mexiquains porterent les arbres que l'on leur auoit commandé, & qui plus est, le iardin fait en l'eauë, & porté en icelle, auquel y auoit beau-

coup de mays, qui est leur bled desia grené auec les espics. Il y auoit aussi du chilli ou axi, des blettes, tomates, frisolles, chias, courges, & beaucoup d'autres choses toutes parcreuës & en leur saison. Ceux qui n'ont point veu les iardins qui se font au lac en Mexique au milieu de l'eauë, ne croiront, & tiendront pour contes ce que i'escris, ou s'ils le croient, ils diront que c'est vn enchantement du diable qu'ils adoroient. Mais realement & de fait cest chose fort faisable, & a l'on veu plusieurs fois faire de ces iardins mouuans en l'eauë. Car ils iettent de la terre dessus du ionc & du glayeul, d'vne telle façon qu'elle ne se defait point en l'eauë, & sement & cultiuent ceste terre: de sorte que le grain y croist & meurit fort bien. Puis apres ils l'enleuent d'vn lieu en autre. Mais il est bien vray que de faire facilement ce iardin grand, & que les fruicts y croissent bien, est chose qui fait iuger qu'il y auoit du fait de Vitzilipuztli, lequel ils appellent autrement Patillas, principalement n'en ayant iamais fait ny veu de semblables. Le Roy d'Azcapuzalco s'esmerueilla beaucoup quand il veit accomply ce qu'il auoit tenu pour impossible, & dist aux siens que ce peuple auoit vn grand Dieu qui leur rendoit tout facile, disant aux Mexiquains que puis que leur Dieu leur donnoit toutes choses parfaites, qu'il vouloit que l'annee ensuiuant au temps du tribut, ils luy apportassent dans le iardin vne cane & vn heron auec leurs œufs couuez, qui deuoient estre de telle sorte qu'elles esclouissent leurs petits en arriuant, sans y faillir aucunement, sur peine d'encourir son indignation. Les

Mexiquains furent fort troublez & triftes d'vn fi fuperbe &difficile commandement qu'il leur faifoit : mais leur Dieu, comme il auoit accouftumé, les conforta de nuict par vn des fiens, & leur dift qu'il prenoit tout cela en fa charge, qu'ils ne perdiffent point courage, mais qu'ils creuffent pour certain qu'il viendroit vn temps que les Azcapuzalcos payeroient de leurs vies ces defirs de nouueaux tributs. Le temps du tribut eftant venu, comme les Mexiquains portoient tout ce que l'on leur auoit demandé de leurs iardinages, l'on trouua parmy les ioncs & glayeuls du iardin, fans fçauoir comme ils y eftoient demeurez, vne cane & vn heron couuans leurs œufs, & cheminans, arriuerent à Azcapuzalco, où incontinent leurs œufs furent efclos. Dequoy le Roy d'Azcapuzalco eftant efmerueillé outre mefure, dift derechef, aux fiens que ces chofes eftoient plus qu'humaines, & que les Mexiquains commençoient comme pour fe faire Seigneurs de toutes ces Prouinces. Neantmoins il diminua aucunement l'ordre de ce tribut, & les Mexiquains, pour ne fe trouuer affez puiffans, endurerent & demeurerent en cefte fubiection & feruitude l'efpace de cinquante ans. En ce temps le Roy Acamapixtli mourut, ayant augmenté fa Cité de Mexique de plufieurs edifices, ruës, conduicts d'eauës, & de grande abondance de munitions. Il regna en paix & repos quarante ans, ayant toufiours efté zelateur du bien & augmentation de fa Republique. Comme il eftoit proche de fa fin, il fit vne chofe memorable, qui fut qu'ayant des enfans legitimes,

ausquels il eust peu laisser la succession du Royaume, neantmoins ne le voulut pas faire, mais au contraire, il dit librement à la Republique, que comme ils l'auoient librement esleu, ainsi qu'ils esleussent celuy qui leur sembleroit estre le plus propre pour leur bon gouuernement, les admonestant qu'en ce faisant ils eussent esgard au bien de la Republique, & se monstrant fasché de ne les laisser libres du tribut & subiection, trespassa, leur ayant recommandé sa femme & ses enfans, & laissa tout son peuple desconforté pour sa mort.

Du second Roi, & de ce qui aduint en son regne.

CHAP. X.

LEs obseques du Roy defunct acheuees, les anciens, les principaux du Royaume, & quelque partie du peuple s'assemblerent pour eslire vn Roy, où le plus ancien proposa la necessité en laquelle ils estoient, & qu'il conuenoit eslire pour chef de leur Cité vne personne qui eust pitié des vieillards, des femmes veufues, & des orphelins, & qui fust pere de la Republique, pource qu'ils deuoient estre les plumes de ses aisles, les sourcils de ses yeux, & la barbe de son visage : qu'il estoit necessaire qu'il fust valeureux, pource qu'ils auoient besoing de bien-tost se preualoir de leurs bras, selon que leur auoit prophetisé leur Dieu. Leur resolution en fin fut d'eslire pour Roy vn fils du predecesseur, vsans enuers luy d'vn aussi bon ofice, en luy donnant son fils pour

pour ſucceſſeur, comme il fit enuers ſa Republique, ſe confiant en icelle. Ce ieune homme ſ'appelloit Vitzilouitli, qui ſignifie plume riche, ils luy mirent la couronne Royale & l'oignirent comme ils ont accouſtumé de faire à tous leurs Rois, auec vne onction qu'ils appelloient diuine, d'autant que c'eſtoit la meſme onction, de laquelle ils oignoient leur idole. Incontinent vn Rhetoricien fit vne elegante harangue, l'exhortant d'auoir bon courage pour les tirer des trauaux, ſeruitude & miſere, eſquelles ils viuoient, eſtãs opprimez des Azcapuzalcos, & icelle acheuee tous luy firent l'hommage & la recognoiſſance. Ce Roy n'eſtoit point marié, & ſon Conſeil fut d'opinion qu'il ſeroit bon de le marier auec la fille du Roy d'Azcapuzalco, afin de l'auoir pour amy, & d'obtenir par ceſte alliance quelque diminution de la peſante charge des tributs qu'il leur impoſoit, combien qu'ils eurent quelque craincte qu'il ne deſdaignaſt de leur donner ſa fille, à cauſe qu'ils eſtoient ſes vaſſaux: toutesfois le Roy d'Azcapuzalco ſ'y accorda, apres qu'ils luy eurent demandé fort humblement, & auec des paroles honneſtes, lequel leur donna vne ſienne fille appellee Ayanchigual, laquelle ils menerent auec grande feſte & reſiouyſſance en Mexique, & firent la ceremonie & ſolemnité du mariage, qui eſtoit d'attacher & noüer vn coing du manteau de l'homme, auec vn autre du voile de la femme en ſigne de lien de mariage. Ceſte Royne engendra vn fils, le nom duquel ils furent demãder à ſon ayeul, le Roy d'Azcapuzalco, & jettans les ſorts comme ils auoient accouſtumé, (pource qu'ils

obſeruoient fort les Augures, principalement ſur le nom de leurs enfans) il voulut que ſon petit fils ſ'appellaſt Chimalpopoca, qui ſignifie rondelle qui iette fumee. La Royne ſa fille voyant le contentement que le Roy d'Azcapuzalco monſtra de ce petit fils, print de là occaſion de luy demãder qu'il luy pleuſt de ſoulager les Mexiquains de la charge ſi peſante des tributs, puis qu'il auoit deſia vn petit fils Mexiquain, ce que le Roy fit de bonne volonté, par le Conſeil des ſiens, leur laiſſant au lieu du tribut qu'ils payoient vne ſubiection de luy porter chacun an vne couple de canards & des poiſſons, en recognoiſſance qu'ils eſtoient ſes ſubjects, & qu'ils habitoient en ſa terre. Par ce moyen les Mexiquains demeurerẽt fort ſoulagez & contens, mais le contentement leur dura bien peu, pource que la Royne leur protectrice mourut peu de temps apres, & l'annee enſuiuante mourut auſſi le Roy de Mexique, Vitzilouitli, laiſſant ſon fils Chimalpopoca, aagé de dix ans. Il regna treize ans, & mourut aagé de trente ans, ou peu plus. Il fut tenu pour vn bon Roy & diligent au ſeruice de ſes dieux, deſquels ils auoiẽt opinion que les rois eſtoient les reſſemblances, & que l'honneur que l'on faiſoit à leur dieu, ſe faiſoit au roy, qui eſtoit ſa ſemblãce. C'eſt pourquoy les rois ont eſté ſi affectionnez au ſeruice de leurs dieux. Ce roy fut curieux de gaigner les volontez de ſes voiſins, & de trafiquer auec eux, enquoy il augmenta ſa cité, faiſant que les ſiens ſ'exerçaſſent en choſes de guerre, parmy le lac, preparants & diſpoſans les hõmes, pource qu'ils pretendoient obtenir, comme bien-toſt l'on verra.

Du troisiesme Roy Chimalpopoca, de sa cruelle mort, & de l'occasion de la guerre que firent les Mexiquains.

CHAP. XI.

LEs Mexiquains pour successeur du Roy mort, esleurent son fils Chimalpopoca, par vn meur aduis & deliberation commune, encor qu'il ne fut qu'vn enfant de dix ans, ayans opiniō qu'il estoit tousiours necessaire de conseruer la grace du roy d'Azcapuzalco, en faisant son petit fils roy. Par ainsi ils le mirent en son throsne, luy donnant des enseignes de guerre auec vn arc, & des flesches en vne main, & vne espee de rasoirs (dont ils ont accoustumé d'vser) en la droicte, signifians par cela, comme ils disent, que par les armes ils pretendoient se mettre en liberté. Ceux de Mexique auoient grande disette d'eauë, pource que celle du lac estoit bourbeuse & fangeuse, & par consequent mauuaise à boire, pour à quoy remedier, ils firent que le roy enfant enuoyast demander à son ayeul, le roy d'Azcapuzalco, l'eauë de la mōtagne de Chapultepec, qui est à vne lieuë de Mexique, comma il a esté dit cy dessus, ce qu'ils obtindrent facilement, & par leur diligence firent vn aqueduc, de fascines, glayeul, & gason, par lequel ils firent venir l'eauë en leur cité. Mais d'autant que la cité estoit fondee sur le lac, & que l'aqueduc le trauersoit, il se rōpoit en beaucoup d'ēdroits, & ne pouuoiēt s'esiouir de l'eauë, cōme ils desiroiēt & auoient de besoing. Sur ceste occasiō

ſoit qu'ils la recherchaſſent tout exprés , pour quereller les Tapanecas, ou fuſt qu'ils ſ'eſmeuſſent ſur peu d'occaſion; en fin ils enuoyerent vne embaſſade au Roy d'Azcapuzalco, fort reſoluë, diſans qu'ils ne pouuoieut ſ'accõmoder de l'eauë, dont il leur auoit fait grace, à cauſe que le canal ſ'eſtoit rompu en beaucoup d'endroits, partant luy demandoient qu'il les pourueuſt de bois , de chaux & de pierre, & qu'il leur enuoyaſt ſes ouuriers, afin que par leur moyen ils fiſſent vn canal de pierre & de chaux qui ne ſe peuſt rompre. Ce meſſage ne pleut gueres au Roy, & encor moins aux ſiens, leur ſemblant que c'eſtoit vn meſſage outrecuidé, & des propos fort inſolens, pour des vaſſaux à l'endroit de leur Seigneur. Les principaux du Conſeil doncques eſtans indignez de cela ,diſoient que c'eſtoit deſia beaucoup de hardieſſe , puis que ne ſe contentans de ce que l'on leur auoit permis de demeurer en terre d'autruy, & qu'on leur auoit donné de l'eauë, ils vouloient d'auantage que l'on les allaſt ſeruir. quelle choſe eſtoit cela, & dequoy preſumoit vne natiõ fugitiue& enſerree entre les bourbiers,qu'ils leur feroient bien entendre ſ'ils eſtoient propres pour eſtre ouuriers, & que leur orgueil ſ'abbaiſſeroit, en leur oſtant la terre & la vie. Sur ces termes & colere ils ſortirent,laiſſans le Roy , lequel ils auoient vn peu pour ſuſpect , à cauſe du petit fils. Et eux ſeparement conſulterent de nouueau ce qu'ils deuoient faire, où ils delibererent de faire crier publiquement que nul Tapanecqua euſt à traicter , ny faire commerce auec aucun Mexiquain , qu'ils n'allaſſent en leur Cité , & ne les

receussent en la leur, sur peine de la vie. Par où l'on peut entendre que le Roy ne commandoit pas absoluement sur ce peuple, & qu'il gouuernoit plus en façon de Consul ou de Duc, que de Roy, combien que depuis auec la puissance s'augmenta aussi le commandement des Rois, iusques à deuenir Tyrans parfaicts, comme l'on verra aux derniers Rois. Car ç'a esté tousiours vne chose ordinaire entre les barbares, que telle qu'a esté la puissance, tel a esté le commandement, voire en nos histoires d'Espagne se trouue en quelques Rois anciens la façon de regner, dont ces Tapanecas vserent. Et les premiers Rois des Romains furent de mesme, sauf que Rome, des Rois declina aux consuls & vn senat, iusques à ce que du depuis elle vint à la puissance des Empereurs. Mais ces barbares de Rois moderez declinerent à Tyrans. Et estant l'vn & l'autre gouuernement, le meilleur & plus seur, est le regne moderé. Or retournans à nostre histoire, le Roy d'Azcapuzalco voyant la deliberation des siens, qui estoit de tuer les Mexiquains, les pria que premierement ils desrobassent son petit fils le ieune Roy, & apres qu'ils fissent aux Mexiquains ce qu'ils voudroient. Presque tous s'accorderent en cela pour donner du contentement au Roy, & pour la pitié qu'ils auoient de l'enfant, mais deux principaux y contredirent bien fort, affermans que c'estoit vn mauuais conseil, pource que Chimalpopoca, bien qu'il fust de son sang, estoit du costé de la mere, & que le costé du pere deuoit estre preferé. Parquoy ils conclurent que le premier qu'il conuenoit tuer, estoit Chimalpopoca,

Roy de Mexique, & protesterent d'ainsi le faire. Le Roy d'Azcapuzalco fut si fasché de ceste resistance qu'ils luy firent, & du conseil & resolution qu'ils prindrent, que de là à peu de temps, de douleur & de despit il tomba malade, dont il mourut. Par la mort duquel les Tapanecas s'acheuans de resoudre, commirent vne grande trahison. Car vne nuict le ieune Roy de Mexique dormant sans garde & sans se douter de rien, ceux d'Azcapuzalco entrerent en son Palais, & le tuerent soudainement, s'en retournans sans estre apperceus. Le matin venu que les nobles de Mexique furent saluer le Roy comme ils auoient accoustumé, ils le trouuerent mort auec de cruelles blesseures, & lors ils s'escrierent, esleuans vn pleur qui remplit toute la cité, & tous aueuglez de colere se mirent incontinent en armes, pour venger la mort de leur Roy. Comme ils marchoient desia pleins de fureur & sans ordre, leur sortit au deuant vn des principaux Cheualiers des leurs, taschant de les appaiser par vne sage remonstrance. *Où allez vous* (dit-il) *ô Mexiquains, reposez vos cœurs, regardez que les choses qui sont faites sans consideration, ne sont pas bien conduittes, n'y n'ont point de bon succez. Reprimez vostre douleur, considerans qu'encor que vostre Roy soit mort, l'illustre sang des Mexiquains n'est pas finy en luy. Nous auons des enfans des Rois deffuncts, par la conduitte desquels succedans au Royaume, vous ferez mieux ce que pretendez, ayans vn chef qui vous guide à vostre entreprise. N'allez pas ainsi aueuglez, deportez-vous, & eslisez premierement vn Roy, & seigneur qui vous guide, & encourage contre vos ennemis. Cependant dissimulez discrette-*

ment, faiſans les obſeques de voſtre Roy mort, dont vous voyez le corps preſent. Car par cy apres il ſe trouuera vne meilleure occaſion d'en faire la vengeance. Par ce moyẽ les Mexiquains ne paſſerent point plus outre, & ſ'arreſterent pour faire les obſeques de leur Roy. Aquoy ils conuierent les ſeigneurs de Teſcuco, & ceux de Culhuacan, & leur raconterent l'acte ſi enorme & ſi cruel que les Tapanecas auoient cõmis, les inuitans à auoir pitié d'eux, & à ſ'indigner contre leurs ennemis : à quoy ils adiouſterent que c'eſtoit leur intention de mourir ou de venger vne ſi grande meſchanceté, leur demandans qu'ils ne fauoriſaſſent le party ſi iniuſte de leurs contraires, & que de leur part ils ne les requeroient point qu'ils leur aydaſſent de leurs armes, & hommes, mais ſeulement qu'ils fuſſent attentifs à regarder ce qui ſe paſſeroit, & qu'ils deſireroient pour leur entretien qu'ils ne leur bouchaſſent ny empeſchaſſent le commerce, cõme auoient fait les Tapanecas. A ces raiſons ceux de Teſcuco, & Culhuacan, leur demonſtrerent beaucoup de bonne volonté, & qu'ils en eſtoient fort ſatisfaits, leur offrant leurs citez : & tout le commerce qu'ils en deſireroient, afin qu'à leur volonté ils ſe pourueuſſent de prouiſions & de munitions par terre, & par eauë. Apres cela ceux de Mexique les prierent qu'ils demeuraſſent auec eux, & aſſiſtaſſent à l'eſlection du Roy qu'ils vouloient faire ce qu'ils accorderent auſſi pour leur donner contentement.

Du quatriesme Roy nommé Izcoalt, & de la guerre contre les Tapanecas.

CHAP. XII.

CEux qui se deuoient trouuer en l'eslection, estans tous assemblez, se leua vn vieillard, tenu pour vn grand orateur, lequel selon que racontent les histoires, parla en ceste maniere : *La lumiere de vos yeux vous manque ô Mexiquains, mais non pas celle du cœur, car posé le cas que vous auez perdu celuy qui estoit la lumiere & le guide de ceste Republique Mexiquaine, celle du cœur neantmoins vous est demeuree, pour considerer que s'ils ont tué vn homme, d'autres sont demeurez apres luy qui pourront suppleer fort aduantageusement la faute que nous auons de luy. La noblesse de Mexique n'est pas finie pour cela, ny le sang Royal esteint. Tournez les yeux & regardez autour de vous, & vous verrez la Noblesse Mexiquaine mise en ordre, non point vn, deux, mais plusieurs & excellens princes, fils du Roy Acamapaxtli, nostre vray & legitime seigneur. Icy vous pourrez choisir à vostre volonté, disant ie veux cestuy-cy, & non cet autre. Que si vous auez perdu vn pere, icy vous trouuerez pere & mere. Faites estat, ô Mexiquains, que le Soleil s'est eclipsé & obscurcy sur la terre pour vn peu de temps, & qu'incontinent retournera la lumiere sur icelle. Si* Mexique *a esté obscurcie par la mort de vostre Roy, sorte bien tost le Soleil, eslisez vn autre Roy. Regardez biẽ à qui, & sur qui vous ietterez les yeux & enuers qui s'incline vostre cœur, car cestuy-là est celuy que vostre dieu Vitzilipuztli a éleu.* Et dilatant encor ce discours, cet orateur acheua au contentemẽt d'vn chacun. En fin par la resolutiõ

de ce cõseil, fut esleu Roy Iscoalt, qui signifie couleuure de rasoirs, lequel estoit fils du premier roy Acamapixtli, qu'il auoit eu d'vne sienne esclaue: & bien qu'il ne fut pas legitime, ils le choisirét, pource qu'il estoit plus auantageux que les autres, en mœurs, valeur & magnanimité de courage. Tous monstrerent qu'ils en estoient fort contens, & sur tous ceux de Tescuco: pour autant que leur Roy estoit marié auec vne sœur d'Iscoalt. Apres que ce Roy fut couronné & mis en son siege Royal, se leua vn autre orateur qui traitta de l'obligatiõ que le Roy auoit à sa Republique, & du courage qu'il deuoit monstrer aux trauaux, disant en autre choses: *Regarde qu'auiourd'huy nous sommes dependans de toy, parauanture laisseras-tu tomber la charge qui est sur tes espaulles, laisseras tu perir le vieillard & la vieille, l'orphelin & la veufue? Ayes pitié des enfans qui vont grapinant parmy l'aire, lesquels periront, si nos ennemis nous surmontent. Or sus donc seigneur commence à desployer & estendre ton manteau, pour prendre sur tes espaulles tes enfans qui sont les pauures & commun populaire, lesquels sont asseurez de l'ombrage de ton manteau, & en la fraischeur de ta benignité.* Continuant sur ce suject beaucoup d'autres paroles, lesquelles (comme en son lieu a este dit) ils apprenoient par cœur, pour l'exercice de leurs enfans, & apres les enseignoient comme vne leçon, à ceux qui commençoient d'apprendre ceste faculté d'orateurs: Cependant les Tapanecas estoient resolus de destruire la nation Mexiquaine, & pour cet effect, ils auoient dressé beaucoup d'appareils. Parquoy le nouueau Roy traitta de declarer la guerre, & venir aux mains, auec ceux qui les auoient tellemét

offenſez. Mais le commun peuple voyant que leurs contraires les ſurpaſſoient beaucoup en nõbre d'hommes, & en machines de guerre, eſtans eſpouuentez vindrent vers le Roy, & luy demanderent par importunité, qu'il n'entreprinſt point vne guerre ſi dangereuſe, qui feroit deſtruire leur pauure cité & nation. Surquoy eſtans interrogez quel aduis il conuenoit prendre, reſpondirẽt que le Roy d'Azcapuzalco eſtoit fort pitoyable, que ils luy demandaſſent paix, & ſ'offriſſent le ſeruir en les tirant hors de ces glaieuls, & qu'il leur donnaſt des maiſons & des terres parmy les ſiennes, afin que par ce moyen ils deſpendiſſent tous d'vn ſeigneur. Et pour obtenir cecy ils portaſſent leur dieu en ſa litiere, pour interceſſeur. La clameur du peuple eut tel pouuoir, principalemẽt y ayans quelques nobles, qui approuuoient leur opinion, que l'on fit incontinent appeller les preſtres & appreſter la litiere, & leur dieu, pour faire ce voyage. Comme cela s'appreſtoit, & que tous conſentoient à cet accord de paix, & de s'aſſujectir aux Tapanecas, vn ieune homme gaillard, & de bonne façon, s'eſleua parmy le peuple, lequel auec vne fort bonne grace, parla ainſi: *Qu'eſt-ce cy, ô Mexiquains, eſtes vous fols, comment telle coüardiſe eſt-elle entree parmy nous? nous deuons nous aller rendre ainſi aux Azcapuzalcos?* Puis ſe tournant vers le Roy, luy dit: *Comment ſegneur, permetez vous telle choſe? parlez à ce peuple, & luy dites qu'il laiſſe rechercher vn moyen, pour noſtre honneur, & pour noſtre deffenſe, & que nous ne nous mettions point ſi follement & ſi honteuſement entre les mains de nos ennemis.* Ce ieune hõme ſ'appelloit Tlacaellec, nepueu du meſ-

me Roy, & fut le plus valeureux capitaine, & du plus grand conſeil que iamais les Mexiquains ont eu, comme cy apres l'on verra. Animé donc Iſcoalt, par ce que ſon nepueu luy auoit dict ſi prudemment, retint le peuple, en diſant qu'ils luy laiſſaſſent premierement eſprouuer vn autre meilleur moyen. Et puis ſe tournant vers la nobleſſe des ſiens, leur dit: *Vous estes icy tous qui eſtes mes parens, & le meilleur de Mexique, celuy qui aura le courage de porter vn meſſage aux Tapanecas, qu'il ſe leue.* Eux ſe regardans les vns les autres, ne ſe remuoient point, & n'y eut aucun qui vouluſt s'offrir au couſteau. Alors ce ieune homme Tlacaellec ſe leuant s'offrit à y aller, diſant que puis qu'il deuoit mourir, qu'il importoit peu, que ce fuſt auiourd'huy ou demain. Car pour quelle occaſion ſe deuoit il tant conſeruer? qu'il eſtoit tout preſt, & qu'il luy commandaſt ce qu'il luy plairoit. Et iaçoit que tous iugeaſſent cet acte pour vne temerité, neantmoins le Roy ſe reſolut de l'enuoyer, afin qu'il cogneuſt la volonté & diſpoſition du Roy d'Azcapuzalco, & de ſes hommes, eſtimant qu'il eſtoit meilleur d'aduanturer la vie de ſon nepueu, que l'honneur de ſa Republique. Tlacaellec eſtãt appreſté, print ſon chemin, & paruenu aux gardes qui auoient commandement de tuer quelconque Mexiquain qui vint vers eux, par artifice ou autrement, leur perſuada qu'il le laiſſaſſent entrer vers le Roy, lequel s'eſmerilla de le voir, & ouyt ſon ambaſſade, qui eſtoit de luy demander paix ſouz honneſtes conditions, lequel reſpondit qu'il le communiqueroit auec les ſiens, & qu'il retournaſt l'autre iour pour la reſponſe: lors

Tlacaellec demanda ſeureté, mais il n'en peut obtenir d'autre, ſinon qu'il vſaſt de ſa bonne deligẽce. Auec cela il retourna en Mexique, donnant parole aux gardes de retourner. Le Roy de Mexique le remerciãt de ſon bon courage, le r'enuoya, pour auoir la reſpõſe, & luy cõmãda, que ſi elle eſtoit de guerre, qu'il dõnaſt au Roy d'Aſcapuzalco certaines armes pour ſe deffendre, & luy oigniſt & amplumaſt la teſte, comme ils faiſoient aux hommes morts, luy diſant que puis qu'il ne vouloit point la paix, qu'ils luy oſteroient la vie & aux ſiens. Et encor que le Roy d'Azcapuzalco eut deſiré la paix, pour eſtre de bõne condition, les ſiens neantmoins l'eſguillonnerent de ſorte, que la reſponſe fut de guerre declaree. Ce qu'eſtant ouy par le meſſager, il fiſt tout ce que ſon Roy luy auoit commandé, declarant par ceſte ceremonie, de dõner armes, & oindre le Roy auec l'onction des morts, que de la part de ſon Roy il le deffioit. Parquoy ayant tout acheué, celuy de d'Azcapuzalco ſe laiſſant oindre, & emplumer, donna au meſſager en payement de bonnes armes, & ce pendant l'aduiſa de ne retourner point par la porte du palais, pource que pluſieurs l'attendoient là pour le mettre par pieces, mais qu'il ſortiſt en ſecret par vne petite faulſe-porte qui eſtoit ouuerte, en vne des cours de ſon palais. Ce ieune hõme le fit ainſi, & tournoyant par des chemins cachez, vint à ſe mettre en ſauueté, à la veuë des gardes, & de là les deffia, diſant: *Tapanecas, & Azcapuzalcos, vous faites mal voſtre office de garder, ſçachez donc que vous deuez toꝰ mourir, & qu'il ne demeurera vn Tapaneca en vie.* Ce pendant les gardes ſe ietterent ſur luy, & ſe porta ſi

valeureusement en leur endroit, qu'il en tua quelques-vns, & voyant qu'il y accouroit beaucoup de peuple, se retira gaillardement à sa cité, où il porta nouuelles que la guerre estoit declaree auec les Tapanecas, & qu'il auoit defié leur Roy.

De la bataille que les Mexiquains donnerent aux Tapanecas, & de la grande victoire qu'ils obtindrent.

CHAP. XIII.

LE defi entendu par le vulgaire de Mexique, ils vindrent vers le Roy, auec leur coüardise accoustumee, luy demander congé de sortir de sa cité, tenans pour certain leur perdition. Le Roy les consola & anima, leur promettant qu'il leur donneroit liberté, en surmontant leur ennemis, & qu'ils ne doutassent point d'estre vaincus. Le peuple repliqua: *Et si nous sommes vaincus, que ferons nous? Si nous sommes vaincus* (respondit le Roy) *dés maintenant nous nous obligeons de nous mettre en vos mains, afin que vous nous mettiez à mort, & mãgiez nos chairs en des plats, & que vous vous vangiez de nous autres. Il sera donc ainsi* (dirent ils) *si vous perdez la victoire, que si vous l'obtenez, dés maintenant nous nous offrons à estre vos tributaires, trauailler en vos maisons, faire vos semences, & porter vos armes & bagage quand vous irez à la guerre, pour tousiours, & à iamais nous autres & nos descendans.* Ces accords faicts entre le peuple & les nobles (lesquels ils accomplirent depuis de gré ou par force entierement, comme ils le promirent) le Roy nomma pour son capitaine general Tlacaellec, & tout le camp estant mis en or-

dre,& par eſcadrons,donna les charges de capitaines aux plus valeureux de ſes parens & amis : puis leur fit vne belle harangue, par laquelle il les anima & leur accreut de beaucoup le courage, qu'ils auoient deſia biẽ preparé, & ordõna qu'ils obeyſſent tous au commandement du general, qu'il auoit eſtably. Lequel ſepara ſes gens en deux, & commanda aux plus valeureux & hardis, qu'en ſa compagnie ils aſſailliſſent les premiers,& que tout le reſte demeuraſt arreſté auec le Roy Iſcoalt, iuſques à ce qu'ils veiſſent les premiers donner ſur leur ennemis. Marchans donc en ordre, ils furent deſcouuerts de ceux d'Azcapuzalco,leſquels incontinent ſortirent furieuſement de leur cité, portans de grandes richeſſes d'or,dargent, & d'armes de beaucoup de valeur, comme ceux qui auoient l'Empire de toute ceſte contree. Iſcoalt donna le ſignal de la bataille, auec vn petit tambour qu'il portoit ſur ſes eſpaules, & incontinent eſleuerent vn grand cry,s'eſcrians, Mexique, Mexique, donnerent ſur les Tapanecas: & bien que les Tapanecas fuſſent en bien plus grand nombre qu'eux ſans comparaiſon,toutesfois il ne laiſſerẽt de les rompre,& les firent retirer en leur cité. Puis venans ceux qui eſtoient demeurez derriere, criãs Tlacaellec, victoire, victoire, tout d'vn coup entrerent en la cité, où par le commandement du Roy, ne pardonnerent à homme, ny vieillard, femme,ny enfans. Car ils les mirent tous au trenchant de l'eſpee, pillerent & ſaccagerent la cité, qui eſtoit tres riche. Et non contens de cela, ils ſortirent à la pourſuite de ceux qui s'en eſtoient fuys & retirez en l'aſpreté des Sierres ou monta-

gnes qui estoient proches de là, frapans sur iceux, dont ils firent vne cruelle boucherie. Les Tapanecas d'vne montagne où ils s'estoient retirez, ietterent les armes, & demanderent les vies, s'offrans à seruir les Mexiquains, leur dõner des terres & des iardins, de la pierre, de la chaux & du mesrain, & de les tenir tousiours pour leur seigneurs. A ceste occasion Tlacaellec fit retirer ses gens, & cesser la bataille, leur donnant les vies souz les conditions dessusdites, lesquelles ils iurerent solemnellemẽt. Puis apres ils retournerent à Azcapuzalco, & auec leurs despoüilles fort riches & victorieuses à la cité de Mexique. Le iour ensuyuant, le Roy fit assembler les principaux, & le peuple, ausquels il remit en auant l'accord qu'auoit fait le commun, leur demanda s'ils estoient contens d'y persister, le commun dit qu'ils l'auoiẽt promis, & que les nobles l'auoient bien merité, parquoy ils estoient contents de les seruir perpetuellement: dequoy ils firent vn serment qu'ils ont depuis gardé sans y contreuenir. Cela faict, Iscoalt retourna à Azcapuzalco, & par le conseil des siens departit toutes les terres des vaincus, & leurs biens entre les vainqueurs: la principalle partie tomba au Roy, puis à Tlacaellec, & apres au reste des nobles, selõ qu'ils s'estoient signallez en la guerre. Ils donnerẽt mesme des terres à quelques plebeiens, pour s'estre portez vaillamment, aux autres distribuerent du pillage, & en firent peu d'estat, comme de gens coüards. Ils destinerent mesme des terres en commun pour les quartiers de Mexique, & à chacun les siennes, afin qu'auec icelles ils aidassẽt au seruice & sacrifices de leurs dieux. Ce fut l'ordre qu'ils

garderent tousiours de là en auant, au departemẽt des terres & despoüilles de ceux qu'ils auoient vaincus & assujectis. Par ce moyen ceux d'Azcapuzalco demeurerent si pauures, qu'il ne leur restoit aucunes terres pour labourer, & le pire fut que l'on leur osta leur Roy, & le pouuoir d'en eslire d'autres que celuy de Mexique.

De la guerre & victoire que les Mexiquains eurent contre la cité de Cuyoacan.

CHAP. XIIII.

COMBIEN que la principale cité des Tapanelcoas fust celle de Azcapuzalco, toutefois ils en auoient d'autres qui auoient leurs seigneurs particuliers, comme Tacuba, & Cuyoacan. Ceux là ayans veu l'eschec passé, eussent bien voulu que ceux d'Azcapuzalco eussent renouuellé la guerre contre les Mexiquains, & voyans qu'ils ne s'y preparoient point, comme vne nation du tout rompuë & defaite, ceux de Cuyoacan delibererent de faire à part soy la guerre, pour laquelle ils s'efforcerent d'inciter les autres nations circonuoisines, lesquelles ne voulurẽt point se mouuoir, ny quereller les Mexiquains. Ce pendant croissant la hayne & enuie de leur prosperité, ceux de Cuioacan commencerent à mal traicter les femmes, qui alloient à leurs marchez, se moquans d'elles, & en faisans autant aux hommes sur lesquels ils auoiẽt la domination. Pour laquelle occasion le Roy de Mexique defendit qu'aucun des siens n'allast en Cuyoacan, & qu'ils ne receussent en Mexique aucuns d'eux. Ce qui donna occasion à ceux de Cuyoacan

yoacon de ſe reſoudre du tout à la guerre. Mais premierement ils les voulurent prouoquer par quelque honteuſe moquerie, qui fut de les conuier en vne de leurs feſtes ſolemnelles, où apres leur auoir fait vn beau banquet, & les auoir feſtoyez auec vne grande dance à leur mode, ils leur enuoyerent pour le deſſert des habits de femmes, & les contraignirẽt de les veſtir, & retourner ainſi veſtus en femmes en leur cité, leur reprochans qu'ils n'eſtoiẽt que des coüards, & des effeminez, de n'auoir oſé prendre les armes, y ayans eſté aſsez prouoquez. Ceux de Mexique diſent, qu'en recõpenſe ils leur firent vne autre lourde moquerie, en leur mettant aux portes de leur cité de Cuyoacan, certaines choſes qui fumoient, par le nom deſquelles pluſieurs femmes auorterent, & pluſieurs tomberent malades. En fin le tout vint iuſques au poinct de guerre declaree, de ſorte qu'ils ſe donnerent vne bataille, où ils employerent toute leur puiſsãce de part & d'autre, & en icelle Tlecaellec, par ſa magnanimité & ruſe de guerre, obtint la victoire. Car ayant laiſſé le Roy Iſcoalt combatant auec ceux de Cuyoacan, ſ'alla mettre en embuſcade auec quelque peu de vaillãs ſoldats, & en tournoiant leur vint donner en queuë, où chargeant ſur eux, il les fit retirer en leur cité. Mais voyant qu'ils pretendoient ſe retirer au temple, qui eſtoit bien fort, ſe ietta ſur eux accompagné de trois valeureux ſoldats, & leur gaigna le deuãt, ſe ſaiſiſſant du temple où il mit le feu, & les força de s'enfuir parmy les champs, où faiſant grand eſchec ſur les vaincus, les ſuiuirent deux lieuës dans le pays, iuſques à vne colline, où les vaincus iettãs les armes,

ſ

& croiſans les bras ſe rendirent aux Mexiquains, & auec beaucoup de larmes, leur demanderẽt pardon de l'outrecuidance qu'ils auoient euë en les traictant comme femmes, & ſoffroiẽt à eſtre leurs eſclaues, ſi bien qu'en fin les Mexiquains leur pardonnerent. De ceſte victoire les Mexiquains remporterent de tres-riches deſpoüilles d'habits, d'armes, de l'or, de l'argent, des ioyaux & des plumaches riches, auec vn grand nombre de captifs. En ceſte bataille il y eut trois des principaux de Culhuacan qui vindrent ayder aux Mexiquains, pour gaigner hõneur, leſquels furent remarquables ſur tous. Et du depuis eſtans recogneuz par Tlacaellec, & ayans fait preuue de leur fidelité, leur donna les deuiſes Mexiquaines, & les eut touſiours à ſon coſté où ils combatirent en tous lieux valeureuſement. L'on recogneut bien que toute la victoire debuoit eſtre attribuee au general & à ces trois. Car entre tant de captifs qu'il y auoit, il y en auoit les deux tiers qui futẽt gaignez par ces quatre, ce qui ſe prouua facilement par la ruſe dont ils vſerent: car en prenant vn captif, incontinent ils luy coupoient vn peu de cheueux, & les bailloient aux autres. Ainſi il ſe trouua que ceux qui auoient les cheueux coupez reuenoient à ce nombre, d'où ils aquirent vne grande reputation & renommee de valeureux. Ils furent honorez comme vainqueurs, en leur donnant de bonnes portions de deſpoüilles, & des terres, ainſi que les Mexiquains ont de tout temps accouſtumé de faire, qui donnoit occaſion à ceux qui combattoient, de ſe faire renõmer, & gaigner de la reputation aux armes.

De la guerre & victoire que les Mexiquains eurent contre les Suchimilcos.

CHAP. XV.

LA nation des Tapanecas estant subiuguee, les Mexiquains eurent occasion d'en faire autãt aux Suchimilcos, lesquels comme il a estė dit, furent les premiers de ces sept cauernes ou lignages qui peuplerent ceste terre. Les Mexiquains toutesfois ne rechercherent pas l'occasion, combien qu'ils pouuoient presumer comme vainqueurs de passer plus outre, mais les Suchimilcos les esmeurent, pour leur malheur, comme il arriue aux hõmes de peu de sçauoir, & qui regardent de trop pres, lesquels pour ne preuoir le dommage qu'ils imaginoyent, tomberent en iceluy. Les Suchimilcos furent d'opiniõ que pour les victoires passees, les Mexiquains entreprẽdroient de les assujectir, & delibererẽt entr'eux cest affaire. Il y en eut quelques-vns qui dirent qu'il eust esté bon dés lors de les recognoistre pour superieurs, & d'approuuer leur bon heur, neãtmoins le cõtraire fut resolu, & s'aduancerent pour leur dõner bataille. Ce qu'entendu par Iscoalt Roy de Mexique, il enuoya cõtre eux son general Tlacaellec, auec son armee, & vindrent à donner bataille au mesme champ, qui separoient leurs limites, lesquelles deux armees estoient assez esgales en hommes & en armes, mais elles furent bien diuerses en l'ordre & maniere de combattre. Pource que les Suchimilcos chargerent tous ensemble en vn mõceau sans

ordre, & Tlacaellec diuisa les siens par escadrons auec vn bel ordre: par ainsi ils rompirent incontinent leurs contraires, les faisans retirer en leur cité, en laquelle ils entrerent alors, & les suiuirēt iusques à les enfermer au temple, où ils mirent le feu, & les firent fuir aux montagnes, & en fin les reduisirent à ce poinct, qu'ils se rendirent les bras croisez. Le capitaine Tlacaellec retournant en grand triomphe, les prestres allerent au deuant le receuoir auec leur musique de fleutes, en encensant deuant luy, les capitaines principaux faisans d'autres ceremonies, & mōstres d'allegresse, qu'ils auoient accoustumé de faire, & le Roy auec eux, s'en allerent tous au temple, rendre graces à leur faux dieu. Car le diable a tousiours esté fort desireux de cela, & de s'attribuer l'honneur de ce qu'il n'a point merité, attendu que c'est le vray Dieu, qui donne la victoire, & qui fait regner ceux qu'il luy plaist, & non pas luy. Le iour ensuiuant le Roy Iscoalt fut en la cité de Suchimilco, & là se fist iurer Roy des Suchimilcos, & pour les cōsoler, leur promit faire du bien, en signe dequoy il leur commanda qu'ils fissent vne grande chaussee, qui trauersast de Mexique à Suchimilco, qui sont quatre lieuës, afin qu'il y eut plus de commerce & communication entr'eux. Ce que firent les Suchimilcos, & en peu de temps le gouuernement des Mexiquains leur sembla si bon, qu'ils s'estimerent heureux d'auoir chāgé de Roy & de Republique, & quelques circonuoisins poussez d'enuie, ou de crainte à la perdition, ne furent pas faicts sages du malheur de ces autres, comme ils deuoient. Cuitlauaca estoit vne cité dans le lac, laquelle (encor

que le nom & habitatiõ ſoit changee) dure encor. Ils eſtoiẽt fort adroits à nauiger par le lac,& pourtant il leur ſembla qu'ils pourroiẽt endommager beaucoup les Mexiquains par eauë. Ce que le Roy ayant entendu,il euſt voulu y enuoyer incontinẽt ſon armee pour combatre contr'eux: mais Tlacaellec eſtimant peu ceſte guerre, & reputant choſe honteuſe de mener vne armee contre ceux-là, il s'offrit de les vaincre auec les enfás ſeuls, & le mit à effect. Il ſ'en alla au tẽple,& tira du conuent ceux d'entre les enfans, qu'il trouua propres à cet affaire, aagez depuis dix ans iuſques à dix-huict, leſquels ſçauoient guider & mener des bateaux ou canoës, & leur enſeigna certaines ruſes. L'ordre qu'ils tindrent à ceſte guerre fut qu'il s'en alla en Cuitlauaca auec ſes enfãs, où par ſes ruſes il preſſa ſes ennemis en telle façon qu'il les fit fuyr, & cõme il les pourſuiuoit, le ſeigneur de Cuitlauaca luy vint au deuant, & ſe rendit, luy, ſa cité, & ſon peuple: par ce moyẽ ceſſa la pourſuite. Les enfans retournerẽt auec beaucoup de deſpoüilles & pluſieurs captifs pour leurs ſacrifices, qui furẽt receuz ſolemnellement auec vne grande proceſſion, muſique & parfums, & allerent adorer leurs dieux en prenant de la terre qu'ils mangeoient, & ſe tirant du ſang du deuant des iambes auec les lancettes des preſtres,& faiſans d'autres ſuperſtitions qu'ils auoient accouſtumé de faire en telles ſolemnitez. Les enfans furent fort honorez & encouragez,& le Roy les ambraſſa & baiſa, & ſes parens & alliez les accompagnerẽt. Le bruit de ceſte victoire courut par tout le pays, comme Tlacaellec auoit ſubiugué la cité de Cuitaluaca, auec des enfans, dõt la

nouuelle & consideratiõ des choses passees ouurit les yeux à ceux de Tezcuco, nation principale & fort accorte, pour leur façon de viure. Tellement que le Roy de Tezcuco fut le premier qui fut d'opinion qu'ils se deuoient assujectir au Roy de Mexique, & s'y conuier auec sa cité. Parquoy de l'aduis de son conseil, ils enuoyerẽt des ambassadeurs bons orateurs auec des presens honorables pour s'offrir aux Mexiquains comme sujects, leur demandans paix & amitié: cela fut accepté gratieusement, combien que par le conseil de Tlacaellec, pour effectuer cela, il fit vne ceremonie que ceux de Tezcuco sortiroiẽt en armes auec ceux de Meque, & qu'ils se combattroient & rendroient incõtinẽt, qui fut vn acte & ceremonie de guerre, sans qu'il y eust aucun sang respãdu d'vne part ny d'autre. Parquoy le Roy de Mexique demeura souuerain seigneur de Tezcuco, & ne leur osta point leur roy, mais le fit de son conseil priué, tellemẽt qu'ils se sont tousiours conseruez de ceste façon iusques au temps de Meteçuma second, durant le regne duquel les Espagnols y entrerent. Ayans assujecty la terre & la cité de Tezcuco, Mexique demeura dame de toute la terre & des villes qui sont à l'entour du lac où elle est fondee. Iscoalt ayant donc iouy de ceste prosperité, & regné douze ans, mourut laissant le Royaume que l'on luy auoit donné, bien augmenté par la valeur & conseil de son nepueu Tlacaellec (comme a esté raconté) qui fut d'aduis & trouua meilleur que l'on esleut vn autre Roy que luy, comme nous dirons cy apres.

Du cinquiesme Roy de Mexique appellé Moteçuma premier de ce nom.

CHAP. XVI.

D'AVTANT que l'eslection du nouueau Roy appartenoit aux quatre esleleċteurs principaux (comme il a esté dit) & auec eux au Roy de Tezcuco & au Roy de Tacuba, par special priuilege, Tlacaellec assembla ces six personnages, comme celuy qui auoit la souueraine authorité, ausquels ayans proposé l'affaire, fut esleu Moteçuma premier de ce nom, nepueu du mesme Tlacaellec. Son eslection fut fort agreable à tous, à l'occasion dequoy ils firent des festes tres-solemnelles & plus magnifiques que les precedentes. Incontinent qu'ils l'eurent esleu, ils le menerent auec grande compagnie au temple, ou deuant le foyer diuin qu'ils appelloient, (où il y auoit tousiours du feu iour & nuict) le mirent en vne throsne royal, le reuestans d'ornemens royaux. Et estant là, le Roy se tira du sang des oreilles & des iambes, auec des ongles ou griffes de tigres, qui estoit le sacrifice, auquel le diable se plaisoit d'estre honoré. Les prestres, les anciens & les capitaines luy firent leur harangue, le congratulans tous de son eslection. Ils auoieut accoustumé en telles eslections de faire de grands banquets & des dances, où ils consommoient beaucoup de luminaires. Du temps de ce Roy fut introduite la coustume qu'ils auoient que le Roy deuoit aller en personne faire la guerre à quelque prouince, d'où il amenast des captifs pour solemniser

la feste de son couronnement,& pour les solẽnels sacrifices de ce iour là. Pour ceste cause le Roy Moteçuma alla en la prouince de Chalco, les habitans de laquelle s'estoient declarez ses ennemis, où ayant combatu valeureusement, il amena vn grand nombre de captifs,desquels il offrit & celebra vn notable sacrifice le iour de son couronnement, combien que pour lors il ne subiugua pas toute la prouince de Chalco,d'autant que c'estoit vne nation fort belliqueuse. Plusieurs venoient à ce couronnement de diuerses prouinces, tant proches qu'esloignees pour voir ceste feste,en laquelle tous ceux qui y venoient estoient abondãment & magnifiquemẽt nourris & reuestus,principalement les pauures, ausquels l'on donnoit des habits neufs. Pour ceste cause l'on apportoit ce iour là en la cité les tributs du Roy auec vn bel ordre & appareil, qui consistoit en des estoffes à faire des habits de toutes sortes, du Cacao, de l'or, de l'argent, de riches plumaches, de grands fardeaux de cotton, de laci des concombres, de plusieurs sortes de legumes, de plusieurs sortes de poissons de mer, & de riuiere, d'vne quantité de fruicts, & de la venaison sans nombre, sans faire compte d'vn nombre infiny de presents,que les autres Rois & seigneurs enuoioiẽt au nouueau Roy. Tout ce tribut marchoit de rang selon les prouinces, & au deuant les maistres d'hostel, & les receueurs auec diuerses marques & enseignes d'vn fort bel ordre, tellement que c'estoit vne des plus belles choses de la feste, que de voir l'entree des tributs. Le Roy estant couronné, il s'emplya à conquester plusieurs prouinces, &

d'autant qu'il estoit vaillant & vertueux, il alla tousiours augmentant de plus en plus, & se seruoit en toutes ses affaires du conseil & de l'industrie de son general Tlacaellec, lequel il aima & estima tousiours beaucoup, comme il en auoit aussi bien occasion. La guerre où il s'occupa le plus, & qui luy fut plus difficile fut celle de la prouinee de Chalco, en laquelle luy aduint de grãdes choses, dont il y en a vne entre autres fort remarquable, qui fut que les Chalchas ayãs prins en guerre vn frere de Motecuma, ils s'aduiserent de le créer & eslire pour leur Roy, parquoy ils luy firent demander fort courtoisement s'il vouloit accepter ceste charge. Il leur respõdit apres qu'ils l'en eurent fort importuné, & qu'ils y persistoient tousiours, que si à bon escient ils le vouloient eslire pour Roy, qu'ils plantassent en la place vn arbre ou pieu fort haut, auquel ils fissent accommoder & dresser comme vn petit theatre au coupeau où l'on peust monter. Les Chalchas pensans que ce fust quelque ceremonie pour se faire dauantage valoir, le mirent incontinent à effect, & luy assemblant tous ses Mexiquains autour du pieu, monta au coupeau, auec vn chapeau de fleurs en sa main: & de là il parla aux siens en ceste façon. *O valeureux Mexiquains, ceux-cy me veulent eslire pour leur Roy, mais les Dieux ne veulent pas permettre que pour estre Roy ie commette aucune trahison contre mon pays, au contraire, ie veux que vous appreniez de moy, qu'il conuient plustost endurer la mort, que d'aider à ses ennemis*. Disant cela, se ietta du haut en bas, se brisant en mille pieces, duquel spectacle les Chalchas eurent telle horreur & despit, qu'in-

continent ils se ietterẽt sur les Mexiquains, qu'ils mirent tous à mort à coups de lances, comme hõmes qu'ils estimerent trop hautains, superbes & inexorables, disans qu'ils auoient les cœurs endiablez. Il aduint que la nuict ensuiuant ils ouyrent deux chathuants qui cryoient de tristes cris: ce qu'ils interpreterent pour signe malheureux, & pour vn presage de leur prochaine destruction, comme il aduint: car le Roy Moteçuma alla en personne contr'eux auec toute sa puissance, où il les vainquit, & ruina tout leur Royaume: & passant outre la Sierre Menade, il alla tousiours conquestant iusques à la mer du Nort. Puis retournant vers celles du Sud il gagna & assujectit plusieurs prouinces, tellement qu'il se fit tres-puissant Roy, le tout auec l'aide & conseil de Tlacaellec, qui a presque conquis tout l'Empire Mexiquain. Toutesfois il fut d'opinion (ce qui fut accomply) que l'on ne conquestast point la prouince de Tlascalla, afin que les Mexiquains eussent vne frontiere d'ennemis où ils exerçassent & tinssent tousiours en allarme la ieunesse Mexiquaine, & afin mesme qu'ils eussent quantité de captifs pour faire les sacrifices à leurs idoles, esquels comme il a esté dit, ils consommoient vn grand nombre d'hommes qui deuoient estre prins en guerre, & par force. L'honneur se doit attribuer à ce Moteçuma, ou pour mieux dire à ce Tlacaellec son general, du bel ordre & police qui estoit en ce Royaume Mexiquain, comme aussi des conseils & belles entreprises qui s'y sont executees, mesmes du grand nombre des Iuges & magistrats qui y estoient autant bien ordonnez qu'en aucune

Republique, voire qui fuſt des plus floriſſantes de l'Europe. Ce meſme Roy augmenta beaucoup la maiſon Royalle, & luy donna beaucoup d'authorité, ordonnant pluſieurs & diuers officiers, deſquels il ſe ſeruoit auec vn grand appareil & ceremonie. Il ne fut pas moins remarquable, touchant la deuotion & ſeruice de ſes idoles, d'autant qu'il accreut le nombre des miniſtres, leur inſtituant de nouuelles ceremonies, auſquelles il portoit vn grand reſpect Il edifia ce grand temple dedié à leur dieu Vitzilipuztli, duquel il a eſté fait mention en l'autre liure. Il ſacrifia en la dedication de ce temple vn grand nombre d'hommes qu'il auoit prins en diuerſes victoires. Finablement iouyſſant de ſon Empire en grande proſperité il tomba malade & mourut, ayant regné vingt huict ans, bien autre que ne fut ſon ſucceſſeur Ticoçic, qui ne luy reſſembla ny en valeur ny en bon-heur.

Comme Tlacaellec refuſa d'eſtre Roy, & de l'eſlection & geſtes de Ticoçic.

CHAP. XVII.

LEs quatre deputez ſ'aſſemblerent en conſeil auec les ſeigneurs de Tezcuco & de Tacuba, où preſidoit Tlaellec, & procederẽt à l'eſlectiõ d'vn Roy, en laquelle Tlacaellec fut eſleu par toutes les voix, cõme meritãt mieux ceſte charge que nul autre. Il la refuſa pourtãt, leur perſuadãt par raiſons pertinentes, qu'ils en deuoiẽt eſlire vn

autre, pource qu'il disoit qu'il estoit meilleur & plus expedient qu'vn autre fust Roy, & que luy fust son executeur & coadiuteur, comme il auoit esté iusques alors, que non pas de le charger de tout, puisque sans estre Roy, il ne se tenoit pas moins obligé de trauailler pour sa Republique, que s'il l'estoit. C'est vne chose fort rare de refuser la principauté & le commandement, & de vouloir bien porter la peine & le soucy, sans en auoir l'honneur & la puissance. Et y en a bien peu qui veulent quitter à vn autre la puissance & l'authorité qu'ils peuuent seulemẽt retenir en leur main, encor que ce fust chose profitable à la Republique. Ce barbare surpassa en cela les plus sages d'entre les Grecs & les Romains, & est vne leçon qu'on peut faire à Alexandre & à Iules Cesar, desquels l'vn estimoit peu de chose de commander à tout vn monde, & fit cruellement perdre la vie à ses plus chers & plus fideles seruiteurs, pour quelques legers soupçons, qu'ils vouloient regner: & l'autre se declara ennemy de sa patrie, disant, que s'il estoit permis à l'homme de faire quelque chose contre le droit & la raison, ce deuoit estre pour regner: telle est la soif & le desir que les hommes ont de commander. Bien que cest acte de Tlacaellec pouuoit aussi proceder d'vne trop grande confiance de soy, luy semblant que sans estre Roy il l'estoit assez, veu qu'il commandoit presque aux Rois, & eux luy permettoient porter certaines enseignes, cõme vn tiare, qu'il leur appartenoit de porter seulement. Neãtmoins cet acte merite beaucoup de loüange, & d'estre bien consideré en ce qu'il auoit opinion

de pouuoir dauantage aider à ſa Republique, eſtant ſubiect qu'eſtant ſouuerain Seigneur. Et tout ainſi qu'en vne comedie, celuy-là merite plus de gloire, qui repreſente le perſonnage qui importe le plus, encor qu'il ſoit d'vn paſteur ou d'vn payſan, & laiſſe celuy du Roy & du Capitaine à celuy qui le ſçait faire. Ainſi en bonne Philoſophie, les hommes doiuent auoir eſgard ſur tout au bien public, & s'appliquer en l'office & eſtat qu'ils entendent le mieux. Mais ceſte philoſophie eſt la plus eſloignee de ce qui ſe practique auiourd'huy. Cependant venons à noſtre diſcours, & diſons qu'en recompenſe de ſa modeſtie, & pour le reſpect que luy portoient les eſlecteurs Mexiquains, ils demanderent à Tlacaellec, que puis qu'il ne vouloit regner, qu'il diſt celuy qui luy ſembloit propre, & il donna ſa voix à vn fils du Roy defunct, qui pour lors eſtoit encor fort ieune, appellé Ticoçic, ſurquoy ils repliquerent que ſes eſpaules eſtoient bien foibles pour vn ſi grand fardeau. Tlacaellec reſpondit que les ſiennes eſtoient-là pour luy aider à porter la charge, comme il auoit fait aux defuncts. Au moyen dequoy ils prindrent leur reſolution, & fut eſleu Ticoçic, auquel furent faites toutes les ceremonies accouſtumees. Ils luy percerent la narine, & pour ornement ils y mirent vne eſmeraude, qui eſt la cauſe pourquoy aux liures Mexiquains ce Roy eſt denoté par la narine percee. Il fut fort different de ſon pere & predeceſſeur, ayãt eſté remarqué pour homme coüard & peu belliqueux. Il alla faire la guerre pour ſon Couronnement en vne prouince qui s'eſtoit rebellee, où il

perdit beaucoup plus des siens, qu'il ne print de captifs. Neantmoins il retourna, disant qu'il amenoit le nombre des captifs qu'il estoit requis pour les sacrifices de leur couronnement, & ainsi il fut couronné auec vne grande solemnité. Mais les Mexiquains, mal contens d'auoir vn Roy si peu guerrier, traitterent de luy auancer la mort par poison. Pour ceste occasion il ne dura point au Royaume plus de quatre ans, d'où l'on voit bien que les enfans ne suiuent pas tousiours le sang & la valeur de leurs peres, & que tant plus grande a esté la gloire des predecesseurs, plus abominable est la lascheté & pusillanimité de ceux qui leur succedent au commandement, & non pas au merite. Mais ceste perte fut bien restauree, par vn frere du defunct, qui estoit aussi fils du grãd Moteçuma, appellé Axayaca, & lequel fut esleu par l'opinion de Tlacaellec, où il rencõtra mieux qu'au precedent.

De la mort de Tlacaellec, & des actes d'Axayaca, 7. Roy des Mexiquains.

CHAP. XVIII.

EN ce temps Tlacaellec estoit desia fort vieil, & à cause de sa vieillesse, l'on le portoit en vne chaire, sur les espaules, pour se trouuer au conseil & aux affaires qui se presentoient. En fin il tomba malade, où le nouueau Roy, qui n'estoit pas encor couronné, le visitoit souuent, & respandoit beaucoup de larmes, d'autant qu'il luy sembloit qu'il perdoit en luy son pere, & le pere de la patrie. Tlacaellec luy recommanda affe-

ctueusement ses enfans, principalement l'aisné, qui s'estoit mõstré valeureux aux guerres passees, le Roy luy promit de l'auoir pour recommandé, & pour consoler dauantage le vieillard, il luy donna en sa presence la charge & les enseignes de son Capitaine general, auec toutes les preeminences de son pere, dequoy le vieillard demeura tellement content, que sur ce contentement il acheua ses iours. Que s'ils ne fussent passez de ceste vie en l'autre, ils eussent peu se tenir bienheureux, attendu que d'vne si petite, & si pauure Cité, en laquelle il nasquit, il fit & establit par sa valeur & magnanimité vn si grand, si riche, & si puissant Royaume. Les Mexiquains luy firent des obseques, comme au fondateur de cet Empire, plus somptueuses, & plus magnifiques qu'ils n'auoient fait à aucun des Roys predecesseurs, & incontinent apres Axayaca, pour appaiser le dueil, que tout le peuple Mexiquain portoit de la mort de son capitaine, delibera de faire le voyage, comme il estoit de besoin pour son couronnement. C'est pourquoy il mena son armee auec grande diligence en la prouince de Tequantepec distante de Mexique de deux cents lieuës, & là il donna la bataille à vn puissant exercice & nombre infiny d'hommes, qui s'estoient assemblez, tant de ceste prouince comme des circonuoisines, pour s'opposer aux Mexiquains. Le premier de son camp qui s'aduança, pour se mesler au cõbat, fut le mesme Roy deffiãt ses ennemis, desquels il faignit fuyr, lors qu'ils le chargerent, iusques à les attirer en vne embusche, où il y auoit plusieurs soldats cachez souz de la

paille, lesquels sortirent à l'impourueu, & ceux qui alloient fuyants tournerent teste, tellement qu'ils arresterẽt au milieu d'eux ceux de Tequantepec, & les chargerent fort viuement, en faisant d'eux vne cruelle boucherie. Et poursuyuans leur victoire, ils raserent leur Cité & leur Temple, chastierent rigoureusement tous les circonuoisins, puis ils tirerent outre, & sans s'arrester aucunement, allerent conquestans iusques à Guatulco, qui est vn port auiourd'huy fort cogneu en la mer du Sud. Axayaca retourna de ce voyage à Mexique auec de grandes despoüilles & richesses, où il fut honorablement couronné auec de somptueux & magnifiques appareils de sacrifices, de tributs, & autres choses, où plusieurs vindrent voir son courõnement. Les Roys de Mexique receuoient la couronne de la main des Roys de Tezcuco, qui auoient ceste preeminence. Il fit beaucoup d'autres entreprinses, où il obtint de grandes victoires, estant tousiours le premier, qui conduisoit son armee, & assailloit ses ennemis, d'où il acquit le nom de tres-valeureux Capitaine: & non content de subiuguer les estrangers, il reprima & mit le frein aux siens, qui s'estoient rebellez, ce que iamais aucun de ses predecesseurs n'auoit peu, ny osé faire. Nous auons desia dit cy deuant comme quelques seditieux s'estoient separez de la Republique Mexiquaine, qui fonderent vne Cité proche de Mexique, laquelle ils appellerent Tlatelulco, & fut à l'endroit où est auiourd'huy S. Iacques. Ceux-là s'estans reuoltez tindrent vn party à part, & s'accreurent & multiplierent beaucoup, ne voulans iamais recognoi-

ſtre les Seigneurs de Mexique, ny leur preſter obeyſſance. Le Roy Axayaca les enuoya donc requerir qu'ils ne fuſſent diuiſez, mais que puis qu'ils eſtoiēt d'vn meſme ſang & vn peuple, qu'ils ſe ioigniſſent & recogneuſſent le Roy de Mexique. Surquoy le Seigneur de Tlatelulco fit vne reſponce pleine de grand meſpris & orgueil, defiant le Roy de Mexique à combattre en duel, & incontinent aſſembla ſes hommes, commandant à vne partie d'iceux qu'ils allaſſent ſe cacher dans les herbiers du lac, afin d'eſtre mieux couuerts. Où pour ſe mocquer d'auantage des Mexiquains, il leur cõmanda prendre des figures de corbeaux, d'oyes, & d'autres animaux, cõme des grenouilles, & autres ſemblables, penſans par ce moyen ſurprendre les Mexiquains, lors qu'ils paſſeroiēt par les chemins & chauſſees du lac. Ayant entendu le defi & la ruze de ſon contraire, il partit ſon armee, donnant vne partie à ſon general fils de Tlacaellec, & luy commanda de rompre & de charger ſur ceſte embuſcade du lac, luy d'autre coſté, auec le reſte de ſes gens par vn chemin qui n'eſtoit point hanté, s'alla camper deuant Tlatelulco. Incontinent il fit appeller celuy qui l'auoit defié, afin qu'il accompliſt ſa parole, & comme les deux Seigneurs de Mexique & de Tlatelulco, ſ'aduancerent, ils commanderent chacun aux ſiens, qu'ils ne ſe remuaſſent iuſques apres auoir veu lequel des deux ſeroit le vainqueur, ce qui fut fait, & tout auſſi-toſt ces deux Seigneurs vindrent l'vn contre l'autre valeureuſement, où ayās longuement combattu, en fin celuy de Tlatelulco fut contraint tourner les eſpaules, d'autant

que celuy de Mexique le chargeoit plus furieusement qu'il ne pouuoit supporter. Ceux de Tlatelulco voyans fuir leur Capitaine, perdirẽt courage, & tournerent aussi le dos : mais les Mexiquains les suyuants de prés les chargerent furieusement. Neantmoins le Seigneur de Tlatelulco n'eschappa pas des mains d'Axayaca. Car se pensant sauuer, il se retira au haut du temple où Axayaca le suiuit de prés, qui l'attaignit & le saisit d'vne grande force, puis le jetta du haut du Temple en bas, & fit mettre le feu puis apres au temple, & à la cité. Cependant que cela se passoit à Tlatelulco, le general Mexiquain estoit fort eschauffé à la vengeance de ceux qui l'auoient pretendu defaire par ruze, & par tromperie, & apres les auoir forcez par armes de se rendre, & de luy demander misericorde, le general leur dist qu'il ne leur pardonneroit point, que premierement ils n'eussent fait les offices des figures qu'ils representoient, parquoy il vouloit qu'ils criassent comme les grenouilles, & les corbeaux, & chacun selon les figures qu'ils auoient prinses, d'autant qu'ils n'auroient point de composition qu'en ce faisant. Ce qu'il fist pour les affronter & moquer de leur ruze. La crainte & necessité enseigne toutes choses, tellement qu'ils chanterent & crierent auec toutes les differences de voix que l'on leur commanda, pour auoir leurs vies sauues, combiẽ qu'ils fussent fort despitez du passetemps que leurs ennemis prenoiẽt d'eux. Ils disent que iusques auiourd'huy durent encor les brocards des Mexiquains enuers les Tlatelulcos, qui le portẽt impatiemment, lors que l'on leur ramentoit ces

chants & cris d'animaux. Le Roy Axayaca prit plaisir à ceste risee, & incontinent apres s'en retournerent en Mexique en grande resiouissance. Ce Roy fut estimé pour vn des meilleurs qui ayẽt commandé en Mexique. Il regna vnze ans, & luy succeda vn qui fut beaucoup moindre que luy en valeur & vertus.

Des faicts & actes d'Autzol, 8. Roy de Mexique.

CHAP. XIX.

Entre les quatre eslecteurs de Mexique, qui comme il a esté dit, auoient le droict d'eslire au royaume celuy qu'ils vouloient, il y en auoit vn doüé de plusieurs perfections, nommé Autzol. Cestuy fut esleu des autres, & fut ceste eslection fort aggreable à tout le peuple, car outre ce qu'il estoit fort vaillant, tous l'estimoient courtois & officieux enuers vn chacun, qui est vne des principales conditions requises à ceux qui gouuernent, pour se faire aimer & obeir. Or pour celebrer la feste de son couronnement, il s'aduisa de faire le voyage, & aller chastier l'outrecuidance de ceux de Quaxulatlan, prouince fort riche & abondante, qui est aiourd'huy la principale de la neufue Espagne. Ceux-là auoient vollé les officiers & maistres d'hostel qui apportoient le tribut à Mexique, & auec cela s'estoient rebellez. Il eut de grandes difficultez à reduire ceste nation, pource qu'ils s'estoient mis en vn lieu où vn grand bras de mer empeschoit le passage aux Mexiquains. Pour lequel trauerser Autzol fit auec vn estrange trauail & industrie fonder en l'eauë, comme vne islette de fascines, de terre, &

autres materiaux, par le moyen duquel œuure il peut luy & ses gens passer vers ses ennemis, & leur donner bataille, où il les vainquit, & chastia à sa volonté, puis s'en retourna à Mexique en triomphe, & auec grandes richesses, pour estre couronné Roy, selon leur coustume. Autzol estendit son Royaume, par plusieurs conquestes qu'il fit, iusques à paruenir à Guatimalla, qui est à trois cens lieuës de Mexique. Il ne fut pas moins liberal que vaillant: car lors que les tributs arriuoient, (lesquels comme il a esté dit, venoient auec vn grand appareil & abondance) il sortoit de son palais, & faisoit assembler en quelque lieu tout le peuple, puis commandoit que l'on apportast là tous les tributs, lesquels il departoit à ceux qui auoient necessité. Il donnoit aux pauures des estoffes à faire des habits, des viandes, & de tout ce qu'ils auoient de besoing en grande quantité, & les choses de prix, comme l'or, l'argent, les ioyaux, & les plumaches estoient departis entre les Capitaines, soldats & seruiteurs de la maison, selon le merite d'vn chacun. Cet Autzol fut mesme grand politic, & fit abbattre les edifices mal ordonnez, & en reedifier de nouueau d'autres fort somptueux. Il luy sembla que la cité de Mexique auoit trop peu d'eauë, & que le lac estoit fort bourbeux, parquoy il se delibera d'y faire venir vn gros cours d'eauë, dont se seruoiét ceux de Guyoacan. A ceste fin il fit venir vers luy le principal de ceste cité, qui estoit vn fameux sorcier, & luy ayant proposé son intention, le sorcier luy dist qu'il regardast bien ce qu'il faisoit, pource que ceste affaire estoit de grande difficulté

& qu'il entendist, que s'il tiroit ce russeau de son cours ordinaire, & le faisoit aller en Mexique, il noyeroit la cité. Il sembla au Roy que ces excuses n'estoient que pour euiter l'effect de son dessein, parquoy en estant irrité le renuoya, & quelques iours apres enuoya à Cuyoacan vn preuost pour prendre le sorcier, lequel ayant entendu pour quelle occasion venoient les ministres du Roy, les fit entrer en sa maison, puis se transforma & se presenta à eux en forme d'vn aigle terrible, dequoy le preuost & ses gens espouuentez, s'en retournerent sans le prendre. Autzol irrité en renuoya d'autres, ausquels il se presenta en figure d'vn tigre tres-furieux, & ne luy oserent nõ plus toucher. Les troisiesmes y furent, & le trouuerent en forme d'vn serpent horrible, dont ils eurent grande frayeur. Le Roy esmeu d'auantage de ces façõs de faire, enuoya dire à ceux de Cuyoacan, que s'ils ne luy amenoient le sorcier lié, il feroit raser leur cité: pour craincte dequoy, ou soit que luy de sa volonté, ou soit qu'il y eust esté forcé des siens, en fin se laissa emmener au Roy, qui le fit incontinent estrangler, puis apres il accomplit son dessein, faisant cauer vn canal, par où ceste eauë peut couler à Mexique, par le moyẽ duquel il fit venir vn gros cours d'eauë au lac, lequel ils conduirent auec de grandes ceremonies & superstitions, où il y auoit des prestres qui alloient ençensans le long du riuage, les autres sacrifians des cailles du sang desquelles ils oignoiẽt les bords du canal, & les autres sonnans des cornets accompagnoient l'eauë de leur musique. Vn des principaux alloit vestu d'vn habit de la

façon qu'ils attribuoient à la deesse de l'eauë, & tous la saluoient, luy disant qu'elle fust la bien venuë. Toutes lesquelles choses sont peintes & figurees és annales de Mexique, le liure desquelles est auiourd'huy à Rome, qui a esté mis en la sacree Bibliotheque, ou librairie Vaticane, où vn pere de nostre cōpagnie qui estoit venu de Mexique le vid, & les autres histoires lesquelles il expliquoit, & faisoit entendre au Bibliothecaire de sa Saincteté, qui se plaisoit infiniment d'entendre ce liure, lequel il n'auoit iamais peu comprendre. Finalemēt l'eauë fut amenee en Mexique, mais elle y sourdit en telle abondance, que peu s'en fallust qu'elle ne noyast la cité comme l'autre auoit predit, & en effect elle ruina vne grande partie d'icelle, à quoy incontinent ils remedierent, par l'industrie d'Autzol. D'autant qu'il fit faire vn canal & issuë, pour en faire couler les eaux, au moyen dequoy il repara les bastimens qui estoient tombez d'vn ouurage exquis, estans au parauant de meschās edifices. Par ainsi il laissa sa cité enuironnee d'eauë, comme vne autre Venise, & fort bien bastie. Son regne dura onze ans, qui s'acheua au dernier & plus grand successeur de tous les Mexiquains.

De l'eslection du grand Moteçuma dernier Roy de Mexique.

CHAP. XX.

AV temps que les Espagnols entrerent en la neufue Espagne, qui fut en l'an du Seigneur mil cinq cens dixhuict, Moteçuma second de ce nom, & dernier Roy des Mexiquains, ie dy dernier, car iaçoit que ceux de Mexique, apres sa mort

en efleurent vn autre, voire du viuant mesme de Moteçuma, qu'ils declarerẽt ennemy de la patrie, comme l'õ verra cy apres. Mais celuy qui luy succeda, & celuy qui vint captif entre les mains du Marquis de Vallé, n'eurent que le nom & tiltre de rois, d'autant que le Royaume estoit ja presque tout rendu aux Espagnols. Tellement qu'auec raison nous cõtons Moteçuma, pour le dernier Roy, & comme tel il vint au periode de la puissance & grãdeur des Mexiquains, ce qui est admirable pour estre arriué entre barbares. A ceste cause, & que celle là estoit la saison, que Dieu auoit choisie, pour enuoyer la cognoissance de son Euãgile, & regne de Iesus-Christ, en ceste contree ie racõteray plus distinctement les actes de Moteçuma, que des autres. Auparauant qu'il fust Roy, il estoit de son naturel fort graue, & fort posé, & parloit peu, tellement que quand il opinoit au priué conseil, où il assistoit, ses propos & discours faisoient admirer vn chacun, si bien que deslors il estoit craint, & respecté. Il se retiroit ordinairement en vne chapelle, qui luy estoit destinee au Temple de Vitzilipuztli, où ils disoient que leur idole parloit auec luy, & à ceste occasion estoit estimé fort religieux & deuot. Pour ses perfections donc, & pour estre tres-noble, & de grand courage, son eslection fut briefue & facile, comme d'vne personne sur laquelle tous auoient les yeux fichez, pour estre digne d'vne telle charge. Ayant entendu son eslection, il se cacha au temple en ceste chapelle, fust qu'il le fist par discours, & qu'il apprehendast vne charge si arduë & difficile, comme estoit de regir vn tel peuple: ou fust, comme ie croy,

par hypocrisie, & pour monstrer qu'il ne desiroit en rien l'Empire. En fin ils le trouuerent là, & le prindrent & menerent à son consistoire, l'accompagnant auec toute la resiouissance qui leur fut possible. Il marchoit auec vne telle grauité, qu'ils disoient tous que le nom de Moteçuma luy conuenoit fort bien, qui vaut autant à dire que seigneur courroucé. Les Eslecteurs luy firent vne grande reuerence, luy faisans entendre qu'il auoit esté esleu. De là il fut mené deuant le fouyer des Dieux, pour encenser, où il leur offrit sacrifices en se tirant du sang des oreilles, & des mollets des jambes, selon leur coustume. Ils le reuestirent de ses ornements Royaux, & luy ayans percé les narines par le cartilage, ils y pendirent vne esmeraude tres riche, coustume certes barbare & fascheuse, mais le desir de commander empesche de sentir telles choses. Apres qu'il fut assis en son throsne, il ouyt les oraisons & harangues que l'on luy fit, lesquelles aussi, selon qu'ils auoient accoustumé, estoient elegantes, & artificieuses. La premiere fut prononcee par le Roy de Tescuco, laquelle ayant esté conseruee pour la fraische memoire, & estant bien digne d'estre ouye: ie la refereray icy de mot à mot, & dit ainsi: *La concordance & vnité des voix sur ton eslection, donne assez à entendre (tres-noble adolescent) le grand heur que tout le Royaume en doit receuoir, tant pour auoir merité, & esté digne que tu luy commandasses que pour la resiouyssance si generale que tous demonstrẽt, à cause d'icelle. En quoy à la verité ils ont biẽ de la raison: car desia l'Empire de Mexique se va tellemẽt dilatant, que pour gouuerner vn monde, comme il est, &*

porter vne charge si pesaute, il n'est pas de besoing d'vne moindre dexterité, & magnanimité, que de celle qui reside en ton ferme & valeureux cœur, ny d'vn entendement moins reposé & de moindre prudence que de la tienne. Ie voy & recognoy clairement, que le Dieu tout-puissant aime ceste cité, puis qu'il luy a donné la clarté, de choisir ce qui luy estoit conuenable. Car qui est celuy qui ne croira qu'vn Prince, qui auant que de regner, auoit penetré les neuf voutes du Ciel, ne doiue aussi bien obtenir auiourd'huy les choses qui sont terriennes, pour secourir son peuple, en s'aidant à ceste fin de son entendement si bon & si subtil, veu qu'il y est obligé, par le deuoir & la charge de Roy? Qui ne croira aussi que le grand courage, que tu as tousiours valeureusement monstré en affaires d'importance, ne te manquera point auiourd'huy ès choses où tu en as tant de besoing? Qui pensera qu'en vne telle valeur puisse defallir l'aide & le secours à la veufue, & à l'orphephelin? Qui ne se persuadera que l'Empire Mexiquain ne soit paruenu au sommet de son authorité, puis que le Seigneur des choses creees, t'a departy vne telle & si grande grace, que par ton seul regard, tu fais esmerueiller ceux qui te contemplent: Resiouy toy donc, ô terre heureuse, à qui le createur a donne vn Prince, qui te sera vne colomne ferme, sur laquelle tu seras appuyee, qui sera ton pere, & ta deffence, duquel tu seras secourue au besoing, qui sera plus que frere enuers les siens, par pieté & sa clemence. Tu as vn Roy, qui à cause de son estat ne se donnera point aux delices, & qui ne demeurera point estendu en vn lict occupé en vices, & en passetemps: au contraire, au milieu de son plus doux & plus profond somme, son cœur tressaillira, & se resueillera, pour le soucy qu'il doit auoir de toy, & ne sentira point le goust du plus sauoureux mets de son disner, ayant l'esprit suspendu en l'ima-

gination de ton bien. Dy moy donc Royaume bien heureux, si ie n'ay pas raison de dire que tu te resiouïsses, & te recree à present, d'auoir trouué vn tel Roy: Et toy genereux adolescent, & tres-puissant seigneur nostre, ayes confiance & bon courage, que puisque le seigneur des choses creées t'a donné ceste charge, il te dõnera aussi la proüesse, la magnanimité requise pour l'exercer, & peux bien esperer, que celuy qui au temps passé a vsé de si grandes liberalitez enuers toy, ne te deniera point ses plus grands dons, puis qu'il t'a mis en vne charge si grande, de laquelle puisse tu ioüir plusieurs annees. Le Roy Moteçuma fut fort ententif à ce discours, lequel estant acheué, ils disent qu'il se troubla d'vne telle sorte, que voulant par trois fois respondre il ne peut parler, estant vaincu des larmes que l'aise & le contentement a bien souuent accoustumé de causer, en demonstration de grande humilité. En fin, estant reuenu à soy, il dist brefuement: *Ie serois trop aueuglé, bon Roy de Tezcuco, si ie ne cognoissois, & entendois, que les choses que vous m'auez dittes, sont vne pure faueur qu'il vous plaist me prester, puis qu'entre tant d'hommes si nobles, & si genereux, qu'il y a en ce Royaume, vous auez esleu le moins suffisant, qui est moy, & à la verité, ie me sens tellement incapable d'vne charge de si grande importance, que ie ne sçay que faire, autre chose que de supplier le Createur des choses creees, qu'il me fauorise, & demande à tous qu'ils le supplient pour moy.* Ces paroles dites il recommença derechef à pleurer.

Comment Moteçuma ordonna le seruice de sa maison, & de la guerre qu'il fit pour son couronnement.

CHAP. XXI.

CELVY là qui en son eslectiõ fit vne telle demonstration d'humilité, & douceur, se voyãt Roy commẽça incontinent à descouurir ses hautes pensees. La premiere fut qu'il commãda qu'il n'y eust aucun Plebeian qui seruist en sa maison, ny eust office Royale, ainsi que ses predecesseurs en auoient vsé iusques alors, lesquels il blasma de s'estre seruis de gens de basse condition, & voulut que tous les seigneurs & plus illustres personnages de son Royaume, demeurassent en son palais, & exerçassẽt les offices de sa cour & de sa maison. A quoy s'opposa vn vieillard de grãde authorité, qui auoit esté son precepteur, luy disant qu'il regardast bien à ce qu'il faisoit, & qu'il se mettoit en danger d'vn grand inconuenient, d'autant que c'estoit separer de soy & esloigner tout le vulgaire, & gent populaire, tellement qu'ils ne l'oseroiẽt regarder en la face, se voyãs ainsi reietez de luy. Il repliqua que c'estoit ce qu'il entendoit faire, & qu'il ne permettroit pas que les Plebeiẽs allassent ainsi meslez parmy les nobles, cõme ils auoient fait iusques alors, disãt que le seruice qu'ils faisoiẽt estoit selon leur condition, qui causoit que les Rois ne gagnoiẽt aucune reputation, & ainsi demeura ferme en sa resolution. Aussi tost il fit commander à ceux de son conseil, qu'ils ostassent tous les Plebeiens des offices & charges, qu'ils exerçoient, tant

en ſa maiſon qu'en ſa cour, & qu'ils en pourueuſſent des Cheualiers, ce qui fut fait. Apres il illa en perſonne à l'entrepriſe neceſſaire pour ſon couronnement. En ce temps ſ'eſtoit reuolté contre la couronne vne prouince fort eſloignee, vers la mer Oceane du Nort, où il mena auec luy la fleur de ſes hommes, fort leſtes & bien accommodez. Il y fit la guerre, auec vne telle valeur & dexterité, qu'ẽ fin il ſubiuga toute la prouince, & chaſtia rigoureuſement les rebelles, retournant auec vn grand nombre de captifs pour les ſacrifices, & beaucoup d'autres deſpoüilles. Toutes les citez luy fitent de ſolẽnelles receptions à ſon retour, & les ſeigneurs d'icelles luy donnerent l'eauë à lauer, luy faiſans offices de ſeruiteurs, choſe non encor vſitee par aucun de ſes predeceſſeurs. Telle eſtoit la crainte & le reſpect qu'ils luy portoient. L'on fit en Mexique les feſtes de ſon couronnement auec vn tel appareil de dances, comedies, entremets, luminaires, & inuentions par pluſieurs & diuers iours: Et y arriua vne ſi grande richeſſe de tributs apportez de tous ſes Royaumes, qu'il y vint des eſtrangers incogneus à Mexique, & leurs ennemis meſme y vindrent en grand nombre, en habit diſſimulé, pour voir ces feſtes, comme ceux de Tlaſcalla, & ceux de Mechouacan. Ce qu'ayant eſté deſcouuert par Moteçuma, il commanda qu'on les logeaſt & traictaſt benignement, & honorablement, comme ſa propre perſonne. Il leur fit meſme faire de belles galleries pareilles aux ſiennes, deſquelles ils peuſſent voir & contempler les feſtes. Par ainſi ils entroient de nuict en ces feſtes, comme le Roy, faiſans leur ieux & maſcarades. Et

pource que i'ay fait mention de ces prouinces, il ne ſera mal à propos d'entendre, que iamais ceux de Mechouacan, de Tlaſcalla, & de Tapeaca, ne ſe voulurent rendre aux Mexiquains, mais au contraire combatirent touſiours valeureuſement cõtr'eux, voire quelquesfois les Mechouacans vainquirent ceux de Mexique, comme firẽt auſſi ceux de Tapeaca. Auquel lieu le Marquis Dom Fernand Cortes, apres que luy & les Eſpagnols eurẽt eſté chaſſez de Mexique, pretendit fonder la premiere cité d'Eſpagnols, qu'il appella ſi bien m'en ſouuient, Segura de la Frontiere, mais ceſte peuplade dura peu de temps, par ce que ayant depuis reconqueſté Mexique, tous les Eſpagnols y allerent habiter. En fin ceux de Tapeaca, de Tlaſcalla, & de Mechouacan ont touſiours eſté ennemis des Mexqiuains, encor que Meteçuma diſt à Cortes, qu'il ne les auoit pas ſubiuguez tout à propos, afin d'auoir en eux vn exercice de guerre, & nombre de captifs.

Des mœurs & grandeur de Moteçuma.

CHAP. XXII.

CE Roy s'adonna à ſe faire reſpecter, voire quaſi adorer comme Dieu. Nul Plebein ne le pouuoit regarder en face, que s'il le faiſoit, il eſtoit puny de mort. Il ne mettoit iamais ſes pieds en terre, mais eſtoit touſiours porté ſur les eſpaulles de quelques ſeigneurs, & s'il deſcẽdoit, ils luy mettoient de riches tapis, ſur leſquels il marchoit. Quand il faiſoit quelque voyage, luy & les ſeigneurs de ſa compagnie alloient comme dans vn

parc ou circuit qui estoit fait tout à propos, & le reste du peuple alloit hors du parc, l'enuironnant d'vn costé & d'autre. Iamais il ne vestoit vn habit deux fois, ny mangeoit, ny beuuoit en vn vase ou plat plus d'vne fois, tout y deuoit estre tousiours neuf, & donnoit à ses seruiteurs ce qui luy auoit seruy vne fois, de façon qu'ils estoient ordinairement riches & magnifiques. Il estoit extrememẽt diligent à faire obseruer les loix, & quãd il retournoit victorieux de quelque guerre, il faignoit aucunesfois de s'aller esbatre, puis se deguisoit pour voir si les siens, pensans qu'il ne fust present, laissoient & obmettoient à faire quelque chose de la feste ou reception : que s'il y auoit quelque excez ou quelque defaut, il en faisoit la punition rigoureusement. Et afin de cognoistre mesme commẽt ses ministres faisoient leurs offices, il se desguisoit bien souuent, & enuoyoit offrir des dons & presens aux Iuges, les prouoquãt à faire quelque chose de mal. Que s'ils tomboient en faute, ils estoiẽt incontinent punis de mort sans remission, & les faisoit mourir, sans auoir esgard qu'ils fussent seigneurs ou ses parens, voire de ses propres freres. Il conuersoit & se familiarisoit peu auec les siens, & peu souuent se laissoit voir, estant ordinairement retiré pour penser au gouuernement de son Royaume. Outre ce qu'il estoit grand iusticier & fort braue, il fut fort belliqueux & bien fortuné, au moyen dequoy il obtint de grandes victoires, & paruint à ceste grandeur, qui est descrite aux histoires d'Espagne. De laquelle il me semble que ce seroit chose inutile d'escrire d'auantage: seulemẽt i'auray soin de reciter cy apres ce que les liures &

histoires des Indiẽs racontent, & dequoy nos escriuains Espagnols ne font aucune mentiõ, pour n'auoir suffisamment entendu les secrets de ceste contree, qui sont choses fort dignes d'estre cogneuës, comme l'on verra cy apres.

Des presages & prodiges estranges qui aduindrent en Mexique auant que leur Empire print fin.

CHAP. XXIII.

COMBIEN que l'escriture saincte nous deffende d'adiouster foy aux augures & prognostications vaines, & que S. Hierosme nous aduertisse de ne craindre point les signes du Ciel cõme font les Gentils: Neantmoins la mesme escriture enseigne, que les signes mõstrueux & prodigieux, ne sont pas du tout à mespriser, & que bien souuẽt ils ont accoustumé de preceder quelques changemens vniuersels, & les chastiments que Dieu veut faire, ainsi que le remarque fort bien Eusebe de Cesaree, d'autant que le mesme seigneur du ciel, & de la terre enuoye de els prodiges & nouueautez au ciel, aux elemens, aux animaux, & en ses autres creatures, afin qu'en partie cela serue d'aduertissemẽt aux hommes, & en partie qu'ils soient vn commencement de la peine & du chastiment, par la peur & l'espouuentement qu'ils apportent. Il est escrit au second liure des Machabees, qu'auparauant ce grand changement & persecutiõ du peuple d'Israël, qui fut causee par la tyrannie d'Antiochus, surnõmé Epiphanes, lequel les sainctes lettres appellẽt racine de peché, il arriua que par quarante iours entiers l'on vid par tout Hierusalem

Deut. 18.
Hieros. 10
Lib. 9. de demonst. Euang. demonst. 1.
2. *Mach.* 5
1. *Mac.* 1.

de grands escadrons de cheualiers en l'air, lesquels auec des armes dorees, leurs lances & escus, & sur des cheuaux furieux, ayants leurs espees tirees se frappoient & offensoient, escarmouchans les vns contre les autres, & disent que ceux de Hierusalem voyans cela, supplioient Dieu qu'il appaisast son ire, & que ces prodiges tournassent en bien. Il est escrit mesme au liure de Sapience, que quand
Sap.17. Dieu voulut tirer son peuple d'Egypte & chastier les Egyptiens, quelques visions terribles & espoupouuantables s'apparurent à eux, comme des feux, qui furent veuz hors heure en formes horribles. Iosephe au liure de la guerre des Iuifs, raconte plusieurs & grands prodiges qui precederent la destruction de Hierusalem, & la derniere captiuité de son malheureux peuple, que Dieu eut en horreur pour iuste occasion, duquel Eusebe de
Euseb. lib. 1 de Eccl. hist. Cesaree & les autres racontent les mesmes passages, authorisans ses prognostics. Les Historiens sont pleins de semblables obseruations aux grãds changemens d'Estats ou Republiques, cõme Paul Orose qui en raconte plusieurs, & sans doute ceste obseruation n'est pas vaine ny inutile: car iaçoit que ce soit vanité, voire superstition deffendue par la loy nostre Dieu, de croire legerement à ces prognostics & signes, toutesfois és choses fort grandes, comme és changemens de nations, Royaumes & loix fort notables: ce n'est pas chose vaine, mais biẽ plustost certaine & bien asseuree de croire que la sagesse du Tres haut ordonne & vueille permettre ces choses, qui donnent quelque nouuelle & presage de ce qui doit arriuer, pour seruir, comme i'ay dit, d'aduertissemẽt aux vns, & de chastiment

chaſtiment aux autres, & à tous de teſmoignage que le Roy des Cieux a ſoucy des affaires des hõmes, lequel tout ainſi qu'il a ordonné de tres-grands & eſpouuentables preſages pour le plus grand changement du monde, qui ſera le iour du iugement, ainſi luy plaiſt-il de donner de merueilleux preſages pour denoter d'autres changemens moindres en diuers endroits du monde, qui ſont toutesfois remarquables, leſquels il diſpoſe ſelon la loy de ſon eternelle ſageſſe. L'on doit auſſi entendre, que combien que le diable ſoit pere de menſonge, neantmoins le Roy de gloire luy fait bien ſouuent confeſſer la verité contre ſa volonté, *Matth. 1.*
laquelle il a declaree pluſieurs fois de pure crainte, comme il fit au deſert par la bouche des demoniaques, criant que IESVS eſtoit le SAVVEVR, *Luc. 4.*
qui eſtoit venu pour le deſtruire: Comme il fit par la Pythoniſſe, qui diſoit que Paul preſchoit le vray Dieu. Comme quand il s'apparut & tourmenta la *Act. 16.*
fẽme de Pilate, laquelle il fit interceder pour IESVS, homme iuſte. Et comme pluſieurs autres hiſtoires, outre les ſacrees, rapportẽt diuers teſmoignages des idoles, en approbation de la Religion Chreſtienne, dequoy Lactance, Proſpere, & autres font mention. Que l'on liſe Euſebe aux liures de la preparation Euangelique, & ceux de ſa Demonſtration, où il eſt traicté amplement de ceſte matiere. I'ay dit cecy tout à propos, afin qu'aucun ne meſpriſe ce que racontent les Hiſtoires & Annales des Indiens touchant les preſages & prodiges eſtranges qu'ils eurent de la prochaine fin & ruyne de leur Royaume, & du Royaume du diable qu'ils adoroient tout enſemble. Leſquels me

ſemblent dignes d'eſtre creus,& que l'on y adiouſte foy, tant pour eſtre aduenus y a peu de temps, & que la memoire en eſt encor toute fraiſche,que pource que c'eſt vne choſe fort vraye ſemblable, que le diable ſe lamentaſt d'vn ſi grand changement,& que Dieu par vn meſme moyen commẽçaſt à chaſtier les idolatres ſi cruels & abominables. C'eſt pourquoy ie les raconteray icy comme choſes vrayes. Il aduint donc que Moteçuma ayant regné pluſieurs annees en grande proſperité,& tellement eſleué en ſes fantaſies, qu'il ſe faiſoit ſeruir & craindre, voire adorer comme ſ'il euſt eſté Dieu:le ſeigneur tout-puiſſant commença de le chaſtier & de l'aduertir auſſi, permettant que les meſmes diables qu'il adoroit luy annonçaſſent les triſtes nouuelles de la perdition de ſon Royaume, & le tourmentaſſent par des prognoſtics qui n'auoient iamais eſté veuz,dequoy il demeura ſi triſte & ſi troublé, qu'il en deuint tout hors de ſon ſẽs. L'idole de ceux de Chollola,qu'ils appelloient Quetzacoalt, annonça qu'il venoit vne gent eſtrange pour poſſeder ſes Royaumes. Le Roy de Tezcuco,qui eſtoit grand magicien & auoit accord auec le diable, vint vn iour viſiter Moteçuma à heure extraordinaire,& l'aſſeura que ſes dieux luy auoient dit, qu'il y auoit de grandes pertes qui ſ'appreſtoient pour luy & pour tout ſon Royaume. Pluſieurs ſorciers & enchanteurs luy en alloient dire autant, entre leſquels il y en eut vn qui luy annonça fort particulierement ce qui luy aduint du depuis. Et comme il eſtoit auec luy, l'aduertit que les poulces des pieds & des mains luy deffailloient. Moteçuma ennuyé de tel-

les nouuelles faisoit prẽdre tous ces sorciers:mais incontinent ils disparoissoient en la prison, dequoy il prenoit telle rage, que ne les pouuãt tuer, il faisoit mourir leurs femmes & leurs enfans, & destruire leurs maisons & leurs moyens. Or se voyant importuné & agité de ces aduertissemẽts, il voulut appaiser l'ire de ses dieux, & pour ceste cause il s'efforça de faire apporter vne grãde pierre, pour sur icelle faire de grands sacrifices. Pour en venir à bout il enuoya grand nombre de peuple pour l'amener auec des engins & instrumens, lesquels ne la peurent aucunement mouuoir, bien que s'y estans obstinez ils y eussent rõpu plusieurs engins. Mais comme ils perseueroient tousiours de la vouloir enleuer, ils ouyrent vne voix ioignant la pierre, qui disoit qu'ils ne trauaillassent point en vain, & qu'ils ne la pourroient point enleuer, pource que le Seigneur des choses creées ne vouloit plus que l'on fist ces choses là. Moteçuma ayant entendu cela, commanda que l'on fist les sacrifices en ce lieu, & disent que la voix parla derechef disant. *Ne vous ay ie pas dit, que ce n'est point la volõté du seigneur des choses creées, que cela se fasse, & afin que vous croyez qu'il est ainsi, ie me laisseray porter quelque peu, puis apres vous ne me pourrez mouuoir.* Ce qui aduint ainsi, car incontinent ils la menerent quelque peu d'espace, assez facilement, puis apres ils n'y peurent que faire iusques à ce que par beaucoup de prieres, elle se laissa porter iusques à l'entree de la cité de Mexique, où subitement elle tomba dans le lac, & la recherchans, ne la peurent retrouuer, mais fut trouuee depuis au mesme lieu d'où ils l'auoient tiree, dequoy ils demeurerent

tous confus,& eſpouuentez. En ce meſme temps apparut au ciel vne flambe de feu treſ-grande, & fort luiſante en façon de piramide, laquelle commençoit à apparoiſtre à la minuict, & alloit touſiours montant, iuſques au matin leuer du Soleil, qu'elle demeuroit au Midy, où elle diſparoiſſoit. Elle ſe monſtra de ceſte façon chaſque nuict par l'eſpace d'vn an entier, & toutes les fois qu'elle apparoiſſoit, le peuple iettoit de grands cris, comme ils auoient accouſtumé, croyãs que c'eſtoit vn preſage de grand malheur. Il aduint meſme que le feu ſe print au temple, ſans qu'il y euſt aucun au dedans, ny hors proche d'iceluy, ny qu'il y fuſt tombé aucun eſclair ny tonnere. Surquoy les gardes ſ'eſtans eſcriees, il y accourut grand nõbre de peuple auec de l'eauë, mais rien ny peut remedier, tellement qu'il fut du tout conſommé, & diſent qu'il ſembloit que le feu ſortiſt des meſmes pieces de bois, & qu'il ſ'enflamboit d'auãtage par l'eauë que l'on y iettoit. L'õ vid ſortir vne Comette en plein iour, qui couroit du Ponant vers l'Orient, iettant grande quantité d'eſtincelles, & diſent que ſa figure eſtoit comme d'vne queüe fort longue, ayãt au commencement trois teſtes. Le grand lac qui eſtoit entre Mexique, & Tezcuco, ſans qu'il y euſt aucun vent, & ſans tremblement de terre ou aucune autre cauſe apparante, commença ſoudainement à bouillir, & creurent tellement ces bouillons, que tous les edifices, qui eſtoient proches d'icelle, tomberent par terre. Ils diſent que l'on ouit en ce temps pluſieurs voix comme d'vne femme angoiſſee, qui diſoit quelques fois, *ô mes enfans ja eſt venu le temps de voſtre deſtruction*, *& d'autres fois*

disoit: ô mes enfans, où vous porteray-ie, afin que vous ne vous acheuiez de perdre du tout? Il apparut mesme diuers monstres auec deux testes, qui estans portez deuant le Roy disparoissoient aussi tost. Tous ces monstres furẽt surpassez par deux autres fort estrãges, dont l'vn fut, que les pescheurs du lac prindrẽt vn oiseau grand comme vne grue, & de la couleur mesme, mais d'vne estrange façon, & non iamais veüe. Ils le porterent à Moteçuma, qui pour lors estoit au palais qu'ils appelloient de pleur, & de dueil, lequel estoit tout tendu de noir: d'autant que cõme il auoit plusieurs palais, pour la recreation, il en auoit aussi plusieurs pour le temps d'affliction, dont il estoit alors assez changé & tourmenté, à cause des menaces que ses dieux luy faisoient, par de si tristes aduertissemens. Les pescheurs arriuerent sur le poinct de midy, & mirent deuant luy cet oiseau, qui auoit au faiz de la teste vne chose comme luisante, & transparente, en façon de miroir, où Moteçuma veid les cieux, & les estoilles, dequoy il demoura tout estonné, puis tournant les yeux au ciel, & ne voyant point d'estoilles, recommença à regarder en ce miroir, où il veid qu'il venoit vn peuple en guerre deuers l'Orient, & qu'il venoit armé combatant, & tuant. Il fit appeller ses deuins, & pronostiqueurs, dont il en auoit vn grãd nobre, lesquels ayans veu toutes choses, & ne sçachans donner raison de ce qui leur estoit demandé, incontinent l'oiseau disparut, tellement qu'ils ne le veirent onques depuis, dont Moteçuma demeura fort triste & desconforté. L'autre prodige qui luy aduint, fut qu'vn laboureur qui auoit le renom d'homme de biẽ, le vint

trouuer,& luy raconta qu'estant le iour de deuant à faire labourage,vn grand Aigle vint volant vers luy,qui le print en ses griffres,& sans le blesser, le porta vne certaine cauerne,où il le laissa,prononçant cet aigle ces paroles. *Tres-puissant seigneur, i'ay apporté celuy que tu m'as commandé.* Et l'Indien laboureur regarda de tous costez à qui il parloit, mais il ne veid personne. Alors il ouit vne voix qui luy dit,cognois-tu cet homme, que tu vois là estendu en terre,& regardant en icelle veid vn hõme endormy & fort vaincu du sommeil auec les enseignes royalles,des fleurs en la main,& vn baston de senteurs & parfum ardant comme ils ont accoustumé d'vser en ce pays, lequel le laboureur regardant recogneut que c'estoit le grãd Roy Moteçuma:parquoy il respondit incontinent, apres l'auoir regardé, *grand seigneur cestuy-cy ressemble à nostre Roy Moteçuma.* La voix recommença à dire, *tu dis vray,regarde quel il est,& comme tu le vois endormy, & assoupy sans auoir soing des grands maux & des trauaux qui luy sont preparez. Il est maintenant temps qu'il paye le grand nõbre des offenses qu'il a faites à dieu, & qu'il reçoiue la peine de ses tyrannies, & de son grand orgueil, & neantmoins tu vois comme il a si peu de soucy de cela,& qu'il est si aueuglé en ses miseres, qu'il n'a desia plus de sentiment. Mais afin que tu le puisses mieux voir, pren ce baston de senteurs qu'il tient ardant en sa main, & luy mets contre le visage, & lors tu verras qu'il ne le sentira pas.* Le pauure laboureur n'osa approcher, ny faire ce que l'õ luy disoit,pour la grand' crainte qu'ils auoient tous de ce Roy, mais la voix recommença à dire, N'*ayes point de crainte, car ie suis sans comparaison plus que ce Roy, ie le puis destruire, &*

le deffendre: parquoy fais ce que ie te cõmande. Sur ce cõmandement le paiſan prend ce baſton d'odeurs, de la main du Roy, & luy mit ardent contre le nez, mais il ne ſe mouua, ny monſtra aucun ſentiment. Cela fait la voix luy diſt que puis qu'il voyoit, cõbien ce Roy eſtoit endormy, qu'il l'allaſt reſueiller, & luy racontaſt ce qu'il auoit veu. Alors l'aigle par le meſme commandement reprint l'homme en ſes griffes, le remettant au propre lieu, où il l'auoit prins, & pour accompliſſement de ce qui luy auoit eſté dit, venoit-là pour l'en aduertir. Ils diſent qu'alors Moteçuma ſe regarda au viſage, & trouua qu'il l'auoit bruſlé, ce qu'il n'auoit iuſques alors ſenty, dequoy il demeura extremement triſte & ennuyé. Il peut eſtre que ce que le ruſtique raconta luy eſtoit arriué, en imaginaire viſion, & n'eſt pas incroyable, que Dieu ordonna par le moyen d'vn bon Ange, ou permiſt par le moyen du mauuais, qu'on donnaſt ceſt aduertiſſement au ruſtique, pour le chaſtiment du Roy, quoy qu'infidelle: veu que nous liſons en la diuine Eſcriture, que des hommes infidelles, & pecheurs, ont eu de ſemblables apparitions, & reuelations, comme Nabuchodonoſor, Balaam & la Pythoniſſe de Saul. Et quand quelque choſe de ces apparitions ne ſeroit arriué ſi expreſſement, à tout le moins il il eſt certain que Moteçuma eut beaucoup de grãdes triſteſſes & faſcheries, pour pluſieurs & diuerſes reuelations qu'il eut, que ſon Royaume & ſa loy ſe deuoient bien toſt acheuer.

Daniel.2. *Num. 22.* *3.Reg.28.*

De la nouuelle que Moteçuma receut de l'ariuee des Espagnols en sa terre, & de l'Ambassade qu'il leur enuoya.

CHAP. XXIIII.

AV quatorziesme an du regne de Moteçuma, qui fut l'an de nostre Sauueur mil cinq cens dix-sept, apparurent en la mer du Nort des nauires, & des hommes descendans, dequoy les sujects de Moteçuma furent beaucoup esmerueillez, & voulans s'enquerir, & se satisfaire d'auantage qui ils estoient, ils furent aux nauires dans des canoës, portans plusieurs rafraischissements de viãdes, & d'estoffes à faire des habits, faignans de les leur aller vendre. Les Espagnols les recueillirent en leurs nauires, & en payemens de leurs viandes, & estoffes qui leur furent aggreables, ils leur donnerent des chaines de pierres fausses, rouges, azurees, vertes, & iaulnes, que les Indiens croyoient estre pierres precieuses. Et les Espagnols s'informans qui estoit leur Roy, & de sa grande puissance, leur donnerẽt congé, en leur disant qu'ils portassent ces pierres à leur seigneur, & luy dissent que pour le present ils ne pouuoient l'aller voir, mais qu'incontinent ils retourneroient & le visiteroient. Ceux de la coste allerent incontinent à Mexique auec ce message, portans la representation de tout ce qu'ils auoient veu depeinte en des draps qu'ils auoiẽt, tant des nauires, des hommes, que des pierres qu'ils leur auoient donnees. Le Roy Moteçuma demeura par ce message fort pẽsif, & leur commanda qu'ils ne le diuulgassent, &

ne le dissent à personne. Le iour ensuiuant il assembla son conseil,& leur ayant mõstré les draps, & les chaines,mit en deliberation ce qu'il deuoit faire, où il fut resolu de donner ordre à toutes les costes de la mer,que les habitãs y fussent au guet, & que quelque chose qu'ils veissent, ils en aduisassent incontinent le Roy. L'annee ensuiuante, qui fut au commencement de l'an mil cinq cens dix-huict, ils veirent paroistre en la mer la flotte où estoit le Marquis del Vallé, Dõ Fernande Cortes,auec ses compagnons, nouuelle qui troubla beaucoup Moteçuma,& consultant auec les siẽs, ils dirent tous que sans faute leur ancien & grand seigneur Quetzalcoalt estoit venu, lequel leur auoit dit qu'il retourneroit du costé d'Orient,où il s'en estoit allé. Il y auoit entre les Indiens vne opinion, qu'vn grand Prince les auoit au temps passé laissez,& promis qu'il retourneroit,de l'origine & fondement de laquelle opinion sera dit en vn autre lieu.C'est pourquoy ils enuoyerent cinq principaux Ambassadeurs,auec des presẽs riches, pour le congratuler de sa venuë, leur disans qu'ils sçauoient bien que leur grand seigneur Quetzalcoalt venoit là, & que son seruiteur Moteçuma l'enuoioit visiter, se tenant pour son seruiteur. Les Espagnols entendirẽt ce message par le moyẽ de Marina Indienne qu'ils menoient auec eux, & sçauoit la langue Mexiquaine, & Fernande Cortes,trouuant que c'estoit vne bonne occasiõ pour leur entree, commanda que l'on luy ornast fort bien sa chambre, & estant assis auec grãde authorité,& ornement,fit entrer les ambassadeurs, lesquels n'obmirent rien de s'humilier, sinon de l'a-

dorer pour leur Dieu. Ils luy firent leur ambassade, disans que son seruiteur Moteçuma l'enuoioit visiter, & qu'il tenoit le pays en son nom, comme son lieutenant, qu'il sçauoit bien que c'estoit le Topilçin, qui leur auoit esté promis, il y auoit plusieurs ans, lequel les deuoit venir reuoir. Par ainsi qu'ils luy apportoient les habits qu'il auoit accoustumé de porter, quand il conuersoit auec eux, le supplians qu'il les receut pour aggreables, en luy offrans plusieurs presents de grande valeur. Cortes respondit receuant les presents, & donnant à entendre, qu'il estoit celuy qu'ils disoient, dequoy ils demeurerent fort contens, & se voyans receus & traictez de luy amiablement, (car en cela, aussi bien qu'es autres choses, ce valeureux capitaine a esté digne de loüange,) que si l'entreprinse eust passé outre, qui estoit de gaigner par amitié ce peuple, il semble qu'il s'estoit offert la meilleure occasiõ, que l'on pourroit imaginer, pour assujectir ceste terre à l'Euangile par paix, & par amitié: mais les pechez de ces cruels homicides & esclaues de Satan, vouloient estre chastiez du ciel, comme aussi ceux de plusieurs Espagnols, qui n'estoient pas en petit nombre. Ainsi les hauts iugements de Dieu disposerent le salut de ces peuples, ayans premierement retranché les racines endommagees, & comme dit l'Apostre, la mauuaistié & aueuglement des vns, fut la saluatiõ
Rom. 11. des autres. En fin le iour d'apres l'Ambassade susdite, tous les capitaines & principaux de la flote vindrent dans l'Admiralle, & entendans l'affaire, & combien ce Royaume de Moteçuma estoit puissant, & riche, il leur sembla que c'estoit cho-

ſe conuenable d'obtenir reputation d'hommes braues & vaillans enuers ce peuple, & que par ce moyen encor qu'ils fuſſent peu, ils ſeroiēt craints, & receus en Mexique. A ceste fin ils deſchargerent toute l'artillerie des nauires, & comme c'eſtoit choſe qui iamais n'auoit eſté ouye par les Indiens, ils demeurerent auſſi eſpouuantez que ſi le ciel fuſt tombé ſur eux. Apres les Eſpagnols ſe mirent à les deffier, afin qu'ils combattiſſent auec eux, & les Indiens ne ſ'y oſans hazarder, il les battirent, & mal traitterent, leur monſtrans leurs eſpees, lances, pertuiſanes, & autres armes, dont ils les eſpouuanterent beaucoup. Les pauures Indiens furent pour cet effect ſi craintifs & eſpouuentez qu'ils changerent d'opinion, diſans que leur ſeigneur Topilcin ne venoit point en ceſte troupe. Mais que c'eſtoient quelques dieux leurs ennemis qui venoient là pour les deſtruire. Quād les Ambaſſadeurs retournerent en Mexique, Moteçuma eſtoit en la maiſon de l'audience, & auant qu'ils luy donnaſſent l'ambaſſade, le mal-heureux commanda de ſacrifier en ſa preſence vn nombre d'hommes, puis auec le ſang des ſacrifiez arrouſer les ambaſſadeurs, penſant par ceſte ceremonie (qu'il auoient accouſtumé de faire en de ſolemnelles ambaſſades) auoir bonne reſponſe. Mais ayant entendu le rapport & informatiō de la forme des nauires, hommes, & armes, il demeura tout confus & perplex: puis ayant eu conſeil là deſſus, ne trouua autre meilleur moyen, que procurer d'empeſcher l'entree à ces eſtrangers, par les arts magiques, & coniurations. Ils auoient accouſtumé ſouuent de ſe ſeruir de ces moyens, d'au-

tant qu'ils auoient grande communication auec le diable, par l'ayde duquel ils obtenoient quelquesfois des effects estranges. Ils assemblerent dōc tous les sorciers, magiciens, & enchāteurs, & persuadez de Moteçuma prindrent en leur charge de faire retourner ces gens là à leurs pays. Pour cet effect ils furent en certain lieu, qui leur sembla estre propre, pour inuoquer le diables, & exercer leurs arts, chose digne de consideration. Ils firent tout ce qu'ils peurent, & sceurent, mais voyans que nulle chose ne pouuoit empescher les Chrestiens, ils furent vers le Roy, luy disans que ceux-là estoient plus qu'hommes, pource que rien ne les endommageoit, pour toutes leurs coniuratiōs & enchātements. Alors Moteçuma s'aduisa d'vne autre ruse, qui fut que feignant d'estre fort contēt de leur venuë, il enuoya commander à tous ses Royanmes qu'ils seruissent ces dieux celestes qui estoient venus en leur terre. Tout le peuple estoit en grand tristesse & sursaut, & venoient souuent nouuelles que les Espagnols s'enqueroient souuent où estoit le Roy, de sa façon de viure, de sa maison & de ses moyens. Il estoit extremement fasché de cela, & luy conseilloient les siēs, & d'autres Negromanciens qu'il se cachast, luy offrans à ceste fin de le mettre en lieu, où creature ne le pourroit iamais trouuer. Cela luy sembla chose vile, parquoy il se determina à les attendre, encor que ce fust en mourant. En fin il sortit de ses maisons & palais Royaux pour loger en d'autres, les laissans pour loger ces dieux, comme ils disoient.

De l'entree des Espagnols en Mexique.

CHAP. XXV.

IE ne pretens point traitter les faicts & gestes des Espagnols qui conquesterent la neufue Espagne, ny les aduentures estranges qui leur arriuerent, ny le courage & valeur inuincible de leur capitaine Dom Fernande Cortez, d'autant que de cela il y a beaucoup d'histoires & relatiõs, comme celles que le mesme Fernande Cortez escriuit à l'Empereur Charles V. bien qu'elles soiēt d'vn stile rond & assez esloigné d'arrogance, lesquels donnent suffisante cognoissance de ce qui passa, en quoy il fut digne de perpetuelle memoire: mais seulement pour accomplir mon intention, il reste de dire ce que les Indiens racontent de cet affaire, ce qui n'a esté iusques auiourd'huy redigé par escrit en nostre vulgaire. Moteçuma donc ayant entendu les victoires du capitaine, & qu'il venoit s'aduançant pour sa conqueste, qu'il s'estoit confederé & ioint auec ceux de Tlascalla ses capitaux ennemis, & auoit chastié rudement ceux de Chollola ses amis, s'imagina de le tromper ou esprouuer, en luy enuoyant vn hõme principal, vestu & accommodé des mesmes ornemens & enseignes Royales, qui feignist estre Moteçuma, laquelle fictiõ ayant esté descouuerte au Marquis par ceux de Tlascalla qui l'accompagnoient, le renuoya, apres l'auoir doucement & prudemment reprins de l'auoir ainsi voulu tromper, dequoy Moteçuma demeura tellement confus, que pour la crainte de cela il retourna à ses premieres

imaginations de vouloir faire retirer les Chrestiens, par le moyen & inuocation des enchanteurs & sorciers. Parquoy il assembla vn plus grād nombre d'iceux qu'il n'auoit fait la premiere fois, en les menaçant que s'ils retournoiēt vers luy sans accomplir son commandement, il n'en reschapperoit vn seul, à quoy ils promirent d'obtemperer. Et pour cest effect tous les officiers du diable s'en allerēt au chemin de Chalco, qui estoit par où deuoient passer les Espagnols, où montans au faiste d'vne coste, leur apparut Tezcalipuca, vn de leurs principaux dieux, comme venant deuers le camp des Espagnols, en l'habit de Chalcas, qui auoit les tetins ceints auec huict tours d'vne corde de ionc, il venoit comme hors de soy & comme vn homme insensé & enuyuré de rage & de furie, Arriué qu'il fut à l'escadron des negromanciēs & sorciers, il s'arresta & leur dist en grand colere. *Pourquoy vous autres reuenez-vous icy, qu'est-ce que Moteçuma pretēd faire par vostre moyen? Il est s'est trop tard aduisé: car desia il est determiné, que l'on luy oste son Royaume & son honneur, auec tout ce qu'il possede, pour punition des grandes tyrannies qu'il a commises contre ses vassaux, n'ayant pas gouuerné comme seigneur, mais comme traistre & tyran.* Les enchanteurs alors oyās ces paroles, cogneurent que c'estoit leur idole, & s'humilians deuant luy, luy bastirent à l'instant au mesme lieu vn autel de pierre, qu'ils couurirēt de fleurs qu'ils cueillirent à l'entour, luy au contraire ne faisant point d'estat de ces choses cōmença derechef à les tancer, disant: *Qu'estes-vous venus faire icy traistres, retournez, retournez incontinent & regardez Mexique, afin que vous entendiez ce qui doit aduenir*

d'elle. Et disent qu'ils se retournerent deuers Mexique pour la regarder, & qu'ils la virent bruslante & toute enflãbee de viues flames. Alors le diable disparut, & eux n'osans passer plus outre, firẽt sçauoir cela à Moteçuma. Ce qu'ayant entendu, il fut vn long temps sans parler, regardant pensif en terre, puis dist, que ferons nous donc, si les dieux & nos amis nous delaissent, & qu'au contraire ils aident & fauorisent nos ennemis? Ie suis desia resolu, & nous deuõs tous resoudre à ce poinct, que arriue ce qui pourra arriuer, nous ne deuõs point fuir ny nous cacher, ny monstrer aucun signe de coüardise. I'ay seulement pitié des vieillards & des petits enfans qui n'ont ny pieds ny mains pour se deffendre, & disant cela se teut, pource qu'il commençoit à se transporter en extase. En fin le Marquis s'approchãt de Mexique, Moteçuma s'aduisa de faire de necessité vertu, & sortit pour le receuoir comme à trois ou quatre lieües de la cité, allant d'vne graue majesté, porté sur les espaulles de quatre seigneurs, & estãt couuert d'vn riche poelle d'or & de plumeries. Lors qu'ils s'entrerencontrerent Moteçuma descendit, & tous deux se saluerent l'vn l'autre fort courtoisement: Dõ Fernande Cortez luy dist qu'il ne se souciast de riẽ, & qu'il n'estoit là venu pour luy oster son Royaume, ny diminuer sõ authorité. Moteçuma logea Cortez & ses compagnons en son palais Royal, qui estoit fort magnifique, & luy s'ẽ alla loger end'autres maisons priuees qu'il auoit. Les soldatds deschargerent ceste nuict là l'artillerre par resiouissance, dequoy les Indiens s'espouuanterent beaucoup, n'estans pas accoustumez d'ouyr vne tel-

le musique. Le iour ensuiuant Cortez fit assembler Moteçuma & les seigneurs de sa cour en vne grande sale, où luy estant assis en vne haute chaire, leur dist qu'il estoit seruiteur d'vn grand Prince qui les auoit enuoyez en ces pays pour faire de bonnes œuures, & qu'ayant trouué en iceluy ceux de Tlascalla qui estoient ses amis, lesquels se plaignoient fort des torts & griefs que ceux de Mexique leur faisoient continuellement, à ceste occasion il vouloit entendre lequel d'entr'eux auoit le tort, afin de les appointer ensemble, pour de là en auant ne se trauailler & guerroyer les vns les autres, & que cependant luy & ses freres (qui estoient les Espagnols) demeureroient tousiours là sans les endõmager, au contraire les aideroient en ce qu'ils pourroient. Il mit peine de faire bien entendre ce discours à tous, se seruant de ces interpretes & truchements. Ce qu'entendu par le Roy & les autres seigneurs Mexiquains, ils furent extremement contens, & monstrerent grand signes d'amitié à Cortez & aux siens. Plusieurs sont d'opinion que s'ils eussent suiuy l'affaire comme ils l'auoient commencé ce iour là, ils eussent peu facilement ordõner du Roy & du Royaume pour leur donner la loy de Christ sans grande effusion de sang. Mais les iugements de Dieu sont grands, & les pechez des deux parties estoient en grand nombre, par ainsi n'ayans suiui leur pointe, l'affaire fut differé, combien qu'en fin Dieu fit misericorde à ceste nation, luy communiquant la lumiere de son sainct Euangile, apres auoir fait iugemẽt & punition de ceux qui le meritoient, & qui auoient trop enormement offensé la diuine reuerence.

rence. Tant y a que quelques occasions s'esmeurent, dont plusieurs plaintes, griefs & soupçons nasquirent d'vn costé & d'autre. Ce que voyant Cortés, & que les volontez des Indiens commençoient à se distraire d'eux, il luy sembla necessaire de s'asseurer, en mettant la main sur le roy Moteçuma, lequel fut saisi, & mis les fers aux pieds, acte certes espouuentable au monde, & qui est esgal à l'autre sien, d'auoir bruslé ses nauires, & s'estre enclos au milieu de ses ennemis, pour vaincre ou pour mourir. Le pire fut que à cause de la venuë inopinee d'vn Pamphilo Naruaes en la *vera Crux*, pour alterer & mutiner le pays fut de besoin que Cortés s'absentast de Mexique, & qu'il laissast le pauure Moteçuma entre les mains de ses compagnons, qui n'auoient pas la discretion ny la moderation telle que luy; par ainsi l'affaire vint à telle dissension, qu'il n'y eut plus aucun moyen de faire paix.

De la mort de Moteçuma, & sortie des Espagnols de Mexique.

CHAP. XXV.

LORS que Cortés estoit absent de Mexique, celuy qui estoit demeuré son lieutenant fut d'opinion de donner vn rude chastiement aux Mexiquains, & fit tuer vn grand nombre de la noblesse en vn bal qu'ils firent au palais, qui fut si excessif, que tout le peuple se mutina, & d'vne furieuse rage prindrent les armes pour se venger & tuer les Espagnols. Par ainsi ils les assiegerent au palais, les pressans de si prés, que le dommage que

les Eſpagnols leur faiſoient de leur artillerie & de leurs arbaleſtes, ne les pouuoit diſtraire, ny faire retirer de leur entreprinſe, à quoy ils perſiſterent par pluſieurs iours, leur empeſchãs les viures, ſans permettre qu'il y entraſt ou ſortiſt aucune creature. Ils ſe battoient auec des pierres, des dards à ietter, à leur façon, des eſpeces de lances qui ſont comme des fleſches, où il y a quatre ou ſix raſoirs tres-aigus, qui ſont telles, que les hiſtoires racont, qu'en ces guerres vn Indien d'vn coup de ces raſoirs emporta preſque tout le col d'vn cheual, & comme ils combattoient vn iour en ceſte reſolution & furie, les Eſpagnols pour les faire ceſſer, firent monter Moteçuma auec vn autre des principaux ſeigneurs Mexiquains, au haut d'vne platte forme de la maiſon, couuerts des rondelles de deux ſoldats qui eſtoient auec eux. Les Mexiquains voyans leur Seigneur Moteçuma, ſ'arreſterent & firent grand ſilence. Alors Moteçuma leur fit dire par ce Seigneur principal, qu'ils ſ'appaiſaſſent, & qu'ils ne fiſſent la guerre aux Eſpagnols, puis qu'ils voyoient, que luy eſtant priſonnier cela ne leur pouuoit proffiter. Ce qu'eſtant entendu par vn ieune homme appellé Quicuxtemoc, lequel ils parloient deſia d'eſlire pour leur Roy, dit à haute voix à Moteçuma, qu'il ſe retiraſt comme vn villain, que puis qu'il auoit eſté ſi coüard, que de ſe laiſſer prendre, ils ne luy deuoiẽt plus obeyr, mais pluſtoſt luy donner le chaſtiement qu'il meritoit, l'appellant femme pour plus grande ignominie, & commença alors à enfoncer ſon arc, & à tirer contre luy, & le peuple recommença à ietter des pierres, & pourſuiure leur

combat. Plusieurs disent qu'alors Moteçuma fut frappé d'vn coup de pierre, dont il mourut, les Indiens de Mexique affermient le contraire, mais qu'il mourut depuis de la façon que ie diray incōtinent. Aluaro & le reste des Espagnols se voyans si pressez, enuoyerent donner aduis au Capitaine Cortez, du grand danger où ils estoient, lequel ayant auec vne merueilleuse dexterité & valeur, donné ordre en l'affaire de Naruacs, & recueilly pour luy la plus grāde partie de ses hommes, vint à grandes iournees secourir les siens en Mexique, où attendant le temps que les Indiens se reposoient (car c'estoit leur vsage en la guerre, de se reposer de quatre iours en quatre iours) il s'aduança vn iour par grande ruze & magnanimité, tellement que luy & ses gens entrerent au Palais, où les Espagnols s'estoient fortifiez, parquoy ils monstrerent plusieurs signes de resiouissance, en deschargeant l'artillerie: mais comme la rage des Mexiquains s'augmentoit, & qu'il n'y auoit nul moyen de les appaiser, mesmes que les viures leur deffailloient du tout, sans qu'ils eussent esperance de pouuoir plus se deffendre, le capitaine Cortez delibera de sortir vne nuict sans bruit. Parquoy ayant fait des pōts de bois, pour passer deux grāds courants d'eauë fort dangereux, il sortit sur la minuict auec tout le plus grand silence qu'il peut, & ayant jà la plus part de ses gens passé le premier pont, ils furent apperceus d'vne Indienne auant que de passer le second, qui s'en alla criant que leurs ennemis s'enfuioient; à laquelle voix s'assembla, & accourut tout le peuple d'vne terrible furie, tellement que passant le second pont, ils

furent tellement chargez & pressez, qu'il demeura plus de trois cents hommes morts & blessez en vn lieu, où est auiourd'huy vn petit hermitage,que fort mal à propos l'on appelle auiourd'hui des martyrs. Plusieurs des Espagnols pour conseruer l'or & les ioyaux qu'ils auoient ne peurent eschaper, & d'autres retardans pour le recueillir, & apporter, furẽt prins par les Mexiquains,& cruellement sacrifiez deuant leurs idoles. Les Mexiquains trouuerent le roy Motecuma mort, & blessé comme ils disent de coups de poignards, qui est leur opinion, que ceste nuict les Espagnols le tuerent auec d'autres seigneurs. Le marquis en la relation qu'il enuoya à l'Empereur dit au contraire, & que les Mexiquains luy tuerent celle nuict vn fils de Motecuma, qu'il emmenoit auec d'autres seigneurs, disant que toute la richesse d'or,pierres & d'argent qu'ils emportoient tomba au lac, où iamais du depuis ne parut. Quoy qu'il en soit, Motecuma finit miserablement, & paya au iuste iugement du Seigneur des cieux ce qu'il meritoit, pour son grand orgueil & tyrannie: Car son corps estant venu en la puissance des Indiens, ils ne voulurent luy faire les obseques de roy,non pas d'homme commun, ains le ietterent par grand mespris & colere. Vn sien seruiteur ayant pitié du mal-heur de ce roy, qui auoit esté auparauant craint & adoré comme Dieu, luy fit là vn feu, & mit ses cendres où il peut, en vn lieu assez mesprisé. Retournant donc aux Espagnols qui eschaperent, ils furent grandement fatiguez & trauaillez, pource que les Indiens les suiuirent obstinément deux ou trois iours, sans

les laisser reposer vn moment, & alloient si fatiguez à cause du peu de viures, que bien peu de grains de mays estoient departis entr'eux pour leur manger. Les relations des Espagnols & des Indiens s'accordent, que nostre Seigneur les deliura en cet endroit miraculeusement la mere de misericorde, & royne des cieux, Marie les defendant en vne montagnette, où à trois lieuës de Mexique est auiourd'huy fondee vne Eglise en memoire de cela, auec tiltre de nostre Dame de secours. Ils se retirerent vers leurs anciens amis de Tlascalla, où ils se retirerent par leur aide, & par la valeur & ruse de Fernande Cortés, puis retournerent faire la guerre en Mexique par eauë, & par terre, auec l'inuention des brigantins qu'ils mirẽt dans le lac, & apres plusieurs combats, & plus de soixante dangereuses batailles, ils gaignerent du tout la cité de Mexique le iour de sainct Hippolyte trezieſme du mois d'Aoust, mil cinq cents vingt & vn. Le dernier Roy des Mexiquains ayant obstinément soustenu la guerre, en fin fut prins en vne grande canoe, où il s'enfuyoit, lequel estãt amené auec quelques autres des principaux seigneurs deuant Fernande Cortés, le roitelet d'vne estrange magnanimité saccant vne dague s'approcha de Cortés, & luy dit: *Iusques auiourd'huy i'ay fait ce que i'ay peu pour la defense des miens, maintenant ie ne suis plus obligé à faire d'auantage que de te donner ceste dague pour me tuer d'icelle.* Cortés luy respondit qu'il ne le vouloit pas tuer, & que ce n'auoit point esté son intention de les endommager, mais que leur obstination si folle estoit coulpable de tant de mal, & de la persecutiõ qu'ils

auoient soufferte: qu'ils sçauoient bien combien de fois il les auoit requis de paix, & d'amitié, puis commanda qu'on les gardast, & qu'on le traictast fort bien luy & les autres, qui estoient eschappez. Plusieurs choses aduindrent en ceste conqueste de Mexique estrãges & admirables, car ie ne tiens point pour mensonge, ny pour addition ce que disent plusieurs, qui escriuent que Dieu fauorisa l'affaire des Espagnols par plusieurs miracles, d'autant qu'il leur estoit impossible de vaincre tant de difficultez, sans la faueur du ciel, & de s'assujectir au commencement ceste terre, auec si peu d'hommes. Car combien que nous autres fussions pecheurs, & indignes de telle faueur, toutesfois la cause de nostre Dieu, la gloire de nostre foy, le biẽ de tant de milliers d'ames, comme estoient ces nations, que le seigneur auoit predestinees, requeroient que pour paruenir à ce changement que nous voyons à present arriué, il y suruint des moyens supernaturels, & propres à celuy qui appelle à la cognoissance de luy les aueugles, & les prisonniers, & leur donne la lumiere & liberté par son S. Euangile, & afin que l'on puisse mieux entendre cecy, & y adiouster foy, ie raconteray quelques exemples qui me semblent à propos de ceste histoire.

De quelques miracles que Dieu a monstrez és Indes en faueur de la foy, sans le merite de ceux qui les firent.

CHAP. XXVII.

SAINCTE Croix de la Syerre est vne prouince fort grande, & fort eslongnee, au Royaume du Peru; qui s'auoysine auec diuerses nations d'infideles, lesquels n'ont point encor la lumiere de l'Euangile, si depuis le temps que i'en suis party, les peres de nostre compagnie, qui sont là pour cet effet ne leur ont enseigné. Toutesfois ceste prouince de saincte Croix est Chrestienne, & y a plusieurs Espagnols & Indiens baptisez en grand nombre. La façon comment le Christianisme y entra fut telle. Vn soldat de mauuaise vie, resident en la prouince de Charchas craignant la iustice, qui pour ses delicts le recherchoit, entra bien auãt dans le pays, & fut recueilly gratieusemẽt des barbares de ceste contree, & voyant l'Espagnol qu'ils enduroient alors vne grande necessité par faute d'eauë, & que pour faire pleuuoir ils faisoient beaucoup de ceremonies superstieuses, comme ils ont accoustumé, il leur dist que s'ils vouloient faire ce qu'il leur diroit, qu'incontinent ils auroient de l'eauë, ce qu'ils s'offrirent de faire fort volontairement. Alors le soldat fit vne grande Croix, qu'il planta en vn lieu eminent, leur disant qu'ils fissent là leur adoration, & qu'ils demandassent de l'auë, ce qu'ils firent. Chose merueilleuse! incontinent tomba de l'eauë si abondamment, que les Indiens prindrent telle deuotion à la saincte Croix, qu'ils auoient recours à icelle, pour toutes leurs necessitez, & obtenoient tout ce qu'ils demandoient, tellement

qu'ils rompirent leurs idoles, & commencerent à porter les croix pour enseignes, & à demander des predicateurs qui les enseignassent & baptisassent. Pour ceste occasiõ la prouince a esté iusques auiourd'huy appellee Saincte Croix de la Sierre. Mais afin que l'on voye par qui Dieu faisoit ces merueilles, il ne sera mal à propos de dire comment ce soldat, apres auoir quelques annees fait ces miracles d'Apostre, n'ayant point toutesfois amendé sa vie, sortit de la prouince des Charcas, & continuant ses mauuaises façons de faire, fut mis publiquement au gibet en Pottosi. Polo qui le cognoissoit, escrit tout cecy comme chose notoire, & qui arriua de son temps. Cabeca de Vaça, qui fut depuis gouuerneur au Paraguey, escrit en la peregrination estrange qui luy aduint en la Floride, auec deux ou trois autres compagnons, qui resterent seuls d'vne armee, où ils passerent dix ans auec les barbares cheminãs, & penetrans iusques à la mer du Sud, & est autheur digne de foy, que les barbares les forçans de guarir certaines maladies, les menaçans que s'ils ne le faisoiẽt, qu'ils leur osteroient la vie: d'autre-part ne sçachans aucune partie de medecine, & n'ayans aucuns appareils pour l'exercer, forcez de la necessité, se firent medecins euangeliques, disans les oraisons de l'Eglise, & faisans le signe de la croix, au moyen dequoy ils guarirent ces malades. Pour le bruit & renommee dequoy, ils furent contraints d'exercer ceste office par toutes les villes où ils passoient, qui furent innumerables, en quoy le Seigneur les aida miraculeusement,

de ſorte qu'ils eſtoient eux-meſmes eſmerueillez pour eſtre de vie commune, voire l'vn d'eux vn negre. Lancero eſtoit vn ſoldat au Peru, duquel l'on ne ſçait d'autres merites, que d'eſtre ſoldat: il diſoit ſur les playes certaines bonnes paroles, & faiſant le ſigne de la croix les guariſſoit incontinent, d'où l'on diſoit comme par prouerbe le pſalme de Lancero. Eſtant examiné par ceux qui tiennent rang & ont authorité en l'Egliſe, ſon office & ſes œuures furent approuuees. Quelques perſonnes dignes de foy racontent, & l'ay ouy dire meſmes, qu'en la cité de Cuſco, lors que les Eſpagnols y eſtoient aſſiegez & preſſez de ſi prés, que ſans l'aide du ciel il leur eſtoit impoſſible d'en pouuoir eſchapper, les Indiens jettoient du feu ſur les toicts des maiſons où ſ'eſtoient retirez les Eſpagnols, qui eſt l'endroit où eſt auiourd'huy baſtie la grand' Egliſe: & bien que le toict fuſt de certaine paille, qu'ils appellent là chicho, & que les flambeaux qu'ils y jettoient deſſus eſtoient de bois de pin fort rameux & fort gros, toutesfois iamais aucune choſe ne print en feu, ny ne fut bruſlee, à cauſe qu'il y auoit vne Dame en haut qui eſteignoit le feu incontinent, & cela fut viſiblement apperceu des Indiens, qui le refererent du depuis, en eſtans fort eſmerueillez. L'on ſçait de certain par les relations de pluſieurs, & par les hiſtoires qui en ſont eſcrites, qu'en diuerſes batailles que les Eſpagnols eurent, tant en la neufue Eſpagne qu'au Peru, les Indiens contraires veirent en l'air vn cheualier, monté ſur vn cheual blanc, vne eſpee en la main, combatant pour les Eſpsgnols, d'où eſt venuë la

grande veneration qu'ils portẽt aux Indes au glorieux Apostre sainct Iaques. D'autresfois ils veirẽt en quelques batailles l'image de nostre Dame, de laquelle les Chrestiens ont receu en ces parties d'incomparables faueurs, & benefices : que si l'on racontoit par le menu toutes les œuures du ciel comme elles sont aduenuës, ce seroit vn discours fort long. Il suffit d'auoir dit cecy à l'occasion de la grace que la Royne de gloire fit aux nostres, lors qu'ils estoient pressez & poursuiuis des Mexiquains, ce que i'ay mis en auant afin de faire entendre, que nostre seigneur a eu soucy de fauoriser la foy, & religion Chrestienne, defendant ceux qui la tenoient, encore que par aduanture ils ne meritassent pas par leurs œuures, de telles faueurs & benefices du ciel. C'est pourquoy l'on ne doit pas condamner si absolument toutes ces choses, des premiers cõquerans des Indes, ainsi que quelques religieux, & hommes doctes ont faict, par vn bon zele sans doute, mais par trop affecté ; car cõbien qu'en la plus part ils furent hommes auares, aspres, & fort ignorans de la façon de proceder que l'on deuoit obseruer entre les infideles, qui iamais n'auoient offencé les Chrestiens, toutesfois l'on ne peut pas nier, que de la part des infideles, il n'y ait eu beaucoup de mauuaistié contre Dieu, & contre les nostres, ce qui les contraignit vzer de rigueur, & de chastiement. Et ce qui est d'auantage, le Seigneur de tous, encor que les fideles fussent pecheurs, voulant fauoriser leur cause & party, pour le bien des infideles mesmes, qui depuis se debuoient conuertir au sainct Euangile

par ceste occasion : car les chemins de Dieu sont hauts, & leurs traces merueilleuses.

De la façon que la diuine prouidence disposa les Indes, pour y donner entree à la Religion Chrestienne.

CHAP. XXVIII.

IE mettray fin à ceste histoire des Indes declarant le moyen admirable par lequel Dieu disposa, & prepara l'entree de l'Euangile, en icelles, ce que l'on doit bien considerer, afin de loüer & recognoistre la prouidence & bonté du Createur. Chacun pourra entendre par la relation, & discours que i'ay escrit en ces liures, tant au Peru, comme en la neufue Espagne, lors que les Chrestiens y mirent premirement le pied, ces Royaumes & Monarchies estoiēt paruenuës au sommet, & periode de leur puissance ; veu que les Inguas possedoient au Peru depuis le Royaume de Chillé iusques plus outre que Quitto, qui sōt mil lieuës de pays suiui. Estans si abondans en or & argent, sōptueux seruices, & autres choses que rien plus, comme en Mexique Moteçuma commandoit depuis la mer Oceane, du Nort, iusques à la mer du Sud, estant craint, & adoré nō pas comme homme, mais plustost cōme Dieu: Ce fut alors que le tres-haut Seigneur iugea, que ceste pierre de Daniel qui rompit les Royaumes, & Monarchies du monde rompist aussi ceux de cet autre nouueau monde. Et tout ainsi comme la loy de Christ

vint quand la Monarchie Romaine estoit paruenue à son sommet, ainsi en aduint il és Indes Occidentales, & vrayemẽt apperçoit-on en cela vne vraye prouidence du Seigneur. Car n'y ayant au monde, c'est à dire en Europe, qu'vn chef & seigneur temporel, ainsi que les sacrez Docteurs le remarquent, cela fut cause que l'Euangile se peut facillement communiquer à tant de peuples & natiõs, ce qui est aussi arriué és Indes où ayans dõné la cognoissance de Christ aux chefs & monarques de tant de Royaumes, cela fut cause que par apres plus facilement l'on communiqua l'Euangile à tout le peuple, voire y a icy vne chose particuliere à noter, que comme les seigneurs de Mexique & de Cusco, alloient conquestans de nouuelles terres ils y alloient aussi introduisans leur langue, car iaçoit qu'il y eust comme il y a encor de present vne grande diuersité de langues particulieres & propres, neantmoins la langue courtisane de Cusco courut & court encor auiourd'huy plus de mil lieuës, & celle de Mexique, ne s'estendoit gueres moins, ce qui n'a pas esté de petite importance, mais a beaucoup profité pour faciliter la predication en ce temps que les predicateurs n'õt pas le don de plusieurs langues, comme ils auoiẽt anciennement. Qui voudra sçauoir quelle ayde ç'a esté pour la predication & conuersion de ces peuples, que la grandeur de ces deux Empires que i'ay dit, pour la grande difficulté que l'on a experimentee, à reduire en Christ les Indiens, qui ne recognoissoient point vn seigneur, s'en aille en la Floride, au Bresil, aux Andes, & en plusieurs autres endroits, où par la predication l'on n'a pas faict vn

tel effect en cinquante ans, cõme on a fait au Peru, & en la neufue Espagne en moins de cinq. S'ils veulent dire que la richesse de ceste terre en a esté cause, ie ne le nie pas du tout, toutesfois il estoit impossible qu'il y eust tant de richesse, & qu'ils l'eussent peu conseruer, s'il n'y eust eu Monarchie. Cela mesme est vn acheminement de Dieu, pour ce temps cy, auquel les predicateurs de l'Euangile sont si froids & si peu zelez, qu'il y aye des marchands lesquels auec la chaleur de l'auarice, & le desir du commandement, cherchent & descouurent de nouueaux peuples, où nous passions auec nostre marchandise. Car comme dit S. Augustin, *Aug. li. 2. de con. Euã. c. 36.* la prophetie d'Esaye est accomplie, en ce que l'Eglise de Christ s'est dilattee, non seulement en la dextre, mais aussi en la senestre, qui est comme il declare s'accroistre par des moyens humains, & terriens, que l'on cherche plus ordinairement que Iesus Christ. C'a esté aussi grande prouidence du Seigneur, que quand les premiers Espagnols y arriuerent, ils trouuerent de l'aide entre les mesmes Indiens, à cause de leurs partialitez & grandes diuisions. Cela est tout cogneu au Peru, que la diuision d'entre les deux freres Atahulpa, & Guasca, estãt nouuellemẽt decedé le grand Roy Guanacapa leur pere, fust cause de donner l'entree au Marquis Dom Frãçois Pizarre & aux Espagnols, d'autant qu'vn chacun d'eux desiroit son alliance, & qu'ils estoient occupez à se faire la guerre l'vn à l'autre. L'on n'a pas moins experimenté en la neufue Espagne, que l'aide de ceux de la prouince de Tlascalla, à cause de la perpetuelle inimitié qu'ils auoient contre les Mexiquains, causa au

Marquis Fernande Cortez, & aux ſiens la victoire, & ſeigneurie de Mexique, & ſans eux il leur euſt eſté impoſſible de la gaigner, voire ſeulement de ſe maintenir au pays. Ceux là ſe trompent beaucoup qui eſtiment peu les Indiens, & qui iugent que par l'auantage, que les Eſpagnols ont ſur eux, de leurs perſonnes, cheuaux & armes offenſiues, & deffenſiues, ils pourront conqueſter quelconque terre, & nation d'Indiens. Chillé eſt encor là, ou pour mieux dire Aranco, & Teucapel, qui ſont deux villes, ſur leſquelles nos Eſpagnols n'ont pas ſçeu gaigner vn pied de terre, combien qu'il y aye plus de vingt cinq ans, qu'ils y font la guerre ſans ſ'y eſpargner. Car ces barbares ayans vne fois perdu la crainte des cheuaux & des arquebuſes, & ſçachans que l'Eſpagnol tombe auſſi bien qu'vn autre, d'vn coup de pierre où auec vne fleſche, ils ſe haſardent & entrent dans les piques, faiſans leurs entreprinſes. Combien d'annees y a il que l'on leue des hommes en la neufue Eſpagne, que l'on mene contre les Chychymequos, qui ſont vn petit nombre d'Indiens tous nuds, armez ſeulement de leurs arcs, & fleſches, toutesfois iuſques auiourd'huy ils n'ont peu eſtre vaincus, au cõtraire de iour en iour ils deuiennent plus hazardeux & determinez. Mais que dirons nous des Chucos, des Chyraguanas, & des Pilcocones, & de tous les autres peuples des Andes? toute la fleur du Peru n'y a elle pas eſté, menant auec ſoy ſi grand appareil d'armes & hommes comme nous auons veu? que firẽt ils? auec quel profit retournerẽt-ils? Ils en reuindrẽt certainemẽt bien heureux de n'y

auoir laissé la vie, y ayans perdu leur bagage & presque tous leurs cheuaux. Qu'aucun n'estime pas, qu'en parlant des Indiens, l'on doiue entendre des hommes de rien, mais s'il le pense, qu'il vienne, & en face l'espreuue. Il en faut donc attribuer la gloire à qui elle appartient, qui est principallement à Dieu, & à son admirable disposition, car si Moteçuma en Mexique, & l'Ingua au Peru se fussent employez à resister aux Espagnols, & leur empescher l'entree, Cortez, & Pyzarre y eussent peu profité, encor qu'ils fussent excellents Capitaines, d'auoir mis seulement pied en terre. C'a esté mesme vn grand ayde pour faire receuoir aux Indiens la loy de Christ, que la grãd sujection qu'ils auoient à leurs Rois, & seigneurs, & mesme la sujection, & seruitude qu'ils auoient au diable, à ses tyrannies, & à son ioug si pezant. Ce fut vne excellente disposition de la sapience diuine, laquelle tire du profit du mal pour vne bonne fin; & reçoit son biẽ du mal d'autruy qu'elle n'a pas semé. Il est certain qu'il n'y a aucun peuple des Indes Occidentales, qui ait esté plus idoine à l'Euangile, que ceux qui ont esté chargez de plus grandes charges, tant de tributs & seruices, cõme de coustumes, & vsages sanguinolẽts. Tout ce que possederent les Roys Mexiquains, & ceux du Peru, est auiourd'huy le plus cultiué de la Chrestienté, & où il y a moins de difficulté au gouuernement, & police Ecclesiastique. Les Indiens estoient desia si lassez d'endurer le ioug tres-pesant, & insupportable des loix de Satan, des sacrifices & ceremonies, dont nous auõs parlé cy-dessus,

qu'ils consultoiēt entr'eux de chercher vne autre loy, & vn autre Dieu, à qui ils seruissét. C'est pourquoy la loy de Christ leur sembla, & leur semble encor auiourd'huy iuste, douce, nette, bonne, & toute pleine de biens. Et ce qui est difficile en nostre loy, qui est de croire ces mysteres si hauts & souuerains, a esté bien facile entre eux, d'autāt que le diable leur auoit fait comprendre d'autres choses plus difficiles. Et ces mesmes choses qu'il auoit desrobees de nostre loy euangelique, comme leur façon de communion, & confession, leur adoratiō de trois en vn, & telles autres choses semblables, lesquels contre la volonté de l'ennemy ont aydé à faire plus facilemēt receuoir la verité à ceux qui les auoient receus en la menterie. Dieu en toutes ses œuures est sage, & admirable, lequel surmonte l'aduersaire auec ses propres armes, l'arreste auec son lacs, & l'esgorge auec sa propre espee. Finablement nostre Dieu, (qui auoit creé ces peuples, & qui sembloit si long temps les auoir mis en oubly) quand leur heure a esté venuë a voulu faire que les mesmes diables ennemis des hōmes qu'ils tenoient faulsement pour dieux, donnassent tesmoignage contre leur volonté de sa vraye loy, du pouuoir de Christ & du triomphe de sa Croix, ainsi qu'il appert clairement par les presages, propheties, signes, & prodiges cy dessus racōtez, auec plusieurs autres qui sont aduenus en diuers endroits, & que les mesmes ministres de satan, sorciers, magiciens, & autres Indiens l'ont confessé. Et ne peut-on nier (car c'est chose tres-euidente, & notoire par tout le monde) que le diable n'ose siffler, & que les pratiques, oracles, responses, &

apparitions

apparitions visibles, qui estoient si ordinaires en toute ceste infidelité, ont cessé és lieux où le signe de la Croix a esté planté, où il y a des Eglises, & où l'on a confessé le nom de Christ. Que s'il y a encor auiourd'huy quelque sien ministre maudit, qui participe encor de quelque chose de cela, ce n'est que dedans les cauernes, sommets des montagnes, & aux lieux cachez & du tout esloignez du nom & communion des Chrestiens. Le Seigneur souuerain soit benit, pour ses grandes misericordes, & pour la gloire de son sainct nom: & à la verité, si l'on gouuernoit & regissoit ce peuple, tant temporellement que spirituellement, de la façon que porte la loy de Iesus Christ, auec vn ioug si doux, & vne charge si legere, & qu'on ne leur donnast point plus de poix & de charge que ce qu'ils peuuent porter, ainsi qu'il est porté & commandé par les patentes du bon Empereur de bonne memoire, & qu'auec cela ils prinssent la moitié du soucy qu'ils employent à faire profit de leurs pauures sueurs & trauaux, pour leur aider à leur salut, ce seroit la Chrestienté la plus paisible & heureuse de tout le monde. Mais nos pechez bien souuent sont occasion que Dieu ne depart pas ses graces si abondamment qu'il feroit. Toutesfois ie dy vne chose qui est vraye, & le tiens pour certain, que iaçoit que la premiere entrée de l'Euangile en beaucoup d'endroits n'a pas esté accompagnee de sincerité, & de moyens Chrestiens desquels on se deuroit seruir, si est-ce que la bonté de Dieu a tiré du bien de ce mal, & a fait que la subiection

des Indiens, leur aye esté vn parfait remede, & saluation. Que l'on considere vn peu ce que de nostre temps l'on a de nouueau conuerty en la Chrestienté, tant en Orient qu'au Ponant, & combien il y a eu entr'eux peu de seureté, & de perseuerance en la foy & religion Chrestienne, és lieux où les nouueaux conuertis ont eu entiere liberté de disposer de soy, selon leur liberal arbitre. La Chrestienté sans doute va croissant & augmentant, & rapporte chaque iour plus de fruict entre les Indiens assubiectis, & au contraire va se diminuant, & menaçant ruine és autres qui ont eu des commencemens plus heureux : & encor que les commencemens ayent esté laborieux és Indes Occidentales, toutesfois le Seigneur n'a laissé d'enuoyer incontinent de bons ouuriers & fideles ministres siés, hommes saincts & apostoliques, comme furent frere Martin de Valence, de l'ordre de sainct François; frere Dominique de Getanços, de l'ordre de sainct Dominique, frere Iean de Roa, de l'ordre de sainct Augustin, auec d'autres seruiteurs du Seigneur, qui ont vescu sainctement, & y ont ouuré des choses plus qu'humaines. Des Prelats mesmes sages, & des Prestres fort saincts, & dignes de memoire, desquels nous oyons des miracles remarquables, & propres actes d'Apostres, voire en nostre temps en auons cogneu & communiqué de ceste qualité. Mais pource que mon intention n'a esté plus outre que de traitter ce qui touche l'histoire propre des mesmes Indiens, & de venir iusques au temps que le Pere de nostre Seigneur Iesus Christ

voulut leur communiquer la lumiere de ſa parole, ie ne paſſeray plus outre, laiſſant pour vn autre temps, ou pour vn meilleur entendement, le diſcours de l'Euangile aux Indes Occidentales, ſuppliant le ſouuerain Seigneur de tous, & priant ſes ſeruiteurs qu'ils ſupplient humblement ſa diuine majeſté qu'il plaiſe à ſa bonté viſiter ſouuent & augmenter par ſes dons du ciel, la nouuelle Chreſtienté, que les derniers ſiecles ont plantee aux bornes de la terre. Soit au Roy des ſiecles gloire, honneur, & empire pour touſiours & à iamais. Amen.

FIN.



TABLE DES CHOSES PLVS REMARQVABLES CONtenuës en ceste Histoire naturelle & moralle des Indes.

A

embou-

I

L

M

N

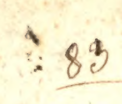
O

Q

R

FIN.

82


83




HISTOIRE
DES INDES
D'ACOSTA